

MISSIONS
DE LA CONGRÉGATION
DES OBLATS DE MARIE
IMMACULÉE
N° 205. — Mars 1914.

PROVINCE DU CANADA

Rapport sur la Maison de St-Pierre de Montréal

(Suite du N. de septembre 1913, page 300.)

III. — Nos Œuvres.

Comme dans la première et la seconde partie de ce rapport, je m'en tiendrai à des choses vécues et vous représenterai ce qu'a été notre ministère à Montréal de septembre 1909 à septembre 1910. Grâce à cette mesure, je pourrai mieux, il me semble, me garder de toute exagération, et voir les choses telles qu'elles ont été effectivement.

Avant d'aller plus loin, il importe de faire connaître quel était le personnel de Saint-Pierre à cette époque. Notre communauté comptait 16 pères et 3 frères convers. C'étaient les RR. PP. Jodoin, supérieur et curé, Gauvreau, Perdereau, Beaupré, Villeneuve, Blanchard, D. Franceur et Turgeon, tous chargés du ministère local ; le R. P. Bernier,

aumônier du couvent de la Miséricorde ; les RR. PP. Legault, Deguire, Laflamme, Chabot, Giguère et A. de Charette Francœur, missionnaires. À ceux-ci ajoutons le R. P. Joseph Dozois, provincial du Canada, qui réside habituellement à Saint-Pierre et prêche de temps en temps des missions. La communauté comptait, en plus, trois frères convers : les FF. Georges Dubé, portier, Bélanger et Moreau, sacristains. Ce dernier reçut son obédience pour la baie d'Hudson dans le courant de l'hiver, et fut remplacé par le F. Boisjoly.

Maintenant nous pouvons chercher à nous rendre compte du nombre et de la valeur de nos travaux. Nous avons, ai-je dit en donnant la liste du personnel, trois œuvres spéciales à remplir chez nous : une œuvre de paroisse urbaine, une aumônerie et des missions. Considérons-les par ordre d'importance, en réservant pour la fin celle qui nous semble la plus importante et qui mérite le plus de développements.

1^o L'aumônerie. Cette aumônerie du couvent de la Miséricorde est située aux confins de notre paroisse. Sans cela, nous n'en eussions peut-être pas voulu, étant donné les conditions particulières de cette œuvre. Le couvent de la Miséricorde, en effet, comprend premièrement un hôpital de maternité pour les personnes du dehors; secondement une infirmerie pour toutes les sœurs de cette communauté. L'hôpital de maternité, à lui seul, donne place à plus de cent personnes : c'est souvent une source de déplacements, et à l'heure où l'on s'y attend le moins. Les circonstances mêmes en font un devoir impérieux au desservant, car le plus grand nombre de ces malades sont des personnes qui ont vécu en marge de la loi chrétienne et qui, pour cette raison, d'après le Rituel, requièrent davantage le ministère du prêtre dans les cas urgents. Ce ministère ne leur est pas refusé alors, pas plus qu'il ne leur est refusé habituellement. Avec le concours dévoué des religieuses, l'aumônier de la Miséricorde s'efforce d'amener ces âmes au repentir,

de les ressusciter la grâce et à la plénitude de la vie chrétienne, c'est-à-dire à la réception fréquente de la sainte Eucharistie. Règle générale, il y parvient sans trop de peine. Il n'y a pas lieu de s'en étonner autant qu'on pourrait le croire, et crier au prodige, à la vue de ces jeunes filles qui reviennent à la pratique de la vie chrétienne après leur faute. C'est que la plupart d'entre elles n'ont pas le cœur profondément corrompu et ont reçu une éducation tout à fait chrétienne. Aussi savent-elles vite reconnaître leurs erreurs et profiter des exhortations que le Révérend Père Aumônier de la Miséricorde ne leur distribue pas avec parcimonie. Tous les mois elles ont une retraite spéciale de deux jours, un catéchisme chaque dimanche, et elles entendent, de leur place à la tribune, les instructions que le père donne au peuple dans la chapelle publique de la communauté à la grand'messe les dimanches et fêtes.

Songez maintenant à la desserte de cette maison-mère, composée d'un bon nombre de religieuses aux nuances les plus diverses, depuis l'aspirante jusqu'à la sœur de chœur. Somme toute, c'est une situation qui impose quatorze prédications par mois et au moins deux cents confessions chaque semaine à celui qui est chargé de cette aumônerie. Il va sans dire que dans de telles circonstances la messe de communauté n'est pas seulement un honneur à ambitionner, mais encore une charge à remplir à cause des très nombreuses communions qui se font chaque jour dans cette chapelle.

En vérité, n'eût-il que ces diverses occupations à l'intérieur de ce couvent, l'aumônier de la Miséricorde aurait fait sa part de ministère et peut-être plus que sa part

Outre cette desserte de la Miséricorde, nous avons d'autres communautés sur le territoire de notre paroisse. Nous en avons trois qui, toutes, ont reçu la mission de veiller à l'éducation chrétienne de nos enfants. Ces communautés ne comptant chacune qu'un petit nombre de sujets, une vingtaine pour chacune, de même que les sœurs de

l'Espérance situées un peu plus loin, n'ont pas d'aumônier spécial.

La desserte de ces communautés incombe aux Pères attachés à la paroisse. Il en est de même des religieuses chargées de notre maison qui, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, nous sont fournies par la communauté des Sœurs de la Sainte-Famille de Sherbrooke. Tous ces divers couvents ont, chaque semaine, un jour fixé pour la confession, toujours le même, à moins d'avis contraire. Tous également, à l'exception des Frères qui ont exprimé une intention contraire, ont leur instruction chaque mois.

2^o œuvre. Les missions. — L'histoire de nos missions, telles que nous les faisons à Saint-Pierre, me paraît une chose irréalisable, et pour cause. L'ennui, dit-on, naquit un jour de l'uniformité. Or, qu'est-ce qui ressemble plus à une mission qu'une autre mission, fût-elle à cent lieues de la première ? La conduite de la mission, les avis, les prédications, les cérémonies, ne se ressemblent-ils pas singulièrement quand ils ne sont pas tout à fait identiques ? Partout, au fond, ce sont les mêmes procédés, les mêmes méthodes, les mêmes labeurs, pour aboutir, si c'est possible, aux mêmes résultats. Et personne, j'en suis persuadé, ne pourrait parcourir les pages du grand registre des missions, où sont consignés uniquement les travaux apostoliques et les noms des Pères qui les ont accomplis, sans finir par partager cette impression. Quoi ! se dira-t-il songeur, est-ce là une matière suffisante pour une chronique ? Est-ce là une matière où l'on puisse exhumer quelque chose de vécu, de saisissant ? Où se trouve en cela la part donnée à l'observation personnelle, aux épisodes et aux témoignages subséquents de Messieurs les curés ; toutes choses qui viendraient rompre la monotonie et donner du relief au récit ? Oui, comment faire pour tirer parti de cette nomenclature aride et en extraire sinon une histoire, du moins une chronique intéressante ?

C'est pourquoi je laisse à d'autres le soin de faire cette histoire ou cette chronique. Je les y invite bien cordialement, et je passe à d'autres considérations.

Un mot d'explication d'abord. J'ai cru devoir, dans ce rapport, assigner aux missions la seconde place. Je n'oserais le faire en principe, parce que je sais que nos saintes Règles leur donnent d'emblée la première place parmi les travaux que les Oblats auront à entreprendre pour la gloire de Dieu. Mais ici, comme en beaucoup d'autres endroits, la multiplicité de nos œuvres a engendré la diversité des ministères, et les Pères Oblats, employés uniquement au ministère des missions, sont devenus trop rares. Ainsi, chez nous, en 1910, sur un personnel de seize Pères, nous n'avons que six missionnaires. Mais si leur nombre a été ainsi réduit par la création de groupes de missionnaires au Cap-de-la-Madeleine et à Saint-Sauveur, le nombre des demandes, par contre, a suivi une marche ascendante. Aujourd'hui il y aurait certainement de l'ouvrage à Montréal pour douze missionnaires, peut-être davantage. Autre chose est de les trouver, car si tous les Oblats doivent être des aspirants missionnaires selon nos saintes Règles, bien souvent leur santé ou d'autres emplois à exercer les en empêchent. Aussi, en ce moment, il n'en reste que six à Montréal pour l'œuvre des missions. Notons toutefois que le R. P. Provincial leur vient parfois en aide.

Parmi nos six missionnaires, il est deux vétérans de l'apostolat, les RR. PP. Legault et Deguire, dont on ne compte plus les campagnes, à plus forte raison les travaux; avec un peu plus d'audace, j'aurais dit les succès. Pourquoi ne pas le dire, une fois pour toutes, au bénéfice de tous nos missionnaires ? travaux et succès vont ordinairement de pair. Ce ne sont pas précisément des guerriers qui portent dans leurs sacs le gage de la victoire ; qu'importe, pourvu qu'ils mettent l'ennemi en déroute et emportent les plus fortes places d'assaut !

Deux autres comptent deux ans de travaux ou un peu

plus : ce sont les RR. PP. Laflamme et Chabot. Ce dernier nous vaut deux hommes, parce qu'il parle couramment les deux langues usitées au pays, le français et l'anglais. Sans lui, il nous serait impossible d'accepter certaines retraites dans les cantons de l'Est, dans l'Ontario, le Maine, le Vermont et l'Ouest Américain où nos compatriotes ne sont pas toujours assez nombreux, à eux seuls, pour former une paroisse distincte. Comme on le voit, nos travaux sont loin de se limiter à la province de Québec ! Le missionnaire, l'apôtre, est donné à tous, *datur omnibus*. Il n'a pas de préférence ; il ira où on l'enverra. Il est permis au missionnaire, toutefois, de ne pas désirer trop souvent ces retraites qui se donnent simultanément en deux langues, parce que, la besogne étant double, il succombe à la fatigue, et même, eût-il un compagnon, chacun est obligé de prêcher seul l'équivalent de toute une mission.

Les deux autres missionnaires, les RR. PP. Giguère et Francœur, en sont encore à leur première année. Ornés de toutes les grâces de la jeunesse et d'un rare ensemble de qualités oratoires, ils laisseront après eux un large sillon.

3^e Œuvre. La paroisse. — a) *Simple coup d'œil.* — À notre installation, en 1848, le territoire où se trouve notre paroisse n'était alors qu'un faubourg de Montréal ; aujourd'hui ce territoire semble devoir se trouver inclus dans le centre même de la ville. Tout se transforme autour de nous, la population encore plus que les édifices. Nous sommes bien aises quand de spacieuses habitations viennent remplacer sur nos rues les vieilles bicoques datant de 50 ans et même au delà. Nous ne serions pas fâchés vraiment que le conseil de la cité fit une obligation aux propriétaires de faire disparaître ces bicoques au plus tôt, dussent même ces propriétés rester quelque temps sans porter d'autres constructions. Le seul inconvénient qu'il y aurait, serait de refouler un peu plus loin, vers les confins de la ville la partie de notre population qui laisse à désirer

sous presque tous les rapports, et qui semble vivre plutôt pour le plaisir que pour le devoir et la vertu. N'allez pas croire que par ce désir, je cherche à déroger à notre mission d'évangéliser les pauvres. Non, nous regrettons seulement de ne pas pouvoir faire tout le bien que nous voudrions à tant de pauvres familles aussi indifférentes qu'instables. Chaque année, en effet, à peu près le tiers de nos gens changent de domicile, non sans laisser comme souvenir de leur passage, des arrrages de loyer et autres dettes criardes. Dieu merci ! le grand nombre de nos familles n'est pas de cette trempe. La paroisse, située sur un territoire dont la population est pour les cinq sixièmes canadienne française, ne se laissera pas, de si tôt, envahir par l'élément étranger. Pour le moment, la majeure partie de cette population est composée de familles ouvrières, mais il n'est pas téméraire de prévoir qu'il ne se passera pas bien des années avant que les conditions soient changées, et que nous ayons affaire plutôt à la bourgeoisie et à la classe moyenne des commerçants ou de leurs employés, des fonctionnaires, etc. La hausse des loyers amènera infailliblement cet état de choses, surtout quand nos maisons un peu trop vieillottes auront disparu pour faire place à de beaux bâtiments. Nous devons considérer que le nombre de nos paroissiens de bonne éducation est considérable, ce qui nous oblige à relever le ton de notre prédication. Ils se montrent plus exigeants, surtout pour ce qui a trait à la bonne prononciation française, et ici, je ne parle pas de la parisienne, car, en règle générale, les Canadiens-Français de Montréal n'aiment pas le grasseyement et se soucient fort peu de prendre cette manie.

b) Statistiques paroissiales. — Peut-être les statistiques ne sont pas toujours aimables; elles me permettront pourtant de vous dire qu'à l'automne de 1910, nous comptons dans notre paroisse Saint-Pierre 1904 familles, soit un total de 8176 personnes. Sur ce nombre de 8176 âmes (rappelez-vous que le décret de Pie X sur la première commu-

nion des enfants est du 8 août 1910) le nombre des communiants est de 6146, et celui des non communiants de 2030 âmes. Cela ne veut pas dire que toutes les personnes en âge de communier soient fidèles à la communion pascale au moins une fois par année. Pour un trop grand nombre d'entre eux (on peut sans exagérer mettre cinq cents personnes dans cette catégorie) il y a abstention complète. Les autres savent mieux remplir leurs devoirs et, d'après un rapport qui me semble jouir d'une certaine authenticité, puisque c'est le compte des fournisseurs d'hosties, nous aurions distribué dans l'église Saint-Pierre de Montréal, en 1910, à peu près 130 000 communions. Répartir ce nombre entre nos 6000 communiants, nous donnerait une moyenne annuelle de 21 communions par tête, pour l'année. Nous ne nous baserons pas sur cette moyenne, parce que tout nous fait supposer qu'un plus grand nombre de personnes viennent dans notre église. Quel chiffre, alors, pourrions-nous donner ? Nous croyons être dans la vérité en affirmant que 7500 communiants se trouvaient fréquenter notre église. À ce compte, nous aurions 17 communions par année et par tête. D'où il résulte que nous avons à desservir une population foncièrement chrétienne, si nous en exceptons certains mauvais sujets. Il appert également, me semble-t-il, que nous avons suivi les directions données par le Saint-Père au sujet de la communion quotidienne. On peut dire de celle-ci, bien avant le Congrès eucharistique de Montréal, qu'elle est en honneur chez nous. Il m'est impossible, toutefois, de fixer un chiffre quelconque à ce sujet, n'en ayant tenu aucun compte en ce temps-là. Toutefois, j'ai constaté qu'il faudrait, suivant les saisons, recourir à trois chiffres passablement différents l'un de l'autre pour exprimer le nombre de nos communions quotidiennes ; car la ferveur fléchit avec les rigueurs de notre hiver, s'épanouit pendant le saint temps du Carême et les mois suivants, puis accuse un léger recul pendant tout le laps de temps inclus entre

les mois de juillet et de décembre. Nos exhortations n'ont que partiellement remédié à cet état de choses. Prenons-en notre parti et contentons-nous pour le moment de ce mieux relatif. Qui sait?... Peut-être que nos successeurs feront mieux que nous, car nous leur aurons préparé les voies par les soins spéciaux que nous donnons aux jeunes, dès l'âge le plus tendre.

c) Nos écoles. — Nous les prenons, ces chers petits, si les parents veulent nous les confier, au jardin d'enfance installé chez les Sœurs de la Providence et, aux environs de leur cinquième année, nous leur ouvrons indistinctement les portes de nos écoles. Nous avons ainsi, dans notre paroisse, deux écoles de filles, dirigées toutes deux par des religieuses : l'une par les Dames de la Congrégation, l'autre par les Sœurs de la Providence que j'ai déjà nommées. Nos écoles de garçons sont aussi au nombre de deux, dont la plus importante est confiée aux Petits Frères de Marie ; l'autre est une école irlando-canadienne tenue par des maîtres laïques, et qui renferme à peu près cent vingt de nos enfants. La population des autres écoles, spéciales à notre paroisse, autant que j'en ai pu juger par une adresse aux Enfants de France qu'ils furent invités à signer au commencement de l'année 1911, s'élève à 1445 élèves. Toutes nos fonctions en ces écoles se bornent au spirituel, car il est intervenu un contrat de location qui les fait toutes passer sous le contrôle de la commission scolaire catholique de Montréal. Nous ne nous en plaignons pas, tant s'en faut, puisque nous pouvons, de la sorte, mieux vaquer à nos devoirs spirituels vis-à-vis de ces enfants.

Et que faisons-nous pour eux avant le décret de la première communion? Nous confessons les tout petits tous les trois mois régulièrement ; ceux qui se préparaient à la première communion se confessaient tous les mois jusqu'à l'époque de leur première communion qui avait lieu dans le mois de mai : enfin, les plus âgés tous les mois, la veille ou l'avant-veille du premier vendredi du mois. Il s'agit ici

des groupes, et des groupes seulement. N'importe quel petit était libre de revenir plus souvent au confessionnal, et il arrivait assez souvent que le confesseur l'imposait pour mieux fortifier certains de ses pénitents contre les dangers qu'ils pouvaient trouver. Dans toutes les villes, je crois, cette méthode de la confession s'impose plus ou moins à l'égard de l'enfance, parfois même de celle qui n'a pas fait sa première communion.

Nos communiants, petits garçons et petites filles, avaient à tour de rôle, chaque mois, une messe de communion spéciale à eux, et dont ils faisaient les frais du chant. Chaque dimanche, ils avaient une messe dite pour eux et les autres enfants de la paroisse, avec une instruction donnée à cette messe. L'après-midi avait lieu le catéchisme de persévérance à l'église pour tous les communiants. Les enfants qui se préparaient à la première communion avaient leur catéchisme deux ou trois fois par semaine dans l'école même, et leur préparation durait un peu plus de six mois. L'âge de leur admission variait selon leur intelligence et leur assiduité scolaire. Néanmoins, un gros quart, nonobstant les dispositions diocésaines, communiait après la neuvième année accomplie, et quelques-uns seulement après leur onzième année. Ceux-ci étaient toujours des enfants qui, pour une raison ou une autre, avaient jusque-là très peu fréquenté l'école. La confirmation avait lieu le jour même de la première communion. On n'a pas oublié, sans doute, que notre Révérendissime Père Supérieur général, M^{gr} Dontenwill, fut invité à leur procurer cette grâce insigne, lors de son passage au milieu de nous, en mai 1910. Insensiblement, j'en suis venu à vous parler des usages suivis dans nos services paroissiaux ; pourquoi ne pas mentionner les autres qui s'y rapportent ?

d) Usages paroissiaux. — Régulièrement, on ne va aux parloirs qu'une heure le matin, de 7 h. $\frac{1}{2}$ à 8 h. $\frac{1}{2}$; une heure dans l'après-midi, de midi $\frac{1}{2}$ à 4 h. $\frac{1}{2}$; enfin le soir, entre 7 et 8 heures. C'est à cette heure tardive que les

futurs époux rencontrent le curé de la paroisse ou son représentant pour faire publier les bans à l'église. Ils doivent le faire pas plus tard que le vendredi soir s'ils veulent se marier la semaine suivante. Les deux premiers jours de la semaine sont réservés à la célébration des mariages ; il peut arriver toutefois qu'on fasse certaines exceptions à cette loi. Il en est de même pour les paroisses et, dans ce cas, on conçoit que les exceptions soient fort nombreuses puisque le ministère paroissial place le religieux prêtre à la disposition des fidèles. Aussi, malgré les heures fixées, nous demande-t-on au paroissien chaque fois qu'on a besoin de nous et qu'on trouve plus commode de venir à cette heure.

Voici les heures de nos messes paroissiales : en semaine, 5 h. $\frac{1}{2}$, 6 h. $\frac{1}{2}$, 7 et 7 h. $\frac{1}{2}$; les dimanches et fêtes, 5 h. $\frac{1}{2}$, 6 h. $\frac{1}{2}$, 7 h. $\frac{1}{2}$, 8 h. $\frac{1}{2}$; puis 9 h. $\frac{1}{2}$ pour les enfants seulement, et 10 h. $\frac{1}{2}$. Il se dit deux autres messes à 7 et 8 h., au bénéfice de nos congréganistes, dans leurs chapelles propres. Nous aurons à revenir sur ce chapitre. Pour le moment, je voudrais compléter ce que je viens de dire à propos de ces six messes paroissiales. La grand'messe est celle de 10 h. $\frac{1}{4}$. On peut l'entendre, soit debout, soit installé dans un banc retenu d'avance pour toute l'année, ou simplement pour le jour même moyennant rétribution. Nous n'avons pas de chaises. Ceux qui louent un banc à l'année dans notre église reçoivent autant de billets qu'il leur en faut, à eux et à leur famille, pour occuper leurs places aux différentes messes, exception faite des messes de 7 h. $\frac{1}{2}$ et 8 h. $\frac{1}{2}$, pour lesquelles ceux et celles qui veulent jouir des bancs doivent payer leurs places. Il n'en était pas ainsi autrefois : les Pères se contentaient des quêtes et du loyer des bancs ; mais pour multiplier les ressources dont on avait grandement besoin, le regretté Père Drouet, en décembre 1901, fit accepter des paroissiens, pour une seule messe, l'obligation de payer les places qu'on n'aurait pas louées d'avance. En 1904, avec l'agrandissement de

notre paroisse, il fallut augmenter d'une le nombre de nos messes et, comme il restait tant de travaux à achever, il fit accepter également le principe de payer à cette messe dans les mêmes conditions que pour l'autre. Et le gros de la population n'a jamais réclamé : ce qui prouve son bon esprit et son désir de contribuer, pour sa part, aux frais du culte. Au fond, on devait sentir qu'il était difficile d'accuser ce saint religieux de mettre à prix les choses de Dieu, parce qu'il laissait à tous la possibilité d'entendre pour rien les messes matinales, et mêmes les messes payantes, pourvu qu'on sût se gêner un peu.

Enfin, voici les heures où l'on entend les confessions : avant les messes, tous les jours ; à 3 heures de l'après-midi, les lundis, mercredis, vendredis et samedis ; à 7 h. ½ du soir, tous les samedis et veilles de fêtes et de premiers vendredis du mois. En Carême nous sommes pendant un mois, chaque soir, à la disposition de ceux qui veulent faire leurs pâques, qu'ils soient de notre paroisse ou d'ailleurs. En vérité, nous sommes ici des confesseurs non pontifes ! Le bien qui en résulte n'est pas petit, appuyé qu'il est par un ensemble d'œuvres spéciales propres à chaque catégorie de fidèles.

e) Œuvres spéciales. — Ce sont d'abord nos congrégations d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles ; une société de tempérance, à réunion mensuelle, pour combattre les ravages de l'ivrognerie et de l'alcoolisme ; le Tiers-Ordre, en dehors de notre contrôle, qui compte en son sein grand nombre de nos paroissiens et paroissiennes, et certains autres organes qu'ont créés ces congrégations, tels qu'une bibliothèque paroissiale et l'œuvre du prêt gratuit de livres édifiants aux demoiselles congréganistes ; puis, ce sont les confréries : Union de prières, scapulaire du Mont Carmel, rosaire ; enfin, diverses sociétés de bienfaisance et de secours mutuels. Ainsi, nous avons une société de dames patronnesses rattachée à notre orphelinat Saint-Vincent de Paul.

Inutile d'expliquer plus au long quel est le rôle de ces dames, puisqu'il est le même partout. Nous avons trois Conférences de Saint-Vincent de Paul, dont les membres pourraient faire davantage au point de vue de l'apostolat chrétien. Je ne voudrais pas oublier les Associations de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi. Il faut convenir tout de même que ces deux œuvres n'ont pas chez nous beaucoup de popularité et que leur organisation est encore un peu trop rudimentaire. Conséquence, la Propagation de la Foi recueille peu pour nos missions de la baie d'Hudson ; c'est à ces missions, en effet, que l'autorité diocésaine nous a permis de transmettre les dons en argent ou en nature recueillis par les zélatrices de la Propagation de la Foi. Cette œuvre, on le voit, bien qu'elle ait le même nom, n'est pas celle qui existe à Lyon; elle s'en est séparée naguère et elle a continué à vivre depuis, se préoccupant avant tout des œuvres diocésaines. Ce but trop exclusif faillit nous faire perdre à tout jamais les oboles que nous recueillions pour la mission de la baie d'Hudson. Il y eut interruption dans nos envois et aussi dans l'apostolat de nos dévouées zélatrices. Le plus clair résultat de ce conflit a été au détriment de cette mission ; on n'a qu'à comparer les chiffres d'aujourd'hui avec ceux d'autrefois.

Signalerai-je, en fin de compte, la création d'un modeste bulletin paroissial en mars 1910 ? Le premier numéro de cette publication religieuse hebdomadaire portait au frontispice : Bulletin paroissial. Église Saint-Pierre. Il était daté du dimanche, 13 mars 1910. Son but était expliqué d'une manière concise, comme l'étaient tous les autres articles de cette époque. Pourquoi ne pas citer l'article même? Voici : « Pourquoi ce bulletin? — Pour communiquer plus facilement avec chaque famille de la paroisse. Pour faire grandir dans le cœur de chacun l'amour pour le bon Dieu, l'affection pour le prochain et le dévouement pour l'Église. Pour faire mieux connaître et apprécier davantage la beauté des cérémonies et des rites sacrés.

Pour intéresser tout le monde aux œuvres si admirables et si nombreuses accomplies chaque année à Saint-Pierre : par exemple, l'œuvre des orphelins, des vieillards, de la tempérance, de Saint-Vincent de Paul, de nos écoles de filles et de garçons, etc. Pour faire toucher du doigt le bien qui s'accomplit par nos congrégations de dames et de demoiselles, d'hommes et de jeunes gens. Enfin pour soutenir les fervents, stimuler les tièdes et faire de tous les paroissiens de Saint-Pierre une véritable famille. . On ne songeait pas à gloser inutilement, car ce n'était pas une petite dépense de faire imprimer chaque semaine deux mille cinq cents copies de ce Bulletin pour les distribuer à nos fidèles après les messes paroissiales. L'imprimeur, heureusement, voulut s'obliger à trouver lui-même le nombre d'annonces requises pour en défrayer les dépenses ou à peu près, et le Bulletin put continuer à vivre avec ses huit pages in-8°. Sans être trop optimiste, je crois que cette publication hebdomadaire a fait du bien dans certaines familles ; elle en aurait fait bien davantage si elle avait pu être distribuée par nos enfants dans chacune de nos familles. Pour plusieurs d'entre elles, c'eût été le seul point de contact qu'elles eussent avec leur église paroissiale et elles auraient lu le Bulletin, au moins par curiosité, sinon par un reste de sentiment chrétien. Et nous les aurions insensiblement poussées à fréquenter l'église et à remplir les autres devoirs de la vie chrétienne. C'est dommage !...

Conclusion. — Ce rapport est assez long déjà pour que je taise les pieuses industries qui nous servent à ranimer et à entretenir la piété dans notre paroisse. Nous n'en manquons pas et nous savons en tirer parti. Somme toute, notre paroisse est assez bien organisée, et ses desservants cherchent toujours à perfectionner leurs méthodes d'apostolat. Nous ne nous flattons pas d'avoir atteint la perfection, pas plus dans nos méthodes que dans notre vie de prêtre et d'oblat, et nous écouterons toujours avec

empressement les suggestions qui nous viendraient de nos supérieurs majeurs ou bien encore des hommes d'œuvres. à tout bien considérer, l'évangélisation de Montréal c'est un peu celle de Paris ; mais nos paroisses étant plus petites, moins peuplées, moins habituées à l'indifférence, il est plus facile de rallier ces brebis, même celles qui sont égarées, et de les conduire à leur vrai, à leur unique Pasteur, à Jésus-Christ.

T. BLANCHARD, O. M. I.

PROVINCE DE BELGIQUE

Rapport sur le juniorat de Waereghem,

par le R. P. A. GUINET, Supérieur¹.

Waereghem, le 2 février 1914.

« MONSIEUR ET TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« Voici la première partie du rapport sur la maison du Juniorat de Waereghem, la seconde vous parviendra à temps pour paraître au numéro de juin de nos *Missions*.

Vous connaissez si bien notre œuvre, Monseigneur, que ce rapport ne peut pas prétendre vous présenter l'intérêt du nouveau, mais en insistant pour l'avoir, vous me rappelez d'abord à un devoir de la charge des Supérieurs, et vous pensiez à tous nos frères, vos autres enfants, à ceux

¹ Nous croyons devoir publier en tête de ce rapport la lettre d'envoi adressée à Monseigneur le Supérieur Général.

surtout qui travaillent aux pays lointains et qui ne nous connaissent pas ; vous avez cru que cette lecture leur apporterait une consolation, celle de se dire qu'on ne les oublie pas, dans les vieux pays, et que là-bas, dans un coin retiré des Flandres, on leur prépare des aides et des successeurs.

Et ils prieront pour nous.

Je m'excuse encore auprès de Votre Grandeur d'avoir tant tardé d'obtempérer à ses désirs et je la remercie d'avoir agréé les motifs de mon retard.

Daignez, je vous prie, Monseigneur, nous bénir et agréer le respectueux hommage de mes sentiments de filiale affection en N.-S. et M. I.

« A. GUINET,
O. M. I., *Supérieur.* »

Les *Petites Annales* et le *Maria Galm*, autre revue similaire qui paraît en Flamand, ont souvent entretenu leurs lecteurs de la fondation et du développement du juniorat de Waereghem; les *Grandes Annales*, elles, se sont réservées jusqu'ici et, sauf dans les rapports présentés par les Révérends Pères Provinciaux du Nord et de Belgique aux chapitres généraux de 1904 et de 1908, elles ont été d'une discrétion absolue. Nous sommes nés et nous avons grandi inconnus d'elles.

Et cependant nous avons treize ans !

Trois supérieurs se sont succédé en ce laps de temps ; tous les trois ont rivalisé de modestie et de silence. Le premier, le R. P. Naessens, ne peut être incriminé. Il fut de la fondation..., dirigea la barque pendant une année seulement, prit la voile... et regagna l'Amérique.

Son successeur, le R. P. Louvel, saisit le gouvernail à sa place, et le tint pendant trois ans, puis il nous quitta. Pourquoi ne fit-il pas son rapport ? Il ne l'a pas dit dans le « Codex historicus » qui n'existait pas encore. Je suppose que ce fut pour le même motif qui paralysa la main

de son successeur, car depuis neuf ans qu'il dirige l'œuvre, celui-ci aurait bien eu le temps de se retourner, s'il n'avait pensé que les faits et gestes de l'enfant encore dans les langes ne peuvent intéresser les personnes graves et sérieuses.

À vrai dire, un rapport manque de grâce et d'attrait et ne réjouit pas nos frères qui le liront, quand il se décompose nécessairement en deux parties : l'une plus courte, l'exposé de ce qui existe ; l'autre plus longue et bien fastidieuse, l'énoncé de ce qui manque.

Le présent rapport ne comprendra que la première partie, puisque, Dieu en soit loué, le juniorat de Waereghem est doté maintenant de tout l'organisme nécessaire à sa fin.

Un peu de géographie d'abord.

Quand on quitte Bruxelles, et qu'on a soin de choisir un train express, on débarque à Gand au bout d'une heure; si l'on se hâte de changer de train et de prendre un autre express se dirigeant vers Lille, par Courtrai et Mouscron, c'est au bout de trente-trois minutes seulement que l'on met pied à terre sur le quai de la gare de Waereghem ; nous sommes donc à une heure et demie de la capitale, à une demi-heure de Gand, à un quart d'heure de Courtrai : c'est en pleine Flandre.

Après avoir dépassé les gracieuses ondulations de terrain qui forment la banlieue bruxelloise, c'est la plaine, la plaine sans fin à droite et à gauche, la plaine reposante et presque monotone, amoureusement travaillée, parce que, féconde et nourricière, toute verte au printemps, toute d'or en été quand les blés mûrs ondulent au loin, belle toujours, mais belle surtout quand le lin qui a grandi la pique gaiement de l'azur si tendre de sa fleur; belle plus encore dans le voisinage des villes, comme Gand, où le regard charmé voit s'épanouir, en plein champ et au loin,

les plantes et les fleurs les plus rares, celles que les marchés d'Europe et même d'Amérique viendront chercher là, pour en parer les jardins, les parcs et les salons.

Waereghem est un gros bourg qui pointe l'antique flèche de son clocher au milieu de cette plaine. Ce n'est plus un village, ce n'est pas encore une ville ; l'agriculture y est en honneur, sa vaste campagne est semée, de-ci de-là, sans ordre, mais selon la commodité des travaux des champs, de fermes nombreuses aux maisons basses, sans étage d'ordinaire, quelques-unes encore couvertes de chaume, toutes très propres, presque coquettes sous le blanc de chaux renouvelé tous les ans et dont la crudité blesserait le regard, si on ne l'entrevoyait au travers des arbres fruitiers, des vergers, ou des haies de charmille qui limitent les jardinets.

La moitié de la population s'adonne ainsi aux travaux des champs, l'autre moitié est agglomérée dans le bourg de 4 à 5000 âmes, qui n'offre aucun monument remarquable, mais ses quelques maisons bourgeoises, ses nombreuses maisons d'ouvriers et d'artisans, ses estaminets et ses boutiques, ses fabriques enfin où se tisse le lin et se confectionnent les tapis.

Or, il y a de cela 14 ans, un Oblat, en quête d'une maison pour un juniorat, eut la curiosité de s'arrêter à Waereghem ; il avait appris qu'il y avait là un couvent commencé et non achevé et qu'avaient abandonné, sans grands regrets, des religieux Rosminiens.

Le terrain et le couvent étaient la propriété d'un vénérable prêtre, né à Waereghem et y résidant, dans une maison fort retirée, sise au coin de la grand'place, entre le presbytère et le couvent des religieuses de Notre-Dame. Ni chanoine, ni curé, mais directeur tout court, ainsi désigne-t-on M. l'abbé de Coninck, directeur émérite desdites reli-

gieuses de Notre-Dame, directeur surtout de maintes constructions monacales ou scolaires, à Waereghem et ses alentours. Nature et tempérament d'ascète, admirateur des abbayes antiques, grand amateur de style roman, M. l'abbé de Coninck avait rêvé de réaliser une grande œuvre qui, portant l'empreinte de ses goûts personnels et de ses préférences architecturales en particulier, doterait Waereghem d'un couvent modèle, à défaut d'une abbaye. Ses premiers efforts avaient abouti à la construction d'une aile de ce couvent, dont le plan d'ensemble, soigneusement élaboré et étudié par lui, se réaliserait avec le temps, selon les ressources et le personnel des religieux qui accepteraient de s'y établir.

Les Pères Rosminiens furent les premiers à tenter l'aventure; ils y demeurèrent dix ans. Ils y fondèrent une œuvre de recrutement et de jeunesse, orphelinat et pensionnat à la fois, et noviciat aussi. Au cours de ces dix années, ils élevèrent le mur d'enceinte, autour des deux hectares environ qui constituent le domaine, tracèrent les allées du jardin, plantèrent des arbres, et un de leurs Pères, venu d'Italie, s'efforçait, la palette en main, d'atténuer par d'élégantes fresques l'austérité trop absolue des longs corridors sans lumière et des salles trop basses..., puis ils partirent.

M. l'abbé de Coninck reprit la clef du couvent déserté et attendit : il sondait l'horizon, espérant voir surgir des hommes de meilleure volonté.

C'est alors que l'Oblat se présenta à lui.

Nous pourrions ne pas le nommer cet Oblat, qu'il n'en serait pas moins connu. Son nom vient de lui-même sur toutes les lèvres dès qu'on parle des œuvres de la Congrégation en Belgique. Et qui ne sait que c'est le Père Delouche qui a présidé et qui a travaillé à la formation de la Province belge ?

M. l'abbé de Coninck et le R. P. Delouche s'abouchèrent donc : des deux côtés, il y avait commun désir de s'entendre; mais il fallait ne pas recommencer les errements qui avaient causé un premier échec; il fallait des situations très nettes, et tout d'abord que chacun fût maître chez soi.

M. le Directeur fut de bonne composition; il nous céda tous ses droits de propriété, non seulement sur le couvent de Waereghem et ses dépendances, mais aussi sur un autre terrain, où s'élevait un autre petit couvent, avec une école primaire de garçons, une moitié d'église publique, le tout situé à trois kilomètres du bourg, au hameau dit de Nieuwenhove; une rente était assurée à M. l'abbé de Coninck durant sa vie, et, pour le repos de son âme, après sa mort, les suffrages de la communauté.

Le contrat fut signé.

À tout prendre, c'était une bonne affaire.

La situation de l'annexe de Nieuwenhove était sans doute pénible et compliquée; le site uniforme de la nouvelle maison de Waereghem n'évoquait certes pas la silhouette du mont Cassin, ni de Subiaco; l'aile existante, mal construite, n'était guère adaptée aux exigences d'une maison d'éducation, mais on pouvait s'installer néanmoins, et, si le nombre des élèves l'exigeait, on pouvait construire; nous restions maîtres de l'heure ainsi que des plans et des devis; il fallait se hâter, la minute propice à la fondation rêvée semblait avoir sonné : il importait de ne pas la laisser fuir.

Depuis plus d'un an, toute l'Europe était attentive à la lutte épique du petit peuple Boer contre l'Angleterre; les nouvelles qui venaient du théâtre de la guerre suscitaient, surtout en Belgique et en Hollande, un véritable enthousiasme.

siasme. Ah! ces Boers que rendait si sympathiques leur courage malheureux, que n'étaient-ils catholiques ! et pourquoi ne le deviendraient-ils pas ? que leur manquait-il pour cela ? Sans doute des prêtres de leur race et parlant leur langue; et puisque notre Congrégation avait la charge du Transvaal, pourquoi ne profiterait-elle pas de ce mouvement de sympathie en faveur des Boers, pour entreprendre un recrutement plus intense en ces pays?

Précisément, deux de nos Pères du Transvaal, les RR. PP. Marchal et Van Hecke, aumôniers militaires, pendant la première partie de la guerre, venaient de débarquer en Europe. Ils entreprirent une tournée de propagande, multipliant les conférences, surtout dans les collèges épiscopaux et les séminaires. Le R. P. Marchal publiait une entraînante brochure, intitulée : *Au Transvaal. — L'Église, la Guerre, l'Avenir* », et répandue par milliers. C'était le bon grain jeté en abondance dans une terre fertile : une riche moisson ne pouvait manquer de germer.

C'est pour ces motifs et dans ces conditions, que le T. R. P. Augier, Supérieur Général, jugea opportun la fondation d'un juniorat et confia au R. P. Delouche le soin d'en trouver l'emplacement et le local.

Waereghem s'était présenté; Waereghem était devenu nôtre.

Il fallait organiser la communauté, et d'abord découvrir la cheville ouvrière, le supérieur de la nouvelle fondation. Le R. P. Naessens, directeur de l'école industrielle de Dunbow-Davidsburg, dans l'Alberta, était revenu du Canada et prenait quelques semaines de repos, au sein de sa famille, à Courtrai. Il lui fut demandé de faire momentanément le sacrifice de ses goûts personnels et de se dévouer à l'œuvre naissante : il devint le premier supérieur du « *Petit séminaire du Transvaal* ». Le R. P. Van Hecke, lui aussi, dut renoncer pour un temps à ses chers

Bœrs et fut chargé de la desserte de l'église publique de Nieuwenhove, avec résidence au juniorat dont il continuerait à assurer le recrutement. Le R. P. Peskens fut détaché du juniorat de N.-D. de Sion et devint professeur, ainsi que le R. P. Mazure, qui sortait du scolasticat de Liège.

Le 13 août 1901, en la St Cassien, fête du T. R. P. Général, eut lieu l'ouverture canonique de la maison. La fête fut présidée par le R. P. Delouche, délégué à cet effet. Les « *Petites Annales* », par la plume du R. P. Bommenel, donnèrent un spirituel compte rendu de cette belle journée, qu'un télégramme, envoyé le soir même au T. R. P. Général, résumait ainsi : « Fête splendide, clergé très sympathique, visiteurs enchantés. »

Quand les derniers échos de la fête se furent tus, quand le dernier visiteur eut échangé la dernière poignée de main, le R. P. Supérieur, entouré de ses trois aides et d'un seul frère convers, put se rendre compte que c'était bien à un poste de dévouement qu'on l'avait placé.

Le personnel est insuffisant et surtout les frères convers font défaut.

Enfin, il n'est que temps d'aviser au recrutement des junioristes.

Sans se laisser intimider, le R. P. Supérieur se met à l'œuvre. Celui dont la Providence s'était servi pour asseoir la fondation continuera, de sa résidence d'Anvers, à parer aux plus urgentes nécessités. Le nouveau berceau recevra une part des ressources que procure l'œuvre des vocations, et cela, joint aux honoraires de messes, aux petites pensions d'élèves, et aux secours de la charité, permettra de vivoter. D'ailleurs, on saura économiser, se priver même, et ce sera un excellent moyen, bien surnaturel, de fonder cette œuvre religieuse. Le bon Frère Bomeke est cédé par la province d'Allemagne; un jeune frère vient du noviciat

du Bestin ; ce n'est pas assez : on ouvre un noviciat de frères; trois postulants se présentent, ils ne persévéreront pas, mais, entre temps, leur aide sera précieuse.

Octobre approche; c'est la rentrée des élèves. Ils se présentent 12, 5 des Flandres, 1 de Hollande, 2 du Grand-Duché de Luxembourg, 4 du diocèse de Metz.

Les horaires et les programmes d'études sont fixés et l'on se met à l'œuvre.

L'année se passe, tranquille.

Le R. Père Supérieur veille à la marche générale et régulière de la communauté. Par tous les temps, le R. P. Van Hecke franchit les 3 kilomètres qui séparent Waereghem de Nieuwenhove et assure le service régulier de l'église publique; par sa bonhomie, sa patience et son dévouement à tous, il calme peu à peu l'effervescence qui régnait, depuis de longues années, dans cette population agricole d'un millier d'âmes environ qui se refusait à venir à l'église paroissiale trop distante.

Les pères professeurs se partagent les cours et la discipline. Les élèves montrent de la bonne volonté; en fin d'année scolaire, plusieurs sont reconnus inaptes aux études; les autres vont prendre leurs vacances en famille. Ils reviendront 5; un seul persévérera jusqu'au bout, et sera nos prémices que le bon Dieu se réservera et cueillera au lendemain de sa première messe : le bon et regretté Père Louis Muller, décédé, l'an dernier, à San Remo.

Mais voilà qu'au courant du mois d'août, le R. P. Naessens est rappelé en Amérique; le P. Marin reçoit son obédience pour Jersey; le P. Peskens est parti pour Anvers, et, seuls du personnel de la première année, les PP. Van Hecke et Mazure restent au poste.

Sans doute les espérances ne s'étaient pas toutes réalisées, mais un résultat précieux était obtenu ; le coup de sonde avait été donné, et dans des conditions qui permet-

taient de conclure. La conclusion fut tirée par le T. R. Père Général et le R. Père Provincial du Nord : l'œuvre était viable, le « *Petit Séminaire du Transvaal* » n'avait qu'à devenir tout bonnement un juniorat et, comme tel, accueillant à toute âme d'enfant appelé par Dieu au sublime ministère de l'apostolat, au Transvaal sans doute, mais aussi en Amérique et à Ceylan, et sur tous les champs d'action où notre chère Congrégation poursuit son fécond labeur.

Au reste, la persécution sévissait en France. Les lois de spoliation et d'exil, déjà votées, étaient sur le point d'être appliquées; les œuvres de recrutement allaient particulièrement souffrir et il était de toute prudence de leur préparer, hors des frontières, à l'abri de la bourrasque, des refuges hospitaliers. Le noviciat existait déjà au Bestin, et le juniorat, à Waereghem ; chacune de ces deux maisons allait jouer son rôle.

Il est souvent bien difficile de découvrir les desseins de la Providence, surtout lorsque le mal est triomphant ; le temps seul les révèle peu à peu, toujours admirables et miséricordieux. Les exils de 1880 n'occasionnèrent-ils pas nos fondations, en Hollande, de Saint-Charles et de Saint-Gerlach, et ces deux maisons ne furent-elles pas le berceau de la florissante province d'Allemagne? De même les expulsions de 1903 vont concourir à implanter plus solidement nos œuvres en Belgique.

Arrivons aux faits.

En septembre 1902, le R. P. Louvel, missionnaire à Saint-Andelain, est appelé à recueillir la succession du R. P. Naessens, comme supérieur de Waereghem; le P. Antonin Guinet amène, sur l'ordre du R. P. Brulé, provincial, la classe de quatrième du juniorat de Notre-Dame de Sion, et devient préfet des études et professeur. Le P. Aloys Schmitt reçoit la même obédience, et le Fr. Deman, malade, nous est adjoint ; il aidera à la discipline en se préparant à recevoir les saints ordres.

L'année scolaire commence avec trois classes régulières: quatrième, cinquième et sixième. Il y a 20 junioristes présents: 5 de la première année, 7 venus de Notre-Dame de Sion, et 8 nouveaux. En décembre, le 21^e arrive du Limbourg hollandais ; en janvier, le P. Marchal amène 4 de ses compatriotes lorrains ; en mars, 13 élèves de seconde du juniorat de Notre-Dame de Sion, licencié par suite de la confiscation, viennent nous rejoindre, conduits par le R. P. Baille, leur professeur, et le R. P. Clavier, professeur de sciences; enfin 4 nouvelles admissions portent le nombre des élèves à 41.

Des frères convers, expérimentés en divers métiers, nous arrivent nombreux ; pour quelques-uns leur séjour à Waereghem ne sera qu'une halte, sur le chemin de l'exil ; pour d'autres, l'obéissance y fixera leur tente, et leur concours précieux nous permettra d'organiser tous les métiers intérieurs, dont le rendement allégera considérablement le budget des dépenses. Nommons-les, ces bons et dévoués coadjuteurs de la première heure : les frères Lauth, Coblentz, Masson, Piolot et Pasquier ; puis Liber et Faivre.

Le vénéré frère J.-B. Guinet les avait précédés tous de quelques mois. Demandé avec instance au scolasticat de Liège et cédé avec regret, il devait achever parmi nous sa belle et sainte vie ; son séjour de quatre années fut une bénédiction pour notre jeune communauté ; il fut l'anneau qui relie le présent au passé, le témoin et le gardien des traditions qu'il avait puisées auprès du fondateur lui-même et, pour tous, un exemple et une haute leçon de sens religieux.

Il n'y avait pas encore d'économe; le Rév. Père Supérieur en remplissait les fonctions tout en souhaitant de se dédoubler. Le collaborateur désiré, il l'avait sous la main ; il se reposait, chez nous, depuis le mois d'octobre ; c'était le R. P. Lionnet. Ce père si dévoué — il l'avait bien montré déjà et allait le montrer plus encore — fut nommé, en janvier, économe ainsi que premier assesseur. Aussitôt,

tout remue et s'organise. Déjà, nous avons installé l'éclairage électrique ; mais voici que les ouvriers, maçons, menuisiers et peintres, nous envahissent, et ce sera pour longtemps.

Le Rév. Père Supérieur s'est absenté trois semaines ; il s'est fait quêteur et revient joyeux; on va pouvoir aménager des classes et même construire en façade avec étage, sur huit mètres de longueur; ce n'est déjà plus selon les plans de M. de Coninck. Cela nous procure un grenier, trois chambres, un oratoire pour les junioristes, quatre classes et, pourquoi pas ? des indispensables à l'intérieur, car il n'y en avait point : que voulez-vous ? les meilleurs architectes oublient toujours quelque chose.

Puis, c'est la cour des élèves agrandie, bétonnée et dotée d'une galerie ; c'est le dortoir des frères aménagé ; ce sont les ateliers installés, couture, boulangerie, cordonnerie, ferme ; la ferme surtout, qui se peuple méthodiquement et nous procure le lait, le beurre, les œufs, et encore de petites ressources; enfin c'est la buanderie.

Bien que la Province du Nord nous traite maintenant en enfants qui émargent au budget, nous ne devons négliger aucun moyen de diminuer nos frais, afin de pouvoir nous développer, car nous sommes bien à l'étroit encore; mais c'est plaisir de constater que, jour par jour, quelque chose se fait; c'est un plaisir, et une bonne leçon aussi : fonder une maison, la pourvoir du nécessaire et d'abord devoir se priver de ce nécessaire est une excellente leçon de choses, une leçon de pauvreté et de détachement, qui ne nuit en rien à la gaieté et à l'entrain. Bien au contraire, et tout en applaudissant notre infatigable père économe qui nous procure l'indispensable, nous n'en trouvons que plus savoureux les récits du R. P. Van Hecke nous dépeignant la pénurie du début. Des wagons de meubles arrivent de

nos diverses maisons cambriolées; il y a de tout dans ces wagons; les objets les plus prosaïques cahotent parmi les livres ; des reliques bien fatiguées, souvenirs de plusieurs générations d'Oblats, se mêlent à des articles de ménage encore utilisables, puis ce sont des lits, des tables, des bancs, des chaires de classes, des statues, etc., etc. Et le tout nous parvient franco de douane, par l'entremise de l'excellent chef de gare de Waereghem, M. Delcroix.

Si la vie est dans le mouvement, nous formons une communauté bien vivante, qui est enfin pourvue de tout son organisme et même va pouvoir essaimer. Nieuwenhove est détaché du juniorat et devient maison séparée; le R. P. Van Hecke en est nommé le premier supérieur; il va revivre là, une seconde fois, les privations du début; nous le reverrons souvent à notre table, nous ferons de la nouvelle résidence un but aimé de promenade, et pour nous régaler chez lui, ce bon Père nous offrira une bouteille de bière, qu'il nous faudra conquérir d'abord, presque à la nage, au fond de ses caves inondées.

Pour nous dédommager de la perte de cet actif promoteur du juniorat, le R. P. Marchal est rattaché à notre maison; il aimera à venir s'y reposer, entre ses travaux apostoliques, jusqu'au jour où l'obéissance nous l'enlèvera pour en faire le premier supérieur de la maison de la Panne.

Les événements qui suivent perdent un peu de cet intérêt spécial qui s'attache aux débuts ; ce sont des professeurs qui nous quittent, appelés à d'autres postes, et ce sont d'autres professeurs qui les remplacent; ce sont des élèves qui partent et d'autres qui reviennent toujours plus nombreux; en se tassant bien, on réussit à en loger 50. Sept rhétoriciens partent en août 1904 pour le noviciat du Bestin; avec quelle joie nous offrons à la Congrégation ces premiers fruits mûrs de notre juniorat ! en 1905, 7 encore ; mais

4 seulement vont au Bestin et 3 au noviciat qui vient de s'ouvrir à Nieuwenhove. En février 1905, la province Belge avait en effet été constituée; le juniorat de Waereghem en faisait partie avec nos maisons de Bruxelles, d'Anvers et de Nieuwenhove.

Nous ne cessons pourtant pas nos bons rapports avec la province du Nord ; c'est par elle que nous avons pu sortir des difficultés du début; c'est par elle aussi, en partie, que nous continuerons de vivre. Aucun changement de personnel n'a lieu. Le Nord fait le sacrifice de ses sujets et consent à nous confier la formation de ses junioristes et à compléter leurs pensions, la province de Belgique fera de même pour les siens; et le juniorat de Waereghem, d'abord sans tutelle, bien définie, lorsque, à ses débuts, enfant par trop minable, il n'était regardé que comme « indésirable », se voit prodiguer les sourires de droite et de gauche et bénéficie d'une double paternité qui pourvoit à ses besoins.

Assurément, il n'y avait rien de trop.

Sur ces entrefaites, le supérieurat du R. P. Louvel prit fin; il nous quitta. Le ministère de la prédication, auquel l'obéissance l'avait arraché, le reprit de suite et tout entier; nos regrets bien profonds accompagnèrent son départ et le juniorat garde son souvenir, fait de respect et de reconnaissance, et d'affection surtout, car il nous donna, pendant trois ans et sans compter, ce qu'il avait de meilleur, son cœur de père et d'apôtre.

(À suivre.)

A. GUINET, O. M. I., *supérieur*.

VICARIAT DU KEEWATIN

Rapport sur la mission de Cross-Lake.

Par le R. P. E. BONNALD.

Le Pas, 11 novembre 1913.

C'était en 1910, le 11 novembre, que j'écrivais mon rapport sur la mission de Cross-Lake et qui fut publié dans le N^o de juin 1911. Il y a trois ans de cela. Je pensais que c'était mon dernier rapport et m'attendais à un changement, que les circonstances et les difficultés où je me trouvais rendaient nécessaire. Il me fallut patienter et attendre encore plus de deux ans avant de quitter définitivement mon poste, non sans regret.

M^{er} Charlebois, à son retour d'Europe, m'a communiqué le désir qui lui a été exprimé que je continue à écrire la suite de ce rapport. Je le fais aujourd'hui, en profitant de mes loisirs.

Le Père Thomas Julien, qui vient d'être nommé à ma place, pourra désormais intéresser les lecteurs de nos Annales en narrant les progrès de cette chère mission de Sainte-Croix. Pour moi, je n'ai qu'à vous dire cette fois ce qui s'est passé de plus saillant dans le cours de ces trois dernières années. N'étant pas sur place, à même de consulter les registres et le journal de la mission, j'ai recours seulement à mes souvenirs.

Un peu avant d'écrire le rapport du 11 novembre 1910, j'étais allé dans l'ouest voir, sur son lit de mort, un orphelin de père et de mère que j'avais élevé au lac Pélican. Le R. P. Hugonard m'avait averti de son état désespéré. Des trois orphelins qui m'avaient été confiés

par leur père mourant et que j'avais élevé, lui aussi, Etienne était pour moi comme un enfant très cher, doué d'un excellent caractère, obéissant, pieux et tout à fait bon cœur, il réjouissait ma solitude. Il ne me quittait même pas pour se rendre aux invitations de ses petits camarades du village à leurs réunions de jeux ou de plaisirs. Mais pour le bien de son âme et l'éloigner des mauvais exemples je me privai de sa présence et l'envoyai à l'école. Malheureusement la tuberculose, qui a fait tant de victimes à cette école de Qu'appelle, ne tarda pas à l'attaquer. J'allai le voir une dernière fois, et j'éprouvai bien vivement ce que dit saint Augustin : On n'abandonne pas sans douleur ce que l'on possède avec amour : *Non relinquitur sine dolore quod cum delectatione retinetur...* J'admirai sa résignation, il était bien plus fort et résigné que moi. Il pleura cependant et me dit au revoir au ciel. J'appris deux mois après qu'il était mort comme un prédestiné avec son innocence baptismale à l'âge de 17 ans.

Un mois seulement après sa mort, son petit neveu Auguste, enfant de prédilection, âgé seulement de deux ans, la joie et la consolation du vieux missionnaire qu'il appelait son grand-père, était pris de crampes et de convulsions dont la violence finit par le tuer en quelques jours d'atroces souffrances.

Je passai bien des nuits blanches au chevet de ce petit innocent, car il me réclamait toujours et ne voulait personne d'autre que moi pour le soigner. Pauvre enfant ! il allait donc, lui aussi, m'abandonner comme son oncle Étienne; il était trop aimable, il aurait rendu trop doux le déclin de ma vie par ses bonnes manières et ses caresses ! Son front eût été trop doux pour mes yeux et sa présence trop consolante pour mon cœur. Avant sa maladie, il me suivait partout, à la chapelle, et quand je sonnais l'Angélus. Après ma messe, il demandait à baiser les images, les petites statues... il se mettait à genoux, se signait et faisait mine de prier, quoique ne parlant pas encore. Puis

vint la fin; je le vis mourant, et quoique heureux de le voir échapper aux dangers de cette terre pour aller sans fin jouir du bonheur du ciel, la fin de cette chère existence fut cruelle pour moi. Je ne pouvais m'y habituer, il me semblait l'entendre toujours m'interpeller comme autrefois et le voir rôder autour de moi; je dus faire moi-même les funérailles et, en baisant pour la dernière fois sa petite tête, je demandai à son âme de prier pour moi le bon Dieu afin que j'arrive sans faiblir jusqu'à Lui dans l'Éternité. Que les lecteurs me pardonnent ce regret du cœur ; j'aimais tant mes chers petits orphelins sauvages.

Quelques jours après, sur la demande d'une douzaine de familles catholiques campées au loin dans leurs quartiers de chasse, je partis en traîneau à chiens avec Antoine, le père du petit défunt. Malheureusement nos coursiers n'étaient que de pauvres chiens de troisième classe; aussi, impatienté de les voir marcher à l'allure des bœufs du bon roi Dagobert, je mis pied à terre et, mes raquettes chaussées, je pris les devants. Malgré mon âge, j'eus vite laissé loin derrière moi mon homme et les chiens. Ce fut une imprudence de ma part.

Le froid était vif, je me sentais fatigué en entrant dans le bois... je dus modérer ma marche, et, quand enfin mon homme arriva, je le laissai passer en lui recommandant de faire du feu au premier endroit convenable.

Après que j'eus franchi un mille de distance, le froid très rigoureux dans ce petit sentier de la forêt commença à me saisir. Bientôt je fus quelque peu inquiet : ma gorge, mon palais se desséchaient, je n'avais presque plus de souffle; je cherchais à saisir les branches des arbres pour m'aider. Mon homme, ne trouvant sans doute pas de bois sec pour le feu, allait toujours de l'avant. Le vertige me prenait, sans toutefois m'enlever la crainte fondée de tomber sur le

chemin et de mourir gelé. Une pastille que je trouvai dans ma poche me ranima un peu, et je continuai toujours d'avancer, quoique à petit pas. Enfin je sentis la fumée, sans apercevoir encore le campement, puis je vis le feu, j'étais arrivé à temps : *Deo gratias !*

Pour la première fois de ma vie, je m'étais vu sur le point de périr de froid. Les chagrins de la mort de mes protégés, la fatigue de la marche et mon peu de santé en étaient la cause. Deux catholiques avaient rencontré mon homme et avaient de suite fait du feu et préparé un campement. Ils eurent bien soin de moi, mon triste état les toucha profondément. On passa la nuit ensemble, et le lendemain je pus m'installer commodément et confortablement dans le traîneau sur le beau chemin qu'avaient tracé nos compagnons de la veille. Arrivés avant midi chez des sauvages catholiques campés dans des maisons en bois, on nous y servit le déjeuner avec du poisson, et même on nous prêta un bon chien, ce qui me permit de rester tout le chemin en traîneau jusqu'aux divers campements où nous devions aller.

Avant le coucher du soleil nous campions chez nos gens. Il y avait deux maisons et six familles. Les chasseurs y arrivèrent en même temps que nous, avec des fourrures et des lièvres. On voyait sur les étagères extérieures, auprès de leurs maisons, des dépouilles de caribous et d'élan.

On nous traita aussi bien que possible, et avant la nuit je fis les baptêmes et entendis les confessions. De bon matin je sonnai ma clochette et célébrai la sainte messe dans la meilleure cabane. Tous se réunirent chez mon hôte et là, après les exercices religieux, je dus critiquer les nouvelles mensongères que le ministre méthodiste leur avait contées à son passage deux jours auparavant.

La messe terminée, et après avoir pris notre déjeuner, nous partons pour un autre campement indien. Nous y arrivions après midi, en même temps que les sauvages à leur retour de la visite aux filets sous la glace et aux

collets dans la forêt. Il y avait abondance de poissons et de lièvres dans ces trois maisons de bois qu'habitaient quatre familles.

J'appris là qu'au passage du ministre méthodiste une bonne mère de famille fit semblant devant ses enfants de vouloir faire baptiser le nouveau-né par le ministre. William, le second fils, âgé de six ans, se leva aussitôt, mu par un mouvement de sainte indignation et se mit à crier : « Non, non ; le priant protestant ne baptisera pas mon petit frère.

— Pourquoi pas ? reprit la mère : le Père ne viendra pas ici de si tôt.

N'importe, dit William, le petit sera baptisé plus tard, mais le ministre ne touchera pas mon petit frère. Ce disant, il avait un air décidé bien supérieur à son âge. Je ne manquai pas de féliciter William de sa foi et de son zèle.

Ce fut tout autre chose pour le grand-père de cette famille; j'appris qu'il avait fait une jonglerie ou scène d'idolâtrie. Ce fut très sérieux.

Les péchés contre la foi étant les péchés les plus graves, quand ces péchés sont publics, une sanction s'impose, et j'avertis à l'avance que tout imposteur en matière religieuse serait exclu des sacrements pour un temps. Il y avait eu un cas de scène superstitieuse et même diabolique, deux mois auparavant, dans ce campement. Sous prétexte de connaître la cause de la maladie d'un enfant, le jongleur s'était offert. Les intéressés avaient lancé des invitations pour cette scène, avec paiement qui consistait en un chien, une chemise et autres objets. Bien plus, le jongleur se fit aider pour bâtir sa loge ou hutte de jongleur. Puis, cette loge terminée, le jongleur suivit le cérémonial accoutumé : il bat le tam-tam sur un tambour, une poêle, ou une chaudière vide, et là, dans ses incantations, il parle à ses dieux, à ses esprits, pour savoir d'eux d'où vient le mal du malade et quel est le mortel qui en est la cause.

Tous les témoins de cette scène vinrent se confesser, et en dernier lieu le jongleur.

Quand ce dernier eut terminé sa confession, il dut faire amende honorable publiquement : « Je l'avoue, dit-il, j'ai mal agi, mais c'est aussi de la faute des autres qui me l'ont demandé et qui m'ont poussé à le faire en me donnant d'avance le payement. »

Dans mon sermon le soir, je m'élevai avec force contre ce péché abominable de retourner à Satan après avoir renoncé à lui au jour du baptême. La sainte communion fut refusée aux plus coupables mais avec promesse de la leur donner après qu'ils auraient montré par leur conduite qu'ils renonçaient pour jamais à toutes les superstitions diaboliques.

Nous repartions de là le lendemain matin, avec les provisions nécessaires, comme du reste on l'avait fait au campement précédent où nous avions reçu, pour notre voyage, de belle viande grasse d'élan. Notre première halte fut chez les gens qui nous avaient prêté un chien quelques jours auparavant.

Là, comme dans les autres familles, nous passons la nuit pour instruire, confesser nos pauvres et chers néophytes et leur donner la sainte communion le lendemain matin. Je profite de l'occasion pour faire remarquer aux parents combien leurs enfants sont plus malheureux avec eux qu'avec les bonnes Sœurs qui les gardent dans nos écoles pensionnats. Il y avait là la petite Catherine, âgée de huit ans, qui était si belle, si propre, si bien tenue et en parfaite santé quand les Sœurs la gardaient, à la mission, tandis que je la voyais déguenillée, malpropre, amaigrie et malade. Mais ces pauvres parents ne savent pas se détacher de leurs enfants et ils tiennent tant à leur liberté que malgré tous les avantages que nous leur offrons pour élever leurs enfants, ils ne consentent guère à s'en séparer et viennent les reprendre pour un motif quelconque, quand ils les ont remis quelque temps à la mission.

De bon matin, nous repartions pour le retour. Après une journée de marche, nous atteignons, le soir, l'entrée de notre village, long en étendue, et nous allons nous réchauffer en

passant à la maison de mon compagnon. La mère de famille avait entendu dire déjà que j'avais failli mourir de froid en chemin, et sachant combien j'étais peiné de la mort de son petit-fils Auguste, en nous voyant entrer chez elle, elle me fit asseoir à côté du feu et se mit à sangloter, par pitié, sans doute, pour le vieux missionnaire, et au souvenir du cher petit défunt.

Plus que jamais, les blancs viennent sillonner nos parages, hiver comme été, quoique ce soit beaucoup plus fréquent pendant la belle saison. De nombreuses flottilles de canots descendent le fleuve; on y voit quelques sauvages et des arpenteurs, des soldats, des médecins, des géographes, des forestiers, des mineurs, des prospecteurs, etc... ; des traîneaux à chiens passent et repassent, au service du gouvernement, des chemins de fer, des marchands traiteurs de fourrures.

Si nous avons quelquefois la satisfaction de voir de bons catholiques canadiens ou irlandais qui viennent nous édifier par la pratique de notre sainte religion à l'église, malheureusement plus souvent il y a des blancs qui offrent des repas pour y attirer nos gens simples et sans défense et qui cherchent à les débaucher. De ces blancs-là, délivrez-nous, Seigneur !

Depuis le décret *Ne temere* de Notre Saint-Père le Pape Pie X, nous avons eu la peine de voir plusieurs de nos gens encourir l'excommunication. Malgré nos avertissements et nos défenses, ils sont allés se marier devant le ministre sans peut-être comprendre la différence qu'il y a dans ces mariages avant et après le décret. Les mariages

mixtes sont inévitables ici, parce que la moitié de la population est catholique et l'autre moitié protestante. J'espère que le délégué Apostolique, consulté par nos Peres de l'endroit, trouvera moyen de régler ces mariages. Ces faits, pour rares qu'ils soient, montrent qu'il manque aux catholiques de Cross-Lake cet esprit de foi, cet amour de la religion qui distingue les catholiques du lac Pélican ou du Pakitawagan.

Notre chère mission de Cross-Lake, après le départ des sœurs pour Norway-House, laissait bien à désirer surtout pour le temporel. Le P. Lecoq nous trouva cependant une bonne institutrice dans la personne de M^{lle} Jeanne Ramsay, son ancienne paroissienne de Sainte-Rose.

Malheureusement, elle n'est restée que huit mois. Elle faisait l'école à nos enfants, et, avec le secours de deux fillettes, tenait la cuisine et la maison avec un dévouement inlassable.

Ce fut pour le missionnaire une bonne fortune que le secours de cette bonne personne, car la maladie le tint au lit trois fois dans l'hiver, au point d'être, une fois surtout, en danger de mort. La première fois, un peu après les premières glaces, le P. Lecoq, qui en eut connaissance, se hâta de venir à pied, sans guide, à plus de 60 milles de distance et arriva une nuit épuisé de fatigue et de faim. Il vint, une seconde fois, quand je venais d'échapper à la mort. Pendant deux jours, ma température avait été de 105 degrés Fahr. et l'infirmière de l'endroit avait bien recommandé de me veiller. Certes, ma position n'était guère enviable ; quoi qu'il en soit, j'eus la force de descendre à la chapelle intérieure pour me communier, puis, revenu à mon lit, j'allumai deux chandelles à côté de la statue de la sainte Vierge et attendis avec confiance la volonté de Dieu. Quand, cinq ou six jours après, arriva le P. Lecoq, dans une barque de marchands, j'étais à peu près hors de danger. L'érysipèle et la grippe qui m'avaient mis dans cet état commencèrent à diminuer.

Si souvent j'ai eu à me plaindre des méthodistes, que je suis heureux d'avoir à faire une exception aujourd'hui. La femme du ministre méthodiste se montra bien charitable pour le pauvre prêtre catholique. Non seulement, elle me donna les bons avis d'une infirmière habile, comme elle l'avait été 25 ans ailleurs, mais elle m'apportait souvent des oeufs, du lait. Le ministre lui-même voulut bien l'accompagner plusieurs fois : j'ai bien prié pour que le bon Dieu leur en tienne compte, surtout en leur donnant la foi.

Un autre souvenir qui me vient : c'est celui du baptême dans une famille protestante; c'était l'autre hiver. Le père et la mère de famille me firent dire par des voyageurs de vouloir bien venir chez eux à 45 milles de Cross-Lake pour baptiser leur nouvelle petite fille. J'engageai un homme avec ses chiens et l'on partit.

Cette fois-ci, tout alla bien. Il y avait trois familles dans le camp et j'allai loger dans la cabane du protestant. L'entrée du prêtre dans cet asile fut une bénédiction et y produisit un peu l'effet de la venue de Notre-Seigneur chez Zachée. Bienvenue de la part de tous, joie des enfants; saintes résolutions des parents qui veulent se préparer à devenir de bons catholiques.

On nous fournit du poisson en abondance pour nos chiens, puis après notre souper, je fis appeler les catholiques de l'autre maison pour venir assister à la cérémonie. Nous chantâmes le beau cantique du baptême, puis je leur fis une instruction sur le sacrement et sur les devoirs des baptisés et de leurs parents. Enfin je baptisai la petite Mélanie qui fut sage, ne pleura pas et fut baisée religieusement par sa mère en sortant des fonts baptismaux. Merci, dit-elle, ma fille est catholique, ses sœurs la suivront et nous serons tous catholiques.

Comme nous voulions retourner le lendemain à Cross-

Lake d'une seule traite, nous décidâmes de repartir avant le jour. Une fillette de 6 ans désirait tant ne pas quitter le prêtre catholique qu'elle demandait à sa mère de la laisser partir avec lui. « Plus tard, lui répondis-je, je viendrai te chercher pour rester avec les bonnes sœurs.»

Enfin, pour la dernière année que je passai à Cross-Lake, j'eus la douleur et le regret de voir plusieurs de nos catholiques prendre part à une jonglerie à l'occasion de la maladie d'un enfant au berceau. Ils le firent en secret autant qu'il leur fut possible. Mais la visite de la marraine de l'enfant dévoila tout. Je dus agir en conséquence pour condamner publiquement un pareil scandale. Je défendis aux adultes coupables d'entrer à l'église le dimanche suivant. Dans leur orgueil, ils en furent choqués, vexés extraordinairement. Au lieu de s'en humilier et de s'en repentir, ils éclatèrent en plaintes et en sarcasmes contre le prêtre.

Deux mois seulement après, l'un vint s'humilier, faire amende honorable et promettre de ne plus participer à pareilles scènes diaboliques. Deux autres, un peu avant mon départ de Cross-Lake, sont venus se mettre en règle avec leur conscience. Ma conduite leur paraît d'autant plus sévère que le ministre laisse tranquilles ceux des siens qui se rendent coupables des mêmes fautes. Il s'occupe surtout d'argent. Outre sa pension de 800 piastres, il traite les belles fourrures de ses sauvages et y gagne le double de la valeur. Quant aux offrandes qu'il peut avoir en monnaie, il les adresse aux sociétés méthodistes de l'Ontario. Que ses ouailles dansent, fassent des folies, au scandale de leurs compatriotes, il ne s'en émeut guère ; pourvu que ses gens aillent au temple le dimanche et y chantent des cantiques, il les laisse tranquilles.

Je finis, et rien ne m'est plus agréable que de vous annoncer que de meilleurs jours vont se lever pour nos missions dans ce vaste district de Norway-House. Il vient d'être décidé que, l'été prochain, de 1914, une grande école pensionnat serait bâtie pour la Mission catholique de Cross-Lake. J'en remercie la divine Providence, et plaise à Dieu que cette école reçoive de nombreux enfants de ces pays ; que la jeune génération qui se lève ait des habitudes vraiment catholiques, et que désormais tous ceux qui quitteront ce monde soient des élus du ciel où je souhaite, avec la grâce de Dieu, retrouver un jour les âmes de ces pauvres Maskégons dont j'ai été le premier missionnaire !

Cette pensée, cet espoir me consoleront de la peine immense que je viens de ressentir en quittant cette mission, la première fondée sur la rivière Nelson.

Etienne BONNALD, O. M. I.

VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

Lettre du R. P. F. Porte, Vicaire des missions, à Monseigneur le Supérieur Général, sur la mission de Vleeschfontein.

Ce 15 août 1913, fête de l'Assomption.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Il vous tarde, sans doute, de connaître un peu mieux notre mission de Vleeschfontein et c'est pourquoi je me permets de vous inviter à nous suivre par la pensée dans la visite que nous y avons faite et dont je viens vous rendre compte afin que vous puissiez constater en quelque manière ce qu'est cette mission de grand avenir.

Le 15 août 1913, le R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal, se rendait en compagnie de deux Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, par la voie du chemin de fer, de Johannesburg à Mafeking, où je devais les rejoindre, par le chemin de fer du Zambèze.

De Mafeking nous avons continué ensemble sur la ligne du Zambèze jusqu'à « Notwani » où nous descendons. Connaissant les difficultés de communications avec Vleeschfontein, et beaucoup d'autres inconvénients, j'avais bien recommandé au P. Noël d'être à temps à « Notwani » avec son wagon à bœufs. Mais, par je ne sais quelle malencontreuse aventure, quand nous descendons du train, on n'aperçoit pas trace de blanc ou de noir venu pour nous attendre. Les choses commencent bien.

Notwani est une gare, parce que le train s'arrête pour s'approvisionner d'eau, mais à part deux poteaux, l'un en amont, l'autre en aval, portant sur une planche le nom de « Notwani », il n'y a ni chef de gare, ni employé, ni mai-

son, ni abri, c'est le « veldt » c'est-à-dire le désert, mais qui produit beaucoup d'herbe et de buissons.

J'avertis le R. P. Cox, que nous aurons parmi nos déboires celui d'attendre peut-être vingt-quatre heures à la belle étoile et en plein soleil. Mais laissons partir le train et nous aviserons. Il y a tant de ressources dans ce pays désert que, quand on applique le grand remède africain, on se tire toujours d'affaire. Attendre patiemment assis sur une pierre, n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux ?

Ainsi nous parlions, quand je vois arriver un civil blanc en pantalon et chemise de kaki.

— Pardon, auriez-vous des nouvelles du wagon du P. Noël? — Non, mais il viendra sans doute demain. En attendant, venez dans mon camp, à sept cents mètres d'ici ; le caporal est à Johannesburg où il a été appelé à cause de la grève.

On mettra à votre disposition une chambre et deux lits que nous laisserons aux Sœurs. Le R. P. Cox pourra se reposer sur un lit de camp, dans le bureau du caporal, et ainsi nous attendrons, sans avoir trop à nous plaindre.

Ce civil, un des policiers du Transvaal, s'appelle O'Hare, brave Irlandais, qui a, en Irlande, 3 ou 4 sœurs qui sont religieuses et un frère qui est prêtre.

En avant donc, et vogue la galère ! ou plutôt, nous partons à la file vers le poste de police, chacun son paquet à la main, tandis que quelques Cafres portent les gros sacs que les Sœurs leur ont confiés. J'ai voyagé souvent en wagon : parfois j'ai été dans l'abondance quand le fusil marchait bien ; d'autres fois, j'ai souffert de la faim, mais jamais je n'avais voyagé en si bonne compagnie.

Nous passons donc la porte du Transvaal que la police tient toujours fermée à clef, et nous arrivons dans un petit enclos de fil de fer, propre, net et luisant comme un sou neuf ; la caserne elle-même est un petit bijou de confortable et de bon ordre.

Le caporal étant absent, vous ai-je dit, nous envahissons tout, chambre, office, salle à manger et cuisine. Les Sœurs prennent le tablier et s'installent à la cuisine, si bien qu'en rien de temps, nous sommes heureux de la mésaventure du wagon. Notre Irlandais est si content d'avoir deux Sœurs, un Provincial, et un Administrateur Apostolique, qu'il ne peut presque pas parler. Il aurait reçu le roi qu'il ne serait pas si heureux.

Au-dessous du camp se trouvent les fameux trous dans la rivière, où les crocodiles trouvent refuge en temps de pluies abondantes. Il y a 16 ans, je les ai vus là et il y aurait eu danger d'aller prendre un bain. Aujourd'hui, c'est la période de sécheresse qui dure depuis 3 ans ; il n'y a plus trace de ces jolis sauriens que les Sœurs auraient pourtant désiré de voir.

La clôture de fil de fer du Transvaal est à environ 600 mètres de la gare de « Notwani ». Depuis la guerre, tout le Transvaal a été entouré et littéralement enfermé avec une clôture de 6 fils de fer barbelé, pour le protéger de ce qu'on appelle la fièvre de la côte orientale, *East Coast fever*, que les tiques ou sangsues propagent d'un animal à l'autre. Des milliers et milliers de têtes de bétail ont péri dans le Transvaal, et la fièvre a suivi la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Natal et East London dans la colonie du Cap. La « clôture » a pour but d'empêcher tout trafic entre le Transvaal et la Colonie, et le Bechuanaland. Par-ci, par-là, il y a une porte avec un poste de police qui ouvre la porte pour les gens à pied, mais non pour les véhicules ou les bestiaux.

Le lendemain de notre arrivée au camp de police, vers 10 heures du matin, le wagon du P. Noël commença à dessiner sa silhouette blanche au milieu des arbres et des buissons. C'était, en effet, le serviteur du P. Noël. Il arrivait. Mieux vaut tard que jamais.

On fait boire les bœufs, on graisse les essieux du wagon

et à 2 h. de l'après-midi nous partons, avec force promesses de revenir.

Le R. P. Cox ayant appris qu'à huit milles du camp se trouve une famille anglaise, Goddard, dont le père et les enfants sont des convertis, nous nous dirigeons de ce côté pour les voir. Il n'y a que deux ans qu'ils sont arrivés d'Angleterre pour exploiter une ferme. Une des filles, d'environ 15 ans, n'ayant pas encore été confirmée, le Rév. P. Cox, dès notre arrivée dans la ferme, prépare l'enfant et lui confère le sacrement de confirmation. Pauvre enfant! à peine la cérémonie finie, elle ôte son chapeau, nous dit adieu et court ramasser les chèvres et les moutons. Nous, nous reprenons notre voyage, le soleil est déjà couché, mais c'est surtout le soir que les bœufs marchent bien et font du chemin.

Quand la nuit se fait par trop sombre et que nous sommes à peu près sûrs de nous perdre, nous arrêtons. En route, nous avions rencontré un second wagon du P. Noël, qui apportait des matelas et des couvertures. Nous campons. Les Sœurs préparent le souper et, après les avoir installées dans le wagon, le R. P. Cox fait son gîte entre les quatre roues, par terre, et je vais voir s'il n'y a pas un creux propice à côté, pour étendre mes couvertures. Au lieu de deux conducteurs, nous en avons maintenant quatre, ce qui veut dire qu'à coup sûr, on ferait moitié moins de travail, car, plus ils sont, plus ils parlent, plus ils discutent, et plus ils mangent, mais moins ils font d'ouvrage. Ce que j'avais prévu arriva. À 10 heures, avant de m'étendre sur la terre pour prendre mon repos, je m'approche des conducteurs. Ils boivent gaiement et ne se soucient de rien. Le temps est noir comme de la poix.

— Où sont les bœufs ?

— Là!

— Mais enfin, où, là 4... ?

Les joueurs se lèvent, courent, les bœufs ont disparu.

— Battez-moi la campagne, paresseux que vous êtes ; il

faut que les bœufs arrivent, et ce soir, car si vous attendez jusqu'à demain, les bœufs seront loin, cherchant de l'eau à boire, et nous pouvons être ici pour plusieurs jours, dans le désert, sans eau. Nos hommes partent, cherchent, appellent. Enfin, ils arrivent avec les bœufs, et tous, sans plus de souci, s'étendent à terre, les pieds formant un cercle autour d'un grand feu. Oh ! qu'elles sont belles les nuits africaines, dans le calme du désert !

Le lendemain, de grand matin, les wagons s'ébranlent et vont à travers les buissons, au milieu des arbres qui menacent de nous aveugler et ratissent notre tente ; on avance au milieu des pierres qui sont si nombreuses que le meilleur moyen est de ne pas les éviter, on ne peut ainsi les heurter toutes à la fois. Les Sœurs en ont les os brisés et elles pourraient s'imaginer que les conducteurs, peu aimables, ne cherchent pas à les éviter. Ce n'est pas cela, c'est qu'il y en a tant qu'il faut bien que les roues du wagon en touchent quelques-unes.

À 6 h. ½ du soir, nous arrivons à Vleeschfontein, ayant parcouru trente-six milles depuis hier à 2 h. C'est un record de marche pour des bœufs. Du plus loin qu'on aperçoit la ferme mission, les eucalyptus et les autres arbres que le Fr. Kribs a plantés avec tant d'énergie, de constance et même d'obstination, réjouissent la vue et font croire à une petite oasis au milieu du désert.

Vleeschfontein veut dire : la fontaine de la viande. C'est là qu'autrefois les Bœrs et les chasseurs campaient au bord de l'eau et faisaient bombance après avoir chassé les gazelles et le gros gibier.

Il y a environ 25 ans, les Révérends Pères Jésuites qui se rendaient de la colonie du Cap au Zambèze, en wagons à bœufs, trouvèrent que le chemin était trop long pour le même attelage et ils résolurent de chercher un pied à terre où ils pourraient se procurer des animaux de rechange. La fièvre meurtrière faisait aussi tant de victimes parmi

leurs missionnaires, qu'ils jugèrent préférable d'habituer leurs hommes peu à peu et par étapes, avant de les jeter dans le pays nouveau de Rhodesia.

Pour ces raisons, les Jésuites firent l'acquisition de Vleeschfontein, environ à moitié chemin ; ils acquirent la ferme pour 20 000 fr. et commencèrent une mission pour les Basutos ou Bechuanas du Transvaal, car les indigènes de Vleeschfontein sont plus Bechuanas que Basutos. Pendant 12 ans, les Pères Jésuites ont conservé la ferme, mais en 1895, les conditions du pays étant changées et les deux Pères Jésuites de Vleeschfontein étant morts dans l'espace de quatre mois, l'un d'une maladie de poitrine et l'autre du charbon ou empoisonnement du sang, la ferme fut offerte au P. Shoch, préfet apostolique du Transvaal qui l'acheta des Pères Jésuites pour 25 000 fr. au nom du Vicariat du Transvaal.

Pendant le séjour des Rév. Pères Jésuites, Vleeschfontein était la route du Cap et du Transvaal au Zambèze. C'est là que passaient les voyageurs, les officiers du gouvernement, les chasseurs de lion et d'éléphant. Mr Cecil Rhodes passa aussi à Vleeschfontein. Il s'assit à la petite table qui existe encore dans le minuscule réfectoire de la mission.

La première fois que je visitai la mission, en 1894, le P. Teming, Jésuite, un vrai religieux et un saint homme, me dit que S. Cecil Rhodes arriva un jour à Vleeschfontein avec un attelage de 12 mules. Quatre d'entre elles étant un peu fatiguées, il les laissa à la mission. Quand les mules furent de nouveau en bon état, le P. Teming écrivit au propriétaire pour lui faire savoir que ses mules étaient en très bon état et prêtes à être retirées de la mission. Cecil Rhodes répondit que quand il laissait un attelage en arrière, ce n'était pas son habitude de le reprendre. Hélas ! la maladie des chevaux ne fut pas aussi généreuse et elle emporta les 4 mules que le grand colonisateur avait gracieusement données à Vleeschfontein.

C'est aussi à cette époque que je rencontrai un gentleman

qui avait commencé l'exploitation d'une mine d'or dans le Rhodesia. Il me raconta qu'un jour il était assis sous son wagon, prêt à boire son café, quand survint un cavalier qui semblait harassé de fatigue à en tirer la langue.

— Ne prendriez-vous pas une tasse de café avec moi ?
— Mais bien volontiers, répondit le cavalier.

La conversation s'engagea. Le mineur, qui n'avait pas réussi, commença à se plaindre et à dire pis que prendre de Cecil Rhodes.

Le cavalier, après avoir entendu patiemment, reprit :

— Connaissez-vous ce Rhodes dont vous dites tant de mal?

— Non.

— Eh bien, repartit le cavalier, voici un papier qui vous le fera connaître.

Et, tandis qu'il remettait le pied à l'étrier, il tendit à son hôte un chèque de 25 livres sterling. C'était Cecil Rhodes lui-même, le Napoléon du Sud de l'Afrique qui se vengeait ainsi du mal que l'autre disait de lui.

Mais revenons à Vleeschfontein. Cette ferme est à 250 milles de Johannesburg, 140 milles de Mafeking, 34 milles de la gare de Gaberones, 36 milles de Notwani et 32 milles de la gare de Ramoutsa, trois stations du protectorat sur la ligne du Zambèze et à 60 milles de Zeerust, la gare la plus rapprochée du Transvaal.

En 1913, à la suite d'un règlement financier du Vicariat du Transvaal et pour empêcher les créanciers de s'emparer de la ferme de Vleeschfontein et ruiner cette belle mission catholique, le Vicariat des Missions fit l'acquisition de la ferme. Elle comprend une partie rocailleuse, de nature dolomitique, et une partie de terre noire labourable très riche et très fertile. L'herbe y est abondante pour les bestiaux et elle atteint des proportions étonnantes.

Cette ferme est couverte de buissons, d'arbustes et

d'arbres de toute espèce, surtout d'arbres à fer ou à plomb, comme disent les Boërs, et dont le bois est si dur qu'après des centaines d'années il reste intact et inattaquable par les fourmis blanches. L'eau est abondante, mais elle est limitée à la seule vallée où se trouve la mission. Cette eau se trouve presque à fleur de terre à la place appelée Vleeschfontein ; ailleurs, il faut la creuser de 15 à 20 pieds à travers la dolomite. En dehors de la vallée, je ne crois pas qu'il y ait de l'eau, au moins à une si faible profondeur.

La mission se compose d'une église en pierre de 50 pieds sur 22, adossée à l'ancienne église des Pères Jésuites qui mesure 20 pieds sur 12 et qui sert de sanctuaire. L'église étant trop petite pour le nombre des catholiques, le Rév. P. Cox, Administrateur Apostolique, a décidé qu'on ajouterait encore un prolongement de 25 pieds à la construction existante. Il a fait son offrande et payé les fenêtres ; les Indigènes auront à nous prêter leur concours pour ramasser les pierres et faire les frais de la construction.

Outre l'église, il y a 8 ou 9 petites pièces mal bâties et mal éclairées formant un quadrilatère. C'étaient les bâtisses provisoires des Pères Jésuites ; elles sont encore là, mais à part la pharmacie et la chambre de réception, entièrement construites en pierre et sur un meilleur plan par le P. Noël, il n'y a plus rien qui soit habitable. Il faudra tout d'abord bâtir un réfectoire et une cuisine, et plus tard faire un autre quadrilatère avec quelques chambres saines et bien aérées pour les Pères et les Frères.

Devant la maison des Pères se trouve la magnifique cloche que le F. Kribs a reçue en Allemagne lors de son voyage. Elle résonne avec harmonie dans ce vaste pays plus ou moins désert, et c'est plaisir de l'entendre, le matin et le soir, inviter les chrétiens à remercier Dieu du grand mystère de l'Incarnation et à réciter l'*Angelus* en l'honneur de la très sainte Vierge.

à quelques pas de là se trouve l'école, bâtie en pierre de 60 pieds sur 22, assez bien éclairée. C'est le P. Noël qui a fait construire l'école, elle sera cédée aux religieuses pour leur usage, en attendant qu'elles en construisent une sur le terrain qui leur a été concédé.

Le village chrétien est de l'autre côté de l'école. Il se compose de deux rangées de maisons disposées pour former la rue. Chaque famille a son enclos construit en pierre, bien plâtré et blanchi, avec plusieurs cours. La maison carrée comprend plusieurs chambres et un petit jardin à l'arrière.

Chose remarquable, c'est le village chrétien qui occupe la partie la plus belle et la plus saine de la mission et c'est presque le seul endroit où les orangers viennent bien.

Près du village, est la boutique; je veux dire la construction où elle sera installée, car jusqu'ici on n'a pas fait de commerce là-dedans ; mais bientôt un catholique de Johannesburg ouvrira le magasin et payera rente à la Province pour le droit de vendre et d'acheter sur Vleeschfontein.

Il y a là environ 90 familles. Le P. Noël porte le nombre des habitants tous compris à 800, dont 500 catholiques, 250 païens et 50 protestants.

Les principales récoltes de la ferme sont le maïs et le mabele ou sorgho. Les années de sécheresse, comme ces trois dernières années, le maïs ne résiste pas, mais le sorgho est plus dur, et même cette année-ci les gens de Vleeschfontein en ont récolté assez pour vivre, tandis qu'au Bechuanaland nous n'avons pas eu un seul grain de récolte.

Le « Veldt » ou pays non cultivé est plein d'animaux sauvages, gazelles, renards, loups, léopards, et de gros gibier, comme le buffle et l'autruche. À quelques milles d'ici est le grand Marico où foisonne le crocodile et où l'on voit encore quelques hippopotames.

Dès notre arrivée à Vleeschfontein, les chrétiens se préparèrent à la réception du sacrement de Confirmation. Le samedi matin, le Rév. P. Cox administra ce sacrement à 72 adultes.

Avant la cérémonie, le Rév. Père donna des avis très salutaires et fit quelques règlements pour les chrétiens; fixa le nombre des quêtes à quatre par an, aux fêtes de Pâques, Pentecôte, Toussaint et Noël. Il ordonna aussi que, de préférence, le premier vendredi du mois et le dimanche suivant aussi, les enfants et la jeunesse soient admis à recevoir la sainte Communion, tandis que le second dimanche serait pour les hommes et le troisième dimanche pour les femmes.

Les gens prirent très bien ces règlements et ces observations, car, comme ils le disaient, ils ne veulent pas être montrés du doigt par les autres comme des chrétiens qui n'obéissent pas à leur Missionnaire.

Dans la soirée le Vicaire des Missions, comme représentant les Oblats de la Province, fit réunir les hommes et leur parla à peu près en ces termes : « Vous savez que Vleeschfontein courait le danger d'être vendue et achetée par des juifs ou des spéculateurs qui auraient pu renverser la Mission. Les Pères Oblats du Transvaal, de l'État libre d'Orange et de Kimberley ont eu pitié de vous; ils ont racheté la ferme et aujourd'hui c'est en leur nom que je vous parle. Personne ne peut venir fixer sa demeure ici sans leur consentement. »

Au jour indiqué, le P. Noël se rendra dans les champs. Chacun apportera ses quatre bornes, et quand les champs auront été arpentés, les pierres seront plantées aux quatre coins de chaque portion pour éviter disputes et querelles.

Ce nouvel arrangement sera avantageux pour tout le

monde et mettra Vleeschfontein sur le pied de toutes les autres missions du Transvaal, qui se trouvent dans des conditions analogues.

Après avoir parlé de ce qui intéressait plus directement les parents, il fallait traiter la question de l'école, de l'arrivée des Religieuses.

À Vleeschfontein, il y a une école qui pourra aisément réunir environ de 80 à 90 enfants, mais jusqu'ici il n'y a pas eu de maître d'école réellement qualifié. Le brave jeune homme indigène, qui a fait l'école jusqu'ici, a fait de son mieux et montré toute sa bonne volonté, mais le temps est arrivé de mettre l'école entre les mains de Religieuses vraiment capables, et c'est une inspiration providentielle qui a poussé le R. P. Cox, dès son arrivée au Transvaal, de négocier avec la Sainte-Famille pour avoir ces dévouées Religieuses pour diriger les écoles.

Maintenant que les Sœurs ont vu, par elles-mêmes, l'immensité du bien à faire, on peut être sûr qu'elles ne reculeront pas devant la tâche glorieuse qui leur est offerte.

En compagnie du Révérend Père Administrateur Apostolique et des Sœurs, un site a été choisi à peu près à 200 m. de la mission, de l'autre côté du jardin, et un terrain de près de 6 acres $\frac{1}{2}$ a été laissé pour l'usage exclusif des Sœurs. Elles pourront y bâtir leur couvent, leurs écoles et toutes les dépendances nécessaires. Une partie du jardin où se trouve le bon terrain labourable est comprise dans ces 6 acres. Il n'y aura aucune difficulté à se procurer de l'eau, puisque cet emplacement est sur la même ligne et dans la même formation de terrain que les autres puits de la Mission.

Ce terrain, alloué pour 99 ans, sera soigneusement clos afin d'éviter des communications inutiles, et aussi pour mettre les Sœurs à l'abri du bruit et du va-et-vient des indigènes.

Le couvent des Sœurs sera établi au nom du Vicariat

Apostolique du Transvaal, et le R. P. Cox a voulu participer, par une offrande, aux frais de premier établissement. L'œuvre commence dans des conditions satisfaisantes. L'école est pleine d'enfants. Le nombre de quatre-vingts, ne fût-il que maintenu, mériterait un subside de la part du gouvernement.

Il ne manque plus que des Sœurs. Leur nombre est insuffisant ; il en faudrait quatre au moins. Le zèle et la bonne volonté ne leur faisant pas défaut, et la grâce de Dieu fécondant leurs efforts, les Sœurs auront bientôt à Vleeschfontein une école paroissiale de 100 enfants ; puis elles pourront ouvrir un pensionnat pour les filles des meilleures familles venant du pays du protectorat (Bechuanaland). À 30 milles, se trouve le village de Ramoutsa, d'environ huit mille habitants ; à 40 milles, celui de Lenclue, plus de dix mille habitants ; les Bakwena à 60 milles, plus de vingt mille habitants. Et je ne parle pas des Bakgatlha, des Bafokeng, des Bangwaketsi qui sont tous à des distances par trop grandes pour nos pays.

Maintenant, j'arrive à un reproche parfois formulé, c'est-à-dire que Vleeschfontein n'est pas bien placée, pour devenir un centre de missions en faveur des indigènes. La connaissance de ce qui se fait dans le pays sera la meilleure manière de montrer que ce reproche n'est point fondé. Il y a, en effet, au sud de l'Afrique, trois manières d'atteindre les Cafres pour les évangéliser, et les protestants, comme les catholiques, ont à employer l'une ou l'autre, selon les circonstances.

Dans la première manière, on fonde les missions ou chapelles dans les « locations » c'est-à-dire les « réserves » destinées aux gens de couleur, et qui comprennent généralement des habitations et des terres à faire valoir. Ces « réserves » a se trouvent situées près des villes, pour les

serviteurs et servantes des blancs qui habitent dans cette ville ou ce village. Ordinairement, la location, ai-je dit, est à proximité de la ville ; et elle se compose en partie de gens qui habitent régulièrement la localité, et en partie — c'est la plus grande — de gens qui n'y font que passer plusieurs mois pour retourner ensuite dans leur tribu.

À Johannesburg, il y a ainsi une population indigène de plus de 200 000 Cafres de toutes les tribus, voire même du Congo, de l'Afrique Centrale et des Possessions portugaises. Ils sont dans les locations et dans les cités ouvrières ouvertes par les différentes compagnies de champs d'or. À Kimberley, il y a, de ce chef, plus de 50 000 Cafres, à Blœmfontein et Prétoria, il y a des locations de 10 000 à 12 000 Cafres.

Le bien est à faire là comme ailleurs, et il n'y a pas de raisons pour que l'Église catholique ne fasse rien dans ces « locations » quand les protestants de toute secte, de tout nom et de tout acabit, y ont église sur église, et école sur école. — Le labeur est ingrat, me dira-t-on encore, les résultats ne sont pas brillants, car le bien y est difficile à faire, par suite du voisinage des Blancs; je l'accorde. C'est un fait acquis que les Noirs ne profitent du voisinage des Blancs que pour imiter leurs vices dans la toilette, l'ivrognerie, le vol et l'immoralité; mais enfin nous pouvons, nous devons compter sur le secours de la grâce, et mettre notre confiance en la Vierge Immaculée à la hauteur des difficultés de notre apostolat.

La deuxième manière d'ouvrir des missions dans les tribus Cafres, comme en Basutoland et dans le Bechuanaland anglais, suppose que le chef donne un terrain pour l'établissement de la mission, et le missionnaire cherche à convertir les Cafres, qui vivent sous le gouvernement du chef.

En règle générale, le bien est plus facile à faire dans la tribu, et il est plus solide et plus stable que dans la « loca-

tion », mais on est à la merci des chefs qui, tous, plus ou moins sont païens, surtout dans le Béchuanaland, et voient avec un œil jaloux les progrès de la mission. Et il en doit être ainsi. Tout Cafre intelligent et converti finit bien par s'apercevoir que le chef est un loup qui a toujours faim, et un potentat qui n'est fort et puissant que si la tribu est païenne et ignorante.

Il y a d'heureuses exceptions, à ce sujet, surtout au Basutoland où maintenant le principal chef est catholique; mais d'ordinaire l'autorité des chefs entrave l'œuvre de la mission au spirituel comme au temporel. Elle s'emploie à empêcher les Cafres d'atteindre un degré de civilisation qui leur donnerait conscience d'un état moins misérable. Un rien suffit pour porter ombrage au chef. Qu'un chrétien fasse des briques, les fasse cuire et achète quelques plaques de zinc, le chef le fait appeler et lui demande de quel droit il dépasse les autres et s'établit mieux que le chef. Supposez encore qu'un chrétien ait de plus beaux bœufs et des moutons plus gras, il est coupable.

Quand le fils aîné du chef mourut à Taungs, il y a quelques années, j'allai offrir mes condoléances au chef et à la tribu, disant que — c'est un proverbe chez eux — « Dans un beau vase on ne mange pas longtemps. » Le premier officier se leva et dit : « Non ! ce n'est pas cela. Dis plutôt que chez nous personne ne peut avoir une brebis plus grasse, un troupeau plus nombreux que le chef. » De fait, tous ceux qui l'ont tenté ont disparu. Arrêt cruel, mais arrêt qui explique plus ou moins la lenteur et les difficultés des progrès pour les missions, dans la tribu. Est-ce à dire qu'il ne faut pas essayer de faire le bien quand même ?

Est-ce à dire qu'il faut adandonner et dédaigner les Missions dans ces tribus? Certainement non. Même lorsque le chef est considéré comme un demi-dieu, qui n'a jamais tort aux yeux de ses sujets, on peut encore faire du bien à ces pauvres tribus. Mais quant au chef, c'est plus difficile encore, car ainsi le veut le proverbe : « On ne dit jamais

au chef qu'il n'a pas de culottes », c'est-à-dire qu'on ne peut lui faire un reproche de ce qu'il est immoral, voleur ou ivrogne. C'est le chef.

La troisième manière est celle qui consiste à établir les Missions sur les fermes. Les protestants qui ont eu tout leur temps et beaucoup d'argent ont acheté beaucoup de terrains, dans l'État libre d'Orange et le Transvaal. Ils y ont établi des missions qui sont indépendantes. Ils y ont reçu des indigènes qui paient une rente annuelle de 3, 2 ou 1 livre sterling.

La fondation d'une mission de ce genre, c'est un gage de civilisation. Des villages se forment ainsi, qui peuvent progresser puisque le missionnaire a les gens sous la main au spirituel comme au temporel. Il est juste de reconnaître que leur influence n'est jamais sans fruit : elle fait cesser les usages païens comme la sorcellerie ; elle abolit la circoncision et les mariages païens. Elle permet aux gens d'améliorer leur condition et de s'enrichir selon leurs moyens. Il n'y a pas là de jugements arbitraires, pas d'amendes grossissant en proportion de la richesse du délinquant. Si la ferme est considérable et peut recevoir plusieurs milliers d'indigènes, la mission est assurée, et le missionnaire sait qu'il fait un travail solide. La ferme sur toute son étendue, c'est la mission ; il n'est pas question de savoir si elle a beaucoup de voisins ; les indigènes qui se trouvent sur la ferme forment une population suffisante pour justifier la mission. Quand on aura des hommes et de l'argent, on ira faire la même chose sur d'autres fermes et voilà autant de villages chrétiens assurés pour l'avenir, car les différents gouvernements font des lois pour les indigènes qui vivent sur les fermes des Bœers, mais ils respectent toujours les fermes-missions.

Vleeschfontein est de cette catégorie, et j'ai répondu à ceux qui disent : Vleeschfontein n'est pas un centre : Il faut s'entendre sur le mot, selon qu'il s'agit des missions dans

les locations, des missions dans les tribus ou des missions sur les fermes.

La visite étant terminée, il fallait songer au retour. Mais à propos de cette visite, il faut bien avouer que le P. Noël n'a pas reçu souvent celle de l'autorité ecclésiastique. En 17 ans, il a vu : le P. Shoch, le premier jour ; M^{gr} Gaughren, une fois, pendant qu'il était administrateur du Transvaal ; M^{gr} Miller, une fois, et aujourd'hui le R. P. Cox. Il est resté isolé, éloigné, dans un pays encore un peu désert, pendant la peste des bestiaux, pendant la guerre et par les mauvais temps. Il lui faudrait absolument un socius, ne serait-ce que pour son propre secours spirituel. Le frère Kribs a été son fidèle et imperturbable compagnon, toujours prêt à rendre au Père les services d'un bon et fidèle frère convers.

Je ne puis non plus taire un des titres de gloire de la Mission, ou du Père qui y réside. Le nom du P. Noël est connu à des centaines de milles alentour. Les Cafres viennent chercher la santé à la Mission. Dieu, dont les desseins sont toujours pleins de miséricorde, a permis que quelques drogues mélangées ensemble deviennent un remède efficace qui n'a plus à faire ses preuves. On ne discute pas : la médecine du P. Noël est une panacée universelle.

Aujourd'hui, Vleeschfontein est une mission nombreuse, l'église est bondée, les chrétiens nombreux et très assidus à la sainte messe et au chapelet chaque soir, les chants sont exécutés avec un bel entrain et une piété étonnante. Il y a beaucoup à faire encore sans doute, mais n'importe quel missionnaire trouvera, en venant ici, le champ défriché, la moisson mûre et le travail abondant.

Je ne dirai rien du retour qui fut sec, très sec, les bœufs burent avant leur départ et ne trouvèrent de l'eau de nouveau qu'à la rivière « Notwani », à 36 milles de là.

Trois oiseaux ont rompu la monotonie du voyage pendant le retour. C'est le « honey-bird » ou oiseau à miel, qui vous appelle, vous supplie, vous entraîne à le suivre dans

une crevasse de rocher ou encore vers une fourmilière peuplée de fourmis à miel et dans laquelle se trouve le miel dont il est gourmand. C'est dire qu'il attend sa part du trésor ou de la trouvaille. S'il ne rencontre pas d'hommes, il accoste certains oiseaux comme lui, friands de miel et généreux de leur instinct, puis il les conduit. Si le miel est dans la fourmilière, il vole, survole, voltige, et plane au-dessus de l'essaim qui est dans la fourmilière. Petit oiseau du bon Dieu, providence du voyageur, vis longtemps dans le désert et ne deviens jamais la proie du vautour ou de l'oiseau boucher (butcher-bird).

Vient ensuite un superbe vautour, plus beau et plus brillant que les autres, aux griffes plus aiguisées et au bec plus crochu. C'est le « Monna litoto » ou gardien des carcasses. Il se tient perché sur un grand arbre, d'où il surveille les alentours et fait sentinelle devant un animal mort ou tué. La timide gazelle ou le lièvre peureux se blotissent sous un buisson, glacés d'épouvante à la vue du « gardien des carcasses ». Sa seule présence écarte tous les carnassiers : c'est à lui seul qu'est réservé tout le festin.

Près du Notwani, c'est le « go away », ou le « fichez-moi le camp », joli petit oiseau bleu avec longue queue et une huppe sur la tête. Il mérite à coup sûr son nom si expressif, car il donne l'alarme, dès qu'il aperçoit un étranger dans la rivière. S'il voit un oiseau de proie dans les environs, qui fasse quelque victime, il crierait pendant des heures : « Go away », fichez-moi le camp, jusqu'à ce que l'intrus fatigué d'être dépisté s'en aille découragé.

Maintenant, Monseigneur et Révérendissime Père, j'ai fini, me voici de retour à Taungs qui est à près de 300 milles de Vleeschfontein. Excusez ces petits détails, je voulais vous faire connaître un peu notre chère maison de Vleeschfontein : puissé-je y avoir réussi !

Je suis, Monseigneur et Révérendissime Père, votre humble fils en N.-S. et M. I.

F. PORTE, O. M. I., *Vic. des Missions.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

I. — Le Père de la famille en audience chez le Saint-Père.

Depuis longtemps déjà, notre Révérendissime Supérieur Général n'avait pas sollicité la faveur d'être admis en présence du Souverain Pontife. Les visites qui l'ont retenu loin de Rome et les ménagements qui s'imposaient après la maladie du Saint-Père l'avaient empêché jusqu'ici de le faire.

Le 30 décembre dernier, à 10 heures et demie, Sa Sainteté daignait admettre en audience privée Monseigneur le Supérieur Général.

En entrant, Monseigneur trouva le Pape debout, pour le recevoir, près de son bureau. Selon une habitude qui lui est personnelle, Pie X ne laisse point faire les génuflexions dictées par le cérémonial, ni même baiser ses pieds, mais il commande de se lever et présente aussitôt sa main à baiser. Puis il fait asseoir Monseigneur qui commence par lui offrir ses hommages personnels, ceux de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, de la Sainte-Famille et de toutes les personnes qui l'ont prié de le faire en leur nom.

Monseigneur donne ensuite un exposé succinct mais complet de l'état actuel de la Congrégation, dont la plus grande partie est déjà connue de lui personnellement, et

en parlant des visites qu'il a faites à Ceylan et en Australie pendant la maladie du Saint-Père, notre Révérendissime Supérieur Général peut dire un mot sur le dévouement de ses enfants et de leurs ouailles à la personne auguste du Souverain Pontife, et sur l'espoir qu'ils avaient tous que le Saint-Père, revenu à la santé, daignerait les bénir. Aussitôt Pie X acquiesce à ce désir et ajoute : « Je prierai pour tous. »

En une revue rapide, passent donc tour à tour : Ceylan avec ses œuvres magnifiques ; le cher et lointain vicariat d'Australie, le Canada et l'Amérique du Nord où nos Pères ont ouvert la voie à tant de diocèses et opèrent des merveilles; l'Afrique du Sud que Dieu semble particulièrement bénir par de nombreuses conversions. L'Europe, enfin, ne pouvait être oubliée, car en parlant des besoins des missions, Monseigneur arrivait à la question du recrutement. Il signale la difficulté de le maintenir dans le pays qui a vu naître notre famille religieuse ; l'augmentation consolante des vocations dans les autres pays ; puis l'activité des nôtres partout, et dans les missions étrangères et au sein même de la persécution.

Pie X, qui, par sa bienveillante attention, montrait visiblement l'intérêt qu'il prenait à cet exposé, répond à tout, apprécie d'un mot chacun des points qui viennent de lui être signalés. Il se réjouit des succès, des consolations de nos missionnaires, de la prospérité de nos établissements de formation. Il exprime son regret de la diminution des vocations françaises, car il sait, dit-il, ce que la France fait pour les missions. Il ajoute à son appréciation un témoignage de satisfaction et d'espoir qu'on nous permettra de ne point reproduire ici.

Et le Souverain Pontife termine en bénissant la Congrégation tout entière, les Membres de l'administration générale, tous nos missionnaires, pères et frères, nos scolasticats, noviciats et juniorats, nos œuvres sous toutes les latitudes et dans tous les pays du monde. Il appelle aussi les faveurs du ciel sur le Chapitre général qui doit se tenir à Rome, au mois de septembre prochain.

C'était le moment pour Monseigneur de demander aussi une bénédiction spéciale pour les intentions qui lui sont chères ou qui lui avaient été spécialement recommandées : la Congrégation de la Sainte-Famille, avec la Supérieure générale qui la dirige, les sœurs qui la composent et les œuvres de zèle qu'elle embrasse, etc.

Tel est le résumé, bien pâle, de cette audience où le Père de la famille parla au nom de tous ses enfants et porta leur souvenir en son cœur afin que la bénédiction que le Vicaire de Jésus-Christ leur accordait par son entremise fût vraiment pour tous et pour chacun d'eux le gage des bénédictions de Dieu les plus efficaces et les plus abondantes.

Mais ce qui ne peut se dire, c'est l'auguste simplicité, la bonté suavement paternelle du Souverain Pontife, durant le cours de l'audience. Il était là, tout entier à ce qu'il entendait, à ce qu'il disait. Pendant qu'il bénissait, sa main, son regard inspiré semblait s'étendre à tous ceux à qui s'adressait sa bénédiction. Sa parole, surtout, avait un accent qui ne peut se traduire.

En dépit de la majesté que lui donnent à la fois et l'âge, et la dignité, et la sainteté, il laissait voir mieux que la bienveillance, la charité dont son cœur est animé et qui rayonne sur son visage en un sourire de bonté.

Déjà le temps a fui ; le moment du départ est arrivé.

Le Saint-Père se lève, il laisse encore baiser son anneau et sa main ; il donne un dernier mot de paternelle affection, il daigne incliner la tête et suit le visiteur d'un regard caressant jusqu'à la sortie. C'est fini. Les Suisses présentent les armes à Monseigneur, la porte de bronze du Vatican est franchie, et c'est de tout son cœur, qu'à la veille de l'an de grâce 1914, le Père de la famille transmet à tous ses enfants la bénédiction qu'il est allé demander pour eux et pour leurs œuvres au Vicaire de Jésus-Christ.

L. J.-C. et M. I.

II. — Le 25 janvier 1816.

La première demande d'autorisation adressée par notre vénéré Fondateur aux Vicaires Capitulaires d'Aix.

Ce 25 janvier 1914, deux ans nous séparent du centenaire du jour à jamais mémorable où l'abbé de Mazenod et le P. Tempier jetèrent les premiers fondements de notre Congrégation, née au pied du tabernacle de Jésus Eucharistie et consacrée à honorer le glorieux privilège de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie.

Nous avons pensé que tous les membres de la Famille seraient heureux de lire, sinon de méditer, la première demande écrite par l'abbé Eugène de Mazenod aux représentants de l'autorité ecclésiastique diocésaine d'Aix et la réponse qui lui fut donnée.

Puissent ces pages sorties du cœur de notre vénéré Père en Dieu, exciter dans le cœur de tous ses fils la même générosité, le même zèle et le même désir de perfection qui animaient l'apôtre qui les a écrites et ses compagnons qui les ont signées avec lui.

MESSIEURS LES VICAIRES GÉNÉRAUX CAPITULAIRES,

« Les prêtres soussignés, vivement touchés de la situation déplorable des petites villes et villages de Provence qui ont presque entièrement perdu la foi,

« Ayant reconnu par expérience que l'endurcissement ou l'indifférence de ces peuples rendent insuffisants et même inutiles les secours ordinaires que votre sollicitude pour leur salut leur fournit,

« S'étant convaincus que les missions seraient le seul moyen par lequel on pourrait parvenir à faire sortir de leur abrutissement ces peuples égarés,

« Désirant en même temps répondre à la vocation qui les appelle à se consacrer à ce pénible ministère, et voulant le faire d'une manière aussi utile pour eux qu'avantageuse pour les peuples qu'ils se proposent d'évangéliser,

« Ont l'honneur de vous demander l'autorisation de se réunir à Aix dans l'ancienne maison des carmélites dont l'un d'eux a fait l'acquisition pour y vivre en communauté sous une règle dont ils vont vous exposer les points principaux.

« La fin de cette société n'est pas seulement de travailler au salut du prochain en s'employant au ministère de la prédication, elle a encore principalement en vue de fournir à ses membres le moyen de pratiquer les vertus religieuses pour lesquelles ils ont un si grand attrait que la plupart d'entre eux se seraient consacrés à les observer toute leur vie dans quelque ordre religieux s'ils n'avaient conçu l'espérance de trouver dans la communauté des missionnaires à peu près les mêmes avantages que dans l'état religieux auquel ils voulaient se vouer.

« S'ils ont préféré de former une communauté régulière de missionnaires, c'est pour tâcher de se rendre utiles au diocèse en même temps qu'ils travailleront à l'œuvre de leur propre sanctification conformément à leur vocation.

« Leur vie sera donc partagée entre la prière, la méditation des vérités saintes, la pratique des vertus religieuses, l'étude de la sainte Écriture, des saints Pères, de la théologie dogmatique et morale, la prédication et la direction de la jeunesse.

« Les missionnaires se diviseront de manière que, tandis que les uns s'exerceront dans la communauté à acquérir les vertus et les connaissances propres d'un bon missionnaire, les autres parcourront les campagnes pour y annoncer la parole de Dieu.

« Au retour de leurs courses apostoliques, ils rentreront dans la communauté pour s'y reposer de leurs fatigues en s'y livrant aux exercices d'un ministère moins pénible et pour se préparer dans la méditation et par l'étude à rendre leur ministère plus fructueux encore lorsqu'ils seront appelés à de nouveaux travaux.

« Les missionnaires doivent se proposer en entrant dans la société d'y persévérer toute la vie.

« La société s'engage envers chacun de ses membres à les conserver malgré les infirmités que peuvent amener l'âge ou les travaux de leur ministère.

« Elle ne prend aucun engagement envers ceux qui sortiront de son sein.

« Chacun des membres prend envers elle celui de vivre dans l'obéissance au supérieur et l'observation des statuts et règlements.

« La société est soumise à un supérieur élu à vie par les membres qui la composent et approuvé par l'ordinaire.

« Les sujets qui se présenteront pour être admis dans la société seront éprouvés dans un noviciat jusqu'à ce qu'ils aient terminé leurs études ou qu'ils aient été jugés propres à l'œuvre des missions.

« Les missionnaires ne seront définitivement agrégés à la société qu'après deux ans d'épreuve.

« Les sujets reçus dans la société ne pourront être ren-

voyés que sur la demande du supérieur pour cause grave, de l'avis des autres missionnaires à la majorité des deux tiers des voix.

« Quand les diocèses circonvoisins auront fourni à la société des sujets propres au service des missions, le supérieur pourra, sur la demande des évêques et avec l'autorisation de l'ordinaire, les envoyer en mission dans le diocèse dont ils sont sortis, et leur adjointra s'il est nécessaire quelques-uns de leurs confrères, fussent-ils même diocésains d'Aix.

« La maison de la société sera totalement exempte de la juridiction du curé de la paroisse ; elle ne dépendra que de l'ordinaire. Elle jouira à cet égard des privilèges des anciennes maisons religieuses.

« L'église que les missionnaires desserviront sera également sous la juridiction et surveillance immédiate de l'ordinaire.

« Tel est, Messieurs les Vicaires généraux, l'aperçu général du règlement que les prêtres soussignés vous proposent d'approuver en vous faisant la demande de se réunir en communauté.

Fait à Aix, le 25 janvier 1816.

Signé : EUG. DE MAZENOD,

TEMPIER,

ICARD, MIE, DEBLIEU.

« Nous, vicaires généraux du diocèse d'Aix et d'Arles, le siège vacant, convaincus de l'utilité de la réunion susdite formée par des prêtres respectables et dévoués au salut des âmes, pleins de confiance que la miséricorde de Dieu bénira leur entreprise, reconnaissant que c'est un signe de la bonté infinie d'avoir inspiré aux prêtres susnommés la généreuse résolution de se consacrer de concert à l'instruction et à l'édification du prochain en vivant à cette fin en communauté dans la maison dite des carmélites à Aix,

sous l'observance du règlement ci-dessus dont nous avons examiné et dont nous approuvons les dispositions, avons autorisé Messieurs les signataires à se réunir en communauté dans la maison dite des carmélites à Aix, sous l'observance du règlement susdit, nous réservant toutefois de leur accorder une plus ample et plus formelle autorisation avec les modifications de règlement que l'expérience pourra faire connaître plus utiles, si besoin est. »

Donné à Aix, le 29 janvier 1816.

Signé : GUIGOU,
chan., vicaire général.

Toutefois, s'il manque encore deux ans pour le centenaire des origines de la Congrégation, c'est au commencement du carême de 1813 que notre vénéré fondateur commença ses prédications apostoliques dans sa ville natale.

Le fait vient d'être rappelé dans un journal local dont nous reproduisons ce qui peut intéresser nos lecteurs.

« Le Centenaire dont nous voulons évoquer le souvenir se rattache à l'histoire religieuse de notre ville comme à ce superbe élan de la résurrection de notre idiome provençal. Sa date vient d'être périmée, il est vrai, mais à la réflexion on ne saurait le regretter outre mesure, d'autant que le mal est réparable avec un peu de bonne volonté.

« Or donc, à la veille du carême de l'an 1813, on annonça, au prône des diverses églises d'Aix, que tous les dimanches, à 6 heures du matin, en l'église paroissiale de la Madeleine, M. l'abbé de Mazenod prêcherait pour les pauvres gens, les domestiques, les ouvriers, les mendiants, *en provençal*.

« L'initiative du prêtre gentilhomme était hardie, originale, généreuse : elle fut tout d'abord universellement blâmée. Dame routine n'est pas tendre aux innovateurs.

« Et pourtant, malgré l'heure matinale, il y eut foule aux Prêcheurs. C'était la première fois que M. de Mazenod

prêchait dans sa ville natale. « L'effet de cette première conférence fut considérable, et l'on ne douta plus du succès. Toute la population se porta en masse à la Madeleine, et le vaste édifice ne put contenir cette affluence d'auditeurs avides d'entendre une parole populaire qui s'insinuait dans les cœurs avec tous les charmes de la langue maternelle rehaussée de toute la dignité d'un ministère noblement et apostoliquement rempli. » (Jeancard.)

« À sa quatrième conférence, le jeune orateur — il n'avait pas 31 ans — éprouva le besoin de remercier son immense auditoire, et il termina ainsi : « Appelé par ma vocation à être le serviteur et le *prêtre des pauvres*, au service desquels je voudrais employer ma vie tout entière, je ne puis pas être insensible en voyant l'empressement des pauvres à venir m'écouter. » Ces paroles contenaient le programme de la vie tout entière du prêtre qui prit pour sa devise : « *Pauperes evangelizantur* ; les pauvres sont évangélisés », et qui lui fut fidèle jusqu'à la mort.

« L'église, témoin de ses glorieux débuts, avait été bâtie par les Dominicains sous le vocable de Notre-Dame de Pitié et desservie par cet Ordre apostolique jusqu'à la Révolution. En 1791, quand on démolit l'Ancienne-Magdeleine, on transporta à l'église des Prêcheurs, avec le titre paroissial, les fonts baptismaux qu'on y voit encore, et sur lesquels Charles-Joseph-Eugène de Mazenod avait été fait enfant de Dieu et de l'Église, le 2 août 1782. Ce souvenir ajoutait à son zèle et à l'ardeur de sa parole.

« La chaire dans laquelle il prêcha « en provençal » n'était plus celle des Dominicains que l'on peut admirer aujourd'hui dans la gracieuse église du Tholonet. Au rétablissement du culte, on en avait improvisé une autre « en bois peint, avec des cartons plaqués sur des supports de bois, dont le remplacement était depuis longtemps désiré par les bons paroissiens », et qui céda la place, en 1838, à celle qui sert actuellement, en marbre blanc.

« En 1813, les Félibres n'étaient pas nés, mais n'ont-ils

pas eu un véritable précurseur dans cet apôtre intrépide, qui parcourut tout le Midi au cours d'innombrables missions, annonçant la parole de Dieu dans la langue provençale qu'il avait apprise dans son enfance comme une langue maternelle, qu'il parlait avec la plus grande aisance et une connaissance parfaite de ses règles et de sa puissance, idiome aimé des populations et dans lequel elles avaient coutume de penser et de s'exprimer? Si « la foi vient par l'ouïe », quel chemin plus direct, plus rapide, plus sûr que celui-là pour parvenir au cœur en passant par l'oreille ?

« Ces lignes sont écrites le 25 janvier, date mémorable dans la vie de M. de Mazenod. Il y aura, en effet, dans deux ans, à pareil jour, un siècle qu'il fonda, le 25 janvier 1816, dans notre ville, en cette église de la Mission de la place Forbin, dont les portes trop longtemps fermées pourraient bien se rouvrir ce jour-là — qui sait ? — la Société des *Missionnaires de Provence*, prémices de la Congrégation des *Oblats de Marie Immaculée*, aujourd'hui répandue dans les cinq parties du monde

« P.-M. DARIN. »

De la *Provence Nouvelle*, 1^{er} février 1914.

III. — Convocation du Chapitre de 1914.

Voici le texte de la Circulaire n° 111 adressée par le T. R. Père Supérieur Général aux Révérends Pères Provinciaux et Vicaires des missions.

Rome, le 6 janvier 1914. Fête de l'Épiphanie.

Nos BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Nous sommes entrés, il y a déjà quatre mois, dans la sixième année écoulée depuis la tenue du Chapitre général de 1908.

La Règle nous impose le devoir d'appeler près de nous, en assemblée plénière, et pour la première fois depuis notre élection, tous les représentants de la Congrégation.

Nous le faisons par les présentes lettres, et, de l'avis unanime de nos Assistants, nous convoquons le Chapitre général ordinaire, pour l'année 1914. Nous choisissons Rome pour le lieu des séances, et nous fixons le 20 septembre comme date de son ouverture. Tous les religieux qui en feront partie devront donc se trouver à Rome, dans la soirée du 19.

Le dernier Chapitre général dont les décisions furent sanctionnées par le Saint-Siège modifia, comme l'atteste la récente édition de la Règle que vous avez entre les mains, les articles qui ont trait à la tenue des Chapitres provincial et local ainsi qu'à l'élection des délégués tant au Chapitre local qu'au Chapitre provincial. Nous invitons les RR. PP. Provinciaux, Vicaires des Missions, Supérieurs des maisons ou des districts, Directeurs de résidences, à relire soigneusement ces articles, du n. 595 au n. 614, afin que ne se produise aucune irrégularité susceptible de vicier l'élection du délégué, tant ordinaire que suppléant.

À partir du dimanche, 13 septembre, on récitera, pendant 9 jours, dans toutes nos communautés, après la prière du soir, le *Veni Creator* avec le verset et l'oraison correspondants, afin d'attirer sur les membres du Chapitre général les lumières du Saint-Esprit.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en N.-S. et M. I.

+ A. DONTENWILL, O. M. I.

Arch. de Ptolémaïs. Sup. Gén.

NOTE.

Nous rappelons aux Révérends Pères Provinciaux ou Vicaires des Missions qu'ils doivent envoyer, à Rome, et *avant la fête de l'Assomption*, le rapport qu'ils ont dû préparer et rédiger, en vue du Chapitre général, sur l'état actuel de leur Province ou de leur Vicariat.

Dans ce rapport devra trouver place tout ce qui a trait au

personnel, à la vie religieuse, aux œuvres apostoliques, à l'état financier, aux projets en vue pour le développement de la Province ou du Vicariat.

Ce rapport dira donc, d'une manière précise, ce qui se fait dans la Province ou dans le Vicariat, la manière dont on le fait, les défauts à déplorer, les espérances fondées qu'on a pour l'avenir.

Nous invitons les RR. PP. Provinciaux ou Vicaires des Missions à le faire aussi clair, aussi complet, aussi impartial que possible, afin que l'assemblée capitulaire puisse se faire une idée exacte de l'état actuel de la Congrégation.

+ A.D.

S. CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

IV. SECTION DES INDULGENCES

Indult conférant au maître-autel de nos églises et chapelles publiques la faveur de l'autel privilégié, à titre de privilège réel.

BEATISSIME PATER,

Augustinus Dontenwill, archiepiscopus titularis Ptolemaidis, Superior generalis Oblatorum B. M. V. Immæ, ad pedes sanctitatis Vestræ humillime provolutus, exponit quod, per Indultum S. C. Indulgentiarum diei 25 martii 1867, concessum est presbyterio dicti religiosi Instituti « ut quotidie privilegio Altaris frui possint, si sacrum faciant ad Altare majus cujuslibet ex ecclesiis ejusdem Congregationis, dummodo ecclesia sit publica et saltem benedicta, ipsumque Altare sit fixum, nullumque aliud inibi privilegiatum altare concessum reperiat ».

Jamvero Orator suppliciter petit ut hujusmodi privilegium transeat in reale, id est ipsi Altari Majori ut supra adnexum, ita ut quilibet sacerdos sacrum faciens ad hujusmodi Altari privilegio supradicto frui valeat.

Et Deus...

Die, 20 novembris 1913.

SSmus Dnus Nr D. Pius. Div. Prov. PP. X., in audientia R. P. D. Adessori S. Officii impertita, benigne annuit pro gratin juxta preces, servato in ceteris tenore Rescripti in supplici libello memorati. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Loc + Sig.

M., Card. RAMPOLLA,
+ D. Archiep. Seleucien.
Ads. S.-O.

NOTE — L'Indult du 26 mars 1867 est accordé *in perpetuum*. Par décision du 30 juin 1893, ce privilège réel est étendu au maître-autel de l'Oratoire de nos maisons quand nous n'avons pas d'église publique. En conséquence, nous avons la faveur d'*un* autel privilégié, à titre réel, dans toutes nos maisons et résidences.

DEUXIÈME PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Lettres du R. P. Lecourtois, à Monseigneur le Supérieur Général.

I

Mexico, 14 décembre 1913.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous avais écrit l'occasion de la saint Augustin la lettre ci-incluse qui m'est revenue après un voyage de 5 mois. Espérons que son nouveau voyage sera plus heureux et qu'elle vous sera remise.

Comme vous le savez sans doute, en raison de la révolution mexicaine qui semble encore bien loin de prendre fin, nous sommes presque isolés de notre chère province. Les

dangers très réels auxquels il faudrait s'exposer ont empêché le Révérend Père Provincial de nous visiter pendant ces deux dernières années. Les lettres elles-mêmes n'arrivent que difficilement et avec de très longs retards. Sommes-nous en danger à Mexico ? Je ne le crois pas, et rien ne fait prévoir la nécessité de fermer notre maison comme le Révérend Père Provincial m'a donné la permission de le faire, au cas où cela me paraîtrait prudent. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, cette révolution ne nous empêche pas de continuer nos œuvres et de faire le bien. Nous sommes même en progrès, comme le prouve le nombre des communions distribuées pendant l'année, environ 10 000 de plus que l'an dernier.

Nos fêtes de l'Immaculée Conception et de Notre-Dame de la Guadeloupe ont été plus brillantes aussi. Le désir dont je vous parlais de changer le titulaire de l'église n'a pu se réaliser pour le 8 décembre.

Nous préparons actuellement, pour le 6 janvier de grandes fêtes pour une nouvelle consécration de la nation au Sacré-Cœur de Jésus avec couronnement de toutes les statues du Sacré-Cœur, faveur extraordinaire concédée dernièrement par le Souverain Pontife, pour obtenir du ciel le rétablissement de la paix. Nous ferons tout le possible pour que notre église se distingue en ce jour par le nombre des communions et par la piété des fidèles.

Vos enfants de Mexico s'unissent à tous leurs Frères Oblats pour vous offrir leurs meilleurs souhaits d'heureuse et sainte année. Ils demandent au saint Enfant Jésus pour Votre Grandeur tout ce que les cœurs des fils les plus aimants peuvent désirer pour le plus aimé des Pères. Ils ont la douce confiance que votre bénédiction et vos prières leur obtiendront d'échapper aux dangers inhérents à la révolution et de vivre toujours en bons et fervents Oblats de Marie Immaculée.

Veillez croire, Monseigneur, etc.

II

Metepec, 23 août 1913.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je suis heureux de profiter de la saint Augustin pour vous redire, au nom des Oblats de la résidence de Mexico, notre toute filiale affection et les vœux de bonheur que, dans nos prières, nous exposons pour Votre Grandeur au Sacré-Cœur de Jésus et de notre très bonne Mère Immaculée.

Connaissant votre désir de savoir directement ce que font vos enfants, je vais vous donner quelques détails sur quelques-uns des faits les plus importants réalisés depuis ma dernière lettre. L'Association des Hommes du Cœur eucharistique de Jésus : « Los Caballeros del Corazón Eucaristico de Jesus », établie d'après les indications que vous aviez données lors de votre visite à Mexico, est en voie de se développer de plus en plus. Après un an d'existence, elle compte 135 membres qui paraissent animés des meilleures dispositions. Chaque premier dimanche du mois, l'Association se réunit pour une messe de communion le matin, et le soir, pour une cérémonie qui se termine par une procession du Saint Sacrement à laquelle prennent part tous les hommes en portant un cierge. Plusieurs fêtes organisées par cette Association ont été particulièrement solennelles et mérité une mention spéciale dans les journaux catholiques de la capitale : telle la fête du 12 décembre 1913, en l'honneur de Notre-Dame de la Guadeloupe, la Patronne de Mexico. Ce jour-là on fit la bénédiction solennelle du drapeau de l'Association, drapeau aux couleurs nationales mexicaines, portant d'un côté une peinture emblématique du Cœur eucharistique de Jésus, faite par le président de l'Association, avec l'inscription : « *Corazón Sacratissimo de Jesus Salvad a la Patria* »; et de l'autre côté, une pein-

ture de la Patronne du Mexique, Notre-Dame de la Guadeloupe. L'église fut trop petite pour contenir la nombreuse assistance. Il en fut de même à la fête annuelle de l'Association, le dimanche dans l'octave du Saint Sacrement et plus encore à la fête de réparation, du 13 juillet dernier. J'ai à vous faire connaître le motif de cette fête de réparation.

Le 8 juillet, la veille du jour où nous devions commencer dans notre église les exercices des Quarante Heures, des voleurs sacrilèges pénétrèrent dans le sanctuaire pendant la nuit, ouvrirent le tabernacle, s'emparèrent du ciboire après avoir vidé les saintes Espèces à l'intérieur du tabernacle; ils prirent également la lunule de l'ostensoir avec l'Hostie consacrée. De plus, ils dépouillèrent notre statue de l'Immaculée des bijoux qu'elle portait, bijoux d'une valeur de plus de 3.000 francs, offerts par la senora Enriqueta V. de Flores, présidente de la Garde d'honneur de l'Immaculée Conception. (Vous connaissez cette dame puisque, lors de votre visite à Mexico, vous avez célébré la sainte Messe et confirmé une petite fille dans son oratoire particulier.)

À 3 heures du matin, je m'éveillai et allumai ma lampe pour voir quelle heure il était. Je crois que le reflet de cette lampe pénétrant dans l'église, fit croire aux voleurs qu'ils étaient découverts et les mit en fuite sans leur donner le temps d'achever leurs projets sacrilèges. Une demi-heure plus tard, la police, avertie que la porte de l'église avait été défoncée, venait nous éveiller et nous nous rendons compte de notre malheur. — Grande fut notre douleur, car il nous fut impossible de retrouver la sainte Hostie.

J'organisai immédiatement, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque, des fêtes de réparation pour les quatre jours de l'adoration. Plusieurs milliers d'avis distribués dans la ville soulevèrent l'émotion des catholiques, qui vinrent en foule prier et pleurer aux pieds du Très Saint Sacrement. Jamais on n'avait été témoin de fêtes de

réparation plus belles et plus ferventes que celles qui se succédèrent dans notre église pendant cinq jours. Nous distribuâmes près de 4000 communions.

Le dimanche suivant, nouvelle cérémonie de réparation, organisée par les associations eucharistiques de la capitale. Après la messe solennelle, hommes et femmes se rendirent en deux groupes jusqu'à la cathédrale où l'on chanta un Miserere solennel en présence du Chapitre des chanoines.

Après avoir offert ces réparations au Très Saint Sacrement, nous ne pouvions oublier l'outrage fait à notre Mère Immaculée. Nous lui offrîmes aussi des fêtes de réparation pendant les quinze jours qui précédèrent la solennité de l'Assomption.

Chaque jour, il y eut, le soir, exposition du Saint Sacrement, chapelet, sermon par un des meilleurs orateurs de Mexico, et bénédiction.

Le jour de l'Assomption, notre église fut encore trop étroite pour contenir les pieux fidèles. Le programme de la journée était bien chargé.

À 6 heures, première messe de communion pour les servantes.

À 7 heures, première communion de trente-cinq enfants du catéchisme et communion générale des huit associations ou confréries.

À 10 heures, messe solennelle précédée de la bénédiction d'un nouveau tabernacle en cuivre doré et de trois candélabres de vingt lumières électriques chacun. Après la messe, bénédiction de la bannière de l'Association de la Doctrine chrétienne.

Le soir, rénovation des promesses du baptême par les enfants de la première communion et par toute l'assistance. Procession solennelle à laquelle prirent part toutes les associations. Tout se fit avec une grande ferveur et une piété visible. Le bon Dieu avait comme toujours tiré le bien du mal.

La réparation matérielle n'a pas manqué non plus. Une

souscription que j'ai ouverte le 10 juillet et clôturée le 14 août a produit une valeur égale à celle volée. 2600 personnes, principalement des pauvres, y ont pris part et je connais bien des sacrifices admirables faits à cette occasion. La somme recueillie m'a déjà permis d'acheter un ciboire, un tabernacle, et de faire quelques améliorations dans l'église.

Il reste en étude un dernier projet de réparation que le R. P. Provincial vient d'approuver et que j'espère mener à bonne fin à mon retour à Mexico dans quelques jours, puisque je suis venu passer ici deux semaines avec nos Pères de Metepec, pour remettre un peu ma santé ébranlée. Ce projet consisterait dans le changement du titre de l'église. Au lieu d'être le « Templo de San Jeronimo », à qui presque personne ici n'a de dévotion, et qui n'a plus guère sa raison de porter ce titre, puisque l'ancien couvent des sœurs de Saint-Jérôme n'existe plus, nous voudrions en faire le « Templo de Maria Immaculata », titre qui lui conviendrait mieux, puisqu'il est désormais confié aux Oblats de Marie Immaculée.

Monseigneur le Délégué apostolique approuve l'idée. Il me reste à en parler avec Monseigneur l'Archevêque de Mexico qui, je l'espère, n'y mettra pas obstacle. Pussions-nous réaliser ce projet pour le 8 décembre prochain!

Vous le voyez, Monseigneur et bien-aimé Père, la Révolution mexicaine n'empêche pas vos enfants de travailler à l'œuvre que vous leur avez confiée, et l'on peut dire sans crainte d'être contredit que notre église autrefois abandonnée est devenue l'une de celles de la capitale où les cérémonies du culte se font, sinon avec le plus d'éclat extérieur, du moins, ce qui est seul important, avec le plus de vraie piété.

Je parle de la révolution qui nous fait souffrir depuis deux ans et durera longtemps encore. Nous avons eu, comme vous l'avez sans doute appris par les journaux du 10 au 20 février, ce que l'on a appelé la « Dizaine tragique

de Mexico » ; dix jours de luttes fratricides au cœur même de la ville; dix jours pendant lesquels nous avons entendu le sinistre sifflement des obus et des balles tirés par de nombreuses mitrailleuses et par des canons. La ville des palais et des fleurs se convertissait en un vaste champ de bataille où se répandait déjà l'odeur infecte des cadavres brûlés au milieu des rues. Cela ne nous a pas empêché de célébrer le 17 février au matin la fête de la Congrégation. Nous n'avions certes pas le cœur à la joie comme tous nos frères répandus dans tout l'univers.

Nous n'avons pas dressé à Jésus-Hostie et à notre Mère Immaculée un autel richement orné de fleurs et de lumières, les circonstances ne le permettaient pas. À 7 heures du matin, les cinq Oblats de Mexico étaient cependant réunis aux pieds du saint autel, et avec un esprit de foi plus grand, avec une ferveur plus ardente que leur inspirait le danger réel où ils se trouvaient, ils renouvelaient leurs vœux de religion, tandis que la terrible musique des obus et des balles qui passaient en sifflant au dessus de l'église remplaçait les douces harmonies de l'orgue. Nous garderons toute notre vie le souvenir de cette rénovation de nos vœux.

Ma lettre s'allonge plus que je ne pensais et je ne vous ai rien dit des autres associations de l'église et de notre travail assidu au confessionnal, déjà signalé dans une autre lettre.

Malgré la révolution, la campagne entreprise pour répandre, au nom de la Congrégation, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à notre bonne Mère, dans tout le Mexique, par le scapulaire qui nous est confié, a produit des résultats sensibles qui, je l'espère, iront en se développant chaque jour de plus en plus. Cent un prêtres mexicains ont sollicité jusqu'ici la faculté de pouvoir imposer notre scapulaire du Sacré-Cœur et je sais que plus de 25 000 personnes l'ont déjà reçu.

Dans notre église nous en avons imposé 1300.

Je travaillerai à répandre de plus en plus cette dévotion afin que notre chère famille religieuse fasse au Mexique le bien que notre saint fondateur y avait rêvé.

Pourquoi faut-il que ce rêve d'apostolat rencontre tant d'obstacles pour se réaliser? Les premières œuvres entreprises ont disparu et après dix ans nous n'avons encore que deux petites résidences, petites par le nombre des Pères, mais grandes par le bien qu'elles font. Hier, je visitais un des Pères de la résidence de Metepec qui prêche une mission de quelques jours dans un village de 120 familles, dépendant de la paroisse voisine, et il me disait qu'en deux jours il avait entendu 140 confessions de gens qui ne s'étaient pas confessés depuis trois ans et plus. Que de bien il y a à faire parmi les populations mexicaines à qui il ne manque, pour être foncièrement catholiques, que de bons prêtres et des missionnaires zélés! Quelles belles œuvres pourraient établir ici des Oblats parlant bien la langue espagnole!

Espérons que l'époque des épreuves se terminera bientôt. et que dans un avenir prochain vous aurez, Monseigneur et bien-aimé Père, la douce joie de voir vos fils réaliser pleinement au Mexique leur noble devise : « *Pauperes evangelizantur* ».

Croyez, Monseigneur et bien-aimé Père, à l'affection filiale et à l'entier dévouement de vos enfants de Mexico qui sollicitent de nouveau pour eux et pour leurs œuvres votre paternelle bénédiction.

Émile LECOURTOIS, O. M. I.

VICARIAT DU YUKON

Lettre du R. P. Coccola, au Très Révérend Père Général.

Fort St.-James, N.-D. de Bonne Espérance, B. C.
9 décembre 1913.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le R. P. Wolfe, mon aimable socius, et votre serviteur, nous clôturons hier, fête de l'Immaculée Conception, notre retraite annuelle. Nous l'avons faite privément, quoique nous ayons essayé de nous rendre à l'appel de notre Révérend Père Préfet pour nous unir, en juillet dernier, à la retraite des Pères de Prince-Rupert. Nous nous étions mis en marche, à cet effet, mais à notre arrivée à Babine, voici que des messagers accourus du lac d'Ours viennent demander le Prêtre pour la visite de leur camp. Le Père Wolfe se sacrifie et part avec eux, tandis que je finis la mission à Babine et me rends à Prince-Rupert, mais deux jours après la retraite.

Notre pays a bien changé depuis votre dernier passage. La construction du chemin de fer du Grand Tronc Pacifique le transforme de jour en jour; des villes surgissent sur les plateaux où nous faisions paître nos chevaux et dans les forêts où nous campions notre tente. Ce progrès si rapide nous embarrasse, d'abord parce qu'il faudrait être partout à la fois, et parce que de toutes ces villes qui surgissent et qui sont aujourd'hui florissantes, quelques-unes

seulement survivront à la construction. Et cependant comme chacune d'elles demande prêtre et église, il nous faudrait être à la fois prophètes et thaumaturges pour savoir où acheter des lots et suffire aux dépenses de construction sans avoir à les regretter. Il y a en Colombie tant de villes de ce genre, qui donnaient de si belles espérances et qui aujourd'hui sont abandonnées avec leurs églises!

Sous peu nous serons obligés de nous transporter à quelque distance de notre chère mission du Lac Stuart, dont nous avons renouvelé l'église, et de nous installer près de la ligne du chemin de fer, d'où il nous sera plus facile d'atteindre la population.

Un de nos premiers soins sera la construction d'une école-pensionnat pour nos sauvages et qui sera à proximité de la ligne du chemin de fer, afin de diminuer les dépenses de transport pour la bâtisse et l'entretien.

À Babine, une école de jour, pour les enfants, et du soir, pour les jeunes gens, a été ouverte, l'été dernier; tout y marche à merveille, espérons que nos sauvages en profiteront. Le printemps prochain, nous en aurons une ici de ce genre.

Quelques-uns de nos chasseurs ont mérité une mention honorable et une récompense de la part du Gouvernement provincial, pour un acte de charité exemplaire, que vous aimerez peut-être à connaître. Voici le fait.

En novembre dernier, un chasseur de la tribu des Babines allait avec son fils mettre des trappes pour les animaux à fourrure, sur la rivière Ozelinka, à 200 milles au nord du lac Babine, quand ils rencontrèrent deux prospecteurs, que l'hiver avait surpris et qui étaient à bout de provisions. Les sauvages les invitèrent à venir au campement, et partagèrent avec eux leurs provisions de viande et de poissons secs. Mais les vivres passaient bien vite et, le temps des exercices préparatoires aux fêtes de Noël

approchant, il fallait lever le camp. Nos Babines s'offrent à battre le sentier, dans six pieds de neige, pour leurs hôtes peu experts à la raquette. Ainsi travaillent-ils cinq jours durant. Il n'y a plus de vivres, un chien porteur est déjà mort de faim. Les sauvages, toujours avisés, tout en préparant la voie des Européens, avaient posé des trappes pour prendre le castor. Ils disent aux blancs : « Nous allons voir nos trappes, non loin d'ici ; continuez à marcher et à environ dix milles vous trouverez une famille de chasseurs avec des provisions, nous vous y rejoindrons demain. »

N'ayant plus le sentier battu, les prospecteurs n'avancent pas vite. L'un d'eux reste loin en arrière ; mais le plus fort cherche un endroit favorable avec des arbres secs et des branches, y fait le campement, allume un grand feu, dans l'espoir que la lumière encouragera son compagnon ; hélas ! une tempête de neige jette un voile autour de ce grand feu. Le chasseur veut aller à la rencontre de son compagnon et retourne sur ses pas ; mais telle est la profondeur de la nuit, la violence de la tempête, et sa propre faiblesse, qu'il ne peut guère avancer. Il tire du fusil jusqu'à brûler toutes ses cartouches : pas d'écho, pas de réponse. Et la nuit se passe dans des angoisses mortelles.

Aux premières lueurs matinales, il se met en marche sans rien pour le guider, ne sachant même pas la direction à prendre. De leur côté les chasseurs Babines, après avoir visité leurs trappes, reviennent comme ils l'avaient dit et, sur leur route, ils trouvent le cadavre du voyageur resté en arrière. Ils se hâtent pour arriver chez la famille sauvage où ils espèrent trouver l'autre blanc. Celui-ci n'a pas paru. Aussitôt après avoir pris un peu de nourriture, nos gens se mettent à sa recherche ; ils le trouvent, mais dans un tel état d'épuisement, qu'il tombe à terre et s'endort. Tous les sauvages avaient le cœur navré de la mort d'un des hommes, mais en même temps ils furent grandement consolés en voyant qu'ils avaient du moins sauvé l'autre. Ils lui prodiguent tous les soins dont ils sont capables et

se demandent ce qu'ils feront du mort. Inutile de penser à le transporter à Babine, dont on est éloigné de 80 milles. La fosse est creusée, des billots équarris ou fendus servirent de cercueil. Le mort étant catholique, les prières d'usage furent récitées pour l'enterrement ; et arrivant à Babine, les sauvages demandèrent une messe pour le pauvre défunt. Je pris soin du survivant et donnai par lettre les détails du triste accident à la Compagnie, et j'écrivis également aux parents du jeune mineur dont j'avais l'adresse. Vous voyez qu'en ces tristes circonstances, nos Sauvages ont montré un dévouement et une charité qui ne le cèdent en rien à ceux des Blancs.

Dans quelques jours, je partirai pour Stony-Creek pour y préparer nos gens aux fêtes de Noël. De là, j'irai à Fort-George pour le premier de l'an, et ainsi tout l'hiver de camp en camp ou de place en place pour visiter et administrer les Sacrements, tandis que le Père Wolfe prendra soin du côté nord de notre immense district. Ce n'est pas sans appréhension que nous envisageons tout ce travail, surtout en hiver, mais nous sommes habitués à nous confier en la divine Providence et à compter sur la protection toute maternelle de Marie Immaculée.

Tous les jours, Monseigneur, vous êtes présent à notre souvenir dans nos humbles prières et au saint Sacrifice, mais vous le serez plus spécialement encore en la belle nuit de Noël.

Je vous prie de vouloir nous bénir, Monseigneur, et d'agréer l'expression de mon affection et de mon filial respect en N.-S. et M. I.

M. COCCOLA, O. M. I.

VICARIAT DE CEYLAN

I. — En mission à quatre-vingt-neuf ans !

En mission à 89 ans ! C'est à peine croyable ; cependant la chose est arrivée ici au doyen des missionnaires en activité de service de toute l'Asie.

Le R. P. Guglielmi, Curé de Wennappuwa, dans le but de se conformer aux désirs du Saint-Père, et pour fournir à ses paroissiens le moyen de gagner plus sûrement l'indulgence du jubilé, décida qu'il serait prêché une mission ou retraite de huit jours préparatoire au jubilé.

L'idée était excellente ; mais il fallait trouver des prédicateurs, et ce n'est pas chose facile, quand tout le monde est occupé. En effet, la retraite devait finir le 2 novembre et tous les missionnaires étant surchargés de travail, à cause de la fête des morts, personne ne pouvait accepter l'invitation à prêcher la mission. L'embarras du R. Père Curé était grand, ce que voyant, le P. Chounavel se dit : « Qu'à cela ne tienne, on essayera de prêcher encore cette petite mission. Moi, je me charge de la moitié des sermons. » Le R. P. Guglielmi, enchanté de la solution, accepte. « Bravo, Père Chounavel. On s'arrangera pour l'autre moitié. Donc, le dimanche 26, nous commencerons. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Dès ce jour le Père Chounavel se mit à fourbir ses armes, à feuilleter ses vieux cahiers de mission, à prendre des notes, et faire ses plans. La perspective de donner encore une mission le rajeunissait à ses yeux. Il y avait 40 ans et plus que le temps des missions était passé ; 40 ans et plus qu'il n'avait plus vécu ce qu'il aime à appeler « le bon temps ». Au « bon temps », on donnait des

missions de trois à quatre semaines, sous la direction du bien-aimé M^{gr} Séméria, avec le puissant concours de M^{gr} Bonjean. On était alors missionnaire apostolique, dans toute l'acception du mot. Ces beaux jours allaient encore luire une fois pendant une semaine.

Il pensait bien retrouver un peu du feu de sa jeunesse et assez de son enthousiasme d'antan, malgré le fardeau de ses 89 ans !

Le Père Chounavel entreprit donc ce travail, et il prouva aux jeunes qu'il peut encore faire sa bonne part de travail. Jugez plutôt.

D'abord il fit la moitié des sermons, tandis que sa part n'eût dû être que le tiers, puisqu'il il y a trois Pères à Wennappuwa. En second lieu, des 1890 confessions qui furent entendues, il en entendit 692, donc plus encore que sa part. Un sermon chaque jour et une centaine de confessions, et cela pendant une semaine : voilà ce dont est capable notre vénéré Père Chounavel à 89 ans. Et heureusement qu'il en fut ainsi, car s'il avait fait moins que sa part, il se serait plaint de n'être plus bon à rien.

La frugalité ordinaire des repas, les exercices de piété habituels, la régularité de la vie religieuse, ne reçurent aucune entorse de ce surcroît de fatigue et de travail; le seul adoucissement qu'il se permit, ce fut une heure de sommeil de plus le dimanche, jour de la clôture. Mais c'est tout; le lundi, il était debout à 4 heures du matin, selon sa vieille habitude. 1890 confessions de jubilé; 3500 communions pendant la mission, tels sont les consolants résultats de ces saints exercices.

Le jour de la clôture fut un jour de fête extraordinaire, et parle nombre de communions : 1100 environ, et par l'assistance aux offices, et aussi par l'exposition solennelle du Saint Sacrement.

La joie du R. P. Curé le disputait si bien à l'émotion, qu'il est difficile de dire lequel de ces deux sentiments dominait en son cœur.

Il s'était réservé le sermon du dimanche sur les deux étendards. Ce fut magnifique et empoignant. Le soir, après le chant des Vêpres, eut lieu la proclamation de la loi sainte ou Décalogue. Il convenait de laisser l'honneur de proclamer la loi au vétéran dont l'expérience datait de plus de 50 ans. Pendant une heure le bon Père Chounavel expliqua devant l'auditoire attentif et recueilli les 10 commandements qui résument les devoirs de l'homme envers Dieu et envers le prochain. Il le fit avec la clarté et l'onction qui le caractérisent, et sans manquer ni de voix ni de souffle jusqu'au bout.

De la table de communion, le R. P. Supérieur interrogeait le prédicateur, et, dans une superbe improvisation, résuma les sermons, indiqua les conclusions à tirer de la mission et invita ses paroissiens à renouveler à haute voix leurs promesses baptismales et à se vouer au culte et à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Bref, cette semaine de mission a dû remplir de consolation le Cœur de Jésus, affermir les bonnes dispositions de la majorité de la population de Wennappuwa, ranimer le courage, je voudrais pouvoir ajouter la santé du R. P. Guglielmi, enfin elle a dû rajeunir pour des années le bon Père Chounavel.

Et de fait, la mission à peine achevée, voilà le P. Chounavel parti avec armes et bagages pour l'église d'Ulhitigawa, tout comme un jeune missionnaire. Il a à préparer les enfants de langue tamoule à la 1^{ère} communion, à prêcher la neuvaine préparatoire à la fête.

Il est parti avec ses vieux cahiers, sa lanterne magique, ses plaques en verre colorées et ses 89 ans. Mais son bâton ! Bah ! Un parapluie, soit ; mais un bâton pour marcher ! Il n'en a point encore.

En aura-t-il jamais ?

Et le voilà qui continue d'aller en mission à 89 ans !

C. CROCTAINE, O. M. I.

NOTE : Il convient d'ajouter ce que le Père Croctaine ne dit pas. Il a prêché lui-même les sermons du soir, qui furent très pratiques et bien donnés. Il a entendu 937 confessions, en 5 jours et demi, ce qui représente une somme de travail qui devait être signalée. Merci aux vaillants missionnaires.

T. G.

II. — La cause de l'éducation catholique à Ceylan.

Le R. P. J.-B. Martin, professeur au collège Saint-Joseph, à Colombo, vient de se distinguer par une campagne menée avec autant de courage que de succès, pendant les derniers mois de 1913, en faveur de la grande cause de l'éducation catholique. Le service qu'il a rendu par ce moyen est considéré, par les catholiques de l'île, comme l'un des plus signalés. Il s'agissait de s'opposer au monopole de la haute éducation ou de l'enseignement supérieur, que le gouvernement ceylanais, d'accord avec celui de Londres, a formé le projet de réaliser, sous la forme d'un collège universitaire, d'où l'enseignement religieux serait naturellement exclu.

Le P. Martin a d'abord publié dans le « Ceylan Catholic Messenger » de Colombo une série de lettres qui ont produit sur le public une profonde impression. Une vive agitation se manifesta dans la presse locale ; mais, malgré toutes les attaques, la position prise par l'auteur demeura inébranlable, tant la vraie doctrine sur l'éducation y est fidèlement et magistralement exposée.

Avec l'active approbation de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Colombo et sur son exhortation, le P. Martin réunit ces lettres sous la forme d'une brochure, intitulée « Anxious Catholic » dont la lecture fut chaudement recommandée à tous les parents catholiques et qui, de fait, eut une large diffusion. Le « Catholic Herald », qui représente fidèlement l'opinion catholique, sur tout le continent de l'Inde, écrit à ce sujet : « La recommandation de Sa

Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Colombo, en faveur de cette brochure, ne nous surprend pas. L'exposition que le P. Martin y fait de la question est extrêmement claire et complète, tandis que son argumentation est à l'abri de toute critique sérieuse. L'intelligence est tellement satisfaite que la lecture de ces 9 lettres cause un véritable plaisir. Bien que l'occasion qui les a provoquées soit un projet local, toute la question est traitée d'une manière si parfaite, que la brochure devient un arsenal où les controversistes catholiques ne manqueront pas de puiser, dès qu'ils la connaîtront. Dans le cas qui l'occupe, le P. Martin montre clairement le droit strict qu'ont les catholiques de posséder un collège donnant la même instruction que le collège universitaire de l'État, et jouissant des mêmes garanties et des mêmes avantages, afin que les étudiants catholiques ne soient en aucune manière placés dans une condition inférieure à celle des étudiants dudit collège universitaire... Nous offrons au P. Martin nos plus cordiales félicitations pour l'excellent travail qu'il a accompli, et nous espérons qu'avec l'appui de l'Union Catholique de Ceylan la cause qui a été si bien défendue triomphera.

Cet appui, en effet, n'a pas fait défaut. L'important meeting, tenu le 14 décembre, au « Bonjean Memorial Hall », sous la présidence de M. de Sampayo, a prouvé que toute l'élite de Colombo qui s'y était donné rendez-vous, partageait les vues du P. Martin sur cette question et faisait siennes toutes ses conclusions. Invité à parler, le jeune professeur a prononcé un discours qui a été le digne couronnement de l'œuvre qu'il a si vaillamment entreprise et si magistralement conduite. Pendant plus d'une heure, il a tenu son auditoire sous le charme d'une parole vibrante d'éloquence. La force et la netteté de ses arguments ont été telles que tous les catholiques présents ont parfaitement compris qu'une résistance inflexible au monopole de l'État s'imposait à eux comme un devoir rigoureux et sacré.

Même les non catholiques qui se trouvaient dans l'auditoire ont, sans hésitation, admis le bien fondé des revendications catholiques, et la presse locale, longtemps divisée sur cette question d'importance capitale, s'est déclarée, à très peu d'exceptions près, favorable à nos revendications.

Le « *Times* » de Ceylan, organe des colons anglais et actif partisan du Gouvernement, a reconnu que l'attitude de résistance adoptée par les parents catholiques, contre les projets de monopole, ne pouvait être blâmée.

La bataille n'est pas encore gagnée; mais elle continuera aussi longtemps qu'il le faudra. Les défenseurs de la bonne cause ne manqueront pas. Déjà, à la distribution des prix du Collège, le R. P. Macdonald a prononcé un discours qui a suscité une tempête chez les adversaires, mais en fin de compte ces derniers ont bien dû reconnaître que le droit aussi bien que l'éloquence étaient du côté du méritant Oblat. Il y a tout lieu d'espérer, Dieu aidant, que le Gouvernement de la colonie ne voudra pas violer les droits des catholiques ainsi soutenus par l'opinion publique. — Quoi qu'il en soit de ce résultat final, il est juste de reconnaître que le P. Martin a été l'âme du mouvement qui entraîne aujourd'hui les catholiques dans la bonne voie. Après son magistral discours du 14 décembre dernier, à l'assemblée de l'« Union Catholique », un des orateurs les plus en vue se leva pour proposer un vote de remerciements au vaillant champion de la cause. « Le P. Martin, dit-il, est arrivé depuis peu au milieu de nous et cependant nul ne lui contestera le droit de figurer au premier rang parmi les éducateurs catholiques de Ceylan. C'est lui qui le premier a donné le signal d'alarme; c'est lui qui, par ses articles de presse et de journaux, a mis en évidence devant tous les graves dangers que présentent les projets du Gouvernement; c'est lui qui, pratiquement, a lancé et activé le mouvement auquel nous sommes nous-mêmes fiers de prendre part aujourd'hui; c'est lui, enfin, qui nous a tous intéressés au plus haut point à une

question qui est pour tous les catholiques d'une importance vitale. Il a prévenu ou péremptoirement réfuté toutes les objections faites contre la thèse qu'il a si vaillamment défendue.» Un vote unanime fut la réponse de l'imposante assemblée.

Et l' « Union Catholique », poursuivant l'exécution de la noble tâche qu'elle s'est imposée, profita de la première occasion qui s'offrit à elle pour remettre à Son Excellence le Gouverneur de l'île l'exposé de la thèse catholique et les revendications précises et formelles qui en découlent.

Ces revendications sont formulées avec tout le respect sans doute, mais aussi avec toute l'énergie qui conviennent à des catholiques qui sont fiers de l'être.

Prions Dieu et la Vierge Immaculée de ne point permettre le triomphe de l'injustice, la violation des droits de Dieu et de l'Église et la ruine de nos établissements d'éducation supérieure qui contribuent pour une si belle part à l'épanouissement de notre sainte religion dans nos chères missions de Ceylan.

VICARIAT DE NATAL

Echo des grèves du Sud de l'Afrique.

Extrait d'une lettre du R. P. Rousseau au R. P. J. Lemius, Procureur général.

Mon Révérend Père,

Vous avez sans doute entendu plus d'un écho des grèves d'Indiens qui troublent depuis quelque temps l'Afrique du Sud. Les grèves des ouvriers employés dans l'industrie du sucre ont lieu dans notre mission de Verulam, et elles ont débuté dans la propriété qui touche le village même. Un

matin, sans avis préalable, tous les Indiens de cet endroit viennent camper sur la place de Verulam. Là ils arrêtent au passage tout Indien qu'ils rencontrent et l'obligent à s'unir à eux. Les trois quarts d'entre eux ne savent pas pourquoi ils sont en grève, mais les meneurs ne badinent pas et menacent de tuer quiconque leur résiste. Toutes les sucreries ont dû fermer leurs portes, une usine exceptée, parce qu'elle emploie pour la plus grande partie la main-d'œuvre cafre. Comme il arrive d'ordinaire, des désordres ont eu lieu. Il y a quelques jours, la police a dû se servir de ses armes pour n'être pas écrasée par la foule des Indiens qui l'entourait.

Ceux-ci se sont donc mis en grève un peu partout, sur un mot d'ordre donné ; car toute cette campagne est menée, paraît-il, par un Indien du nom de Gandhi, actuellement sous les verrous.

Quel est le but que ce meneur propose, ou tout au moins les motifs qu'il met en avant pour justifier sa campagne ? Il y a une dizaine d'années, le gouvernement imposa une taxe de 3 livres sterling (75 fr.) à tout Indien qui, à l'expiration de son engagement de cinq ans, voudrait se fixer dans ce pays au lieu de retourner aux Indes. Il faut vous dire qu'ici pour mettre en valeur les terrains et se procurer la main-d'œuvre que ne donne pas la paresse des cafres, on avait fait appel à des Indiens que l'on engageait pour cinq ans. Mais le plus grand nombre d'entre eux, se trouvant plus heureux ici qu'aux Indes, ne voulurent point repartir en leur pays. D'où la décision de frapper d'un impôt de trois livres tous ceux qui resteraient. En dépit de l'impôt, ils préférèrent rester. Maintenant qu'ils sont nombreux, instruits, on leur suggère de se refuser à payer la taxe. Et l'Indien Gandhi, qui est avocat, s'est mis à la tête de ce mouvement de révolte.

La suppression de cet impôt est-elle la seule raison de la grève ? Ceux qui connaissent les dessous de la situation prétendent que ce n'est que le commencement des revendi-

cations. Les Arabes qui secondent Gandhi dans ce soulèvement veulent avoir leurs coudées franches dans ce pays qu'ils ont envahi et auquel ils s'attachent comme des sangsues.

Pour protéger la population contre leur rapacité, il existe une loi qui ne permet pas au fils de succéder à son père dans le négoce ou le fonds de commerce géré par celui-ci. Le fils hérite sans doute du bien que son père lui laisse, mais il ne peut tenir son magasin. Les Arabes, gênés par cette loi, en exigent la suppression. Ils réclament en un mot les mêmes droits que les Européens. Ce serait un grave péril, il faut bien en convenir. En quelques années, ils auraient accaparé toutes les ressources du pays. En fait, la résistance des blancs à ces exigences est imposée par la nécessité; et ils se trouvent en quelque sorte en cas de légitime défense. Ils veulent mettre un terme à l'envahissement indien et à l'accaparement arabe.

Vous vous demanderez sans doute quelle influence ces événements peuvent-ils avoir sur notre mission ? Si ces troubles continuaient, il pourrait arriver que les usines sucrières fussent obligées de renvoyer leurs ouvriers. Or ces ouvriers forment la population chrétienne de la mission de Verulam. Ce serait la ruine ; sans compter que plusieurs des directeurs nous viennent en aide. Heureusement, il semble y avoir une certaine détente ; et sans quelques Arabes qui attisent le feu, tout s'arrangerait bien vite. Le gouvernement a pris une mesure énergique qui pourra avoir un bon effet; il emprisonne tous les fauteurs de désordres qu'il peut découvrir. Le plus endiablé des meneurs de Verulam n'a pas échappé à la crainte d'être mis ainsi à l'ombre, car après avoir déchaîné la grève, il a déguerpi sans laisser d'adresse, abandonnant même sa boutique. Quelques autres parmi les plus mauvais et qui avaient menacé de tuer, ont été, à l'expiration de leur peine, embarqués pour les Indes.

Depuis le commencement de la grève, l'assistance à la

messe à Verulam a beaucoup diminué, cela se conçoit aisément. On a peur; le trajet, pour la plupart de nos fidèles, est assez long, et l'on craint de rencontrer des bandes d'Indiens.

Le R. P. Quinquis, mon collègue, termine une chapelle à Ottawa, où se trouve aussi notre école tenue par les Sœurs. Jusqu'ici la chapelle n'était qu'un salon. Le Père Quinquis est charpentier : la chapelle est construite en tôle et en bois. Faute de ressources suffisantes, le Père, après avoir acheté des matériaux de seconde main, s'est fait constructeur. Quant à moi, je l'encourage du geste, de l'œil et de la voix.

Veuillez, etc.

F. ROUSSEAU, O. M. I.

NÉCROLOGIE

Le cardinal OREGLIA.

Nos lecteurs ont appris par les journaux la mort de Son Éminence le cardinal Oreglia di Santo Stephano, doyen du Sacré-Collège.

C'est une perte bien douloureuse pour notre Congrégation qui s'honorait d'avoir en Son Éminence un ami dévoué des bons et surtout des mauvais jours.

Né, le 9 juillet 1828, à Besse-Vagierma, diocèse de Mondovi dans le royaume de Piémont, *Louis Oreglia* descendait d'une noble famille qui se sépara de la cour de Turin quand celle-ci accusa ses menées sacrilèges contre le patrimoine de Saint-Pierre. Louis fit ses études à Turin, puis à

Rome, à l'Académie des nobles ecclésiastiques ; il se destinait à la carrière diplomatique. Nommé internonce en Hollande il s'acquitta avec un telle distinction de sa mission qu'en 1866, il fut nommé archevêque titulaire de Damiette et promu nonce à Bruxelles, puis en 1869, nonce à Lisbonne. En 1873, Pie IX le créa cardinal.

Préfet de la Congrégation des indulgences, sous-doyen du Sacré-Collège, à la mort du cardinal Pitra, tour à tour titulaire des sièges suburbicaires de Palestrina, de Porto et Santa-Rufina, enfin d'Ostie et Velletri, Léon XIII l'avait nommé, en 1885, Camerlingue de la sainte Église Romaine. À ce titre chargé du pouvoir exécutif pendant la vacance du Saint- Siège, à la mort de Léon XIII, on sait avec quelle fermeté et quelle distinction il exerça ses délicates fonctions lors de l'élection de Sa Sainteté le Pape Pie X au mois d'août 1903.

C'était un prélat de très grande allure, un homme d'Église dans toute la noble acception de ce mot, rompu aux affaires, esprit très délié et très fin. Qui l'a vu une fois n'oubliera jamais ce regard d'aigle prêt à lancer l'éclair lorsque l'honneur de l'Église ou les prérogatives du Saint-Siège étaient en jeu.

Mais dans l'intimité, qu'il était bon ! Je le vois encore, se promenant avec nous, scolastiques Oblats, dans la cour de notre maison de Rome, aux jours de fêtes de famille, auxquelles il aimait à prendre part; c'étaient des jours de repos pour Son Éminence, de joie pour nous. Le vénérable vieillard, appuyé sur sa canne et sur l'un d'entre nous, s'intéressait à nos études, nous félicitait des succès obtenus au Concours des Universités, puis se livrait à l'abandon d'une conversation ou se mêlaient le conseil, le mot pour rire, et l'encouragement; et quand quelque missionnaire de passage se mêlait à nous, avec quel attendrissement le Prince de l'Église se plaisait à faire ressortir l'héroïsme de l'apôtre, surtout dans les glaces du Pôle.

Il n'est plus ; à 85 ans, Dieu a appelé à Lui son serviteur,

que notre souvenir accompagne au delà de la tombe. Nos prières, témoignage de reconnaissance, s'élèvent également vers Dieu : nos abonnés voudront se joindre à nous.

R. I. P.

(*Petites Annales.*) A. GUINET, O. M. I.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Europe.

Nous sommes heureux d'annoncer que le premier volume de *l'Histoire de la Congrégation*, par le R. P. Ortolan, est sous presse et paraîtra bientôt. C'est le récit de toutes les fondations de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande jusqu'à la mort de notre vénéré Fondateur. Le texte est mis en lumière par des portraits, des vues, des cartes et des plans.

Ce premier volume — nous croyons pouvoir l'affirmer — ainsi que le second pour l'Amérique, l'Afrique et l'Asie, révélera aux lecteurs bien des choses ignorées ou complètement oubliées sur cette période si importante pour notre chère Famille religieuse, et déjà lointaine de nous. Les *Missions*, n'ayant paru qu'en 1861, n'ont rien ou presque rien dit à ce sujet. Il était temps d'appliquer à ce passé vénérable le mot de l'Écriture : *Colligite fragmenta ne pereant*.

Grâce aux archives de la Maison générale, et à de nombreux documents recueillis de divers côtés, ce passé a pu être reconstitué de toutes pièces et revivre pour notre

instruction et notre édification, disons même pour notre satisfaction légitime, car nous avons le droit d'être fiers de nos anciens Pères. *Gloria hominis ex honore patrum suorum.*

Journaux, revues et nouvelles venues d'un peu partout nous apprennent que la fête de l'Immaculée Conception a été célébrée dans toutes nos églises et communautés avec une solennité et une ferveur qui, grâce à Dieu, semblent s'accroître d'année en année.

De ces gerbes de fleurs, ou plutôt de ces couronnes de louanges offertes à notre Mère Immaculée nous ne pouvons signaler aujourd'hui que celle du scolasticat de Rome. D'ailleurs, le Chef de la Famille et les membres de l'Administration générale se trouvaient là, représentant l'ensemble de la Congrégation. Et puis, on a prié, on a chanté, on a disserté en toutes les langues des deux mondes. Les arts, la littérature, la philosophie et la reine des sciences, celle qui parle de Dieu, ont prêté avec bonheur, il faut en convenir, le tribut de leurs trésors pour glorifier et exalter Marie sous ses titres les plus beaux.

Le Révérendissime Vicairé Général et Supérieur du Grand Séminaire d'Ajaccio a remis entre les mains du R. P. J. Lemius, postulateur de la cause de notre Père Albini, le procès de *non cultu* fait en Corse. Sans entrer dans aucun détail du procès, disons toutefois qu'il a été instruit avec un dévouement intelligent et un généreux désintéressement que toute la Congrégation appréciera et dont elle sera reconnaissante au digne Supérieur d'Ajaccio.

Il y a déjà près de 400 souscriptions assurées à l'Album du Centenaire dont les Petites Annales ont parlé. Ce chiffre a permis au R. P. Provincial du Nord, promoteur du projet, d'en confier l'exécution à une bonne maison de gravure. Ce sera plus artistique que la phototypie. Que les retardataires qui désirent être servis se hâtent d'envoyer leurs demandes à Thy-le-Château (Belgique.)

Par sa circulaire du 8 novembre 1913, Monseigneur le Supérieur Général faisait connaître aux Pères et Frères de la Province Britannique :

1) Que le R. P. James O'Reilly, Provincial, parvenu au terme de son premier triennat était maintenu dans sa charge pour un second triennat ;

2) Que le Conseil provincial serait ainsi composé :

R. P. William Ring, 1^{er} Cons. ord. et Admoniteur,

R. P. Patrick Newman, 2^e Cons. ord.,

R. P. Thomas Leahy, 1^{er} Cons. extraordinaire,

R. P. Joseph Scannell, 2^e — —

Économe provincial : R. P. Daniel O'Ryan.

Le 11 février, fête de l'Apparition de N.-D. de Lourdes, M^{gr} l'Evêque de Leeds a consacré, dans l'église de nos Pères de Mount St-Mary's, un bel autel dédié à N.-D. de Lourdes et offert par les paroissiens désireux d'honorer et de perpétuer la mémoire du regretté Père Roche.

Après la cérémonie, le Prélat consécrateur a célébré la messe pour le repos de l'âme du Père Roche et a rappelé

dans un éloquent sermon le travail accompli pendant 21 ans dans son diocèse par le missionnaire défunt. Le Vicaire Général et les prêtres des environs avaient tenu à s'associer à l'hommage rendu au Père Roche en assistant à cette cérémonie. Daigne N.-D. de Lourdes accorder ses faveurs aux pauvres paroissiens de Mount St-Mary's en retour de leur piété et de leur générosité !

Le R. P. C. Delouche étant arrivé au terme de son 3^e triennat comme Provincial de Belgique, une circulaire de M^{gr} le Supérieur Général annonce aux Oblats de la Province que l'Administration provinciale est ainsi composée :

R. P. Antonin Guinet, Provincial.

R. P. Cyprien Delouche, 1^{er} Cons. ord. et Admoniteur.

R. P. Léopold Lionnet, 2^e Cons. ord.

R. P. Lucien Pescheur, 1^{er} Cons. extraordinaire. R. P. Charles Stubbe, 2^e Cons. extraordinaire.

R. P. Eugène Pierlot, Économe provincial.

C'est avec plaisir que nous avons appris que la Mission allemande dirigée par nos Pères de Bruxelles venait de recevoir un don particulier de 10 000 marks, soit 12 500 fr., de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, pour la construction d'une église nécessaire à l'œuvre qui progresse de jour en jour. Mais ce n'est pas sans surprise que nous avons vu divers organes de presse attribuer l'œuvre de la Mission allemande de Bruxelles à l'illustre Compagnie et décorer le Père Leyendecker du titre de Jésuite. Voilà sans doute des documents écrits, imprimés qui serviront à l'Histoire !

L'archiconfrérie du Sacré-Cœur érigée en la Basilique provisoire de Jette-Bruxelles en 1910, comprenait à la fin de l'an dernier 74 118 membres avec une élite de 600 zélatrices. Pour montrer le développement de cette œuvre de prières, d'adorations et de communions, il suffit de citer les chiffres des années précédentes : 7444 en 1910; 16 842 en 1911 et 37 734 en 1912.

Sur la demande du Conseil provincial d'Allemagne, le R. P. S. Scharsch, Assistant général, s'est rendu à Vienne, puis de là en Galicie, en Moravie et diverses contrées de l'empire austro-hongrois.

Le voyage s'est effectué du 30 janvier au 15 février, en de bonnes conditions en dépit de la saison rigoureuse. Nul doute qu'il ne serve au développement de la Congrégation.

L'Osservatore Romano du 15 février dernier annonce la nomination du R. P. Charles Thévenon, Supérieur de la Maison du Scolasticat de Rome, à la charge de Consultant de la S. Congrégation des Sacrements.

À cette heure, nous ne pouvons que signaler à la hâte cette nomination. Nous voulons, toutefois, sans plus tarder, féliciter l'élu qui a mérité cette haute marque de distinction, et, en même temps, nous réjouir avec la Congrégation entière de l'honneur qui lui revient, à elle aussi, de voir l'un de ses membres appelé à prendre part aux travaux importants et délicats de la Sacrée Congrégation des Sacrements.

Amérique

Voici dans ses grandes lignes le bilan spirituel de la paroisse de Notre-Dame de Grâce à Hull, pendant l'année qui vient de s'écouler. À l'église paroissiale, nos Pères ont distribué 175 000 communions, et si l'on tient compte de celles des communautés, de l'hôpital, etc., c'est 200 000 qu'il faut dire hardiment. Ce chiffre donne pour la paroisse une moyenne de 15 communions par fidèle dans l'année ; chaque Père en a distribué 20 000, et entendu 10 000 confessions. Ensemble ils ont fait 645 baptêmes dont 6 d'adultes, 386 sépultures et béni 123 mariages. Aux 7 messes régulières des dimanches et fêtes, ils ont toujours distribué aux fidèles le pain de la parole de Dieu, au moins sous forme de prône ou d'instruction ; et ils ont présidé aux 7 réunions mensuelles des diverses Congrégations établies dans la paroisse. Si à ce travail on ajoute : 4 communautés religieuses à desservir, 7 écoles comptant 52 classes à visiter chaque semaine; les catéchismes et le service d'une annexe ; enfin la prédication du mois de Marie et du mois du Sacré-Cœur, on pourra conclure avec le bulletin paroissial que cette année a été bien remplie.

Une circulaire du 29 novembre dernier, adressée aux religieux Oblats de Marie Immaculée de la deuxième province des États-Unis, annonce que le R. P. Henri Constantineau est parvenu au terme de son troisième triennat de sa charge de Provincial et qu'en conséquence la nouvelle administration provinciale est composée ainsi qu'il suit :

Provincial : R. P. Albert Antoine.

1^{er} Cons. ord. et Admoniteur, R. P. James Quinn.

2^e Cons. ord., R. P. Henri Constantineau.

1er Cons. extraordinaire, R. P. John Wehlan.
 2e Cons. extraordinaire. R. P. Onésime Valence.
 Économiste provincial : R. P. Henri Constantineau.

À Bronswville, le R. P. Bugnard voulut préparer ses paroissiens à la fête de Notre Dame de la Guadeloupe par la prédication d'une neuvaine. Le bon peuple mexicain en a suivi les exercices avec autant de piété que d'enthousiasme. En dépit du mauvais temps — et l'on dit qu'il pleut bien au Mexique — chaque soir l'église de l'Immaculée Conception se remplissait de fidèles avides d'entendre l'éloquente parole du P. Massaro de Houston et désireux de profiter des sermons pratiques et efficaces que l'orateur leur a si bien donnés. On devine la joie du Père recteur, à la vue des résultats magnifiques de cette manifestation de foi et de dévotion envers Notre-Dame de la Guadeloupe.

L'orphelinat Saint-Joseph de Winnipeg abrite aujourd'hui 164 enfants dont la direction spirituelle est confiée au R. P. Comeau. En cet asile, toutes les nationalités qui forment la grande métropole du Manitoba sont confondues dans une commune charité et le même dévouement. 500 orphelins ont été admis, 22 ont été baptisés, 224 ont fait la première communion depuis l'origine de cette maison bénie qui fait le plus grand honneur à son fondateur, M^{gr} Langevin.

On lit dans les *Cloches* : Le R. P. Cahill, Provincial du Manitoba, a reçu du Révérendissime Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée le décret d'érection canonique de la maison du juniorat de la Sainte-Famille à Saint-

Boniface. Le nouveau supérieur est le R. P. Josaphat Magnan, jusqu'ici directeur du juniorat.

Le R. P. Célien Gauthier s'est rendu dans la nouvelle mission fondée par le R. P. Perreault, à Berens-River (Man.), pour l'évangélisation des Sauteux. La langue des Sauteux, paraît-il, offre bien quelques difficultés et se distingue par l'absence des lettres L, R et V, si communes dans les langues européennes.

Notre école de Qu'Appelle, écrit le R. P. Hugonard, compte 275 enfants sauvages ou demi-sauvages. Ceux d'entre eux qui sont encore païens se préparent à recevoir le baptême ; les autres sont assidus à la communion fréquente qui fait régner parmi eux un excellent esprit, en dépit des différences de tribu et de langue.

Vingt-six païens Sioux, parents des enfants de notre école et venus à Qu'Appelle pour les voir, après avoir été convenablement instruits et préparés, ont été baptisés le 30 décembre dernier. Leur réserve, naguère toute païenne ou protestante, compte maintenant plus de 50 catholiques. Quand la quinzaine d'enfants qui sont ici retourneront chez eux, leur influence profitera à notre sainte religion. On le voit, l'utilité de nos écoles est incontestable.

Les *Cloches* de Saint-Boniface, en apprenant à leurs lecteurs qu'un tramway relie désormais les villes de Saint-

Albert et d'Edmonton, rappellent la fondation de Saint-Albert, en 1861. M^{gr} Taché et le P. Lacombe étaient partis de Sainte-Anne, à la recherche d'un emplacement pour fonder une mission qui permettrait de desservir l'humble chapelle de Saint-Joachim, à Edmonton. Ils arrivent sur la gracieuse colline où se trouve aujourd'hui la cathédrale. Tout à coup, M^{gr} Taché, frappé de la beauté du site, plante son bâton dans la neige et dit au P. Lacombe : « Ce sera ici. Nous placerons la mission sous le vocable de votre saint patron ; nous l'appellerons Saint-Albert ! » Le site neigeux porte une cathédrale, et l'humble chapellenie d'Edmonton est remplacée par 10 paroisses.

Le dimanche, 16 novembre dernier, M^{gr} Legal, archevêque d'Edmonton, bénissait l'église de la dixième paroisse catholique de cette ville et deux écoles paroissiales. Sa Grandeur, en communiquant cette nouvelle à M^{gr} Robert, de Nantes, annonçait sa visite *ad limina* dans le courant de 1914.

Le R. P. Laurent Le Goff, bien qu'il ait fourni une carrière déjà longue comme missionnaire, a entrepris de faire imprimer un dictionnaire montagnais qui ne comprendra pas moins de 1500 pages. Il faut dire que l'on a donné le nom de l'humble religieux Oblat à la localité pourvue maintenant d'un bureau de poste. Ça nous change un peu des rues Zola et compagnie.

Il y avait, le 6 octobre dernier, 22 ans que M^{gr} Pascal faisait son entrée dans sa ville épiscopale de Prince-Albert, alors résidence du Vicaire apostolique des missions de la

Saskatchewan. La création du diocèse de Régina, celle du Vicariat apostolique du Keewatin, ont restreint l'étendue du territoire soumis à la juridiction de M^{gr} Pascal, et par là même diminué son diocèse. Cependant, il compte encore 141 églises ou chapelles, 113 écoles que fréquentent 4000 enfants. Le désert s'est peuplé et les peuples sont évangélisés.

Un mot sur le vicariat du Yukon qui continue à se développer. Dans le cours de l'année dernière, l'église de l'Annonciation, à Prince Rupert, a été agrandie; une autre à été bâtie à Grandy Bay. Le R. P. Préfet projette de construire le plus tôt possible d'autres églises et des écoles, le long de la voie ferrée.

Asie.

Dans nombre de nos missions, le jubilé Constantinien a été l'occasion pour nos Pères de porter la parole de Dieu aux populations. Nous avons cité la paroisse de Grand Street à Negombo. La seconde paroisse, Sea Street, ne pouvait rester en arrière de sa voisine. Le R. P. Allès, missionnaire chargé de la paroisse, confia au R. P. Masset le soin de prêcher une grande retraite, source de grâces pour les fidèles et source de consolations pour les Pères.

Pareille retraite couronnée de succès a été donnée par le R. P. Gunasekera, en l'église Sainte-Marie à Marawila. Cette mission, dirigée par le R. P. Melga, a compté, dans le cours de l'année, plus de 57 000 communions, dont 1300 pendant la retraite jubilaire.

La première des deux retraites annuelles générales des Oblats de Marie Immaculée de l'archidiocèse de Colombo, a été prêchée par le R. P. Croctaine, du 3 au 10 janvier dernier.

Le R. P. Jean-Marie Masson, missionnaire de Chilaw, annonce la construction d'une nouvelle église, dédiée à sainte Agnès, dans un village de sa mission appelé Demetapitiya. Ce sera la première église de l'archidiocèse placée sous ce vocable.

D'un rapport sur la conférence de Saint-Vincent de Paul pour la paroisse de la cathédrale à Colombo, il résulte que l'Œuvre a généreusement distribué en secours matériels aux indigents les ressources qu'elle a pu se procurer. Mais fidèle entièrement à son programme, elle n'a point négligé les indigences spirituelles et a obtenu des résultats très appréciables. Nous relevons 35 conversions, 31 régularisations de mariages, 2360 visites aux pauvres, aux malades. Elle a, en outre, procuré aux hommes le bienfait de 2 missions prêchées l'une en tamoul, l'autre en singhalais ; elle a facilité l'assistance régulière à la messe du dimanche et la fréquentation d'une école du soir, à sa charge. L'ensemble représente donc une somme de dévouement et de charité qui ne le cède pas à celle des secours en nature et en argent dont les pauvres ont bénéficié.

La conférence de Borella, dont la première réunion générale avait été présidée par M^{gr} le Supérieur général, lors

de sa visite de Ceylan, a marché sur les traces de son aînée... On sait d'ailleurs que toutes les œuvres d'assistance de l'archidiocèse ont été placées, par M^{gr} Coudert, sous la direction générale du R. P. Lytton.

Une note glanée parmi les nouvelles consolantes de l'apostolat à Ceylan. Dans la seule mission de Wennappuwa, du 1^{er} septembre au 12 décembre dernier, on a distribué plus de 20 600 communions. Le jubilé a ravivé la dévotion des fidèles, et ce mouvement de ferveur continue.

En cette même mission, il y avait, le jour de la fête de l'Immaculée Conception, une première communion de 197 enfants, tous de l'âge de 7 à 8 ans, à l'exception de 25 ou 30 plus âgés, et d'une petite fille qui n'avait pas encore tout à fait 5 ans. Elle avait beau se dresser, son front dépassait à peine la table de communion ; c'est elle, cependant, qui avait donné au catéchisme les réponses les plus à propos. Notre-Seigneur a dû prendre avec plaisir possession de ces jeunes cœurs dont l'innocence est la parure.

Sur l'initiative du R. P. Jamoays, une salle de lecture, à l'usage des élèves, a été aménagée dans une aile du collège Saint-Joseph de Colombo. À l'occasion de l'inauguration qui en fut faite le 6 novembre, le R. P. Macdonald a prononcé un discours remarquable à tous les points de vue.

Le 21 décembre dernier, M^{gr} Joulain, évêque de Jaffna, administrait le sacrement de Confirmation à 95 personnes.

dans l'église de Saint-Benoît à Nallur. Ce qui rendait cette cérémonie particulièrement consolante, c'est que ces 95 personnes étaient toutes des nouveaux convertis.

Dans une lettre adressée à M^{gr} le Supérieur général, le F. Manuel a le plaisir de lui annoncer l'achèvement prochain de la salle de réunion, de 40 mètres sur 8, pour la confrérie des pêcheurs dont il s'occupe.

Afrique.

Nous croyons qu'on lira avec autant de plaisir que d'intérêt l'extrait que nous reproduisons d'une lettre adressée par S. E. le Cardinal Gotti, Préfet de la S. Congrégation de la Propagande, à M^{gr} H. Delalle, Vicaire apostolique de Natal.

« Je félicite Votre Grandeur de ce que, en dépit de ses soucis au point de vue matériel, elle n'a cessé de promouvoir, d'une manière très efficace, le bien spirituel de son troupeau.

« Avec l'aide des prêtres de votre Congrégation, ainsi que des Pères de Marianhill et des Religieuses, dont vous faites le plus grand éloge, vous avez obtenu un nombre considérable de conversions ; et ce doit être, Monseigneur, pour vous et vos collaborateurs, la récompense la plus agréable de vos efforts pour la cause du bien.

« Nous espérons que sous les conditions politiques nouvelles du Sud de l'Afrique, les intérêts catholiques seront non seulement sauvegardés, mais affermis et développés, et que votre Vicariat atteindra le plus haut degré de prospérité, aussi bien en ce qui touche l'éducation de la jeunesse qu'en ce qui regarde les missions parmi les indigènes.

« Je prie le Seigneur de couronner d'un succès complet

les progrès matériels et spirituels de la mission dont vous avez pris la direction avec tant de courage.

« ... Fr. C. M., Cardinal GOTTI,
Préfet de la Propagande.»

La mission d'Ottawa près de Verulam au Natal a été fondée le 22 mai 1908. Sa chapelle étant devenue trop étroite pour les fidèles qui la fréquentent, le R. P. Quinquis en bâtit une autre à Mount Edgecombe près d'Ottawa. En 5 ans le Père a entendu plus de 5000 confessions et distribué 25 000 communions.

« Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre vigne », telle est la prière que nous ne devons point nous lasser de redire, et dans nos maisons de formation, plus particulièrement, car de toutes les parties du monde on réclame des missionnaires ; la même demande est répétée sous toutes les formes.

En voici une qui a bien son cachet à elle.

« Monseigneur me dit que nous demandons plus de Pères qu'il ne peut nous en donner. Oui, c'est vrai ; nous sommes voraces. Mais l'on ne peut s'en étonner quand on connaît le bien fondé du proverbe cafre : Ngnana a sa lleng o shuela thanng, qui se traduit ainsi : L'enfant qui ne pleure pas dans son berceau d'antilope, meurt sur le dos de sa mère.

Il faut dire qu'ici les femmes portent leurs enfants pliés dans une peau d'antilope. Si les bébés ne crient pas, la mère peut les oublier, et ils sont exposés à mourir de faim. »

Monseigneur connaît trop nos besoins pour nous refuser le personnel nécessaire.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

ACTA SUMMI PONTIFICIS

I. — MOTU PROPRIO

De Officiis divinis novo aliqua ex parte modo ordinandis.
(Ex Acta Ap. Sedia, Vol. V, p. 449.)

PIUS PP. X

Abhinc duos annos, cum Constitutionem Apostolicam ederemus *Divino Afflatu*, qua id proprie spectavimus, ut, quoad fieri posset, et recitatio Psalterii absolveretur intra hebdomadam, et vetera Dominicarum Officia restituerentur. Nobis quidem alia multa versabantur in animo, partim meditata, partim etiam inchoata consilia quæ ad Breviarii Romani, susceptam a Nobis, emendationem pertinerent ; sed ea tamen, cum ob multiplices difficultates tunc exsequi non liceret, differre in tempus magis commodum compulsi sumus. Etenim ad compositionem Breviarii sic corrigendam ut talis exsistat, qualem volumus, id est numeris omnibus absoluta, illa opus sunt : Kalendarium Ecclesiæ universalis ad pristinam revocare descriptionem et formam, salvis tamen pulchris accessionibus, quas ei mira semper Ecclesiæ, Sanctorum matris, fecunditas attulerit; Scripturarum et Patrum Doctorumque idoneos locos, ad genuinam lectionem redactos, adhibere ; sobrie Sanctorum vitas ex monumentis retractare ; Liturgiæ plures tractus, supervacaneis rebus expeditos, aptius disponere. Jam vero hæc omnia, doctorum ac prudentum judicio, labores desiderant cum magnos, tum diuturnos ; ob eamque causam longa annorum series intercedat necesse est, antequam hoc quasi ædificium litur-

gicum, quod mystica Christi Sponsa, ad suam declarandam pietatem et fidem, intelligenti studio conformavit, rursus, dignitate splendidum et concinnitate, tamquam deterso squalore vetustatis, appareat.

Interea ex litteris et sermone multorum Venerabilium Fratrum cognovimus ipsis et permultis sacerdotibus esse optatissimum, ut in Breviario una cum Psalterio nova ratione disposito suisque rubricis adsint mutationes omnes, quæ ipsum novum Psalterium vel jam secutæ sunt vel sequi possunt. Quod cum instanter a Nobis peterent, simul significarunt se vehementer cupere, ut et Psalterium novum usurpetur frequentius, et Officia Dominicarum serventur eo studiosius, et incommodis Officiorum translationibus occurratur, et alia quædam quæ bonum videatur mutari, mutantur. Hujusmodi Nos vota, utpote rerum veritati innixa Nostræque admodum consentanea voluntati, grate equidem accepimus: iis autem obsecundandi nunc esse tempus arbitramur. Certiores enim facti sumus officinatores librarios, qui sacrorum Rituum Congregationi inserviunt, expectantes dum Breviarium Romanum decretorio modo ac definitivo corrigatur, in eo esse ut novam interim ipsius Breviarii editionem adornent. Hac uti occasione visum Nobis est ; propterea, implorato divinæ Sapientiæ lumine, consultatione habita cum aliquot S. R. E. Cardinalibus, rogataque proprii cujusdam Consilii sententia, hæc Motu Proprio statuimus, edicimus :

I. Secundum priscam Ecclesiæ consuetudinem, ne facile Officia Dominicarum prætermittantur. — Itaque nullum festum, ne Domini quidem, statuatur posthac Dominicis celebrandum; ex his tamen excipiatur, ob peculiarem ipsius naturam, ea quæ a die prima ad quintam Januarii occurrat: quam recolendo sanctissimo Nomini Jesu, propter conjunctionem quam habet cum mysterio Circumcisionis, assignamus. — Festa vero, quibus usque adhuc dies Dominica attributa erat, omnia, præter festum sanctissimæ Trinitatis, in aliam diem perpetuo transferantur. — Ne forte autem per Quadragesimam aliquod omittatur ex Dominicarum Officiis, quæ mire facta sunt ad excitandam in animis christianam pænitentiam, ejus temporis secundam,

tertiam et quartam Dominicam ad gradum I Classis promovemus.

II. Cum recitationi Psalterii celebratio Octavarum sit impedimento, id ut rarius contingat, in posterum sola duplicia I Classis, quæ Octavas integras habent, eas conservent: verum in hisce ipsis Octavis, exceptis privilegiatis, Psalmi de Feria currenti usurpentur. — Octavæ autem duplicium II Classis solo Octavo die celebrentur et quidem ritu simplici.

III. Lectionibus de Scriptura occurrenti semper adhæreant Responsoria de Tempore.

IV. Nulla, ne perpetua quidem, Festorum, quæ in Ecclesia universali celebrantur, translatio fiat, nisi duplicium I et II Classis.

Jam, quæ hic a Nobis præscripta sunt, ea quemadmodum adduci ad effectum debeant, et quid præterea novi non modo in Breviarum, sed etiam in Missale, quod cum illo congruat oportet, indidem emanet, sacra Rituum Congregatio, peculiaris *Commissionis* a Nobis institutæ consulta sequens, propriis decretis constituet, eademque tum Breviarii tum Missalis novam editionem typicam faciendam curabit.

Has ipsas quidem prescriptiones volumus, statim ut hoc Motu Proprio promulgatæ sint, valere. Sed tamen, ratione habita vel Kalendariorum quæ jam sunt confecta in annum proximum, vel temporis quod typographi requirunt, sinimus eos, qui ad officium persolvendum Romano utuntur Breviario, tum e Clero seculari tum e regulari utriusque sexus, his prescriptionibus non teneri nisi a Kalendis anni MCMXV. Qui vero aliud legitime usurpant Breviarium a Romano diversum, iis sacra Rituum Congregatio definit intra quos terminos ad easdem prescriptiones accommodare sese debeant.

Cuilibet autem liceat comparare sibi atque ad horas canonicas recitandas etiam nunc adhibere Breviaria quæ sunt in usu, dummodo tamen peculiari in libello habeat, unde Constitutioni *Divino afflatu* ac decretis quæ illam subsecuta sunt, obtemperare possit, ac simul quæ hoc Motu Proprio Nos statuimus et quidquid eandem in rem sacra Rituum

Congregatio decreverit, diligenter observet.

Atque hæc omnia constituimus, edicimus, contrariis quibusvis, etiam speciali mentione dignis, minime obstantibus.

Datum Romæ apud S. Petrum die XXIII mensis Octobris MCMXIII, Pontificatus Nostri anno undecimo.

PIUS PP. X.

SS. RITUUM CONGREGATIO

DECRETUM GENERALE

I. — Super motu proprio « Abhinc duos annos ».

(Ex Acta ap. Sedis, Vol. V, p. 457.)

Cum Ssmus Dnus noster Pius Papa X, mandaverit, ut quæ Motu Proprio *Abhinc duos annos*, die 23 præsentis mensis octobris decrevit, ab hac sacra Rituum Congregatione, juxta votum specialis Commissionis liturgicæ, opportune apteque applicarentur, hac eadem S. R. C., voluntati Sanctitatis Suæ, qua par est observantia, obsequens, hac declaranda et statuenda censuit :

I. — DE DOMINICIS ET FESTIS HUCUSQUE DOMINICIS DIEBUS AFFIXIS

1. Dominicæ quevis assignationem perpetuam cujuslibet Festi excludunt : idcirco Festa tam universalis Ecclesiæ quam alicujus loci propria, quæ hucusque Dominicis assignata fuerunt, celebrentur die fixa mensis qua in Martyrologio inscribuntur, si hæc habeatur ; secus prima die qua occurrere potest Dominica in qua hucusque celebrata sunt. Excipiuntur tamen :

a) Festum Ssmæ Trinitatis, quod Dominicæ I post Pentecosten assignatum manet.

b) Festum Ssmi Nominis Jesu, quod ab omnibus celebrabitur in Dominica quæ occurrat a die 2 ad 5 januarii, et, si ea non occurrerit vel impedita fuerit ab Officio nobiliori, die 2 ejusdem mensis.

c) Solemnitas S. Joseph, Sponsi B. Mariæ Virg., Conf.

et Ecclesiæ universalis Patroni, quæ assignabitur Feriæ IV ante Dominicam III post Pasahe occurrenti, et in ea cum sua integra Octava recoletur, redacto ad ritum Duplicem II classis alio Festo S. Joseph diei 19 martii.

d) Festum S. Joachim, fixe celebrandum die 16 augusti, inde in sequentem diem 17 translato Festo S. Hyacinthi.

e) Anniversarium Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis, quod, seorsim ab Anniversario Dedicationis Aliarum Ecclesiarum Diœcesi in tota Diœcesi die ipsa anniversaria celebrabitur, si ea innotescat : secus alia die fixa arbitrio Episcopi, audito tamen Capitulo Cathedrali, semel pro semper designanda.

f) Anniversarium Dedicationis propriæ Ecclesiæ, quod pariter, si hucusque sua propria die a singulis Diœcesis Ecclesiis celebratum est, ipsa die celebrari pergat : si vero in tota Diœcesi vel Instituto unica die recolitur consuevit Dedicationis omnium Ecclesiarum Diœceseos, hæc, extra Ecclesiam Cathedralis, in Ecclesiis consecratis tantum non vero in aliis recolitur poterit, die ab Ordinario, ut supra, designanda, quæ tamen alia sit a die Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis recolendæ assignata. Quæ item observentur de Anniversario Dedicationis omnium Ecclesiarum alicujus Ordinis seu Congregationis, quod hucusque in Dominica celebrari consueverit.

g) Festa Sanctorum vel Beatorum, quorum mentio non fit in Martyrologio, quæ tamen celebranda sunt, juxta Rubricas, die eorum natali si agnoscatur, dummodo per Litteras Apostolicæ alius dies non fuerit assignatus.

h) Festa quæ certis Dominicis post Pascha vel Post Pentecosten affixa sunt, quæ semel ab Ordinario, ut supra, assignanda erunt congruentiori Feriæ infra Hebdomadam immediate precedentem.

2. Ubi Solemnitas externa Festorum quæ hucusque alicui Dominicæ perpetuo affixa erant, in ipsa Dominica celebratur, de Solemnitate Festi Duplicis I classis permittuntur Missæ omnes, præter Conventualem et Parochialem, semper de Officio diei dicendas ; de Solemnitate vero Festi Duplicis II classis permittitur tantum

unica Missa solemnitas vel lecta. Excipitur Solemnitas externa Ssmi Rosarii, quæ, Dominica I Octobris celebrari poterit cum omnibus Missis, præter Conventualem et Parochialem, de Ssmo Rosario, ut supra dictum est de Duplicibus I classis.

Omnes Missæ de his Solemnitatibus in Dominica celebratis semper dicantur ut in ipso Festo de quo agitur Solemnitas, addita Oratione de Officio diei et aliis omnibus quæ dicendæ essent, si Festum ipsa Dominica incidisset. Prohibentur tamen in omnibus Dominicis majoribus, et in aliis Dominicis in quibus fiat Officium nobilius ipso festo cujus Solemnitas externa peragitur ; sed in casu, præterquam in Duplicibus I classis Domini Ecclesiæ universalis, in omnibus Missis quæ alioquin de Solemnitate externe celebrata permetterentur, addatur ejus Oratio sub unica conclusione cum prima. Ubi tamen adest obligatio Missæ conventualis, non permittitur in casu alia Missa solemnitas, sed Oratio de Festo externe tantum celebrato addi poterit, uti supra, in ipsa Missa Conventuali.

3. Dominicæ II, III et IV Quadragesimæ, ad gradum Dominicarum I classis evectæ, nulli in posterum cedent Festo, neque etiam Duplici I classis.

Dominica autem quæ occurrat die 2, 3 vel 4 Januarii, si in ea celebrandum non sit, juxta Rubricas, Festum Ssmi Nominis Jesu aut aliud Festum Domini, et dummodo de ipso Domino nulla fiat Commemoratio neque occurrens, neque concurrens, commemoretur in utrisque Vesperis, Laudibus et Missa, per Antiphonas, Versus et Orationes Dominicæ infra Octavam Nativitatis, sed de ea non dicitur IX Lectio Homiliæ nec legitur Evangelium in fine Missæ.

Officium vero Dominicæ quæ post Epiphaniam, superveniente Septuagesima, vel post Pentecosten, superveniente Dominica XXIV, anticipari debet, celebretur in Sabbato præcedenti ritu Semiduplici, cum omnibus privilegiis Dominicæ tam in occurso quam in concursu ad I Vesperas. Omnia dicentur de Sabbato, et in I Vesperis, de Feria VI præcedenti, præter Orationem, Lectiones, Antiphonam ad *Benedictus* et Missam propriam : et post Nonam nil fit amplius de Dominica anticipata.

II. — DE OCTAVIS

1. Octavæ Paschalis, Pentecostes, Epiphaniæ, Ssmi Corporis Christi, Nativitatis Domini et Ascensionis sunt privilegiatæ, et de eis, si quando integrum faciendum non sit Officium, semper tamen fit Commemoratio in Laudibus, Missa et Vesperis. Eorum Officium integre recitatur ut in die Festo præter ea qua suis locis adsignantur.

2. In Officio autem tum de die infra Octavam, tum de die Octava aliorum quorumlibet Duplicium I classis, etiam Domini, Antiphonæ et Psalmi ad omnes Horas et Versus Nocturnorum dicantur de occurrenti hebdomadæ die, et Lectiones I Nocturni, nisi haheantur propriæ, vel, Lectionibus de Scriptura deficientibus, sumi debeant de Festo aut de Communi, dicuntur cum suis Responsoriis de Tempore, ut infra dicitur. Dies autem Octava hujusmodi, etiam Domini, tam in occursu, quam in concursu, cedit cuilibet Dominicæ.

3. De Octavis vero Duplicium II classis universalis Ecclesiæ nihil fit nisi in die Octava, et quidem sub ritu Simplici : ita ut si occurrat in eo aliquod Officium Duplex vel Semiduplex, etiam repositum vel translatum, aut Feria major vel Vigilia, de die Octava hujusmodi fiat tantum Commemoratio juxta Rubricas. Festa vero Simplicia occurrentia commemorantur in Officio de die Octava : cui cedit etiam Officium S. Mariæ in Sabbato, in casu omittendum.

Idem servatur de Octavis Duplicium II classis alicujus Diœcesis vel particularis Ecclesiæ, quæ pariter, nisi penitus omitti velint, tantum in die Octava, et sub ritu Simplici celebrandæ erunt.

4. Octavæ Festorum particularium post diem Nativitatis Domini non amplius impediuntur.

5. Lectiones II et III Nocturni singulis diebus per Octavas Festorum Duplicium II classis Ecclesiæ universalis hucusque assignatæ, inserantur in Octavario Romano : non vero Lectiones I Nocturni, etiam si haheantur propriæ.

III. - DE RESPONSORIIS DE TEMPORE,
DE LECTIONIBUS E SCRIPTURA OCCURRENTI, ET DE ALIIS
PARTIBUS OFFICIORUM PROPRIIS

1. In Officiis tam novem quam trium Lectionum, quodcumque sumuntur Lectiones de Scriptura occurrenti, cum eis adhibeantur Responsoria de Tempore : ita tamen ut Lectiones Dominicæ cujuslibet, etiam si reponantur infra hebdomadam et simul cum Lectionibus de Feria dicantur, sumant semper Responsoria de I Nocturno ipsius Dominicæ ; Lectiones vero de Feria, si transferantur vel anticipentur, dummodo tamen simul cum Lectionibus Dominicæ non dicantur, sumant Responsoria de Feria currenti, in Feriis Temporis Paschalis noviter disponenda. Excipiuntur tamen :

a) Lectiones de Scriptura occurrenti infra Octavas privilegiatas Ecclesiæ universalis recitandæ, quæ semper dicuntur cum Responsoriis de Octave.

b) Lectiones de aliquo Initio Scripturæ occurrentis, quæ necessario ponendæ sint, juxta Rubricas, in Officiis Lectiones proprias vel de Communi assignatas habentibus, quæque dicuntur cum Responsoriis propriis de hujusmodi Officiis, si habeantur, secus cum Responsoriis de Tempore, numquam vero de Communi.

c) Lectiones de Scriptura in Dominicis post Epiphaniam positæ, quæ si infra hebdomadam transferantur, dicuntur cum Responsoriis de Feria currenti.

d) Responsoria Feria II infra Hebdomadam I post Epiphaniam et Ferie II infra Hebdomadam I post Octavam Pentecostes, quæ, si sua die impediuntur, ulterius transferuntur, juxta proprias Rubricas.

2. Responsoria quæ in Festis S. Lucie Virg. et Mart., Ss. Joannis et Pauli Mm., et S. Clementis Papæ et Mart. in I Nocturno habentur propria, ponantur in II Nocturno, loco Responsoriorum de Communi et in I Nocturno dicantur Lectiones de Scriptura occurrenti cum Responsoriis de Tempore.

3. Similiter omnia quæ in Festo S. Elisabeth Reginae et Vidulae, habentur propria, præter Invitorium, Hymnos, Lectiones II Nocturni, Versus ad utrasque Vesperas et Laudes, Antiphonas ad *Magnificat* et ad *Benedictus*, et Orationem, expungantur, et in I Nocturno item dicantur Lectiones de Scriptura occurrenti cum Responsoriis de Tempore.

4. In Commemoratione Omnium Fidelium Defunctorum, Psalmi ad Completorium et alias Horas minores, non amplius sumantur de occurrenti hebdomadae die, sed proprii assignentur.

IV. - DE OCCURRENTIA ET TRANSLATIONE FESTORUM EORUMQUE CONCURRENTIA

1. Festa Duplicia I et II classis, tam Ecclesiae universalis. quam alicujus loci propria, impedita etiam perpetuo, quocumque sublato privilegio hucusque certis Festis concessio, transferantur in primam sequentem diem non impeditam a Dominica quavis vel Vigilia Epiphaniae, ab alio Festo Duplici I vel II classis, vel ab Officiis ejusmodi Festa respective excludentibus. Eadem Festa, tam I quam II classis, in II Vesperis non admittunt Commemorationem sequentis diei infra Octavam, neque cujusvis Officii Simplicis, etiam si postera die integrum de eis celebrandum sit Officium.

2. Festa vero Duplicia majora vel minora aut Semiduplicia, quæ in universa Ecclesia celebrantur, si accidentaliter vel perpetuo impedita fuerint, non transferuntur, sed de eis fit Commemoratio juxta Rubricas, et legitur IX Lectio historica. Si tamen Festum impediens fuerit Duplex I classis Domini universalis Ecclesiae, nil fit de Festo ut supra impedito ; si vero fuerit aliud Duplex I classis, de Officio impedito fit Commemoratio tantum in Laudibus et in Missis privatis, et non legitur IX Lectio. Idem servatur de Festis propriis alicujus Nationis, Diocesis, Ordinis vel Instituti, quæ pariter, si in aliqua particulari Ecclesia suo die fuerint impedita, commemorantur vel omittuntur, ut supra Festa autem propria alicujus Nationis, Diocesis, Ordinis, Instituti vel particularis Ecclesiae, quæ, in tota Natione,

Diœcesi, Ordine, Instituto vel in sua particulari Ecclesia impediuntur si impedimentum sit accidentale, pariter commemorentur vel omittantur ut supra : si impedimentum sit perpetuum, reponantur in proximiorum diem, ab Officio Duplici a Festo Semiduplici, a Vigiliis privilegiatis et ab Octavis II ordinis non impeditam.

De hujusmodi vero Festis Duplicibus majoribus seu minoribus vel Semiduplicibus, quæ perpetuo vel etiam accidentaliter impediuntur dici poterunt Missæ privatæ ad libitum sacerdotis, dummodo officium impediens non fuerit Duplex I vel II classis, Dominica quævis, Octava I et II ordinis, dies Octava III ordinis, Feria aut Vigilia privilegiata. Hæc Missa dicitur ritu Festivo, cum 2^a Oratione de Officio diei et aliis de Commemorationibus forte occurrentibus.

3. Festa quæ hucusque tam in Ecclesia universali, quam in particularibus locis sub ritu Semiduplici ad libitum sunt celebrata, reducantur ad ritum Simplicem, de ejusque fiat Commemoratio quoties impediuntur, ut fit de aliis simplicibus juxta Rubricas. Festum tamen S. Canuti cedit Festo Ss Marii, etc. Mm., ideoque in ejus Officio commemoratur.

4. Si Patronus loci secundarius, vel alius Sanctus proprius, descriptus sit in Calendario cum aliis Sanctis, ab eis non separetur, sed de omnibus simul celebretur Festum sub ritu Duplici majori vel minori, aut Semiduplici, juxta Rubricas, nisi sub altiori ritu in Calendario sit descriptum.

5. Quando Festum aliquod Duplex majus aut minus Semiduplex occurrat in Die Octava Duplici major non privilegiata ejusdem Personæ, Officium fiat de Festo diei Octavæ convenienti, ommissa vel addita Commemoratione ejusdem Octavæ, juxta Rubricas.

V.—DE REFORMATIONE KALENDARIORUM PARTICULARIUM

1. Ut vero omnia quæ hoc decreto præcribuntur rite executioni mandentur, singuli Ordinarii, etiam Ordinum Regularium, et Moderatores generales Institutorum cujusvis generis quæ Calendario proprio utuntur, supplicem libellum, juxta Instructionem hujus S. R. C. diei 12 decembris 1912, in

Actis Apostolicæ Sedis die 1 martii præsentis anni editam, ad eandem S. C. infra proximum mensem martium anni 1914 transmittant. Qui tamen post editam Constitutionem *Divino afflatu*, proprii Kalendarii jam obtinuerint reformationem, ex officio novam ab eadem S. Congregatione sine ullis expensis recipient.

2. In hoc Kalendariorum reformatione, præter ea quæ superius disposita sunt de Festis quæ hucusque Dominicis affixa erant, sequentes serventur normæ :

a) Anniversarium Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis, etiam ubi hucusque die fixa celebrari consuevit una cum Dedicatione aliarum Ecclesiarum, seorsim celebretur, juxta superius decreta de eisdem Anniversariis hucusque diei Dominicæ affixis.

b) Festa propria, nisi aliter per Apostolicas Litteras dispositum fuerit celebranda erunt ipsa die natali, si agnoscatur ; secus ponantur in aliqua die quæ libera sit in Kalendario.

c) Duo vel tres Sancti qui sub eodem Communi comprehendantur, sicubi occurrant eadem die et sub eodem ritu sint celebrandi, unico Festo recolantur, adhihitis iis singulorum Communium partibus, quæ pro pluribus Sanctis qualitatis ejusdem assignantur, et contractis Lectionibus historicis III Nocturni, quæ tamen huic S. R. C. adprobandæ submittentur. Eadem norma servetur pro Festis ejusdem Communis, quæ ab anterioribus diebus sint reponenda.

d) Festa S. Bartholomæi Ap. et S. Ludovici Regis Conf., in omnibus et singulis Kalendaris, Romano non excluso, fixe diebus 24 et 25 augusti respectivi assignentur, nonobstante quacumque consuetudine aut privilegio. Ubi vero solemnitas externa die 25 et 26 respective celebretur his diebus permittitur unica Missa cantata vel lecta de ea Solemnitate, ut supra statutum est pro Festis diei Dominicæ hucusque affixis.

e) Privilegium quibus nonnullæ Diœceses vel Instituta gaudent, sese scilicet conformandi Kalendario Cleri Romani, aut alicujus Ordinis seu Congregationis, et alia hujusmodi, penitus aboletur.

Quæ omnia, per infrascriptum hujus S. Rituum Congre-

gationis Secretarium, sanctissimo Domino nostro Pio Pp. X in audientia diei 26 præsentis mensis octobris relata, Sanctitas Sua dignatus est approbare, et ab omnibus servari mandavit. Consulens autem eadem Sanctitas Sua pauperum præsertim clericorum indemnitati, Apostolica benignitate permittit, ut hi, pro prudenti arbitrio Episcopi, Breviaria quibus in præsentem utuntur, sine novi libelli additione, adhibere adhuc valeant, dummodo, juxta Rubricarum præscriptum, novum ordinem Psalterialem omnino servent. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 28 octobris 1913.

Fr. S. Card. MARTINELLI, *Præfectus*.

L.+ S.

+ Petrus La Fontaine, Ep. Charyst., *Secretarius*.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

F. C. Hormisdas MORIN

1859-1902. — Décès n° 569.

Le frère Hormisdas Morin est né à Saint-Paul de Joliette, diocèse de Montréal, Canada, le 29 août 1859. Il fit son noviciat à Lachine, prononça ses premiers vœux, en la fête de la Nativité de la très sainte Vierge, le 8 septembre 1876, ses vœux de 5 ans le même jour de l'année suivante, et ses vœux perpétuels le 2 décembre 1882. Il est mort à Nord-Témiskamingue le 9 mai 1902.

On pourrait résumer la vie de ce bon frère en disant que par sa conduite, il a été toujours et pour tous un sujet d'édification et d'admiration.

Il était bien ce frère convers parfait, dont un des délé-

gués extraordinaires du T. R. Père supérieur général, qui ont visité le Canada, parle en ces termes : « Religieux fidèle et prudent, vraiment digne de confiance et méritant d'être préposé aux soins des choses temporelles de la maison de Dieu ; religieux infiniment respectable par la noblesse d'un dévouement sans réserve, et la rectitude d'une vie toute consacrée à Dieu, partagée entre la prière et le travail, et à laquelle le monde n'a aucune part. »

Le frère Morin était de taille moyenne, d'une complexion et d'une santé plutôt délicates, quoiqu'il fût doué de forces physiques assez développées, et qu'il se soit livré toute sa vie religieuse aux travaux manuels, même les plus fatigants.

Il ne fut jamais esclave des exigences de son corps ni de sa santé, et il s'en était entièrement remis entre les mains de la Providence et de ses supérieurs.

Sans se prévaloir de son travail, il ne voulut jamais d'autre nourriture ou d'autres mets que ceux servis pour la communauté, même dans ses attaques de migraine.

Il était sujet à de cruels maux de tête qui, subitement, le clouaient sur un lit de douleurs et quelquefois davantage; mais aussitôt sa migraine disparue, il était à l'ouvrage. Il reprenait son travail avec une énergie qui semblait dire : « Je veux réparer le temps perdu. » Sa qualité dominante semble avoir été l'amour du travail. « Le travail, disait-il, est une condition de notre existence et de notre vocation, nul n'a été mis au monde pour n'y rien faire, à plus forte raison un religieux Oblat. Travailler, c'est imiter Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Joseph ; travailler est l'exercice propre et la première condition du pauvre ; c'est donc aussi mon devoir, puisque j'ai fait le vœu de pauvreté. »

Le courage, l'énergie et la persévérance dont il a fait preuve, lui ont permis de ne se laisser jamais rebuter par les difficultés, toujours nombreuses dans une grande exploitation comme était alors celle de Maniwaki. Sa charité et son dévouement pour ses frères ne connaissaient point

de limites. Toujours prêt à rendre service, il était gai et alerte dans sa besogne : *un tour de main*, et c'était fait. Quoique peu instruit, de ce que l'on appelle spécialités, il savait tout faire. Le Bon Dieu lui avait donné des aptitudes pour toute sorte de métiers ; aussi, quels services ne rendit-il pas aux fermiers de la communauté, et même aux étrangers, en réparant les machines agricoles ou autres qui se détraquaient de quelque manière !

À cette époque les travaux de la ferme étaient considérables; plus de quatre cents acres de terre étaient en culture et l'on était obligé de recourir à la main-d'œuvre étrangère. Mais soit pour l'exécution de ces travaux, soit pour la surveillance, le frère Morin était toujours le premier.

Peut-être, pourrait-on penser qu'il a mérité l'observation ou le reproche que Notre-Seigneur adressait à Marthe ?

« Bon serviteur, vous vous préoccupez de trop de choses, tandis qu'il n'y en a qu'une de nécessaire. » Eh bien, non ! car le frère était toujours fidèle au règlement reconnu et approuvé par l'autorité. Si des cas urgents ou imprévus lui faisaient omettre quelques exercices, il savait reprendre ces exercices au premier moment libre, et se serait privé de quelques moments de sommeil plutôt que de manquer ses exercices de piété. D'ailleurs son grand esprit de foi, son âme simple et sensible devaient lui rappeler, tout le jour, la présence de Dieu au milieu de la nature si pittoresque de Maniwaki. Les champs, les prairies, les collines, les lacs, comme les cieux, racontent, à leur manière, les merveilles de la gloire de Dieu. Son travail était donc sanctifié et par l'offrande qu'il en faisait à Dieu, et par les exercices de piété qui l'entouraient et l'animaient d'esprit surnaturel.

Il convient aussi d'expliquer jusqu'à quel point il était sensible. Si jamais homme justifia ce qualificatif, ce fut bien le frère Morin. Bien entendu, il ne s'agit pas de cette sensibilité nerveuse plutôt malade qu'un rien excite et soulève, mais de cette sensibilité, qui produit les sentiments

de compassion, de charité, de piété qui sont le privilège d'un bon cœur et d'une âme ardente pour le bien. C'est cet ensemble de qualités qui le rendait si dévoué à ses supérieurs, à ses frères et même aux étrangers. Aussi qui pourrait s'étonner que le bon frère Morin se fût, même à son insu, attaché et affectionné si profondément à sa mission de Maniwaki ? Lorsque l'obéissance l'appela ailleurs, ce fut un vrai déchirement que seul son grand esprit de foi et d'obéissance put lui faire accepter généreusement.

Dans sa nouvelle résidence, il continua sa vie de piété et de dévouement. C'est les armes à la main, qu'il s'est endormi dans le Seigneur, après avoir reçu les derniers sacrements.

Son souvenir est resté gravé dans les cœurs à Maniwaki. Lorsqu'on apprit sa mort, un grand nombre de personnes firent dire ou chanter des messes à son intention ; et dans plusieurs maisons du pays, l'on voit aujourd'hui son portrait avec celui du R. Père Laporte et des fondateurs de Maniwaki.

Mais devant Dieu, il lui reste quelque chose de plus précieux que tous les souvenirs. Son travail, sa piété, sa dévotion toute filiale envers la très Sainte Vierge lui ont acquis des mérites que Dieu, dans sa miséricorde, a couronnés pour l'éternité de la récompense qu'il décerne aux bons et fidèles serviteurs.

R. I. P.

R. P. Félix LE TEXIER.

1865-1906. — Décès n° 686.

Le 19 décembre 1906, s'éteignait à Colombo, à l'âge de 41 ans, le R. P. Félix Le Texier, l'un des plus actifs et des plus zélés parmi les nombreux missionnaires que la Bretagne a fournis à l'île de Ceylan. Avec les renseignements fournis par le « C. C. Messenger » de Colombo, et par la Semaine religieuse du diocèse de Vannes, nous allons essayer de retracer à grands traits la belle physionomie du regretté défunt.

Le P. Le Texier naquit à Royal-Pontivy (diocèse de Vannes) le 20 décembre 1865. Il fit ses études au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, comme ses trois frères. Son séjour dans cet établissement laissa des traces profondes. « Quelques-uns de ses condisciples et de ses anciens maîtres parlaient souvent de lui; ils aimaient à évoquer, les uns, le souvenir d'un camarade bien cher, plein d'entrain, à la gaieté franche et délicate, au cœur si bon, si affectueux ; les autres, le souvenir d'un élève pieux, intelligent, à l'esprit d'une si fine originalité. »

Après un court séjour au Grand Séminaire de Vannes, il se présenta au noviciat de Houthem, en Hollande, où il prit l'habit, le 18 mars 1886. Les dispositions, qui l'animèrent durant toute l'année de son noviciat, furent si bonnes et inspirèrent tant de confiance à ses supérieurs, que, dès l'émission de ses premiers vœux, il recevait son obédience pour Ceylan, et partait avec le R. P. Oillic, de Nivillac, également dans le diocèse de Vannes. Le récit de ce premier et unique voyage de France à Ceylan fournit la preuve de ce que sa vive imagination, sa plume alerte et pittoresque pouvait donner d'intérêt à une relation. « Il envoya ce récit à son ancien professeur de seconde. Celui-ci, un maître bien connu, le trouva si parfait, si animé de

cette verve joyeuse qui était celle du jeune Félix, qu'il le lut à ses élèves. Ceux-ci se souviennent encore du charme que fut pour eux cette lecture. » Mais, il semble qu'une fois arrivé sur le théâtre de son apostolat, le jeune missionnaire se soit fait une règle de s'y consacrer tout entier, en se détachant de tout le reste. Il s'est complu, disait-on, à faire l'oubli autour de lui.

C'est à Colombo, que le jeune profès fit son Oblation perpétuelle, le 19 mars 1888, et fut ordonné prêtre, par M^{gr} Bonjean, le 22 décembre de la même année. Dès le commencement de l'année suivante, nous le voyons occuper avec autant de dévouement que de zèle le poste de missionnaire assistant dans la vaste et pénible mission de Hanwella. Ses débuts furent remarquables : ils annonçaient un fructueux apostolat dont on ne pouvait que souhaiter la prolongation au delà des limites ordinaires.

Au mois d'août de cette même année 1889, l'obéissance l'appela à prendre charge de l'importante mission de Wattala, où il se dévoua avec un zèle infatigable, menant de front, avec une intelligence remarquable et une inlassable activité, les travaux d'un ministère écrasant et ceux de construction ou d'administration de 24 églises ou écoles. Les soins incessants à donner à plus de 6000 catholiques ne lui firent point oublier les bouddhistes et les protestants encore nombreux sur le territoire de sa mission. Toujours prêt à se sacrifier pour le bien spirituel de ses chrétiens et la conversion des infidèles, l'ardent missionnaire portait un intérêt tout particulier au sort des pauvres et des malheureux, qui avaient le privilège d'être tout-puissants sur son cœur. Comme missionnaire de Wattala, il avait à visiter l'hôpital des lépreux, à Hendela. Il chérissait ce ministère et Dieu seul sait combien les visites fréquentes de son ministre apportèrent de consolations et de fruits de salut aux âmes de ces infortunés. Aussi avec quelle joie le voyaient-ils arriver, parcourir leurs rangs et officier dans leur chapelle de Saint-François Xavier qu'il se plaisait à

embellir! L'église de Wattala, station principale de la mission, est dédiée à sainte Anne. C'est assez dire que le missionnaire breton y séjournait et y revenait volontiers, déployant toutes les ressources de son zèle pour développer parmi ses chrétiens une vraie et solide dévotion envers sa céleste patronne. Il y réussissait à merveille, et par sa prédication, et par la splendeur donnée aux fêtes de cette église qu'il aurait voulu voir plus grande et plus belle.

Grande était sa joie en constatant que son zèle pour le culte de sainte Anne lui fournissait l'occasion et les moyens de rendre plus forte et plus filiale la dévotion de ses chrétiens envers la très sainte Vierge.

Déjà à Hanwella, où il n'était resté que quelques mois, notre missionnaire avait beaucoup travaillé pour sainte Anne. Son séjour à Nawagamuwa, dont l'église dédiée à cette sainte est visitée par de nombreux pèlerins, avait contribué à donner à la fête patronale du 26 juillet 1889 une splendeur inaccoutumée. Les milliers de pèlerins accourus de toutes parts avaient remarqué ce jeune missionnaire dont la parole entraînant les transportait et les rendait meilleurs. Seul, durant les jours précédant la fête, il avait dû faire face à un travail énorme, la fréquentation des Sacrements (interrompue seulement par la prédication et le catéchisme) étant beaucoup plus considérable que de coutume. Le jour de la fête, on le voyait partout, organisant tout, mettant tout en train, et maintenant la foule dans l'ordre le plus parfait. Cette ardente dévotion envers l'illustre patronne des Bretons, le P. Le Texier l'avait puisée au sein d'une famille bien chrétienne, au village natal, et au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Elle ne se démentit jamais et devint même un des traits caractéristiques de sa vie et de son fructueux apostolat.

De la mission de Wattala où, pendant plusieurs années, il se dépensa sans mesure, le P. Le Texier fut appelé à Colombo où, avec le même zèle et la même énergie, il

dirigea la populeuse mais turbulente mission de Mutwal. Il eut à y fournir la même somme de travail qu'à Wattala; mais il y souffrit davantage. Ces souffrances de plus d'un genre, qu'il savait accepter et supporter en silence, loin de ralentir l'ardeur de son zèle, ne firent que le rendre plus intrépide, pour le plus grand bien des nombreux chrétiens confiés à sa sollicitude.

De Mutwal, le P. Le Texier passa, en 1896, dans le district de Négombo, pour y prendre charge de la mission de Bolawalane. Parmi les églises de cette grande mission, une était dédiée à sainte Anne. Ce fut une joie pour le missionnaire Breton qui ne négligea rien pour donner au culte de sa chère patronne l'expansion qu'il voulait lui voir partout. Dans cette mission, comme dans celles où il avait travaillé précédemment, il mena une vie d'apostolat intense et eut de plus à pousser vigoureusement la construction de la grande et belle église de la Purification de Notre-Dame, à Bolawalane. Il avait résolu d'achever cette construction imposante à laquelle ses deux prédécesseurs immédiats avaient déjà travaillé. Mais la maladie ne lui en laissa pas le temps. Ce fut là, en effet, que sa robuste santé s'altéra au point de donner des inquiétudes à ses supérieurs. Après 10 années d'un ministère aussi actif qu'avait été le sien, on ne pouvait guère être surpris d'un si fâcheux changement. En 1899, il dut donc quitter Bolawalane pour aller remplir les devoirs d'assistant du directeur de Saint-Vincent de Maggona. Acceptant de bon cœur et en toute humilité ce poste secondaire, il travailla, dans toute la mesure de ses forces, à la prospérité de la petite colonie. Son entrain habituel et sa franche gaîté le firent bien vite aimer par les nombreux enfants de l'orphelinat et du réformatoire et par tout le personnel de l'établissement.

Mettant à profit ses talents pour le chant et la musique, il organisa parmi les orphelins une chorale dont le succès dépassa tout ce qu'on pouvait espérer, étant donné la

pauvreté des éléments mis à sa disposition. Mais, ce qui perpétuera à jamais le souvenir du P. Le Texier à Maggona fut l'érection du Calvaire grandiose qui, du sommet de la plus haute colline enclavée dans la propriété de Saint Vincent, domine tout le pays d'alentour. La croix monumentale peut être aperçue à une distance de 8 à 10 milles L'érection eut lieu le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le 14 septembre 1900. La croix et le crucifix furent portés en procession sur une distance de plusieurs milles. La foule des fidèles formant ce cortège triomphal allait sans cesse grandissante. Lorsqu'elle atteignit le sommet de la colline, elle en comptait plusieurs milliers. L'érection se fit avec une solennité extraordinaire, au milieu des salves d'artillerie et des acclamations de tout un peuple. Ce fut un vrai jour de triomphe pour la croix du Sauveur. Cette manifestation grandiose était une nouvelle preuve de l'entrain et du talent d'organisation qui caractérisaient le P. Le Texier. Il avait en plus une voix puissante et sonore dont il savait admirablement se servir. Aussi, sa prédication exerçait sur les masses une action irrésistible.

Sa santé s'étant partiellement refaite à Maggona, le vaillant missionnaire, qui ne pouvait se résigner au repos, prenait, en 1901, la direction de la grande mission de Moratuwa, qui comptait alors près de 10 000 chrétiens. Elle devait être le théâtre de ses derniers travaux. Pendant 5 ans, il y travailla et s'y dévoua avec le zèle intrépide qu'on lui connaissait. Là encore il trouva une église dédiée à sainte Anne, celle de Sarikamulla. Ce fut son séjour de prédilection. Sans négliger les autres, dont la plupart étaient beaucoup plus importantes par le nombre de catholiques, il s'occupait plus particulièrement de celle-là, parce qu'étant plus pauvre, il avait plus à cœur de l'embellir et de propager le culte de sa chère sainte. Il avait comme le pressentiment qu'il trouverait là le lieu de son repos, ou du moins il le désirait.

Au mois de novembre 1906, le P. Le Texier était encore

à la tête de sa mission, lorsqu'il fut pris d'une dysenterie qui, s'ajoutant aux maladies de cœur et de foie dont il souffrait depuis plusieurs années, le réduisit en peu de jours à une extrême faiblesse. Force fut alors de le transporter à Colombo. Malgré les soins qui lui furent prodigués à la maison du Sacré-Cœur de Borella, une fièvre typhoïde s'étant déclarée, il dut être transféré dans un des appartements réservés de l'Hôpital général pour y recevoir régulièrement les visites des meilleurs médecins de la ville et les soins aussi intelligents que dévoués des Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie. Mais, en dépit de tout cela, tout espoir de guérison fut bien vite perdu. Le malade reçut alors, dans les dispositions les plus édifiantes, les derniers sacrements des mains de S. G. M^{gr} Coudert, archevêque de Colombo. Il vécut encore quelques jours, au milieu de souffrances et de prières incessantes et, le 19 décembre, il expirait, assisté de ses frères Oblats. Le nom de sainte Anne a été un des derniers noms murmurés par ses lèvres mourantes. Cette céleste Patronne allait lui obtenir la réalisation d'un des désirs les plus chers à son cœur, celui d'être enterré dans sa chapelle de Sarikamulla. Le matin même de sa mort, une messe solennelle fut chantée pour le repos de son âme dans la chapelle du Sacré-Cœur. Dans l'après-midi, après l'office solennel des matines et des laudes présidé par M^{gr} l'Archevêque, le corps fut transporté à Moratuwa.

Plus de 800 catholiques vinrent à près de 2 kilomètres à la rencontre du cercueil et l'accompagnèrent jusqu'à l'église. Toutes les maisons étaient drapées de deuil. Presque tous les habitants, catholiques, protestants, bouddhistes, étaient rangés le long des rues que suivait le cortège. À l'église même, une foule de plus de mille catholiques était déjà rassemblée. Le cercueil, placé au milieu de l'église, fut découvert pour permettre au peuple de faire ses derniers adieux aux restes mortels de son bien-aimé pasteur. Un grand nombre de ceux qui avaient pris part au cortège

restèrent dans l'église jusqu'à minuit, et même beaucoup continuèrent à prier jusqu'au matin. Le lendemain, après la messe solennelle d'enterrement, la même foule accompagna le corps jusqu'à la chapelle de sainte Anne. C'est là, dans le sanctuaire de la Patronne des Bretons, que reposent jusqu'à la résurrection générale les restes mortels du missionnaire plein de zèle et de ferveur qui est tombé au milieu de ses travaux à l'âge de 41 ans. En le perdant, l'archidiocèse de Colombo faisait une perte bien sensible.

Le R. P. Le Texier était le type du vrai Breton ; il gagnait l'affection de toutes les populations parmi lesquelles il a passé. *Fortiter et suaviter*, telle a été sa devise, que traduisaient ses actes plus encore que ses paroles. Et ceux même qui parfois se plaignaient de la rigueur avec laquelle leur Père leur imposait ses décisions, étaient les premiers à reconnaître que l'énergie de son action avait pour but leurs propres intérêts, qu'elle était inspirée par des sentiments de charité à son égard. Il s'était rendu si bien maître de la langue singhalaise, que la crainte de se tromper, qui trouble la plupart de ceux qui prêchent dans une langue étrangère et fréquemment les fait hésiter, n'existait pas pour lui. Ses sermons étaient toujours écoutés avec plaisir et profit, même par les plus instruits de ses auditeurs.

Soutenu par la dévotion la plus filiale envers sainte Anne, honorée à Ceylan comme en Bretagne, il s'est dépensé, il s'est sacrifié dans un humble et obscur dévouement aux petits, aux pauvres, aux malheureux. Ainsi se sont épuisées ses forces ; ainsi il est mort, aimé de ses chrétiens auxquels il a donné sa vie.

R. I. P.

Alphonse-Athanase MARION (F. C.)

1854-1910. — Décès no 775.

Le 27 mai de l'année 1910 mourait en notre maison de Hull, Canada, notre chère frère Alphonse Marion, et ce jour était jour de deuil pour toute la ville dont il avait été l'aimable sacristain pendant de longues années.

Le cher frère était né à Saint-Barthélemi, diocèse de Montréal, le 7 février 1854, d'une famille profondément chrétienne qui a donné aux Oblats deux Pères et deux Frères convers.

Le bon Dieu bénissait les époux Marion en leur donnant de nombreux enfants, et ceux-ci lui exprimaient leur vive reconnaissance en en donnant plusieurs à l'Église et à la religion. Déjà plus d'un s'était consacré à Dieu quand le jeune Alphonse se sentit porté au même sacrifice. À quinze ans il entendait la voix divine, *vade, vende quæ habes*, et il s'arrachait aux chaudes étreintes de ses parents pour entrer à notre noviciat de Lachine. Cet enfant déjà mûr par la vertu comprendra si bien les avantages de la vie religieuse qu'il passera généreusement à travers les épreuves du noviciat pour arriver à l'oblation perpétuelle qu'il fera le 13 novembre 1875.

Qu'est-ce que fut l'enfance du jeune Alphonse ? Nous ne le savons pas, mais nous pouvons facilement le supposer : pour quitter la maison paternelle à un âge si tendre, il faut y avoir été nourri d'un pain très chrétien, et il faut avoir des choses d'en haut une intelligence que Dieu ne donne qu'aux cœurs bien faits et purs. Il nous est donc permis de voir dans un lointain passé le petit Alphonse intelligent, laborieux, pieux et candide, menant sous le regard attentif et bon de saints parents une vie selon le cœur de Celui qui a tant aimé les enfants.

La voix divine se faisait donc entendre à l'adolescent de

quinze ans, et celui-ci se rendant à l'appel donnait dans sa personne à notre chère Congrégation un saint et fervent frère convers. C'est ainsi que Dieu ravit au monde cette âme de choix, afin qu'elle ne tombât jamais dans les pièges de sa malice, et c'est encore ainsi que le frère Alphonse, quoique mort à l'âge de cinquante-six ans, ait pu en donner à Dieu quarante et une. Lorsque l'adolescent parlait de Saint-Barthélemi pour Lachine, le monde pouvait bien répéter le mot de l'Évangile : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Ce qu'il fera ? Un saint religieux. Il se sanctifiera davantage dans la solitude du noviciat, loin d'un monde corrompu et corrupteur ; il se sanctifiera toujours dans les travaux qui lui seront confiés ; il sanctifiera les autres par ses prières et par ses exemples ; il s'immolera pour la conversion des pauvres pécheurs. Qui pourrait dire, en effet, la force de la prière partant d'un cœur que le péché n'a jamais flétri ? Qui pourrait compter les âmes conduites au ciel par le ministère obscur et caché du frère convers selon le cœur de Dieu ! Si les bons jeunes gens du monde savaient le bonheur de travailler au salut des autres ! Que notre sainte Mère leur en fasse entrevoir la douceur, et ils marcheront vers la vie religieuse, grossissant la trop petite armée des enfants si précieux à notre mère la Congrégation.

Au cours de sa vie religieuse le bon frère Alphonse reçut plusieurs obédiences et il fut chargé de diverses besognes. Il sut toujours obéir sans se plaindre, et, n'ayant donné son cœur qu'à Dieu seul, il ne lui en coûtait guère de laisser un poste pour aller en occuper un autre. Avec cet esprit religieux il passa en faisant le bien, ne laissant que des regrets derrière lui, mais ne regrettant rien lui-même, animé qu'il était de la plus admirable abnégation religieuse.

Il est difficile de dire le cachet distinctif de la vie du cher défunt. Cependant, il semblerait qu'il était surtout et avant tout un homme de règle. La régularité ne le trouva

jamais en défaut. Il était toujours là où la règle voulait qu'il fût. À la chapelle, à la récréation, au travail, il y était quand la règle l'y avait appelé. Détaché de tout et attaché à Dieu seul il n'avait qu'une ambition, celle d'être pauvre, chaste et obéissant comme il avait juré au jour de son Oblation de l'être *ad mortem usque*.

Le frère Alphonse fut chargé de diverses besognes, mais l'on peut bien dire que la plus grande partie de sa vie religieuse s'est écoulée à la sacristie. Et comme Dieu l'avait bien préparé à ce quasi sacré ministère de sacristain ! Animé d'une foi très vive qu'il mettait constamment en action par l'exercice de la présence de Dieu, il était d'un respect inaltérable pour le Très Saint Sacrement. On voyait facilement dans sa démarche, dans sa tenue, dans ses paroles qu'il avait à cœur de ne pas se familiariser avec l'autel.

Le sanctuaire était bien son affaire, et il lui donnait toute son activité et toute sa piété. Quel soin ne donnait-il pas à tout ce qui touchait de près ou de loin son église ! Aussi, était-elle rayonnante de propreté et, par conséquent, un sujet d'édification pour les fidèles.

Sacristain pieux, propre, actif, soigneux, il fut aussi un homme poli, patient et réservé. L'on sait qu'avoir charge d'une église, c'est aussi avoir un peu charge de toute une paroisse. Il s'agit donc, pour le pauvre sacristain, de répondre à toutes sortes de personnes faisant toutes sortes de demandes, ayant toutes sortes d'exigences et causant, par conséquent, toutes sortes d'embêtements et d'ennuis. Avec tout cela il n'est jamais permis au sacristain de n'être pas poli, l'impatience n'est jamais de mise et le moindre manque de réserve serait presque criminel. Le frère Alphonse était à la hauteur de la position : toujours de bonne humeur, toujours serviable, toujours poli, toujours réservé, toujours doux et modeste, il allait son chemin à la satisfaction de tous, spécialement à la satisfaction de Dieu.

Notre grande paroisse de Hull avait appris à connaître et à aimer notre bon frère. Elle le prouva par l'explosion de douleur à laquelle elle se livra au jour de ses funérailles. L'église était bondée de ces âmes bonnes et reconnaissantes; c'était vraiment le jour d'un deuil universel. Le frère Alphonse allait partir pour le ciel, quelqu'un allait manquer au personnel de notre maison de Hull. La gloire humaine que l'on s'essouffle à rechercher n'est qu'une méprisable fumée et elle passe rapidement comme elle; celle que l'on ne recherche pas se trouve et ne disparaît jamais. Le frère Marion était humble et discret, le monde l'a aimé et l'aime encore; sa mémoire est vénérée et son souvenir est vivace dans tous les cœurs.

Il a été un aimable et saint religieux ; il nous a quittés pour un monde meilleur, qu'il repose en paix et qu'il prie pour nous notre bonne Mère du Ciel.

R. I. P.

R. P. Jacques BLUM

1882-1911. — Décès no 808.

Le R. P Jacques Blum est né à Bischeim, diocèse de Strasbourg, le 9 mars 1882, et il reçut le saint baptême dans l'église paroissiale le 19 du même mois. Il fit sa première Communion le 21 avril 1895 et fut confirmé le 30 juin suivant.

Il prit l'habit au Noviciat de Saint-Gerlach, la veille de la fête de l'Assomption en 1899, prononça ses premiers vœux le 15 août 1900 et fit son Oblation perpétuelle à Hünfeld à pareille date de l'année suivante. Il reçut tous les ordres durant le beau mois de mai, consacré à notre Mère Immaculée : la Tonsure le 7, et les Ordres Mineurs le 11 mai 1902, le sous-diaconat le 21 ; le diaconat le 12, et la prêtrise le 14 du même mois des années 1903, 1904 et

1905, une dispense d'âge de 10 mois ayant été obtenue pour son ordination au Sacerdoce.

Peu de temps après ce grand jour (9 juillet 1905) le R. P. Blum reçut son obédience pour la deuxième Province des États-Unis. — Il quitta l'Allemagne au mois d'août de la même année en compagnie des Pères Chateau et Mosler et des Frères scolastiques Opfermann, Paul Hally et Jean-Joseph. Le voyage de Brême à Galveston se fit sans incident remarquable. De Galveston les voyageurs continuèrent jusqu'à San Antonio pour y recevoir du Révérend Père Provincial l'ordre de se rendre chacun dans la portion du champ du Père de famille qui lui était assignée.

À quelque distance de San Antonio, 30 kilomètres environ, se trouve une paroisse polonaise appelée Sainte-Hedwige. — Au mois d'octobre 1905, le prêtre qui la desservait mourut subitement. Monseigneur Forest, évêque de San Antonio, n'ayant aucun prêtre polonais à envoyer pour prendre soin de ces fidèles, offrit cette paroisse aux Oblats. Ceux-ci acceptèrent à la condition de pouvoir y placer deux Pères et d'avoir pour eux un travail suffisant. C'est alors que l'Évêque joignit la paroisse allemande de Santa Clara à la paroisse de Sainte-Hedwige.

Le R. P. Mosler, *O. M. I.*, fut nommé pasteur à Sainte-Hedwige, et le R. P. Blum, son assistant, fut chargé de desservir la mission de Santa Clara. Cet arrangement fut publié le jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1905.

Le R. P. Blum desservit fidèlement son petit troupeau. Le travail était dur et fatigant, surtout pendant les mauvais temps. Il lui fallait faire 18 kilomètres en voiture pour se rendre de Sainte-Hedwige, sa résidence, à Santa Clara. Quand, pendant l'été, les chemins étaient couverts de poussière et le soleil brûlant du Texas se faisait sentir, le P. Blum dans ses voyages solitaires expérimentait dans toute son acception ce qu'on entend par « porter le poids du jour et de la chaleur ».

Pour arriver à destination il lui fallait traverser un

cours d'eau appelé « Cibolo », et il n'y avait pas de pont. Juste au point où les lignes des comtés de Bexar et Guadalupe se rencontrent, il y avait un trou profond et dangereux à quelques pas du chemin. Un soir, le P. Blum, accompagné d'un autre Père, arrive au fond de la rivière. Le cheval avait soif ; voyant de l'eau dans ce trou dangereux, il s'y avança, tomba dedans et ne put s'en retirer tout seul. Les Pères ne pouvaient l'aider à cause de la profondeur de l'eau. Ils appelèrent au secours, mais les oiseaux moqueurs furent d'abord seuls à répondre. Après un quart d'heure d'attente plein d'angoisse, les Pères furent tirés de ce mauvais pas par quelques Mexicains qui vinrent à passer. Le P. Blum, en racontant cette aventure, avait coutume de finir en disant : « J'étais presque fâché contre les oiseaux qui semblaient se réjouir de notre mésaventure ». Quelque temps après, les fermiers du voisinage comblèrent ce trou dangereux en disant bien haut : « C'est par charité pour le bon Père Blum. »

Le Père avait été envoyé au Texas à cause de symptômes dangereux de consommation, que le médecin déclarait ne pouvoir se guérir que dans un pays chaud. — Sainte-Hedwige, qui est une place idéale dans cette région semi-tropicale, fit bientôt sentir sa douce influence, et le Père reprit peu à peu des forces, et put s'occuper activement du soin de ses ouailles de Santa Clara, pendant près de trois ans.

Un jeudi matin, le P. Blum voulut faire une promenade et aller à la pêche dans la rivière ; mais la fraîcheur de ses bords où il se reposa causa une sérieuse rechute qui le conduisit lentement à la mort. Ses Supérieurs essayèrent alors le climat des montagnes à quelque 60 kilomètres de San Antonio, mais rien désormais ne put arrêter la marche de la maladie.

Il fut envoyé à Castroville comme chapelain des Sœurs de la Divine Providence. C'était une place tranquille où il avait juste assez de travail pour ne pas s'ennuyer. Mais

bientôt il lui fut impossible de rester là, et il revint à la maison provinciale en décembre 1910. Pendant une année il essaya de combattre ce mal impitoyable sans pouvoir y réussir. Les remèdes les plus modernes lui furent appliqués par des médecins habiles, et le Père conserva longtemps l'espoir de la guérison. Le mal, un instant enrayé dans ses progrès, continua néanmoins son œuvre, et le 29 décembre 1911, le Père rendait son âme à Dieu. Il s'y était saintement préparé par ses années de souffrances, de travail, de piété. Sur son lit d'agonie, il répétait de toutes ses forces mourantes les oraisons jaculatoires que ses frères en religion lui suggéraient pour adoucir ses dernières souffrances, qu'il supportait d'ailleurs avec un grand courage. Il avait reçu les derniers Sacrements avec son esprit de foi ordinaire et il put renouveler ses vœux, et recevoir le Saint Viatique quelques heures avant sa mort. Le 31 décembre eurent lieu les obsèques. Monseigneur l'Évêque voulut assister au service célébré dans la chapelle du Scolasticat et adresser à la Communauté quelques mots de consolation et d'édification. Le corps fut transporté au cimetière de Sainte-Marie, où il repose à côté des autres Missionnaires qui sont morts à San Antonio.

Ce qui frappait le plus dans la vie du P. Blum, c'est son énergie de caractère, qui le portait à réagir contre les efforts de la maladie, et qui lui a permis de travailler au salut des âmes pendant les quelques années de vie sacerdotale que le bon Dieu lui a accordées. Plein de zèle et d'ardeur pour le bien des âmes qui lui étaient confiées, il lui en coûtait de déposer les armes. Il est allé recevoir la couronne des travaux qu'il a accomplis et de ceux que son zèle aurait voulu entreprendre si le bon Dieu avait jugé de ne point le rappeler si tôt à Lui.

R. I. P.

R. P. Daniel BURON

1883-1913. — Décès n° 841.

Né le 13 octobre 1883, à Prioro, diocèse de Léon, il entra au juniorat le 15 octobre 1898, prit l'habit le 7 septembre 1904 au noviciat d'Urneta, où il prononça ses vœux d'un an le 8 septembre 1905.

Parti pour Liège le 19 du même mois, avec trois autres compagnons de noviciat, il fit ses vœux perpétuels le 30 *septembre* 1906.

Il fut ordonné prêtre le 17 juillet 1910, à Liège, par M^{gr} Delalle, vicaire apostolique de Natal et célébra sa première messe le lendemain 18 juillet.

Comme junioriste il s'est toujours distingué comme un élève sérieux, appliqué, et vraiment travailleur. Par sa bonne conduite, par son sérieux, je dirai même sa gravité, il s'était attiré la confiance la plus entière de ses supérieurs et professeurs. Sa piété paraissait vraiment sincère et solide. Il vivait même habituellement dans une espèce de recueillement qui paraissait plutôt d'un novice. Toutefois, il savait s'abandonner à la joie aux moments voulus, mais toujours avec réserve et modération.

Sa modestie était telle qu'il prenait grand soin de ne jamais se mettre en avant. Il se montra obéissant à tous ceux qui avaient autorité sur lui, aimable avec ses compagnons, et il donnait à tous l'impression d'un modèle à imiter.

Pendant son noviciat, il s'appliqua à l'étude théorique et pratique des vertus religieuses et de nos saintes Règles, évitant de se signaler par rien d'extraordinaire. Il fut ce qu'on appelle un bon novice.

Au scolasticat de Liège, il sut non seulement conserver son grand esprit de foi, mais encore le développer par une constante fidélité au règlement et par l'accomplissement

généreux de tous ses devoirs de scolastique Oblat de Marie Immaculée. Il porta même très loin l'amour des vertus religieuses et, dans la pratique de la pauvreté, peut-être alla-t-il parfois à l'extrême.

Un judicieux emploi de son temps et une application soutenue au travail lui permirent, sans négliger l'étude des sciences ecclésiastiques, d'apprendre plusieurs langues : le français, l'allemand, l'italien. Pendant quelque temps, il consacra une heure par jour à l'anglais. Il avait également des dispositions pour l'éloquence et la musique religieuse. L'on ne pourrait certifier qu'il avait fait le vœu de ne jamais perdre une minute; il agissait du moins comme un religieux attentif à bien employer chacun de ses instants. Un de ses condisciples rappelle qu'il était scrupuleux observateur du silence et que l'on ne se rappelle pas l'avoir vu y manquer pendant des années entières. Ce détail montre assez l'énergie et la vertu du bon frère Buron, car s'il eut à lutter contre une légère tendance à l'originalité, il n'était cependant ni mélancolique ni misanthrope. Son caractère se distinguait plutôt par une charmante simplicité et une affabilité un peu timide qui le rendait sympathique à ceux qui vivaient avec lui et connaissaient mieux les trésors de vertus que Dieu avait déposés dans son cœur d'Oblat.

Il était déjà bien malade, hélas ! quand il reçut la grande grâce de l'ordination sacerdotale — seul — quelques jours après ses condisciples.

On comprend facilement qu'à son arrivée à San Antonio, Texas, le 12 octobre 1912, il parut bien fatigué et bien faible de poitrine. Il fut d'abord placé dans la maison provinciale à San Antonio, afin de lui donner un repos nécessaire et en même temps lui procurer l'occasion de se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise. Ce jeune Père, plein d'ardeur et de zèle pour le salut des âmes, se mit à l'œuvre en préparant des sermons pour ses missions futures. Il lui tardait d'avoir un champ de bataille, où il pût déployer ses talents et son ardeur.

Au commencement de janvier 1913, il fut envoyé à notre mission de Roma, située le long du Rio Grande, pour remplacer le R. P. Tymen, O. M. I. Ce dernier l'initia au ministère des Ranchos et lui indiqua les chemins plus ou moins difficiles qui conduisent d'un rancho à un autre.

Le R. P. Buron écrivait au Rév. Père Économe provincial, en date du 24 février : « Il n'y a qu'un peu plus d'un mois que je suis à Roma, et j'ai déjà parcouru toute la mission qui va m'être confiée. Je puis me rendre compte qu'après le départ du R. P. Tymen, j'aurai un vaste champ à défricher. Dans quelques ranchos nous avons pu confesser un certain nombre d'hommes, en d'autres, peu ou point du tout, en certaines places, les femmes mariées aiment aussi peu à se confesser que les hommes.

« Je vais employer tous les moyens naturels et surnaturels pour les convertir, et si je ne réussis pas, du moins je n'aurai pas à en rendre compte à Dieu.

« L'ignorance des enfants et des grandes personnes est extraordinaire, car on n'enseigne pas la religion dans les écoles du Gouvernement, et les parents se soucient peu de les instruire, vu qu'eux-mêmes souvent ne savent rien en fait de religion. Comment le prêtre qui les visite trois ou quatre fois par an pourra-t-il leur enseigner convenablement le catéchisme ? »

Le 26 avril, il écrivait au même Père : « J'ai passé tout le mois de mars et la moitié d'avril à visiter seul les ranchos, et j'ai eu plus d'une aventure. La plus sérieuse a été de me perdre dans les bois. J'étais déjà convaincu que le dernier jour de ma vie était arrivé, et je me disposais à faire mon testament; mais, je ne sais comment, Dieu voulut bien me conserver encore la vie. Deux fois mon cheval s'est emporté, et la divine Providence m'a gardé. J'ai, en plusieurs circonstances, ressenti les douleurs de la faim, car je ne trouvais pas assez à manger.

« — Ici on mène vraiment la vie de missionnaire, et on

ne doit attendre que de Dieu la récompense de ses travaux, car les Mexicains ne comprennent pas les sacrifices que fait le missionnaire pour les visiter et leur donner l'occasion de se confesser et de communier. Cependant, malgré la dureté du terrain, on fait du bien et, avec la grâce de Dieu, nous espérons en faire encore plus à l'avenir. Le Sacré-Cœur amollira ce terrain dur et ingrat. Le 29, je partirai pour une autre expédition de deux semaines.

« Actuellement, je suis seul à la maison; et je fais l'office de menuisier, de portier, de sacristain ; je dois soigner les chevaux et prendre soin de la basse-cour. »

Ce zèle qui le dévorait l'emporta au delà des limites de ses forces, et c'est les armes à la main qu'il mourut le 6 juin, premier vendredi du mois du Sacré-Cœur.

Laissons le R. P. Régent, *O. M. I.*, son supérieur, nous raconter ses derniers moments : « Le cher père Daniel mourait vendredi à 10 heures du soir, à San Ygnacio, à 70 milles de Roma; il expirait dans mes bras. Ce cher Père m'avait invité à aller célébrer avec lui une fête qu'il avait préparée pour le premier vendredi du mois de juin. J'arrivai à San Ygnacio le mercredi matin, il était déjà au lit. La veille il avait eu un vomissement de sang très abondant. — « Je suis heureux, dit-il en me voyant, de vous avoir près de moi. Administrez-moi les derniers sacrements, car je sens que je vais mourir. C'est ce que je fis aussitôt. Les trois jours et les trois nuits que je passai avec lui furent pour moi un grand sujet d'édification, car il fut un modèle de patience et de résignation. Il eut plusieurs vomissements de sang, mais jamais je ne surpris sur ses lèvres une plainte. « Ah ! me disait-il deux ou trois minutes avant sa mort, je n'ai pas eu le bonheur de travailler longtemps dans cette chère mission, mais je pense que le bon Dieu sera content de mon travail; je suis heureux de mourir... » En effet, il s'éteignit doucement et fit une sainte mort. Et maintenant, il repose à côté des vétérans de cette mission. Parti de San

Ygnacio avec le corps, samedi à 11 heures du matin, j'arrivais à Roma le dimanche à midi, et l'enterrement eut lieu à 5 heures du soir.

Le R. P. Tymen, qui se trouvait à quelques milles de Roma, dans un Rancho appelé Los Garcias, écrit en date du 12 juin : « Nous allions donner le Rosaire quand le P. Charles Zopfchen vint nous apporter la triste nouvelle. Le samedi à 9 heures du soir j'étais à Roma où je trouvai le frère Breuer, disposant tout pour l'enterrement. Le lendemain à midi arriva le R. P. Régent avec le corps assez bien conservé dans un double cercueil... On l'exposa dans l'église jusqu'à l'heure de l'enterrement. Les Pères Tonson et Zopfchen de Rio Grande arrivèrent un peu plus tard. La plupart des gens de Roma accompagnèrent à sa dernière demeure le corps du jeune missionnaire qui, au dire de tous, édifia la petite paroisse et toute la mission dans son bien court passage parmi nous. »

Nous sommes assurés que le Père Buron travaillera encore pour sa mission de Roma par son intercession auprès de Dieu dans le ciel où il a déjà, nous l'espérons, reçu la récompense de ses sacrifices.

R. I. P.

Nihil Obstat.

Roma:, 20 februarii 1914.

+ A. DONTENWILL, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6786,2,14.

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Province du Canada.</i> — Rapport sur la Maison Saint-Pierre de Montréal (<i>suite</i>) (T. Blanchard, O. M. I.)	1
<i>Province de Belgique.</i> — Rapport sur le juniorat de Waereghem (R. P. A. Guinet, O. M. I., Supérieur)	15
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Rapport sur la mission de Cross-Lake (Et. Bonnard, O. M. I.).	29
<i>Vicariat du Sud de l'Afrique.</i> — Lettre à M. le Supérieur Général, sur la mission de Vleeschfontein (F. Porte, O. M. I., Vicaire des Missions)	40
 NOUVELLES DIVERSES	
<i>Rome.</i> — I. Le Père de famille en audience chez le Saint-Père	57
II. — Le 25 janvier 1816	60
III. — Convocation du Chapitre de 1914.	66
IV. — Sacrée Congrégation du Saint-Office. Section des Indulgences	68
<i>Deuxième province des États-Unis.</i> — Lettres du R. P. Lecourtois à M. le Supérieur Général	69
Vicariat du Yukon. — Lettre du R. P. Coccola au T. R. Père Général	77
<i>Vicariat de Ceylan.</i> — I. En mission à quatre-vingt-neuf ans ! (C. Croctaine, O. M. I.)	81
II. — La cause de l'éducation catholique à Ceylan	84
<i>Vicariat de Natal.</i> — Echo des grèves du Sud de l'Afrique (F. Rousseau, O. M. I.)	87
NÉCROLOGIE. — Le cardinal Oreglia (A. Guinet, O. M. I.)	90
ECHOS DE LA FAMILLE	92
<i>Décrets des S. Congrégations romaines</i>	106
NOTICES NÉCROLOGIQUES.	
F. C. Hormisdas MORIN	111
R. P. Felix LE TEXIER	121
Alphonse Athanase MARION, F. C	128
R. P. Jacques BLUM	131
R. P. Daniel BURON	135

MISSIONS
DE LA CONGRÉGATION
DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE
N° 206. — Juin 1914.

PROVINCE DU CANADA

- 1. — Rapport sur le Scolasticat St-Joseph d'Ottawa,**
par le R. P. J.-M.-R. VILLENEUVE, O. M. I.
(*Suite.*) — Voir *Missions de juin 1913*, page 137.
-

Supériorat du R. P. Guillaume Charlebois.
3^e Supérieur, 1906-1913.
(*Suite.*)

Depuis qu'ont paru les précédents articles de ce rapport, d'importants changements dans le personnel du scolasticat Saint-Joseph sont survenus. Il convient de les signaler dès maintenant, afin de donner une liste complète des ouvriers qui ont bien mérité de la Congrégation par leur dévouement à notre œuvre et à celles qui lui sont connexes, pour la période comprise dans cette dernière partie de notre travail.

C'est, en premier lieu, le changement du curé de la paroisse Sainte-Famille, au mois de mars 1913. Le R. Père

Uldéric Robert, dont nous avons parlé déjà, puisqu'il fut notre économiste durant quelques années, nous revient de Maniwaki remplacer le R. P. Charles Charlebois, curé depuis environ douze ans. Ce dernier restera désormais attaché à la maison pour s'occuper d'œuvres diverses que nous exposerons plus tard.

Au mois de juin, la division de l'enseignement de la théologie morale en deux cours exige de nouveaux professeurs. On y pourvoit par la nomination des RR. PP. Philémon Bourassa et Alide Béland, arrivés au terme de leurs années d'études au scolasticat : le premier, destiné à l'enseignement de la philosophie, en remplacement du R. P. Rodrigue Villeneuve, qui devenait professeur de morale au cours de première année ; le second, chargé de l'histoire ecclésiastique et de l'éloquence sacrée. Malheureusement la santé du R. P. Béland ne lui permit point de se mettre à l'œuvre; il fut obligé de prendre du repos au noviciat de Lachine, sur l'ordre des médecins, et dès le mois de septembre, il s'y livra à des occupations qui le retinrent. En attendant le professeur qui nous manque toujours pour compléter le personnel, les autres membres du corps professoral se partagent ses attributions.

À l'ouverture des classes, les diverses charges du professorat se répartissent comme suit :

R. P. Guillaume Charlebois, supérieur, qui fait aussi la classe d'éloquence;

R. P. Jean Duvic, professeur de morale pour les trois dernières années, et de droit canon ;

R. P. François Blanchin, professeur de dogme pour les deux cours, chargé aussi du chant.

R. P. Charles Charlebois, professeur de théologie pastorale, s'occupe également de diverses œuvres extérieures ;

R. P. Rodrigue Villeneuve, professeur de morale, première année, d'histoire ecclésiastique et de liturgie ;

R. P. François Marcotte, professeur de philosophie, seconde année ;

R. P. Arthur Joyal, professeur d'écriture sainte, et de sciences physiques;

R. P. Victor Jodoin, économiste, préfet spirituel des Frères convers ;

R. P. Philémon Bourassa, professeur de philosophie, première année.

Outre le R. P. Uldéric Robert, curé, le R. P. Georges Verreault s'occupera de la paroisse en qualité de vicaire, à la place du R. P. Joseph Denis, qui a reçu son obédience pour la première province des États-Unis.

Quelques mois s'écouleront à peine et la maison passera sous la conduite d'un nouveau supérieur. L'on sait, en effet, que le R. P. Guillaume Charlebois a été nommé provincial de la province du Canada, au commencement de novembre, et que le maître des novices, bien connu par son dévouement et ses œuvres antérieures parmi nous, le R. P. J.-D. Dalpé, est appelé à prendre la direction de notre communauté. Il y arrive le 26 décembre. Ces changements offrant une occasion favorable à d'heureux commentaires, et à l'expression des sentiments qu'ils ont provoqués dans tous les cœurs, nous nous réservons d'en dire un mot ailleurs.

Passons tout de suite à l'étude du personnel des scolastiques, depuis l'année 1904, date du dernier rapport paru dans les *Missions*.

II. - Mouvement et composition du personnel des scolastiques.

a) Nombre des scolastiques.

Le nombre des scolastiques a subi des variations assez sensibles au cours de ces années. De plus de 60 qu'il était en 1904, il est même descendu à 40, en 1910. Mais cette baisse importante n'est que momentanée, puisqu'il revient

à 60 en 1911, pour ne fléchir que légèrement dans la suite. Tout compte fait, cette diminution n'accuse pas un recul, mais s'explique, d'une part par la cessation de l'envoi de sujets européens au scolasticat canadien, ce qui s'était pratiqué depuis longtemps; d'autre part, par le rappel des scolastiques venus des États-Unis, désormais retenus au scolasticat de Tewksbury ; enfin, par l'obédience donnée à quelques-uns des nôtres pour Rome et San-Antonio. Pendant ces années, le nombre des vocations recueillies en dehors de la Province du Canada a été minime, de sorte que le chiffre de 40 sujets n'avait rien d'alarmant.

Mais depuis 1909, la Province du Manitoba et le Vicariat de l'Alberta-Saskatchewan ont fourni des recrues plus nombreuses, gage du développement de ces régions au point de vue de l'influence de la Congrégation. Ce nombre ira en augmentant, grâce aux deux Juniorats de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface, et de Saint-Jean l'Évangéliste, à Edmonton. Les Révérends Pères provinciaux et vicaires de Missions de l'Ouest ne dissimulent point leur désir et leur intention de fonder un scolasticat dans cette contrée. De fait, la préparation en est commencée. Pour nous associer paternellement à leurs espoirs, nous souhaitons voir leur projet réalisé selon leur gré, au plus tôt; mais nous ne voulons point le cacher, le scolasticat Saint-Joseph regrettera cette source de recrutement, n'ayant eu jusqu'ici qu'à se féliciter des sujets venus de ce côté.

b) *Composition au point de vue des différentes nationalités.*

On aimera peut-être savoir la variété qu'offre à ce point de vue notre scolasticat. Car c'est bien là une de ses caractéristiques, comme du reste de toute la Congrégation, que l'on y vive en paix en une communauté assez mêlée. Sans exiger de personne le sacrifice de ses droits et de ses préférences naturelles, sans tendre à faire de nos jeunes gens des cosmopolites et des sans-patrie, on s'efforce de leur faire

garder intacte et au-dessus de toute autre considération, la charité chrétienne et l'esprit religieux qui doit tout dominer en eux.

Cela étant, les petits froissements d'un moment qui proviennent autant des différences de tempéraments ou de caractères que de la diversité de races ou d'origines, ne sont que des peccadilles dont aucune société sur la terre, même la plus parfaite, ne peut être complètement exempte, parce que ces petites misères sont inhérentes à la faiblesse de la nature humaine; au demeurant, les témoignages spontanés ou officiels que nous pourrions ici enregistrer établiraient sans conteste le *cor unum et anima una* des vrais enfants de Dieu.

Le tableau suivant peut en dire quelque chose.

Il y avait 64 scolastiques présents dans la maison au 1^{er} janvier 1904, époque à laquelle s'arrête le dernier rapport, et 126 autres y sont entrés depuis, soit un total de 190. Sur ce nombre, on peut compter pour les dix dernières années 154 Canadiens-français, 6 Canadiens franco-américains, 9 Irlandais canadiens, 10 Irlandais américains¹, 5 Français : quelques Anglais et Allemands des États-Unis ou de l'Ouest canadien.

Nous devons faire remarquer l'avantage particulier que nous a donné fréquemment cette situation pour l'acquisition de la langue anglaise, indispensable dans beaucoup de nos œuvres sur ce continent. Il y a lieu de noter aussi que tous les Canadiens américains et nombre de Canadiens-français savent déjà très bien l'anglais à leur arrivée au scolasticat. De leur côté, ceux de langue anglaise ou allemande apprennent le français, ce qui leur rend de même grand service. Le bilinguisme bien compris, non seulement est un précieux perfectionnement personnel, mais encore

¹ On sait que dans l'Amérique du Nord, le mot *américain* est appliqué spécialement aux hommes et aux choses des États-Unis. Le mot *canadien* pris absolument se dit très souvent des Canadiens-français, premiers colons du Canada après sa découverte.

il donne une incontestable supériorité dans l'ordre pratique.

La proportion des scolastiques de langues autres que le français va augmenter quelque peu, par la venue des sujets de l'Ouest, s'ils ne sont point rappelés trop tôt dans un autre scolasticat. Durant les dix ans dont il est question, 16 sujets dont 9 de langue française sont venus du Manitoba et de l'Alberta-Saskatchewan ; 5 sortaient du Juniorat de Saint-Boniface, et 5 du petit séminaire de Saint-Albert ou du Juniorat de Strathcona-Edmonton.

c) *Provenance des sujets.*

Une considération intéressante, à propos du recrutement de nos vocations, c'est celle du rendement de nos juniorats. Nous venons de parler de ceux de l'Ouest, encore à leurs débuts. Qu'en est-il pour le Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa? Il nous a donné 68 sujets en dix ans, soit presque une moyenne de 7 annuellement.

Encore que nos désirs ne sachent pas se borner et aillent au delà des résultats acquis, il faut bien constater que les institutions de ce genre, en Amérique, pour des Congrégations de religieux prêtres, ne vont pas beaucoup au delà. À quoi cela tient-il ? En ce qui concerne le Juniorat de la province du Canada, nous savons que ni les sacrifices, ni les dévouements ne lui ont fait défaut, pas plus que la culture des directeurs, ni leur zèle à développer dans les jeunes âmes les dispositions requises pour la vie religieuse. Mentionnerons-nous le contact des junioristes avec les élèves de l'Université, où ils vont chaque jour prendre leurs leçons ? L'esprit moderne, la faiblesse des caractères, suffisent-ils seuls à expliquer comment sur un Juniorat de 100 élèves, dont une quarantaine de nouveaux chaque année, il n'y a en définitive qu'une moyenne assez restreinte de novices, qui persévèrent jusqu'au scolasticat ; sans parler de quelques-uns qui peuvent encore se deta-

cher par la suite ? Il ne m'appartient pas de trancher cette délicate question. L'on a vu des années presque stériles, d'autres très abondantes. Pourquoi ? Ce point est loin de nous laisser indifférent, puisqu'un certain nombre de nos scolastiques sont appelés à travailler aux œuvres de ce genre et qu'après tout il intéresse la Congrégation entière et chacun de ses membres.

Nos juniorats doivent d'autant plus s'efforcer de fournir un maximum de bonnes et solides vocations, que celles qui nous viennent d'ailleurs se font plus rares et sont plus difficiles à recruter. Avons-nous quand même trop à nous plaindre ? Dans la dernière décade, 85 élèves des collèges-séminaires de la province de Québec ont pris place au scolasticat, à savoir respectivement : 12 du collège de l'Assomption; 11 de celui de Montréal et 11 aussi de celui de Joliette; 8 de chacun de ceux de Québec, de Sainte-Marie de Monnoir, et de Sainte-Thérèse; 6 de Nicolet; 5 de Lévis ; 4 de Sainte-Anne de La Pocatière ; 4 de Valleyfield; 3 de Saint-Hyacinthe; 3 de Trois-Rivières; 1 de Rigaud et 1 de Rimouski.

Les vocations, à la vérité, ne sont point rares dans ces maisons qu'anime un excellent esprit, mais, outre que les Ordres et Congrégations religieuses du Canada sont nombreux à se les partager, il faut reconnaître que leur nombre devrait être plus grand encore pour répondre aux besoins des œuvres. Il le serait sûrement si l'éducation familiale dans nos bonnes populations canadiennes ne fléchissait un peu au souffle d'américanisme, de sensualisme et de lâcheté, qui nous vient d'une civilisation trop hâtive et par conséquent superficielle et trop terre à terre. Les jeunes gens, on l'a dit ailleurs, sortent de leurs familles tout pleins de caprices, mais dépourvus de volonté vraiment ferme et virile. Les santés fléchissent,

l'idéal baisse, le sacrifice a perdu de sa beauté attirante, le dévouement tend à disparaître devant un égoïsme de plus en plus raffiné. Peut-on s'étonner qu'en de telles conjonctures Dieu trouve relativement peu de gerbes à moissonner dans le champ de la jeunesse actuelle, où il jette pourtant à pleines mains la semence de l'apostolat et de la vocation religieuse par le moyen de nos maisons d'éducation ?

C'est bien là, pour l'avenir du catholicisme en Amérique comme en Europe, l'une des questions les plus graves et les plus angoissantes pour ceux qui ont la redoutable mission de maintenir et de développer le règne de Dieu. Pour que de saints prêtres, de zélés missionnaires et de fervents religieux nous soient donnés en abondance, il est urgent que de nos cœurs s'élève vers Dieu la prière suppliante :

Envoyez, Seigneur, dans notre vigne, des ouvriers qui soient les coopérateurs de Jésus-Christ, et qui se dépensent et se sacrifient pour les âmes. *Mitte operarios, Domine, in vineam tuam, qui sint cooperatores Christi, et se impendant et superimpendant pro animabus.*

Parmi les raisons qui contribuent à restreindre le nombre de nos recrues dans les collèges, il faut compter, outre la multiplicité des Instituts religieux, l'influence de certains directeurs de conscience, trop exclusifs dans le choix qu'ils proposent ou trop impérieux dans les indications qu'ils donnent à des jeunes gens, de leur côté trop passifs, qui se croient liés et enchaînés par la décision personnelle du guide de leur intérieur. Espérons que les récentes précisions doctrinales en matière de vocation ne seront point perdues ni pour les directeurs ni pour leurs dirigés. Si les prêtres dont nous parlons se pénétraient davantage de l'excellence de la vie religieuse et du ministère apostolique, s'ils en donnaient à leurs pénitents une notion plus juste et capable de seconder leurs désirs, si également ils s'inspiraient d'un esprit catholique et sans le limiter étroitement

à telle œuvre ou à tel diocèse, nul doute qu'un plus grand nombre d'âmes se dirigeraient dans les noviciats.

C'est à tous nos missionnaires, dans leurs relations fréquentes avec ces prêtres ou leurs élèves, qu'incombe la tâche de faire tomber les préjugés, et de dissiper les préventions du parti pris. Nos Pères des missions sauvages, nos évêques surtout, par leurs visites dans les collèges, peuvent faire le plus grand bien. L'on a entendu parfois des institutions se plaindre de la trop grande réserve des nôtres à ce sujet, en comparaison de ce que font d'autres sociétés, et avec fruit, alors qu'à plusieurs titres, nous aurions sur elles un avantage incontesté.

Il ne se devrait trouver personne dans la Congrégation, dirons-nous après une voix plus autorisée, qui n'ait à cœur de se susciter par son propre zèle toute une pléiade de successeurs. La prière, les démarches discrètes, le grand attrait de la sainteté et du bon exemple rendent surtout cette obligation facile à remplir.

Quant à la province du Canada, nous sommes heureux de constater et de signaler avec gratitude, tout en désirant qu'elle s'augmente encore, la sollicitude de nos missionnaires à cette fin; chaque fois qu'ils ont prêché, dans les divers collèges nommés plus haut, des retraites à l'ouverture des classes, les résultats au point de vue du recrutement ont été sensibles. Nous ne voulons excepter personne, mais on nous permettra de nommer ici à part le R. P. Arthur Guertin qui, dans sa carrière de missionnaire, a toujours déployé un grand zèle à cette intention et qui a établi dans sa paroisse de Hull, depuis qu'il y est supérieur, une œuvre de vocations; le R. P. Victor Lelièvre, aussi de Québec, le grand ouvrier de la dévotion au Sacré-Cœur, qui fait le bien partout où il passe et attire une haute estime pour la Congrégation. Une retraite pour le choix d'un état de vie a même été prêchée récemment au petit Séminaire de Québec par l'un des nôtres, et il est à

croire que d'autres maisons nous ouvriraient leurs portes pour ce genre de travail, si consolant de sa nature, si fructueux au point de vue du recrutement.

d) *La persévérance des sujets.*

Il ne suffit point, toutefois, qu'il nous vienne des sujets, leur choix prudent et les garanties de leur persévérance n'importent pas moins. Des 190 scolastiques dont nous nous occupons, après avoir retranché les 31 qui ne sont pas encore rendus au temps voulu pour leur oblation perpétuelle, il restera 128 professions, dont une dizaine faites ailleurs qu'ici et une trentaine de sorties.

Le chiffre de trente et un départs est sérieux sans nul doute, mais, tout bien considéré, il n'a rien d'anormal. En premier lieu, nous croyons bien qu'il n'existe pas en Canada un seul institut religieux de prêtres qui puisse enregistrer un enrôlement de 128 recrues dans l'espace de dix ans. D'un autre côté, si le nombre des renvois est élevé à cause de la prudente sévérité dont on fait preuve pour l'admission des candidats, soit au noviciat, soit aux premiers vœux, il prouve, et c'est son côté rassurant, que nos sujets ne sont point admis sans discernement. L'on n'a jamais eu grand sujet de regretter la nécessaire sévérité qui fait sortir de chez nous ceux qui n'y sont point appelés. Au reste, l'esprit de l'Église est bien propre à nous rassurer : *Compertum longe melius esse ut alicqualiter claudantur januae ingredientibus ne postea late reserentur exeuntibus... Qualitatis tamen quam numeri potius sollicita Ecclesia Christi*¹.

¹ Decretum 7 sept. 1909 de quibusdam in religiosas familias non admittendis

À propos d'admission, disons que même les scolastiques, qui ont eu à subir les premiers la règle des trois ans de probation, au lieu d'un, après le noviciat et avant l'émission des vœux perpétuels, ont béni l'Église, dans sa sagesse et dans sa prudence, de la leur avoir imposée. Une fois guéris de la blessure faite à leurs premiers espoirs, ils ont compris que, de leur côté, ces quatre années d'épreuve pénétreraient plus profondément leur âme de la grandeur de la consécration à laquelle ils doivent aspirer ; qu'ils l'accompliraient, après quatre ans de préparation, peut-être sous le coup d'une moins tendre émotion, et de transports plus contenus, mais aussi avec une connaissance plus réelle des sacrifices auxquels ils s'engagent et de la portée de l'acte qu'ils posent, partant d'une volonté plus énergique, d'un cœur plus surnaturel et plus généreux.

Que si leur vocation à l'origine a pu être indécise et hésitante, quatre années devront suffire à les fixer sans imprudence dans un sens ou dans l'autre; ils ne s'exposeront point à s'accuser eux-mêmes ou à accuser les autres plus tard, du moins avec quelque semblant de raison, d'avoir trop présumé de leurs forces, une si longue expérience de la vie religieuse les garantissant contre toute ignorance et témérité. S'ils venaient ensuite à douter de leur vocation, ce ne pourrait être que la conséquence de leur infidélité aux vœux et aux ferventes promesses de leur oblation ou la suite de leur lassitude dans l'immolation quotidienne à laquelle ils avaient consacré leur vie. Mais supposé leur intention droite, et aussi leur constance à vivre selon la règle, ils n'auront qu'à se féliciter des liens d'or qui les ont enchaînés et qu'ils voudront baiser avec toujours plus de fidélité et d'amour.

L'application depuis trois ans du nouveau règlement, au sujet de l'oblation perpétuelle, a eu peut-être pour conséquence que quelques-uns nous ont quittés, qui, en

d'autres circonstances, eussent été enrégimentés dans nos rangs ; mais rien ne prouve qu'ils ne seraient pas partis plus tard.

Quoi qu'il en soit, voici quelques détails à ce sujet. Des scolastiques entrés depuis le 1^{er} janvier 1911 au 1^{er} janvier 1914, c'est-à-dire depuis la mise en vigueur des nouvelles règles, 6 sont sortis avant la première rénovation de leurs vœux annuels, 2 avant la seconde, 1 avant l'oblation perpétuelle.

Si ces départs ne sont point sans causer quelque impression pénible, par ailleurs ils contribuent aussi à faire réfléchir ceux qui sont dans leur stage de probation, à leur faire estimer plus surnaturellement leur sainte vocation, à se tenir dans une humilité plus profonde, abandonnés aux miséricordieux desseins de la Sagesse divine, dont on n'a jamais à se plaindre, mais uniquement à se féliciter de la place, si minime soit-elle, qu'elle nous accorde dans l'Église de Dieu.

Au surplus, l'autorité n'a pas eu à faire, dans ces dix années, des renvois bruyants, des expulsions proprement dites; ceux qui nous ont quittés l'ont fait, la plupart du temps, d'eux-mêmes, sur les conseils de leur directeur spirituel. Une dizaine d'entre eux sont entrés au séminaire ou sont déjà prêtres séculiers, plusieurs nous ont gardé un attachement aussi durable que sensible, et la Congrégation semble assurée de leur respect et même de leurs services dans les nouvelles voies où la Providence a dirigé leurs pas. Ce qui provient, on a lieu de le croire, du soin que l'on a toujours mis à pratiquer l'article 836 de nos saintes Règles : « Les Supérieurs tâcheront, en intimant à un sujet la sentence de son renvoi, d'en adoucir la peine par leur charité et leur bonté, afin qu'il se retire, s'il est possible, bien disposé à l'égard de la Société dont il ne fait plus partie. » L'on aime à se réclamer d'un Fondateur qui a poussé, jusqu'à cet extrême, la délicatesse de son affection pour tous ceux qui ont été même temporairement les siens.

e) *Ordinations et obédiences.*

Le scolasticat n'a point fini son œuvre quand il a engendré à la vie religieuse ceux que Dieu lui amène : il reste encore à leur montrer la splendeur du Tabernacle, à leur faire gravir les degrés du saint autel, à leur faire remettre la clé des pouvoirs du sacerdoce qui leur permettra de puiser dans les trésors du Saint des saints pour leur sanctification et celle des âmes.

Grâces en soient mille fois rendues à Dieu : les joies de lui donner un prêtre, nous les goûtons fréquemment.

En effet, il y a eu 87 ordinations sacerdotales chez nos scolastiques, de 1901 à 1914, en y incluant les quelques-uns qui ont été faits prêtres au juniorat ou à l'Université; mais en laissant de côté ceux qui ont été ordonnés soit à Rome, à Tewksbury, au Texas, au Manitoba et dans l'Ouest, où l'obédience les a préalablement conduits, au nombre de 24 ou 25.

Après l'ordination, l'obédience : c'est dans l'ordre des choses, bien que parfois cet ordre soit renversé. Nous nous réjouissons qu'une scrupuleuse exactitude à mettre en pratique les décisions du Saint-Siège et ses recommandations par rapport à l'intégrité des études théologiques et philosophiques, nous ait gardé, en ces quatre ou cinq dernières années, tous nos étudiants jusqu'à la dernière heure de leurs cours, sauf les exceptions motivées par la maladie. L'esprit de discipline, on le comprend, ne peut qu'y gagner. Le sérieux de la formation, l'unité et la solidité des connaissances y sont également intéressés.

En définitive, tout le monde y trouve son avantage, les inférieurs comme les supérieurs, les œuvres comme les ouvriers. Il va sans dire que le passage d'un scolastique d'une maison d'études dans une autre ne se fait pas sans

offrir parfois quelque inconvénient, mais cet inconvénient peut être compensé par certains avantages.

Soit du noviciat, soit du scolasticat, huit sujets canadiens ont été envoyés à Rome, en ces dix ans. Sept sont allés finir leurs études à Tewksbury ; ils appartenaient déjà à la première Province des États-Unis. Huit sujets canadiens ont été envoyés au scolasticat de San-Antonio pour y terminer leurs cours et entrer ensuite dans la seconde Province des États-Unis. Une dizaine ont cherché au Manitoba ou dans l'Ouest un climat plus favorable à leur santé, et qui leur permit de continuer leurs études.

Dans l'ensemble, les obédiences données aux scolastiques, soit à la fin de leurs études ou auparavant, se répartissent ainsi : 62 pour la province du Canada, dont 22 pour l'Université d'Ottawa et 8 pour le scolasticat; 16 pour la Province du Manitoba ; 9 pour la première Province, 8 pour la seconde Province des États-Unis ; 7 pour le vicariat de l'Alberta-Saskatchewan ; et 2 pour chacun des vicariats de Ceylan, du Keewatin et du Yukon, soit un total de 108 obédiences.

En ce qui concerne les divers genres de ministère auxquels ils ont été consacrés, 50 ont été placés dans des maisons d'études, collèges ou maisons de formation, pour y enseigner ou y remplir quelque autre fonction connexe à l'enseignement ; 24 ont été attachés au ministère des paroisses, dessertes et œuvres similaires ; 21 à l'évangélisation des sauvages ; 8, soit au sortir même ou peu de temps après leur sortie du scolasticat, ont pris rang parmi les missionnaires de retraites et autres œuvres de prédication.

Il va de soi que nous ne parlons que de la première obédience, et qu'il est arrivé assez souvent que le ministère confié d'abord, ne l'a été qu'à titre provisoire et pour les besoins du moment, particulièrement en ce qui regarde l'enseignement. C'est un grand avantage qu'un aussi bon nombre de nos jeunes Pères soient passés dans des maisons

d'études où la régularité, la retraite et le travail intellectuel sont bien propres à les tremper dans la science et la vertu dès les premières années de leur vie sacerdotale, et à leur fournir des munitions pour toute leur carrière ! Évidemment, cet avantage ne saurait faire oublier que le succès des œuvres d'enseignement pourrait laisser à désirer si elles ne comptaient à leur service que de jeunes professeurs, sans aptitudes spéciales et sans préparation immédiate pour ces occupations.

Oserons-nous exprimer ici un seul regret ? Il est arrivé que quelques-uns de nos jeunes Pères, dans les postes de confiance où on les a placés, ont été surchargés de travail, de sorte que leur santé, et surtout le soin qu'ils doivent donner aux exercices de la vie intérieure en ont souffert ; on trouverait là peut-être une explication suffisante de ce fait que certains talents ne se soient point développés, que certaines vertus aient été ébranlées, et qu'on n'ait point reçu de ces sujets la pleine mesure qu'on pouvait légitimement en attendre.

Nous n'osons point nous flatter que nos scolastiques, au jour de leur obédience, soient déjà des hommes mûrs, prémunis contre toute erreur ou toute faiblesse. Le scolasticat est le foyer de la famille religieuse, et ceux qui en sortent sont encore des adolescents, tout pétris de bonnes intentions et d'aptitudes précieuses, mais adolescents quand même et non point hommes faits... Ils ont besoin de direction, d'encouragement et de sympathie. C'est à leurs aînés qui sont près d'eux de les leur donner généreusement et abondamment.

En général, et sans exclure la fragilité commune à la nature humaine, les témoignages rendus à nos jeunes Pères ont été excellents.

De leur part, les supérieurs du scolasticat n'ont jamais rencontré de résistance en communiquant les obédiences ; au contraire, souvent ils ont été émus de l'empressement

qu'on a mis à accepter les plus crucifiantes pour la nature, ou les moins attendues et les moins conformes aux inclinations personnelles ; comme par exemple celles qui ont envoyé nos jeunes Pères vers les froides et difficiles régions du Yukon ou du Keewatin, dans les missions sauvages de l'Ouest, ou plus près de nous dans la mission encore bien pénible et absolument isolée de la baie d'Hudson, qui appartient, il est vrai, à la province du Canada, mais qui est digne, en tout point, d'un vicariat des missions étrangères; cette mission a pourtant reçu quatre de nos jeunes missionnaires ; l'un d'entre eux y a laissé sa santé, après avoir failli y perdre la vie.

Nos scolastiques aiment à se rappeler qu'en entrant dans la Congrégation ils n'ont dû se proposer, dans la sincérité de leur âme et l'ardeur de leur zèle, que de se dévouer à toutes les œuvres saintes que peut inspirer la charité sacerdotale »... selon la formule qu'ils ont aperçue au frontispice de nos saintes Règles.

C'est bien, en définitive, l'obéissance qui rend sublime et féconde notre vie, et l'obéissance principalement qui est le grand sacrifice de l'oblation faite au pied des autels !

Ce sera pour cet *Ecce ego, mitte me* du religieux obéissant, qu'il entendra à son heure dernière la parole du Maître de la vigne : *Euge, serve bone et fidelis*. C'est donc la pratique de cette surnaturelle vertu qui mesure la qualité du véritable apôtre, du saint Oblat de Marie Immaculée.

(*A suivre.*)

J.-M. RODRIGUE VILLENEUVE, O. M. I.

II. — Rapport sur la Maison de Maniwaki.

Par le R. P. L.-H. GERVAIS, Supérieur.

Le présent rapport sur la maison de Maniwaki est le premier fait pour nos *Missions* depuis la fondation de la maison. Or, il y a plus de soixante ans que les Oblats sont arrivés ici¹. On comprendra facilement qu'il nous faut laisser de côté bien des détails, qui pourraient intéresser, pour nous en tenir aux grandes lignes et aux faits principaux.

Maniwaki, mot algonquin qui veut dire « Terre de Marie », est situé à quatre-vingt-dix milles au nord de la ville d'Ottawa, au confluent de la rivière Désert et de la rivière Gatineau. C'est à cet endroit que le gouvernement canadien concéda aux sauvages algonquins venus d'Oka, diocèse de Montréal, une réserve de dix milles de longueur sur six de largeur. Ces sauvages, maintenant tous catholiques, furent d'abord visités par des missionnaires séculiers qui venaient de temps en temps leur donner une mission.

À cette époque, il n'y avait pas de « Blancs » résidant à Maniwaki, appelé le « Désert » par les bûcherons au service des Compagnies de bois auxquelles le gouvernement avait vendu une immense étendue de forêts dans cette région. Chaque automne, des centaines d'hommes passaient par le Désert, comme cela se pratique encore aujourd'hui, pour se rendre à leur travail soit sur le bord des lacs, soit le long des deux rivières mentionnées plus haut.

¹ Tout commentaire serait superflu.

I. — Résidence de Maniwaki.

Le P. Clément, qui avait visité le haut de la Gatineau plus de deux ans avant la fondation d'une mission permanente, vint résider à Maniwaki, accompagné du P. Andrieux, au commencement de l'année 1851.

M^{gr} Guigues avait deux choses en vue, en envoyant les Oblats établir une résidence au milieu des forêts de la Gatineau : la desserte plus suivie des nombreuses familles sauvages qui habitaient la réserve, et les missions dites des chantiers, qui se faisaient durant l'hiver. Là, les Pères rencontraient nombre d'hommes et de jeunes gens qui ne voyaient jamais le prêtre ailleurs. C'est aussi de la résidence de Maniwaki que les Oblats se rendaient dans les missions sauvages plus éloignées : missions du haut de la Gatineau, du Saint-Maurice et même de la Baie d'Hudson. Encore aujourd'hui les missions sauvages de la Barrière, du Grand Lac et du Saint-Maurice, dépendent de cette maison.

La première visite pastorale eut lieu au mois de février 1853, lorsque M^{gr} Guigues vint à Maniwaki pour y administrer le sacrement de Confirmation. Il y avait déjà une école tenue par des institutrices laïques.

Deux mois à peine après la visite pastorale, le R. P. Déleage fut désigné pour remplacer le P. Clément. Il arriva à Maniwaki le 4 avril 1853, et y demeura plus de vingt-six ans ; aussi est-il considéré par les anciens paroissiens comme le fondateur de la mission.

Le P. Déleage fit venir des paroisses où il avait exercé le saint ministère un certain nombre de familles qui s'établirent sur des terres, alors couvertes de bois, devenues aujourd'hui d'assez bonnes fermes. La plupart de ces cultivateurs, les premiers à s'établir dans la région, étaient Irlandais. Les Canadiens-français ne tardèrent pas à venir

se fixer à côté des colons irlandais. Quelques-uns venaient directement des différentes paroisses de la province de Québec ; mais le plus grand nombre étaient des bûcherons qui connaissaient déjà Maniwaki pour y avoir passé bien des fois en se rendant aux chantiers.

Tels furent, avec les familles sauvages établies sur la réserve, les premiers paroissiens de Maniwaki. Les bûcherons font rarement de bons cultivateurs. Accoutumés à la vie des bois, inconstants et aventuriers, ils négligent la culture de leurs terres, et quittent volontiers leurs fermes et leurs familles, pour passer huit et jusqu'à dix mois de l'année au milieu de la forêt et au flottage du bois sur les rivières. Ce fut le malheur de la région de la Gatineau d'avoir été colonisée par cette classe de gens.

Une maisonnette construite par le P. Clément servit d'habitation à nos Pères, jusqu'à ce qu'une maison-chapelle offrit à la communauté un logement plus habitable. Il ne faudrait pas croire cependant que c'était un palais. M^{gr} Guigues, dans son acte de visite de 1860, dit avoir éprouvé une grande satisfaction en voyant les améliorations faites depuis sa dernière visite : « La résidence des Pères, écrit-il, qui était alors une véritable cave, est maintenant propre et convenable.

Dans le but d'être utile aux colons, le P. Déléage fit construire une scierie et un moulin à farine, au rapide des Os, quatre milles plus haut que Maniwaki. Ce moulin fut emporté par la crue des eaux au printemps de 1860. On en construisit un autre à huit milles de Maniwaki, sur un rapide de la rivière Joseph. Cet endroit devenu paroisse, il y a quelques années, est encore connu sous le nom de Moulin-des-Pères.

Du 2 septembre 1849 au 1^{er} novembre 1867, outre les noms déjà mentionnés, nous trouvons soit dans les registres paroissiaux, soit dans le *Codex historicus*, les noms

des Pères Reboul, Laverlochère, Pian, Lebret, Babel, Brunet, Guéguen, Nédélec, Pallier et Mangin. Tous ces Pères ont exercé le ministère à Maniwaki; les uns durant quelques mois seulement, d'autres durant plusieurs années. Ces dix-huit années virent la fondation de la plupart des missions du haut de la Gatineau et desservies par les Oblats de Maniwaki jusqu'à ce qu'elles fussent en état de recevoir un curé.

Depuis assez longtemps déjà la chapelle publique, qui se trouvait au second étage de la résidence des Pères, ne suffisait plus aux exigences de la population. Par ailleurs, la difficulté de trouver des institutrices laïques pour les enfants blancs et sauvages, obligea les Pères de s'adresser à une Congrégation de religieuses qui se chargeât de l'école. Mais cette innovation se doublait d'une autre difficulté : si on obtenait des Sœurs, il leur fallait une résidence. C'est alors que le P. Déléage entreprit la construction de notre maison, en même temps que celle de l'église.

Les Sœurs Grises d'Ottawa acceptèrent de fonder une maison à Maniwaki. Elles arrivèrent en septembre 1870, et durent habiter pendant quelque temps une maisonnette, première habitation des Pères. Lorsque les Oblats prirent possession de notre maison actuelle, les Sœurs Grises entrèrent dans la maison-chapelle. L'étage qui avait servi de chapelle fut divisé en classes, et la maison fut connue sous le nom de couvent des Sœurs Grises.

La résidence des Oblats, œuvre du R. P. Déléage, est une belle construction en pierre, à trois étages, mesurant 68 pieds de longueur sur 46 de largeur. Elle était assez vaste pour servir de maison de campagne à nos Frères scolastiques qui, jusqu'en 1885, venaient chaque année y passer les deux mois de la belle saison.

En 1868, le R. P. Vanderberghe bénit la première pierre de l'église paroissiale actuelle. Construite il y a 44 ans, cette église est devenue la plus belle de toute la région de

la Gatineau. Toutefois, vu l'exiguïté de ses dimensions, elle ne suffirait pas aujourd'hui au nombre croissant des paroissiens, si nous n'y disions plusieurs messes le dimanche. Bénite par M^{gr} Guigues en 1871, cette église était cependant loin d'être terminée ; elle ne devait l'être que bien des années plus tard. Tout l'intérieur était à faire, et celui qui écrit ces lignes se souvient qu'en 1883, il manquait encore à l'église une voûte, des autels, des bancs et même un escalier pour monter à la galerie de l'orgue, ou l'on se rendait par une espèce d'échelle. C'est pourtant entre ces quatre murs dénudés que nos Pères firent les offices paroissiaux pendant plus de quinze ans. Si durant la saison d'hiver, ils se servaient de la sacristie les jours de semaine, il fallait bien faire les offices du dimanche dans l'église, quelquefois par un froid variant de 25 à 40 degrés.

Toutes ces constructions nouvelles avaient entraîné de grandes dépenses, et les revenus de la mission étant peu considérables, la résidence de Maniwaki se trouva grevée d'une lourde dette que vint augmenter le désastre d'une exploitation forestière, entreprise avec les meilleures intentions, mais qui échoua complètement, prouvant une fois de plus que, pour aucun motif, le prêtre ne doit s'immiscer dans des affaires de ce genre.

Nos Pères étaient chargés, comme nous l'avons dit plus haut, de la paroisse de Maniwaki, du soin des sauvages, ainsi que des missions des chantiers. En outre ils devaient s'occuper de la desserte des blancs dans cinq ou six autres missions, qui sont devenues de florissantes paroisses, aujourd'hui desservies par le clergé séculier.

Nous lisons dans le rapport du R. P. Provincial au chapitre général de 1873: « C'est par nos Pères de Notre-Dame du désert que le bassin de la rivière Gatineau a été évangélisé; ce sont eux qui y ont attiré la population catholique et formé des paroisses. Si, dans quelques années, ce pays entre de plein droit dans la catégorie des sociétés

parfaites, nos Pères pourront se vanter d'y être pour quelque chose. »

Les paroisses dont il est ici question sont celles de la Visitation de Gracefield, dont la première église et le premier presbytère ont été construits par les Oblats; puis les paroisses du Lac Sainte-Marie, de Saint-Gabriel de Bouchette, de la Sainte-Famille, de Notre-Dame du Laus située sur les bords de la rivière du Lièvre, auxquelles vint s'ajouter plus tard, Sainte-Philomène de Montcerf.

De 1869 jusqu'à la fin de l'administration du R. P. Déléage, c'est-à-dire jusqu'en 1879, nous trouvons dans le personnel de la résidence de Maniwaki, les noms des Pères Beaudin, Lauzon, Richer, Therien, Barou, Mauroit et Simonet. Ces deux derniers desservirent les missions des environs durant de nombreuses années.

En 1879, le P. Déléage quitta Maniwaki après s'être dévoué à l'évangélisation du haut de la Gatineau durant vingt-six ans. Toute la population de la région, protestants comme catholiques, ont toujours tenu le P. Déléage en haute estime ; et c'est avec les plus grands éloges que les anciens paroissiens parlent de lui encore aujourd'hui. Pour plus amples renseignements sur l'œuvre du fondateur de Maniwaki, nous renvoyons le lecteur à sa notice nécrologique.

Les deux successeurs immédiats du P. Déléage, le R. P. Médéric Prévost, supérieur de 1879 à 1887, maintenant économe à Hull, et le R. P. Pian, supérieur de 1882 à 1892, encore de résidence à Maniwaki, continuèrent les œuvres commencées par leur prédécesseurs. Suivant la recommandation que leur en avait faite le R. P. Provincial, ils s'appliquèrent à diminuer la dette qui pesait sur la mission. Tous se mirent de la partie, Pères et frères convers. Par le travail assidu et le dévouement de ces derniers, le terrain comprenant environ 200 acres, concédé à la Congrégation par le gouvernement fédéral, devint la belle

ferme que nous possédons aujourd'hui. Le revenu des missions, la vente d'un certain nombre de propriétés et des produits de la ferme, joints à l'observance plus que stricte du vœu de pauvreté par les membres de la communauté diminuèrent peu à peu le montant de la dette.

Jusqu'en 1885, les frères scolastiques venaient annuellement d'Ottawa passer leurs vacances à Maniwaki, où le personnel de la maison, en particulier le R. P. Pian, supérieur, étaient toujours heureux de les recevoir. Les frères étaient les hôtes de la maison de Maniwaki depuis la fin de juin, jusqu'à l'Assomption, fête patronale de la paroisse. Pendant leur séjour ici, ils étaient chargés du chant et des cérémonies de l'église; ils donnaient même des concerts en plein air une ou deux fois chaque semaine. Outre les membres de la chorale, il se trouvait parmi les frères un nombre d'instrumentistes assez considérable pour former une jolie fanfare, dont notre Supérieur général actuel, M^{gr} Dontenwill, était le premier clarinettiste. Si les paroissiens de Maniwaki aimaient à voir revenir les scolastiques chaque année, les frères de leur côté soupiraient après le jour où il leur serait permis de prendre leurs canots d'écorce et leurs tentes pour remonter la Lièvre et la Gatineau.

Le nouveau scolasticat devait s'ouvrir en septembre 1885, et l'on ne savait pas si les frères retourneraient à Maniwaki pour leurs vacances. Le P. Pian, supérieur de la maison, et le P. Froc, directeur des frères, décidèrent de faire planter une croix sur la montagne tout près de la maison, en souvenir des vacances passées pendant tant d'années à Maniwaki. Si j'ai bonne souvenance, Sa Grandeur M^{gr} Ovide Charlebois, alors scolastique, aidé de quelques confrères, construisit la croix que le R. P. Froc bénit avant le départ. Cette croix commémorative dura 24 ans. Elle portait l'inscription suivante : « *Erexerunt Fratres Scholastici, anno 1885.* » Quand en 1909, elle tomba de

vétusté, le supérieur actuel la fit immédiatement remplacer.

Les scolastiques avaient fait leurs adieux à Maniwaki. Pourtant ils y retournèrent presque tous l'année suivante, le scolasticat n'ayant pas encore fait l'acquisition d'une maison de campagne ; mais ce fut la dernière fois. Seuls les scolastiques enseignant au collège, devenu depuis l'Université d'Ottava, continuèrent de venir à Maniwaki pendant deux ou trois ans.

Le genre de vacances que l'on prenait alors à Maniwaki, convenait-il à de jeunes religieux qui passaient l'année à l'étude ? Il est bien permis d'en douter, tant au point de vue religieux, qu'au point de vue de la santé. Pour ne parler que de ce dernier, il est certain que, malgré la prudence et l'autorité du R. P. Mangin, et ceux qui l'ont connu savent s'il était capable de modérer même les plus bouillants, il se commit bien des imprudences, qui n'étaient pas de nature à améliorer la santé des scolastiques.

Jusqu'ici les supérieurs de Maniwaki avaient été curés de la paroisse. À la fin de 1885, le R. P. N.-S. Dozois, aujourd'hui premier assistant de Monseigneur le Supérieur général, fut nommé curé d'office. Je transcris du Codex historicus : « Trois mois seulement après son arrivée à Maniwaki, le R. P. N.-S. Dozois fut nommé curé d'office de l'église, charge remplie jusque-là par le R. P. Pian et par les supérieurs de la résidence. Il prêcha souvent en anglais, en algonquin et en français, faisant les catéchismes en ces langues. Il procura dès 1886 une grande retraite aux Canadiens, prêchée par le R. P. Brunet, et aux Irlandais, par R. P. Van Laar. Il établit en 1886 la société des Amis du Cœur de Jésus, dont il fut le directeur jusqu'à la fin de 1887; il obtint aussi l'érection de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Tandis que le R. P. Pian s'occupait des travaux d'achèvement de l'église, le R. P. Dozois, animé d'un grand zèle

pour la décence du culte, relevait la magnificence des cérémonies ; telle la messe de Pâques en 1886, ou la réception de Monseigneur l'Archevêque, en cette même année, et dont la beauté fut digne d'une ville épiscopale. Notons encore qu'un nouveau cimetière dont il traça les lots se couvrit de belles tombes. Les occupations du ministère paroissial lui parurent trop absorbantes, à cause des fréquentes absences que réclamaient l'œuvre des chantiers et la mission du Saint-Maurice, auxquelles il devait consacrer beaucoup de temps. Il se fit donc relever de la charge de curé par le Révérend Père Provincial en octobre 1888.

La mission de Maniwaki commençait à prendre l'aspect d'une paroisse régulière. Le R. P. Hormisdas Perreault, qui succéda au R. P. Dozois comme curé d'office, continua l'œuvre de ce dernier. Mettre la mission de Maniwaki sur le pied de nos paroisses régulières n'était pas chose facile, car elle était formée d'une population en grande partie composée d'épaves des chantiers, venues s'échouer ici de tous les coins de la province. Accoutumés comme ils l'étaient de vivre à leur guise, et de se faire desservir *gratis pro Deo*, ces gens étaient peu préparés à apprécier les services que les Pères leur rendaient depuis nombre d'années. Ce fut surtout lorsque le nouveau curé voulut mettre en vigueur l'ordonnance de M^{gr} Duhamel concernant le « support »¹, qu'il éprouva de la résistance de la part des paroissiens, et en particulier de la part de ceux qui avaient été le plus favorisés par les Oblats, dès le commencement de la mission. Le R. P. Garin, de Lowell, qui se connaissait en fait d'établissement de paroisses, disait : Si vous voulez que les paroissiens apprécient le dévouement du prêtre, faites-les donner largement et pour le prêtre et pour l'église. Malheureusement les Oblats avaient trop ignoré ce principe, à

¹ Taxe payée par les fidèles pour l'entretien du clergé paroissial dans les pays où le gouvernement ne lui assure pas de traitement régulier.

Maniwaki et dans les missions environnantes. Aussi Monseigneur l'Archevêque, dans sa visite pastorale du 17 août 1889, demande, dans l'intérêt du diocèse, et en prévision de l'avenir, que le curé exige des paroissiens de Maniwaki un traitement dont il fixe le minimum. La même année, dans sa visite aux missions desservies par les Pères de Maniwaki, Sa Grandeur oblige les gens à payer à leurs missionnaires un support convenable, et cela sous les sanctions les plus sévères, et la menace, si l'on ne veut se conformer à cette décision, de fermer les portes de l'église.

C'est au R. P. Perreault qu'incombait le devoir de mettre ce règlement à exécution dans la paroisse de Maniwaki, et il était l'homme qualifié pour le faire. « Le Père Perreault, dit le Codex, a exercé l'office de curé de Maniwaki pendant quelques années. Il s'est distingué par beaucoup d'énergie et d'esprit d'ordre; parmi les paroissiens il a laissé un nom très respecté, à cause du zèle qu'il a déployé et de son habileté à conduire la Société des Dames de Sainte-Anne, et la Congrégation de Marie Immaculée pour les jeunes filles, œuvres qu'il a fondées. Il a rencontré, il est vrai, quelques opposants à l'occasion du support ; mais il est permis de croire qu'il était difficile de faire autrement. »

À cette dernière remarque du Codex, j'ajouterai que c'était même impossible qu'il en fût autrement, étant donné l'état d'esprit de la population qui avait été accoutumée à croire qu'elle rendait service au prêtre en accomplissant ses devoirs religieux. D'ailleurs le Père Curé n'a fait que mettre à exécution les ordonnances épiscopales, et malgré le zèle qu'il y a apporté, après vingt années, nous sommes encore loin d'obtenir des paroissiens un effort convenable, tant il est difficile de faire comprendre aux fidèles leurs obligations sous ce rapport.

(*A suivre*).

L.-H. GERVAIS, O. M. I., *sup.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Maison de Saint-Charles.

(*Suite du Rapport publié, en juin 1913, p. 154.*)

III. — De ceux qui ont bien mérité de Saint-Charles. — Les Pères professeurs. (Suite.)

1891. — 16^o *Le R. P. Jean Eyerund.* — Le R. P. Eyerund, junioriste à Heer, et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles, venait d'entrer au scolasticat à Bleyerheide, quand il en fut rappelé pour prendre dans le corps professoral de Saint-Charles la place du R. P. Abhervé (voir *Missions*, juin 1913, p. 154). Il arriva ici le 1^{er} octobre 1891, et fut deux fois professeur, de 1891 à 1894 comme frère scolastique, et de 1896 à 1902 comme Père, en tout neuf années. Les deux années 1894 et 1895 qui s'y intercalent, il les passa au scolasticat de Liège pour achever ses études théologiques et être ordonné prêtre.

Le chroniqueur a résumé le tout dans les lignes suivantes, à la date du 27 juillet 1902, jour où eut lieu, en son honneur, une petite séance d'adieux : « Pendant six ans — sans compter les trois ans qu'il a passés ici comme frère scolastique — le R. P. Eyerund s'est voué généreusement à l'œuvre si importante du juniorat comme professeur, confesseur, second et premier assesseur, directeur du théâtre, du chant et de la musique, se dépensant avec un zèle auquel on ne peut que rendre hommage ; ce qu'il a fait notamment pour le chant et par suite pour la beauté de nos fêtes religieuses, ainsi que pour le charme de nos séances et de nos fêtes de famille, Dieu seul le sait, et

ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée qui furent chargés parfois des mêmes besognes. »

Le lendemain, 28 juillet 1902, le R. P. Eyerund quitta Saint-Charles pour se rendre à la maison d'Arnhem, on il devenait missionnaire. Deux années plus tard, un travail de mission l'ayant amené dans nos parages, il vint nous surprendre agréablement ; c'était pour la fête du Sacré-Cœur, à la solennité de laquelle il avait autrefois contribué si souvent. Au mois de septembre 1907, nos junioristes eurent le plaisir de l'avoir comme prédicateur de retraite et d'admirer en lui un missionnaire éloquent, bien capable d'impressionner fortement les masses. Enfin, comme l'un des premiers junioristes, il fut présent en 1910 aux fêtes jubilaires de la maison.

17° *Le R. P. Augustin Nachtwey.* — Sans avoir été l'un des tout premiers junioristes, ce Père compte cependant parmi les anciens de Saint-Charles ; car il y entra comme élève peu après l'ouverture de la maison. Il y revint comme professeur immédiatement après son noviciat au mois d'août 1891, et y resta jusqu'en 1898 sans interruption et sans passer par le scolasticat; il occupa donc le poste de professeur sept années entières. La première année (1891-1892) nous le voyons chargé de la sixième; les quatre années suivantes (1892-1896) il enseigna surtout les sciences et les mathématiques, et les deux dernières années (1896-1898) il fut professeur de seconde. Pendant quelque temps il fut également chargé de la direction des frères convers postulants et d'une section du chant. Comme professeur de sciences il s'est acquis le mérite d'avoir bien monté notre cabinet de physique; car l'achat d'un grand nombre des instruments qui s'y trouvent aujourd'hui, est dû à son initiative.

Au mois d'août 1898, notre Révérendissime Père Général, étant de passage à Saint-Charles, donna au R. P. Nachtwey son obédience pour les missions de la Cimbébasie.

C'était un vrai sacrifice pour notre maison. Comme le remarque la chronique locale, avec le R. P. Nachtwey nous perdions un confrère qui « avait fait preuve en tout d'un talent et d'un dévouement que l'on ne saurait méconnaître, et que l'Auteur de tout bien récompensera magnifiquement ». Le 26 août 1898 il nous dit adieu, et prit le chemin de la lointaine Cimbébasie. Trois années plus tard il y devenait préfet apostolique, et c'est comme tel que nous eûmes le plaisir de le saluer ici en 1905, vers la Pentecôte. Plusieurs fois encore, pendant la période qui nous occupe, Saint-Charles fut heureux de le revoir; une fois même, au printemps de 1910, il vint donner à nos junioristes une conférence qui les intéressa vivement : elle avait pour sujet cette Cimbébasie, où beaucoup de leurs devanciers travaillent à la propagation de l'Évangile et les invitent à les rejoindre pour se livrer au même travail.

1892. — 18° *Le R. P. Georges Nordmann.* — Ce Père, que nos lecteurs connaissent déjà comme le premier de tous nos junioristes allemands (voir *Missions*, décembre 1910, p. 389), arriva comme professeur à Saint-Charles au mois d'août 1892, venant du scolasticat de Liège avec le R. P. Metzinger et n'étant encore que diacre. Il fut chargé de la sixième. Au mois d'août 1893 l'obéissance le donna comme socius au R. P. Abhervé, maître des novices à Saint-Gerlach ; il ne passa donc qu'une année à Saint-Charles en qualité de professeur. Au mois de décembre 1908, après la tenue du dernier chapitre général, dont il avait été membre comme délégué de l'Alberta, nous reçûmes la visite de ce dévoué Père, visite, on peut le dire en toute vérité, attendue et désirée depuis longtemps ; car pour notre communauté ce ne pouvait être qu'un plaisir spécial de revoir enfin et de saluer en lui, après treize ans, le premier junioriste allemand de Heer.

1893. — 19° *Le R. P. Joseph Hector.* — Le R. P. Hector

partage avec tant d'autres l'honneur d'avoir été junioriste à Heer et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles. C'est aussi à Saint-Charles qu'il dit sa première messe le 2 juillet 1893; il arrivait, écrit le chroniqueur à cette date, « du scolasticat de Liège pour se dévouer à l'enseignement et à l'éducation des junioristes ». Il s'y dévoua, dans toute la force du terme, pendant deux ans, de 1893 à 1895; et il l'eût fait plus longtemps, si l'obéissance ne lui eût confié le poste si important de maître des novices à Saint-Gerlach; c'était au mois d'août 1895, trois mois après la fondation de la province d'Allemagne, dont il forma ainsi les premiers novices. Mais dans la suite il donna à notre maison d'autres preuves de son sincère dévoûment, en y prêchant la retraite annuelle cinq fois : une fois aux Pères, au mois d'octobre 1902; une fois aux frères convers, en septembre 1895; trois fois aux junioristes, savoir en novembre 1897, au mois d'octobre 1904, et en novembre 1908. Or, chaque fois, comme le constate notre chronique, il le fit avec le talent et l'éloquence d'un véritable apôtre. Qu'il reçoive ici nos meilleurs remerciements.

20^o *Le R. P. Maximilien Kassiepe.* — Le R. P. Kassiepe, l'un des plus renommés missionnaires et orateurs populaires de toute l'Allemagne, appartient aussi à la première période de notre histoire. Ayant le désir de se consacrer à la vie de missionnaire, à laquelle il se sentait appelé, il entra, en 1891, au juniorat de Saint-Charles pour y achever ses humanités. Il y retourna après son noviciat, au mois d'août 1893. Avec le R. P. Classen (voir *Missions*, juin 1913, p. 166) il eut part à la fondation de la *Maria Immaculata* en 1893, et du *Missionsverein* en 1894, et fut occupé presque exclusivement ou principalement à ces deux importantes œuvres. Dès les premiers mois de 1896 il contracta une double maladie grave; mais grâce aux soins spéciaux qu'on lui fit donner d'abord à Saint-Charles même, puis en France, il fut suffisamment rétabli pour se rendre en été à

Hünfeld, où le scolasticat de la province d'Allemagne venait de s'installer; et grande, bien grande fut la joie de notre communauté de le revoir au printemps de l'année suivante (1897), revêtu de la dignité sacerdotale, rangé parmi nos ouvriers évangéliques, plein de vie et d'ardeur, lui qui avait été, pour ainsi dire, aux portes de la mort.

Outre cette visite, il nous en fit dans la suite plusieurs autres, toutes aussi agréables qu'utiles à notre maison. Qu'il nous soit permis d'en marquer ici les principales suivant notre chronique. 1^o Au mois d'octobre 1898, étant de maison à Hünfeld, il vint prêcher la retraite annuelle à nos junioristes, sur lesquels sa haute taille et sa puissante voix, autant que sa mâle éloquence, lui firent gagner un grand ascendant, et son sermon de clôture, ajoute le chroniqueur, fut « une gracieuse allocution sur la sainte Vierge, que l'on eût certainement regretté de n'avoir pas entendue ». — 2^o Au mois de janvier 1904, étant venu assister au conseil provincial, il fut retenu plusieurs journées au milieu de nous, et il en prit occasion pour faire de nouveau du bien à notre jeunesse. Nous étions au soir du 1^{er} février, en la fête du R. P. Ignace Watterott, supérieur de la maison. « Bien que l'heure soit déjà avancée, écrit ici le chroniqueur, nous ne sommes nullement fâchés de voir le R. P. Kassiepe agrémenter le menu de notre souper. En effet, vers la fin du repas, l'excellent et zélé missionnaire demande la parole pour un instant, et naturellement il l'obtient. En termes éloquentes bien sentis et pleins de belle humeur, il rappelle d'abord à nos enfants quel grand bonheur c'est pour eux de se trouver dans ce juniorat de Saint-Charles, où il est entré lui-même à l'âge de 25 ans, par conséquent après avoir vécu assez longtemps dans le monde pour en connaître les misères et les fausses joies. Vivement applaudi par ses jeunes et sympathiques auditeurs, il les exhorte ensuite à se préparer dès maintenant à leur futur ministère par l'acquisition des sciences, de l'esprit de foi... de la vertu enfin», toutes choses indispensables

pour de vrais missionnaires. — 3^o De vrais missionnaires ! le R. P. Kassiepe voulut contribuer lui-même à en augmenter le nombre dans notre Congrégation; car à la rentrée de 1907, il nous amena toute une phalange de nouveaux junioristes originaires des environs de Saint-Nicolas, où il était supérieur. — 4^o Enfin, au mois de septembre 1909, il prêcha la retraite annuelle des Pères de Saint-Charles. En relatant cette retraite au codex, le chroniqueur dit avec raison : « Tous seront heureux d'entendre, huit jours durant, une parole vraiment apostolique appuyée des exemples d'une vie vraiment vertueuse. »

Il est encore plusieurs bienfaits de ce genre, dont notre communauté est redevable à l'excellent P. Kassiepe; mais ils appartiennent à une autre époque pour laquelle nous les réservons.

21^o *Le R. P. Louis-Marie Lejeune.* — Ancien junioriste de N.-D. de Sion, et plus tard professeur dans cette maison, le R. P. Lejeune arriva à Saint-Charles en 1893, dans le courant de l'été, et y resta jusqu'en décembre 1896. Membre de l'administration locale, il eut pour occupations principales l'enseignement de la théologie morale pour les frères scolastiques professeurs et la direction du chant; il rédigea également le *Codex historicus* pendant plusieurs mois. Bien qu'il ne fît point de cours régulier à nos junioristes et qu'il ne possédât point parfaitement leur langue, il leur portait néanmoins un grand intérêt, les entretenait aussi souvent que cela pouvait se faire, et leur témoignait en toute rencontre la bonté d'un père et l'affectueux dévouement d'un véritable ami de la jeunesse : excellent moyen de leur faire du bien, de gagner leur confiance et de les attacher à leur vocation.

Outre le ministère très apprécié qu'il exerçait ainsi au sein de notre communauté, *in abscondito domus Dei*, le R. P. Lejeune donna quelques travaux de retraites, de missions, etc., en France ou en Belgique. C'est en se ren-

dant en Lorraine pour un travail de ce genre et en passant à Liège qu'il y reçut du T. R. P. Soullier, alors supérieur général, son obédience pour nos œuvres du Canada. L'extrême regret de voir partir le bon et pieux Père et la reconnaissance que la communauté entière lui devait, trouvèrent leur expression dans la petite fête qu'on lui fit selon nos bonnes traditions de famille. Nos prières l'accompagnèrent dans le nouveau monde, et les cœurs de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître et de bénéficier de son zèle resteront à son honneur la preuve vivante de cette belle parole du psalmiste : *In memoria æterna erit justus.*

1894. — 22° *Le R. P. Charles Grætschel.* — À peine arrivé au scolasticat de Liège au mois d'août 1894, ce Père, alors le frère Grætschel, fut appelé comme professeur à Saint-Charles. Il y resta deux ans, enseignant de 1894 à 1895 le latin et l'allemand en troisième, faisant la seconde de 1895 à 1896, dirigeant entre temps la musique instrumentale et prêtant main forte au directeur du chant: Au mois d'août 1896, il put se rendre avec les novices sortants au scolasticat de Hünfeld pour y vaquer aux études philosophiques et théologiques jusqu'après sa prêtrise en 1901. Au mois de mai de cette année il partait pour nos missions de l'Amérique du Nord. Mais avant de quitter le vieux monde, il voulut lui aussi donner à la maison de Saint-Charles une dernière preuve d'affectueux et fidèle attachement, en revoyant cette maison, qui avait été le théâtre de ses premiers travaux chez nous, et qui de son côté fut bien aise de le saluer, de le fêter comme un jeune et vaillant missionnaire.

23° *Le R. P. Wolfgang Kieger.* — Ce Père, autrefois junioriste à Notre-Dame de Sion, puis à Saint-Charles, n'était encore que diacre au scolasticat de Liège, quand, au mois de juillet 1894, il devint membre de notre corps pro-

fessoral. Comme tel il fut surtout occupé en sixième, où il enseigna le latin de 1895 à 1896, et le français de 1896 à 1897.

Vers la fin du mois de juillet 1897, en la fête de l'apôtre S. Jacques, il eut son obédience pour l'Afrique du Sud-Ouest. C'était le second sacrifice de ce genre que les supérieurs majeurs demandaient à notre maison en faveur des missions de la Cimbébasie. Voici à peu près comment notre *codex historicus* rapporte le fait de cette obédience, à la date du dimanche 25 juillet : « Le R. P. Kieger nous chante la grand'messe, comme il le sait si bien faire, d'une voix pieuse, juste et agréable à entendre. Ensuite il reçoit avec une joie vraiment édifiante l'obédience après laquelle son cœur soupirait ardemment : il est envoyé dans la mission allemande de la Cimbébasie. C'est ainsi, entendons-nous dire de tous côtés, que le bon Dieu nous prend nos saints pour en faire des convertisseurs de pauvres nègres. Tout en regrettant de perdre un Père si bon, nous prenons part au bonheur qu'il éprouve de pouvoir se rendre bientôt en Afrique pour s'y vouer à l'évangélisation si difficile des infidèles. »

Le départ du Père eut lieu le 19 septembre 1897, le lendemain de la rentrée des élèves. Ce fut l'occasion d'une belle fête religieuse, bien de nature à faire une excellente impression sur nos futurs missionnaires, c'est-à-dire sur nos junioristes tant anciens que nouveaux. Les adieux furent tout à fait dignes du vertueux et généreux confrère qui nous quittait, et qui ne voulut plus connaître d'autre rendez-vous que celui du ciel. Cependant, en se dirigeant vers Fauquemont, il ne sut retenir davantage ses larmes, qu'il accompagna de cet aveu tout spontané : « Je ne pensais pas qu'il m'en coûterait tant de m'en aller de Saint-Charles. » Et puis, l'homme propose et Dieu dispose. Neuf années plus tard, c'est à dire au mois de juin 1906, en la fête de la Très Sainte Trinité, au commencement du dîner, on vit apparaître soudain, à l'entrée de

notre réfectoire un homme dont le visage, encadré d'une magnifique barbe, tout empreint de bonté, inspirait la confiance à tous les spectateurs. C'était notre brave missionnaire de la Cimbébasie, le R. P. Kieger, qu'une maladie grave avait ramené pour quelque temps en Europe. Dès qu'on l'eut reconnu, on fut transporté d'une joie et d'un enthousiasme difficiles à décrire. Durant sa visite, qu'il voulut bien prolonger jusqu'au delà de la Fête-Dieu, il ne cessa de nous charmer par ses récits sur les habitants de la Cimbébasie et sur leurs mœurs ; et son affabilité, sa gaîté de bon aloi produisit l'impression la plus favorable tant sur les junioristes que sur les Pères professeurs, dont quelques-uns avaient été jadis ses élèves. Quand le moment de prendre de nouveau congé fut venu et qu'on lui redisait : « Au revoir, à bientôt », sa réponse fut comme à son premier départ : « Non, plus en ce monde, mais au ciel. » Ce ciel, Dieu le lui donnera sans doute comme prix de tout le bien qu'il a fait ici, et de celui qu'il réalise là-bas au milieu des sauvages du continent noir.

24° *Le R. P. Jean Oswald.* — Voilà encore un tout ancien, vu qu'il a été junioriste à Heer et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles. Les supérieurs lui donnèrent son obédience pour cette maison, avant qu'il eût achevé ses études régulières au scolasticat de Liège, et c'est ainsi que nous le voyons, frère scolastique, au nombre de nos professeurs dès la rentrée de 1894. Il enseigna d'abord quelques matières secondaires en cinquième et en sixième; à la rentrée de 1895 il fut professeur de cinquième, et à la rentrée de 1896 il suivit ses élèves en quatrième. Le lundi de Pâques 1897, il eut le bonheur d'être ordonné prêtre à Cologne par M^{gr} Schmitz, évêque auxiliaire. Durant cette année scolaire il avait été souvent plus ou moins fatigué et même souffrant, tout en restant courageusement à son poste. Aussi, dès le commencement des grandes vacances (juillet 1897), il fut autorisé à se rendre chez lui, non seule-

ment pour chanter une première messe, mais encore pour refaire quelque peu sa santé. Notre souhait de le revoir bien portant à la rentrée de 1897 ne devait pas se réaliser, et nous dûmes nous contenter de lui envoyer de loin l'expression de notre gratitude pour tout le bien qu'il avait fait ici dans la mesure de ses forces ; car à cette époque il reçut sa destination pour la maison de Hünfeld. Cependant il nous fut donné de le revoir en d'autres circonstances, savoir, en 1898 au noviciat de Saint-Gerlach comme socius du R. P. Voltz, en 1904 au chapitre provincial comme représentant de la maison de Saint-Ulrich, et en 1910 à nos fêtes jubilaires comme l'un de nos premiers junioristes.

25° *Le R. P. Charles Strüber.* — Ce Père fut, comme le R. P. Oswald, l'un de nos premiers junioristes ; mais comme lui aussi, il dut faire en faveur de notre juniorat un sacrifice bien méritoire, celui d'interrompre ses études si brillamment commencées au scolasticat de Rome. C'était en 1894. Membre du corps professoral de Saint-Charles pendant cinq années entières, c'est-à-dire de la rentrée de 1894 à la sortie de 1899, il reçut entre temps les ordres sacrés, le sous-diaconat à Liège (juillet 1896), le diaconat à Cologne (décembre 1896), et la prêtrise dans cette même ville conjointement avec le R. P. Oswald (Pâques 1897). Les deux premières années (1894 et 1895) il enseigna l'histoire et la géographie dans les classes supérieures; les trois années suivantes il fut professeur de cinquième et de quatrième, charge à laquelle il joignit en 1897 l'enseignement du grec en quatrième, et en 1898 la direction des frères convers.

Au mois de juillet 1899 nous devons le perdre. Les changements survenus à cette époque (voir *Missions*, juin 1912, p. 145 et 146) avaient rendu nécessaire la nomination d'un nouveau supérieur pour la maison de Saint-Gerlach et d'un nouveau maître des novices. « Qui sera-ce? » se demande à ce propos notre chroniqueur; et il se hâte de

nous le dire : « Le bon Dieu y a sagement pourvu en faisant désigner pour le double poste un Père aussi vertueux que jeune encore. Tandis que le R. P. Watterott devient notre père, le R. P. Charles Strüber, professeur de quatrième et préfet spirituel des frères convers, universellement estimé et aimé, est appelé à diriger dorénavant la maison et le noviciat de Saint-Gerlach. C'est un nouveau sacrifice que l'obéissance impose à la maison de Saint-Charles ; celle-ci pourra sans doute le trouver dur, mais elle le fait volontiers, parce que c'est pour le plus grand bien de la province. » Du reste, l'excellent Père lui-même ne manqua jamais de nous dédommager de ce sacrifice ; pendant les cinq années qu'il fut supérieur et maître des novices à Saint-Gerlach, il continua à notre endroit les relations de bon voisinage heureusement inaugurées et cultivées par ses prédécesseurs, et les marques de fraternelle sympathie qu'il ne cessa de nous donner, l'hospitalité cordiale qu'à l'occasion il nous fit toujours goûter, sont des traits qu'on aime à relire dans notre chronique. Ajoutons-y encore cet autre trait. Le 15 octobre 1909, jour où notre maison entraît dans sa 25^e année, le R. P. Strüber, un des témoins de la fondation, se trouvait de passage au milieu de nous. Sa visite nous fit d'autant plus plaisir que nous pouvions pour ainsi dire saluer en lui un ressuscité ; car il venait d'être remis d'une maladie des plus graves. Enfin au mois de juillet 1910 il vint, en sa qualité d'ancien, assister à nos fêtes jubilaires.

1895. — 26^o *Le R. P. Eichelsbacher.* — C'est à la maladie que ce Père doit d'avoir été quelque temps professeur à Saint-Charles, après avoir fait une année de scolasticat à Liège. Voici en effet ce que notre *codex historicus* nous apprend à ce sujet, à la date du 3 octobre 1895 : « Le Fr. Eichelsbacher, qui avait dû passer quelques mois chez lui pour cause de maladie, ne retourna pas au scolasticat de Liège, mais au commencement de septembre il reçut

son obédience pour Saint-Charles, où il eut en partage plusieurs heures de travail dans les classes inférieures. » Au mois d'août 1896 il partit avec d'autres frères scolastiques, professeurs comme lui, pour le scolasticat de Hünfeld, afin d'y reprendre le cours régulier de ses études. Grâce à Dieu il n'y succomba point ; la preuve, c'est qu'au mois de mai 1901 il vint nous surprendre agréablement comme jeune Père, en compagnie du R. P. Groetschel, et partit ensuite avec celui-ci pour le Canada, où aujourd'hui encore il travaille au salut des pauvres Indiens.

27° *Le R. P. Christophe Strecker.* — Ce Père fut membre de notre communauté un peu plus de deux ans, savoir de la fin de septembre 1895 jusqu'au commencement de décembre 1897. Il n'était encore que diacre au scolasticat de Liège, quand il reçut son obédience pour Saint-Charles. Plusieurs particularités intéressantes se rattachent à son nom. Ainsi, il fut l'un de nos premiers junioristes. En 1884, étant déjà élève à Heer, il fit sa première communion à la première messe du R. P. Barbedette dans la chapelle du noviciat de Saint-Gerlach (voir *Missions*, décembre 1907, p. 465). De plus, en 1896, en la fête de la Très Sainte Trinité, il célébra pour la première fois le saint sacrifice dans notre ancienne chapelle. Enfin grâce à son habileté à manier la plume, il fut pour ainsi dire l'un des premiers rédacteurs de notre *Maria Immaculata*; car dès son arrivée ici on le fit collaborer à cette publication, on l'initia même au fonctionnement du *Missionsverein*, et c'est pour cette raison qu'au mois de décembre 1897 il partit pour la maison de Hünfeld, où le siège des deux œuvres susdites venait d'être transféré. En dehors des travaux de rédaction il eut encore pour occupation l'enseignement de quelques matières, telles que l'allemand, l'histoire et le calcul. Depuis son départ de Saint-Charles il s'est fait une bonne place parmi les écrivains et les missionnaires de notre famille religieuse ; mais notre maison

ne saurait oublier qu'elle a eu les prémices de ses nombreux et dévoués labours.

1896. — 28^o *Le R. P. François Watterott*. — De même que le R. P. Eichelsbacher, son jeune condisciple, le R. P. François Watterott, frère du troisième supérieur de Saint-Charles et deuxième provincial d'Allemagne, « avait dû quitter le scolasticat de Liège pour cause de maladie et passer plusieurs mois au pays natal ; et au lieu de retourner au scolasticat il vint à Saint-Charles » au mois de janvier 1896 (*codex historicus*). Pour l'occuper autant que ses forces le permettaient, on lui confia quelques classes, et au mois d'août de la même année il alla se remettre à la vie du scolasticat à Hünfeld.

Mais Saint-Charles doit davantage à ce Père. En effet, comme nous l'avons noté ailleurs (voir *Missions*, juin 1912, p. 146), au mois de juillet 1898 il recevait la prêtrise au scolasticat de Liège, et il nous fut donné d'avoir son premier salut solennel, sa première messe basse et sa première messe chantée. En outre, l'on sait que ce Père est l'un des plus anciens et des plus vaillants missionnaires de la Cimbébasie, où il fut envoyé immédiatement après son ordination sacerdotale. Or, c'est comme missionnaire de cette région lointaine qu'en 1907 ii reparut deux fois à Saint-Charles. Notre chroniqueur a enregistré avec un visible plaisir les détails de cette réapparition, notamment la belle et intéressante conférence que le Père fit à la communauté sur la Cimbébasie en général et sur la station si florissante et si éprouvée d'Epukiro en particulier, ainsi que la gracieuse séance organisée en son honneur par les plus jeunes de nos junioristes. Puisse ce souvenir que nous lui rappelons ici, lui être une nouvelle preuve de notre reconnaissance.

(À suivre.)

Le chroniqueur de St-Charles.

VICARIAT DE NATAL

**Rapport sur la Mission de Qumbu
(Griqualand East).**

Par le R. P. C. LE BRAS, O. M. I.

Au temps de mon noviciat, on parlait beaucoup des Missions de l'Amérique du Nord; les rapports qu'on en lisait dans nos Annales grandes et petites enflammaient le zèle des jeunes candidats à la prêtrise et à la profession. Plusieurs de mes co-novices brûlaient du désir d'aller se dévouer au salut des Cris, des Pieds Noirs, des Esquimaux, etc., dans ces pays de neige et de glaciers, et enviaient le sort des aînés voyageant dans les traîneaux ou risquant leur vie dans les rapides pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

On s'entretenait aussi beaucoup de nos Missions de Ceylan, et les aspirants Indiens étaient nombreux et fervents.

Quelques-uns s'exerçaient même déjà aux langues, afin d'être plus libres à leur arrivée là-bas.

Les Missions d'Afrique venaient aussi sur le tapis de temps à autre. On parlait de Natal, du Transvaal, des missions du Zululand, mais jamais du Transkei, et pour cause. On les ignorait !

Accuser mes prédécesseurs de leur silence, ce serait m'attirer les mêmes blâmes... Mieux vaut tard que jamais, et sur votre demande, je m'efforcerai de vous donner une idée succincte, mais aussi complète que possible, des travaux confiés aux Oblats dans ce beau pays du Transkei.

Avant d'entretenir les lecteurs de nos Missions sur nos

œuvres d'apostolat du Transkei, il ne sera peut-être pas inutile de donner quelques renseignements sur ce pays jusqu'ici peu connu. Que les lecteurs veuillent bien être indulgent, car si mon style ne fut jamais bien fleuri, les quelques fleurs d'antan se sont vite fanées au chaud soleil de la Cafrerie.

Le Transkei est encore à peu près tel que le bon Dieu l'a créé. C'est un magnifique pays, situé dans la région de l'est du sud de l'Afrique, à environ 2000 kilomètres du Cap de Bonne-Espérance, entre la grande rivière du Kei dont il tire son nom et celle d'Umzinkulu. Au sud, il est borné par l'Océan Indien, et au nord, par le Drakensberg, chaîne de montagnes qui le sépare du Basutoland. Il s'étend sur une longueur de 500 kilomètres et une largeur de 250.

C'est dans nos montagnes aux formes gigantesques que prennent leurs sources nos grandes rivières au nom si harmonieux pour les habitants du pays : l'Umzinkulu, l'Umzimklava qui se jette dans l'Umzimvubu, venue elle aussi des mêmes montagnes et qui se gonfle encore dans son cours vers la mer, des eaux des grandes rivières de Kinira, Tina Tsitsa, etc.

Strictement parlant, le pays ne s'étend que de la rivière Kei à la Baskou, mais quand il est question du Transkei, l'administration civile et l'autorité religieuse entendent tous les territoires compris dans le Fingoland, le Gcalekaland, le Temboland, le Bomvanaland, le Griqualand et aussi le Pondoland conquis et annexé à la colonie du Cap sous le gouvernement du fameux Cecil Rhodes, en 1896.

Civilement et politiquement, le Transkei est gouverné de la ville du Cap, chef-lieu ou capitale de la province de ce nom, au moyen de proclamations officielles. Au point de vue religieux et ecclésiastique nous dépendons, non de l'évêque du Cap, mais du vicaire apostolique de Natal qui étend sa juridiction sur tout le Transkei.

La superficie du Transkei est, à peu de chose près, aussi grande que celle du Natal proprement dit. Elle est de

20 000 carrés et celle de Natal de 24 000; mais les centres de missions ne sont pas aussi nombreux qu'au Natal, puisque nous ne sommes ici que six Pères.

Mon intention n'est pas de vous décrire ici, en détail, les travaux de mes confrères, et de me parer de leurs lauriers.

Au nord, à Kokstad, pas bien loin de Natal, le R. Père Howlett s'occupe d'un groupe d'Irlandais qui l'estiment beaucoup. Il visite, en plus, les catholiques blancs et métis de la partie est du Pondoland ainsi que d'une autre partie du Griqualand est.

À Kokstad, les sœurs de Sainte-Croix, dont la maison-mère est à Menzingue (Suisse), ont un pensionnat de jeunes filles anglaises et aussi une école pour les métis de Kokstad et des environs. À Umtata, le R. P. Murray a aussi à sa charge un grand nombre de familles anglaises, irlandaises et allemandes. Il s'occupe, en plus, des métis des environs d'Umtata et, en cas de besoin, visite les malades de l'intérieur quand votre humble serviteur est trop loin ou introuvable dans une autre direction.

Comme à Kosktad, les sœurs de Sainte-Croix ont à Umtata une école et pensionnat de jeunes filles. Tout près d'Umtata, le R. P. Rosenthal, avec l'aide des sœurs de Sainte-Croix, dirige une école et orphelinat pour les métis et les Européens pauvres. J'aurai plus loin occasion de vous donner de plus amples détails sur cette œuvre si intéressante.

Au sud du Transkei, à Cala, le R. P. Monginoux s'occupe d'un bon groupe de catholiques en ville et a en plus sous sa direction, d'abord une école et collège pour les garçons européens du pays, conduits par les Frères Maristes, et ensuite une école et un pensionnat pour les jeunes filles, tenus par les sœurs de Sainte-Croix.

Ces dernières ont en plus une école pour les métis. Tous ces établissements font un bien immense et progressent de jour en jour.

Le R. P. Kelly est voyageur, tout comme moi ; et tandis

que le R. P. Monginoux s'occupe des écoles et des catholiques de la ville, l'ardent P. Kelly s'en va à la recherche des brebis égarées. Son zèle ne connaît d'autres limites que celles de ses forces.

Nous voici à Qumbu, petit village entre Umtata et Kokstad, où j'ai mon pied-à-terre. Une petite chapelle, un presbytère à l'avenant, rien de plus; tel est le centre d'où je rayonne en de nombreux zigzags et d'interminables circuits dans tout le pays compris entre l'Umzimvubu et le Kei, soit à peu près sur une superficie de 200 milles de long sur 100 milles de large.

C'est un ministère d'un genre tout particulier et auquel on ne s'habitue qu'après plusieurs années d'expérience; il faut se faire tout à tous, visiter à domicile des gens de toute tribu, de toute langue, de toute condition et de toute nationalité.

Une tournée complète veut dire un voyage de cinq mois et demi, quand tout va bien, car il peut arriver au missionnaire comme à tous les mortels de payer son tribut à la maladie, et, de plus, il doit répondre aux appels des malades. À peine une tournée est-elle finie qu'une autre recommence, et c'est ainsi que tous les jours de l'année, du premier janvier à la saint Sylvestre, me trouvent en route, à pied, à cheval ou en voiture; en voiture si les routes sont passables, à cheval quand les chemins sont mauvais, à pied en l'absence de route et de chemin.

C'est incroyable comme nos gens vont se percher dans des retraites presque inaccessibles! Il faut vraiment que le désir de l'argent — *auri sacra fames* — soit bien puissant pour les déterminer à s'établir ou bien au fond de vallées inabordables, ou bien vers le sommet de montagnes dont l'ascension est pleine de dangers et riche de fatigues. La vie, a-t-on dit, est un mystère, mais la vie de ces gens est, à mon avis, un des moins compréhensibles. Mystère ou non, il s'agit de les atteindre et c'est là, dans ses visites, que le missionnaire Oblat travaille à la réalisation de sa

devise : « Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. » *Evangelizare pauperibus misit me*. Et il y a des pauvres au point de vue religieux, parmi les gens qui sont à la tête d'un négoce même florissant.

La première chose à faire, quand une fois on est parvenu dans ce nid d'aigles ou cet antre profond, est de tirer les gens de leurs boutiques pour les amener à l'église improvisée du missionnaire et les préparer à la réception des sacrements. Il faut dire que lorsqu'on voyage en voiture, la chapelle est au complet, elle est déjà réduite si l'on va à cheval, et quand il faut marcher à pied, on n'emporte avec soi que le strict nécessaire.

La messe est célébrée, ici, chez un boutiquier, là, dans une maison particulière, ailleurs dans un arrière-magasin, ou encore dans une hutte, au gré des circonstances.

Dans la boutique et plus souvent dans l'arrière-boutique, on improvise un salon-chapelle. Pour trouver une place convenable, il faut parfois entasser des peaux de bœufs et de moutons dans des coins, d'autres fois, il en sera de même pour la laine, car nous avons ici des gens qui vendent et achètent un peu de tout. Bref, on cherche à donner un air de fête ou tout au moins de propreté à ces monceaux réguliers ou non, en les revêtant de couvertures en vente chez le négociant. Puis sur une table ou une caisse d'emballage placée au centre de ces décorations d'un nouveau genre, on pose sa chapelle portable, après avoir donné une forte bénédiction au local.

Quand tout est prêt, la clochette sonne pour appeler ce petit groupe à la messe, et à la sainte communion tous ceux qu'on a réussi à mettre en paix avec Dieu au tribunal de la Pénitence. Ce n'est pas toujours chose facile. Ici surtout, il faut posséder son âme et gagner celle des autres, dans une grande patience, en étudiant les gens sans perdre de vue les circonstances spéciales où ils se trouvent. Seule, la grâce de Dieu est toute-puissante pour couronner les efforts du missionnaire, vaincre les résistances du mal et

faire quelque bien à ces pauvres âmes, mais une certaine dose de prudence, voire même de diplomatie, n'est pas inutile pour les préparer et les amener à recevoir les dons de Dieu. Jugez plutôt.

Voici des marchands. On commence par s'enquérir de l'état de leur commerce : si le marché de laine est bon ; s'ils ont réussi dans leurs transactions avec les Cafres; s'ils croient pouvoir tirer un bénéfice sur le maïs qu'ils ont acheté ; en un mot, si les affaires vont bien. Voilà des fermiers. Vous demandez des renseignements sur le bétail, les champs, les semences, les récoltes; si l'on n'a pas trop souffert de la sécheresse, que sais-je?

Après tous ces préludes quelque peu monotones et qui finissent bien par devenir agaçants, quand on s'aperçoit que les gens commencent à s'appivoiser, on arrive au but de sa visite chez eux, c'est-à-dire à leur parler de la confession dont ils ont besoin. S'ils ne sont pas trop exclusivement absorbés par les affaires matérielles, s'ils ne sont pas trop endurcis et décidés d'avance à ne pas s'approcher des sacrements, ils se rendent à l'invitation et aux instances du prêtre. Des plus négligents et des plus obstinés on tâche d'obtenir au moins la promesse qu'à la prochaine visite ils viendront à confesse. C'est peu, mais c'est quelque chose; et ce minimum de bonne volonté aidé du maximum de la miséricorde de Dieu accomplit des merveilles en faveur de pauvres pécheurs, *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio*. Quoi qu'il en soit, ce sont des conversions bien chèrement obtenues, et au milieu des longues courses que fait le Missionnaire à la recherche des brebis égarées, il médite quel est le prix d'une âme, puis il va, et il continue de frapper à la porte jusqu'à ce qu'on lui ouvre, et alors il y a une grande joie non seulement dans le ciel mais aussi dans son cœur de prêtre.

Lorsqu'il y a des enfants, la tâche est plus facile. L'intérêt qu'on leur montre en les catéchant ravive la foi alanguie des parents. Il en est peu qui résistent aux invi-

tations de la grâce quand leurs chers enfants font la première communion.

Il est évident que le prêtre, en ce cas, prolonge son séjour pour instruire les enfants et les préparer à la réception des Sacrements, car on obtient peu de chose des parents, en fait d'instruction religieuse. C'est l'office du prêtre, disent-ils, pour justifier leur négligence à cet égard. Compter sur eux, c'est aller au-devant d'une déception. L'unique moyen de faire un bien sérieux, c'est donc de consacrer à cette œuvre le temps nécessaire, quitte à retarder la visite des autres groupes. La semence que l'on jette dans ces jeunes âmes prend racine peu à peu, se développe sous les chauds rayons de la grâce de Dieu, et s'épanouit dans la vie chrétienne sanctifiée par la fréquentation des sacrements.

Les missionnaires des Cafres obtiennent des résultats plus consolants, mais l'évangélisation des noirs formant une œuvre toute spéciale, je n'ai pas à entrer dans aucun détail à ce sujet. Ce n'est pas à dire que le prêtre chargé des blancs et des métis n'est pas heureux de se dévouer auprès des gens de toute couleur et des pauvres noirs quand il en rencontre ici et là, au service des marchands et des fermiers. Qu'il me suffise de parler, aujourd'hui, d'une œuvre moins connue et cependant digne d'intérêt, je veux dire l'évangélisation des métis.

2° Apostolat chez les métis.

Les métis, eux aussi, très dignes de pitié et de commisération, sont nés de parents européens et de Cafres, ou de parents métis et d'Européens, ou encore de métis et de Cafres, et enfin de métis, car ils se marient aussi entre eux. Ils forment une race qui se développe rapidement.

Ces métis que l'on appelle en anglais des *half-cast*, demi-caste, sont en réalité en dehors de toute caste, *out-cast*,

méprisés des blancs et, par-dessus le marché, haïs des Cafres, en général.

Ils se trouvent surtout en Pondoland, où, avec la permission du chef cafre et l'autorisation du magistrat du district, ils s'établissent sur un terrain qui leur est concédé et sur lequel ils se bâtissent des huttes, y vivent et se nourrissent à la manière des noirs, du produit de la chasse ou de la culture des champs.

Cette œuvre, fondée il y a une trentaine d'années par le regretté Père Shock, a été continuée par le Père Meyer et est devenue florissante sous la direction de l'infatigable Père Weinrich, mort à la peine, il y a un an, au centre de la Mission Saint-Antoine de Padoue, près d'Umtata.

Là, nous avons un grand établissement, véritable pépinière de chrétiens, dirigé par le R. P. Rosenthal, qui est secondé dans son travail ardu par les Sœurs de Sainte-Croix.

C'est là que les métis de mon district envoient leurs enfants, de sorte que mon ministère auprès d'eux ne commence guère qu'à leur sortie de l'école quand ils rentrent dans le Pondoland. J'y consacre cinq ou six mois de l'année ; c'est dire que si les blancs sont dispersés, les métis le sont plus encore. Ils aiment tant à changer de domicile, que le grand chef Pondo leur a donné le nom générique de Vagabonds.

Du moins, les métis apprécient beaucoup les attentions du prêtre qui les visite et ils profitent largement de son ministère.

Vivant, pour ainsi dire, au milieu des Cafres et à leur manière, ces pauvres gens sont moralement très exposés ; et là comme ailleurs le prêtre doit s'efforcer de corriger des misères de plus d'un genre. Toutefois le danger disparaît par le mariage. Une fois unis, nos métis vivent généralement en bons chrétiens et ont des familles nombreuses. Leur foi est sincère, elle est la règle de leur vie et leur fait désirer la fréquentation des sacrements.

Cette œuvre s'étend — nous avons là déjà un millier de catholiques — et elle s'étendra davantage. Nous allons récolter dans la joie ce que nos devanciers ont semé dans les larmes.

Que dirai-je maintenant de mes voyages continuels à travers ce vaste pays ? L'hiver est ici la saison de la sécheresse, le meilleur temps pour voyager, par conséquent, si l'on aime à éviter le danger. En été, c'est-à-dire pendant la saison des pluies, les difficultés se multiplient. Les orages sont à craindre : en eux-mêmes, à cause des éclairs et des pluies torrentielles qui les accompagnent d'ordinaire, et dans leurs conséquences naturelles, le gonflement démesuré des rivières.

On est ébloui par les éclairs qui se succèdent presque sans interruption; le tonnerre épouvante les chevaux, mais ne les arrête pas ; seuls, les cours d'eau considérablement grossis nous forcent de faire halte pour aviser sur les moyens à prendre pour passer.

Si le cavalier est bon nageur, il peut, en général, se tirer d'affaire assez facilement. Il met ses habits et son bagage sur sa tête à lui ou sur celle de son coursier et puis : une, deux, trois, il lance son cheval et plonge lui-même à la suite du cheval qu'il tient comme il peut, par la bride ou par la queue : *sic et non aliter*; et ainsi attelés, le maître et le serviteur arrivent, plus ou moins à la dérive, de l'autre côté de la rivière.

Mais si le cavalier n'est pas bon nageur, ou si la traversée paraît trop dangereuse, nous avons de loin en loin, à notre disposition, une autre ressource : celle des ponts suspendus ! Des ponts suspendus ? Oui, mais d'un genre tout particulier et d'un extrême bon marché. Voici en quoi ils consistent : un câble et une caisse assez semblable aux wagonnets suspendus dont on se sert dans les carrières ou les mines. Deux arbres situés de chaque côté de la rivière sont reliés par le câble dont les extrémités sont fixées au tronc. La caisse ou boîte en bois, de deux mètres

sur un mètre et demi, est garnie de deux tiges de fer surmontées de poulies qui roulent sur le câble.

On est ainsi suspendu à une certaine hauteur au-dessus de la rivière. La distance entre les deux rives étant parfois assez grande, la boîte s'arrête plus tôt qu'il ne le faudrait. Mais l'inconvénient est prévu. Une corde fixée d'avance à l'extrémité de la caisse est tirée par des Cafres, de la rive opposée. Toutefois les Cafres se fatiguent vite, ils doivent donc prendre un peu de repos. Pendant ce temps vous restez entre le ciel et l'eau, à 50 ou 60 pieds du lit de la rivière. À toutes vos prières et supplications, les Cafres répondent avec calme : Attendez un peu, nous sommes fatigués. Si, durant le voyage aérien, la corde se brise, — le fait est arrivé — la boîte n'ayant ni ailes ni moteur, vous êtes précipité dans l'onde rafraîchissante. *Mirabile visu*. On s'en tire alors comme on peut.

Si, enfin, vous devez faire passer votre voiture, il suffit de décrocher la boîte que vous remplacez par votre véhicule, et la même manœuvre s'effectue. Les Cafres se chargent, pour une légère rétribution, de faire passer les chevaux à la nage.

Voilà comment on voyage au Transkei. En Amérique, nos Pères ont des rapides à franchir en canot ; ici nous traversons les rivières en pont suspendu ou roulant.

Il y a vingt-deux ans déjà que je parcours le pays; et, avec la grâce du ciel et la protection de notre Mère Immaculée, on va de l'avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les pauvres sont évangélisés. *Pauperes evangelizantur*. Missionnaires et convertis se souviennent dans leurs prières de ce qu'ils doivent à la Propagation de la Foi et demandent à Dieu de bénir l'Œuvre et tous ses Associés.

Je ne voudrais pourtant point terminer cette lettre sans signaler le principal inconvénient de la vie du missionnaire voyageur : la solitude.

Elle pèse parfois, c'est vrai, et cela se comprend facilement; mais je suis bien compensé de temps à autre par les tournées épiscopales de notre bien cher et vénéré Vicaire apostolique. Je suis naturellement et de droit le guide, le cocher désigné pour la circonstance; je deviens alors très important, combinant avec les fonctions de cocher celles de grand vicaire et d'enfant de chœur, de procureur provincial et particulier, etc.

Nos très chers et Très Révérends Pères Visiteurs me sont aussi confiés durant leurs visites canoniques, et vous devinez facilement quel bonheur et quel honneur c'est pour moi, de pouvoir profiter et jouir de leur compagnie, tout en essayant de leur alléger les fatigues des longs voyages.

Toutes ces visites, la lecture de nos grandes et petites Annales, et mille autres gracieusetés du bon Dieu rendent la vie du missionnaire agréable, qu'il soit à pied, à cheval, en voiture ou sur un pont suspendu... en attendant le Ciel.

C. LE BRAS, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

ROME

I. — Nomination du R. P. Thévenon comme Consulteur de la Sacrée Congrégation de la discipline des Sacrements.

Quand cette nomination parut dans l'*Osservatore* et les *Acta Apostolicæ Sedis*, la composition de notre numéro de mars était trop avancée pour que la nouvelle pût figurer à sa place. Et, d'autre part, pour éviter un retard de trois mois, elle fut insérée dans les « Échos de la famille » et elle n'en fut ni moins connue ni moins bien accueillie.

Aujourd'hui nous voudrions dire quelques mots sur la Sacrée Congrégation qui compte le Révérend Père Supérieur du Scolasticat de Rome parmi ses Consulteurs, parce que, en raison de sa création récente, au moins dans sa forme actuelle, elle pourrait peut-être, en dépit de son importance, n'être pas suffisamment connue de quelques-uns de nos lecteurs.

La Sacrée Congrégation de la discipline des Sacrements a été établie par Notre Saint-Père le Pape Pie X, en vertu de la Constitution pontificale : *Sapienti consilio*, du 29 juin 1908. Par cet acte, le Souverain Pontife réformait les anciennes Congrégations romaines existant depuis Sixte V, en créait de nouvelles et, séparant le for administratif du for contentieux, remettait en vigueur pour ce dernier le tribunal de la Rote au-dessus duquel se trouve placé, pour résoudre des cas déterminés et comme Cour de Cassation, le tribunal suprême de la Signature apostolique.

Les attributions et les statuts de la Sacrée Congrégation des Sacrements sont réglés par la Constitution pontificale.

C'est à elle qu'est confiée toute la législation relative à la discipline sacramentaire, sauf les droits du Saint-Office sur la dogmatique, les droits des Rites sur les cérémonies, quelques points concernant le mariage, et enfin le contentieux qui concerne la Rote.

Elle réunit donc dans ses attributions tout ce qui jusqu'ici était du ressort d'autres Congrégations, Offices et Tribunaux de la Curie romaine, soit quant à la discipline matrimoniale, dispenses au for externe, aux pauvres et aux riches, sanations *in radice*, dispenses de mariage seulement ratifié, séparations des époux, légitimations, — soit quant aux autres sacrements — dispenses aux Ordinands, dispenses relatives au lieu, au temps, aux conditions de la réception de la sainte Eucharistie, de la célébration de la messe, de la conservation du Saint Sacrement. En résumé, sauf quelques réserves particulières, elle est chargée non seulement des questions qui regardent la validité du mariage et de la réception des Saints Ordres, mais encore de tout ce qui se rapporte à la discipline des Sacrements.

Le décret du 20 octobre 1908 lui assigne comme membres neuf Cardinaux, dont l'un qui la préside a le titre de préfet ; c'est actuellement Son Éminence le Cardinal Ferrata. Indépendamment de ces princes de l'Église, elle comprend un secrétaire, M^{gr} Giustini, trois sous-secrétaires, et 25 consultants, théologiens et canonistes de valeur, choisis par le Souverain Pontife; enfin 22 officiers supérieurs et inférieurs tant ecclésiastiques que laïcs. Parmi les consultants, il y a 8 prélats, 2 prêtres séculiers et 15 religieux appartenant à 10 Ordres ou Congrégations. Et ce chiffre est loin d'être exagéré, puisque par le nombre, au moins, sans parler de la difficulté et de l'importance des questions, cette Congrégation est la plus chargée de toute la Curie Romaine.

Entrer dans le détail des affaires ou le fonctionnement des divers Offices, pour leur expédition, nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de rappeler le rôle éminemment

utile rempli par ces organes du gouvernement et de la hiérarchie soit pour le maintien de la discipline ecclésiastique, soit pour l'administration de la justice, soit pour l'allègement du Souverain Pontife. L'histoire de l'Église aussi bien que l'expérience en rendent témoignage. Le Pape en confiant aux Sacrées Congrégations une partie des charges de son magistère, en fait comme le prolongement de sa propre autorité et leur donne, par conséquent, le droit de participer au respect et à l'affectueuse obéissance qui sont dus, par tous les catholiques, à l'auguste personne du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

II. — Œuvre de la Propagation de la Foi.

C'est pour nous un devoir de répondre à l'invitation qui nous a été adressée, de faire connaître les nouvelles faveurs que le Saint-Siège a accordées aux Prêtres bienfaiteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et de rappeler en même temps les indulgences communes à tous les bienfaiteurs.

Nous ne saurions assez recommander à tous nos Pères, et plus particulièrement à ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent des œuvres de presse, de donner la plus large publicité à ces listes de faveurs spirituelles, afin que de plus en plus nombreux soient les prêtres et les fidèles qui aient à cœur d'en profiter.

1° — Faveurs particulières aux Bienfaiteurs ecclésiastiques.

I. — À tout prêtre qui sera chargé dans une paroisse ou dans un établissement de recueillir des aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelle que soit d'ailleurs la somme qu'il recueille, ou qui de ses propres ressources versera dans la caisse de l'Œuvre le produit d'une dizaine entière :

- 1° La faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine;
- 2° La faculté de donner aux fidèles qui sont à l'article de

la mort la bénédiction, avec l'indulgence plénière qui s'y trouve attachée, en se conformant aux rites et formes que prescrit la Constitution *Pia Mater* de Benoît XIV;

3° La faculté de bénir par un seul signe de croix, en particulier à toute époque de l'année, ou en public, aux périodes de missions et d'exercices spirituels de l'Avent et du Carême quand des instructions sont adressées au peuple, les chapelets, croix, crucifix, statuettes et médailles pieuses, et de leur appliquer les indulgences dites apostoliques, et aux chapelets les indulgences dites de sainte Brigitte;

4° La faculté d'attacher aux chapelets, par un seul signe de croix, les indulgences dites des Pères Croisiers;

5° La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du Chemin de la Croix pour les malades, les voyageurs sur mer, les prisonniers, les habitants des pays païens et autres personnes se trouvant dans l'impossibilité de faire le Chemin de la Croix, toutes les autres conditions devant être remplies;

6° La faculté de bénir et d'imposer aux fidèles les scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion de Notre-Seigneur, des Sept Douleurs et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, ainsi que de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec pouvoir d'employer une seule formule pour leur bénédiction;

7° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles au Tiers-Ordre séculier de Saint-François d'Assise en imposant le scapulaire et le cordon, toutes les autres conditions devant être observées;

8° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à l'Archiconfrérie des Cordigères, en bénissant et en imposant le cordon séraphique;

9° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à la Confrérie de la Milice Angélique, en bénissant et en imposant le cordon de saint Thomas d'Aquin ;

10° La faculté de bénir la médaille de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées ;

11° La faculté de bénir la médaille de saint Benoît, avec les indulgences qui y sont attachées.

II. — À tout prêtre membre d'un Conseil ou d'un Comité chargé de veiller aux intérêts de l'Œuvre, ou qui, nommé directeur diocésain par l'évêque, s'acquitte de toutes les fonctions qu'exercerait un Conseil ou un Comité;

À tout prêtre qui, dans l'année, aura versé à la caisse de l'Œuvre une somme représentant au moins le produit de mille souscriptions, quelle que soit d'ailleurs la provenance de cette somme :

1° Les mêmes faveurs que les prêtres de la catégorie précédente;

2° La faveur de l'autel privilégié personnel cinq fois par semaine ;

3° La faculté de bénir les chapelets de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les indulgences qui y sont attachées.

Dans le cas où les sommes à recueillir seraient momentanément incomplètes, Sa Sainteté proroge les pouvoirs du prêtre, qui aura fait le versement intégral de l'année précédente, jusqu'à la clôture de l'exercice courant.

III. — Tout prêtre qui aura versé de ses propres ressources une somme représentant le produit de mille souscriptions aura droit toute sa vie aux faveurs accordées aux prêtres membres d'un Conseil.

II° — Indulgences communes à tous les Bienfaiteurs.

I. PLÉNIÈRES. — 1° 3 mai. — Fête de l'Invention de la Sainte Croix (Fondation de l'Œuvre);	Ou un jour de
2° 3 décembre. — Fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre;	l'Octave de
3° 25 mars. — Fête de l'Annonciation ;	ces
4° 15 août. — Fête de l'Assomption;	fêtes
5° 6 janvier. — Fête de l'Épiphanie ;	
6° 29 septembre. — Fête de saint Michel ;	
7° Toutes les fêtes d'apôtres ;	

8° Chaque mois. — Deux jours, au choix des Associés;

9° Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *générale* de tous les Associés défunts;

10° Une fois l'an. — Le jour de la commémoration spéciale des Associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont on est membre;

11° Le jour de l'entrée dans l'Association ;

12° À l'article de la mort, en invoquant, au moins de cœur, le saint Nom de Jésus;

13° Faveur de l'autel privilégié pour toute messe en faveur d'un Associé défunt que célèbre ou fait célébrer un Associé.

(Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner ces Indulgences en faisant une œuvre méritoire désignée par leur confesseur.)

II. PARTIELLES. — 1° Sept ans et sept quarantaines, *chaque fois* qu'un Associé accomplit, en faveur des Missions, une œuvre quelconque de piété ou de charité.

2° 300 jours, *chaque fois* qu'un Associé assiste au *Triduum* du 3 mai et du 3 décembre;

3° 100 jours, *chaque fois* qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave*, avec l'invocation à saint François Xavier;

Toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, sont applicables aux âmes du Purgatoire.

III. — Toutes les personnes qui auront donné en une fois une somme de 200 fr. au moins pour fonder une rente perpétuelle, bien que ce capital soit immédiatement dépensé pour les Missions, seront regardées comme membres de l'Œuvre à perpétuité et pourront jouir à perpétuité des privilèges et indulgences attachés à ladite Œuvre, pourvu qu'elles observent les autres conditions prescrites aux Associés.



2^E PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Une Mission à Brownsville.

On sait que ceux de nos Pères de la 2^e Province des États Unis qui résident au Mexique et sur la frontière mexico-américaine sont exposés à ressentir, de plus d'une manière, les conséquences des graves événements civils et politiques dont ces régions sont le théâtre depuis quelque temps. Les lettres des RR. PP. Lecourtois et Centurioni que les Missions ont publiées dans les précédents numéros nous en ont appris quelque chose. Depuis, la situation n'a fait qu'empirer.

Le récit des récents travaux de nos Pères intéressera doublement nos lecteurs. Ils voudront, dans leurs prières, demander à Dieu et à la sainte Protectrice du Mexique, de protéger ceux des nôtres qui se trouvent là-bas, environnés de périls et de faire régner enfin la paix et la concorde au sein de ces populations infortunées auxquelles on pourrait faire tant de bien.

De Brownsville, on écrivait le 23 mars dernier au *Southern Messenger* de San-Antonio qu'un des événements religieux les plus remarquables dans l'histoire de Brownsville venait de s'accomplir et de se terminer heureusement, la veille, dimanche, dans l'église de l'Immaculée-Conception de cette ville.

C'était la clôture d'une mission de trois semaines prêchée aux fidèles de langue espagnole par trois Pères Oblats de Marie Immaculée; savoir : le R. P. C. Sérodes, Supérieur, venu de Mission ; le R. P. J.-B. Massaro, de résidence à

Houston, et le R. P. Y. Tymen, desservant la Chapelle automobile des missions de campagne.

Les saints exercices s'ouvrirent le 4 mars et les cinq premiers jours furent consacrés aux enfants. Il serait difficile d'imaginer spectacle plus gracieux que celui qu'offrait cette grande église, l'une des plus vastes du Texas, quand on la voyait envahie et littéralement encombrée de ces petits. Leurs douces voix, belles de fraîcheur, faisaient monter vers le ciel la prière du cœur et de l'innocence; et le chant de pieux cantiques remplissait l'édifice des flots d'une pure harmonie.

Une cérémonie très impressionnante, très touchante, clôtura cette première partie des exercices. Ce fut la Consécration de tous ces enfants au Petit Jésus et à sa très sainte Mère.

Puis, la « mission des femmes » commençait aussitôt, pour durer jusqu'au 15. A tous les exercices de cette semaine, il y eut foule, et les fruits pratiques des exhortations éloquentes et animées qu'adressaient les missionnaires se manifestaient par les longues rangées de fidèles qui s'approchaient de la Table sainte. Le chant, sous la direction habile du R. P. Tymen, n'a pas peu contribué à la beauté des offices et à la ferveur de l'assistance.

Conformément à nos usages et traditions, au cours des exercices, on célébra un service spécial pour le repos de l'âme des défunts de la paroisse. Le lendemain, jeudi, une cérémonie, non moins suivie, mais d'un caractère tout différent, réunissait à l'église toutes les mamans qui présentèrent leurs bébés, afin qu'eux aussi puissent recevoir la bénédiction donnée par les missionnaires. Enfin, le dimanche 15, la semaine des femmes se terminait par une solennelle Consécration à la très sainte Vierge.

Le réveil de ferveur spirituelle qui durait déjà depuis deux semaines avait servi d'excellente préparation et même d'introduction à la « mission des hommes » dont les exercices se déroulèrent chaque jour du 15 au 22. Pendant cette

dernière semaine, les fruits abondants de la mission étaient de plus en plus manifestes. L'assistance des hommes était la plus nombreuse qu'on ait vue et dépassait de beaucoup les prévisions des Pères de la paroisse et les espérances des missionnaires eux-mêmes. Il faut dire que ces derniers n'ont rien épargné pour assurer le succès. Leurs sermons nourris de doctrine captivaient l'attention de l'auditoire qui montra dès le premier jour combien il s'y intéressait et les appréciait. La meilleure preuve en est que cette prédication a produit, avec la grâce de Dieu, les résultats les plus consolants dans les âmes. Nombreuses furent les régularisations de mariages, plus nombreux encore, les « retours » remarquables après de longues années d'indifférence et d'égarements. Deux mille cinq cents communions ont été distribuées durant les jours de la mission.

La clôture, le dimanche soir, fut l'occasion d'un enthousiasme religieux jusqu'alors inconnu. La vaste assemblée s'émut profondément aux accents du P. Massaro dans la traditionnelle cérémonie de la promulgation de la Loi, et le discours se termina par la rénovation publique et solennelle des promesses du baptême.

Le R. P. Antoine, provincial, avait bien voulu rehausser de sa présence cette fête si réconfortante, et il était venu de Mission pour la présider. Il officia au salut du Saint Sacrement, assisté par le R. P. Bugnard, supérieur de Brownsville, et par le R. P. J. Piat, qui est déjà un vétéran de nos chères missions du Texas.

VICARIAT DE MACKENSIE

Journal de voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackensie.

PROLOGUE

La mission St-Michel du Fort Raë est une vaste paroisse dépendant du vicariat apostolique du Mackensie, que dirige depuis une dizaine d'années M^{gr} Gabriel Breynat, évêque d'Adramyte. Qui dit Fort Raë au Mackensie, dit un pays perdu au fond du grand lac des Esclaves, où la tribu des Plats-Côtés de Chiens se livre à la chasse des caribous. Jadis Fort Raë était un centre où de toutes les missions voisines on venait s'approvisionner de caribou. Mais depuis quelques années, le précieux animal s'éloigne de plus en plus et les sauvages se dispersent à sa suite, souvent à cinq et six jours de distance de la mission ; de sorte qu'il s'en trouve parmi eux qui n'ont point vu le Père depuis deux ou trois ans ! La distance est de quelque deux cents milles, et les portages sont si nombreux que les gens valides seuls viennent au Fort, laissant au camp les vieillards et les enfants.

En 1908 et 1909, le R. P. Duport, alors de résidence à la mission St-Michel, avait entrepris plusieurs voyages dans les camps sauvages et les résultats obtenus avaient été si consolants que le Père se disposait à reprendre tous les ans ces courses pourtant si pénibles, quand l'obéissance l'appela à la mission St-Joseph du Fort Résolution, où un champ plus vaste encore attendait le nouvel ouvrier. Le successeur du R. P. Duport au Fort Raë attendait d'être un peu familiarisé avec la langue des Plats-Côtés avant de reprendre le travail si courageusement entrepris par son

prédécesseur ! Mais en été 1912, Monseigneur ayant exprimé le désir qu'on reprit les visites dans les camps, le Père commença dès l'automne par visiter les sauvages résidant sur les bords du lac d'Ours, à cinq jours du Fort Raë. Quant à la visite aux camps situés sur les bords du grand lac des Esclaves, le Père l'avait fixée au printemps de 1913, si toutefois la chose était possible. Malheureusement, l'année 1912-1913 fut l'une des années les plus pauvres pour la mission du Fort Raë. Point de caribous, si ce n'est à six et sept jours de distance : de tous côtés c'est le jeûne, presque la famine, et les sauvages étaient allés au bout du bois, essayant de soutenir leur vie tant bien que mal. La mission semblait bien compromise quand, au commencement du mois de mai, on apprit la nouvelle que les gens se rassemblaient sur les bords de la rivière Couteau-Jaune, à mi-chemin entre le Fort Raë et le Fort Résolution. D'après les conventions, le chef devait envoyer ses jeunes gens au-devant du Père quand le moment propice serait arrivé. Et le printemps avançait; déjà la neige avait presque entièrement disparu, et toujours rien! Peut-être quelque contre-ordre était-il venu au dernier moment. Enfin, la veille de la Pentecôte, on signale l'arrivée de deux traînes inconnues. Ce sont les envoyés du chef, et bientôt les parlementaires introduits à la mission exposent leur requête. Il y a là-bas une centaine de sauvages qui attendent le Père avec impatience, mais la glace est mauvaise et il faut se presser ! Pourtant, sur la réponse que le lendemain c'est fête, les envoyés se décident à ne repartir que le lendemain soir.

11 mai. — Dimanche de la Pentecôte. — Partirai-je ou remettrai-je à plus tard? C'est le jeûne là-bas, les gens ont à peine de quoi vivre, et je relis la lettre du chef : « Père, si tu viens, apporte de quoi vivre ! Enfin, tout pesé, tout discuté, à la garde de Dieu ! » Un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manque à la chapelle, quelques provisions de route, une bonne bénédiction du Rév. Père Supérieur,

et voilà ! Les traînes sont à la porte, et les fameux coursiers qui durent être fringants dans leurs premiers printemps me regardent d'un air piteux et se demandent pourquoi tant de préparatifs. Mes compagnons se chargent de placer sur les traînes les couvertures et le reste, le tout ficelé tant bien que mal, et ils m'assurent qu'il n'y a rien à craindre : pas de portages, rien que le grand lac, ça ira tout seul. Le Père Supérieur regarde en souriant la place qui m'est réservée sur la traîne d'honneur. « Mon cher, me dit-il, si vous arrivez à vous loger là, ce ne sera pas sans peine ! » Par devant, des sacs de couvertures, par derrière, un sac encore, quelques poissons ; entre les deux, un trou où trouverait difficilement place un enfant de cinq ans : c'est ma place, et en première encore !! Enfin tout est prêt. Un dernier « Au revoir », quelques poignées de mains par-ci par-là, et nous partons.

André, le garçon du chef, guide la marche, et Pierre, mon conducteur, veut absolument me faire asseoir sur la traîne. J'essaie, mais au bout de cinq minutes, la position de tailleur m'en dit assez ; je laisse là Pierre et ses malheureux chiens et je pars à la suite d'André.

La nuit est froide, il fait bon courir sur la croûte gelée ; d'ailleurs, pas la plus petite goutte d'eau : les mares sont solidement fermées et même bientôt le froid commence à se faire sentir. Nous laissons loin derrière nous les traînes et leurs conducteurs, mais cela ne fait pas l'affaire de mon cocher à qui l'on a confié la garde du Père, et il s'évertue à crier : « Père, là-bas il y a des mares, c'est dangereux, embarque. » J'hésite un instant. Pourtant, sur de nouvelles instances du brave homme, je me décide : « Allons-y, puisqu'il regarde comme un point d'honneur de m'infliger le supplice de rester dans la position d'un couteau de poche ; d'ailleurs, on verra bien s'il y a des mares. » De fait, au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes sur la glace vive ; André avance avec précaution, choisissant les meilleurs passages. Néanmoins, aux craquements

de la glace, j'éprouve comme la sensation d'un courant d'eau glacée m'arrosant au complet. Tout à coup, patatras ! guide, traîne et conducteur brisent la couche de glace trop mince. Ça y est. Je regarde autour de moi, mais heureusement il n'y a pas d'eau. « Bah ! rien de sérieux, me dit Pierre, ce n'est que la première couche de glace qui a cédé, le reste est solide. » Sur cet encouragement, il me confie la direction de la traîne pendant qu'il s'en va en avant casser la glace, pour éviter à nos pauvres chiens de s'abîmer les pattes dans les éclats de cette fine glace aussi coupante que le verre. Enfin, au bout d'une demi-heure nous sortons de ce passage difficile et, une fois de plus, Pierre me presse de reprendre ma place, en me faisant observer que je vais me mouiller et qu'il gèle.

Se mouiller les pieds, dans le Nord, c'est un détail, et un bain de plus ou de moins, c'est peu de chose. Entre la perspective d'être trempé jusqu'au genou et celle de reprendre ma position de couteau fermant, comme on dit ici, le choix est embarrassant ; enfin, entre les deux mortifications, je choisis la sèche et tâche de me blottir le plus commodément possible dans mon trou.

Au bout de quelque temps, je sens le froid me pénétrer et, ma mauvaise position aidant, je commence à grelotter. En avant de la traîne, il y a un amoncellement de couvertures, de sacs, que sais-je? À bout de patience, je demande au conducteur : « Il n'y a rien à casser dans ce fourniment? — Non, me dit-il, c'est du butin que j'emporte pour ma femme. » (Ici le butin comprend, entre autres choses, tout ce qui a rapport à l'habillement.) Car Pierre, en galant homme, ayant traité quelques fourrures au fort, a acheté pour sa chère moitié quelques verges d'indienne aux couleurs bien voyantes. Il y a là de quoi la rendre heureuse et plus agréable à ses yeux, mais enfin ce n'est que du butin, et me voilà tapotant des deux pieds pour essayer de les réchauffer, fourrageant à plaisir dans ce qui devra être la garde-robe de M^{me} Pierre. Pendant quelque temps, cela

suffit à me donner l'illusion du mouvement et me permit d'essayer de ranimer mes pieds engourdis.

À deux heures du matin, tout s'arrête. André se tourne vers moi et me dit : « Père, si tu as froid, il y a ici quelques branches sèches, on fera du feu. » Vous dire que j'en étais fâché? Non. Sans penser à la faim, j'avais hâte de voir le feu pétiller et de me réchauffer un peu. Aussi on a vite fait d'amasser un tas de branches, et bientôt une flamme joyeuse s'élève et le feu rassemble les amis. André fait bouillir la chaudière pendant que j'inspecte le sac aux provisions. Il y a là toutes sortes de friandises que le Père Supérieur a minutieusement empaquetées ; mais ce qui tente le plus les regards, ce sont les galettes appétissantes où le Frère a mis tout son talent culinaire. On avale une tranche de viande sèche assaisonnée d'une bonne galette, le tout arrosé d'une tasse de thé chaud, et le repas est fait. Le temps de distribuer aux chiens les reliefs du déjeuner et nous repartons. Cette fois, Pierre a beau dire et se récrier, je pars à la suite d'André, j'ai besoin d'exercice. Il fait un froid sec, un vrai froid de décembre. Les chiens eux-mêmes semblent vouloir retrouver leur ancienne agilité.

Après des marches et des contre-marches que nécessite la rencontre de nombreux trous d'eau où il ne ferait guère bon de plonger à pareille heure, nous arrivons vers six heures du matin au milieu d'un camp de sauvages. Tout le monde dort encore ; quelques chiens seulement saluent notre arrivée. C'en est assez pour donner l'éveil, et bientôt de toutes les loges sortent des têtes ébouriffées et du premier coup d'œil ils ont vite fait de reconnaître les nouveaux arrivants : « Le Père ! C'est le petit Père ! » Pendant ce temps, nous nous sommes installés dans la loge du plus gros bonnet du village, un brave homme du nom d'Émile Noël, ancien élève de l'école de la Providence, et qui se fait toujours une gloire d'héberger le Père à son passage dans le camp.

La connaissance est vite faite ; en deux ou trois mots,

Émile est au courant du voyage, et pendant que sa ménagère fait rôtir devant le feu un gros poisson blanc, il me conte toutes les nouvelles de nature à intéresser un nouvel arrivant. Les chiens n'en pouvant plus et les conducteurs tombant de sommeil, on se décide à passer la journée chez Émile et à regagner le sommeil perdu en faisant une bonne sieste. Bientôt, en dépit de tous les bavardages des commères venues aux écoutes, je dors de bon cœur jusqu'à midi. C'est Émile qui m'annonce que les habitants du village désirent toucher la main au Père avant de partir lever les rôts. Je vais donc de loge en loge, voir tout le monde, toucher la main, comme on dit ici, aux petits et aux grands. Tous sont avides de cet honneur qu'ils regardent comme la première marque de toute politesse. Celui qui passerait à côté d'un étranger sans lui toucher la main serait déconsidéré à jamais. Nos sauvages, sur ce point, sont même plus stricts que nos élégants, car présenter une main gantée est un signe de mépris ; offrir la main gauche, une insulte qui ne manquera pas d'être relevée sur-le-champ. Toutes mes visites faites, il est près de quatre heures, et mes compagnons se décident à repartir. Cette fois encore, je fais fi des supplications de mon conducteur et, en dépit de ses instances, je prends les devants. Nous sommes sur le grand lac des Esclaves et devant nous, à perte de vue, s'étend à l'horizon la ligne qui marque les limites du territoire qui est placé sous l'autorité du chef qui m'a fait appeler. À minuit, nouvelle halte pour la collation.

À quatre heures du matin, nous arrivons à la demeure d'un riche citoyen de la tribu des Plats-Côtés, M. Josea. Tout le monde dort au logis, mais quelques coups à la porte et quelques appels font comprendre au maître du lieu qu'il a affaire à des voyageurs. Josea en personne vient ouvrir la porte et, reconnaissant le Père, s'empresse de rallumer les quelques tisons éparpillés dans la cheminée. Ici encore on cause un brin, on prend comme tou-

jours une tasse de thé et une galette. Nous avons d'ailleurs plus besoin de repos que d'autre chose et nous nous décidons de prendre quelques heures avant de continuer notre route. À dix heures, il faut repartir, car c'est pour aujourd'hui que mes compagnons ont fixé le rendez-vous au chef du camp. De plus, au dire de Josea, la glace est mauvaise, il n'y a pas de temps à perdre, sinon la chaleur du soleil se fera sentir.

Josea nous accompagne, conduisant une traîne où ont pris place sa femme et ses deux enfants. Cette fois, j'ai beau faire, je dois me résigner à réintégrer mon nid pourtant si peu confortable et me résigner à passer cette fois cinq ou six bonnes heures la tête repliée, les genoux sous le menton, jolie position dont le supplice me fait rêver aux ceps et aux entraves du Japon. J'ai beau virer d'un bord, virer de l'autre, j'en suis toujours à un zigzag fort peu accommodant. Et puis, le chemin est affreux. Plus d'une fois, en voyant les chiens hésiter sur la glace fléchissante, je me demande si cette fois nous n'allons pas tous prendre un bain des moins agréables. Mais non, grâce à l'habileté de mon conducteur nous en sortons sans grave dommage, et vers quatre heures de l'après-midi nous sommes à l'embouchure de la fameuse rivière Couteau-Jaune.

On ne distingue rien encore, mais après avoir tourné une pointe, on voit au fond de la baie quelques maisons et bientôt quelques silhouettes qui se dessinent sur la pointe des rochers. Les traînes ont été aperçues, car le pavillon jaune, emblème distinctif de la tribu des Plats-Côtés, est rapidement hissé au haut de la perche qui lui sert de mât.

Pierre saute sur la traîne, demande mon fusil, y met deux cartouches et envoie à tous les échos un feu prolongé auquel répondent quelques coups de carabine. C'est le signal convenu, paraît-il, et tout le monde connaît maintenant que le Père arrive. Quelques minutes de marche encore et nous abordons. Il va sans dire que ma position

de tailleur m'a engourdi les jambes. Tout courbaturé, je gravis la côte qui conduit à ce qui sert de palais royal.

Le chef s'avance ; il est facile à reconnaître. Un gros galon doré orne son couvre-chef, et son pantalon à larges bandes rouges lui donne l'air d'un artilleur en retraite. Il s'avance gravement, suivi de sa digne moitié et de deux de ses principaux conseillers. L'accueil est des plus dignes. Je félicite le chef sur la conduite de ses jeunes gens ; il me répond en m'indiquant du doigt ma demeure, ou plutôt ce qu'il appelle la demeure du bon Dieu. Mais il a dû s'apercevoir de mon étonnement de ce qu'il y ait si peu de monde : « Oh ! dit-il, patiente un peu ; ils sont à une demi-journée d'ici ; je vais faire tirer deux ou trois coups de carabine, et ce soir tu les verras tous. » Sur cette réponse, je rentre dans mon nouveau presbytère : magnifique et pas cher!

N'oublions pas toutefois que nous sommes dans le Nord et chez les Plats-Côtés. Ce qui pour un Parisien paraîtrait une mesure est, pour les gens de la place, un splendide château. De fait, ce n'est pas trop mal. La porte est bien un peu branlante : les ans en sont la cause ; mais enfin c'est un semblant de porte et, en prenant quelques précautions, elle tourne assez aisément sur ses gonds de bois. L'aspect de l'intérieur répond à l'apparence extérieure : de toit, point ; comme plancher, la terre nue ; pas de cheminée : mais aussi ce n'est là que le vestibule de l'hôtel ! Le salon est au fond, et on y pénètre par une porte, style nouvelle renaissance, ne fermant qu'à grand renfort de coups d'épaule, et tout le reste à l'avenant ! Il y a une table modeste, une chaise à trois pattes, un lit qui fléchit rien qu'à l'apparition de son nouveau locataire, mais, au beau milieu de la chambre, un beau poêle de cuisine encore tout ruisselant de la graisse qui a servi à lui donner une teinte bronzée. Me voici chez moi.

Sans plus de façon, je me mets en devoir de me dépouiller de mes ajustements de voyage, cependant que le

chef donne un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manque au mobilier. Pour moi, je commence par le féliciter sur la magnificence de mon château et de sa généreuse courtoisie : « Maintenant, dit-il, tu es chez toi ; tu n'auras qu'à appeler André : il est à ton service pour tout le temps de ton séjour ici. Pour la cuisine, ma ménagère s'en charge. »

Ceci dit, il s'en va, me laissant méditer sur mon nouveau rôle de pacha. J'en profite pour inspecter plus à l'aise mon nouveau domicile. Après tout, ce n'est pas trop mal, et déjà j'éprouve toute la satisfaction d'avoir un chez moi des plus paisibles. Pendant ce temps, le chef fait tirer les trois salves convenues, pour annoncer aux gens du large que le Père est arrivé. Comme il se fait tard, après la prière faite en commun, chacun regagne son domicile et me laisse seul en mon domaine. La nuit est arrivée.

J'ai hâte de goûter un sommeil réparateur, cette fois dans un lit qui m'a été destiné et que j'examine sur toutes les faces. Le sommier ne sera peut-être pas très élastique, les planches ayant été remplacées par de grosses perches grossièrement équarries, mais le chef m'ayant généreusement octroyé le droit de disposer de la grande voile de son bateau, j'aurai au moins l'illusion de dormir sur quelque chose de moelleux. Tout calculé, je me résigne à disposer ma couverture sur cette splendide couche. J'y suis, mais je n'y reste guère. Qui eût cru que ce lit débonnaire, à l'aspect si rassurant après de longues marches, allait me jouer plus d'un vilain tour ? Ma chétive personne n'est pourtant point digne d'être classée parmi les poids lourds, mais c'est encore trop pour les appuis vermoulus qui doivent la supporter, et avant que j'aie eu le temps de réfléchir, tout s'écroule en un sourd gémissement. Je me trouve étendu de tout mon long à côté du poêle qui, gonflé de bois, m'a tout l'air de chanter victoire. Je me relève sans contusion ; quelques souris, seules témoins de mon accident, regagnent leurs trous, tout épouvantées de l'aventure, et mon lit,

mon débonnaire lit n'est plus qu'une masse informe étendue bien à plat sur le sol. J'allais me résigner à le laisser ainsi, quand la pensée de ce que dira mon hôte à la vue de ce gâchis me décide à essayer de remonter le tout, au moins convenablement. Quelques clous rajustés, les quatre pieds solidement attachés au mur : ça y est. Le lit est triomphant, plus solide que jamais. Il balance bien un peu, mais la voile du navire aidant mon imagination, il me semblera être sur le bateau et voguer à bon vent.

Aussi, avec de religieuses précautions et sans brusquerie, je m'étends une seconde fois dans mon berceau, qui se balance doucement ; le sommeil me gagne et je m'endors en souriant à ma première mésaventure.

Mercredi 14 mai. — À cinq heures du matin, je le confesse très humblement, je dormais encore du sommeil du juste, quand un visiteur arrive : c'est le chef en personne qui vient allumer mon poêle en regardant furtivement de mon côté. D'un œil, je suis tous ses mouvements, et ma première pensée est de me féliciter d'avoir remis toutes choses en place dès hier, car qu'aurait-il pensé, ce brave chef, en me voyant étendu par terre, contrairement à toutes les convenances ? Le feu allumé, le chef se retire, et je me dispose à sortir de ma retraite pour procéder à quelques soins de toilette.

Bientôt le chef revient et me demande quand je sonnerai pour la messe. Ne connaissant rien encore des rubriques de son gouvernement, je m'en remets à sa décision. Par l'unique vitre qui reste à la croisée, il me désigne un énorme sapin en face et me dit : « Vois-tu, quand le soleil sera là, tu pourras sonner : tout le monde sera prêt. » À l'heure dite, ma petite clochette redit aux échos ses légers tintements et bientôt les paroissiens arrivent en bon ordre, tout heureux de répondre à la voix de la cloche qu'ils n'ont point entendue pour la plupart depuis des mois, et quelques-uns depuis deux ou trois ans. Le salon s'est

transformé en chapelle. Sur l'unique table du logis, j'ai disposé ma couverture rouge, puis une nappe et quelques franges ; dessus le tout, ma chapelle portative servant d'autel. Derrière l'autel, un baril de poudre recouvert d'un voile blanc sert de support à ma croix d'oblation et aux deux chandeliers.

La prière du matin récitée, je commence la messe suivie attentivement par tout le monde. Après l'Évangile vient le moment de dire quelques mots pour souhaiter la bienvenue, exposer le but de mon séjour ici et aussi donner le règlement de la mission : le matin, messe à laquelle tous devront assister ; à dix heures, catéchisme pour les enfants qui doivent faire leur première communion ; à deux heures, catéchisme pour les tout petits ; le soir, instruction pour tout le monde, chapelet, cantique et prière.

Quand les avis sont donnés, la messe continue. Pierre, mon fidèle conducteur, nommé chantre au lutrin, entonne de sa voix des dimanches un cantique en l'honneur du Saint Sacrement. Il y a peu de monde aujourd'hui, tout au plus une quinzaine d'assistants, mais Pierre, fier de son titre, n'en continue pas moins sa tâche avec ardeur, et cherche à s'acquitter consciencieusement de sa fonction. La messe terminée, la chapelle se vide et, dans ma première action de grâces au pied de cet autel improvisé, je demande au Sacré-Cœur de bénir les efforts de son pauvre missionnaire et de réchauffer la ferveur de ses nouvelles ouailles.

Bientôt après, on frappe à la porte. C'est André, le chef de service, qui demande s'il peut me servir. Sur ma réponse affirmative, il court à la cuisine et revient avec une petite chaudière remplie d'un thé tout fumant, et une assiette chargée d'un morceau de poisson. C'est le déjeuner des grands jours. Pendant que j'y fais honneur, comme un homme qui n'a pas mangé depuis huit jours, André reste là, assis sur ses talons, veillant à ce qu'il ne manque rien au service et désireux aussi de ne pas laisser perdre les restes.

Je me mets en devoir d'inspecter mon palais. D'abord le salon principal. L'inventaire du mobilier en a été fait. Ce salon, meublé style Flanc de Chien, est d'environ quatre mètres de long sur trois de large. Trois ouvertures l'éclairent ou pourraient l'éclairer : la fameuse porte à deux battants dont j'ai déjà parlé et qui nécessite au moins l'aide de trois hommes pour se mouvoir sur ses gonds de peau de caribou ; et enfin, deux fenêtres, l'une veuve de ses vitres que remplace un morceau de coton blanc, l'autre n'éclairant que par deux petits carreaux qui tiennent à peine. Le reste est fermé par un carton épais, protégeant contre les regards des curieux les richesses de l'intérieur.

Aux murs pendent deux ou trois lambeaux, rappelant qu'il y a eu là, dans les temps fortunés, quelques verges de tapisserie aujourd'hui absente. Comme plafond, deux ou trois planches où sont déposés mes effets personnels. Le toit est fait de perches recouvertes de terre, et c'est tout. Quant au vestibule, déjà mentionné ici, il ne sert qu'aux moments des exercices. La grande porte s'ouvre alors toute grande, les messieurs s'empilent dans le salon pendant que les dames se contentent du vestibule; c'est l'ordre du chef, il doit être respecté. Nous n'avons pas encore par ici de suffragettes.

Il est temps maintenant de commencer la visite de ma paroisse. D'abord chez le chef ! Draguise est son nom. Il est en train de prendre son premier déjeuner, oh ! déjeuner peu princier, toujours l'inévitable plat de poisson avec la non moins inévitable tasse de thé, et c'est tout. À mon approche, le chef interrompt son repas et me présente un siège au beau milieu de la pièce, où jouent pêle-mêle les deux princes héritiers et un petit chien, leur favori. On parle de choses et d'autres, du beau temps, de l'hiver qui s'en va, du printemps qui arrive, cependant que la ménagère-reine met de l'ordre un peu partout, afin de rendre le logis le plus digne possible de l'étranger venu en visite.

Après cette première visite, je passe aux maisons voi-

sines, au nombre de trois et d'une loge, où demeurent deux familles réunies. Tout le monde est à la joie de voir le Père que plusieurs n'ont pas vu depuis le printemps dernier, et tous se félicitent de pouvoir enfin entendre la sainte messe et faire la sainte communion, bonheur dont ils ont été privés depuis si longtemps !

Je reviens à mon home, le chef m'y suit. Il a son chapeau à larges bords campé sur les extrémités de l'occiput ; il se gratte la tête en regardant en haut, en bas, à droite, à gauche, puis finalement il interpelle André qui stationne à la porte, et lui dit d'apporter ce qu'il a préparé. « Écoute, me dit-il, c'est ici pour quelques jours la maison du bon Dieu, et ce n'est guère convenable, je vais l'arranger. »

André arrive apportant deux paquets de chiffons, quatre images et quelques clous. Les tentures ne sont rien autre que des moustiquaires bien déchus de leur intégrité et tout à fait inaptes à leur premier usage. Toutefois, à la manière dont le chef les présente sur la surface du mur, on voit qu'à ses yeux une tapisserie des Gobelins n'aurait pas plus de prix. On dirait un décorateur de métier tapissant une basilique, car il faut dire que mon nouveau sacristain fait les choses en artiste. Il plante un clou, attache un coin du moustiquaire et se recule de trois pas pour juger de l'effet ! Enfin les moustiquaires sont étalés de chaque côté de la table, et sur les moustiquaires quatre images, don du R. P. Duport à son passage ici, il y a quatre ans. Celles-ci ont, comme le reste, subi nécessairement les ravages du temps, mais dans l'estime de mon sacristain, elles ne sont point un ornement sans valeur. Le tout épinglé et cloué, l'artiste contemple son œuvre avec satisfaction, et son admiration n'est interrompue que par les tintements de grelots et de clochettes résonnant sous les fenêtres !

C'est la troupe générale qui arrive, l'avant-garde est déjà à la porte. Je sors pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants et aussi pour jouir du défilé, spectacle auquel j'ai toujours pris plaisir, mais qui, aujourd'hui sur-

tout, me réjouit plus que jamais, puisque ce sont mes paroissiens.

Depuis l'entrée du village jusqu'au bout du lac, c'est une file ininterrompue de traînes, les unes de quatre chiens, d'autres de trois, quelques-unes même de deux malheureux chiens ou guèdes, comme on les nomme ici, haletant sous le harnais et traînant la charge bon gré, mal gré. À la moindre hésitation, au moindre signe de relâchement, le fouet ou la gaulle est là, pour rappeler au guède récalcitrant qu'il est et doit être une bête de somme envers et contre tout

La caravane est arrivée au bas de la côte : c'est d'un pittoresque fini, et je regrette de n'être pas peintre ou artiste, car il y aurait matière à un magnifique tableau. Les chiens, heureux d'être arrivés, sont étendus de tout leur long et s'abandonnent aux douceurs de la sieste. Les conducteurs sont là, bourrant leur pipe, attendant l'ordre du chef pour se diriger vers leurs cantonnements. Sur les traînes sont entassés des objets de toute sorte : loges, chiffons de toute apparence ; puis le chapeau de Monsieur, le châle de Madame, les oripeaux des enfants, les ustensiles de cuisine, les armes de chasse, bref, un vrai bazar. Et on se demande comment trois misérables squelettes de chiens peuvent traîner tant de choses.

Je touche la main aux nouveaux arrivés, aux vieux et aux vieilles, aux adultes comme aux bébés au maillot et, après maints pourparlers, chaque chef de famille va inspecter la place on s'élèvera son foyer. L'emplacement choisi en un endroit bien sec et bien exposé, les chiens reçoivent l'ordre de haler leur fournement au lieu indiqué.

En un clin d'œil, des perches coupées dans le bois s'élèvent en rond, en se réunissant au sommet, et la loge en peaux de caribous est fixée sur cette charpente, laissant tout en haut un large trou pour la fumée, et voilà la maison bâtie.

Pendant que la maîtresse du logis court au bois chercher

quelques branches de sapins qui serviront de plancher, les enfants vont à la recherche de quelques brindilles sèches; et bientôt tout est prêt. Les traînes s'ouvrent et déposent leurs richesses, les chiens libres de leurs harnais se reposent à l'abri de la loge. En peu de temps, tout un village est debout, 8 à 10 loges, sans compter les trois maisons pleines jusqu'au seuil. Voilà ma paroisse pour une quinzaine de jours.

Quand tous les campements sont achevés, je sonne la clochette, et bientôt mon riche appartement et le vestibule sont remplis de gens assis sur leurs talons attendant en silence que l'exercice commence. C'est d'abord un cantique à la sainte Vierge que tous répètent à l'envi et avec le plus fier entrain. Si l'harmonie subit parfois quelques accroc, la bonne volonté du moins s'y montre clairement, et Marie, du haut du ciel, doit agréer avec bienveillance les louanges de ses pauvres enfants, tout fiers de glorifier leur Mère vénérée. Le cantique terminé, je renouvelle pour mes paroissiens les meilleurs souhaits de bienvenue et le programme des exercices de la mission. Heureux serais-je de pouvoir leur exprimer, dans une langue que je ne fais que balbutier, tout ce que mon cœur de prêtre éprouve en ce moment en les voyant si attentifs et si vraiment joyeux de se retrouver auprès du Père ! Mais ils semblent me comprendre et même, de temps en temps, quelques signes d'affirmation échappent aux anciens, habitués dès l'origine à manifester à haute voix leur approbation. On récite ensuite le chapelet, suivi d'un dernier *Ave maris Stella* et de la prière du soir. Tous se retirent, et bientôt mon château redevient solitaire, tandis qu'au dehors les hurlements et les grognements des chiens me font connaître qu'ils reçoivent leur pitance. La nuit venue, je me roule dans ma couverture et m'endors en pensant au plaisir d'être enfin missionnaire nomade dans toute l'acception du mot.

(À suivre.)

O. M. I.

VICARIAT DU KEEWATIN

Souvenirs des Missions.

Par le R. P. E. Bonnald, O. M. I.

Le Pas était, en 1875, à mon passage ici, un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé près d'une mission anglicane et comptant une population indienne de sept à huit cents âmes. On appelait cette place en cris Oppaskvayak, ce qui veut dire détroit de rivière, parce que la Kisiskatchewan se resserre en cet endroit. À trois cents milles plus haut, sur la même rivière, il y a un autre poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui porte le nom de Fort la Corne.

Il y a eu, dit-on, à la fin du XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e, un missionnaire jésuite tué au Fort la Corne, et vers le milieu du XIX^e siècle un prêtre canadien tué non loin du Pas.

À l'occasion de la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, cet ancien poste de traite est en train de devenir une petite ville, un centre et un débouché. C'est par cette voie ferrée que l'Ouest, véritable grenier de l'Europe, va expédier les blés à la Baie d'Hudson, où les prendront les bateaux à vapeur des compagnies commerciales. Plusieurs chemins de fer du sud-est, sud et sud-ouest, vont venir aboutir au Pas. Cette perspective attire beaucoup de monde ici et les terres se vendent bien.

Nous n'avions qu'une petite mission ici jadis, où le missionnaire du lac Pélican d'abord, puis du Fort Cumberland, venait quelquefois visiter les quelques métis ou Indiens de la place.

En septembre 1887, j'étais venu ici du lac Pélican pour

mon ministère. Or, un dimanche matin, pendant que j'allais me préparer à la sainte messe pour notre petit noyau de catholiques, je vis arriver du côté du Fort un métis en canot avec un jeune homme que je reconnus du rivage pour un prêtre arrivé de la veille pendant la nuit : c'était le P. Ovide Charlebois, envoyé pour me tenir compagnie dans mes missions.

Le lundi suivant, nous gagnions en canot le Fort Cumberland, où la rougeole venait d'envahir la population. Nous aurions dû tous les deux aller au lac Pélican, mais en ce temps d'épidémie, il fallut bien se séparer ; et comme au Fort Cumberland beaucoup comprenaient et parlaient le français ou l'anglais, ce fut le jeune P. Charlebois qui dut rester là. C'était bien dur pour lui d'être obligé de rester seul dès la première année de mission. Mais le besoin des âmes l'exigeait, et le zélé missionnaire accepta ce sacrifice.

J'allai donc au lac Pélican. Sur le chemin je recueillis, par charité, dans mon canot, un patient qui semblait sur le point de mourir. Il fit son abjuration et se trouva mieux le lendemain.

On arriva en bon ordre à la mission, mais la maladie se répandit partout dans notre population. En deux mois, époque inoubliable, je comptai 75 décès. Combien de fois pensai-je au jeune P. Charlebois, bien inquiet sur son sort. Des malades, il y en avait partout, dans les loges, dans les maisons; on m'appelait le jour et la nuit, quelquefois à de grandes distances. J'en avais quatre chez moi. Nous n'étions que trois hommes valides au lac Pélican : le commis du fort, un vieillard et votre serviteur: Outre le soin à donner aux âmes, il me fallait secourir les corps, porter à boire, à manger aux pauvres malades, leur faire du feu, etc. J'en trouvais parfois sur le plancher huit ou dix qui se plaignaient. On devine quelle odeur repoussante s'exhalait de ce réduit. Mais qu'importe, je les entendais en confession et leur administrais les derniers sacrements.

Le bon Dieu eut pitié de ces pauvres gens ; à cause d'eux, il me préserva de la terrible maladie et je pus ainsi les aider à bien mourir. De ceux qui étaient en tente ou en loge, peu échappèrent à la mort. Au contraire, de ceux qui étaient dans les maisons, bien peu moururent. Les plus à plaindre et les plus malheureux furent ceux qui, éloignés, n'eurent aucun secours ni temporel ni spirituel, et d'aucuns, qui n'avaient pas succombé au plus fort de la maladie, moururent par imprudence, mais aussi presque par nécessité. Ils touchèrent trop tôt l'eau froide en visitant leurs filets pour apaiser leur faim.

Un jour, sur les premières glaces, un homme vint m'avertir qu'un père de famille, qui avait perdu tous ses enfants, me demandait pour sa femme en danger de mort. Je partis avec Cyrille en traîne à chiens. Nous arrivions sur le soir à domicile. J'aperçus quatre cercueils d'enfants placés sur les branches des arbres à cause des chiens. Dès que j'entrai dans la loge : « Oh ! merci, mon Dieu, s'écria la malade, la meilleure chrétienne du pays. Merci, je vais me confesser et mourir pour rejoindre mes enfants. » Après sa confession, la digne chrétienne me raconta ce qui s'était passé pour sa fille Marie, une très sage enfant de dix ans, que j'avais vue si souvent réciter dévotement son chapelet dans la visite quotidienne qu'elle faisait à l'autel de la sainte Vierge. « Mon enfant n'était déjà plus de ce monde, m'assure la mère, quand tout d'un coup elle pousse un grand et long soupir, ouvre les yeux, et nous dit : « Papa, maman, écoutez-moi : je reviens un instant pour vous dire ceci : un ange m'a accompagnée jusqu'au bord du gouffre, et, me montrant l'horrible séjour des damnés, il ajouta : « Quel bonheur pour toi d'avoir bien prié et bien vécu ! Maintenant, va dire à tes parents ce que tu as vu et montons au ciel. » Au revoir, au ciel, papa, maman. »

Et elle referma les yeux pour toujours !

Nous prîmes donc les quatre petits cadavres sur notre traîneau. Je marchais devant les chiens, et comme il n'y

avait pas de neige sur la glace vive, je glissai et tombai à la renverse sur le lac. Cyrille me raconta que je restai une demi-heure sans remuer ni parler; je m'assis ensuite, mais sans aucune connaissance, faisant des questions n'ayant aucun sens. Il dut me tenir par la main comme un enfant, à la halte de midi, pour boire le thé; je ne mangeai pas et continuai à divaguer. Le pauvre homme pleurait, croyant que j'étais devenu fou pour toujours.

En arrivant à la mission, je demandai qui avait installé le poêle. Or, c'était moi-même avant le départ. On me fit un lit dans la pièce d'en bas et ne fis qu'un somme, paraît-il, de toute la nuit. Puis le matin, vers neuf heures, juste 24 heures après ma chute, je m'éveillai et fus bien surpris de me voir dans la salle, au milieu des habitants qui étaient venus me voir et guetter mon réveil. J'avais toute ma connaissance, Dieu merci. Huit jours après, n'ayant plus de malades à visiter aux environs, je partis pour Pakitawagan où il y avait de nombreux morts, et des cadavres non encore enterrés. Le chemin était bon, car il était tombé assez de neige pour ne plus être exposé à tomber sur la glace. Sur mon chemin, je trouvai sept cadavres dans un campement, et à Pakitawagan, j'en trouvai onze. Sur les cadavres de quatre d'entre eux, je trouvai des lettres comme d'outre-tombe, faites de quatre morceaux d'écorce de bouleau pliés en quatre et cousus avec du fil. Ces lettres portaient comme inscription : « *Le Père seul lira ceci.* » C'était la confession de ces pauvres gens.

Se voyant près de mourir si loin de leur missionnaire, et sans espoir de le voir pour se confesser, ils crurent bien faire d'écrire ce qu'ils auraient dit au Père. Ils avaient prié avec ferveur, disant leur chapelet en face de l'image de la sainte Vierge, attachée à la perche du Wigham. C'était vraiment touchant et j'en pleurais d'émotion. Mon Père, depuis que je me suis confessé, j'ai fait ceci ou cela; je le regrette, j'en demande pardon à Dieu; prie pour mon âme.

Je laisse qui une martre, qui un vison, et un autre, qui n'a pas de fourrure, laisse une chaudière de cuivre pour une messe de mort. Dans le camp, il n'y avait pas de bras valides pour faire les fosses, et la terre était gelée à quatre pieds de profondeur !

Un petit garçon de 10 ans et sa petite sœur avaient laissé la loge, après la mort de leurs parents, pour aller avertir leur oncle à huit milles dans le bois.

Cependant, le calme rétabli, le R. P. Charlebois s'attendait à être rappelé du fort Cumberland. Je députai, pour aller le chercher, mon plus dévoué compagnon et un de ses amis. Il faisait froid, très froid, et Monseigneur doit se souvenir encore de la triste nuit qu'il passa au campement où il fut obligé de se lever dans la nuit à l'insu de ses compagnons de voyage. Le feu était éteint depuis longtemps. Cyrille finit par s'éveiller et vit le jeune missionnaire le givre aux cheveux et à la barbe, aux cils et aux sourcils, et ne parvenant pas à se réchauffer. Heureusement, on put faire un grand feu et attendre en patience l'heure du départ.

Mais revenons à notre petite ville du Pas. Elle se trouve maintenant la résidence épiscopale de notre Révérendissime Vicaire apostolique du Keewatin. Elle ne possède pas encore, comme on le pense bien, de cathédrale, mais il y a deux grandes maisons bien convenables, dont l'une sert d'hôpital avec des Sœurs, et l'autre de résidence pour Monseigneur, avec deux Pères ; une partie des appartements est réservée pour l'école et tout l'étage supérieur est occupé par l'église,

La ville et les environs comptent environ 300 catholiques. Maintenant qu'un magnifique pont joint les deux rives de la Saskatchewan, les trains y arrivent trois fois par semaine. La voie ferrée va déjà à 80 milles vers le nord, et l'été prochain, elle ira cent milles plus loin.

Dans ce Nord si vaste, il y a des centres où se réunissent les Cris et les Sauteux. J'en ai visité plusieurs, et combien

ces pauvres gens, dégoûtés des ministres méthodistes, voudraient avoir des prêtres catholiques ! Ils me l'ont dit tous les ans quand il m'a été donné de les rencontrer à Norway-House, depuis que je suis revenu de leur pays il y a six ou sept ans. *Rogate ergo dominum Messis!* Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer de bons ouvriers.

E. BONNALD, O. M. I.

VICARIAT DE NATAL

**Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I., publiée par les
« Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ».**

Avant-propos.

Pendant plus d'un demi-siècle, les différentes sectes protestantes d'Europe et d'Amérique avec leurs légions de ministres et des ressources dix fois supérieures aux nôtres, l'Église catholique avec ses missionnaires et les aumônes de la Propagation de la Foi, de Saint-Pierre Claver et de bienfaiteurs particuliers, ont rivalisé de zèle pour évangéliser les noirs du Sud de l'Afrique, pour leur enseigner Dieu et Jésus-Christ. L'œuvre de la conquête, aidée par la civilisation qui, en ouvrant le pays, a facilité matériellement notre travail, est loin d'être accomplie. C'est cette année seulement que, dans le Basutoland, un catholique, Griffith, le premier roi chrétien de la race des Basutos, est monté sur le trône, et, au Natal, sur un million de noirs, nous ne comptons que 100 000 chrétiens. Nous sommes donc encore en plein paganisme.

J'ai pensé qu'une étude sur les coutumes superstitieuses de nos sauvages serait instructive et intéressante. Un travail sérieux et scientifique, un tableau d'ensemble sur le démonisme, la magie et la sorcellerie, demanderait des recherches longues et minutieuses. Il faudrait, pour séparer l'histoire véridique de la légende, dans cette étude ethnologique, critiquer chaque fait, peser la valeur et l'étendue de chaque tradition. Le missionnaire, qui doit avant tout s'occuper des âmes, n'a guère de loisirs pour aller recueillir les renseignements nécessaires, et, s'il a pu, s'il a dû étudier sur place quelques-unes de ces questions religieuses et morales, le temps lui manque encore, pour rédiger d'une façon méthodique et littéraire, dans une langue presque oubliée, les informations qu'il a recueillies et les notes qu'il a prises. Je ne ferai qu'effleurer ces sujets : je ne puis prétendre faire œuvre de savant. Mon but est plus modeste. Je voudrais seulement donner une idée du triste état d'âme de nos indigènes avant l'arrivée des missionnaires, faire voir un peu ce que c'est que le paganisme, une existence sans vie, sans beauté, sans Dieu.

I. — L'Idolâtrie.

Commençons par l'idolâtrie, le culte des idoles.

Satan avait ici un royaume immense. L'idée du vrai Dieu s'était obscurcie et menaçait de disparaître complètement. En corrompant la tradition primitive par des coutumes immorales, le démon avait réussi à détrôner Dieu et à se faire adorer à sa place. L'erreur et la superstition avaient supplanté la vérité et la révélation. On croyait encore à l'immortalité de l'âme et les morts étaient enterrés avec leur natte, leur oreiller de bois et aussi l'inséparable tabatière. Unombukulwane est bien pour tous la fille de Dieu, la reine du ciel, la belle dame revêtue d'un manteau d'azur parsemé d'étoiles avec l'arc-en-ciel comme

ceinture. Cérès est encore la déesse de la moisson; mais, avec ces rares exceptions, nos divinités sont des serpents. Comme dans le paradis terrestre et comme dans un grand nombre de pays, Satan a choisi chez nous de préférence la forme de ces reptiles. Les mânes des ancêtres sont supposés s'incarner dans ces serpents, ou plutôt se manifester sous leur figure pour recevoir l'hommage, les prières, les sacrifices de la famille et de la tribu. Les esprits des ancêtres ont leur demeure sous terre, et chaque clan a son limbe pour ses dieux.

D'après la croyance des Zoulous, ces esprits d'outre-tombe, ces divinités douées de forces mystérieuses, apportent aux humains la bonne et la mauvaise fortune, causent la maladie et la guérison, sont les maîtres de la vie et de la mort. Le culte du vrai Dieu n'existait plus. C'était le paganisme absolu, comme celui de la Grèce et de Rome, comme celui des Francs et des Teutons avec une mythologie moins compliquée. Les Cafres ne croyaient pratiquement qu'aux esprits ancestraux, les *amadhlosi* ; ils ne craignaient qu'eux, n'espéraient qu'en eux et n'offraient qu'à eux leurs sacrifices et leur adoration.

Différentes espèces de serpents sont considérées par les Cafres comme animées par les esprits de leurs ancêtres défunts.

Chaque condition et chaque âge ont leur idole.

Un serpent vert, gros mais inoffensif, avec des taches noires sur la partie antérieure du corps, l'*uhlwasi*, est le dieu des enfants et des simples manants.

Un gros serpent noir, également inoffensif, l'*umseneme*, est la divinité des vieillards. Si quelqu'un réussit à le tuer dans son champ, sa récolte sera abondante, dit-on.

Un autre serpent vert, tacheté sur le cou et sur les côtés, l'*inandezulu*, est le messenger des grands et des

notables. Aussi, dès qu'il entre dans une hutte, le maître du kraal ou, en son absence, un adulte qui a connu l'ancêtre défunt, ira examiner le reptile pour reconnaître, à certaines marques, s'il est vraiment l'esprit du mort. Si c'est lui, toute la famille viendra lui rendre des honneurs : un bœuf lui sera immolé, et c'est seulement quand toute la viande du sacrifice sera mangée qu'on laissera sortir, sans lui faire aucun mal, cet animal sacré.

Un autre petit serpent, tout à fait inoffensif, l'*umabibini*, est le dieu des femmes. Si sa visite est suivie de conséquences fâcheuses pour une mère à l'époque de sa parturition, ses parents devront expier ses péchés, réels ou prétendus, par le sacrifice d'un bœuf ou d'une chèvre.

Un cinquième serpent, une salamandre, l'*isicatshakazana*, est la divinité des vieilles femmes. Il faut l'ignorer et l'éviter, car si quelque mal lui arrivait dans la maison, le châtement serait terrible. Si ce dieu courroucé rend malade ou fait mourir un membre de la famille, on se hâte d'égorger un bœuf ou une chèvre pour obtenir la guérison ou la résurrection de sa victime. S'il allait se brûler dans le feu, ce serait signe qu'il a faim. On le retirerait aussitôt et on lui offrirait un sacrifice.

Aux yeux des Cafres, tous ces serpents sont sacrés.

Les dieux sont les maîtres ; ils ont tout pouvoir sur la terre ; les hommes et les événements leur sont soumis : qu'ils bénissent ou qu'ils châtent, leur volonté est sainte. Il est défendu de leur manquer de respect, de se révolter contre eux, et il sied de recevoir leurs faveurs avec les sentiments d'une joie profonde et d'une vive reconnaissance. Un petit bébé vous apporte-t-il un objet quelconque, cuiller ou couteau, réjouissez-vous, mortel fortuné, car c'est un dieu qui vous le donne, gardez-le soigneusement. Un

saignement de nez est aussi un bienfait des dieux ; la pleurésie, au contraire, est un châtement de leur colère.

Ce sont ces idoles, qui communiquent aux devins et aux devineresses, dans des cérémonies toujours accompagnées de sacrifices sanglants, leur pouvoir prophétique, leur don de clairvoyance, et qui ravivent leurs forces quand elles deviennent impuissantes. Sur la manifestation de certains phénomènes, à l'apparition de certains événements ou sur l'ordre d'un devin, on leur offre des victimes propitiatoires ou impétratoires. Le jour du mariage, le père de la jeune fiancée présentera sa fille aux dieux pénates de son gendre, en disant : « O dieux, je vous salue, je mets mon enfant sous votre protection tutélaire ; veillez sur elle, bénissez-la. » Chaque nouvelle divinité a sa fête d'installation. Trois mois après la mort d'un parent, son esprit, qui jusqu'alors a erré dans les lieux déserts, est ramené à son ancien foyer par un sacrifice solennel offert par le chef de la maison, et il aura désormais sa place parmi les dieux lares.

Les Zoulous vivent ainsi parmi les esprits d'outre-tombe et ils ne les oublient jamais. Comme il appartient au chef de la famille de se prononcer sur la qualité des mets et d'en goûter le premier morceau, dans les grandes circonstances, à l'occasion d'un festin de bière, par exemple, et dans les repas funèbres, on fait tout d'abord aux dieux du foyer leur part de boisson et de viande. Si les *amadhlosi* semblent avoir quitté la famille ou avoir cessé de s'intéresser à elle, on les rendra propices en leur immolant une victime blanche et immaculée, chèvre ou bœuf. Quand un malheur arrive, quand la peste sévit, quand la maladie frappe, le moyen de chasser les génies malfaisants c'est encore le sacrifice.

Toutes ces coutumes prouvent bien que toute trace de la religion et du culte du vrai Dieu avait disparu chez ces

peuples. Sans la venue du Messie, ils seraient toujours restés dans l'idolâtrie la plus complète, égarés et perdus pour jamais, sans le moindre espoir de revenir à la lumière, de retrouver la vérité. Le flambeau de la vraie foi s'était éteint. Satan tenait captives toutes ces peuplades infortunées

Cependant, hâtons-nous de le dire, au milieu de ces ténèbres épaisses, les noirs du Sud de l'Afrique avaient gardé dans leur langue et dans leurs traditions le nom et l'idée du vrai Dieu avec quelques étincelles de la révélation. Il y a quelques années, en 1907, un philologue distingué a prouvé d'une façon irréfutable et péremptoire que le mot Dieu (*Unkulunkulu*), dans son étymologie primitive, signifie « le Seigneur qui est dans les cieux ». Nos linguistes avaient vainement essayé pendant longtemps de tracer l'origine mystérieuse de cet important dénominatif. Ils avaient prétendu qu'il voulait dire « le Grand Esprit », un être primitif, un monstre à la fois homme et femme, qui fut l'ancêtre du genre humain. Leur conclusion devait être qu'il n'était qu'un dieu à la manière des esprits ancestraux. Cependant, si les Basutos, les nègres du Sud Africain, n'avaient pas oublié le berceau de leur race, ils n'auraient pas eu de difficultés à reconnaître dans la composition de ce mot *Unkulunkulu* un substantif (*un*) qui signifie « le Seigneur d'en haut », et un adjectif (*kulu*) deux fois répété par emphase, qui signifie grand — comme le prouvent les idiomes africains qui ont une commune origine avec leur langue.

Passons maintenant du nom à l'idée de Dieu.

Avant l'arrivée de blancs dans le pays, les Cafres connaissaient cet *Unkulunkulu* ou Seigneur d'en haut, et, dans leurs serments, ne juraient que par Lui. Il était le Maître du tonnerre et, si la foudre frappait quelqu'un,

c'était Dieu qui s'était choisi une victime. Les restes sacrés de cette personne privilégiée n'étaient pas enterrés comme les cadavres ordinaires ; ils étaient déposés silencieusement et révérencieusement au loin, dans une tombe creusée sous un arbre, l'index de la main droite sortant de terre pour remercier éternellement le Seigneur de l'avoir appelé à Lui. Pour ces élus du Maître du tonnerre, on omettait également la cérémonie, citée plus haut, du rappel et de l'installation de l'esprit du défunt parmi les dieux de la famille. On objectera peut-être que les Zoulous ne savaient pas identifier l'idée de ce Maître du tonnerre avec l'idée de Dieu. Il n'en est pas moins vrai, que là où ils ont encore l'idée du vrai Dieu, par exemple dans le mot *Unkulunkulu*, ils se servent de la même expression, du même mot, « le Seigneur qui est dans les cieux ». De plus, quand, au temps des grandes sécheresses, on l'invoque sur les buttes ou sur les montagnes, les sacrifices qu'on lui offre et les honneurs qu'on lui décerne montrent bien que, pour les Cafres, il est plus qu'un esprit ordinaire, qu'il est vraiment l'Être Suprême.

Il serait difficile d'établir que l'idée ancienne et première du Dieu vivant avait entièrement disparu de leur tradition,

Dans leur fameuse légende, *le Lézard et le Caméléon*, la plus ancienne et la plus populaire, ils disent dans des termes presque identiques à ceux de la Genèse :

« Au commencement Dieu (*Unkulunkulu*) créa la terre..., le bœuf... et l'homme. »

C'est donc un Dieu créateur, et si, pour les Zoulous, ce sont les dieux qui engendrent les enfants dans le sein de leur mère, le premier homme vient de Dieu par un acte d'un ordre supérieur.

Continuons la légende :

« Alors Dieu envoya deux messagers à l'homme, le

caméléon et le lézard : le premier pour lui dire qu'il serait immortel et le second pour lui annoncer qu'il mourrait. Hélas! le caméléon, porteur de la bonne nouvelle, s'attarda sur le chemin à manger des baies, et le lézard, prophète de malheur, le démon peut-être, arriva le premier. Ainsi le décret de mort dut s'accomplir. « Ce caméléon aux couleurs changeantes ne serait-il pas une ingénieuse et expressive figure de l'état de nos premiers parents non confirmés en grâce ? Quoi qu'il en soit, les Cafres reconnaissent que la parole divine du commencement est toujours persistante et efficace. C'est Dieu qui a porté le décret de mort.

Il semblerait bien un peu, d'après la croyance de nos païens, que ce Dieu créateur et maître de la vie et de la mort, se soit retiré du monde après la création et qu'il ait cessé de s'intéresser à l'homme en l'abandonnant à sa destinée. Cependant les appellations qu'ils lui donnent prouvent encore qu'ils ont conservé quelques notions vagues et imparfaites de ses attributs. C'est le Tout-Puissant, — le Soutien de l'Univers. Au seul son de sa voix, le ciel fuit, la mer tremble. C'est l'Immense et l'Infini, l'Océan sans limites couronné par l'horizon sans bornes. C'est la Majesté, le Seigneur des seigneurs, l'Éternel, Celui qui fut dès le commencement. Est-il un Dieu juste et miséricordieux ? Les bons après la mort s'en vont dans les limbes des ancêtres et deviennent les dieux dont nous avons parlé. Les méchants ne sont pas admis dans le séjour de ces élus : ils sont condamnés à errer pour toujours et à mener dans des lieux déserts une existence misérable.

Résumons ce chapitre sur l'idolâtrie.

Il restait encore de fait dans l'intelligence des nègres du

Sud de l'Afrique une idée vague d'un Dieu oublié et inconnu ; mais leur cœur, vaincu par l'immoralité, s'était entièrement voué au culte des idoles, tant il est vrai que l'homme abandonné à lui-même oublie jusqu'à son Créateur. Chez nos sauvages, la voix de la conscience était devenue incapable de triompher des traditions fausses et des mœurs corrompues consacrées par la loi et les coutumes. Leur raison désorientée, frappée d'une incurable cécité, était impuissante à retrouver d'elle-même le chemin du ciel et de la vertu. Comment, dans un milieu pareil, était-il possible aux âmes de bonne volonté de faire le strict minimum nécessaire au salut, de croire en Dieu, d'espérer en Lui, de Le craindre, de L'aimer et de Le servir ? Combien, parmi ces millions d'infidèles, y a-t-il eu d'âmes fortes qui ont pu résister au courant du paganisme, qui ont pu être sauvées ? C'était la léthargie de la mort, sans espoir de résurrection, sans attente d'un Sauveur.

Terrible mystère ! C'est le secret de Dieu. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem !* Qu'ils viennent les missionnaires, les sauveurs, éclairer et sauver ce monde païen ! « J'ai pitié de ces foules. » Comment un cœur d'apôtre pourrait-il rester insensible avec ce doute affreux ? Comment ne se serrerait-il pas d'angoisse devant le spectacle de tous ces peuples sans Dieu ? Ne nous semble-t-il pas voir dans une vision épouvantable ces âmes infidèles tomber par millions en enfer ? Malheur à nous tous, qui comprenons, qui voyons aux clartés de notre foi leur état désespéré, si nous ne les évangélisons pas, si nous ne portons pas le pain nécessaire à ces pauvres qui meurent d'inanition. *Vae mihi se non evangelizavero !* Qu'ils réfléchissent ceux que Dieu appelle et sollicite, ceux qui hésitent encore à donner et à se donner.

(À suivre.)

J.-L. LE TEXIER, O. M. I.

VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

Lettre du R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal, à Sa Grandeur M^{gr} le R^{me} Supérieur Général.

Johannesburg, le 29 janvier 1914.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIME PÈRE GÉNÉRAL,

Après une expérience longue de treize mois des travaux des missionnaires dans le Transvaal, je me permets d'envoyer à Votre Grandeur un compte rendu succinct de ce qui a été fait durant ce laps de temps.

Lorsque je reçus des mains de Votre Grandeur, le 6 novembre 1912, le document officiel de ma nomination, document daté du 12 octobre 1912, je ne pouvais me faire une idée de l'heureux ensemble de circonstances dans lesquelles j'allais me trouver dans le vicariat du Transvaal. Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Grandeur que, en même temps que ma nomination, je reçus un relevé des comptes du vicariat. Ce relevé me faisait constater un état financier qui me causait une bien grande anxiété, avant même mon arrivée au Transvaal. Cependant, sans pouvoir encore prévoir de quelle manière ces graves difficultés financières pourraient être résolues, je sentis que la bénédiction de Dieu m'accompagnerait et je m'efforçai d'élever mon courage à la hauteur de la situation, telle que je l'entrevois.

J'arrivai à Johannesburg dans la soirée du 31 décembre 1912. Je fus grandement honoré des souhaits de bienvenue

que je reçus de la part de Sa Grandeur M^{gr} Miller et des nombreux membres du clergé réunis pour la circonstance. Je me sentis vite à l'aise et je fis successivement la connaissance des dévoués Pères Oblats et des quelques prêtres séculiers qui s'étaient joints à eux pour me recevoir. Accoutumé aux étés chauds de l'Australie occidentale, je ne fus en rien incommodé par le climat du Transvaal ; mais je dois avouer que je fus moins favorablement impressionné par les fréquents orages accompagnés de tonnerre qui troublent l'agrément de l'été au Transvaal.

Sa Grandeur M^{gr} Miller est restée à Johannesburg jusqu'au 19 janvier 1913. Les catholiques ont tenu à lui donner, avant son départ, des marques sensibles de leur attachement et de leur respect : la somme d'argent qu'ils lui ont offerte en présent est une nouvelle et évidente preuve de leur libéralité. Au moment du départ, Monseigneur s'est vu entouré d'une foule considérable avide d'entendre ses paroles d'adieu et de recevoir une dernière bénédiction.

J'ai constaté que Sa Grandeur avait déjà fait des arrangements avec les principaux créanciers. Ces arrangements, qu'il n'est pas nécessaire de spécifier ici, n'ont pas peu contribué à alléger l'état financier. Dès le mois de novembre 1913, sans grever aucune de nos missions, je suis arrivé à relever l'état des finances et à régler les dettes des créanciers du pays.

L'heureuse situation dans laquelle je me trouve maintenant est due à la sympathie et au secours que j'ai reçus de la part de Votre Grandeur et des membres de l'Administration générale, à l'appui dévoué que j'ai trouvé chez les Pères Oblats et les autres membres du clergé, à la confiance que m'ont témoignée les différentes communautés de Religieuses, les Pères Rédemptoristes et les Frères Maristes, au respect que m'ont montré les catholiques et même les non catholiques et enfin au travail plein d'intérêt auquel j'ai à me consacrer. Ces influences encourageantes font de ma vie une vie heureuse et m'aident à porter la responsa-

bilité et les labours inséparables de ma charge. En énumérant ces différentes causes de satisfaction, je ne puis en omettre une qui mérite une mention spéciale : c'est l'indulgente bienveillance que m'ont accordée Son Éminence le Cardinal Gotti et la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le 7 janvier 1913, j'ai visité Prétoria, afin de présenter mes respects aux Pères Rédemptoristes. Je leur dois beaucoup de reconnaissance, non seulement pour leur zèle et leur dévouement pour la prédication des missions dans tout le vicariat, mais encore pour l'assistance qu'ils n'ont cessé de me donner avec beaucoup d'empressement dans le ministère paroissial. Je me permets de mentionner ici que leur maison de communauté, à Hillerest, est en voie de construction, et que vers la fin d'avril, j'espère, ils pourront l'habiter.

J'ai trouvé dans le vicariat seize couvents de religieuses établies dans différentes localités entre Lydenburg et Klerksdorp. Sur ces seize couvents, neuf sont à Johannesburg ou dans la banlieue. À Roodepoort j'ai trouvé une nouvelle école qui vient d'être achevée et qui est rattachée au couvent des Ursulines de Krugersdorp, et à Yeoville, faubourg de Johannesburg, une nouvelle église en construction qui a été bénite et ouverte le dimanche de la Pentecôte. Les Sœurs de Nazareth ont leur établissement à Yeoville, et celles du Bon Pasteur ont le leur à Norwood (Johannesburg).

Durant ces treize mois, deux nouvelles écoles ont été construites dans d'autres faubourgs, une à La Rochelle et l'autre à Mayfair. La première s'est ouverte en juin et la deuxième s'ouvrira le 2 février. À cette dernière date s'ouvrira aussi l'école établie par les religieuses Ursulines dans la vallée de Bezuidenhout. Cette école est une vaste résidence achetée dans ce but; la messe y a été dite depuis le 19 octobre. À Potchefstroom une nouvelle et très belle école a été construite par les religieuses Dominicaines : elle est ouverte depuis le mois de juillet.

Notre mission indigène de Vleeschfontein est éloignée de tout autre centre; on est obligé de s'y rendre en wagon à bœufs. Il s'y trouve une population indigène d'environ 500 âmes confiées à la sollicitude du P. Noël, qui est assisté du Fr. Kribs. Les démarches nécessaires ont été faites pour l'agrandissement de l'église; les Sœurs de la Sainte-Famille, dont le couvent est en construction, prendront charge de l'école en mars.

L'église, pour la population indigène de Johannesburg, est desservie par le R. P. Xavier Gutfreund, qui réside à la maison vicariale. Le nombre des indigènes qui la fréquentent varie de 150 à 200. Beaucoup d'entre eux sont employés comme serviteurs dans les maisons, ce qui les met dans l'impossibilité de fréquenter régulièrement l'église.

Les Syriens, qui sont environ un millier, ont une église à Johannesburg ; elle est desservie par un prêtre maronite. Ils sont très attachés à leur religion et à leur prêtre. Il y a aussi une école syrienne attachée à l'église.

Les Frères Maristes, qui sont au nombre de 13, ont un pensionnat florissant et un collège pour les externes, avec un nombre total d'environ 470 élèves.

J'ai visité toutes les missions et j'ai administré le sacrement de Confirmation dans chacune d'elles. Le nombre total des personnes confirmées par moi s'élève à 508. C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai été témoin de l'esprit catholique qui s'est manifesté à l'occasion de ces cérémonies de la confirmation, et je puis dire que dans les différentes missions ceux qui sont franchement catholiques m'ont impressionné par leur loyale fidélité à l'Église.

Je regrette que dans plusieurs endroits les missionnaires soient trop pauvrement logés, parce qu'ils sont obligés d'habiter des chambres attenantes aux églises. À Krugersdorp, nous avons augmenté de moitié la dimension du presbytère qui peut maintenant loger très convenablement deux Pères. À La Rochelle, l'ancien couvent a été

transformé en presbytère très commode pour le prêtre résidant. Des améliorations ont été faites aux appartements de la résidence, à Belgravia. L'extérieur de l'église et du presbytère à Johannesburg a été renouvelé et peint au prix d'une dépense considérable.

Les Pères Oblats, dans toutes les missions, continuent les traditions de zèle et d'activité établies par leurs devanciers. À l'exception de deux qui ne sont pas forts, ils supportent bien le climat éprouvant, et une altitude qui, au Transvaal, varie de cinq à six mille pieds anglais (15 à 1800 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Le recensement fait par le Gouvernement en 1911 donne une population catholique de 27 485, dont 21 055 blancs, 5128 noirs et 1302 d'autre couleur. Votre Grandeur aimera peut-être à connaître la population totale de quelques-unes de nos villes. Le recensement de 1911 la donne ainsi : Johannesburg, 237 220; Pretoria, 48 609; Germiston (centre de voies ferrées et minier), 54 327 ; Krugersdorp, 13 187; Hiédelberg, 38 580; Potchefstroom, 12 449, et Klerksdorp, 4500.

Heidelberg, qui possède une église, est visité une fois par mois par un missionnaire de Johannesburg. Nous sommes en pourparlers pour y établir un couvent ; une fois qu'il aura été établi, un prêtre devra résider à Heidelberg.

Un terrain a déjà été acquis pour l'établissement d'un couvent et d'une école à Boksburg. Les titres de propriété sont au nom des Sœurs Dominicaines qui espèrent pouvoir commencer les constructions un peu plus tard, dans le courant de l'année. Nous sommes en négociations pour l'achat de trois autres terrains : à Brakpan, pour une église ; à Pretoria, pour un couvent et, dans une grande « location » indigène, pour une chapelle-école. D'autres travaux pour les indigènes suivront de près.

Chaque année nous avons quelques conversions au catholicisme, et je suis heureux de dire que, pour le plus grand nombre, ce sont des conversions de personnes qui pren-

nent la religion au sérieux et non de celles qui ont en vue quelque mariage à contracter avec un conjoint catholique. Dans nos villes, la religion catholique occupe la place qui lui convient dans l'estime même de ceux qui professent d'autres religions. Le travail qui se fait dans nos couvents-écoles est hautement apprécié par toutes les classes de la population, au Transvaal. Si beaucoup d'enfants sont envoyés dans d'autres couvents, à Natal et ailleurs, c'est pour y trouver une altitude moindre.

LL. GG. M^{gr} Gaughren et M^{gr} Delalle nous ont fait l'honneur d'une visite à Johannesburg ; nous avons aussi reçu deux visites de la part du R. P. Porte, Vicaire des missions. Au commencement de juillet, nous avons eu le vif plaisir de recevoir un bon nombre de Pères Oblats, à l'occasion de la retraite annuelle.

Nous devons de grands remerciements à la Société de la Propagation de la Foi pour la généreuse contribution qu'elle a accordée à notre mission, ainsi qu'à M^{me} la C^{sse} Ledochowska, présidente de la Société de Saint-Pierre Claver, pour les ornements, etc., aussi bien que pour les secours pécuniaires accordés aux indigènes de Vleeschfontein pendant la famine.

Je me fais un devoir de remercier l'Administration générale de nous avoir envoyé les RR. PP. Péran, Roux et Börnke, qui font déjà du bon travail, ainsi que les RR. PP. Van Heke et De Hovre dont nous attendons prochainement l'arrivée.

Comme Votre Grandeur le sait bien, il y a encore un travail très considérable à faire ici, et je demande instamment l'augmentation de notre personnel pour que nous puissions le faire. Je n'hésite pas à assurer à Votre Grandeur qu'il y a un grand avenir pour le Vicariat du Transvaal, qui est destiné à devenir le premier vicariat de l'Afrique du Sud. J'ai la confiance que les Pères Oblats, à qui cette partie de la vigne du Seigneur a été confiée, se montreront dignes de la tâche honorable qui a été confiée à leur zèle et

seront toujours inspirés par la haute estime qu'ils doivent avoir du caractère sublime de leur vocation.

Je suis heureux de me dire, Monseigneur et Révérendissime Père, votre toujours bien respectueusement et affectueusement dévoué en N.-S. et M. I.

CHARLES COX, O. M. I.,
Administrateur apostolique du Transvaal.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Europe.

L'ordo. — Il n'y a eu aucune négligence ni dans la rédaction ni dans l'envoi de l'ordo de 1915. Le retard provient de l'incertitude où l'on était des changements apportés dans la récitation du saint Office. Dès qu'il a pu être fixé, le R. P. Jansen s'est mis à l'œuvre avec diligence. Ceux de nos Pères des missions les plus éloignées qui n'auraient pas reçu le nouvel ordo au 1^{er} janvier 1915 seront par le fait même excusés de l'omission des légères variantes qui pourraient se rencontrer jusqu'à la réception de l'ordo.

Pour témoigner à nos missionnaires d'Afrique l'intérêt qu'il prend à leur rude apostolat, Monseigneur le Supérieur Général a voulu assister, le 12 mars dernier, à la conférence faite au siège de la société de Saint-Pierre Claver, à Rome, par M^{gr} Streicher des Pères Blancs, sur les missions de l'Ouganda; missions qui ressemblent sous tant de rapports à celles confiées aux Oblats dans le Sud de l'Afrique.

La fondation à Metz, d'une maison de missionnaires, vient d'être approuvée par les autorités religieuse et civile pour 8 Pères et 4 Frères convers.

M^{gr} Zorn de Bulach, coadjuteur de Monseigneur l'Évêque de Strasbourg, a béni solennellement, le 13 mai courant, la nouvelle chapelle du juniorat de Strasbourg, qui compte depuis la dernière rentrée 47 junioristes.

Cette chapelle est un nouveau don à mettre à l'actif de la générosité de M. le chanoine Jacoutot, bienfaiteur insigne de la Maison.

Toutes les autorisations requises ayant été obtenues, par la Province d'Allemagne, la fondation d'un nouveau juniorat vient d'être décidée. Il sera situé à Braunsdorf, province de Moravie, près de la frontière de Silésie, dans le diocèse d'Olmütz.

Dans le prochain numéro des Missions, nous parlerons plus au long du beau livre que vient de faire paraître le R. P. T. Dawson, O. M. I. « Sketches of the life of M^{gr} de Mazonod. » - Librairie Dollard, à Dublin, Wellington Quay.

C'est l'ouvrage du R. P. Cooke, mais revu, réduit à un volume et mis au point. Nous voulons dès aujourd'hui le signaler à l'attention de nos lecteurs.

Amérique.

Le bulletin paroissial de Saint-Joseph de Lowell nous donne de bonnes nouvelles sur l'état d'avancement des

travaux entrepris pour la reconstruction et l'aménagement de l'église Saint-Jean-Baptiste qui fut dévastée par un incendie. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, ne fût-ce que pour montrer le zèle de nos Pères et la générosité des paroissiens.

La mission de trois semaines prêchée par les R. P. Reynolds et Duffy (de Buffalo) et Phelan (de Lowell), dans l'église de Sainte-Monique, à New-York, a produit les fruits les plus consolants. Qu'il suffise de mentionner que 1200 hommes et 2000 femmes ont rempli les devoirs de la mission, et que 16 personnes *non catholiques* ont été baptisées et admises dans le sein de l'Église.

À Halifax (Nouvelle-Écosse) le R. P. James Mc Dermott a ouvert une retraite pour les hommes, dans la cathédrale Sainte-Marie. Dès les premiers jours, les auditeurs sont venus en si grand nombre que, même après avoir envahi le sanctuaire, ils ne pouvaient trouver place dans la vaste église. Les espérances que faisaient naître de si beaux commencements, se sont pleinement réalisées.

À San-Francisco, les RR. PP. Mc Rory et Sullivan ont prêché, dans la cathédrale Sainte-Marie, une mission qui a *été un plein succès*. Le dimanche de Pâques, durant la messe pontificale très solennelle célébrée en présence de S. G. M^{gr} l'archevêque Riordau assistant pontificalement, le R. P. Mc Rory a donné le sermon, écouté religieusement par un nombreux auditoire.

Parmi diverses notes concernant le recrutement des O. M. I., le « Missionary Record » relate que 36 jeunes gens,

accompagnés de deux de nos Pères, ont quitté Boston, le 4 septembre dernier, pour se rendre au juniorat de Buffalo (N.-Y.) première Province des États-Unis. — Le juniorat de la seconde Province (Texas) compte 54 élèves.

Des différents travaux que le P. Donnelly a donnés en Amérique, il faut signaler le genre spécial de missions qui convient à ce pays où les catholiques se trouvent au milieu de leurs frères séparés. Bon nombre de ces derniers ne refusant pas de venir entendre la parole de Dieu, le missionnaire, après avoir consacré le temps nécessaire à l'instruction des fidèles, continue son travail par une série de prédications doctrinales qui font connaître aux non catholiques en quoi consiste notre sainte religion.

Le 19 mars dernier était le 19^e anniversaire de la consécration épiscopale de M^{gr} Langevin. A la messe pontificale célébrée à la cathédrale, le R. P. Magnan qui fit les fonctions de diacre représentait, avec bon nombre d'Oblats, la Congrégation en cet heureux anniversaire.

À la réunion épiscopale qui a eu lieu les 1^{er} et 2 avril dernier, à l'archevêché de Saint-Boniface, se trouvaient 4 évêques oblates : M^{gr} Langevin, qui présidait; M^{gr} Legal, archevêque d'Edmonton ; M^{gr} Pascal, évêque de Prince Albert, et M^{gr} Charlebois, Vicaire apostolique de Keewatin.

L'objet de la réunion était l'étude des questions de droit canon sur lesquelles Rome avait consulté les prélats ; puis

la question des mariages mixtes ; celle des relations entre latins et ruthènes, enfin la discipline dans les deux provinces ecclésiastiques de Saint-Boniface et d'Edmonton.

Les *Cloches de Saint-Boniface* rectifient un détail donné par l'Annuaire de M^{gr} Battandier, au sujet de la résidence du R. P. Dandurand. Elles revendiquent « pour le toit archiépiscopal l'honneur d'abriter le doyen d'âge du sacerdoce du monde entier ».

Pourtant, cette année, vient de s'éteindre un vénérable chanoine italien, âgé de 102 ans. Peu importe d'ailleurs. Demandons à Dieu de conserver longtemps à notre famille religieuse, son doyen vénéré.

Il dessert encore l'hospice Taché et l'asile d'Youville, le premier, orphelinat de jeunes filles, le second, maison de retraite pour vieillards. Tous les matins, à 6 heures, quelle que soit la température, souvent rigoureuse en hiver, il va dire la messe à l'asile d'Youville, distant d'un quart d'heure de marche de l'archevêché. Il s'y rend invariablement à pied et sans bâton. Sa mémoire et toutes ses facultés le servent comme aux beaux jours de sa jeunesse, et cependant il vient d'entrer dans sa 96^e année, étant né le 23 mars 1819, à La Prairie (diocèse de Montréal).

Même au Manitoba, les voyages d'hiver ne manquent pas d'imprévu. M^{gr} Langevin, archevêque de Saint-Boniface, en a fait l'expérience, en se rendant au Fort Alexandre, où le P. Bousquet dirige une école indienne. À l'aller le traîneau versa dans la neige, au retour il se brisa,

ce qui n'empêcha pas la gaieté de régner tout le long du parcours; ni la joie des sauvages qui reçurent le vaillant Prélat comme l'envoyé de Dieu.

On a annoncé de divers côtés que la Cause de M^{gr} Vital Grandin, premier évêque de Saint-Albert, allait être introduite en Cour de Rome. C'est le R. P. A. Estève qui est nommé vice-postulateur en Canada. De la « Vie de M^{gr} Grandin », en effet, se dégage une impression de vertus non communes qui semble autoriser les plus belles espérances. Prions.

Ce n'est pas seulement un dictionnaire français-montagnais que le R. P. Laurent Le Goff veut faire imprimer en Europe, mais encore une « Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ » et un cours d'instructions en montagnais, qui prolongeront encore les travaux du vaillant missionnaire, depuis 47 ans dans l'Ouest Canadien, dont 32 chez les Montagnais du Lac Froid.

En rentrant à Prince Albert, M^{gr} Pascal a exprimé à ses ouailles la joie qu'il éprouvait de se retrouver au milieu d'elles. Et faisant allusion aux progrès de la ville, Monseigneur parla de projets à réaliser, notamment l'érection d'une salle pour les sociétés catholiques, la construction d'une cathédrale et la fondation d'un collège.

Nous sommes heureux de pouvoir citer quelques lignes d'une lettre écrite par M^{gr} Grouard à Monseigneur le Supérieur Général.

Après avoir remercié le Chef de la famille des faveurs spirituelles qui ont réjoui le cinquantenaire de son Oblation, M^{gr} Grouard ajoute :

« ... Le bon Dieu et la sainte Vierge m'ont fait une très grande grâce, dont M^{gr} Grandin a été l'instrument, en me faisant entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. »

Et comme au moment où il traçait ces lignes, le vénéré évêque missionnaire se trouvait à Saint-Albert, il continue :

« ... Je suis allé au tombeau de M^{gr} Grandin; je l'ai prié, lui disant : « Votre corps est ici, votre âme est au ciel. Il y a 50 ans, vous avez reçu mes vœux de religieux oblat ; veuillez en recevoir aujourd'hui la rénovation que je prononce à vos pieds... » Cela m'a fait du bien. »

Ce qui n'en fait pas moins à tous, assurément, c'est l'exemple donné par un évêque, vénérable par ses vertus et ses travaux plus encore que par le nombre des années, quand il se reconnaît redevable, « à notre Mère la Congrégation, après Dieu, de toutes les grâces qu'il a reçues » dans sa vie de missionnaire des pauvres, d'Oblat de Marie Immaculée.

Par lettre du 17 janvier, M^{gr} Breynat donnait à M^{gr} Langevin, comme preuve de l'amélioration de sa santé, le fait d'avoir repris la visite d'hiver de ses missions. Il arrivait de Fort Résolution, par un froid de 45 degrés, et se disposait à partir le lendemain 18, pour un voyage de 500 kilomètres en traîne à chiens.

Dans une note rapide, Monseigneur le Vicaire apostolique du Mackensie annonce que la mission commencée,

dans son Vicariat, par le R. P. Rouvière, chez les Esquimaux de l'intérieur des terres, va en se développant.

La lointaine mission du Sacré-Cœur au Fort Simpson (Mackensie) va être dotée — en 1915 — d'un hôpital pour les sauvages du bas Mackensie. Les RR. PP. Andurand et Moisan s'occupent de l'installation. Nul doute que la présence de dévouées religieuses ne seconde le ministère des Pères.

Quelques nouvelles sur les missionnaires des Esquimaux. On n'était pas sans appréhension sur le sort des PP. Turquetil et Leblanc, le bateau chargé de les ravitailler en vivres et en combustible n'ayant pu partir à temps. Par une occasion risquée, mais qui a réussi, le R. P. Turquetil a rassuré M^{gr} Charlebois, sans nouvelles depuis le 10 juin 1913.

D'autre part, un voyageur a vu à Churchill des sauvages qui ont raconté que les deux missionnaires et les commis de la Compagnie ont réuni leur combustible et, pour l'économiser, ont dû se confiner dans une seule chambre. De plus, ils ont réussi à se procurer des balles et à vivre de chasse comme les Esquimaux. En attendant la publication de l'intéressant récit qu'ils ont envoyé, disons du moins qu'ils sont pleins de courage et d'espoir dans l'avenir.

Asie.

Le dimanche 1^{er} février, à Slave Island (Colombo), avait lieu la bénédiction de la première pierre d'une grande église dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Trois semaines après cette belle cérémonie, la chrétienté était réjouie par la

visite de Monseigneur l'Archevêque qui confirma 300 personnes. La présence du premier pasteur au milieu de ces fidèles pauvres, mais tout dévoués à la très sainte Vierge, les a encouragés à poursuivre activement l'œuvre qu'ils ont commencée.

Le 12 du même mois, M^{gr} Coudert se trouvait à Radjakadaluwa, à 6 milles au nord de Chilaw, pour y bénir solennellement une nouvelle église consacrée à la Sainte-Famille.

Grâce à Dieu et à l'activité de nos Pères, la dévotion à Notre-Dame de Lourdes se répand de plus en plus à Ceylan. Pendant toute l'année, les grottes qui s'élèvent en l'honneur de l'Immaculée Conception, sur plusieurs points de l'île, attirent les foules, mais, entre toutes les fêtes, celle du 11 février, anniversaire de la première apparition de Marie à Bernadette, est célébrée avec un enthousiasme de ferveur et de piété difficile à décrire.

À Kimbalapitiya, M^{gr} l'Archevêque était venu la veille au soir présider aux solennités. Le 11, la messe pontificale fut chantée en présence d'une foule de pèlerins dont un grand nombre s'approchèrent de la sainte Table. La consécration à Notre-Dame de Lourdes, qui a terminé la fête, a été particulièrement émouvante.

La ville de Colombo ne peut pas rester en arrière dans la manifestation de son amour à l'Immaculée Mère de Dieu. Cette année, le R. P. Le Goc a donné deux conférences sur

Lourdes ; la première, à l'église paroissiale de Borella; la seconde, en présence de M^{gr} Coudert, au collège Saint-Joseph, devant l'élite catholique de la ville. De belles projections rendaient vivant, sous les yeux de l'assemblée, le texte du conférencier.

Fidèle à ses habitudes, le collège Saint-Joseph de Colombo vient en tête des établissements catholiques de l'île, dans les résultats des examens pour le Cambridge local. Il a eu 86 admissions dont 9 avec distinctions et dispenses d'examen d'immatriculation à Londres. Enfin sur 18 candidats à l'école de médecine, 8 viennent du collège. On ne peut que se réjouir de ces succès, en pensant à l'influence qu'ils assurent au catholicisme.

Le samedi 21 février, Monseigneur l'archevêque de Colombo a présidé à la distribution des prix au couvent des sœurs de la Sainte-Famille, à Bambalapitiya, dont l'école compte 206 élèves et 45 pensionnaires. La proportion des admissions aux examens : 97 pour cent, en dit plus long que tout commentaire sur le succès de cet établissement. M^{gr} Coudert s'est plu à le constater et à en féliciter les maîtresses et les élèves.

Sans négliger en rien les côtés même brillants de l'éducation, puisque leurs maisons sont renommées à Ceylan pour l'art musical, les sœurs de la Sainte-Famille s'attachent surtout à donner à leurs élèves une solide formation chrétienne. La communion fréquente a produit d'excellents résultats à tous points de vue. Là encore, on ne peut que se réjouir, avec Monseigneur l'Archevêque, des effets si

bienfaisants qui en découleront pour la suprématie du catholicisme dans l'île de Ceylan.

Un *Écho* a déjà mentionné la confrérie de Saint-Jean Berchmans, qui groupe les enfants de chœur de la cathédrale. Ajoutons, à l'occasion de la distribution des prix, présidée par le R. P. Boyer, supérieur de Saint-Bernard, que ces enfants sont les meilleurs élèves du collège Saint-Benoît, qu'ils sont fidèles à la communion fréquente et persévèrent dans leurs bonnes dispositions, puisque c'est parmi eux que se rencontrent les vocations les plus solides au sacerdoce et à l'état religieux.

Comme les années précédentes, deux grandes retraites ont été prêchées à la cathédrale de Colombo pour les hommes de la classe ouvrière; la première, en tamoul, par le R. P. Massiet, la seconde, en singhalais, par le R. Père T.-D. Joseph. Elles ont été bien suivies et ont donné les fruits les plus consolants.

Dans la visite qu'il a faite des missions du district de Kalutara, Monseigneur l'Archevêque a conféré 1600 confirmations. Sa Grandeur n'a pas voulu s'éloigner sans reconforter de sa présence les deux petites chrétientés naissantes de Horana et Matugama, perdues au milieu des bouddhistes de l'intérieur.

À Hendela se trouve un hôpital réservé aux lépreux. On en compte 430, dont 70 catholiques. Depuis leur arrivée à

Colombo, en 1883, les Oblats n'ont cessé de visiter régulièrement cette maison, et M^{gr} Coudert a voulu continuer la tradition de ses vénérés prédécesseurs en montrant sa sollicitude pour les pauvres malades atteints de la lèpre.

Jusqu'ici, ils n'avaient pu avoir la sainte Messe qu'une fois par mois, mais le missionnaire actuel de Wattala (dont dépend l'hospice), le R. P. Gourichon, secondé par le jeune et zélé P. Cazuguel, vient enfin de pouvoir leur accorder une messe chaque semaine. On ne saurait exprimer la reconnaissance de ces infortunés et l'empressement qu'ils ont mis à profiter de cette faveur. Ils l'ont manifestée du moins, d'une façon touchante, à M^{gr} Coudert, à l'occasion de sa visite le 17 avril dernier, et aux dévoués missionnaires qui s'occupent d'eux avec tant d'abnégation.

Du 3 au 9 février, S. G. M^{gr} Joulain a visité les chrétientés de l'île de Delft, qui compte environ 2000 catholiques sur une population totale de 5000 âmes. Monseigneur établit sa résidence à l'église principale dédiée à saint François Xavier, et officia aussi dans deux autres églises. À Saint-Jean, 150 personnes reçurent la sainte communion de ses mains, et un nouveau presbytère fut béni. À Saint-Thomas, il y eut 250 communions, dont 30 premières communions distribuées par Sa Grandeur, et 174 confirmations.

Dans une autre tournée pastorale, Monseigneur l'évêque de Jaffna a confirmé 260 personnes, dont 26 enfants de l'orphelinat de Colombogan.

Le dimanche 8 mars, la messe a été dite pour la première fois dans l'église provisoire de Vannarpannai

Est, par le R. P. Gnana Pragasar; 75 néophytes étaient présents. Et le 13 mars, à l'occasion de sa visite, Monseigneur de Jaffna a conféré 27 baptêmes, dont 24 à des adultes préparés au catéchuménat par le zélé missionnaire.

Des retraites de Carême dont les résultats sont consolants ont été prêchées à la cathédrale et à l'église Saint-Jacques de Jaffna. À la cathédrale, la retraite des hommes avait été précédée de celle des femmes. Plus d'un millier de personnes y ont pris part.

Le collège Saint-Patrice a célébré sa fête patronale le 23 mars. Pour cette solennité, les anciens élèves s'étaient unis à ceux qui fréquentent actuellement le Collège. M^{gr} Joulain, évêque de Jaffna, a chanté la messe pontificale, distribué la sainte communion à tous les élèves, dont 8 s'approchaient pour la première fois de la Table sainte.

Avant la messe, Sa Grandeur avait donné l'habit ecclésiastique à un ancien élève du collège, S. Nalliah, qui a passé l'examen de Cambridge, division supérieure. Dans son allocution, le vénéré Prélat a rappelé en termes émus que ce jeune homme, pour être fidèle à la grâce de la vocation, préfère se consacrer à Dieu plutôt que de suivre une brillante carrière.

Le collège de Saint-Patrice peut être, lui aussi, légitimement fier des résultats des grands examens. Il a présenté avec succès 10 candidats des cours supérieurs, et 26 des

cours inférieurs. Sur ce total de 36 admissions, 3 étaient relevées de distinctions.

Le 12 novembre 1913, M^{gr} Gaughren, vicaire apostolique de Kimberley, a béni la première pierre d'une église à Mafeking. Celle-ci est rendue nécessaire par l'augmentation des fidèles. En 1898, l'école des Sœurs comptait 10 élèves catholiques ; aujourd'hui, il ne faut pas moins de 6 sœurs pour faire la classe.

Les catholiques de Durban garderont le souvenir du 14 décembre 1913, dimanche dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception, jour traditionnel de la première Communion. Plus de 150 enfants se sont approchés de la sainte Table pour la première fois, avec un recueillement et une ferveur qui montraient bien le soin avec lequel ils avaient été préparés par les parents et les maîtres, et aussi par les exercices de la retraite que le P. Viillard leur a prêchée.

À Mount Edgecombe, le 9 mars dernier, le R. P. Le Louet a donné une conférence aux Mauritiens pour leur rappeler les bienfaits de l'éducation catholique, et les engager à ne confier leurs enfants qu'à des maîtres et maîtresses catholiques.

Le 17 février 1914, le R. P. Maingot a célébré le 25^e anniversaire de son ordination sacerdotale, en chantant la messe, à Durban, en présence de M^{gr} Delalle. C'était le jour de la rénovation des vœux.

Le jubilaire a trouvé à Durban un champ aussi ardu pour son courage que consolant pour son zèle. Son école de Saint-Antoine, où 400 enfants reçoivent l'éducation chrétienne, a coûté plus de 25 000 francs, dont la majeure partie a été recueillie par lui. Il a à peine terminé qu'il songe déjà à réaliser un projet cher à son cœur : la construction d'un orphelinat et d'une école industrielle pour ses chers Indiens. Il faut dire que ceux-ci lui ont témoigné leur reconnaissance de la façon la plus touchante.

Ad multos annos!

Au printemps de 1913, le R. P. Gotthardt et le F. C. Heckmann quittaient la mission de Nyangana, en Cimbébasie, pour fonder une nouvelle station plus au nord, à Andara. Une lettre du 1^{er} novembre 1913 rapporte que les constructions sont commencées et que les missionnaires y donnent tous leurs soins.

La veille de l'Immaculée Conception, 7 décembre 1913, la chapelle de la station de Tsumeb, centre minier de la Cimbébasie, a été bénite par le R. P. Préfet apostolique. On s'accorde à reconnaître que la nouvelle chapelle fait honneur au talent des Frères Raub et Uken qui l'ont construite.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

R. P. Nicolas CRANE
1839-1903. — Décès no 583.

Le R. P. Nicolas Crane naquit à Wexford (Irlande), en 1839, d'une famille qui consacra plusieurs de ses enfants au service de Dieu, dans différents Ordres religieux. L'un d'eux, M^{gr} Martin Crane, augustinien, est mort évêque de Sandhurst (Australie). Une des filles, devenue carmélite, fut, plus tard, prieure du couvent de New-Ross (Irlande). Le jeune Nicolas alla frapper à la porte du noviciat des Oblats de Marie Immaculée, vers lesquels il se sentait plus particulièrement attiré. Au début de ses études de théologie, il passa quelque temps à Inchicore. Il fut ensuite envoyé au scolasticat de Montolivet ; mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permit pas d'y prolonger son séjour. Le peu de temps qu'il y passa suffit toutefois pour le faire estimer et aimer de tous, par la bonté et l'affabilité de son caractère. Sa haute taille s'alliait, chez lui, à un extérieur avenant. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était une grande simplicité et une angélique piété.

Le F. Crane fit sa profession religieuse en 1859 et fut ordonné prêtre en 1865. Après son ordination, il alla d'abord à Tower-Hill, sous les ordres du R. P. Ring, supérieur ; — c'était durant l'épidémie de choléra de 1866 ; — puis, quelque temps après, ses supérieurs l'envoyèrent à Sicklinghall. De 1867 à 1868, il fut employé comme missionnaire aux États-Unis. Durant cette expédition apostolique, il paya largement de sa personne, travaillant avec autant de succès que de zèle dans un ministère qui convenait si

bien à sa vocation. Quelque temps après son retour en Irlande, il était nommé supérieur à Inchicore, en même temps que son frère, le R. P. Martin Crane, exerçait la charge de prieur des Augustiniens de « Thomas Street », à Dublin. Ce dernier fut nommé évêque de Sandhurst (Australie) et consacré en 1874, à Dublin, par Son Em. le cardinal Cullen, assisté du vénérable M^{gr} Furlong, évêque de Ferns et du jeune M^{gr} Moran, devenu plus tard cardinal-archevêque de Sydney, et à qui les Oblats sont en grande partie redevables de leur entrée en Australie. À cette occasion, le célèbre P. Burke, dominicain, prêcha sur le sacerdoce un de ces sermons que lui seul savait donner.

Pendant plusieurs années, M^{gr} Martin Crane administra avec beaucoup de sagesse et de zèle le diocèse de Sandhurst, travaillant sans relâche, malgré la faiblesse de sa vue. Ce ne fut que lorsqu'il fut devenu complètement aveugle et incapable de travailler, qu'il demanda son frère Nicolas pour l'assister. La santé délabrée de ce dernier réclamait, d'ailleurs, un changement dans un climat plus chaud. En raison de ces circonstances tout à fait exceptionnelles, les supérieurs de la Congrégation des Oblats accueillirent la demande de l'évêque, et le P. Nicolas Crane partit pour Sandhurst. Il se consacra à ce ministère tout de charité avec un dévouement difficile à décrire. On put voir alors les trésors de charité et de tendresse fraternelle que renfermait son cœur rendu encore plus généreux par de longues années de vie religieuse dans une Congrégation qui s'honore d'avoir reçu comme testament, de son vénéré Fondateur, l'exhortation suprême de la pratique de la charité et du zèle. Pendant bien des années, le P. Crane fut pour le prélat aveugle plus qu'un frère, car il lui rendait jour et nuit avec un dévouement inlassable tous les services que réclamait son état. Sa charité ne se borna pas là : avec le zèle que, comme missionnaire Oblat, il n'avait cessé de montrer jusque-là, partout où l'avait appelé l'obéissance, il se constitua prêtre attaché à la paroisse et,

comme tel, s'acquitta de tous ses devoirs avec une régularité exemplaire, utilisant ainsi les loisirs que lui laissait le service de charité qu'il remplissait auprès de son frère. Il se livra à ce travail assidu aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

Durant son séjour à Sandhurst, il se fit de nombreux et fidèles amis qui ne cessèrent de l'estimer et de lui demeurer attachés jusqu'à la fin. Son caractère toujours bon et aimable et ses manières simples et affables lui gagnèrent de nombreuses sympathies, parmi toutes les classes de la population. C'était un prêtre modèle dont tout le monde s'honorait de rechercher l'amitié. Aussi, peut-on dire qu'il a été universellement regretté.

En 1901, à la mort de M^{gr} Martin Crane, son frère fut inconsolable de cette perte qui lui enlevait l'objet de son dévouement. Il semblait que désormais il ne trouverait plus de charme à son existence. Aussi, depuis cette époque, sa santé commença-t-elle à décliner graduellement. Le successeur de M^{gr} Martin Crane, sur le siège de Sandhurst, s'était fait un devoir de garder le P. Crane à l'évêché; mais ce dernier pressentait qu'il n'aurait pas à jouir longtemps de cette cordiale hospitalité. Il avait contracté une maladie de cœur qui, devenant plus aiguë, causait dans son état des alternatives de mieux et de plus mal, de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes. Une crise violente le mit un instant aux portes du tombeau ; mais il la surmonta et, après une assez courte convalescence, il se trouva de nouveau en état de célébrer la sainte messe tous les jours. C'est ainsi qu'il termina l'année 1902; et, pour mieux commencer celle de 1903, il célébra de grand matin la messe du 1^{er} janvier. Personne n'aurait pu soupçonner que ce serait son dernier jour. Cependant, quand arriva l'heure de midi, il se sentit soudainement plus fatigué et s'affaissa. Le médecin, appelé en toute hâte, ne put que constater une crise si grave qu'elle enlevait tout espoir. On lui donna alors les derniers sacrements; son état ne cessa de décliner

pendant le reste de la journée jusqu'à ce que, vers onze heures du soir, il entrât en agonie. Elle fut de courte durée : quelques minutes après, il s'éteignait dans le calme et la paix. Il était âgé de 64 ans.

R. I. P.

R. P. Joseph-Marie CLOS

1826-1907. — Décès n. 709.

Un des plus vaillants ouvriers de la Congrégation au Texas n'est plus. Un intrépide soldat du Christ est tombé les armes à la main. En lui ses compagnons pleurent un frère aimé et les fidèles qui vivaient sous sa houlette sont dans la désolation parce qu'il les a quittés. Si la douleur, les regrets et les larmes pouvaient faire revivre un être chéri, le P. Clos serait au milieu de nous, mais Dieu a jugé qu'il avait bien mérité sa couronne et la lui a donnée.

Tous l'aimaient, l'estimaient, le vénéraient. Parcourez dans toute leur étendue les immenses missions qu'il a tant de fois franchies pour voler au secours des âmes, vous n'entendrez parler qu'avec respect et reconnaissance du « *Padre José Maria* ».

Le Père Clos naquit à Ossun, tout près de Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 17 février 1826. À cette époque l'humble bourgade de Lourdes n'était pas encore connue dans le monde, mais, heureuse coïncidence pour le futur Oblat, ce jour-là était précisément celui où l'illustre Pontife Léon XII approuvait la petite famille religieuse fondée depuis dix ans seulement par notre Vénéré Père en Dieu, M^{gr} de Mazenod.

Les premiers jours de sa carrière sacerdotale, il les passa dans les rangs du clergé séculier, réalisant déjà le type du curé que la poésie et l'histoire ont célébré pour sa science et sa vertu. Mais témoin, sinon des célestes Apparitions qui ont immortalisé la petite ville des Pyrénées, du moins des premiers miracles de l'Immaculée

à la grotte bénie, il se sentit attiré à se consacrer plus entièrement à la très sainte Vierge et entra bientôt dans la Congrégation dont le titre n'est autre que celui du glorieux privilège de Marie et qui allait porter son nom avec celui de son divin Fils sur toutes les plages du monde.

Il fut reçu par notre vénéré Fondateur lui-même qui lui dit : « Vous êtes né pour être Oblat » —, paroles dont notre cher Père conserva toujours précieusement le souvenir et qu'il répétait avec une enthousiaste reconnaissance.

Il fit son entrée au noviciat le 7 décembre 1859, son oblation le jour de l'Immaculée Conception de l'année suivante; il était prêtre depuis le 12 juillet 1853.

Oblat de Marie Immaculée, il l'a été dans toute la force du terme, et par l'amour qu'il a toujours conservé à sa céleste Patronne, et par le dévouement héroïque avec lequel il en accomplit tous les devoirs. De chacune de ses facultés, il faisait une continuelle et parfaite oblation dans l'accomplissement de ses obligations de prêtre et de religieux missionnaire. Comme l'apôtre saint Paul, son ambition était de se faire tout à tous. Il avait vécu tant d'années sur la frontière du Rio-Grande que bien peu des plus anciens habitants peuvent se rappeler exactement l'époque de son arrivée au milieu d'eux. Presque tous les fidèles étaient ses fils spirituels. Il leur avait conféré le saint baptême, il avait présidé à leur éducation et leur avait enseigné les premières vérités de notre sainte religion. De son œil vigilant, il les avait suivis durant l'âge périlleux de la jeunesse, puis il avait béni leur mariage et, pour un grand nombre d'entre eux, il les avait conduits jusqu'à leur dernière demeure.

À Roma et aux environs, le P. Clos était l'oracle écouté, le chef respecté devant qui étaient portées toutes les affaires civiles, politiques et religieuses. Son influence était telle dans la région que ses compagnons le désignaient plaisamment sous le nom de « Saint Père de Rome » : *El Santo Padre de Roma*. Et de fait les circonstances de sa position,

l'autorité incontestée dont il jouissait et le long séjour qu'il fit à Roma à la tête de la mission soit comme directeur, soit comme supérieur, lui méritaient ce titre d'affection et de respect.

Malgré tant de travaux et de fatigues, son existence se prolongeait tranquille, paisible, au milieu des privations de toute sorte, comme si la maladie ou la décrépitude de l'âge ne devaient pas avoir de prise sur lui. Il se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie; il savait pleurer avec ceux que le malheur avait abattus; il secourait la veuve et consolait les pauvres orphelins. Non seulement il visitait assidûment les malades pour leur porter les secours de son saint ministère, mais encore il s'ingéniait à les soulager dans leurs infirmités corporelles, grâce à la connaissance assez étendue qu'il possédait des remèdes les plus usuels et non les moins bienfaisants.

Quiconque se sentait accablé de peine, ou en proie aux angoisses les plus cruelles, pouvait sans crainte aller auprès de ce Père secourable et bon. Il connaissait si bien le pauvre cœur humain et ses misères, que l'affligé, dès les premières paroles, se voyait compris; et comme chacun était plein de confiance en ce bon Prêtre, on s'en retournait consolé et disposé à marcher dans le droit chemin du devoir. On était sûr de ne point lui causer de l'ennui par le récit de ses peines, de ses difficultés, et de trouver dans le cher Père José Maria un ami compatissant qui ne pouvait sans doute guérir tous les cœurs mais qui du moins savait les consoler et les reconforter. À l'exemple du divin Maître, il avait compassion de la foule des pécheurs. Ce n'est point lui qui eût achevé le roseau à demi brisé ni éteint la mèche encore fumante. Quel baume suave était la sympathie du cœur de cet apôtre où se reflétait si bien la charité du cœur adorable de Jésus.

Oui, il fut toujours un prêtre zélé, un missionnaire intrépide que rien ne rebuta jamais ; mais ce qui frappait le plus en lui, c'était son amour des âmes, sa brûlante charité.

L'amour tendre et sincère qu'il avait pour ses ouailles n'était que la manifestation de la flamme divine qui embrasait son âme. Son amour pour Dieu, pour la très sainte et Immaculée Vierge Marie était si ardent et si vif, qu'il avait conservé au soir de la vie la véhémence et le feu des jeunes enthousiasmes. La neige de ses quatre-vingts ans passés encadrait son noble front et donnait à son visage un air de majesté sereine; mais elle n'avait pu refroidir la générosité et les élans de son amour pour Jésus-Hostie et Marie Immaculée.

Sa voix forte et magnifique était aussi sonore, aussi souple, aussi vibrante à quatre-vingts ans, qu'elle l'était dans l'éclat de sa jeunesse. Elle ressemblait à une mélodie d'en haut quand il chantait dans de beaux cantiques son amour à notre divine Mère. Les sermons sur la dévotion à la très sainte Vierge étaient plus qu'une musique céleste, on y trouvait des perles précieuses, brillantes comme les gouttes de rosée distillées sur le calice des fleurs. En l'entendant raconter ainsi les louanges de la Reine du Ciel, on croyait qu'il avait dû la contempler, au moins dans son esprit et dans son cœur, tant il se montrait de jour en jour plus zélé pour sa gloire et plus fidèle à son service.

Depuis l'année 1860 où au lendemain de sa profession religieuse il fut envoyé au Texas, jusqu'à sa mort, il parcourut presque toutes les missions sur les bords du Rio-Grande, et l'on peut dire qu'il passa à cheval la plus grande partie des quarante-six ans de sa vie de missionnaire des ranchos mexicains. Ni la chaleur, ni le froid, ni la fatigue, ni la faim ne purent jamais l'en séparer. Comme les premiers ouvriers apostoliques, il affronta tous les périls. Muni de ses guêtres de cuir, coiffé d'un chapeau retenu au menton par une courroie, monté sur un fier coursier, il traversait lestement les plaines arides et les forêts buissonneuses du Texas, agile comme un oiseau, toujours content et riant le premier de bon cœur quand ses amis le saluaient de cette expression devenue habituelle : Padre Ranchero.

Dans ses courses incessantes il fut soumis souvent à de cruelles privations, mais sans jamais se décourager ni se plaindre. Bien plus, son amour de la simplicité, de la pauvreté apostolique était tel qu'il ne vit pas arriver sans consternation ce que l'on appelle la civilisation et qui, en échange de certains avantages matériels de confort, apporte bien des inconvénients au point de vue de l'évangélisation. Ce n'est pas qu'il fût opposé au progrès, mais il l'eût voulu pour les âmes plus encore que pour le bien-être du corps.

Une fois, il était resté à cheval trois jours sans prendre d'aliments, ce qui lui avait occasionné des vomissements de sang, et pourtant quand il arriva dans un petit rancho où on lui présenta un délicat morceau de viande, il refusa de le prendre : c'était un vendredi. Il se contenta ce jour-là d'un peu de café et de quelques galettes mexicaines.

Le monde ne peut pas comprendre le pourquoi de si héroïques exemples, qu'il taxe volontiers de folie ; pas plus qu'il ne connaît la vie de sacrifice de ces élus du Seigneur qui disent à la suite de leur divin Maître : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

Toujours modéré d'ailleurs dans sa nourriture, il ne prenait la plupart du temps qu'un seul repas par jour, ce qui ne l'empêcha pas de conserver jusqu'aux derniers temps de sa vie une vigueur de corps et d'esprit à rendre jaloux le plus robuste jeune homme : à l'âge de 82 ans, il était encore un habile cavalier et son intelligence conservait la lucidité et l'enjouement du printemps de sa vie.

Trop long serait le récit des incidents dont fut remplie sa carrière de missionnaire sur la frontière du Rio-Grande. Durant quelques années il travailla dans la mission de Brownsville. Au temps de l'infortuné Maximilien, il se trouvait en compagnie des PP. Vignolle et Olivier, dans la paroisse de Matamoros, Tamaulipas, au Mexique. Les intrigues politiques de cette période de guerre eurent pour conséquence le triomphe des « libéraux », et nos Pères se virent dans la douloureuse nécessité d'abandonner l'église

à un prêtre apostat. Quand l'intrus se présenta, le premier soin des Oblats fut d'arracher à la profanation l'Hôte du tabernacle. Chacun s'empressa de cacher sur sa poitrine les Hosties saintes, puis on les fit monter dans une voiture qui les conduisit dans les infectes prisons de Matamoros, au quartier des condamnés à mort. Durant trois longues journées, ils furent privés de toute nourriture et en butte aux plus vils traitements. Mais que leur importait? Ils avaient rempli leur devoir et Jésus-Hostie illuminait leur cachot. Enfin grâce à l'activité et aux efforts surhumains du R. P. Parisot et de deux notables de Brownsville, MM. Henri Hord et Charles Combe, amis intimes du P. Clos, les trois prisonniers furent mis en liberté, passèrent le Rio-Grande et vinrent travailler au Texas.

Les RR. PP. Clos, Gaye, Jaffrès et Pitoye sont ceux qui prirent le plus à cœur d'établir les Oblats sur les bords du Rio-Grande. Ils sont morts maintenant tous les quatre; les PP. Gaye et Jaffrès il y a quelques années à Roma, où ils avaient commencé leur vie apostolique, le premier en 1853 et le dernier en 1867. Eux aussi ont travaillé comme des héros, sont morts en prédestinés et le peuple les vénère comme des saints. Le P. Pitoye a terminé sa vie de dévouement et de sacrifice à Brownsville, regretté de tous ceux qui l'ont connu. Mais il semble qu'il voulait avoir près de lui, et sans tarder, son ancien ami et compagnon de souffrances, car vingt-deux jours après sa mort, il appelait notre cher Père José Maria pour partager sa récompense. C'est donc la pittoresque petite ville de Roma, bâtie sur le roc d'une colline, qui fut le centre des travaux du P. Clos durant plus de quarante et un ans; c'est là qu'il entreprit et acheva ses œuvres les plus importantes et les plus méritoires jusqu'au moment où le souverain Juge lui fit entendre son appel le 26 juin 1907.

Ce fut un jour de joie pour lui, un jour de deuil pour nous. Le gardien des clefs du ciel n'a pas ouvert souvent le portique sacré de la Jérusalem céleste à un prêtre plus

zélé, à un missionnaire plus actif, à un soldat du Christ plus vaillant qu'à l'instant où le P. José Maria se présenta humblement à l'entrée du paradis.

Humble prêtre du Seigneur, pourquoi craindriez-vous d'entrer dans la joie de votre Père ? Fidèle Oblat de Marie Immaculée, pourquoi trembleriez-vous aux approches du tribunal suprême? Pendant votre vie, vos pensées n'étaient point pour vous, mais pour vos œuvres entreprises dans le dessein de glorifier le Très-Haut et de sauver les âmes les plus abandonnées. Maintenant que vous êtes arrivé au parvis du ciel, levez les yeux; voyez les âmes de ces milliers d'enfants sur qui vous avez versé l'eau sainte du baptême. Elles sont rangées autour de l'Agneau sans tache et entourent le trône de la Vierge très pure. Voyez les âmes de ces pécheurs qui ont fait pénitence et à qui vous avez ouvert les portes du ciel. Voyez la gloire resplendissante de ces prêtres, vos frères en religion, les compagnons de vos durs labeurs; ils vous offrent une part de leur récompense aux pieds de notre vénéré Fondateur. Voyez la Vierge triomphante, celle que vous avez appelée si souvent votre bonne Mère; elle tient dans ses mains la brillante couronne qui vous est destinée; elle vous appelle près de son trône pour ceindre votre front transfiguré de gloire. Père, regardez plus haut encore; voyez au sein de toute lumière, de toute beauté et de l'infinie splendeur, Jésus notre doux Sauveur. Lisez, votre nom est écrit dans son cœur. Allez vous reposer sur lui comme le disciple bien-aimé, parce que vous avez annoncé les trésors de son amour et de sa miséricorde. Mais n'oubliez pas de faire descendre un de vos regards sur ceux que vous avez laissés dans cette vallée de larmes. Priez là-haut pour vos compagnons de travaux et de combats. Priez pour la Congrégation notre mère, pour que Dieu lui donne de compter beaucoup de fils dévoués à sa gloire, d'Oblats qui méritent comme vous de porter le beau nom d'Oblats de Marie Immaculée.

R. I. P,

R. P. René GAGNEUX

1881-1910. Décès No 770.

Le R. P. Gagneux est né à Saint-Géréon, au diocèse de Nantes, le 31 juillet 1881. Après avoir terminé ses études secondaires et ses cours de philosophie et de théologie dans son diocèse d'origine, il fut ordonné prêtre à Nantes le 27 juin 1905.

Dans la générosité de sa belle âme, il songea à se consacrer plus entièrement au service de Dieu par l'état religieux; et sa dévotion particulière envers la très sainte Vierge, ainsi que son ardent désir de se dévouer à la conversion des âmes les plus abandonnées, lui firent choisir la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Il se dirigea donc vers le noviciat du Bestin, en Belgique, où il reçut le saint habit ; puis à l'expiration de l'année d'épreuves, il prononça ses vœux perpétuels le 29 septembre 1907, en la fête du glorieux archange saint Michel. Arrivé à Jaffna le 23 avril de l'année suivante, il était bientôt nommé comme prêtre assistant à Kayts et, le 1^{er} novembre 1909, prenait la charge de la mission de Mérusivil, à 30 kilomètres de Jaffna.

Pendant les trop courtes années qu'il a vécues dans la Congrégation, le P. Gagneux s'est distingué par son bon esprit, l'aménité de ses manières, la délicatesse de sa conscience et sa profonde piété. Il n'a pas cessé d'édifier ses frères par sa parfaite régularité et sa charité. Jamais on n'a surpris sur ses lèvres la moindre parole de critique ou de malveillance.

Lui, d'un naturel si timide et enclin à des craintes excessives, il se reprochait de ne point redouter davantage la mort ! Pourquoi, d'ailleurs, lui aurait-elle inspiré de la terreur? Il s'y était si bien préparé, et les souffrances généreusement supportées de sa longue et douloureuse

maladie avaient achevé de le rendre digne de la récompense des saints. Même dans les moments les plus pénibles et au milieu des craintes les plus angoissantes, sa résignation et son abandon à l'adorable volonté de Dieu ne se sont jamais démentis et faisaient l'admiration de ceux qui l'approchaient.

Le soir du 10 mars, à 6 heures, les docteurs déclarent que tout espoir de le sauver est perdu, que les secours de la science sont désormais impuissants auprès de lui. La mort s'annonce imminente et rien ne peut plus ni l'empêcher ni la retarder.

Au lieu de se laisser absorber par son état, il s'occupait encore avec bienveillance de ceux qui l'entouraient de leur dévouement. « Je vous donne bien du tracass », dit-il au Père vénéré qui le veillait avec amour, puis il se prépara à sa dernière confession.

Lorsqu'il l'eut terminée, il demanda s'il serait encore en vie le lendemain matin, pour recevoir la sainte communion. On ne pouvait lui donner cette assurance, mais rien ne s'opposait à ce qu'il reçût le saint Viatique.

Après le souper, les préparatifs de la chambre étant terminés, un Père lui présenta une relique du bienheureux Gabriel, passioniste, en lui demandant s'il ne voulait pas s'unir à lui pour obtenir le miracle de sa guérison. Ayant une fois de plus exprimé sa résignation au bon vouloir de Dieu, le malade prit néanmoins la relique, la baisa, la porta à son front pour y tracer le signe de la croix et la garda quelque temps dans sa main défaillante.

Un peu plus tard, il recommanda de bien prier pour lui, afin d'abrégéer le temps de son séjour en purgatoire et de lui permettre d'aller au plus tôt chanter la gloire du Très-Haut. Puis, s'adressant à la religieuse garde-malade, il la remercia de tous les bons soins qu'elle lui avait prodigués pendant sa maladie.

Il était 8 heures 30 quand on alla chercher le saint Viatique. Comme le malade n'avait pu renouveler ses vœux

au moment de l'Extrême-Onction, il le fit très distinctement avant de recevoir la sainte Eucharistie et récita toutes les prières avec ferveur. En le voyant soudainement rester immobile et comme ravi, on crut qu'il n'avait pu prendre la sainte Hostie, mais lui, sans prononcer une seule parole, esquissa un geste comme pour demander le silence, et plus rien ne vint trahir qu'il entendait les questions répétées que l'on croyait devoir lui adresser ; plus rien qu'une expression de joie et de ravissement sur le visage du moribond. Nous ne savions plus que faire, écrit un témoin, pour nous assurer si la sainte Hostie était avalée, quand d'un nouveau signe, il nous montra qu'il était de nouveau avec nous.

Une conversation édifiante s'engagea, très distincte, jusqu'au delà de neuf heures. À ce moment, le malade montra au R. P. Brault le passage d'un livre qui l'avait frappé : « La mort est la dernière messe du prêtre. » Peu de temps après, il entra en agonie et, à 9 heures 45, il rendait le dernier soupir.

La mort du juste est précieuse devant Dieu, mais il nous est bien permis de regretter le départ du jeune religieux dont la vertu promettait une carrière si féconde dans l'apostolat. Une fois de plus, le bon Dieu nous montrait que ses pensées ne sont point nos pensées ; il est le Maître de la vie, le Maître de la récompense qu'il accorde à l'heure fixée dans ses immuables desseins. Nous gardons du moins le consolant souvenir des exemples de notre frère et l'assurance qu'il priera au ciel pour notre famille et particulièrement pour les missions de Ceylan qu'il avait eu à peine le temps de connaître et qu'il aimait déjà.

Les obsèques, auxquelles prirent part le clergé et une nombreuse assistance, furent célébrées à Colombo. De son côté M^{gr} Joulain voulut bien chanter un service solennel à Jaffna pour le repos de l'âme de notre regretté défunt.

R. I. P.

F. S. Joseph KUFFLER

1879-1911. — Décès no 786.

Le frère Joseph-Nicolas Küffler naquit à Altendorf, village aujourd'hui incorporé à la grande ville d'Essen (diocèse de Cologne), le 4 octobre 1879. Les parents furent Nicolas Küffler et Gertrude Reuter. Ce furent de braves chrétiens qui surent inspirer à leurs enfants l'esprit religieux qui les animait eux-mêmes.

Notre frère aspirait dès son enfance au sacerdoce, mais il dut d'abord faire le sacrifice de ces projets si chers. Un frère plus âgé se destinait également à devenir prêtre et il l'est devenu de fait. Or la famille qui n'était pas riche en biens terrestres — le père travaillait dans les usines du pays — ne pouvait pas subvenir aux frais qu'auraient occasionnés deux enfants se consacrant à la fois aux études. Au sortir de l'école primaire, à l'âge de 14 ans, notre futur Oblat dut donc songer à gagner par le travail de ses mains le pain quotidien. Il apprit le métier de serrurier et entra dans les usines célèbres de la maison Krupp. Grâce à son intelligence et à son habileté, il y obtint bientôt un poste de faveur au bureau technique et il pouvait espérer monter plus haut encore. Pour conserver la foi de sa jeunesse et se garder des séductions du monde, il s'approchait fréquemment de la sainte table; il entra aussi dans la congrégation des jeunes gens et il y fut d'un si bon exemple qu'il en fut élu préfet.

Mais l'idée de devenir prêtre l'obsédait et tout en se dépensant à son travail, il chercha à étendre ses connaissances par une étude continue. Il parvint ainsi à une culture d'esprit très universelle qui lui rendit plus tard de grands services dans les études théologiques et qui lui en aurait rendu de plus précieux encore, s'il était arrivé un jour à travailler au salut des âmes. En 1904, nos Pères

prêchèrent une mission dans la paroisse à laquelle appartenait le frère Küffler. Naturellement il était des plus assidus à tous les exercices de la mission. Dans ces jours de grâce, la pensée de la vocation à un état de vie plus parfaite devint de plus en plus vive. Il s'en ouvrit au chef des missionnaires qui lui fit connaître les difficultés qui s'opposaient à la réalisation de ses projets, mais finalement lui laissa quelque espoir. Comme les dons de l'intelligence s'unissaient chez notre frère à un jugement très droit et à un caractère énergique, il était permis d'espérer qu'il arriverait au but désiré malgré l'âge un peu avancé de 25 ans. Un essai provisoire fut donc fait et au commencement de janvier 1905 le frère arriva au noviciat de Saint-Gerlach avec un autre postulant qui était dans les mêmes conditions. Les succès qu'il obtint furent si encourageants que les supérieurs décidèrent de le garder, tandis que son compagnon, moins heureux, ne parvint plus à fixer dans sa mémoire les rudiments de la grammaire latine et dut retourner dans le monde. Le frère Küffler rentra aussi pour un moment dans sa famille pour y arranger ses affaires et revint au noviciat au commencement de mars 1905. Les études furent reprises avec une nouvelle ardeur. Nous l'avons dit, le frère avait déjà des connaissances étendues, il savait exprimer ses idées dans un style net et clair ; il fallait compléter ce bagage scientifique par l'étude des langues. Un père, le R. P. Kieffer, fut spécialement chargé de lui donner des classes; il eut lieu d'être content des rapides progrès de son élève : en une année et demie, celui-ci était assez avancé dans le latin pour pouvoir suivre les cours de philosophie du scolasticat. Il se préparait donc à commencer le noviciat quand une épreuve sembla mettre tout son avenir en question. Une inflammation d'oreille, maladie dont il avait déjà souffert dans son enfance, se déclara de nouveau. Qu'allait-il faire si cette maladie lui fermait les portes de la vie religieuse ? Mais le bon Dieu exauça les prières qui lui furent adressées ; les médecins promirent de guérir le mal et y réussirent en effet. Grande fut dès lors la joie du frère quand il put prendre l'habit de la congrégation, le 14 août 1906. Pendant son année de noviciat, il donna à ses confrères plus jeunes l'exemple de

toutes les vertus religieuses. Le 15 août 1907, il put se consacrer à Dieu par les premiers vœux. Qu'il était heureux ce jour-là ! « Pendant douze ans, écrit-il, j'ai prié Dieu de pouvoir me consacrer à lui, me voilà au comble de mes désirs. »

Immédiatement après, il partit pour Hünfeld. Il s'y fit bientôt remarquer par un ensemble de qualités précieuses. Il était d'une piété profonde, très dévoué pour les intérêts du prochain et de la maison, d'une soumission filiale envers ses supérieurs. Ce qui l'avait particulièrement attiré dans la congrégation, c'était l'idée de se consacrer au salut des âmes les plus abandonnées dans les missions. Sa vertu de prédilection était la conformité à la volonté de Dieu, l'abandon à la Providence ; il ne savait assez remercier le bon Dieu de lui avoir accordé la grâce de la vocation. Envers ses frères, il se montrait d'une grande affabilité, aimant à rendre service, ne se prévalant jamais envers eux de sa supériorité d'âge. La première année de ses études au scolasticat, il se ressentait encore de l'insuffisance de sa formation préparatoire, mais dès la seconde année, il prenait place parmi les meilleurs de son cours. C'était un esprit observateur et il avait acquis dans le monde une grande expérience des hommes et des choses. Il avait une éloquence naturelle, persuasive, des manières agréables, des connaissances pratiques, et il était à espérer qu'il aurait fait un jour beaucoup de bien comme missionnaire.

Le bon Dieu en avait disposé autrement. La santé du frère avait été toujours bien robuste et ne donna jamais lieu à des inquiétudes. Au mois de février 1911, une épidémie d'influenza sévissait au scolasticat. Le frère Küffler en fut atteint aussi. Un jour de promenade, il était resté à la maison pour travailler au parc qui avait

été confié à ses soins. En rentrant dans la maison, il était tout en sueur et s'arrêta en cet état assez longtemps au pied de l'escalier où le courant d'air était très fort. Le lendemain, il sentait de fortes douleurs à la poitrine, mais avec son énergie habituelle il voulut se rendre en classe. Les douleurs cependant devinrent si violentes que deux frères scolastiques durent le faire sortir de classe et le transporter au dortoir où se trouvaient déjà d'autres malades atteints d'influenza. Il se remit bientôt, mais quelques jours après, les douleurs recommencèrent. Il parla alors de la mort et exprima le désir de mourir un mercredi, jour de saint Joseph, son patron. Ce désir fut exaucé. La fièvre augmentant, on le transporta à l'infirmerie. Le médecin constata une fluxion de poitrine. Le malade supportait avec une grande patience les douleurs, jamais une plainte ne sortit de sa bouche. Du reste, la maladie ne sembla pas vouloir prendre de caractère grave et personne ne songeait à un dénouement fatal. Le matin du 15 février, il se sentait sans fièvre et voulait se lever pour aller en classe; il mangea de bon appétit et envoya les infirmiers en classe, disant qu'il était guéri et qu'il n'avait plus besoin de soins. Vers dix heures du matin, on lui apporta à manger; il voulut se lever pour manger hors du lit, mais les infirmiers ne le lui permirent pas. Pendant qu'il était assis dans son lit et prenait une tasse de lait, sa figure se contracta un moment, il changea de couleur et commença à trembler, puis tout d'un coup il retomba en arrière. Le R. P. Stehle qui était à côté de lui lui donna l'absolution, il avait cessé de vivre. Quand quelques minutes plus tard on lui administra l'Extrême-onction il ne donnait déjà plus de signe de vie. Au jugement des médecins, un coup d'apoplexie avait mis fin à ses jours.

Grandes furent partout la surprise et la tristesse à la nouvelle de cette mort si inattendue. La famille du défunt désirait posséder non loin d'elle la dépouille mortelle du cher défunt, et on accéda bien à contrecœur à ce désir en

transportant le défunt dans notre maison de Saint-Nicolas où il fut inhumé dans le cimetière qui se trouve au milieu de notre jardin.

Le frère Küffler avait fait les vœux perpétuels le 15 août 1908 ; il avait reçu la tonsure et les ordres mineurs le 25 avril 1909 et le sous-diaconat le 10 juillet 1910. Il avait 31 ans et demi quand le Seigneur l'appela à lui.

R. I. P.

R. P. Laurent ROCHE

1841-1913. — Décès no 846.

Le R. P. Laurent Roche naquit le 28 janvier 1841, à Charleville, comté de Cork, dans le diocèse de Cloyne, sur les confins du comté et du diocèse de Limerick. Des liens de parenté existaient entre lui et la famille Gubbins qui a donné trois prêtres à la Congrégation. Après avoir fait ses études primaires chez les Frères des Écoles chrétiennes, Laurent Roche se présenta chez les Oblats peu de temps après le P. Gubbins Timothée, qui le précéda de dix mois dans la tombe.

Il passa un an et demi au juniorat et commença son noviciat à Sicklinghall, le 1^{er} juillet 1859. En 1861, il fit son oblation perpétuelle à Glen Mary, comté de Wicklow. Le 10 juillet 1868, il fut ordonné prêtre à Autun. Toute la carrière sacerdotale du P. Roche s'est passée à Leeds et à Liverpool. Il y fut successivement supérieur, pendant bien des années, des maisons de Mount Saint-Mary's et de Sainte Croix, ayant en même temps la direction des deux paroisses respectives desservies par ces maisons. Dans ces deux grandes villes, il ne cessa de jouir de la plus grande estime de la part des évêques, du clergé et des fidèles.

Après son ordination, le P. Roche fit un premier séjour de trois ans (1865-1867) à Leeds, maison et paroisse de Mount Saint-Mary's.

Dès son entrée dans le saint ministère, il se fit remarquer par la ferveur de son zèle, sa bonté, sa charité et son esprit de régularité.

Dès le début, il travailla vaillamment et avec toutes les ressources de son talent, pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Aussi, ce fut avec le plus profond regret que les paroissiens de Saint-Mary's le virent s'éloigner, lorsque, à la voix de ses supérieurs, il dut aller prendre la direction de la paroisse Sainte-Croix à Liverpool qui, durant 23 ans, devait être le théâtre de son zèle.

Le P. Roche fut à Liverpool ce qu'il avait été à Leeds : homme de zèle et homme d'action. Comme supérieur et comme curé, il acquit une influence considérable que son âme de missionnaire et de prêtre sut admirablement faire servir au bien. Les paroissiens de Mount Saint-Mary's comprirent bien vite qu'ils avaient trouvé dans leur nouveau curé un véritable trésor. Il ne tarda pas à les connaître tous individuellement par leurs noms. Ses paroissiens connaissaient si bien sa bonté et sa charité qu'aucun d'eux ne se présentait devant lui sans sentir qu'il était non un étranger, mais bien un enfant de la nombreuse famille que formait la paroisse et dont le curé était le père. Sa fidélité au devoir de la prédication et de l'administration des sacrements dans l'intérieur de son église, n'avait d'égal que son empressement à visiter les malades à domicile. La charité et le dévouement dont il faisait preuve dans ces visites, atteignaient facilement l'héroïsme. À l'époque où la fièvre typhoïde et la peste ravageaient Liverpool et tandis que beaucoup de ses frères dans le sacerdoce tombaient victimes de leur zèle, le P. Roche était debout des journées et des nuits entières entre les vivants et les morts, accomplissant sans relâche le plus périlleux ministère, tandis qu'autour de lui tombaient innombrables les victimes du terrible fléau. Tout le monde put se convaincre qu'il ne savait pas s'épargner ni se dérober au danger, lorsqu'il était question de l'œuvre de Dieu ou du salut des

âmes. Atteint lui-même du terrible fléau, il demeura des semaines entières entre la vie et la mort, jusqu'à ce qu'enfin sa robuste constitution reprit peu à peu le dessus. Dès qu'il fut en état de sortir, il reprit ses visites à ses chers malades. À la première de ces sorties, les Irlandais ravis de le voir de nouveau ne pouvaient contenir leur joie et, dans leur enthousiasme, lançaient leurs chapeaux en l'air, frappaient des mains en s'écriant : « Vive le Père Roche ! »

L'administration spirituelle de la paroisse ne fit pas oublier au zélé supérieur le soin matériel et l'embellissement de l'église Sainte-Croix. Lui aussi avait le zèle de la maison de Dieu. C'est grâce à ses persévérants efforts, secondés par l'appui que leur prêta le R. P. Gaughren Matthew, aujourd'hui vicaire apostolique de Kimberley, que le beau sanctuaire a été construit, et érigé le magnifique autel qui en est le joyau. Il n'oublia pas non plus la partie la plus intéressante de son troupeau, les enfants que, à l'exemple du divin Maître, il aimait toujours tendrement. Pour leur procurer, par le moyen des écoles, le bienfait d'une éducation toute chrétienne, il ne recula devant aucun sacrifice et ne s'arrêta devant aucune difficulté. Le Père Roche était encore à Liverpool lorsqu'il célébra ses noces d'argent sacerdotales. Les paroissiens de Sainte-Croix saisirent avec empressement une si belle occasion pour lui donner les plus éclatants témoignages de l'affection respectueuse et de la profonde estime dont il jouissait auprès d'eux. Nombreux et beaux furent les présents qu'ils lui offrirent.

En 1890, à la mort du R. P. Pinet, supérieur de Mount Saint-Mary's, à Leeds, le P. Roche fut appelé à lui succéder. Au moment où il s'éloignait de Liverpool, l'évêque de cette ville lui écrivit une très belle lettre dans laquelle il exprimait son admiration et sa reconnaissance pour les travaux accomplis à Sainte-Croix, et le profond regret qu'il éprouvait en perdant un prêtre si bon et si zélé. Le

P. Roche fut pour Mount Saint-Mary's ce qu'il avait été pour Sainte-Croix : un curé plein de zèle et un bon Père, toujours assidu à distribuer la parole de Dieu et les sacrements, et surtout le sacrement de pénitence; toujours fidèle à visiter les malades et à consoler les affligés. Les intérêts de ses paroissiens furent sa principale préoccupation : travailler à leur sanctification et à leur salut fut sa plus douce joie. — Un des premiers travaux du R. P. Roche à Leeds fut la construction d'une belle salle d'asile, véritable monument élevé à la mémoire de son prédécesseur, le P. Pinet. Quant à la construction, cette salle ne le cède à aucune autre dans la ville de Leeds. Il donna les plus grands soins aux confréries et associations pieuses de la paroisse et établit la société des enfants de Marie qui se sont fait un devoir d'honorer sa mémoire par l'érection d'un autel à Notre-Dame de Lourdes. Il prit le plus vif intérêt à la prospérité du couvent et de l'orphelinat et apporta le plus précieux concours aux religieuses pour la construction du collège. À Leeds, comme à Liverpool, tout ce qui touchait à l'éducation de la jeunesse lui était particulièrement cher. Il ne cessa de se montrer éducateur clairvoyant et zélé et les inspecteurs officiels des écoles le reconnaissaient volontiers comme une autorité dans l'organisation et la direction des écoles.

Durant son supérieurat à Mount Saint-Mary's, le P. Roche eut le soin de gérer pendant bien des années les finances de la Province jusqu'à ce qu'il fût remplacé par le R. Père Daniel O'Ryan. Le conseil provincial le compta aussi quelque temps parmi ses membres.

Lorsque l'âge et les infirmités eurent ébranlé sa forte constitution, il dut se résigner à la retraite. Ses travaux à Leeds avaient duré 18 ans et ce n'est qu'après 45 ans d'un travail assidu et de dévouement pour la Congrégation et les âmes, qu'il songea au repos.

Pendant les 4 ans qu'il passa ainsi, retiré de la vie active, à Leeds, les soins empressés et intelligents de son vieil

ami, le Dr Bligh, de Liverpool, ne contribuèrent pas peu à soutenir ses forces défaillantes. Les 2 dernières années, il fut privé du bonheur de dire la sainte Messe, privation bien dure pour son cœur; mais il la supporta néanmoins avec son courage habituel, et n'en continua pas moins à se lever tous les jours pour accomplir ses exercices religieux, autant que son état le lui permettait. Le P. Roche reçut une première fois les derniers sacrements un an environ avant sa mort, puis il se remit suffisamment. Toutefois, le jour de Noël 1913, l'approche de sa fin ne laissa de doute pour personne. Pendant le cours de sa longue maladie, les Sœurs de la Sainte-Famille ne cessèrent de lui prodiguer leurs soins, trop heureuses de lui donner ce témoignage de leur reconnaissance pour le dévouement qu'il avait montré envers la Sainte-Famille et ses œuvres. Il fut assisté à ses derniers moments par le R. P. D. O'Ryan, supérieur, et par la communauté, puis il rendit doucement son âme à Dieu le lundi 29 décembre 1913.

Les funérailles eurent lieu le 2 janvier 1914 : elles fournirent une nouvelle et éclatante preuve de l'estime générale dont était entouré le défunt. Outre S. G. M^{gr} Miller venu exprès d'Irlande, 17 Oblats des différentes maisons de la Province y assistaient, ainsi qu'un nombre à peu près égal de membres marquants du clergé séculier des diocèses de Leeds et de Liverpool. S. G. M^{gr} Cowgill, évêque de Leeds, chanta la grand'messe solennelle de « Requiem » après laquelle le R. P. Timothy O'Ryan prononça un éloquent panégyrique en présence d'un fort nombreux auditoire. L'enterrement eut lieu à Sicklinghall, près de Wetherby, à 14 milles de Leeds, les dernières prières sur la tombe ayant été récitées par S. G. M^{gr} Miller. Ainsi, Sicklinghall qui, 55 ans auparavant (1859), avait été le berceau de la vie religieuse du P. Roche, devenait le lieu de son repos, après plus d'un demi-siècle d'un laborieux et fructueux apostolat.

Le 1^{er} jour de l'année 1914, Monseigneur l'Évêque de

Leeds, à l'occasion de la conférence annuelle des maîtres des écoles catholiques d'Angleterre, parla du P. Roche comme d'un ouvrier qui s'était toujours dépensé avec autant de zèle que d'intelligence dans l'intérêt des écoles catholiques. Sa Grandeur ajouta qu'elle était très affectée de perdre en lui l'un de ses prêtres les plus vénérés et qui avait été en contact journalier avec les maîtres de la jeunesse près de 25 ans. Non seulement c'était un travailleur infatigable, mais encore un directeur éclairé sous la conduite spirituelle duquel s'était placé son regretté prédécesseur, M^{gr} Gordon. En résumé, c'était un digne prêtre dont tout le monde faisait le plus grand cas : un ami du clergé et des fidèles et un père tendrement aimé par tous les enfants de Sainte-Marie.

Le P. Roche était Oblat avant tout. C'est dans son zèle et son dévouement qu'il faut chercher la raison de la popularité de bon aloi dont il jouit à Leeds comme à Liverpool. Il était aussi doué d'un jugement sûr et avait une grande connaissance des choses : aussi, était-il considéré par ses frères dans le sacerdoce comme un homme de bon conseil. Néanmoins, la charité et la bonté qui étaient le caractère distinctif de sa vie lui faisaient considérer les fidèles confiés à sa sollicitude comme ses enfants. Il ne faudrait cependant pas croire que cette affection allât jusqu'à la faiblesse. Le P. Roche parlait rude parfois, mais toujours juste. Aussi il fut toujours respecté et obéi autant qu'aimé de ses paroissiens.

La bonté à l'égard des fidèles laissait facilement deviner dans le cœur du P. Roche une grande charité à l'égard de ses frères en religion ou de ses confrères dans le sacerdoce. Elle existait, en effet, et à un haut degré, ainsi qu'il est facile d'en juger par le trait suivant :

« Je me rappelle toujours avec reconnaissance et respect, écrit un de nos Pères, de quelle manière le P. Roche agit envers moi lorsque je fus envoyé, en avril 1883, remplacer le P. Madden à Ste-Croix, Liverpool. Le P. Roche était

alors Supérieur et le P. Madden venait de succomber à la fièvre contractée à Robson-Street. Pendant longtemps, le P. Roche ne me permit pas de dormir à la maison. Chaque soir, je devais me rendre dans la maison d'un de nos amis du voisinage pour y passer la nuit, et quand un appel pour quelque malade dangereusement atteint venait du quartier qui m'était confié, le P. Roche s'y rendait lui-même. Il savait que je faisais mes premiers essais du véritable travail paroissial, et il savait aussi qu'il y avait des précautions à prendre tant dans l'intérieur de la maison qu'à l'extérieur. » Dans cette circonstance, comme toujours, le P. Roche se montra ce qu'il était : un véritable Oblat de Marie Immaculée, toujours oublieux de lui-même et toujours prêt à se sacrifier pour ses frères.

Dieu lui accordera la récompense de ses travaux et de ses vertus.

R. I. P.

BIBLIOGRAPHIE

Sweet Sacrement Divine (*Doux Sacrement Divin*), par le T. R. P. CHARLES COX, O. M. I., Administrateur Apostolique du Transvaal.

Dans un petit livre de 96 pages, édité par Washbourne de Londres, le R. P. Cox présente aux fidèles de langue anglaise un véritable Manuel de la dévotion à la Sainte Eucharistie.

Tous ceux qui ont lu, médité et goûté les ouvrages que l'auteur nous a donnés précédemment¹ retrouveront dans celui-ci, et à un degré non moins remarquable, le caractère de piété solide qui leur mérite une place à part dans les livres de dévotion.

L'ordre avec lequel le pieux auteur a disposé son Manuel en rehausse encore la valeur et l'agrément, parce qu'il en augmente l'utilité

¹ *Daily reflections for Christians*, 2 volumes. — *Short Readings for Religious*. — *Retreat Conferences for Convents*. Séries 2 et 3; la première est épuisée. — *Visits to Jesus and Mary*. — *The Catholic prayer book*.

et en facilite l'usage aux âmes pieuses qui viendront y puiser avec profit et satisfaction.

Ce livre comprend d'abord, pour chacun des jours de la semaine, des prières et des actes pour la préparation à la Sainte Communion, disposés d'après les différentes parties de la Messe, et pour l'action de grâces. La deuxième partie se compose d'un recueil de prières choisies qui peuvent être dites au choix des fidèles, pour avant et après la Communion. Enfin, le livre se termine par un appendice d'une vingtaine de pages pour la Confession, et par les Litanies du Sacré-Cœur, avec l'acte de Consécration.

Qu'il plaise à Dieu pour la gloire de qui ce livre a été composé, de lui donner une grande diffusion, de lui faire produire partout des fruits de salut, et de réaliser ainsi le but que s'est proposé le R. P. Cox, selon les recommandations de la sainte Eglise et les désirs de Notre-Seigneur lui-même : Que les fidèles communient souvent et qu'ils communient bien.

Petit tour du Monde, par le R. P. LÉON HERMANT,
O. M. I. — Librairie Desclée et C^{ie}, 41, rue du Metz, Lille.

Sous ce titre, le R. P. Hermant a écrit un livre qui pourrait s'appeler « Promenade à travers nos Missions ». L'auteur ne se contente pas de raconter les péripéties des voyages apostoliques dans les contrées lointaines, ni de nous décrire les curiosités des climats si extrêmes sous lesquels se trouvent nos Missionnaires. Il le fait, sans doute, et dans un style qui plaît par sa sobre élégance; mais il veut, surtout, apprendre à ses lecteurs les bienfaits de l'Apostolat catholique, l'immensité du travail à accomplir, les résultats acquis et ce qui reste à faire.

Le mérite particulier de son livre est de nous montrer le missionnaire à l'œuvre chez lui, dans sa mission, fort de son zèle, de sa confiance en Dieu, et de sa belle humeur, en dépit des difficultés de situation parfois terribles. De nombreuses gravures, bien choisies, complètent l'attrait de ce joli volume.

Mais il est mieux que nous laissons la parole à notre Révérendissime Père, M^{gr} Dontenwill, qui a bien voulu écrire à l'auteur la lettre suivante :

"MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

« Bien volontiers j'approuve la publication de votre *Petit Tour du Monde* dans les Missions confiées à notre Famille religieuse.

« Aujourd'hui, plus encore que par le passé, il est opportun d'appeler l'attention sur les merveilles dont Dieu couronne le zèle de nos Missionnaires dans toutes les régions de la terre.

« Votre charmant ouvrage l'atteste : vous avez eu surtout en vue de fournir à la jeunesse catholique un choix de lectures agréables et utiles, un recueil d'épisodes instructifs et édifiants à la fois, qui feront mieux connaître le dévouement de nos ouvriers apostoliques.

« Je souhaite que votre pieux dessein se réalise pleinement et que, sous la bénédiction de Dieu et la protection de la Vierge Immaculée, ces pages éveillent dans de nobles cœurs le saint désir de coopérer à l'extension du royaume de Dieu et au salut des âmes, par la prière, par l'aumône et même par le don de soi...

« En vous assurant, mon Révérend et cher Père, de mon affectueux dévouement, je vous bénis paternellement en N.-S. et M. I.

« + Aug. DONTENWILL, O. M. I.,
arch. de Ptolemaïs, Sup. gén.

« Rome, le 19 mars 1914, en la fête de saint Joseph. »

Nihil Obstat.

Romæ, 20 maii 1914.

+ A. DONTENWILL, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duo. — Impr. Saint-Paul. — 6931,5,14.

SOMMAIRE

	Pages
<i>Province du Canada</i> : I. — Rapport sur le Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa (suite) (R. P. J.-M.-R. Villeneuve, O. M. I.)	141
II. — Rapport sur la Maison de Maniwaki (R. P. L.-H. Gervais, sup.)	157

<i>Province d'Allemagne.</i> — Maison de Saint-Charles (suite). (<i>Le Chroniqueur de Saint-Charles</i>)	167
---	-----

<i>Vicariat de Natal.</i> — Rapport sur la mission de Qumbu (Griqualand East) (R. P. C. Le Bras, O. M. I.)	180
---	-----

NOUVELLES DIVERSES

<i>Rome</i> : I. — Nomination du R. P. Thévenon comme consultant de la Sacrée Congrégation de la discipline des Sacrements...	191
II — Œuvre de la Propagation de la foi	193

<i>Deuxième province des États-Unis.</i> — Une mission à Brownsville	197
--	-----

<i>Vicariat de Mackensie.</i> — Journal de voyage d'un missionnaire O.M.I. au Mackensie	200
--	-----

<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Souvenirs des Missions (R. P. E. Bonnard, O. M. I.)	215
---	-----

<i>Vicariat de Natal.</i> — Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I.	220
---	-----

<i>Vicariat du Sud de l'Afrique.</i> — Lettre du R. P. COX à Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur Général	229
--	-----

ECHOS DE LA FAMILLE	235
---------------------	-----

NOTICES NÉCROLOGIQUES.

R. P. Nicolas CRANE	250
R. P. Joseph-Marie CLOS	253
R. P. René GAGNEUX	260
F. S. Joseph KÜFFLER	263
R. P. Laurent ROCHE	267

Bibliographie	273
---------------	-----

MISSIONS
DE LA CONGRÉGATION
DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 207. — Septembre 1914.

PROVINCE DU CANADA

Rapport sur la Maison de Maniwaki

Par le R. P. L.-H. GERVAIS, *Supérieur*.

(*Suite.*)

**II. — La Résidence de Maniwaki
érigée en Maison régulière.**

La mission de Maniwaki commençait à ressembler aux autres paroisses dirigées par les Oblats, mais ce n'était encore qu'une résidence. C'est le R. P. Martinet qui en fit une maison régulière au mois de septembre 1891. Le R. P. Pian était nommé Supérieur, curé et économiste, avec les Pères Guéguen et S. Dozois comme assesseurs.

Le Codex note au commencement de cette même année le départ du R. P. Hector Mauroit, qui fut de maison à Maniwaki pendant dix-sept ans. « Son départ a causé une

surprise générale, et les regrets de toute notre population accompagnent ce bon Père. Le Père Mauroit, arrivé ici le 14 mars 1874, n'a presque pas quitté la mission pendant les dix-sept années qu'il a passées ici. Deux fois tout au plus il est descendu à Ottawa. Sa vie ici a été celle d'un missionnaire dévoué et charitable, ne refusant jamais le travail, et toujours prêt à consoler les pauvres et les affligés. Nous l'avons vu partir, par tous les temps et avec joie, pour aller desservir ses missions de la Sainte Famille et du Castor; travailler de longues journées à faire des compilations, à mettre de l'ordre dans ses livres, et à rédiger le Codex historicus, comme sa belle écriture le montre partout. À son esprit de travail, il faut joindre celui de la régularité, s'efforçant, malgré son grand âge, d'être présent à tous les exercices. Vieillard, il se faisait le dernier de tous et ne dédaignait pas de prendre conseil même des plus jeunes de la communauté. Tous, en un mot, voyaient en lui le plus tendre des pères, et ne se scandalisaient pas de la familiarité avec laquelle il les traitait et qui lui gagnait tous les cœurs. Ce bon Père a rendu de nombreux services à la Congrégation dans cette mission. »

Au mois d'octobre de l'année suivante 1892, Le R. P. Laporte devenait Supérieur et curé de Maniwaki, ayant pour assesseurs les Pères Guéguen et Chevrier. Le nouveau Supérieur trouva la maison et ses dépendances dans un triste état. On s'était efforcé de diminuer la dette, mais d'un autre côté, on avait omis, durant bien des années, de faire des réparations absolument nécessaires. Si je ne craignais pas d'être indiscret, je transcrirais ici quelques passages d'une description de l'état matériel de la maison, faite par un membre de la communauté d'alors. À part les murs extérieurs, tout le reste devait être ou refait ou réparé.

Le Père Laporte se mit donc à l'œuvre. Il fit achever l'intérieur de l'église, réparer la maison, et après avoir fait

disparaître les dépendances en ruines, il bâtit une magnifique grange-étable assez vaste pour recevoir les produits de la ferme et abriter un grand nombre d'animaux. C'était un modèle du genre, et l'on venait d'un peu partout pour voir cette construction qui passait pour une merveille dans la contrée.

Le Père Laporte ne se contenta pas d'améliorer les propriétés de la Congrégation. Il ne perdit jamais de vue qu'il n'était pas seulement supérieur de la maison des Oblats, mais qu'il était de plus curé, et que, comme tel, il devait s'intéresser même au progrès matériel de la paroisse. Aussi se mit-il à la tête d'un mouvement qui avait pour but la construction d'un pont de fer sur la Gatineau, pour relier les cantons de Maniwaki et de Kensiston. Cette entreprise exigea du Père beaucoup de travail et d'énergie pour surmonter les difficultés de toutes sortes, venant même de la part des plus intéressés à ce que la paroisse ne fût plus divisée par une rivière qu'il fallait à prix d'argent traverser en chalands. Avec l'aide du gouvernement provincial et des contribuables, le pont était terminé le 15 mai 1897. Le dix-huit septembre suivant, Sa Grandeur M^{gr} Duhamel, accompagné d'un grand nombre de prêtres, en fit la bénédiction solennelle.

Le village de Maniwaki allait s'agrandissant de jour en jour. L'école étant devenue trop petite pour répondre à l'accroissement de la population, il fallait penser à en construire une plus vaste. Le Père Laporte fit les plans de la construction projetée.

L'école proprement dite devait avoir 70 pieds sur 40, et la résidence des Sœurs attendant à l'école 50 pieds sur 40. La commission scolaire trouvant ce plan trop coûteux s'opposa à sa réalisation, mais le Père Laporte, qui n'était pas homme à reculer devant les obstacles, fit bâtir l'école aux frais de la communauté. Cette école magnifique et digne d'une ville a dû coûter alors à la Maison de Maniwaki dix à douze mille piastres, sans compter le terrain ;

car à part l'emplacement de l'ancienne école, construite sous l'administration du R. P. Pian, et appartenant à la Commission scolaire, la Congrégation a mis à l'usage de la nouvelle école un vaste terrain. Quelle que soit la somme déboursée dans le temps pour cette construction, la bâtisse seule a été évaluée l'an dernier à 12 000 piastres. Nous l'avons vendue en novembre 1911 à la Commission scolaire au prix de 6000 piastres; c'est-à-dire que nous avons fait à la municipalité scolaire de Maniwaki un don de 6000 piastres, à part le terrain. Vu les circonstances, nous considérons cependant avoir fait par cette vente une bonne transaction, puisque le loyer annuel que nous payait la commission scolaire ne suffisait pas à compenser l'intérêt de l'argent dépensé, et que le coût des réparations allait toujours en augmentant.

C'était pour la maison une charge qui ne pouvait que devenir de plus en plus lourde chaque année. Cette année même la commission scolaire a dépensé au delà de 3000 piastres en réparations.

D'ailleurs ces constructions d'écoles aux dépens de la Congrégation ont toujours été des causes d'ennuis et d'embarras de toutes sortes, en même temps que des pertes d'argent. Bien qu'il faille aider, et bien souvent créer les œuvres paroissiales, il n'est pas toujours prudent de risquer des sommes considérables dans ces entreprises.

Il convient aussi de mentionner les immenses travaux de terrassement et de nivellement que le Père Laporte fit faire autour de l'église et de la maison. La poésie peut avoir du bon, mais elle coûte cher quelquefois. Les fondateurs de la maison de Maniwaki avaient choisi pour site de l'église et de la maison la déclivité d'une montagne de rochers abrupts. On peut juger si c'était chose facile pour les fidèles, surtout les femmes et les vieillards, d'escalader ce rocher. Le casse-cou d'autrefois fut remplacé par un escalier de quarante-cinq marches qu'il faut monter pour se

rendre à l'église et à la maison. L'ensemble, il est vrai, présente un superbe coup d'œil, mais c'est un peu haut, et l'idée semble plus poétique que pratique.

Vous demanderez peut-être où le Père Laporte a trouvé l'argent nécessaire à ces dispendieux travaux? Dans la vente d'un certain nombre de propriétés, qui jusque-là n'avaient rien rapporté; dans l'exploitation intelligente des fermes et l'élevage des animaux. Il ne serait pas juste d'omettre le fait que le Supérieur fut grandement aidé dans ses entreprises par de dévoués frères convers, dont trois : les frères Joseph Laporte, Isaïe Lapointe et Isidore Landry, sont encore de maison à Maniwaki.

Le soin de la paroisse et le surcroît de travail que s'imposa le Père Laporte épuisèrent sa santé en quelques années. Il tomba malade à la fin de l'année 1899, et mourut en février 1900, âgé seulement de quarante-quatre ans.

En l'année 1900, le P. Frédéric Guertin succéda au P. Laporte comme Supérieur de la maison de Maniwaki. Dans le personnel d'alors se trouvent les noms des Pères Guéguen, Laniel, Chaborel, Guinard et Pian. Ce dernier partit bientôt pour Témiscamingue.

C'est durant le supérieurat du P. Guertin que fut construit l'hôpital de Maniwaki. Il fut bâti par les sœurs grises d'Ottawa, sur les instances de M^{gr} Duchamel, qui voulait ainsi prévenir l'établissement d'un hôpital protestant. Cet hôpital fut construit précisément au moment où l'on n'en avait pas besoin. En effet tant que Maniwaki fut séparé d'Ottawa par une distance de 90 milles que l'on devait parcourir en voiture, les malades qui venaient des chantiers se faire soigner ici ne pouvaient trouver d'autre logement que des hôtels mal tenus; mais la compagnie du Pacifique venait de prolonger sa ligne jusqu'à Maniwaki, de sorte que les malades, au lieu de stationner à notre hôpital, se rendaient immédiatement dans leurs paroisses, ou descendaient aux hôpitaux d'Ottawa. Les prévisions des Pères se

réalisèrent : l'hôpital de Maniwaki, depuis ses commencements, a plus ou moins végété, et rien ne laisse prévoir que la situation changera d'ici longtemps.

Les Oblats, ne voulant pas contrarier l'archevêque, mirent à la disposition des sœurs grises, sans cependant leur en donner la propriété, un terrain tout à côté de l'église paroissiale, et firent un don de mille piastres pour la construction de la bâtisse. Sans vouloir le moins du monde juger des intentions, on peut se demander si cet argent n'aurait pas pu être mieux employé.

Le P. Guertin quitta Maniwaki au mois d'octobre 1903; il était nommé Supérieur de notre résidence de Mattawa. C'est le R. P. Bellemare qui le remplaça à Maniwaki.

Tous ceux qui ont vu le P. Bellemare à l'œuvre sont unanimes à dire qu'il a fait énormément pour l'avancement spirituel de la paroisse. Voyant que, malgré tous les efforts et le dévouement des Pères, l'ignorance était encore bien grande dans une certaine partie de la population, il s'employa à donner l'instruction religieuse à un nombre d'enfants et de jeunes gens, élevés dans une ignorance complète de leurs devoirs de chrétiens. Quelques-uns étaient même parvenus à l'âge de 18 à 20 ans et n'avaient pas encore fait leur première communion. Le P. Bellemare enseigna le catéchisme même à domicile. Il profitait de la circonstance pour instruire les parents qui, à raison de leur éloignement, ne paraissaient jamais à l'église. Dès son arrivée il établit dans la paroisse la confrérie du saint Rosaire. Les paroissiens ne tardèrent pas à reconnaître dans le P. Bellemare le prêtre charitable, toujours prêt à se dévouer pour eux.

Outre les soins donnés au progrès spirituel des paroissiens, soins que le P. Bellemare a toujours mis en première ligne, des travaux importants et des transactions heureuses furent exécutés durant son administration.

Au mois de décembre 1905, on vendit l'ancienne ferme de la compagnie de la Baie d'Hudson. Cette vente vint en son temps. Un mois avant, la grange-étable, bâtie par le R. P. Laporte, avait été incendiée. Bien que les assurances n'aient pas couvert la moitié des pertes, l'on peut dire toutefois que cet incendie ne nous causa pas de regret, et voici pourquoi. Une étable aussi spacieuse, à cause de sa trop grande proximité des habitations, était devenue nuisible à l'hygiène publique. On nous aurait certainement contraints, avant longtemps, d'éloigner ces bâtisses du village.

Voici ce que je lis, au sujet de la vente, dans le codex :

« Ce fut une explosion de joie de la part des membres de la communauté sans exception, à la nouvelle de cette vente. C'est tout un événement qui vient de s'accomplir. Cette vente décide de l'orientation de nos affaires pour l'avenir. C'est, après l'incendie de notre grange-étable, le pas décisif pour la réforme de notre situation. Maintenant nous sommes certains que nous ne reprendrons pas le grand train d'affaires d'autrefois, et que la nouvelle bâtisse devra avoir des proportions assez restreintes. »

En effet cette bâtisse fut construite avec l'argent reçu des compagnies d'assurance, à un mille environ de la maison, en dehors du village, avec des dimensions bien réduites, et avec l'avantage d'être située à peu près au milieu de la ferme. C'est ainsi que l'église et le village furent délivrés d'un voisinage fort désagréable.

Le 16 juin 1905, le R. P. Chaborel, atteint depuis quelques années d'une maladie de poitrine, rendait son âme à Dieu. Le Père Chaborel passa presque toute sa vie religieuse à Ottawa, soit au collège, soit au juniorat. Outre le travail qu'il avait à faire auprès des élèves, il fut directeur du chœur de l'église Saint-Joseph pendant plus de trente ans, et quelques années à l'église du Sacré-Cœur. Soldat avant d'entrer dans la Congrégation, il se fit toujours remarquer

par sa grande régularité et par sa fidélité au devoir. Son corps repose dans le cimetière de la paroisse.

Le 6 décembre 1906, c'était fête à Maniwaki. Le R. P. Pian, qui avait quitté Maniwaki en 1893, revint de Témiscamingue en 1904. Un demi-siècle de vie religieuse venait de sonner pour le vénérable missionnaire. Les Oblats, ainsi que les paroissiens dont il avait été le curé durant plusieurs années, ne voulurent pas laisser passer cette date mémorable, sans offrir leurs hommages au jubilaire.

La veille, à cinq heures de l'après-midi, les paroissiens vinrent exprimer au R. P. Pian, en français, en anglais et en algonquin, leurs sentiments de joie et de gratitude, et le remercier de ses bienfaits à leur égard. Après avoir répondu aux trois adresses, il officia à la bénédiction du Saint Sacrement, assisté du R. P. Bellemare, Supérieur, et du R. P. Gervais.

M^{gr} Duhamel, archevêque d'Ottawa, arriva le soir accompagné de plusieurs prêtres. Le lendemain, le jubilaire chantait la grand'messe, accompagné des Pères Gauvreau et Prévost. Sa Grandeur M^{gr} Duhamel assistait au trône.

Après l'Évangile, le Père Conrad, capucin, sut développer avec éloquence le texte « *Evangelizare pauperibus misit me* ». Il montra comment le Père Pian avait suivi à la lettre la devise de sa Congrégation ; qu'il était et qu'il avait toujours été le vrai apôtre évangélisant les pauvres. M. l'abbé Brunet, alors secrétaire de M^{gr} Duhamel, aujourd'hui évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier, parla en anglais et le Père Guéguen adressa la parole aux sauvages. Dans l'après-midi et le soir, des adresses furent présentées par la Congrégation des dames de Sainte-Anne et par les élèves des sœurs. La fête se termina par une séance donnée à la salle du couvent.

Avant de quitter la salle, Monseigneur remercia de nou-

veau le Père Pian, comme il l'avait déjà fait le matin à l'église, pour le bien qu'il avait fait dans le diocèse. Le Père Pian est encore attaché à la maison de Maniwaki. Au repos depuis quelques années, il attend l'appel de celui qu'il a si bien servi.

Au commencement de l'année 1907, le chroniqueur mentionne le départ du R. P. Desjardins, qui avait succédé aux Pères Laniel et Allard comme économiste. C'est le Père Desjardins qui eut à surveiller l'installation du nouveau système de chauffage et l'éclairage électrique, à l'église et à la maison. Il dirigea aussi les travaux de reconstruction des bâtisses de la ferme incendiées l'année précédente. Il accomplit ce travail avec toute l'activité et le savoir-faire qu'on lui connaît. Le Père Gagné, maintenant économiste au Cap de la Madeleine, fut désigné pour le remplacer.

La boiserie de l'intérieur de l'église avait été terminée par le Père Laporte; mais il ne s'y trouvait aucune décoration. Le Père Bellemare entreprit de faire décorer notre église, qui devint du même coup la plus belle et la plus attrayante de toute la région de la Gatineau. Les réparations faites à la maison et le rafraîchissement des peintures, tout en lui laissant son cachet religieux, ont fait de la résidence de Maniwaki l'une des plus confortables de la province.

Au mois d'avril 1909, le Père Gervais, arrivé depuis trois ans à Maniwaki, remplaça le R. P. Bellemare comme Supérieur et curé de la paroisse; cependant le Père Bellemare, à la grande satisfaction du nouveau Supérieur et des paroissiens, ne quitta pas Maniwaki.

Au mois d'octobre suivant, la mort vint nous enlever le R. P. Guéguen, malade à l'hôpital depuis le mois de mai. Le Père Guéguen fit les missions sauvages des rivières Gatineau, St-Maurice et Ottawa, ainsi que les missions des chantiers, durant 33 ans. Quand on pense que ce Père était infirme et continuellement malade, on se demande comment

il a pu résister, durant tant d'années, à de si longs et si pénibles voyages. Le médecin qui l'a soigné dans sa dernière maladie disait qu'il n'avait jamais rencontré pareille énergie.

À cette énergie qui lui était naturelle, le Père Guéguen joignait l'amour des âmes, qui le faisait se dévouer sans compter. Aussi était-il aimé de tous ceux auprès desquels il avait exercé le saint ministère. Nous en eûmes une preuve au jour des funérailles. On était venu de partout déposer un dernier tribut d'estime et de reconnaissance sur sa tombe.

Les missions sauvages de la Gatineau et du St-Maurice sont maintenant visitées par deux de nos Pères, qui sont occupés à ce travail durant trois mois chaque été. L'un de ces missionnaires est le R. P. E. Blanchin, qui depuis trois ans réside à notre maison de Hull. Au printemps, le P. Blanchin va donner la mission aux Algonquins du grand lac et de la Barrière. Ce voyage se fait en canot. Ce qui le rend surtout pénible, c'est qu'il faut le faire à l'époque où les moustiques de toutes sortes abondent. Les sauvages de ces deux missions sont tous catholiques. Ils sont bien attachés à leur missionnaire, et c'est avec joie qu'ils le voient revenir chaque été. De son côté, le R. P. Blanchin quitte avec satisfaction le ministère écrasant de la ville, pour aller respirer l'air pur et embaumé des forêts et des lacs. Pendant la mission, le Père se retire au poste de la compagnie de la baie d'Hudson.

Les RR. PP. S. Dozois, assistant général, Lemoine, décédé à Mattawa l'an dernier, et Laniel, de Hull, ont été pendant quelques années les dévoués missionnaires de ces sauvages.

Nos missions du St-Maurice sont confiées au zèle du R. P. Guinard qui visite les sauvages de Manawan, de Wemontaching, d'Obedjiwan et se rend jusqu'à Waswanipi. Ce dernier poste est situé sur le versant de la baie d'Hudson,

à cinq cents milles de Maniwaki. Cela veut dire qu'il faut parcourir presque deux fois cette distance pour s'y rendre. Les sauvages de cette mission, dont le quart environ sont catholiques, parlent la langue crise. Leur chapelle vient d'être détruite par un ouragan. La population des autres postes appartient à la tribu des Têtes-de-Boule. Ils habitent les rives du St-Maurice et de ses affluents. Tous ces sauvages sont catholiques; ils savent lire et écrire.

Pendant les trois mois que durent ces missions, on peut dire que nos Pères sont missionnaires et curés en même temps. Outre les instructions données deux fois chaque jour, il faut aussi faire le catéchisme le matin et le soir, préparer les enfants à la première communion, enseigner le chant, visiter les familles, baptiser les enfants nés depuis la dernière mission, bénir les mariages dont il n'est pas toujours facile de connaître les empêchements, enterrer les morts, ou bénir les fosses de ceux qui sont morts durant l'année.

Il peut y avoir à peu près sept cents âmes dans ces missions, toutes situées dans le vicariat apostolique du Témiscamingue. Cette année, S. G. M^{gr} Latulipe, accompagné d'une trentaine de prêtres, a donné la confirmation à Wemontaching.

La ligne du chemin de fer Grand Tronc Pacifique commence à décentraliser toutes ces missions sauvages, et comme partout, le contact avec les blancs donne lieu à bien des désordres, surtout au vice de l'intempérance. Les missionnaires semblent être d'opinion qu'une résidence dans ces régions devient nécessaire, si l'on veut soustraire les sauvages à l'influence délétère des blancs.

Dans les annales de Maniwaki, le 18 avril 1910 restera une date qui fait époque. Ce jour-là, le conseil municipal décréta, à la demande de la majorité des électeurs auxquels les Pères avaient fait signer une pétition à cet effet, la

suppression de toutes les buvettes et la prohibition du commerce des liqueurs enivrantes.

Ceux-là seuls qui ont entrepris de faire passer cette mesure savent tout le travail que cette campagne coûta à nos Pères. Pour mener ce projet à bonne fin, il fallut prendre tous les moyens que la prudence suggérait comme les plus efficaces, tout en restant dans les limites de la légalité. Sermons à l'église, diffusion de tracts antialcooliques, propagande individuelle et collective, enrôlement des dames elles-mêmes dans la lutte ; tout fut mis à contribution pour persuader la population qu'il n'y avait aucun progrès à attendre, tant que le vice de l'ivrognerie régnerait en maître sur la Gatineau, comme il l'avait fait jusque-là.

Les membres du conseil municipal alors existant, bon nombre de citoyens influents et les principaux agents des grandes compagnies de bois, prêtèrent main-forte aux Pères, avec le résultat que la pétition, présentée au conseil municipal par le curé de Maniwaki, portait une majorité de soixante-dix-sept électeurs. Cette requête avait force de loi, mais elle n'abolissait le commerce des liqueurs que pour un an.

Afin de ne pas avoir à recommencer la même lutte chaque année, il fallait appeler le peuple à voter un règlement de prohibition, ce qui fut fait au mois de novembre suivant. Le règlement de tempérance fut voté par une grande majorité des électeurs. Aujourd'hui, après quelques années seulement d'expérience, la paroisse en est comme toute changée. Les étrangers qui avaient connu Maniwaki autrefois ne peuvent s'empêcher de le remarquer.

On a pu constater, avec l'abolition des buvettes, la disparition presque totale du blasphème et le commencement d'une honnête aisance chez nos paroissiens, dont un trop grand nombre étaient autrefois les malheureuses victimes du poison alcoolique.

Au mois de septembre 1911, S. G. M^{gr} Gauthier, archevêque d'Ottawa, faisait la visite pastorale à Maniwaki et dans les missions qui en dépendent. Ici le sacrement de confirmation fut administré à 450 enfants; puis Sa Grandeur se rendit au Baskatong, mission dont le R. P. Guinard est en charge, et au Bois-Franc, où l'on venait de bâtir une nouvelle chapelle. C'est le P. Gonville, alors économe à Maniwaki, qui surveilla les travaux de cette construction. La chapelle est tout à fait convenable et deviendra probablement avant longtemps église paroissiale. Ce sera une paroisse de plus fondée par les Oblats.

Au moment de la visite de Monseigneur l'archevêque, le P. Robert, aujourd'hui curé de la Sainte-Famille d'Ottawa, était le missionnaire du Bois-Franc. Le P. Robert, par son dévouement et son savoir-faire, sut s'attacher les paroissiens du Bois-Franc. Tout en s'occupant du spirituel, il ne négligea pas le progrès matériel de la mission. C'est à son esprit d'initiative que le Bois-Franc doit l'établissement d'une succursale de la Caisse populaire, et Maniwaki la fondation d'une paraille succursale et d'une fanfare.

On peut dire avec vérité que, depuis quelques années, les Oblats de la province du Canada ont subi l'épreuve du feu. Maniwaki en a eu pour sa part. Après l'incendie de 1905 dont nous avons parlé plus haut, ce fut, en avril 1912, la perte totale de notre écurie, y compris quatre chevaux. Comme c'est presque toujours le cas, les assurances étaient loin de couvrir les dommages.

Au mois d'octobre de la même année l'entretien de notre maison a été confié aux sœurs du Sacré-Cœur. Nous avons dû leur construire une résidence; mais le service de la maison et l'économie ont tellement gagné sous ce régime, que l'argent déboursé pour la nouvelle construction est placé à gros intérêt.

La première visite pastorale que S. G. M^{gr} Gauthier faisait à Maniwaki, il y a trois ans, devait aussi être sa dernière. L'été dernier la partie nord de l'archidiocèse d'Ottawa, duquel notre paroisse relevait jusque-là, devenait le diocèse de Mont-Laurier, et S. G. M^{gr} F.-X. Brunet, ancien élève du collège et du Séminaire d'Ottawa, un ami dévoué de notre famille religieuse, était nommé par Rome pour en devenir le premier évêque titulaire. En conséquence, Maniwaki, la seule résidence des Oblats dans cette région, fait maintenant partie du nouveau diocèse.

Après avoir essayé de retracer aussi exactement que possible l'historique de la mission de Maniwaki, il ne reste qu'à dire un mot sur l'état actuel de la paroisse.

Le personnel de la maison se compose de six pères et de quatre frères. Ce sont les Pères Gervais, Supérieur et curé, Jacob, Benoît, Pian, Guinard et Boileau; les frères Joseph Laporte, Damase Blais, Isaïe Lapointe et Isidore Landry. À part le Rév. P. Pian, octogénaire à la retraite, les autres pères sont occupés au ministère local, aux deux missions que nous avons à desservir régulièrement, aux missions d'été chez les sauvages du Saint-Maurice, et aux missions d'hiver dans les chantiers. Le soin de la sacristie, de la basse-cour et de la ferme est divisé entre les frères, qui ne sont pas assez nombreux pour suffire au travail; il nous faut par conséquent engager des employés.

À la visite annuelle faite en mars 1913, il y avait dans la paroisse 341 familles canadiennes-françaises, 88 familles irlandaises et 67 familles parlant le sauvage; 2633 âmes, dont 1912 communiant et 425 élèves aux écoles. Nous avons fait durant l'année 132 baptêmes, 28 mariages, 61 sépultures et nous avons distribué au delà de 13 000 communions.

Les congrégations des enfants de Marie et des dames de Sainte-Anne, fondées il y a vingt-cinq ans, comptent un bon nombre de membres. La dévotion au Sacré-Cœur est

répandue dans la paroisse. Tous les mois, quatre à cinq cents personnes reçoivent la sainte communion. Le Saint Sacrement est exposé toute la journée du premier vendredi ; l'adoration est assez bien suivie. L'instruction religieuse se donne alternativement en français et en anglais aux deux messes le dimanche et les jours de fête, ainsi que deux ou trois fois la semaine durant le carême. Outre le catéchisme quotidien fait par les sœurs et les instituteurs de l'école, les pères donnent l'instruction religieuse dans les classes une fois chaque semaine.

Il nous est impossible d'organiser des sociétés d'hommes ou de jeunes gens, vu que la plupart sont absents neuf ou dix mois de l'année. Cette absence presque continuelle des hommes est cause de bien des maux. C'est d'abord la ruine de l'esprit de famille; puis le manque d'instruction chez les garçons que l'on retire de l'école à l'âge de treize ou quatorze ans, et la négligence de l'agriculture. Nos gens comprennent difficilement qu'il vaut mieux travailler pour eux-mêmes que de se dépenser au service des marchands de bois.

Malgré les durs labeurs qu'entraîne la vie de bûcheron, il semble que la forêt les fascine et l'on croirait peut-être que ces hommes, qui gagnent leur argent au prix de tant de peines, seraient portés à le ménager, afin de pouvoir le plus tôt possible changer leur mode de vie ? Pas du tout. Pendant les quelques semaines qu'ils passent ici, un grand nombre d'entre eux gaspillent une bonne partie de leur salaire, et si, par suite d'une maladie ou d'un accident quelconque, ils ne peuvent retourner au chantier, ils restent dans la misère eux et leurs familles, n'ayant d'autre ressource que la charité publique.

Disons cependant, pour être juste, qu'il y a amélioration sous ce rapport, surtout depuis la fermeture des buvettes et des magasins de liqueurs. On économise davantage et on s'occupe plus de la culture des fermes et de l'élevage des animaux.

Depuis le supérieurat du R. P. Laporte, nos Pères de Maniwaki ont essayé par tous les moyens de faire comprendre aux paroissiens qu'ils peuvent tirer parti de leurs terres et y vivre à l'aise. Outre la ferme que nous cultivons d'après les procédés les plus modernes, nous avons fondé un cercle agricole qui a déjà fait beaucoup de bien. L'exemple a été suivi par les paroisses environnantes. Il s'établit des fromageries un peu partout, et ceux qui possèdent des terres semblent commencer à comprendre qu'il vaut mieux pour eux rester avec leurs familles et vivre du revenu de leurs fermes. Bien qu'il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport, nous espérons que le progrès commencé se continuera, pour le plus grand avantage spirituel et temporel de la population de la Gatineau.

Au moment de clore ce rapport, nous recevons la visite de notre nouvel évêque, M^{gr} F.-X. Brunet, qui vient à Maniwaki sur l'invitation du R. P. Supérieur. Un nouveau diocèse, sinon un nouveau champ d'action, étant ouvert à la Congrégation, par la création du diocèse de Mont-Laurier, je crois que le compte rendu des fêtes qui eurent lieu à Maniwaki, à l'occasion de la visite de Sa Grandeur, ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de nos annales. Il est extrait du journal « Le Droit ».

Réception de M^{gr} Brunet à Maniwaki.

Les fêtes en l'honneur de Sa Grandeur M^{gr} F.-X. Brunet ont été grandioses. La réception, la messe, le concert ont été dignes de l'hôte distingué que Maniwaki recevait. Un grand nombre de personnes des paroisses voisines vinrent se joindre aux paroissiens de Maniwaki, dans ces démonstrations en l'honneur du premier pasteur du diocèse.

Longtemps avant l'arrivée du train, les quais de la gare étaient bondés de citoyens venus pour saluer Sa Grandeur à son arrivée. Le R. P. Gervais, M. le Maire de Maniwaki

et les RR. PP. Oblats attachés à la paroisse, attendaient, eux aussi, pour présenter leurs hommages à Monseigneur. Le village était décoré et illuminé, les drapeaux flottaient comme aux jours de grande fête. La maison des Pères Oblats, le couvent et l'hôpital situés sur le haut du promontoire, resplendissaient de lumière et présentaient un magnifique aspect.

À sept heures dimanche matin, Sa Grandeur dit la messe au couvent. La révérende Mère Duhamel, supérieure générale des sœurs grises d'Ottawa, s'était rendue à Maniwaki pour la circonstance.

L'église paroissiale était remplie de fidèles quand Sa Grandeur, précédée par le clergé, y fit son entrée. À l'orgue, le chœur chanta le « *Domine, Salvum fac Episcopum* » pendant que Monseigneur se rendait au trône. Le R. P. G. Charlebois, Provincial des Oblats, et M. l'abbé A. Labelle, curé d'Aylmer, assistaient Sa Grandeur. Le R. P. Jacob chanta la messe, et le Père Boileau remplissait l'office de maître des cérémonies. La chorale chanta la troisième messe à quatre voix composée par le R. P. Gervais. Après l'Évangile, le R. P. Supérieur monte en chaire et offre comme curé les vœux de la paroisse à l'Évêque du diocèse, et comme Oblat les félicitations des membres de la communauté de Maniwaki, à un ami distingué de la Congrégation et à un ancien élève de l'Université d'Ottawa.

Immédiatement après la messe, présentation de trois adresses en français, en anglais et en algonquin, et d'une magnifique crosse avec une bourse bien garnie.

Voici le texte de l'adresse française lue par Son Honneur le Maire Joanis.

À Sa Grandeur Monseigneur F.-X. Brunet, évêque de Mont-Laurier.

« MONSEIGNEUR,

C'est avec un bien vif plaisir que nous nous voyons honorés aujourd'hui du privilège de recevoir le Pasteur

que Sa Sainteté Pie X nous envoie, oint de l'onction des pontifes et nous apportant ses paternelles bénédictions. Aussi est-ce avec un empressement tout filial, que les paroissiens de Maniwaki se plaisent à vous souhaiter la bienvenue et à vous offrir avec un religieux respect l'hommage de leur attachement et de leur vénération.

« Vous n'êtes pas un étranger parmi nous, Monseigneur. Plusieurs fois dans le passé, à l'époque des visites pastorales, vous aviez la mission d'accompagner ici nos Seigneurs Duhamel et Gauthier; puis nous aimons à nous rappeler les jours où vous veniez solliciter de notre climat restaurateur le réconfort d'une atmosphère vivifiante. Mais aujourd'hui, ce n'est plus seulement un ami distingué que nous saluons en votre personne, c'est un Père et un Pasteur que nous acclamons et que nous vénérons en vous.

« Soyez le bienvenu, Monseigneur, en cette paroisse déjà ancienne, — peut-être la plus ancienne de votre nouveau diocèse — fécondée par l'apostolat de valeureux missionnaires, pionniers de l'Évangile, partis du sein même de ce temple, pour aller partout, à travers bois et vallées, par les lacs et les rivières, sur le frêle canot d'écorce, ou dans les neiges refoulées par leurs raquettes de voyageurs, répandre dans le hameau du colon, le chantier du bûcheron et le « wigwam » du sauvage, la parole du salut ; raffermir dans leur âme la foi chrétienne, et leur inculquer l'idéal d'une civilisation plus élevée.

« Le grain de sénevé déposé en terre par les ouvriers de Dieu a levé et grandi. Depuis le jour où l'Indien déployait ses tentes sur l'emplacement de cette paroisse, pour y entendre chaque été la parole bénie de l'homme de la prière ; depuis l'époque où les premiers colons venaient chercher vie et hospitalité en ces retranchements de vallons et de montagnes, combien de paroisses n'ont-elles pas surgi du sol? Quelle merveilleuse transformation ne s'est-il pas opéré, pour que le Vicaire du Christ ait créé en

cette région un diocèse nouveau, qui recevait, pour ainsi dire, le baptême au jour de votre consécration épiscopale.

« Et cette paroisse mère, Monseigneur, fière de ses glorieux rejetons, pousses vivaces transformées elles-mêmes en paroisses, n'a garde maintenant de forfaire à ses traditions d'action apostolique. Elle ne saurait, satisfaite du travail accompli, se tenir à l'écart, comme une aïeule vieillie et impuissante. Il est encore parmi nous des missionnaires qui travaillent à l'évangélisation des sauvages et à la préservation morale des bûcherons de nos forêts.

« Dans cette église, témoin de la joyeuse fête qui nous convoque, aujourd'hui comme autrefois, le Canadien-Français, l'Irlandais et le sauvage reçoivent, chacun dans son idiome respectif, l'enseignement de la religion, et s'agenouillent à la table du même pain eucharistique.

« Sous la bénédiction de Dieu, Monseigneur, votre diocèse naissant grandira; on le verra au cours de l'avenir, comme un rameau fertile, porter des fruits abondants de salut et de sanctification. Le troupeau confié à votre sollicitude par le Pasteur des pasteurs deviendra de plus en plus nombreux, et il vivra heureux sous la houlette de son nouvel Évêque.

« Tels sont les vœux que nous formons pour la prospérité du diocèse de Mont-Laurier, et pour le bonheur du titulaire que Dieu a bien voulu lui donner.

« En gage de notre attachement et de notre fidélité à suivre les directions de votre paternelle autorité, nous vous prions d'accepter cette crosse, humble témoignage de notre piété.

« Puisse le Père des lumières de qui descend tout don parfait, exaucer les prières que nous lui adressons pour vous, et rendre féconde au centuple la bénédiction particulière que nous sollicitons de Votre Grandeur pour nos familles, nos entreprises et notre paroisse. »

Monseigneur Brunet répond en français et en anglais et

le R. P. Guinard se fait l'interprète de Sa Grandeur en langue algonquine.

Monseigneur remercie les paroissiens du cordial accueil qu'ils lui font. Il avait hâte de venir à Maniwaki où il compte de si bons amis, et où il est venu plusieurs fois déjà refaire sa santé épuisée. Sa Grandeur fait l'éloge des Pères Oblats et de leur œuvre, paroisse, missions sauvages, chantiers. Il loue également le travail des sœurs grises qui se dévouent à l'enseignement et aux soins des malades.

Monseigneur parle de la colonisation comme d'une œuvre d'apostolat. C'est avec des colons chrétiens et généreux que nous servirons mieux la patrie et l'Église de Jésus-Christ. Il s'appelle lui-même l'Évêque des cantons du Nord. C'est aux anciennes paroisses à donner l'exemple de l'esprit chrétien aux colons. Maniwaki possède ce bon esprit : respect de l'autorité, foi vive, attachement à ses prêtres. La colonisation est un travail que la Providence a confié au nouveau diocèse et Monseigneur sollicite le concours actif de tous les fidèles.

Sa Grandeur bénit le peuple, tenant en main la crosse qui vient de lui être présentée.

Le soir à sept heures, on chanta les vêpres solennelles suivies de la bénédiction du Saint Sacrement à laquelle Monseigneur officia. Un concert donné par les paroissiens de Maniwaki couronna dignement cette belle fête.

L.-H. GERVAIS, O. M. I., *Sup.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Maison de Saint-Charles.

(*Suite du Rapport publié, en juin 1913, p. 154.*)

**III. — De ceux qui ont bien mérité
de Saint-Charles. — Les Pères professeurs. (Suite.)**

1897. — 29^o — *Le R. P. Jean. Hagen.* — À la date du 18 août 1897, notre chroniqueur nous fait part d'une «surprise». La voici : « Un peu avant midi, quatre jeunes Pères nous arrivent du scolasticat de Liège... Trois, dit-on, resteront ici comme professeurs. C'est assez vraisemblable ; nous avons déjà perdu deux professeurs (les PP. Kieger et Oswald), et il faut bien qu'ils soient remplacés ; mais le troisième ? Quoi qu'il en soit de ce petit mystère, nous souhaitons la bienvenue à nos jeunes confrères et leur faisons un accueil aussi fraternel que possible. » Or, l'un de ces trois qui devaient nous rester comme professeurs, était précisément le P. Jean Hagen, dont le séjour à Saint-Charles fut de cinq années. À la rentrée de 1897, il fut professeur de français, de géographie et d'autres matières ; à la rentrée de 1898, professeur de français dans trois classes supérieures, et depuis la rentrée de 1899 jusqu'à la sortie de 1902, par conséquent durant trois années, professeur ordinaire de cinquième. De plus, pendant les cinq années, il fut infirmier en chef, et pendant deux années, préfet spirituel des frères convers. Ce sont donc de vrais postes de dévouement qu'on lui avait confiés. Le Rév. Père Hagen, ainsi que l'autorité elle-même se plut à le témoigner publiquement, s'en montra constamment digne jus-

qu'au jour où l'obéissance l'appela à se dévouer sur un autre champ de travail. Cet appel lui fut fait vers la fin de juillet 1902, en même temps qu'au R. P. Eyerund. Tandis que celui-ci devenait missionnaire à Arnhem, le R. P. Hagen le devenait à Saint-Ulrich, d'où nous eûmes la joie de le voir revenir au mois de février 1907, pour prêcher la retraite annuelle de nos frères convers.

30° — *Le R. P. Edouard Schuchart.* — Le second des trois Pères, dont l'arrivée porte la date du 18 août 1897, fut le R. P. Schuchart. C'est encore un ancien dans toute la force du terme ; car il a été junioriste à Heer et l'un des premiers de Saint-Charles. Les bienfaits qu'il reçut jadis dans cette maison comme élève, il allait les lui rendre avec usure comme professeur, vu qu'en cette qualité il passa ici treize années, c'est-à-dire plus de la moitié de la première période de notre histoire. Il est donc l'un des Pères qui ont le plus de droit à notre reconnaissance et qui méritent le plus que l'on garde leur souvenir.

Pendant la première année de son professorat, il enseigna l'allemand et quelques matières secondaires ; les douze autres années, il fut toujours professeur ordinaire de quelque classe, dans les proportions suivantes : deux années professeur de cinquième, une année de quatrième, cinq années de troisième et quatre années de seconde. À cette charge il joignit la dignité de deuxième assesseur depuis le mois de mai 1909 jusqu'au mois d'août 1910, date à laquelle l'obéissance vint l'inviter à plier sa tente et à fournir ainsi une nouvelle preuve en faveur du *non habemus hic manentem civitatem* de l'Apôtre.

Pour avoir un résumé fidèle de tout ce qui concerne ce bon Père, on peut s'en tenir, sans crainte aucune, aux lignes que notre chronique lui consacre à la date du 8 août 1910: « Le R. P. Schuchart, qui a reçu son obéissance pour la maison de Strasbourg, nous quitte aujourd'hui. Il n'est personne parmi nous qui ne regrette son départ.

Saint-Charles a été son premier et jusqu'ici son unique poste ; il y a travaillé comme professeur pendant treize ans avec une intelligence et un dévouement qui ne se sont jamais démentis. Il avait vraiment besoin de repos pour restaurer ses forces épuisées. Ce repos, il le trouvera à Strasbourg, et nous espérons, tout en le remerciant du grand bien qu'il a fait ici, que là-bas il se remettra entièrement, et qu'au bout d'une année nous le reverrons tout à fait dispos. » Un autre historien de Saint-Charles pourra dire au lecteur si et dans quelle mesure notre espoir est devenu réalité.

1899. — 31°. — *Le R. P. Joseph von Ley.* — Une maladie grave ayant mis l'un de nos professeurs hors service, l'obéissance le remplaça par un jeune Père qui venait de commencer sa dernière année de scolasticat à Hünfeld ; c'était notre bon P. Joseph von Ley. Il nous arriva vers la mi-décembre 1899; notre communauté se sentait heureuse de l'accueillir et le salua avec joie. Il eut pour première occupation l'enseignement de matières secondaires dans différentes classes. Mais dès le second semestre de cette année scolaire (février 1900), il succéda comme professeur de seconde à un autre Père, forcé lui aussi par le mauvais état de sa santé à déposer le fardeau du professorat. À la rentrée de 1900 il garda ce même poste, en y joignant l'allemand en cinquième; à celle de 1901 il fut professeur de troisième, et aux trois rentrées suivantes (1902, 1903 et 1904), il eut de nouveau la seconde, ainsi que le grec en quatrième pour les années scolaires 1903 et 1904. Notre *codex historicus* nous apprend encore que le dévoué P. von Ley ne restait point inactif pendant les vacances ; à l'exemple de plusieurs de ses confrères il remplaçait alors quelque curé du diocèse de Cologne.

Nous ne devons pas tarder à avoir besoin nous-mêmes d'un remplaçant du P. von Ley. Les grands changements qui eurent lieu dans le personnel de notre province, au mois

de septembre 1904, l'atteignirent également. Écoutons encore une fois notre chroniqueur nous racontant le fait. « Le bon Dieu, nous dit-il à peu près à la date du 17 septembre 1904, nous a ménagé pour ce jour une surprise que l'on pourrait presque appeler pénible, vu qu'elle nous demande un grand sacrifice. Dans la matinée, le R. P. von Ley, professeur de seconde, reçoit du Révérend Père provincial (4^e assistant général) sa nomination à la charge de Supérieur et de maître des novices à Saint-Gerlach, le R. P. Strüber, qui occupe cette charge depuis cinq ans, étant nommé Supérieur de la maison d'Engelport... En annonçant la nouvelle à la communauté, le Révérend Père Supérieur tient à remercier le R. P. von Ley de tout ce qu'il a fait de bien ici pendant cinq ans, et lui souhaite le secours d'en haut pour son nouveau poste... Le R. P. von Ley nous quitte déjà après midi pour se rendre à Saint-Gerlach, emportant lui aussi non seulement nos remerciements, mais encore des regrets unanimes ; nous avions en lui un bon professeur, un confrère pieux, régulier et dévoué. Dans son humilité, il n'eût jamais songé au changement dont il a été l'objet aujourd'hui; mais quelqu'un y songeait, c'est Celui qui exalte les humbles, et qui choisit toujours très bien les instruments de sa providence. »

Le R. P. von Ley était le troisième maître des novices pris d'entre les Pères de Saint-Charles¹. Cependant la dignité dont la confiance des supérieurs majeurs venait de l'honorer ne lui enleva rien de cette amabilité et de cette bonté à laquelle nous étions accoutumés de sa part; en d'autres termes, il marcha très fidèlement sur la trace de ses devanciers à Saint-Gerlach pour le maintien des bonnes relations entre les deux maisons voisines ; toute notre chronique, depuis 1904 jusqu'à 1910, le prouve de la plus

¹ Le premier fut le R. P. Hector (1895-1898) ; le second, le R. P. Strüber (1899-1904). Nous ne tenons pas compte ici des quelques mois que le regretté P. Voltz passa comme Supérieur et maître des novices à Saint-Gerlach.

belle façon. Il resta pour ainsi dire l'un des nôtres en attendant que Dieu permit qu'il le redevint définitivement.

32° — *Le R. P. Alois Ziegenfuss.* — Ce Père forma dans notre corps professoral l'exception que nous avons marquée dans un article précédent (voir *Missions*, mars 1913, p. 17) ; il était seulement diacre, quand il vint de Hünfeld à Saint-Charles pour la rentrée de 1899. Il fut ordonné prêtre à Namur vers Noël de la même année, et put ainsi rehausser cette belle fête à Saint-Charles par sa première messe. Comme professeur, il fut chargé de plusieurs matières, entre autre de l'allemand, du français et de l'arithmétique. Ce ne paraissait pas trop pour ses jeunes épaules et son franc dévouement ; c'était comme une préparation à des travaux et des œuvres non moins sublimes, mais plus difficiles, par suite plus méritoires et plus aptes à tenter sa généreuse ardeur. En effet, au mois d'août 1900, on lui donna sa destination pour les missions de la Cimbébasie, où aujourd'hui encore il se dépense pour la gloire de Dieu et l'honneur de notre famille religieuse.

1900. — 33° — *Le R. P. Adolphe Chwala.* — Voici un bon fils de la catholique Autriche. Son obéissance pour Saint-Charles fut occasionnée de la même manière que celle du R. P. von Ley ; car au mois d'octobre 1900, il arriva de Hünfeld pour prendre ici la place du R. P. Hauersperger réduit à l'inaction par ses infirmités. À lui aussi on avait taillé une bonne besogne : dès son arrivée, il fut employé dans plusieurs classes pour l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de l'arithmétique, etc. À la rentrée de 1901, il fut laissé à la même besogne absorbante, et il y joignit la charge d'infirmier pour les Pères et les Frères convers. Ce fut comme un allègement pour le R. P. Hagen, avec lequel il rivalisa de dévouement. Au mois de juillet 1902, il partagea aussi avec ce Père le bonheur de devenir missionnaire ; car il reçut alors son obéissance pour la maison

d'Arnhem, où il se rendit sans tarder en compagnie du R. P. Eyerund. « S'il n'a travaillé ici que deux ans à peine, nous dit de lui notre chronique, il n'en a pas moins conquis l'estime et l'affection de tous par son zèle désintéressé, son bon caractère et les secours qu'il a prêtés au R. P. Hagen dans le soin des malades. En récompense, Dieu, sans doute, l'assistera, lui et ses deux confrères qui partent avec lui dans l'œuvre des missions, fin principale de notre Congrégation. »

1902. — 340 — *Le R. P. Georges Klein.* — Pour que nous eussions un digne successeur du R. P. Eyerund dans la direction du chant et de la musique, la maison de Hüinfeld nous envoya, vers la fin du mois d'août 1902, le R. Père Georges Klein, bien qu'en cela elle s'imposât elle-même un grand sacrifice. Notre maison lui en fut aussi reconnaissante qu'elle était aise de faire une si excellente acquisition.

Le R. P. Klein fut des nôtres à peu près sept ans, savoir depuis la rentrée de 1902 jusque vers la fin de l'année scolaire 1908-1909. Voici d'abord quelles furent ses fonctions ou occupations : 1^o) direction du chant et de la musique, de 1902 à 1909; 2^o) enseignement du catéchisme, du français et du calcul, de 1902 à 1908; 3^o) membre de l'administration locale comme deuxième assesseur, de 1906 à 1909. C'est surtout comme directeur du chant et de la musique, notamment de la section d'orchestre, qu'il se distingua. Bon connaisseur lui-même et expérimenté, il s'entendait à mener ses chantres et ses instrumentistes avec calme, mais aussi d'une main ferme et sûre, leur faisant exécuter avec art et précision des morceaux à grand style, sans se laisser rebuter par les fatigues, disons même les ennuis que coûtent parfois, on le sait, les exercices préparatoires et les répétitions. Aussi, l'honneur et le mérite de ce que nous avons rapporté à ce sujet dans d'autres articles (voir *Missions*, septembre 1911, p. 311-327, pass., et juin 1912,

p. 150) reviennent en grande partie à notre Père Klein. Pour se perfectionner davantage dans ce bel art, il fut autorisé à entrer en relation avec de distingués directeurs de chant à Aix-la-Chapelle, savoir avec celui de la maîtrise de la collégiale, et celui de l'Institut grégorien des jeunes organistes. Ce dernier, ayant assisté à l'une de nos séances, n'hésita pas à exprimer son entière satisfaction et à décerner au R. P. Klein les éloges les plus flatteurs et les mieux motivés.

Une maladie dangereuse arracha le Père à tous ses travaux, tant à ceux que demandaient la musique et le chant, qu'à ceux des classes, et cela pour la durée de plus d'une année. Dans la seule année de 1905 il subit deux opérations pénibles à l'hôpital de Maestricht ; une troisième, qui le mit hors de danger, eut lieu à Arnhem en 1906. Des soins multiples et un repos prolongé, soit au pays natal, soit ailleurs, le remirent complètement sur pied, et à la rentrée de 1906 nous le voyons de nouveau à l'œuvre à côté de ses compagnons d'armes de Saint-Charles.

Cependant en 1909 il plut à la sainte obéissance de le séparer de nous et de le ranger parmi des compagnons d'une autre catégorie, c'est-à-dire parmi ceux des nôtres qui prennent une part directe aux grands combats du Seigneur. Au commencement de mai de la susdite année, il recevait son obéissance pour la maison de Saint-Gerlach comme missionnaire. En présence de la communauté entière, écrit ici le chroniqueur, « le Révérend Père Supérieur remercie le Père de toutes les peines auxquelles il s'est assujéti et du bien qu'il a fait par là à notre juniorat. Oui, pendant les sept ans qu'il a passés à Saint-Charles, le R. P. Klein y a rendu de grands services ; il a travaillé assidûment non seulement comme professeur, mais encore — ne craignons pas de le redire — comme directeur du chant et de la musique, deux choses qui ont leur importance dans un juniorat tel que le nôtre, et il y a déployé un vrai talent de maître. » Le regret que le changement de

ce maître, de ce bon Père, était de nature à nous faire éprouver, fut adouci par la pensée que pour le moment du moins il serait notre très proche voisin ; et si nous ne pouvons pas lui payer toute notre dette de reconnaissance, Celui pour la gloire de qui il travaille principalement le fera à notre humble prière.

1904. —35° — *Le R. P. Michel Bonicho.* — Le 29 décembre 1904, la mort faisait dans les rangs de nos professeurs un vide qu'il eût été difficile de combler pour le moment; elle nous enlevait le jeune Père Brandenburg. Heureusement le même jour l'obéissance, fidèle servante de la Providence, nous amena un digne remplaçant dans la personne du R. P. Bonicho. Ancien élève de Saint-Charles et jusque-là missionnaire à Saint-Ulrich et à Arnheim, ce Père recueillit ici la succession du R. P. Metzinger dans l'économat, et fut en même temps professeur de français dans plusieurs classes. Il ne resta dans cette double charge que jusqu'au 8 décembre 1905; car en ce jour, à notre grand et sincère regret, il fut rendu à la vie de missionnaire dans la maison de Saint-Ulrich. Pendant la courte année qu'il passa ici, il exerça plusieurs fois le saint ministère, soit en aidant au confessionnal dans les missions, soit en prêchant lui-même. Avant même de faire partie de notre communauté, il était une de nos meilleures connaissances. Deux fois déjà il avait prêché la retraite de nos junioristes, une première fois au mois d'octobre 1902, et une seconde fois au mois d'octobre de l'année suivante. Il le fit une troisième fois vers la fin de septembre 1910. En plusieurs autres circonstances encore il passa au milieu de nous, et chaque fois nous revoyions en lui, avec un plaisir toujours nouveau, un aussi aimable et joyeux confrère que zélé et infatigable missionnaire.

36° — *Le R. P. Charles Kaltenbach.* — Le R. P. Von Ley, devenu Supérieur de Saint-Gerlach et maître des novices

à la place du R. P. Strüber, eut pour successeur ici le R. P. Charles Kaltenbach, qui nous arriva du scolasticat de Hünfeld à la fin de septembre 1904, avant l'achèvement complet de ses études théologiques. On lui confia la classe privilégiée des jeunes Pères, c'est; à-dire la sixième, qu'il dirigea pendant deux ans comme professeur ordinaire. Mais son séjour à Saint-Charles, où il avait fait ses études littéraires comme junioriste, ne devait être cette fois guère qu'un passage. Au mois d'août 1906 l'obéissance lui fit échanger la vie assez débilitante du professorat contre un genre de vie plus en rapport avec sa santé, bien que ce fût la vie plus active de nos missionnaires de Saint-Nicolas.

1905. — 37° — *Le R. J. Jean Dies.* — « *Particula boni doni, non te prætereat* », nous dit le Sage au livre de l'Ecclésiastique (xxv, 14). Une parcelle de ce genre fut vraiment le passage du R. P. Dies comme professeur à Saint-Charles. Car ce Père nous fut envoyé au commencement de janvier 1905 de la maison d'Arnhem, et il y retournait déjà à la fin du mois d'août de la même année. Au nom de la sainte obéissance il ne put donc consacrer qu'une très modique part de sa vie à notre œuvre; mais ce peu de temps, pouvons-nous dire avec notre chronique, « a suffi pour nous faire admirer dans ce cher Père le dévouement d'un bon religieux missionnaire », et il ne serait point juste de l'oublier. Arrivé ici au milieu du premier semestre, le Père Dies ne fut d'abord chargé d'aucune classe, mais seulement de la surveillance de toutes les récréations. Pendant le second semestre il partagea régulièrement cette dernière besogne avec les autres professeurs, et fut employé à l'enseignement de matières secondaires dans différentes classes.

38° — *Le R. P. Alphonse Helmer.* — Ce Père, lui aussi un ancien junioriste de Saint-Charles, y revint de Hünfeld au mois de décembre 1905 pour succéder au R. P. Bonicho

dans la charge d'économe. Ce fut sa seule charge jusqu'à la rentrée de 1909; il la remplit à la satisfaction générale, avec l'entrain et le dévouement qu'on lui connaît. Entre temps il fit quelques sorties pour le saint ministère; parfois aussi il remplaça ou suppléa quelque professeur en classe. Au mois de septembre 1909 il nous quitta pour se rendre, au nom de la sainte obéissance, à la maison d'Engelpport et y continuer les fonctions de l'économat. Sa bonne nature lui avait valu les sympathies de tout le monde. Aussi il est de ceux dont à Saint-Charles on garde le meilleur souvenir; et ce qui le prouve, en partie du moins, c'est la joie extraordinaire que nous causa sa visite du mois de septembre 1910, lors d'un voyage pour affaires en Hollande.

1906. — 39° — *Le R. P. Joseph Gotthardt.* — Ancien junioriste de Saint-Charles, le R. P. Gotthardt y occupa le poste de professeur depuis le mois de mars 1906 jusqu'au mois de juillet 1907, donc un temps relativement bien court. Son occupation principale fut l'enseignement du français et de quelques matières secondaires. Il se montra professeur plein d'avenir et toujours plein de dévouement; mais vers la fin de l'année scolaire, en 1907, il reçut son obéissance pour les missions de la Cimbébasie, qui, du reste, avaient été l'objet de ses plus ardents désirs. Les détails qu'il a publiés depuis à maintes reprises sur ces difficiles missions du Sud-Ouest africain ont excité chaque fois le plus vif intérêt parmi ceux qui ont eu le plaisir de le connaître à Saint-Charles.

40° — *Le R. P. Bernard Langer.* — Ce Père, autrefois junioriste à Saint-Charles, n'y passa qu'une année comme professeur, savoir de la rentrée de 1906 à la sortie de 1907. Il fut chargé de l'instruction religieuse dans une classe et du français dans trois classes moyennes. Au mois de septembre 1906, il prêcha l'octave de S. Corneille à la

paroisse de Höngen aux environs d'Aix-la-Chapelle, travail qu'on lui avait confié avant son arrivée ici. Au commencement du mois d'août 1907, l'obéissance le renvoya à la maison de Saint-Nicolas, d'où il nous était venu. Ainsi, lisons-nous au *codex historicus*, « il retourne à un genre de travail qu'il aime et qui lui va si bien; nous l'en félicitons, tout en regrettant de le voir nous quitter : car c'est un Père animé d'un grand zèle, doué d'un bon caractère et d'un jugement solide », qualités qui, ajoutées à son éloquence bien connue et fort appréciée, ne tarderont pas à le mettre aux premiers rangs de nos meilleurs prédicateurs.

1907. — 41⁰ — *Le R. P. Jean Fuchs*. — Ce Père termine la liste des anciens professeurs de Saint-Charles pour la période de 1885 à 1910. Il passa ici l'année scolaire de 1907 à 1908, et fut professeur de cinquième. Vers la fin de septembre 1908, il se rendit, au nom de l'obéissance, à Strasbourg pour s'y préparer par des études spéciales aux grades universitaires. Avant d'entrer chez nous, il avait déjà passé l'examen du baccalauréat.

Voilà ceux des nôtres qui furent engagés à l'œuvre de notre juniorat depuis sa fondation jusqu'à son premier jubilé en 1910. En les voyant passer devant nous un à un, nous avons pu nous rappeler ce que la préface de nos saintes Règles demande des membres de la Congrégation. De fait, tous ces Pères qui furent à Saint-Charles et que nous voulions faire connaître aux lecteurs de nos annales, ont, sans contredit et chacun dans la mesure de ses forces, exécuté le magnifique programme tracé par notre vénéré Fondateur. Pour tout le temps que la volonté des supérieurs les y a laissés, ils ont tout consacré à la grande œuvre : leurs talents, leurs loisirs, leurs forces, leur santé, et quelle santé parfois ! La plupart lui ont donné les plus belles années de leur vie, les prémices de leur sacerdoce ;

et se dépenser ainsi, c'était en réalité se dépenser pour l'amour du divin Maître, pour l'utilité de la sainte Église et pour le bien général de notre Congrégation. Saluons donc une dernière fois en eux de vrais missionnaires Oblats, des hommes qui ont bien mérité de Saint-Charles, de généreux bienfaiteurs de ce cher juniorat.

(A suivre.) Le Chroniqueur de Saint-Charles.

Saint-Charles, 25 avril 1914.

PROVINCE DE BELGIQUE

Rapport sur le juniorat de Waereghem,

Par le R. P. A. GUINET, Supérieur.

(Voir *Missions de mars 1914*, page 15.)

Au départ du R. P. Louvel (août 1905), le R. P. Antonin Guinet le remplace comme supérieur, et le juniorat continue sa marche tranquille. Sans faits bien saillants, une première année s'écoule, et une seconde aussi. Les aménagements se poursuivent, quelques-uns très goûtés par notre piété filiale envers notre Mère du ciel; c'est une grotte de Notre-Dame de Lourdes, coquettement blottie sous le feuillage des grands arbres du bosquet; c'est sur la cour, pour présider aux jeux des élèves, une autre statue de Notre-Dame, tenant dans ses bras son enfant qui bénit; sous le gracieux vocable de « *Mater sanctæ lætitiæ* », que Sa Sainteté Pie X, à la demande du Révérend Père Provincial, enrichit de 300 jours d'indulgences, les junioristes l'invoquent au commencement et à la fin des récréations.

Mais cela, c'est pour faire prendre patience, et l'on sent qu'autre chose va se faire; ce n'est pas un secret, il faut construire. Il le faut, à moins de se résigner à ne pas augmenter le nombre de nos junioristes, et à laisser ceux que nous avons s'étioler, au cours de leurs études, dans des locaux trop étroits et malsains. Cela, non !

Et l'on prie ; on fait des neuvaines, à la sainte Vierge d'abord, puis au Sacré-Cœur, surtout à saint Joseph, au nourricier de l'Enfant Jésus ; sans suspendre à ses mains de bourse vide, on confie à son cœur de Père le soin de remplir la caisse des constructions projetées.

Construire ? Aux bâtisseurs, Notre-Seigneur a conseillé la prudence : *Quis ex vobis, volens turrim ædificare, non prius sedens, computat sumptus qui necessarii sunt si habeat ad perficiendum.*

Non prius sedens ! Eh oui !... c'est pour cela qu'on délibère ; seulement, ce n'est plus pour émettre des vœux stériles, c'est pour parler pratique; c'est pour comparer deux listes qui s'allongent sans cesse, celle des dons versés, promis ou escomptés, et qui ne feront pas défaut, et celle des devis qui accompagnent les plans.

Ces plans ont été mis au point par M. Langerock, le complaisant architecte de la basilique nationale du Sacré-Cœur. Il sut vite comprendre que Waereghem n'était pas la capitale et que, chez nous, la question « art » était d'importance *tertiaire*; on lui demandait du pratique d'abord, du bon marché ensuite, enfin, s'il y trouvait place, un peu d'esthétique. Ce fut compris.

Le 7 mai 1908, le conseil provincial approuve notre projet de construction et les plans, et il félicite l'administration locale de se charger du reste.

Le 21 mai, un télégramme nous apporte l'approbation de l'administration générale. Le soir même, les terrassements commençaient et ce furent les junioristes qui donnèrent les premiers coups de pioche sous la direction du R. P. Lionnet, économiste. C'est à ce bon Père que revient l'honneur

d'avoir préparé, activé et conduit à bonne fin les travaux. Pendant six mois, on le verra sur le chantier; il ne quittera les ouvriers, que sa présence aiguillonne, que pour traiter avec les fournisseurs ; car n'a-t-il pas assumé la responsabilité de l'entreprise pour se ménager les économies d'un entrepreneur officiel? L'espoir de balancer recettes et dépenses le soutient, mais surtout la joie de doter la Congrégation d'un beau juniorat.

Le 26 juin, les démolitions nécessitées étaient finies, toutes les fondations étaient creusées, les matériaux réunis à pied d'œuvre et les escouades d'ouvriers constituées.

C'était la fête du Sacré-Cœur : on la solennisa.

Le Saint Sacrement fut exposé toute la journée ; la reconnaissance, la joie, la confiance inondaient les cœurs, illuminaient les fronts ; le Bon Maître, tous le sentaient, agréait l'entreprise. À 3 heures, bénédiction solennelle, très intime et très touchante, de la première pierre.

Alors on maçonna.

Il s'agissait de construire, parallèle à l'ancienne aile, une seconde aile, reliée à la première par un bâtiment en rez-de-chaussée et une tour. L'aile devait avoir 41 mètres de long, 13 de large, 16 de haut ; elle devait comporter, au rez-de-chaussée, deux études, six classes, la sacristie et la chapelle; au premier, 12 chambres de professeurs et la bibliothèque ; au second le dortoir : rien autre ; on avait voulu isoler ainsi maîtres et élèves de tout bruit et de tout mouvement étranger à la vie d'études ; l'aile ancienne suffirait pour tous les autres services de la maison, parloirs, réfectoire, cuisine, infirmerie, ateliers et dortoirs des Frères.

Le 3 décembre, nous occupions les classes et les études nouvelles.

Le 17 décembre, après la prière du soir, les 60 junioristes se dirigeaient pour la première fois vers leur nouveau dortoir. La statue du Sacré-Cœur brillamment illuminée y trônait. Le Révérend Père Supérieur était là, entouré des Peres professeurs ; il bénit le nouveau local, puis il souhaita bonne nuit à ses chers enfants : « Dormez bien, leur dit-il..., rentrez ici, chaque soir, fatigués par l'étude; sortez d'ici, chaque matin, bien dispos pour le labeur de la journée nouvelle. Ainsi vous préparerez-vous aux travaux de l'apostolat, car le jour viendra où la Congrégation vous offrira une autre couchette. Laquelle ? Le moelleux édreon des neiges du Pôle et les branches d'épinette avec 40 degrés de froid, sous les clartés boréales, ou le lent chariot à bœufs de Ceylan ou de Natal ? Dieu le sait ! En attendant, bien chaudement, endormez-vous ce soir, à la pensée de ces futures nuits apostoliques, et sur vos lèvres, ayez pour ces héros, vos devanciers que vous remplacerez quand ils seront tombés, une prière ! »

Le 24 décembre, dans la nuit..., mais laissez-moi citer la chronique de notre maison ¹ :

« Noël.

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous.

C'est aussi l'heure mémorable de l'inauguration de notre nouvelle chapelle. Elle est prête, les ouvriers se sont hâtés ; elle est radieuse, les sacristains (et qui ne l'a pas été un peu les jours précédents !) se sont surpassés. La crèche est simplement artistique ; vite accourons, car pleine

¹ *Petites Annales*, mai 1909

de mélodies suaves, dans la nuit silencieuse, la messe de minuit commence.

À l'Évangile, le Révérend Père Supérieur, qui célèbre le saint Sacrifice, se retourne. Il tressaille d'allégresse : quel bonheur, et si longtemps attendu! Inaugurer un nouveau sanctuaire eucharistique... offrir à Jésus, dans cette maison qu'il nous donne, l'appartement le plus magnifique, pour qu'il y réside se faisant un des nôtres, dans cette salle d'audience où nous viendrons l'adorer, nous épancher en lui... lui offrir ce trône en cette nuit de Noël, où, pour lui, dans sa ville royale, il n'y eut pas de place : « Ah ! doux Jésus, que n'étions-nous là et que n'êtes-vous venu frapper à notre porte!

Mais une impression de tristesse se dégage de l'attitude et des paroles de notre Père... Quelles scènes douloureuses il retrace !... Ce sont des soldats qui assiègent des maisons comme celle-ci, des magistrats qui franchissent des portes fracturées et pénètrent jusque dans des chapelles d'où sortent des junioristes, nos aînés, que suivent leurs professeurs consternés : *Vox in Rama audita est... ploratus et ululatus !* Ah ! Seigneur, épargnez à votre demeure nouvelle de pareilles épreuves... gardez votre bien... abritez-y, de longs siècles durant, de nombreuses générations de futurs apôtres, pour votre gloire, mon Dieu, car à vous l'honneur... à nous la paix ! *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax.*

Les classes, les études, la chapelle, le dortoir, tout est occupé ; les junioristes sont maintenant casés ; ils sont au large : les Pères eux-mêmes quittent les étroites cellules de l'ancienne aile, pour émigrer vers le grand air et la lumière. Entre temps, la tour s'achève, arborant à 21 m. la croix-paratonnerre.

Pour alimenter d'eau le dortoir et les étages, on creuse de nouveaux puits et une vaste citerne.

C'est du confortable. Va-t-on se reposer ? Il faudrait, pour le croire, ne pas connaître notre Père économe. Voilà que le poulailler et les écuries s'agrandissent, que les machines arrivent et sont installées, toutes actionnées par l'électricité. Dans la buanderie et la basse-cour en voilà neuf : une machine à laver, à sécher, à repasser le linge, la pompe à pression, l'écumeuse, la baratte, le malaxeur, la broyeuse d'os, enfin la machine à traire nos paisibles vaches. Cette dernière constitue le clou, celle que nos visiteurs veulent voir fonctionner, quelques-uns afin d'y croire ; enfin dans les communs près de la cuisine, c'est le pétrin mécanique et la machine à peler les pommes de terre.

On prolonge ces communs, et à la suite de la boulangerie on fait de vastes caves à charbon, et au-dessus une belle menuiserie.

Enfin, et cela nous porte à 1911 on achève le chœur de la chapelle, en prenant encore 7 mètres sur le jardin. On y élève quatre autels en marbre d'une élégante simplicité, on décore le tout de courtines et de beaux cuivres, colonnettes, lampes du sanctuaire, chandeliers à candélabres électriques qui, les jours de grandes fêtes, déversent des gerbes de lumière, font miroiter les ors de l'autel et détachent, en vision saisissante, au-dessus du tabernacle, la grande statue du Sacré-Cœur, dont les bras étendus symbolisent, dans son geste attirant, l'appel mystérieux du divin Prisonnier d'amour.

Deux années s'écoulent, et l'on constate que notre architecte nous a gratifiés d'une tribune qui écrase notre chapelle, — le préfet de discipline et tous les professeurs demandent, à chaque conseil, avec un accord touchant, une salle de récréation pour les élèves — enfin l'oratoire parti-

culier des junioristes est trop petit, mal éclairé, mal aéré, et trop loin dans l'aile ancienne.

Les moyens pour réaliser ces dernières améliorations s'offrent à nous et nous stimulent, en remplissant nos cœurs de la plus vive reconnaissance.

En mai 1913, on se laisse donc de nouveau envahir par les ouvriers. La lourde tribune de la chapelle est rejetée hors de la nef. La salle de récréation, qui deviendra à l'occasion salle de fêtes, s'élève à la suite de l'aile neuve, à front de rue. Elle a 21 mètres de long et 8 de large; elle est voûtée. Une scène s'y dresse en permanence, toujours prête à s'ouvrir pour une partie intéressante et instructive, théâtre, soirée littéraire, séance de projections, voire même cinéma.

Enfin le rez-de-chaussée qui unit les deux ailes est percé de fenêtres gothiques sur rue et sur cour ; il se hausse d'un premier étage, où voilà une gracieuse salle voûtée, longue de 22 mètres : c'est le nouvel oratoire, puis la petite sacristie, et, à la suite, cinq salles d'harmoniums. Du même coup la communication est établie, à l'étage, entre les deux ailes principales. Du même coup aussi, notre établissement prend un aspect extérieur plus riant : ce n'est plus la prison. Voyez par exemple le pignon central : c'est la porte d'entrée, dont l'arcade, aux nervures de pierre, est ornée d'un vitrail au monogramme des Oblats; au-dessus s'ouvre une belle niche sculptée, d'où l'Immaculée sourit au passant, ou accueille le visiteur, et tout en haut, se détachant en plein ciel, les armes des Oblats en fer forgé.

L'aspect d'ensemble de tout l'établissement plaît au regard. Son unité est dans la variété des lignes et des styles : ancienne aile romane, corps du bâtiment gothique, tour... remarquable; aile neuve, style utilitaire; salle de jeux, gothique renaissance; cela évoque divers siècles, et pour le comparer à quelque chose, il faut aller à Bruges la morte, se promener le long des quais et contempler ses gracieux et vénérables monuments qui mirent leurs mul-

tiples frontons, niches et tourelles dans les canaux endormis de l'ancienne « Venise du Nord ».

À l'intérieur, l'impression est unanime : c'est grand, propre, commode, simple, recueilli, monacal.

C'est un beau Juniorat : 15 Pères, 20 Frères convers et 80 Junioristes peuvent s'y mouvoir à l'aise; si l'horizon est borné par les murs de l'enclos, l'enclos lui-même est agréable ; il est comme la maison, silencieux et recueilli, sans voisinage gênant. On se promène en toute liberté dans le vaste jardin aux larges allées, et les récréations communes se font douces et intimes, pour les Pères, dans le bosquet ombrés ou sous le kiosque de chaume, pour les Frères convers, auprès de la grotte de Notre-Dame de Lourdes ou du petit monument à saint Joseph, et pour les élèves, dans leur vaste cour, avec préau et ombrage des grands platanes.

Tel est notre « home » ; dans la troisième partie de ce rapport, il nous reste à parler de ceux qui l'habitent et de l'œuvre qui s'y fait, de la vie religieuse et de la vie d'études, des résultats et des espérances.

A. GUINET, O. M. I.
Provincial.

VICARIAT DU KEEWATIN

I. — Mission des Esquimaux.

Rapport du R. P. TURQUETIL.

Notre-Dame de la Délivrande, 1^{er} février 1914.
Chesterfield Inlet. Baie d'Hudson.

Mon rapport du mois d'août 1913 : « Première année à Chesterfield Inlet », décrivait notre vie toute renfermée et active à la fois, nos travaux manuels, l'étude de la langue esquimaude ; il offrait quelques aperçus sur le pays, le climat, les saisons, et quelques notes aussi sur les dispositions, mœurs, caractère des Esquimaux. Nombre de nos bienfaiteurs et amis attendaient avec impatience la réponse à toutes ces questions ; il ne nous tardait pas moins de les renseigner aussi complètement que possible.

Le steamer devait venir nous approvisionner pour l'année suivante, apporter les nouvelles, et à son retour, emporter toutes nos lettres. Hélas ! ces lettres sont encore ici : de nouvelles, point ; de provisions, nous n'avons que nos maigres économies de l'an dernier¹. N'ayant rien reçu du monde civilisé, nous comptons sur le caribou du pays pour nous aider à joindre les deux bouts, en fait de vivres. Or le gibier manque partout, il n'y en a pas eu un seul de tué aux environs depuis l'été dernier, et nos provisions s'épuisent vite.

Tout est à l'encontre de nos prévisions et de notre attente. La vie en sera d'autant moins monotone, il est

¹ Ce rapport nous est parvenu depuis. Les « Missions » le publieront *in-extenso*.

vrai, mais on comprend que ce bilan de seconde année ne va pas sans comporter quelques privations et sacrifices de toute sorte. L'exposé des faits parlera mieux que tout le reste. Disons seulement ici que nous souhaitons de bien grand cœur, à tous nos bienfaiteurs et amis, une bonne nouvelle année 1914, meilleure que celle qui s'annonce pour nous.

Au mois de juin 1913, la Cie de la Baie d'Hudson envoie six Esquimaux à Churchill. Ils montent un de ces petits et légers voiliers destinés à la chasse de la baleine et qu'on appelle pour cette raison « baleinières ». L'embarcation solidement fixée sur un traîneau est halée par les chiens jusqu'au flot, à 10 ou 12 milles d'ici. Nos voyageurs lancent leur barque, et, le vent du nord aidant, font voile sur Churchill, entre la glace ferme du rivage, laquelle ne cède ni au vent ni à la marée, et le grand champ de glaces flottantes qui se promène au gré du vent au large de la mer. Point de danger du côté des tempêtes, les vagues ne pouvant guère se former, moins encore se pousser les unes les autres à cause de l'immense étendue du champ de glaces flottantes qui couvre la plus grande partie de la mer. Ils doivent seulement prendre garde à ne pas se laisser enfermer entre les deux glaces, surtout quand le vent souffle du large. Chaque soir, ils ont à tirer leur bateau sur la glace ferme du rivage, mais ils connaissent leur métier, et, favorisés d'un beau temps, en moins de deux semaines, suivant nos calculs, ils doivent être à Churchill.

Le mois suivant, nous attendons leur retour. Le surintendant de la police à Churchill doit inspecter le poste de Fullerton, paraît-il. Il ne manquera pas de nous faire visite. Par lui, nous espérons quelques nouvelles, et profiterons du moins de l'occasion pour écrire. » Le Laddie », goélette du gouvernement, doit aussi ravitailler Fullerton, en août ou en septembre; autre chance d'envoyer quelques lettres.

Le temps passe vite quand on a le cœur plein de douces

espérances. À la mi-juillet, la glace du rivage se détache, le vent la pousse au large, la mer s'ouvre de plus en plus, les voyages en bateau découvert deviennent dangereux et risqués. Nous voici bientôt en août. Nous ne comptons plus dès lors que sur le steamer, à bord duquel reviendront nos gens, pensons-nous.

Les jours se succèdent, avec alternative d'espoir et de déception, suivant le beau et le mauvais temps. La saison est bien mauvaise, ce ne sont que tempêtes et bourrasques. En septembre surtout, la mer semble impossible à tenir, à peine quelques heures de répit entre chaque tourmente.

Nous voici en octobre. Point de steamer, pas la moindre nouvelle d'en bas. Le 12, nous comprenons qu'il n'est plus temps de compter sur le bateau pour cette année. La neige et la glace qui ont pris les lacs depuis longtemps s'essayent maintenant à la mer. L'eau est épaisse, et, à la marée basse, les mares stagnantes gèlent.

Nous préparons dès lors nos quartiers d'hiver. N'ayant plus de pétrole, pour la cuisine, nous enlevons le gros poêle de chauffage, et installons à sa place un fourneau de cuisine, qui devra tant bien que mal chauffer la chapelle et la salle. Ce ne sera qu'à la dernière extrémité que nous nous résoudrons à tenir deux poêles constamment allumés : ce serait une dépense au-dessus de nos forces, et nous serions vite à court de combustible. De plus, nos petits bouts de planche et retailles, provenant de la construction de la maison, se sont épuisés l'été dernier. Il ne nous reste que quelques caisses vides, pour allumer le feu, quand le poêle s'éteint; il nous faut attendre toute une année encore, et dans tout le pays, on le sait, nous ne trouverons pas de quoi allumer une seule pelletée de charbon gras.

Puis nous travaillons à la séparation de la salle et de la chapelle, qui n'était que provisoire, faute de bois. Nous avons de chaque côté deux grandes couvertures rouges

en guise de rideau, avec panneaux mobiles au centre. Nous enlevons ces draperies, et fermons le tout en panneaux de toile cirée collée sur un léger carré de lattes. Nous voilâ installés pour l'hiver.

Nos gens ici le sont également. Dès le 20 octobre, ils étrennent leurs maisons de neige, la mer gèle partout dans le port.

L'inquiétude nous gagne au sujet du steamer et de nos gens partis en juin dernier. La saison a été si mauvaise ! Serait-ce un naufrage ou plutôt ne seraient-ce pas plusieurs naufrages, puisque nous comptons sur l'arrivée de tant de bateaux ?

Le 23 octobre, un homme de la Compagnie, revenu l'été dernier d'un voyage d'exploration à l'intérieur, se décide à partir à Churchill, en quête de nouvelles. Avec un seul Esquimau pour guide, il entreprend courageusement le voyage, il se promet de faire diligence le plus possible, et de rentrer ici, au plus tard, en 45 jours.

On devine si aux environs de la date fixée, c'est-à-dire vers la première semaine de décembre, nous épions son retour. Mais les jours se passent, puis les semaines, et rien de nouveau.

Le jour de l'an est assez triste en pareilles circonstances. Les Esquimaux campés aux environs se rappellent que l'an dernier, à pareil jour, nous leur avons donné une tasse de thé et quelques biscuits, aussi personne ne manque à l'office, même les aveugles se font conduire chez nous. Nous commençons donc l'année sans avoir entendu un seul mot du monde civilisé, pas même de nos voisins de Churchill, depuis le 7 mars 1913.

Dix jours se passent encore, quand tout à coup, le soir, après souper, un cri retentit : « Ils sont arrivés. — Qui ? — Les Esquimaux. — Sont-ils tous vivants ? — Oui. — Merci, merci. » Le premier instant de surprise et de joie passé, nous arrivons au détail des nouvelles, et voici ce que nous apprenons.

Nos gens ont mis six semaines entières, au printemps dernier, pour se rendre à Churchill, à cause de la glace qui obstruait la mer.

Après quelques jours de repos, là-bas, ils voient arriver le steamer, lequel dépose les marchandises au rivage, et regagne de suite le Canada. Une goélette de 100 tonnes, voilier et vapeur à la fois, devait faire le service entre Churchill et Chesterfield Inlet, mais n'était pas encore arrivée. À la mi-septembre, elle n'arrivait pas encore. Nos gens, fatigués d'attendre, reprennent la mer sur leur petite baleinière. Mais à quelque 120 milles nord de Churchill, une furieuse tempête jette leur bateau à la côte, le brise sur les rochers du rivage, et nos pauvres marins se trouvent en bien triste état, à plus de 120 lieues de leur pays, sans vivres, ni embarcation pour franchir les rivières qui leur barrent le passage au nord comme au sud. L'un d'eux, cependant, jeune homme jovial et courageux, préfèrait de beaucoup le régime de Churchill à la famine et à la misère d'un camp de naufragés. Il se dirige au sud, comptant sur la chasse, et espérant faire d'une façon ou d'une autre son chemin jusqu'à Churchill.

Grande est sa surprise de rencontrer à quelques milles de distance seulement un autre camp de naufragés où règne l'abondance. Ce sont des Esquimaux du Sud que la Compagnie de la Baie d'Hudson envoyait à Chesterfield, en bateau côtier, avec une charge de vivres pour le poste, quelque chose comme 10 à 12 tonnes de provisions. La chaîne de l'ancre a cédé durant la tempête, et le bateau jeté à la côte, défoncé sur les rochers, n'est plus qu'une épave. De toute la cargaison, ce qui flotte a disparu quand la marée et les vagues couvraient le bateau coulé au rivage. Le reste est là, parfaitement trempé, collé et gelé ensemble. Nos marins, qui se sont fait un abri avec la voile et les prélaris, ne manquent pas, certes, de provisions ; même ils ont le choix, et vivent en messieurs. Mais ils n'ont pas d'habits d'hiver, et quand il leur

faudra retourner à Churchill, ou remonter au Nord, sur la glace, le froid pourrait être pire pour eux que la tempête et le naufrage. Leurs habits humides gèlent sur eux, et l'un d'eux allait vite succomber, quand notre voyageur, parti d'ici le 23 octobre, arrive à eux vers le 20 novembre, les emmène à Churchill, pourvoit à leur habillement, et les ramène sains et saufs jusqu'ici.

À son retour, ce Monsieur a essayé de retrouver quelques lettres sur le bateau échoué. Un sac entier a disparu, l'autre est là, mais en tel état de bouillie ou de colle gelée ensemble qu'on n'en peut détacher quelques papiers sans en sacrifier un grand nombre.

Et voilà quel a été notre courrier, attendu, désiré si impatiemment depuis le mois de mars de l'année dernière : deux ou trois prospectus de réclame —, ceux-là ont toujours de la chance — deux lettres du Canada, et un mot de bonjour seulement de notre Vicaire apostolique, M^{gr} O. Charlebois. Pas de lettres d'affaires ni de direction quelconque, pas de nouvelles de nos amis. Le R. P. Leblanc a eu la chance de recevoir des nouvelles de sa famille. C'est une grande consolation pour lui et pour moi, car ici, peines et joie sont tout en commun, comme on le devine facilement.

La vie à Chesterfield Inlet, quand les provisions manquent.

Les nouvelles seules ne nourrissent guère, et celles que nous avons reçues ne comptent guère, étant si rares.

Quant au régime de vie, voici ce qui se passe autour de nous.

Le sergent de la police à Fullerton et son homme vont quitter pour échapper à la famine, et cela sur l'ordre de leur chef à Churchill. L'engagé de la Cie de la Baie d'Hudson a vendu sans ménager tant qu'il y avait des fourrures. Pris de court, il essaye d'aller à Marvle-Island, s'approvisionner chez ces messieurs les Américains qui

hivernent sur l'île. Il lui est impossible de franchir le détroit, et l'huile que nous lui avons prêtée pour le voyage étant épuisée, il est fort heureux d'avoir quelques onces de beurre à brûler sur une pierre plate, pour réchauffer un peu sa maison de neige, et sécher ses souliers.

Ici, sa vie est plutôt misérable. La maison mal construite est toute disjointe, le vent y pénètre, les murs sont couverts d'épais frimas. Faute de vitres, un vieil Esquimau, bonne pâte flegmatique qui ne se presse jamais à l'ouvrage, lui fait de grands carreaux en glace. Plus d'huile ni de chandelles, mais seulement une pauvre lampe d'Esquimau, laquelle sent et fume plus qu'elle n'éclaire. Les vivres sont à l'avenant.

La Compagnie a traité, l'été dernier, des peaux de morse. Elles n'étaient pas toutes fraîches et ne sentaient guère la rose. Mises dans le sel, elles étaient destinées d'abord à la confection de grosses courroies d'un pouce d'épaisseur, pour machinerie. À l'hiver, le caribou faisant défaut, elles servent à nourrir les chiens, puis enfin par le temps qui court, nouvelle année 1914, le gibier n'arrivant pas encore, et la mission ne pouvant plus rien avancer à la Cie en fait de vivres, ces peaux sursaturées de sel sont plongées dans le lac d'eau douce en arrière des maisons, travail énorme pour puiser de pareils puits dans la glace chaque peau, mesurant de 16 à 18 pieds carrés ; puis coupées en lanières à coups de hache, et bouillies durant 24 heures, ces peaux servent de nourriture aux hommes.

Les Esquimaux, plus habitués à la misère, peuvent trouver cela de bon goût; mais ils ont d'autres plats qui ne font guère envie ; et cela, nous le voyons et sentons tous les jours : ce sont des carcasses de phoque et de morse abandonnées en juin dernier, il y a sept mois. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas exciter le dégoût, le seul souvenir de cette odeur infecte nous soulève le cœur. Aux Esquimaux eux-mêmes, il faut bien du courage et une

vraie nécessité pour faire ainsi violence à leur estomac qui, le plus souvent, rejette cette nourriture nauséabonde.

Que devenons-nous au milieu de la détresse générale?

Il nous reste un peu de farine économisée l'an dernier, grâce au caribou, qui alors ne manquait pas. Par ailleurs, nous sommes passablement à court. Pour ce qui est de vendre des vivres aux blancs ou sauvages, il n'y faut plus songer, évidemment ; mais ce qui est bien difficile, ce qui est impossible, c'est de refuser aux gens qui se trouvent dans une situation extrême. Il nous arrive des voyageurs dont les chiens sont morts de faim en route, et ces pauvres gens exténués eux-mêmes exposent si bien leur cas, quand nous les questionnons, que sans rien demander ni quêter, ils excitent la pitié, et obtiennent toujours quelque chose.

Au camp même, nous avons toute une famille à notre charge, depuis l'automne : père, mère et deux enfants; le pauvre vieux, bonasse, impotent, la vieille mourant de consommation ; malgré ses prétentions à être sorcière, elle ne peut efficacement conjurer son propre mal.

Nous avons depuis quelques semaines un autre pensionnaire assez intéressant. Il y a bientôt deux mois, la femme de l'un de nos Esquimaux, naufragés entre Churchill et ici, devenait mère. La pauvre ration qu'elle recevait de la Compagnie suffisait juste à la sustenter, mais elle ne pouvait allaiter son enfant. Voyez-vous ce malheureux bébé de quelques jours, essayant de sucer de la bouche de sa mère des morceaux de viande gelée et le plus souvent à demi-pourrie? Il dépérissait vite; sa mère me l'apporte un jour, pleurant à cris étouffés, sans force, n'ayant que les os, la peau même s'enlevant de tout son petit corps. Je donne bien quelques médecines pour l'extérieur, mais c'est au régime surtout qu'il faut s'attaquer. Alors, depuis ce jour, chaque matin, après déjeuner, je fais cuire une petite soupe au pain et à l'eau sucrée pour le nourrisson adopté. Il commence à prendre de l'embonpoint, connaît ses heures

de repas, et lorsqu'il ne mange pas, dort, ou bien, fièrement campé dans le capuchon de sa mère, regarde à droite et à gauche, d'un air heureux et étonné à la fois ; ses petits yeux bien éveillés nous disent clairement que nous lui avons sauvé la vie.

Faute de caribous, nous avons dû habiller bien des malheureux qui n'avaient pas une peau pour se protéger contre le froid.

Heureusement, nous avons fait ample provision de ces peaux, l'an dernier, car aujourd'hui nous ne portons guère autre chose, même à la maison. Notre soutane a passé par bien des accrocs, déchirures, brûlures et taches de toute sorte. Celle du R. P. Leblanc a eu mieux encore : le Père étant tombé à la renverse avec un demi-gallon de peinture blanche sur la tête, les épaules et la poitrine, vous voyez d'ici le tableau. Le dimanche, il porte douillette, le seul habit convenable qui lui reste ; dès qu'il l'enlève, vous le prendriez pour un pur Esquimau; pas un brin de fil, de coton ou de laine sur lui, tous ses habits sont en peau de caribou! Ces vêtements esquimaux sont plus chauds, très légers et fort souples; ils offrent l'avantage qu'on peut sortir autour de la maison sans ressentir de différence notable entre la température du poêle et celle de dehors, même par un temps de 40 à 50 degrés au-dessous de zéro.

Outre les habits, il est d'autres articles qui nous font défaut.

Ainsi, nous fabriquons nos allumettes : un bout de planche scié à la longueur voulue, et fendu au couteau en petits bâtons de l'épaisseur réglementaire ou à peu près, voilà tous nos frais de matériel et fabrication. Le phosphore et le soufre brillent par leur absence, mais plus d'un s'y méprend, il arrive aux gens de frotter ces petits bouts de bois sur le poêle, sur le plancher, un peu partout. Pour nous qui connaissons le secret, nous les faisons prendre au feu du poêle, et nous nous en servons pour allumer la chandelle ou la pipe. Ce qui nous reste de vraies allumettes

est destiné à rallumer le feu quand il s'éteint, pour l'usage du dehors, et de l'été prochain surtout, quand nous aurons à rallumer le feu chaque jour. Ailleurs on dit « faire des économies de bouts de chandelles », ici on va même jusqu'à compter les allumettes pour joindre les deux bouts.

Nous faisons également notre vin de messe, nos hosties, et nous réussissons bien.

En un mot, pour le moment, nous nous tirons d'affaire d'une manière passable. La farine qui nous reste suffira, pensons-nous, jusqu'à l'arrivée du bateau. Nous avons aussi de 30 à 35 livres de fèves blanches et autant de pommes sèches. Dans un mois au plus tard, si le gibier persiste à fuir nos parages, nous serons probablement au régime du pain sec. Peut-être aussi, dans quinze jours, nous serons dans l'abondance, si le caribou venait à mettre le nez par chez nous.

Ainsi est la vie par ici. À aller au pire, si nous sommes au pain sec, croyez bien que nous en mangerons davantage, et ce sera toute la différence. La farine passera plus vite, par le fait même, mais en juin, nous aurons des canards, et en juillet, des œufs à discrétion. Et si nous nous fatiguons du régime au pain sec, la faim faisant sortir le loup des bois, nous sortirions nous aussi de notre cabane, et irions à la chasse au phoque, au canard sur quelque île au large.

Ce petit changement de régime n'est guère pour nous déconcerter, puisqu'en venant ici, nous nous attendions un peu à tout. Ne pourrions-nous pas faire pour l'amour des âmes ce que font les commerçants pour l'amour de la fourrure?

Nous nous estimons fort heureux et bien privilégiés de n'être pas obligés de quitter notre mission. S'il nous fallait voyager d'ici au Pas ou seulement à Norway-House qui est la plus proche mission de nous, ou, à plus de 400 lieues, nous aurions bien autrement de fatigues, de misères, nous dépenserions d'énormes sommes d'argent, et nous per-

drions un temps précieux que nous consacrons à l'étude de la langue. Sans doute aussi, notre prestige et notre influence sur les Esquimaux en diminueraient d'autant. En restant parmi eux, ils comprennent que nous sommes décidés à courir les mêmes chances qu'eux, en ce qui regarde les vivres du pays ; plus encore, nous ne refusons pas (n'en ayant pas le cœur) d'aider autant que possible les malheureux, qui ne manquent pas parmi eux. À vrai dire, c'est là tout le côté pénible de notre situation, de ne pouvoir faire davantage pour ces pauvres gens.

Nouveaux venus dans le pays, ne connaissant que bien imparfaitement les gens, leur langue, leurs coutumes, il nous est assez difficile de donner des conseils en ce qui regarde le matériel de la vie, même quand il nous semble qu'ils sont dans le besoin par leur propre faute. C'est qu'alors, ce n'est pas tant par paresse ou par imprévoyance, mais surtout et presque toujours par attachement aveugle à leurs croyances et pratiques superstitieuses qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de chasser et, ce qui est pis, de manger du produit de leur chasse en telle et telle circonstance. Nous essayons bien non de raisonner, ce qui serait parfaitement inutile, mais de rire seulement de leur naïveté, et d'affirmer en toute circonstance que les blancs ne croient pas un mot de tout cela, qu'ils feraient mieux de s'en rapporter aux blancs que de jeûner ainsi. Mais que faire? Ces pauvres gens croient sérieusement qu'ils vont mourir, s'ils manquent la moindre observance de leur religion qui n'est qu'un misérable esclavage où règne exclusivement la peur de la mort.

Ainsi, au début de l'hiver, dans chaque maison de neige, hommes, femmes, enfants travaillent aux peaux de caribous. Il faut des habits d'hiver à tout le monde. Mais pourquoi ne s'y sont-ils pas pris d'avance ? Ils ont froid maintenant, et les habits ne sont pas prêts. C'est que pour travailler ces peaux, il faut être dans une nouvelle maison de neige, bâtie, non à terre, ni sur l'eau salée, mais sur la

glace des lacs d'eau douce. Ainsi le veut la religion. Offrez tel prix que vous voulez, les Esquimaux préfèrent encourir la disgrâce de ces messieurs de la police ou de la Compagnie, ou du grand barbu (c'est mon nom) que déplaire à leur dieu ou déesse « Nuliayork ».

Dans l'iglou donc, on travaille les peaux de caribou ; heureux nos gens s'il leur reste un peu d'huile de l'année précédente, car ils n'ont pas la permission de brûler de l'huile de phoque tué en cette saison, non plus que du gras de caribou frais. Le gibier manque, les provisions s'épuisent, et nos gens prévoient qu'à gratter des peaux, ils vont bientôt être réduits à la famine. Alors dans chaque camp, le meilleur tireur est destiné à faire la chasse au phoque, et au morse. Lui ne peut toucher aucune peau, sous peine de voir la glace se détacher sous ses pieds et l'emporter au large. Il en est de même pour ceux qui travaillent les peaux, ils ne doivent pas mettre le pied sur la glace de la mer. Et ce qui met le comble au malheur de ces gens, c'est que leur chasseur aurait-il la meilleure chance du monde, tuerait-il des phoques par centaines, il ne peut apporter le moindre morceau de viande au camp, tant que dure le travail aux peaux. Lui qui ne gratte pas de peaux pourra bien, de temps à autre, faire un bon repas de sang et de viande chaude de phoque, là-bas, sur la glace, mais sa famille doit manger de la viande d'animaux de terre, ou, s'il n'y en a pas, se contenter de jeûner, en attendant stoïquement qu'il plaise à la toute-puissante « Nuliayork » de leur envoyer du gibier permis.

Ceci n'est qu'un détail entre mille ; plus nous allons, plus nous sommes convaincus que leur pauvreté et leur misère viennent le plus souvent de leur religion absurde. Ainsi se confirme ce que j'écrivais il y a sept ans, lors de ma première visite aux Esquimaux de l'intérieur, que le démon (si c'est lui qui a quelque part à ces pratiques et croyances superstitieuses, par l'intermédiaire des sorciers), le démon, dis-je, se plaît dès maintenant à torturer les

corps, en attendant qu'il puisse aussi torturer les âmes de ces pauvres Esquimaux.

O âmes généreuses, bienfaiteurs, amis, vous tous qui voulez bien vous intéresser à nous, continuez de nous aider à faire du bien au corps et à l'âme de ces pauvres sauvages, aidez-nous à substituer dans leur cœur la vraie religion de l'amour de Dieu à ce misérable esclavage de crainte et de superstition, aidez-nous à en faire des enfants du bon Dieu. Dieu vous en bénira.

Scène de rencontre de famille. L'homme arrivant d'un voyage de sept mois.

La scène suivante, dont nous avons été les témoins, ne peut s'expliquer à elle seule. Il faudrait connaître le fond du caractère esquimau, les habitudes de ce peuple, l'idée qu'il se fait de la vie de famille, pour pouvoir en tirer des conclusions pour ou contre.

Je la donne telle que nous l'avons eue, la scène s'étant passée chez nous.

On se rappelle le bébé, nourrisson adoptif, auquel je donnai chaque jour la soupe, pour le sauver de la famine. Son père, l'un des naufragés de la baleinière entre Churchill et Chesterfield Inlet, ne l'avait pas encore vu, étant en voyage depuis le mois de juin 1913, et le bébé n'ayant que deux mois. La mère, anxieuse d'abord et tremblante d'appréhension, à la première nouvelle de l'arrivée des Esquimaux, se met à sauter et à gambader de joie, quand elle entend dire que tous les voyageurs sont en vie. Une seule question de sa part : « Tout va donc bien ? — Oui. » Là-dessus, sa figure reprend de suite l'air calme, insouciant, qui lui est naturel. On dirait qu'elle ne pense plus du tout à l'arrivée de son mari. Le contraste est subit et des plus frappants.

Une petite fille de quatre à cinq ans, à qui chacun se plaisait à demander : « Quand reviendra ton père ? » et qui répondait invariablement : « Demain », est là qui regarde,

sans joie ni étonnement; on dirait qu'elle ne comprend pas.

Nous, nous n'avons pas tant de sang-froid, il nous tarde d'avoir des détails; en attendant, nous laissons paraître tous les sentiments qui nous agitent.

Une demi-heure se passe. La femme approuve quand nous lui disons que nous avons enfin de bonnes nouvelles de son mari, mais on voit à son air que l'émotion du premier instant est passée, et sans doute elle nous trouve drôles de revenir encore là-dessus.

Voici venir le mari. Toute sa famille est là devant lui. Il ne semble pas la voir, n'a pas un mot pour elle. Lui aussi, sans doute, est déjà renseigné. Nous échangeons une poignée de mains, le félicitons de son heureux retour, et demandons quelques détails. Et lui, caractère pas bilieux du tout, mais toujours jovial, prêt à rire et à faire rire, nous raconte avec force gestes et expressions comiques, le bon temps qu'il a eu en bas. « Ah ! j'en ai mangé des biscuits. Tu sais, le petit William, à Churchill, il a une traîne qui a une roue, rien qu'une (bicyclette), lui, il connaît ça, et moi je suis tombé, et me suis cassé l'arrière-train. » Et ainsi de suite, pendant une heure. Peut-être, pensai-je, se croit-il obligé de ne pas faire attention à sa famille, tant qu'il nous parle? Pour le mettre à l'aise « Tu n'as pas encore vu ton bébé ? lui dis-je. — Pas encore. » Puis s'adressant à sa femme : « Fais voir ça. Et elle, d'un coup d'épaule, présente sur le côté la tête du nourrisson qui dort dans le capuchon. Elle va le réveiller pour voir au moins ses yeux. Non, cela le ferait crier. Alors un autre coup d'épaule, et capuchon et contenu disparaissent derrière le dos.

Notre joyeux narrateur, sans dire même un mot de plus à sa famille, se remet à jaser de plus belle. Sa femme retourne à l'iglou, et lui nous amuse jusque fort avant dans la nuit. Dès le lendemain, il repart à deux ou trois jours de distance, et aujourd'hui retourne à Churchill, pour un voyage de deux mois et demi à trois mois.

Vous voyez que nous sommes loin des mœurs et coutumes du monde civilisé, qu'il faut savoir prendre son monde par ici, qu'il nous faut aussi acquérir une grande autorité et une grande influence sur ces gens pour qu'ils nous comprennent d'abord (car il semble que nous devons leur paraître ridicules parfois), et ensuite acceptent le grand bien que nous venons leur procurer.

A. TURQUETIL, O. M. I.

II. — Rapport sur la mission du lac Cumberland

Mission Saint-Joseph, 25 avril 1914.

Depuis notre dernier rapport, paru en l'année 1910, un événement d'une importance capitale pour cette mission est venu nous apporter la joie et jeter une lueur d'espoir dans le ciel sombre de l'avenir. Le nouveau Vicariat de Keewatin a pris naissance; il s'est détaché de son aîné : l'Alberta-Saskatchewan, pour son soulagement et sa décharge, telle une branche surnuméraire que le prudent jardinier retranche de l'arbre trop riche et ployant sous le poids de ses fruits.

Nonobstant le regret et l'amertume inhérentes à toute séparation, la perspective d'un surcroît de vie et de force devant en résulter, la joie et la reconnaissance ont fait tressaillir nos cœurs. Notre confiance dans l'avenir était d'autant plus grande que l' élu du ciel, choisi pour devenir notre Père, avait déjà combattu dans nos rangs, et connaissait admirablement bien le troupeau confié à sa vigilance. À lui s'appliquaient en toute vérité ces paroles de nos saints Livres: « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Mais nulle autre mission n'était plus en droit de se montrer heureuse et fière d'un tel choix, que la mission Saint-Joseph, que M^{gr} Charlebois lui-même avait

fondée et administrée pendant de longues années, avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge.

L'érection de l'évêché et la résidence du Vicaire des missions à la mission du Pas nous ont valu la faveur et l'avantage de devenir les plus proches voisins de sa Grandeur. Il en est résulté pour nous la décharge de la desserte des missions du Pas et du Grand Rapide, autrefois confiées à nos soins ; grand soulagement et bien opportun pour le missionnaire de Cumberland qui n'a plus à son service les jambes neuves du temps jadis.

Une autre conséquence, laquelle ne fut pas aussi bienvenue que la première, a été : la suppression définitive de son socius. Et quand ce socius n'était autre que le cher P. Ignace Renaud, au cœur si vraiment Oblat et au zèle si intrépide, vous devez penser combien son éloignement a été douloureusement senti. Adieu donc et pour longtemps la vie de famille, pourtant si nécessaire dans ces pays sauvages. La solitude sera désormais son pain quotidien. Pour soulager sa conscience dans le cœur du prêtre et en recevoir la grâce et le secours d'une absolution, il lui faudra atteler ses petits chiens et entreprendre un voyage de deux jours. Que la volonté de Dieu soit faite ! C'est le bien des âmes et la rareté des ouvriers qui l'exigent. D'ailleurs, combien de missionnaires sont encore plus solitaires que nous ! Le voisinage du Père aimé de notre famille du Keewatin n'est-il pas d'ailleurs pour nous le plus précieux des avantages ? Il nous sera facile, après tout, quand le cœur voudra faillir et le courage décroître, d'aller le réchauffer et le fortifier, là-bas, au foyer de la charité et du dévouement.

Grâce aussi à cette proximité de l'évêché, nous avons pu être favorisés chaque année du grand bienfait des visites pastorales. La première visite de Sa Grandeur fut en mars 1911, quelques mois après sa consécration épiscopale. Il tardait à Monseigneur de revoir ses anciennes brebis ; et, de notre côté, nous soupirions après le jour où il nous

serait donné de revoir notre Pasteur revêtu de la plénitude du sacerdoce. Grand fut le bonheur de part et d'autre. Je ne m'attarderai pas à vous redire ce que fut cette première entrevue du Pasteur bien-aimé avec ses ouailles; une plume plus habile en a déjà entretenu mes lecteurs.

Les deux années suivantes et dans le beau mois de Marie, la mission Saint-Joseph eut encore le bonheur de posséder son Pasteur durant quelques jours. En ces deux circonstances, Monseigneur voulut bien nous prêcher lui-même la retraite et évangéliser son peuple avec beaucoup de zèle. Il en est résulté pour tous une grande abondance de grâces et de bénédictions célestes. Le missionnaire de cette chrétienté est heureux d'en témoigner une fois encore sa plus vive reconnaissance.

Qu'on me permette toutefois d'exprimer ici un regret du cœur : c'est d'avoir été privé, à l'occasion de ces visites, du bonheur et de la consolation d'offrir à Sa Grandeur une réception convenable et due à sa dignité. Mais les circonstances ne l'ont point permis.

Monseigneur, voyageant ordinairement à bord du bateau à vapeur, il nous était impossible de connaître le jour et l'heure de son arrivée : car dans ces pays, l'horaire de l'arrivée comme du départ des bateaux est toujours inconnu. C'est ce qui vous explique comment, un beau soir, juste au moment d'aller sonner ma cloche pour le mois de Marie, des enfants se précipitent à ma rencontre : « Makawob Ritchi ayamihewikimaw ! Voici le grand priant qui arrive ! » Et de fait, j'aperçois Monseigneur à la sortie du bois. Mes petites cloches firent seules les frais de la réception épiscopale. Sa Grandeur nous arrive dans un triste état ; pensez donc ! il lui avait fallu traverser à pied et dans la boue et l'eau jusqu'aux genoux un méchant portage de deux milles. — « Une bonne petite marche fait du bien, me dit-il ; rien de plus sanitaire au printemps, comme un bon bain froid à la Kneipp. » C'est tout ce que j'ai reçu en guise de consolation.

L'année d'après, à pareille époque, Monseigneur nous arrive encore à l'improviste, à 10 heures du soir, au milieu des ténèbres. Cette fois, Sa Grandeur fit sa réception lui-même, sans autre spectateur que les étoiles du firmament. Votre serviteur était alors au repos, peut-être au milieu de songes heureux, quand tout d'un coup : « Haw ! waniska! Allons, allons, debout !... Je ne me le suis pas laissé dire deux fois, vous pensez bien, car j'avais reconnu cette voix. Avant longtemps, j'étais dans les bras de Sa Grandeur.

Deux mois après, par une belle matinée pluvieuse de juillet : encore une alerte !! « Allons, allons, levez-vous donc! » Ce fut, ce jour-là, mon *Benedicamus Domino*. Il était alors 3 heures ½ du matin, et, tout naturellement, j'étais encore endormi. Monseigneur m'attendait en bas. Sa réception était finie, et, une fois encore, manquée. Malheureusement, Monseigneur m'était arrivé clopin-clopant, avec un seul pied chaussé ; l'autre soulier étant resté en route dans un trou de boue. J'envoyai aussitôt des enfants à la recherche de cette malheureuse chaussure.

Oui, plaignez le pauvre missionnaire de Saint-Joseph, après de telles aventures, car c'est lui qui est le plus à plaindre. Voilà, en effet, que l'on s'avise de me rebaptiser du beau nom de : « Petit Père qui dort toujours. » Mais, je vous le demande, il faut bien dormir, à 11 heures du soir et à 3 heures du matin, quand la Règle l'ordonne ! J'espère que cette bonne excuse contribuera un peu à remettre à flot ma réputation, si gravement compromise ! Bref, à quelque chose malheur est bon : car de telles réceptions, par leur pittoresque simplicité, pourront servir au besoin à mettre en relief et à rehausser ce laisser-aller si franc et si apostolique de l'Évêque missionnaire.

Le plus grand désir de notre premier pasteur et l'objet de tous ses efforts, secondés par ceux de son missionnaire, furent de secouer, si possible, la torpeur de cette chrétienté, pour tâcher de la faire entrer dans le mouvement de renouveau et de restauration spirituelle entrepris par notre

glorieux et saint Pontife Pie X. Nos chrétiens ont-ils répondu à nos appels ? Hélas ! pas autant que notre cœur le désire. Ici, les résultats obtenus sont bien loin de ceux réalisés, avec grand succès, dans d'autres missions. La sainte Table où Jésus nous apporte la vie est souvent déserte, dans notre église. Les invités au grand festin eucharistique trouvent mille excuses et prétextes pour décliner l'invitation du divin Maître. Faisant écho aux désirs du Père de la famille chrétienne, nous avons pressé de toutes manières, à temps et à contretemps, les gens d'entrer en foule, afin que la maison du festin se remplisse. Mais, en vain; nos sollicitations ont souvent retenti dans le désert. Nous sommes arrivés, cependant, non sans beaucoup d'efforts, à introduire la communion mensuelle parmi les femmes et les enfants. Quant aux hommes, ils se montrent généralement rebelles, sauf de rares exceptions. La communion des grandes fêtes de Pâques et de Noël semble leur suffire ; d'aucuns mêmes négligent de faire leurs Pâques, et leur nombre est loin de diminuer !

Un bon nombre de familles ont consenti aussi à se faire inscrire au premier degré de l'Apostolat de la Prière. Si elles y sont fidèles, cela pourra attirer sur elles la protection du ciel.

Les mariages mixtes tendent à diminuer; nos chrétiens semblent enfin comprendre la sagesse du décret pontifical. Nos frères séparés le savent aussi ; et, pour user de représailles, leurs ministres refusent ordinairement de marier leurs ouailles avec un catholique, à moins que celui-ci ne consente à devenir un des leurs. Mais nos fidèles, tout imparfaits qu'ils sont, ne se laissent pas séduire, je suis heureux de leur rendre ce témoignage. Un de mes sauvages, voulant se marier avec une fille protestante, entre en pourparlers avec son père. Il en reçut cette réponse : « Si tu veux prendre ma fille, prends aussi sa religion, et le mariage sera conclu. » Le jeune homme de répondre : « Quand bien même ta fille serait aussi belle que le soleil,

je ne consentirai jamais à renier ma religion à cause d'elle. »
Et le projet tomba à l'eau.

Oui, nos chrétiens ont la foi, mais, pour un grand nombre, c'est une foi morte, une foi sans les œuvres. À tout prix, ils veulent se sauver, mais en carrosse et en suivant la voie large. Parmi les quelques brebis confiées à ma garde, je ne sache pas qu'il en existe une seule digne de figurer dans la catégorie des fervents. La note générale qui semble convenir à cette chrétienté, c'est la tiédeur chez les soi-disant bons et, chez les autres, l'indifférence, voire même la marche à reculons, surtout parmi les hommes. C'est triste à constater, mais c'est la vérité. La cause de cette langueur désespérante ? C'est l'ennemi des âmes : « *Inimicus homo hoc fecit.* » À de plus grands efforts pour le bien, il oppose de plus grands obstacles : il redouble de rage, multiplie ses pièges trompeurs et sème partout la zizanie du mauvais exemple et du scandale, afin d'étouffer la bonne semence et y mêler le poison du mal.

Cet ennemi redoutable, c'est cette prétendue civilisation qui monte toujours, et s'en vient, jetant sur nos rivages l'écume de la société. C'est ce ramassis de gens sans religion ni morale qui envahissent de toutes parts notre petite île d'épinettes. Leurs éructations diaboliques apprennent le blasphème aux enfants mal surveillés, et leur vie déréglée enseigne à la jeunesse les plaisirs défendus, les danses nocturnes avec tout leur cortège d'immoralité. C'est bien le cas de nous écrier avec le Psalmiste (LXXIX, 13), et la tristesse dans l'âme: « *Et vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam.* » Pauvre petite vigne du Seigneur, la voilà toute ravagée et spoliée par ces troupes d'aventuriers qui encombrant nos sentiers !

Notre ennemi, c'est aussi cet hydre infernal de l'hérésie qui nous enlace, nous environne de toutes parts et vient établir ses demeures à la porte même de celles de nos fidèles. Leur influence sur l'esprit et la vie de nos chrétiens est absolument déplorable. Leur contact, pour ainsi dire

quotidien avec les catholiques, bien loin de les attirer, semble plutôt raviver leur fanatisme et les éloigner de plus en plus du divin Bercaïl. La beauté de notre sainte Religion, avec ses sacrements et son culte, excite chez eux comme une admiration jalouse. Malgré eux, ils se sentent dépassés, sans vouloir en convenir. Et avec une sorte d'obstination acharnée, ils s'attachent et se cramponnent à leurs croyances, passant fièrement à la porte de notre église pour aller se gorger et se repaître du poison de l'erreur dans le temple de leur prédilection.

Pauvres aveugles, deux fois malheureux, et pour être nés au sein de l'hérésie et pour avoir à leur tête pour les diriger, ou mieux, les dévoyer, une sorte de ministre, comme il s'en rencontre peu ici-bas : un vrai cloaque d'ignorance et la personnification même du mensonge et de l'hypocrisie ! Ses fidèles eux-mêmes l'appellent menteur, et, malgré cela, ils ajoutent foi à ses histoires, pourvu qu'elles soient au détriment de l'Église catholique.

Tantôt il lui prend des airs de prophète et, sous l'influence d'une soi-disant inspiration, il s'en va, sur les rochers du lac Pélican, sonner la trompette du dernier jour :

« Asweyi-Hamuck, iyinitik, dit-il à ses coreligionnaires, prenez garde ! préparez-vous sérieusement ! Aux premières feuilles du printemps, une comète redoutable va embraser la terre de sa queue enflammée ; et ce sera la fin. Grand émoi parmi ses auditeurs ; c'est une panique générale... Mais les feuilles sont venues ; la comète a passé — même inaperçue — et la terre n'a pas brûlé.

Une autre fois, un dimanche, et en pleine église, il sonne le clairon de la guerre religieuse, et invite ses auditeurs à prêter l'oreille aux premiers grondements du canon : « J'ai là en main, dit-il (et il exhibe un papier quelconque), une lettre signée du roi Georges d'Angleterre, où il dit que les protestants sont en train de batailler avec les catholiques, là-bas, Akamaskik, dans les pays d'outre-mer. C'est une lutte acharnée ; nombre de prêtres et d'évêques, chassés de

leurs églises, sont en fuite ; un plus grand nombre sont incarcérés. L'Église catholique bientôt aura cessé de vivre; il n'y aura plus qu'une seule religion sur la terre, et ce sera la nôtre.... L'évêque catholique du Pas, ajouta-t-il, lors d'un voyage à Montréal, a été arrêté, traduit en justice, et reconnu coupable d'avoir osé annuler et refaire un mariage mixte que j'avais béni moi-même, ici, dans cette église. Pour ce crime, il sera gardé sous les verrous pendant trois ans. »

Une telle calomnie, sur le compte de mon évêque, parvint à mes oreilles et je cherchai le moyen de fermer la bouche à ce vieux menteur. Un de mes catholiques qui avait commis la faute grave d'assister au service du Révérend, ce jour-là même, me servit de témoin auriculaire. Je transcris son rapport et l'envoie à M^{gr} Charlebois qui jugea bon d'adresser le tout, avec quelques mots de sa part, à l'évêque anglican de Prince-Albert, demandant réparation d'une telle calomnie. Quelque temps après, mon cher ministre reçoit de son évêque une lettre pas trop flatteuse et qu'il a ordre de lire en pleine église, le dimanche suivant, en ayant soin de déclarer absolument fausses ses affirmations au sujet de l'évêque catholique. Notre homme s'exécuta en effet; mais il n'eut pas le courage de lire lui-même la lettre de son évêque : un des siens lui rendit ce service.

En voilà assez, n'est-ce pas, trop peut-être au sujet de ce triste personnage. J'avais cru qu'il n'était pas inutile d'insister un peu auprès de mes lecteurs sur l'état d'effervescence religieuse qui existe un peu partout dans ce district de Cumberland, au sein de la population indienne hérétique. Avis à nos successeurs ou futurs compagnons, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer. Qu'ils aient grand soin de nous arriver bien armés et cuirassés de pied en cap, avec force munitions de guerre dans la giberne, et moult grand courage et endurance dans le cœur; car avec des foudres de guerre de la trempe de notre révérend de

Cumberland on peut s'attendre à de terribles escarmouches. Surtout qu'ils ne se flattent pas trop de l'espérance peu probable d'y opérer de grands miracles de conversions. Humainement parlant et d'après les seules apparences, l'ère des conversions dans ces tristes pays semble bien sur le point d'être close. Dieu veuille que nos prévisions ne se réalisent point!

À tous ces obstacles, déjà si sérieux, au progrès de notre sainte religion dans cette mission, je me permettrai d'en ajouter quelques autres, et cela afin de vous donner une idée exacte de notre situation religieuse.

C'est d'abord le vice de l'ivrognerie qui prend ici des proportions lamentables, et va bien vite plonger, dans la ruine spirituelle et matérielle, nombre de foyers métis. Nos ivrognes, ici comme partout ailleurs, n'ont pas d'oreilles pour entendre nos supplications et nos avertissements. Un jour cependant, d'aucuns écoutèrent ma voix et me promirent pour un an une demi-tempérance. Certains l'ont gardée fidèlement, au moins pour un temps. Mais, à l'heure actuelle, ces pauvres promesses semblent encore submergées dans le whisky, avec bien peu d'espoir de les voir se renouveler et remonter à la surface.

L'esprit nomade de nos chrétiens : voilà encore un terrible ennemi qui nous est grandement nuisible.

Au rebours de bien d'autres tribus indiennes, qui cherchent par tous les moyens à se rapprocher de la vie civilisée, nos chrétiens, eux, s'enfoncent de plus en plus dans la sauvagerie. Impossible de les avoir sous la main pour les instruire tout à notre aise, veiller sur eux et exercer sur leur existence une influence sérieuse et durable. Ce ne sont que de rares apparitions aux grandes époques de l'année chrétienne. À part cela, c'est l'absence prolongée durant de longs mois. La chasse aux animaux à fourrures les tient éloignés en hiver; et en été ce sont les voyages en canot ou york boats au service des compagnies et des traiteurs. De là vient la nécessité pour nous de multiplier

nos pénibles voyages, pour courir à la recherche de ces pauvres âmes vagabondes. Cette situation, si peu rassurante soit-elle, ne doit pas cependant abattre notre courage. Si les obstacles se multiplient, multiplions aussi nos efforts pour en triompher. Et comme le disait si bien notre vicaire apostolique dans une de ses circulaires : « À plus d'impiété, opposons un zèle plus ardent ; à une plus grande corruption, opposons une plus sainte vie, et une plus grande mortification à une plus grande recherche des plaisirs. » C'est peut-être pour n'avoir pas suivi suffisamment de si sages conseils que nous avons à déplorer ce nouvel accroissement d'indifférence religieuse. C'est une leçon, un avertissement pour l'avenir ; puissions-nous en profiter et travailler désormais avec plus d'ardeur à notre propre sanctification, afin de pouvoir travailler plus efficacement à celle des autres ! »

Il n'appartient pas à l'ouvrier de fixer le temps de la moisson, ni au missionnaire celui de la conversion des peuples. Si cette heure n'a pas encore sonné pour nombre d'âmes qui nous entourent, il faut l'attendre avec patience, ou mieux, la hâter par nos prières et nos supplications. Et s'il n'est pas donné aujourd'hui, au missionnaire de Cumberland, d'ajouter, lui aussi, un petit couplet, si modeste soit-il, au beau concert de triomphe que chantent si glorieusement dans nos Annales ses frères dans l'apostolat, il ne voudrait pas cependant laisser ses lecteurs sous l'impression que son ministère ici serait sans résultat.

Les saints ont dit : La conversion d'une seule âme est chose plus précieuse que toutes les richesses du monde ; c'est la plus grande preuve d'amour envers le Christ. Et sainte Thérèse n'a-t-elle pas ajouté : « Sauver une âme ! et puis mourir ! »

Or, depuis que le missionnaire Oblat arpente et parcourt dans tous les sens ces plages désertes, répandant à profusion ses sueurs, ses souffrances et ses prières, combien d'âmes lui doivent le salut? Nos cimetières sont remplis

de petits corps d'enfants, régénérés par l'eau sainte et dont les âmes sont parmi les anges. Sans nous, ils seraient à tout jamais privés de la vision bienheureuse. Combien de chrétiens, métis ou sauvages, sont morts sous nos yeux et entre nos bras, dans les meilleures dispositions ! D'autres même ont fait une mort réellement édifiante. Il est inouï qu'aucun de nos chrétiens n'ait jamais refusé les sacrements. Au contraire, leur empressement à réclamer le prêtre au moindre danger et surtout à l'heure dernière, démontre bien d'une façon péremptoire qu'il y a chez eux un grand fonds de religion et de foi. Après une vie parfois toute d'indifférence, pour ne pas dire plus, qui leur a pu mériter la grande grâce d'une bonne mort, sinon, en grande partie, les prières et les prédications du prêtre ? Ceci devrait, ce semble, consoler le missionnaire, et relever son courage au milieu des épreuves et des déboires. Après tout, Dieu ne demande pas le succès. Oui, les épis sont clairsemés, et les gerbes bien rares; mais ces épis et ces gerbes d'âmes, le divin Moissonneur les regarde avec amour; il leur réserve une place de choix dans le divin grenier, car ils sont le prix de bien des sueurs et de douloureux sacrifices. Et s'il plaît au Maître de réserver à d'autres les grandes consolations de l'apostolat; s'il veut garder pour Là-haut toute la récompense due à son ouvrier : tant mieux ! elle n'en sera que plus belle : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

Avant de clore ce trop long rapport, permettez-moi de signaler un événement, ou plutôt un nouvel obstacle qui vient de surgir inopinément, pour le plus grand détriment de nos missions. À quarante-cinq milles au nord de Cumberland, des chercheurs avides viennent de découvrir sur les bords du lac Castor des mines d'or que l'on dit très riches et abondantes. Comme une traînée de poudre, le bruit s'en est répandu au loin, excitant jusqu'au paroxysme, l'imagination cupide des coureurs de fortune. Nos métis et nos sauvages en ont déjà l'esprit tout bouleversé.

Dans leurs rêves et plans d'avenir, ce ne sont que montagnes d'or, richesses colossales... « *Osawisoniyaw! miskawaw soniyaw nit'askinak !!... L'or! on a trouvé l'or chez nous! »*

Cet hiver a vu sur les chemins, du Pas au lac Castor, des caravanes continues de chercheurs d'or, s'en allant arpenter et s'approprier une parcelle du terrain fortuné on gît le précieux métal. La plupart voyageaient à pied, par des sentiers difficiles, l'épaule chargée d'un lourd fardeau; mais ne comptant pour rien les fatigues de la route.

Au retour d'un voyage pour conférer des baptêmes au lac Castor, cet hiver, je rencontrais sur le chemin trois pauvres diables, une corde autour des reins, attelés l'un derrière l'autre à la façon des chiens, et tirant de toutes leurs forces, dans la grande neige, une lourde et large traîne, chargée de plus de 500 livres. Fallait voir ces figures enflammées, ces yeux hagards, ces traits allongés par la fatigue... Il ne leur manquait plus qu'à tirer la langue comme les chiens. Quelle pitié! me disais-je en moi-même. Tant de peine pour un peu de poussière! Heureux le chrétien qui s'imposerait pour son âme et Dieu seulement la centième partie de leurs souffrances et de leurs travaux !

Que nous réserve l'avenir? Notre pays va-t-il devenir un second Klondike? À l'ouverture de la navigation, dans quelques jours, les bateaux à vapeur vont commencer à vomir sur nos rivages des centaines, des milliers peut-être de chercheurs d'or.

Nous sommes à la veille d'une invasion formidable. Que va devenir, au milieu de tout cela, notre petit noyau de chrétiens? Ce Dieu mammon, avec son armée de serviteurs et d'esclaves, ne viendrait-il pas creuser la tombe de nos missions du Nord? Espérons toujours que le divin Cœur de Jésus et la Vierge puissante, terreur des hérétiques, continueront à nous protéger et à préserver de la ruine éternelle l'âme de nos chers enfants des bois.

HENRI BOISSIN, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Propagation de la Foi.

*1^o Lettre du Président du Conseil central de l'Œuvre
à S. G. M^{gr} le Supérieur général.*

Paris, le 12 juin 1914.

MONSEIGNEUR,

Nous avons l'honneur et la joie de vous informer que les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ayant été, en 1913, supérieures à celles de l'exercice 1912, les Conseils centraux ont attribué, d'un commun accord, cette année, à l'ensemble des missions confiées à votre pieuse société, une allocation totale de *trois cent dix mille francs* (310 000 fr.).

Vous voudrez remercier Dieu avec nous, Monseigneur, de la protection constante qu'Il daigne, dans son infinie bonté, accorder à notre chère Œuvre, et unir vos prières aux nôtres, afin qu'Il continue à nous aider dans les constants efforts que nous faisons pour soutenir ses apôtres sur tous les points du monde.

Nous sommes, avec un profond respect,

Monseigneur,

de Votre Grandeur

les serviteurs très humbles et tout dévoués.

Pour le Conseil Central de Paris,

Le Président,

HAMEL.

*À Sa Grandeur M^{gr} Dontenwill, Supérieur Général de la
Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.*

À cette lettre, notre Révérendissime Père a adressé la réponse suivante:

2^e Lettre de S. G. M^{sr} A. Dontenwill, Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à M. le Président du Conseil Central de Lyon et de Paris.

Rome, le 22 juin 1914.

*À Monsieur le Président du Conseil Central
de Lyon et de Paris.*

VÉNÉRÉ MONSIEUR,

Vous avez bien voulu m'adresser, à la date du 12 juin courant, une lettre par laquelle vous me faites connaître que, sur le produit des aumônes recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pendant le cours de l'année 1913, les Conseils centraux ont attribué à l'ensemble des Missions confiées à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, une allocation totale de trois cent dix mille francs, ci.... 310 000 fr.

J'ai l'honneur, en vous accusant réception de cette lettre, de vous offrir le témoignage de ma profonde reconnaissance, au nom de tous nos missionnaires.

À l'occasion du Chapitre général qui se tiendra à Rome, en septembre prochain, les Chefs de nos différentes Missions seront heureux de pouvoir vous exprimer eux-mêmes les sentiments de sincère gratitude qui les animent à l'égard de votre personne vénérée, et de votre Œuvre bénie.

On ne saurait trop le répéter : ces allocations forment le plus clair de leurs ressources, quand elles ne constituent pas le principal, et parfois l'unique moyen, pour nos Pères, d'entretenir les missions dont ils ont la charge.

Sans donc vouloir les priver de la joie, si douce et si grande pour leur cœur d'apôtres, de vous dire leur reconnaissance, je tiens, en attendant qu'ils le fassent eux-mêmes, à vous en offrir dès aujourd'hui le respectueux

hommage et y joindre la promesse de nos actions de grâces et de nos prières.

Oui, vénéré Monsieur, nous nous unissons à tous nos Missionnaires, à toutes les âmes qu'ils dirigent, pour faire monter vers Dieu les plus vives actions de grâce, de la protection visible qu'Il a daigné accorder à votre Œuvre depuis son origine jusqu'aujourd'hui. Et, puisque dans nos prières, nous ne séparons pas les remerciements pour les bienfaits reçus, de la demande de nouveaux bienfaits, nous implorerons de l'infinie bonté de Dieu qu'Il daigne continuer et accroître sans cesse et les bénédictions qu'Il répand sur l'Œuvre et les succès dont Il réjouit les ouvriers apostoliques, afin que la foi grandisse dans les âmes en même temps qu'elle s'étend dans toutes les missions du monde.

Daignez agréer, je vous prie,

Vénéré Monsieur,

l'hommage de ma vive reconnaissance et de mon respectueux dévouement en N.-S. et M. I.

A. DONTENWILL, *O. M. I*
Arch. de Ptolémaïs, Sup. Gen.

DEUXIÈME PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Développements pris par la fondation de Houston.

Dans les premiers mois de l'année 1911, M^{gr} Gallagher, évêque de Galveston, appelait les Oblats dans son diocèse, pour y prendre charge d'œuvres multiples : création d'une paroisse de langue anglaise, charge pastorale des Mexicains de Houston, desserte de missions et visite des péni-

tenciers. Il est consolant de constater le progrès de ces œuvres.

1° La paroisse de l'Immaculée-Conception. — C'est la paroisse de langue anglaise concédée canoniquement aux Oblats. Son territoire, qui atteint une superficie de près de 9 milles carrés, s'étend aux portes de la ville très prospère de Houston et confine au port nouvellement ouvert. À peu près au centre de la paroisse, sur un terrain acquis en propre et situé sur la plus grande artère reliant à la ville, a été immédiatement entreprise la construction d'une église provisoire fort convenable, d'une maison de communauté très spacieuse et d'une école ou académie. Cette dernière a été construite par les sœurs de la Divine Providence : elle compte 110 élèves, dont un tiers non catholiques. La paroisse comprend 40 familles dont presque tous les membres sont inscrits dans différentes confréries : la Ligue du Sacré-Coeur compte 135 membres, la confrérie du Saint-Rosaire et société de l'autel compte 32 dames, la société du Saint-Nom 23 hommes ou jeunes gens et 22 enfants de l'école, enfin, la confrérie des enfants de Marie compte 20 membres. Cette jeune paroisse donne les meilleures espérances pour l'avenir : puisse-t-elle continuer à grandir en nombre et en piété !

2° La paroisse Mexicaine. — En même temps que l'église anglaise et la maison, une église-école destinée à Notre-Dame de la Guadeloupe a été construite pour les Mexicains sur un terrain situé dans l'intérieur de la ville de Houston, à environ 3 milles de la résidence de l'Immaculée-Conception, avec laquelle les communications par tramways offrent une grande commodité. Avant l'arrivée des Oblats à Houston, la population mexicaine était complètement privée de secours religieux : sans prêtres parlant leur langue, mal reçus dans les autres églises et, naturellement, peu soucieux d'assister aux offices de l'Église, ces pauvres gens vivaient et mouraient sans jamais voir le prêtre. Le

changement le plus complet et le plus heureux s'est opéré grâce au zèle incomparable des RR. PP. Chatillon et Massaro. Ils n'ont point reculé devant la rude tâche de visiter une à une les 175 familles mexicaines dispersées dans tous les quartiers d'une grande ville. Rien n'a pu lasser leurs efforts persévérants : aussi, à force de démarches, de prières et de patience, ils ont réussi à amener peu à peu ces pauvres Mexicains aux offices du dimanche et à la fréquentation des sacrements et à leur persuader d'envoyer leurs enfants à l'école. Les deux vaillants missionnaires ont eu la consolation d'enregistrer 600 communions, dont 150 premières communions (30 d'adultes), 80 baptêmes, 90 confirmations et 25 mariages, dont les deux tiers revalidés. Un coup d'essai si consolant donne les meilleures espérances pour l'avenir. L'école, qui compte 100 élèves, est confiée à deux sœurs de la Divine Providence qui fournissent leurs services gratis.

3^o Desserte des missions. — Ces missions sont divisées en trois groupes : *a*) missions mexicaines, *b*) missions italiennes et *c*) missions de langue anglaise.

a) Les missions mexicaines (au dehors de Houston) comprennent une population de 3500 âmes dispersée sur une étendue de 2300 milles carrés. Le plus grand nombre de ces pauvres chrétiens travaillent dans des mines de charbon, les autres sont fermiers. Un seul missionnaire, le Révérend P. De Anta, est chargé de la visite de ces missions dont le centre est Elgin, séparé de Houston par une distance de 115 milles. Cette distance trop considérable et l'immense étendue du territoire à visiter, rend difficile et très pénible au missionnaire l'accomplissement de son ministère. Cependant, grâce à un zèle qu'aucune difficulté ne peut ralentir, il a réussi, dans l'espace d'une année, à faire 76 baptêmes, à célébrer 14 mariages, à distribuer 500 communions et à présenter 290 personnes à la confirmation.

b) Les missions italiennes, encore à leur début, sont au

nombre de deux : Dickinson à 29 milles de Houston, et Little York à 8 milles. Le R. P. Massaro est chargé de les visiter. À Dickinson, il n'y a pas moins de 150 familles.

c) Les missions de langue anglaise sont au nombre de 10, dont deux sont confiées au R. P. De Anta, à savoir : Humble, qui compte 30 familles, et Almida qui en compte 8. Des 8 autres missions qui sont confiées au R. P. Lang, 5 sont situées entre Houston et Galveston, à savoir : League City, 165 catholiques; Texas City, 200 catholiques; Alta Loma, 174 catholiques; Algoa et Arcadia, 50 catholiques, et Hitchcock, 144 catholiques ; — deux autres missions situées entre Houston et Dallas, à savoir : Barker, 32 catholiques, et Tom Ball; 55 catholiques ; la huitième et dernière mission, sise à Crosby, compte 60 familles et est située à 22 milles à l'est de Houston. En raison de leur nombre, de leur développement et de la distance qui les sépare les unes des autres, ces missions imposent au missionnaire une somme de travail que seul le zèle actif et persévérant du P. Lang permet d'accomplir.

4° Les pénitenciers de l'État. — Il y a dans l'État du Texas *deux* pénitenciers proprement dits et *onze* fermes d'État où les condamnés sont occupés aux travaux des champs. Le bon Dieu bénit visiblement les travaux des RR. PP. Chatillon et Lang qui sont les chapelains catholiques de ces institutions. Ils se livrent avec toute l'ardeur de leur zèle à ce genre de ministère si cher à notre vénéré Fondateur et si conforme à notre vocation de missionnaires des pauvres et des âmes abandonnées. Ils font du bien non seulement aux 527 détenus catholiques, mais encore aux 3600 catholiques de la région qui assistent aux instructions et s'habituent à voir le prêtre et à l'estimer. Les officiers en charge des deux pénitenciers se plaisent à reconnaître que le passage des Pères parmi les détenus leur est d'un grand secours pour maintenir l'ordre et la discipline; aussi, se montrent-ils uniformément respectueux

et bienveillants envers le prêtre dont ils s'efforcent, par tous les moyens en leur pouvoir, de faciliter le ministère. La Ligue du Sacré-Cœur et de l'apostolat de la prière compte 230 membres parmi les prisonniers. Les zélateurs, toujours très actifs, s'occupent spécialement de la préparation à la première communion.

Tel est l'état des quatre œuvres principales confiées aux Oblats à Houston. On ne peut que remercier la divine Providence des progrès consolants si rapidement accomplis. À ces œuvres principales, il faut ajouter la direction spirituelle des religieuses de l'hôpital et de la communauté des sœurs du Verbe incarné du Saint Sacrement.

O. M. I.

VICARIAT D'ALTA-SASK

I. — Notes sur les travaux des Oblats de Marie Immaculée à Edmonton.

Chers lecteurs des « Missions », avez-vous assez de loisirs pour suivre certaines phases du développement des œuvres des Oblats à Saint-Joachim d'Edmonton ?...

L'occasion de ma causerie est le retour, à la maison Saint-Joachim, du R. P. Alphonse Lemarchand. C'est déjà un ancien. Il se tient à mi-chemin entre la cinquantaine et la soixantaine. Il arrivait ici, une première fois, il y a vingt ans, nouveau prêtre, sinon tout à fait jeune prêtre. Ses supérieurs l'ont gardé ici comme vicaire, à peu près cinq ans, au début de sa carrière pastorale : puis, il a passé à Calgary où son séjour fut d'environ huit ans; ensuite il fut rappelé à Edmonton.

Son prédécesseur immédiat est le R. P. Cozanet, dont nous aurons à parler, dans l'énoncé des travaux qui ont marqué son passage ici.

Voici quelques dates à noter.

En 1814, il y avait déjà quelques voyageurs et commerçants catholiques dans la région dont Edmonton est devenue le centre. Quels étaient les secours religieux offerts aux âmes ? Nous ne saurions le dire.

En 1838, MM. Blanchet et Demers, prêtres missionnaires, s'arrêtent à Edmonton, et y exercent le saint ministère quelques jours. Ces messieurs se rendaient à l'ouest des Montagnes Rocheuses, sur le littoral du Pacifique.

En 1842, M. Thibault, prêtre séculier missionnaire, fait une première visite apostolique à Edmonton. Dès lors Edmonton est régulièrement visitée chaque année par le prêtre.

En 1845 et les années suivantes, la visite devient à peu près mensuelle; et dès 1856 les Oblats de Marie Immaculée en sont seuls chargés.

En 1882, un prêtre Oblat établit sa résidence fixe à Edmonton...

Puis, passons aux faits plus récents :

Un embranchement du chemin de fer Canadien Pacifique (C. P. R.) atteint Edmonton en 1892. Ce fut le signal de l'invasion pacifique de la région par les immigrants agriculteurs. Edmonton s'enrichit d'un contingent de marchands et d'ouvriers.

Le recensement de la population catholique, pour 1896, dressé par le Rév. P. A. Lemarchand, constate qu'il y avait, en octobre de cette année, 360 catholiques répartis entre sept nationalités, réductibles à cinq langues : cris, français, anglais, allemand, polonais. L'année 1897 accuse une légère diminution; 46 étaient partis ou morts contre 35 arrivés ou nés. Mais au 25 mars 1898, l'année même de mon arrivée, la population catholique de Saint-Joachim reprenait sa marche ascendante et atteignait le chiffre de 461 âmes, réparties en sept ou huit nationalités, réductibles à cinq langues :

Voici le détail :

Métis d'origine franco-crise	154
Canadiens d'origine française	154
Catholiques parlant anglais	130
Allemands	14
Polonais	6
Belges	3

D'autre part, à la même date, la mission Saint-Joachim avait pour annexe la mission voisine de Saint-Antoine, qui comptait 266 catholiques, ainsi répartis :

Métis d'origine franco-crise	60
Canadiens d'origine française	68
Catholiques parlant anglais	50
Polonais (seize familles)	88

C'est cette même année, 1898, que le Rév. P. A. Kulawy vint à Edmonton pour évangéliser ses compatriotes et leur administrer les sacrements dont ils étaient privés, faute de prêtre les comprenant.

Peut-être que ces chiffres seront une révélation pour plus d'un de nos lecteurs et il n'est pas impossible que je sois accusé de rêver. Non : ces faibles chiffres sont exacts. La progression va continuer. Au 1^{er} novembre 1903, la population catholique de Saint-Joachim est de 781 âmes, — et celle de Saint-Antoine dépasse 300. Il y a dix ans, le total des catholiques de la grande ville d'aujourd'hui s'élevait donc à 1100 environ.

L'édifice religieux en usage à Saint-Joachim, en 1898, était ce qu'en Europe on appellerait poliment une « grange tenue propre et chaude. À Saint-Antoine, la chapelle était de même allure. La première pouvait contenir deux cents personnes ; la seconde, une centaine.

Il fallait bâtir, et aussitôt que possible, en prévision de la marée montante de l'immigration.

En 1899, la nouvelle église Saint-Joachim, fraîche et coquette, pouvait contenir dans ses flancs cinq cent cinquante fidèles ; et en 1903, la nouvelle chapelle Saint-Antoine, gracieuse, pouvait abriter sous son toit trois cents fidèles.

En 1906, il fallut diviser la paroisse Saint-Joachim, ce qui amena la formation de la paroisse de l'Immaculée-Conception, où les Oblats sont demeurés jusqu'en 1911.

De sorte que, en cette année 1911, les Oblats assuraient le saint ministère dans les trois paroisses englobées dans la ville d'Edmonton, mais il fut décidé que nos Pères abandonneraient la paroisse de l'Immaculée-Conception, et concentreraient leurs forces sur celles de Saint-Joachim et de Saint-Antoine.

En outre, la question se posait, si le temps n'était pas venu de séparer les fidèles des deux langues entre lesquelles se répartit maintenant la population de Saint-Joachim ?

Séparer les fidèles selon leur langue, donner à chacune un édifice religieux, revenait à scinder de nouveau la paroisse: ce qui ne signifiait pas faire un schisme ! Toutefois, pratiquement, c'était créer deux paroisses, l'une au parler français, l'autre au parler anglais, sur le même territoire, mesure qui réclamait un double personnel, au lieu d'un unique personnel bilingue. Et il convient de le noter ici : le R. P. Cozanet a grandement travaillé à cette œuvre de dédoublement fraternel et paroissial.

Je viens de rappeler que la nouvelle église Saint-Joachim fut bâtie en 1899. Le R. P. A. Lemarchand avait beaucoup contribué à organiser les ventes de charité et les souscriptions pour recueillir la modeste somme requise dès le

début des travaux. Quelques matériaux furent amenés durant l'hiver... et à l'heure où la première motte de terre allait être ôtée pour les fondations, le R. P. A. Lemarchand recevait son obédience pour Calgary.

Il devait donc, et pour des années, être privé du fruit de ses sueurs de quêteur... Il ne songeait pas que, quinze ans plus tard, il serait rappelé à la cure de Saint-Joachim, grandie, débordante.

On ne peut tout dire à la course ; tout de même, en passant, rappelons que, à divers titres, les RR. PP. Leduc, Jan, Héту et Naessens ont contribué à l'achèvement et à l'embellissement de l'édifice religieux.

De son côté, depuis trois ans, le R. P. Cozanet, durant ses fonctions de curé, a remué ciel et terre pour former l'opinion, assurer des convictions, et obtenir des décisions, afin de réaliser le dédoublement de Saint-Joachim. Le droit canon existe à Edmonton comme à Rome ou à Liège, et le chapitre de la division, formation, érection des paroisses y est lu et relu. Mais la loi civile ne s'occupe en aucune façon, pas plus pour la favoriser que pour l'entraver, de la création des paroisses. Les curés sont à la merci de la « bonne » volonté des paroissiens. Et les paroissiens sont à la merci de leur propre bourse, parfois très plate, même quand leur bonne conscience souhaite la formation d'une nouvelle paroisse.

Le R. P. Cozanet a travaillé par la réflexion, la parole, la patience, la diplomatie, la persévérance,... et à Noël 1913, le principe du dédoublement de Saint-Joachim était admis unanimement par les deux éléments intéressés. Vers la fin de janvier 1914, un rescrit de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque instituait la paroisse Saint-Joachim, pour les fidèles de langue française, et la paroisse Saint-Joseph pour les fidèles de langue anglaise.

Mais le côté remarquable de l'affaire, le voici : à la veille de jouir du fruit de ses labours, le R. P. Cozanet prend, lui aussi, le chemin de Calgary pour y exercer le

saint ministère à la paroisse du Sacré-Cœur. Qui sait si, dans quinze ans, il ne sera pas rappelé de nouveau à la cure de Saint-Joachim, une fois de plus grandie et débordante?

Donc, une des occupations du curé récemment installé, est de présider à la bonne direction de la paroisse, encore bilingue de fait, bien que dédoublée en principe, et à la construction d'un nouvel édifice sacré destiné à abriter dans son sein les fidèles de langue anglaise.

Je touche à la fin de ma causerie. Mais que sont devenus les catholiques de langue crise, jadis paroissiens de la mission Saint-Joachim? Ils se sont éloignés et dispersés : éloignés d'Edmonton qui, pour eux, devenait trop cosmopolite, dispersés vers d'autres localités où vivent leurs congénères et coreligionnaires. C'est ainsi que l'ancien Saint-Joachim a perdu environ 150 âmes crises en quelques années, perte que l'immigration a compensée et au delà.

En résumé les Oblats ont quasi tout fondé à Edmonton. À savoir : la mission de Saint-Joachim : trilingue jusque vers 1902, puisque l'on parlait régulièrement à l'église le cris, le français et l'anglais. De plus, un oblat sachant l'allemand apparaissait quatre fois l'an pour l'avantage des catholiques de cette langue, et un oblat sachant le polonais — et par surcroît l'allemand, le français et l'anglais — venait aussi une fois par an pour l'avantage des Polonais.

Dés 1902, il y eut en résidence à Edmonton un Père oblat allemand, et les catholiques de langue allemande furent fort régulièrement desservis.

L'année suivante le Révérend Père P. Kulawy prit un soin assidu de ses compatriotes. Il réussit à les grouper, et déjà une paroisse polonaise, avec sa chapelle à

elle, dédiée à saint Stanislas, est en voie de formation dans le nord-est de la ville.

Les Oblats ont fondé et développé de 1906 à 1911 la paroisse, d'abord trilingue puis bilingue, de l'Immaculée Conception.

Les Oblats ont fondé et développé à partir de 1894 la desserte de Saint-Antoine, devenue la paroisse du même nom, laquelle est destinée à l'heure présente à devenir la paroisse archiépiscopale d'Edmonton, vu le transfert du siège de Saint-Albert à Edmonton.

Les Oblats conservent les paroisses Saint-Joachim (française) et Saint-Joseph (anglaise) qui, par leur importance, réclament l'ardeur, le zèle, le savoir et la piété de trois prêtres chacune. Il ne faut pas oublier que ces paroisses comptent deux hôpitaux catholiques, un couvent-pensionnat, un couvent-refuge du Bon Pasteur.

Les communautés et les deux églises demanderont six messes chaque matin, au minimum. Et pour un plus grand bien, chaque communauté désirerait, si possible, avoir son chapelain attitré.

On le voit, les œuvres de nos Pères à Edmonton sont loin de diminuer !!

Nous évaluons à deux mille cinq cents le chiffre de nos paroissiens de Saint-Joachim. Il y a trois cents enfants à l'école catholique paroissiale. Nous avons cinq messes par dimanche, dont deux grand'messes ; catéchismes et offices le soir.

Vu leur situation en plein cœur de la ville, à cinq minutes de la station du chemin de fer, Saint-Joachim et bientôt Saint-Joseph seront une attraction spéciale pour les fidèles d'un peu partout. Déjà on s'en aperçoit, dans l'exercice du saint ministère. Il est plus chargé que la population établie ne paraît l'indiquer, car nous répondons aussi aux appels d'une population flottante et voyageuse qu'il est impossible d'évaluer exactement.

La population catholique de la paroisse Saint-Antoine, bilingue, est d'environ quinze cents, y compris une annexe récemment ouverte sous le vocable de saint René. Tout cela est desservi par nos missionnaires.

Je ne puis poser la plume sans mentionner que c'est à Edmonton-Est, dans le quartier appelé autrefois Strathcona, que se trouve la « pépinière » ou le séminaire juniorat, placé sous le vocable de l'apôtre saint Jean.

Je vous quitte, chers lecteurs, avec la consolation d'avoir fait un rapport officieux qui ne me vaudra ni palmes ni lauriers. L. J.-C. et M. I.

Louis CULERIER, *O. M. I.*

Ascension 1914.

II. — Noces d'or sacerdotales des

RR. PP. H. Leduc et C. Tissier.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale des RR. PP. Leduc et Tissier, Sa Grandeur M^{gr} Legal, archevêque d'Edmonton, a adressé au clergé de l'archidiocèse la lettre suivante que nous sommes heureux de reproduire, puisqu'elle est l'hommage le plus autorisé rendu aux vénérés jubilaires.

Lettre circulaire de Monseigneur Émile-J. Legal, O. M. I., Archevêque élu d'Edmonton.

AU CLERGÉ SÉCULIER ET RÉGULIER ET AUX.
COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES DE L'ARCHIDIOCÈSE.

Saint-Albert, le 15 mars 1914.

BIEN CHERS COLLABORATEURS,

Jubilé d'or sacerdotal des RR. PP. H. Leduc, et Chr. Tissier.

Nous aurons la joie de fêter, cette année, un double joyeux anniversaire : le jubilé d'or sacerdotal de deux de

nos vénérables missionnaires, les RR. PP. Leduc et Tissier, tous les deux membres très méritants de la Congrégation des Oblats de Marie ! Il y aura, en effet, 50 ans, cette année, que ces deux vétérans de nos missions ont reçu l'onction sainte qui fait les prêtres pour l'éternité. Arrivés l'un et l'autre peu après leur ordination, voilà donc près de 50 ans qu'ils se sont dévoués aux missions dans le Nord-Ouest du Canada, et que l'un et l'autre ont parcouru une carrière sacerdotale digne, honorable et méritoire. Espérons-le, cette carrière n'est pas encore à son terme, et Dieu permettra que ces deux vénérés missionnaires continuent encore pendant longtemps à ajouter de nouveaux fleurons à leur couronne.

Inutile d'attirer l'attention sur les vertus et les mérites de nos deux jubilaires; vous les connaissez tous.

Le T. R. P. Hippolyte Leduc a été ordonné le 4 déc. 1864 à Ottawa, et après un peu plus de deux ans passés soit au Bas-Canada, soit à la Rivière Rouge, il arriva dans le Nord-Ouest, où il fut employé comme supérieur de plusieurs des missions naissantes. Il a été identifié avec le nouveau diocèse de Saint-Albert dès le commencement, mais surtout depuis 1879, alors qu'il fut nommé vicaire général, conjointement avec le R. P. Lacombe. M^{gr} Grandin, de douce et sainte mémoire, se reposa sur lui d'une partie importante de l'administration, en ce qui concerne les affaires temporelles et la procure, tant de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée que du diocèse proprement dit. Il a mérité grandement, par son esprit d'ordre et son entente des affaires, de sa famille religieuse aussi bien que du diocèse. Malgré son âge et son état de santé toujours quelque peu précaire, il peut encore rendre d'importants services dans sa double qualité de vicaire général et de procureur du diocèse, et nous prions Dieu de nous le conserver encore pendant de longues années.

Le R. P. Christophe Tissier a été ordonné le 21 mai 1864 dans la cathédrale d'Autun (France). Après environ une

année passée en Bas-Canada, il put se mettre en route pour sa destination finale : le grand Lac des Esclaves, la Rivière la Paix, Dunvegan, fort Vermillon et le petit Lac des Esclaves. Depuis, il s'est rapproché de nous, et s'est dévoué surtout dans les missions du Lac La Biche et de la Prairie Assiniboine. C'est donc dans les missions parmi les Indiens, qu'il s'est dépensé avec un zèle et une activité que l'âge semble impuissant à refroidir. Lui aussi a donc bien mérité de la Congrégation des Oblats de M. I. et du diocèse. Les Indiens connaissent son grand cœur et son désir de leur être utile et de leur faire du bien, et c'est le secret de l'affection qu'ils ont vouée à leur dévoué missionnaire.

C'est donc avec joie et allégresse que nous fêtons le joyeux anniversaire de nos vénérables jubilaires. Nous avons fixé cette célébration au 16 juin prochain, dans la cathédrale de Saint-Albert. Tous les membres du clergé sont invités à participer à cette fête de famille. Tous, sans doute, ne pourront s'absenter, ce même jour; Nous espérons toutefois qu'il y aura nombreuse assistance à la messe solennelle, qui sera célébrée à 10 h. du matin, ce 16 juin, et que tous, présents et absents, s'uniront de cœur, pour demander au bon Dieu, en faveur des deux jubilaires, l'abondance des bénédictions célestes.

Et veuillez recevoir, bien chers collaborateurs, l'assurance de tout Notre dévouement en N.-S. et M. I.

† ÉMILE-J., O. M. I.,
Archev. élu d'Edmonton.

Puisque tout éloge, venant après celui du vénéré Métropolitain d'Edmonton, serait inutile, qu'il nous suffise de dire que Monseigneur le Supérieur Général s'est uni de cœur à la fête des jubilaires et que le Saint-Père leur a accordé la faveur de la bénédiction apostolique.

Ad multos annos.

COLOMBIE BRITANNIQUE

Fondation de Penticton.

Après quatorze ans de travaux que Dieu n'a pas laissés sans succès, les Oblats de Marie Immaculée viennent de quitter Greenwood (Colombie Britannique), que Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Vancouver a cédé au clergé séculier. Nos pères avaient d'ailleurs, sans parler d'autres créations et améliorations, préparé un confortable presbytère pour le recevoir.

Aux nôtres, en quittant Greenwood, était réservé l'honneur d'avoir à fonder une nouvelle résidence à Penticton, dans le même diocèse.

Si ce départ d'une mission, laissée en bon état, prouve que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, les débuts de la nouvelle fondation rappelleraient aux nôtres, si jamais ils eussent été tentés de l'oublier, qu'ils sont des missionnaires, c'est-à-dire des pionniers de la Foi, des soldats d'avant-garde du Christ, des Prêtres qui s'exposent à tout pour l'honneur du divin Maître et de l'Immaculée Mère de Dieu.

Le Père Choinel arrive donc à Penticton, le Vendredi Saint, jour de deuil et de salut. Sans perdre de temps, il va à la recherche de ses ouailles, les décide, les compte. Le surlendemain est la fête de la Résurrection du Sauveur. Où célébrera-t-on la fête de Pâques ? Car les chrétiens vont venir, au nombre de 80. Quelle maison sera assez grande pour les abriter tous ? Il ne faut pas que personne soit privé de sa place au divin banquet, et ne puisse participer au sacrifice de vie.

Oui; mais où les convier, les réunir ?

O saintes âmes qui venez à l'ombre des voûtes de nos

belles cathédrales, ou sous les arceaux de pieuses chapelles où la prière monte si facilement jusqu'au ciel, ne vous scandalisez pas. Il n'y avait de libre, dans tout Penticton, qu'une seule salle capable de contenir tant de monde, et cette salle, — horresco referens — était une loge, et une loge d'Odd fellows et d'Orangistes !

Ces choses-là, voyez-vous, n'arrivent qu'en Amérique, aux pauvres missionnaires. Ne vous indignez pas, chers lecteurs ; ce n'était pas pour longtemps que nous avions élu domicile en ce sinistre séjour, d'ailleurs purifié par une bonne bénédiction. Après tout, n'était-ce pas une réparation, une victoire, que de célébrer le Sacrifice saint de l'Église catholique entre ces murs, témoins des réunions de ses plus fanatiques ennemis ?

Pendant la semaine, la chapelle était installée dans une maison particulière louée par le Père. Mais l'esprit du mal, le diable, pour l'appeler par son nom, n'avait pas fini de susciter au Père des embûches de plus d'un genre. Ne voilà-t-il pas que le propriétaire de l'immeuble — un catholique, hélas ! dont la générosité pour ses convictions n'égalait pas la prévoyance pour ses intérêts — se sent pris tout à coup d'un grand amour pour les fondations de son immeuble, notre chapelle en semaine. Le voyant envahi par les fidèles, il tremble, il craint que ses fragiles fondations — de la maison — ne résistent pas au poids et à la charge de cette foule et il s'oppose net — en dépit d'un bail régulier — à ce que le second étage de sa chère maison soit transformé en chapelle.

Toujours la lutte entre les intérêts de Dieu et les autres. Mais c'est au Maître qu'appartiendra le dernier mot. Nos catholiques, à la vue de ces difficultés, sont transportés d'un zèle d'autant plus louable qu'il est agissant. Oui, à quelque chose malheur est bon. Le dimanche suivant, le premier après Pâques, une chapelle provisoire, de 12 mètres sur 6, a surgi presque par enchantement. On n'ira plus à la loge, ni dans la chère et fragile maison.

Elle est suffisamment prête pour qu'on puisse y célébrer la sainte messe et y conserver le Saint Sacrement; on y a dressé un joli petit autel et installé un bijou d'orgue. Et ce n'est pas tout. Ces braves gens veulent que le bon Dieu soit chez lui et d'une manière stable. On travaille donc avec activité à la chapelle définitive. Dans 4 ou 5 mois, elle sera construite, et, en dépit de la modicité de nos propres moyens, et des faibles ressources des paroissiens, notre église de Penticton ne sera pas la moins belle du diocèse. Missionnaire et fidèles n'auront de repos avant d'avoir achevé le Tabernacle du Dieu d'amour, celui qui a dit : Mes délices sont d'être au milieu des enfants des hommes.

L. J.-C. et M. I.

VICARIAT DE CEYLAN

I. — Congrès marial, jubilés, etc.

Nous sommes heureux de signaler ici, à la piété de nos lecteurs, les actes par lesquels Nosseigneurs les évêques de Ceylan, toujours fidèles Oblats de Marie Immaculée, ont voulu, au milieu de leurs nombreuses occupations, promouvoir et développer la dévotion de leurs prêtres et de leurs fidèles, envers la très sainte Vierge.

On trouvera ensuite quelques mots sur les jubilés de 25 ans de trois de nos vaillants missionnaires de Ceylan, les RR. PP Millot, Pahamunay et Owen. C'est une règle, pour les *Missions*, d'être sobres de détails sur ces événements heureux mais fréquents, grâce à Dieu. Elles ne se sont pas écartées de cette règle, et pour cause, au sujet des jubilés d'argent des RR. PP. Scharoch et Belle, assistants généraux, et à peine ont-elles eu à mentionner celui de Monseigneur le Supérieur Général lui-même. On ne s'éton-

nera donc pas de ne voir ici que la note caractéristique de ces fêtes, parce que l'énumération, même sommaire, des travaux de nos jubilaires, nous entraînerait trop loin.

Le courrier se termine par le récit d'une bénédiction, et par quelques notes sur la communion.

S. G. M^{gr} Coudert, archevêque de Colombo, a délégué le R. P. Méary, curé de la cathédrale de Colombo, pour le représenter à la réunion préliminaire tenue le 19 février dernier, au sujet du Congrès marial qui aura lieu à Trichinopoly les 27, 28 et 29 décembre 1914.

De son côté, M^{gr} Joulain a envoyé au clergé et aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale sur ce prochain Congrès.

Le diocèse de Jaffna se glorifie à juste titre de son ancienne et particulière dévotion envers l'auguste mère de Dieu. Nombreuses sont les églises élevées en son honneur, à commencer par la cathédrale de Jaffna dédiée à l'Immaculée Conception longtemps avant la définition du dogme... Le célèbre sanctuaire de Madu est pour le diocèse de Jaffna ce que Lourdes est pour la France et le monde catholique. Aux manifestations incessantes de la piété répondent des faveurs sans nombre de Notre-Dame du Rosaire qui, là aussi, parle fréquemment le langage des miracles. Aussi que de fois son autel n'est-il pas entouré par la foule des pèlerins accourus de toutes les parties de l'île de Ceylan et même du continent de l'Inde !... Tous les fidèles du diocèse de Jaffna, avides de se montrer reconnaissants envers leur céleste bienfaitrice, ne doivent rester indifférents à rien de ce qui touche à son honneur et à sa gloire. Ils doivent donc saisir toutes les occasions favorables pour le prouver, et comme le prochain Congrès de Trichinopoly en est une magnifique, ils ne sauraient la manquer.

L'objet de ce Congrès sera l'honneur dû à l'auguste Mère de Dieu, l'étude des moyens de le lui rendre en faisant connaître ses glorieuses prérogatives et en répandant son culte dans une vaste contrée (Inde, Birmanie, Ceylan) où tant de millions d'âmes ignorent encore le vrai Dieu. Tous les représentants de la hiérarchie de l'Inde et de la Birmanie, c'est-à-dire plus de 40 archevêques et évêques, y prendront part, ainsi que des centaines de prêtres et des milliers de fidèles. Puisse notre Mère Immaculée être de plus en plus connue et glorifiée ; et que par le moyen de ce Congrès, elle continue sa mission qui est de donner au monde son divin Fils, et de le faire régner dans toutes les âmes !

L'année 1913 se clôt à Colombo par le jubilé d'argent du R. P. Millot, missionnaire à Maggona. Il est assisté à l'autel par deux autres fils de la Lorraine, les Rév. Pères Conrard et Nicolas. Les RR. PP. Coquil, vicaire des missions de Ceylan, et Brault, vicaire général de Colombo, ainsi qu'une trentaine d'Oblats, sont là pour féliciter le jubilaire. De toutes les missions où a passé le R. P. Millot, arrivent des députations qui viennent témoigner que la sympathie la plus durable a récompensé en ce monde son zèle, son entrain et sa charité. Le R. P. Royer, lui aussi, né sur les rives d'un affluent de la Moselle, se fait l'interprète de tous, après le R. P. Vicaire, et célèbre l'ardent et dévoué missionnaire qu'a été depuis 25 ans le cher Père Millot.

Le 16 mars dernier, c'était le tour du R. P. J. Pahamunay de fêter son jubilé de 25 ans. Ce fut pour ses Supérieurs, ses frères en religion, comme pour ses amis, l'occasion attendue de lui offrir le témoignage de leurs meilleurs sentiments.

Dans son allocution, le R. P. Brault fait ressortir le fait

unique, croyons-nous, jusqu'à ce jour, que le jubilaire, religieux prêtre Oblat de Marie Immaculée, est un ancien petit moine bouddhiste qui, jusqu'à l'âge de 10 ans, a porté la robe jaune des bonzes.

Transplantée des déserts arides du paganisme dans le jardin de l'Église, cette petite plante a grandi merveilleusement, et combien d'âmes ont à se réjouir des fruits qu'elle n'a cessé de donner pendant ce dernier quart de siècle écoulé !

On devine le bonheur, l'émotion plus intenses en de tels jours, qu'éprouve le jubilaire qui ne sait comment exprimer sa reconnaissance. Tout ce qu'il est, il le doit à Dieu et, après Dieu, à la Congrégation. Sans ces Oblats de Marie Immaculée que la Providence a placés sur ses pas, il serait resté, comme son frère, moine bouddhiste, voué à l'existence affreuse du bonze. C'est par le ministère des Oblats que sont arrivées jusqu'à lui les trois plus grandes grâces qu'il soit possible de recevoir : le baptême, la profession religieuse et le sacerdoce. Au Père Duffo, il doit la grâce du saint baptême et de l'instruction préparatoire à ce grand acte de régénération. Aux RR. PP. Massiet, Méary, Jules Collin et Delpech, l'éducation et la formation cléricale du séminaire Saint-Martin. À M^{gr} Joulain, alors maître des novices, sa formation religieuse. Depuis, il travaille sous l'autorité de ses supérieurs ecclésiastiques et religieux, tous fiers de se dire comme lui fils, serviteurs et Oblats de la Très sainte et Immaculée Vierge Marie.

Détail touchant, quoique bien naturel. Le jubilaire, en ce beau jour de fête, ne peut oublier ceux qu'il a laissés assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort; il demande donc à tous les assistants de réciter un *Ave Maria* pour la conversion de son frère, le moine bouddhiste.

Le 18 février précédent, avait lieu à Kayts, mission des Iles près de Jaffna, le jubilé d'argent du R. P. William Owen, originaire du diocèse de Beverley (Irlande). Le

Révérénd Père Vicairé général et 14 de ses frères en religion étaient présents à la pieuse cérémonie. Le dimanche suivant, des députations des différentes missions où le R. P. Owen a passé, venaient lui offrir le témoignage de leur reconnaissance pour le zèle profond et le dévouement continuel qu'il a prodigués pendant ces 25 ans, et que sa modestie et sa charmante simplicité ont encore relevés aux yeux de Dieu sans pouvoir les cacher entièrement aux yeux des hommes.

Ad multos annos.

Le 15 avril a eu lieu, dans l'enclos appartenant aux Petites Sœurs des Pauvres, la bénédiction d'une salle d'infirmerie à l'usage des femmes. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque a répondu au désir de la Révérende Mère Supérieure et de toutes les Sœurs en présidant cette cérémonie qui consacrait, pour ainsi dire, la dernière pierre de l'édifice commencé il y a 25 ans. De fait, aujourd'hui, toutes les constructions nécessaires pour abriter 200 vieillards sont complètes, grâce au précieux concours apporté par les Pères du collège, les plus proches voisins des petites Sœurs Saint-Joseph, et surtout par le R. P. Conrard. Le R. P. Mac Donald, aumônier actuel de l'établissement, a remercié, au nom de la Supérieure et des Sœurs, Monseigneur l'Archevêque, les Pères Oblats qui, en si grand nombre, se sont dévoués pour cette belle œuvre, et tous les bienfaiteurs, parmi lesquels le vénéré M^{gr} Mayer occupe un rang fort honorable.

Le R. P. Guglielmi, missionnaire en charge de la mission de Wennappuwa et supérieur du district, donne des renseignements très consolants sur le bien incalculable produit par la communion fréquente dans l'âme des enfants et des jeunes gens. C'est une véritable transformation qui s'opère dans ces jeunes âmes, ou plutôt c'est une œuvre

magnifique de préservation telle qu'on n'aurait jamais pu l'espérer sans le décret vraiment providentiel porté par le Saint-Père. — Bon nombre d'enfants communient tous les jours; les autres trois ou quatre fois la semaine. Le total des communions atteindra cette année 80 ou 85 000 ! Cela représente un travail considérable; mais avec des missionnaires tels que le vénéré P. Chounavel et le R. P. Croctaine, on arrive à faire face à tout, en conduisant des multitudes d'âmes par la voie sûre et pleine d'amour qui leur a été largement ouverte.

O. M. I.

II. — Les œuvres de charité à Colombo.

Nous ne parlons pas ici des Œuvres de charité à la charge des Communautés religieuses, orphelinats, hôpitaux, écoles. La pratique de la charité et du dévouement envers le prochain est si naturelle aux âmes religieuses qu'elle fait partie intégrante de leur vie.

Il ne s'agit ici que des œuvres dues au concours de personnes du monde, des œuvres charitables catholiques fondées par nos Pères, dirigées par leurs soins sous la haute protection de Monseigneur l'Archevêque de Colombo.

Ce que nous relevons de Colombo, nos lecteurs l'étendront au diocèse de Jaffna, qui, eu égard à sa population, rivalise de zèle avec la métropole.

La 9^{me} réunion annuelle de la Conférence de St-Vincent de Paul, à la cathédrale de Colombo, a été présidée par le R. P. Lytton, directeur général des Œuvres charitables pour tout l'archidiocèse, ayant à ses côtés le R. P. Méary, directeur local et curé de la Cathédrale, et le R. P. Vogel,

directeur de la Conférence de Borella. Mr Sampayo, président d'office, a souhaité la bienvenue au Director General.

Grâce à l'initiative des membres actifs, le centenaire de Frédéric Ozanam a été célébré avec solennité, le 27 avril. Ce jour-là, messe spéciale à la cathédrale avec un sermon très instructif prêché par le P. Lanigan, sur la vie du fondateur de la Société de St-Vincent de Paul et sur la nécessité des œuvres de charité. Le soir, réunion de jeunes gens sous la présidence du R. P. Méary, durant laquelle il fut fait lecture d'un rapport sur le « problème de la jeunesse de notre ville » (Colombo).

Vote de remerciements à M. Calon, président général (démissionnaire) de la Société de St-Vincent de Paul à Paris pour l'intérêt qu'il a souvent témoigné à la conférence de Kotahena (cathédrale de Colombo), surtout en ce qui concerne les jeunes gens et pour les dons qu'il a bien voulu faire à ladite conférence, avec laquelle il s'est toujours tenu en correspondance. Cordiaux souhaits d'heureux avènement à son successeur, M. d'Hendicourt.

La lecture du rapport pour l'année 1^{er} octobre 1912 au 30 septembre 1913 montre : 1° Que le nombre des membres actifs est de 31, celui des membres correspondants de 18 et celui des membres honoraires 325;

2° Qu'il y a eu 35 conversions, 31 mariages régularisés et 2360 visites faites aux pauvres;

3° Que deux retraites du carême ont réuni l'une (Singhalaise) 400 hommes, l'autre (Tamoule) 500 hommes ;

4° Que l'école de nuit St-Antoine, entièrement à la charge et sous la direction de la Conférence, compte 51 élèves ;

5° Que l'assistance à la messe matinale du dimanche, spécialement obtenue pour les pauvres, est considérable et augmente toujours;

6° Que le nombre de familles régulièrement soutenues tous les mois s'élève à 150, et que la moyenne des secours

accordés à ces familles est de 280 fr. par mois, soit 3360 fr. pour l'année;

7° Que 40 enfants (en moyenne) ont été admis à un repas par jour;

8° Que les donations ont permis de distribuer des habits aux pauvres, à l'occasion de Noël, pour une somme de 3670 fr. ;

9° Qu'enfin les dépenses pour secours éventuels, tels que cas de maladie, manque d'emploi, dépenses de mariage de filles pauvres, de sépultures, de livres aux enfants d'école et autres dépenses scolaires ont atteint le chiffre d'environ 2000 fr. Soit un total général approximatif de 9000 fr. pour l'année.

Après la lecture du rapport, plusieurs discours ont été prononcés, entre autres par le R. P. Lytton, Director General.

De son côté la Conférence de Borella a distribué aux pauvres de ce quartier près de 3000 fr., tandis que la société des Dames de charité, dont la réunion générale des 4 branches a été présidée, le 15 déc., par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, a contribué pour 3270 fr. au soulagement des pauvres de la ville. La 1^{re} réunion générale avait été présidée par S. G. M^{gr}. Augustin Dontenwill, Supérieur Général.

O. M. I.

VICARIAT DE NATAL

**Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I, publiée par les
« Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ».**

(Suite.)

II. — Les devins.

Les communications et les révélations divines n'existant pas dans l'immense pays situé au sud du Zambèze, l'enfer avait beau jeu. Sur cette terre maudite Satan avait le champ libre. Partout, nous trouvons la contrefaçon de l'esprit prophétique : les divinités païennes ont leurs oracles. Le démon a toujours singé Dieu, et, dans son culte, il veut avoir ses prêtres et ses prêtresses à qui il communiquera sa science et son pouvoir.

Ces devins prétendent avoir la faculté de révéler les secrets, de prédire l'avenir, de conjurer le mal et de distribuer des faveurs. Il va sans dire que la plupart d'entre eux sont simplement des fourbes qui dupent les niais. Leurs cris sauvages, leurs danses macabres, les contorsions affreuses de leur visage et de leur corps, agissent puissamment sur l'imagination de nos sauvages simplistes, qui aiment le merveilleux.

Observateurs parfois très fins, ces devins étudient la physionomie de ceux qui les consultent et leur œil exercé sait lire dans les profondeurs de l'âme. En posant des questions adroites, ils obtiennent des renseignements qui leur permettent de deviner les secrets des cœurs. D'ailleurs, quand l'oracle a affaire à un malin ou à un homme redouté, s'il ne peut trouver une réponse amphibologique à la question qu'on lui pose, il a toujours la ressource de

déclarer qu'il ne peut pas répondre. En tout cas, il est hors de doute que certains de ces devins sont en rapport avec le démon et doués de pouvoirs extranaturels.

Étudions un peu ces devins et devineresses.

Ne l'est pas qui veut. Il faut y être appelé d'en haut. D'ailleurs, personne n'est forcé de suivre cette vocation extraordinaire. Quand on entend l'appel des dieux, on peut y résister, en prenant des fébrifuges. Le signe de la vocation est une maladie particulière caractérisée par des douleurs aux épaules et appelée « le mal de la divination ». Les élus sont, la plupart du temps, des hystériques.

Tout d'abord, le malade doit aller faire, chez un devin exercé, son apprentissage ou son noviciat, qui ne durera pas moins d'un an. Pendant cette époque d'initiation et de formation, le jeune aspirant subit des épreuves de jeûne si rigoureux et d'abstinence si sévère, que ses forces sont complètement anéanties.

Le futur charmeur de serpents apprendra son métier en se familiarisant avec ces reptiles, qu'il cherche et qu'il poursuit nuit et jour sur les montagnes, dans les forêts, sur le bord des rivières. La médecine de serpent étant indispensable aux devins, il faut que l'apprenti connaisse à fond son métier de chasseur. En outre, tous les jours il est l'objet de purifications sans nombre : il prend continuellement des émétiques et son corps est lavé avec des graisses et des eaux particulières. Il est, chaque jour, initié à des secrets de plus en plus cachés et n'obtient son diplôme de maître ès arts qu'après avoir donné des preuves suffisantes de son savoir-faire et de sa puissance dans l'occultisme.

Au jour solennel de sa réception dans le corps des devins et devineresses, il y a grande fête parmi les confrères des environs : le père du récipiendaire lui fait cadeau d'un collier de perles ou d'une chèvre.

La très nombreuse classe des devins n'a guère de costume particulier. Cependant, dans quelques tribus, les hommes portent des habits de femme, et une de ces sectes étranges s'habille de rouge, en affectant une grande propreté. Mais on reconnaît facilement les devins à leurs breloques et insignes caractéristiques, à leurs longs cheveux tressés et souillés de graisse, et aux peaux de chèvre qui tombent de leurs épaules comme des bretelles pour se croiser sur le dos et sur la poitrine. Un insecte suspendu à leur cou, en guise d'amulette, est un charme puissant qui, jeté à la rivière en temps de sécheresse, fera venir la pluie. Les baguettes divinatoires avec les fameux osselets et les coquillages de mer appartiennent aussi au nécessaire des devins.

Les devineresses donnent des séances et interrogent l'avenir. Quand l'« esprit » les possède, elles sont dans un paroxysme d'exaltation morale qui tient du délire, et se démènent comme des furies. Leur voix rauque imite le grognement du cochon, l'aboïement du chien, le hennissement du cheval, le sifflement du serpent. Leurs paroles sont souvent inarticulées ; mais on dit que certaines de ces pythonisses parlent des idiomes qui leur sont tout à fait inconnus et que leurs auditeurs savent comprendre. Quand l'esprit se retire, à la fin de la crise, elles ne se rappellent plus rien, pas même l'argent qu'elles avaient demandé pour leur consultation. C'est le démon qui s'exprime par leur bouche. Parfois aussi l'esprit lui-même se fait entendre par des sifflements dans une sorte de lointain qui simule l'autre monde. Ne serait-ce pas un effet de ventriloquie ?

Les devins sont les pourvoyeurs des dieux, s'ils ne sont leurs prêtres.

C'est sur leur demande ou sur leur ordre que l'on égorge la chèvre ou le bœuf : autrefois, ils allaient jusqu'à réclamer des sacrifices humains, et leurs dévots croyaient devoir satisfaire à ces caprices.

Cette industrie est très lucrative. Les consultations sont une source de revenus considérables. Nos devins, s'ils ne se font pas payer en argent comptant, se réservent le meilleur morceau de la victime qu'il faut immoler aux dieux. Tous ces sacrifices apaisent la faim et sont rémunérateurs. Les pauvres gens ne voient pas cette supercherie et les oracles continuent à garder une clientèle nombreuse.

Qu'il arrive un événement fâcheux et inexplicable, une épidémie, par exemple, il faut trouver la clef du mystère : est-ce aux dieux ou aux hommes que doit être imputée l'affaire ? Qui en sont les auteurs ? Allons consulter. Le chef de la maison envoie trois ou quatre personnes trouver un des *izaugomas* (devins) du district. S'il déclare que le sort a été jeté, non pas par les dieux, mais par un ennemi, on notifiera ce verdict au chef de la tribu qui déléguera un homme de confiance pour préparer une consultation publique et solennelle afin de découvrir l'auteur du méfait. C'est devant cette assemblée plénière qu'une pythonisse, convoquée pour la circonstance, désignera le malfaiteur. Tant pis, si elle se trompe. L'innocent aura à payer pour le coupable !

III. — Les sorciers.

Le sorcier est la bête noire des Zoulous. Ils le craignent comme nous craignons Satan lui-même. C'est l'esprit

malfaisant, l'ennemi du genre humain, le mauvais génie ; un bandit qui ne vit que pour assouvir sa vengeance. C'est le vampire qui se nourrit de sang humain, l'ouvrier des ténèbres et de la mort. On peut le voir chevaucher la nuit, sur une chèvre ou sur un singe, à la poursuite de ses mauvais desseins.

Il a à son service des esprits familiers, qui sont ses émissaires. Ce sont eux qui mettent le poison dans la nourriture et dans le breuvage, qui placent dans les kraals ou sur les sentiers le charme qui donne la mort.

Et quels sont les collaborateurs de cet être néfaste, le sorcier ? Ce sont des animaux comme les chats, les chouettes, certains oiseaux de proie, certains cerfs, des serpents, quelquefois des fées ou des morts qu'il ressuscite. Comment se les procure-t-il ? Il les achète ou se les attache par des pratiques d'occultisme.

Un mot sur chacun de ces esprits familiers.

La chouette, dans tous les pays, oiseau de mauvais augure, se prêtait naturellement à remplir près de l'*umtakati* (sorcier) le rôle de messenger sinistre. Ses visites nocturnes, ses cris lugubres produisent de mauvais songes, et les gens superstitieux s'imaginent qu'ils doivent en devenir malades. Tous les malheurs qui suivront son apparition lui seront également attribués.

Certains oiseaux de proie, réels ou imaginaires, visibles ou invisibles, font cortège à la chouette et sont également un fâcheux pronostic. Un vilain oiseau, l'*impundulu*, porte la mort là où on l'envoie.

Le chat ne pouvait manquer d'avoir un rôle dans cette noire ménagerie. Au dire des Cafres, l'*umtakati* garde dans un coin sombre de sa hutte un chat sauvage qu'il envoie sucer les vaches pour les rendre stériles. Ah ! les vilains chats noirs !

Mais les compagnons favoris de l'homme pervers devaient être les serpents. Il se les procure par la chasse. Il s'en va avec ses fioles de venin dans les bois, sur les collines, dans

le creux des vallées. Dès qu'il en découvre un, il décrit autour de lui, par une lustration de liquide magique, un cercle enchanté d'où le serpent ne pourra plus sortir. Désormais engourdi, paralysé, le reptile se laisse facilement prendre et déposer subrepticement près de la hutte de l'homme destiné à être sa victime. Il entre dans la maison, par une ouverture ou à travers la muraille, et, sans se tromper jamais, va droit à l'individu marqué, pour lui donner une blessure mortelle.

Un autre serpent s'obtient de la manière qui suit : le sorcier s'en va chez un docteur de renom et lui achète une drogue spéciale qui a la faculté de se changer en serpent. Le mystérieux *Umalambo* ainsi obtenu peut traverser les espaces, se rendre invisible à volonté et prendre les formes les plus diverses. Il sera tour à tour pierre, morceau de bois, maison, bœuf, jeune homme, jeune fille, etc. Sur l'ordre de son propriétaire, ce lutin peut nuire aux hommes et aux animaux, détruire les récoltes.

Les fées malfaisantes ne sont pas inconnues dans le pays. *L'utokolotshe* est la compagne des sorcières. Cette fée est une voleuse qui pille les jardins et dérobe clandestinement toutes sortes d'objets dans les huttes. En ses moments de mauvaise humeur et de colère, elle administre des gifles. Vous regardez avec étonnement et surprise d'où le soufflet est venu : c'est une main invisible qui vous a frappé. La méchante fait bien pis. Elle met du poison dans les aliments ; elle mange les enfants, etc.

Il serait bien étrange que, dans ce pays de l'idolâtrie et de la superstition, nous n'ayons pas de revenants.

L'umkovu est un défunt que le sorcier a ramené à la vie pour en faire sa créature. C'est, selon leur croyance, un petit homme avec des cheveux blancs, une figure noire, des jambes courtes, une langue fourchue.

Il est beaucoup question de lui dans les conversations du soir autour du foyer. Entend-on un bruit de feuilles sèches près des maisons ? c'est lui qui passe, et les mamans de dire : « Soyez sages, mes enfants, ou bien l'*umkovu* entrera. » Si, par hasard, il y a un malade dans la hutte, plus d'espoir de guérison : le passage du revenant annonce la mort prochaine.

L'*umkovu* apparaît quelquefois au crépuscule, avant l'aurore, quand les objets sont indistincts, mais surtout la nuit. Heureux celui qui l'aperçoit avant d'en être vu ! Si ses yeux rencontrent vos yeux, vous serez désormais muet, idiot ou infirme. Si vous vous approchez de lui par esprit de bravade, vous vous évanouirez et vous tomberez à la renverse sur le chemin. Si vous pressentez son voisinage, ne continuez pas votre route, n'essayez pas non plus de retourner sur vos pas ; prenez à droite ou à gauche.

Le sorcier n'est pas seulement magicien et nécromancien, il est encore alchimiste. Pour faire ses mélanges empoisonnés, il a dans son officine des os, des herbes, des poussières, du chaume des toits et des graines de toute espèce, des écorces et des sèves d'arbre ; des poils, des peaux et des membres d'animaux ; des yeux de crabe et de léopard, de la cervelle et du foie de crocodile ; des piquants d'abeilles ; des insectes, des mollusques, des grenouilles, des crapauds ; des immondices, de la salive et des membres humains ; de la graisse d'homme blanc et d'homme noir, de la cendre des tombes. Le sorcier semble avoir extrait de la nature tout ce qu'elle contient de poison et ramassé dans sa demeure tout ce qui peut le faire craindre.

L'*umtakati* est un sorcier avant tout. Il jette des sorts au moyen de procédés divers. Il lui suffit parfois de

souhaiter du mal à son ennemi ou de prononcer contre lui certaines paroles magiques pour que le sort aille le frapper.

Mais, la plupart du temps, il opère par des signes extérieurs, ridicules et puérils. Il désignera, par son doigt imprégné de salive, la personne ou le kraal à qui il veut nuire; il tournera vers ses ennemis les tisons de son foyer; il enduira avec un onguent de sa composition un bâton, une pièce d'argent, un animal domestique, et celui qui touchera ce charme en éprouvera les terribles effets. Pour conduire le tonnerre, il mélange la graisse et les plumes d'un certain oiseau avec des herbes foulées par les pieds de son ennemi, et il brûle le tout. La fumée de ce feu magique, en s'élevant vers le ciel, produira le tonnerre, et la foudre suivra la piste de la personne marquée jusqu'à ce qu'elle l'ait atteinte.

Le Cafre, lui aussi, s'est trouvé devant le problème du mal et il s'est demandé d'où viennent tous les malheurs qui fondent sur lui. La mort vient de Dieu : il le sait par l'enseignement de la tradition ; mais sa raison n'ayant pu expliquer la cause des maladies, de la famine et des guerres, il a faussement conclu que toutes les souffrances et misères, apanage de la pauvre nature humaine, sont des maléfices jetés par des hommes méchants. Cette croyance erronée alimente dans le cœur de nos païens la haine du prochain et les désirs de vengeance. Par nature, l'infidèle, le sauvage, ne sait pas pardonner à ses ennemis, et, persuadé que tout mal vient de son semblable, il passait son temps, soit chez le devin qui prétend découvrir des ennemis cachés, soit chez le sorcier complaisant qui a des poisons pour le venger.

Cela explique l'état de crainte et de terreur où nos indigènes vivaient avant l'arrivée de blancs. Cela explique aussi les inimitiés, les querelles, les rivalités meurtrières, les guerres fréquentes et continuelles dans les familles et dans les tribus.

Quand les Européens apparurent pour la première fois sur ces rivages, ce qui frappa surtout les nègres, ce ne fut pas la blancheur de leur peau, ce fut la bonté de leur cœur et leur esprit de charité. C'étaient des chrétiens. Nos sauvages appelèrent ces nouveaux venus, dont les mœurs contrastaient d'une façon si remarquable avec les leurs, les *abelungu*, c'est-à-dire les bons. Ils disent toujours que les blancs leur ont appris une loi nouvelle qu'eux ne connaissaient pas, qu'eux n'avaient jamais su pratiquer, la loi de l'amour, la charité fraternelle, l'esprit de l'Évangile. *Novum mandatum do vobis ut diligatis invicem.*

J. L. LE TEXIER, O. M. I.

VICARIAT DU BASUTOLAND

**Extrait d'une lettre du R. P. Pennerath
à Monseigneur le Supérieur général.**

En attendant la publication de la notice du R. P. Gérard, nos lecteurs s'intéresseront aux lignes suivantes écrites le surlendemain de la mort de l'apôtre du Sud de l'Afrique.

Roma, Basutoland, 1^{er} juin 1914.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Notre bon et vénéré Père Gérard est mort.

Il nous a quittés le vendredi 29 mai, à 9 heures $\frac{1}{4}$ du soir. Sa mort fut calme comme sa vie a été douce et sainte.

Nous avons perdu la règle vivante de la vie religieuse telle que notre vénéré Fondateur la désirait, mais au ciel il y a, je l'espère, un saint de plus.

Ses funérailles ont eu lieu aujourd'hui. Ce fut un triomphe ! Jamais je n'avais vu un pareil spectacle à la mort d'un homme. Le premier chef, Nathamad Griffith, était venu avec sa famille. Maama, chef du district, ne pouvait pas et ne voulait pas manquer. Les personnes, chrétiens et païens, venues à l'enterrement, se comptaient par milliers. Tous, en effet, l'aimaient, ce bon P. Gérard, et le vénèrent comme un saint. C'est bien lui l'apôtre du Basutoland, le saint de ce pays noir.

Que le bon Dieu en soit glorifié !

J.-P. PENNERATH, O. M. I.

VICARIAT DE LA CIMBÉBASIE

Les missions de l'Okawango,

par le R. P. Joseph GOTTHARDT.

Lettre à Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur général.

Mission de la Sainte-Famille, Andara (Okawango),
le 6 mars 1914.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Permettez-moi, Monseigneur et bien-aimé Père, de vous donner quelques nouvelles sur notre jeune mission de l'Okawango.

Il y a maintenant quatre ans que le R. P. Préfet me donna l'ordre de faire une dernière tentative afin de fonder une mission sur les rives de l'Okawango. Ce n'était pas sans quelque appréhension que j'entreprenais cette tâche. Tant d'efforts n'avaient abouti à rien ; les peines et les déceptions, la mort même n'avaient pas épargné ceux qui avaient entrepris auparavant cette même œuvre. Les croix

des tombes des nôtres jalonnaient le chemin que nous allions prendre. De plus, beaucoup de préjugés se faisaient entendre, des récits exagérés circulaient sur la férocité des peuplades de l'Okawango, le climat était dépeint comme vraiment désastreux.

Cependant, la sainte obéissance et la pensée qu'il s'agissait de gagner à Dieu de huit à dix mille âmes nous donnèrent du courage et nous firent écarter toutes les considérations de l'humaine sagesse. Plusieurs Pères et Frères étaient prêts à partager avec moi les dangers et les souffrances de l'entreprise. On choisit parmi eux le R. P. Bierfert, et les Frères convers Rau, Russ et Heckmann. Pour le dire tout de suite, leur dévouement et leur savoir-faire ont été au-dessus de tout éloge.

Nous partîmes de Grootfontein le 21 avril 1910 et arrivâmes auprès du village du chef Niangana, à la veille de la sainte Trinité. La réception qu'il nous fit dépassait toutes nos prévisions. Ce chef ne savait nous remercier assez d'être venus évangéliser sa tribu. Il nous céda gratis le terrain nécessaire pour les constructions, jardins et terres labourables, et nous aida, du reste, de toute manière. Jusqu'à ce jour, Niangana, qui d'ailleurs ne jouissait pas du meilleur renom, n'a pas cessé d'être le plus loyal et le plus fidèle appui de ses missionnaires.

La station à fonder fut dédiée au Sacré-Cœur, et, sous les auspices d'un aussi puissant protecteur, nous nous mîmes avec confiance au travail. Les travaux matériels allaient bon train, de sorte qu'à l'arrivée des grandes pluies, notre maison fut achevée jusqu'aux portes et aux fenêtres. La période qui suivit fut pleine de souffrances et d'angoisses. La fièvre s'installa chez nous pour ne plus nous quitter pendant plusieurs mois. Cependant, nous n'eûmes pas de mort à déplorer.

Au mois de mars, je partis pour Windhuk, afin de demander conseil au R. P. Préfet sur plusieurs questions importantes. A peine arrivé, je tombai malade de la fièvre

hémogloburique. Pendant plusieurs semaines, je restai en grand danger. Mais enfin, la fièvre baissa et je fus vite rétabli complètement. Le 21 août, j'étais de retour dans la mission du Sacré-Cœur.

L'année suivante (1912) vit s'élever une petite église et une maisonnette pour des Sœurs que nous attendions pour l'année 1913. Malheureusement les négociations avec les Franciscaines de Nonnenwerth n'aboutirent pas au résultat désiré.

Quant au travail de mission proprement dit, il fallait songer tout d'abord à apprendre la langue, tâche assez difficile, dépourvus que nous étions de tout moyen auxiliaire, soit grammairale, soit vocabulaire. Entre temps nous visitions les malades et leur donnions quelques remèdes et nous eûmes la consolation d'en baptiser plusieurs en danger de mort. C'étaient les prémices de ce champ jusqu'alors infructueux, et ces âmes qui montaient auprès du trône de Dieu allaient désormais nous aider par leurs prières à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur. Tous les jours, nous faisons l'école aux enfants, et le dimanche les gens assistaient en assez grand nombre à la sainte messe après laquelle nous ne manquions jamais à donner une petite instruction. Il y en avait qui montraient beaucoup d'intérêt pour les vérités de notre sainte religion. Il faut dire que le fils aîné de Niangana nous rendait des précieux services. Il était d'un zèle infatigable pour amener les enfants à l'école, pour exhorter et instruire les adultes, pour nous aider nous-mêmes à apprendre la langue, en un mot, il était comme l'âme de la mission. Vu son influence et ses bonnes dispositions, nous songions à en faire un catéchiste, quand, malheureusement, le bon Dieu nous l'enleva au mois de février 1912. Le chef Niangana fut consterné. Il avait perdu « la lumière de ses yeux, l'appui de sa vieillesse ». Tous les gens étaient désolés parce que Mbambo, c'était son nom, jouissait de leur affection, et qu'ils avaient en lui une grande confiance pour l'avenir.

Nous-mêmes, nous ne pouvions retenir nos larmes, quand, sur son lit de mort, nous lui administrions le sacrement de baptême et que le malade récitait avec une piété édifiante le *Salve Regina*. Grâce à Dieu, cette mort inopinée n'eut pas de conséquences funestes pour la mission, comme nous l'avions craint à cause de la superstition du peuple, et nous pûmes continuer notre travail.

Cette même année, le R. P. Bierfert dut aller à Swakopmund pour se refaire d'un rhumatisme opiniâtre qu'il avait gagné, par suite de son zèle à faire l'école dans une hutte mal abritée contre le vent et les pluies. Le R. P. Wüst vint le remplacer. Peu à peu nous traduisions les prières les plus nécessaires : le *Pater*, l'*Ave*, le chapelet, l'Angélus, le *Salve Regina*, le *Sub tuum*, et bon nombre de cantiques. Puis au cours de l'année 1912-13 suivit la traduction d'un petit catéchisme et d'un vocabulaire. Au mois de juin de 1912 nous inscrivions les premiers catéchumènes, auxquels on donnait dès lors une instruction particulière trois fois par semaine. Au mois de janvier de cette année 1914, neuf d'entre eux étaient admis au baptême, et plusieurs autres au catéchuménat. Ainsi, grâce aux bénédictions du Sacré-Cœur de Jésus, grâce aussi certainement aux prières de ceux qui sont tombés victimes les années précédentes au service de la mission de l'Okawango, les premières fleurs du christianisme commencent à éclore dans ce pays, et nous avons l'espoir qu'avec l'aide de Dieu la Congrégation possédera ici un jour quelques florissantes stations.

Au mois d'avril 1913, je partis avec le frère Heckmann, notre maçon, pour Andara, où le R. P. Lauer et un ouvrier de la mission, M. Kunz, dorment leur dernier sommeil.

Nous avons dû quitter ce poste en 1909, en de tristes circonstances. Libébé, le chef d'Andara, qui avait tracassé le R. P. Lauer de toute manière et qui s'était montré directement hostile aux missionnaires, semblait se repentir de sa conduite d'autrefois. À plusieurs reprises, il nous avait fait demander de venir de nouveau nous fixer chez lui. De

même, il nous restituait, sur ce qu'il nous avait pris, deux vaches et deux fusils qu'il possédait encore.

Au mois de novembre de 1912, j'allai donc lui faire une visite pour m'assurer de ses dispositions. Je lui promis qu'une station serait fondée à Andara après la saison des pluies qui allait commencer. Donc, après Pâques 1913, je partis avec le frère Heckmann. Libébé nous avait envoyé ses plus grands canots et le voyage de 100 km environ fut fait en deux jours. L'accueil fut bienveillant cette fois. Libébé, qui jouit du prestige de pouvoir faire la pluie, nous assura que ses gens lui avaient demandé ces derniers jours de la pluie, mais qu'il n'avait pas répondu à leurs demandes, parce que moi j'étais en chemin vers lui et que mon bagage eût été gâté. Au mois de juin, les frères Rau et Russ nous rejoignirent. Le R. P. Bierfert qui revenait vers ce temps de Swakopmund prit la direction de la mission du Sacré-Cœur, ayant avec lui le P. Wust et le frère Anhut qui nous était arrivé l'année précédente.

Notre état de santé avait été excellent l'année 1912-13. Mais le frère Heckmann ressentit de nouveau plusieurs violentes attaques de fièvre. Pendant trois mois il souffrit continuellement et ses forces diminuèrent visiblement. Je l'envoyai donc vers la fin de juillet à Swakopmund pour se rétablir, ce qui fut pour les deux frères restés à Andara un surcroît de travail. Grâce cependant à leur dévouement et à leur savoir-faire, nous pûmes achever notre maison avant les grandes pluies. Dès le premier février nous avions la consolation d'avoir le divin Hôte du Tabernacle au milieu de nous. La mission est dédiée à la sainte Famille.

Malgré un travail écrasant, l'état de santé de nos bons frères convers était excellent, lorsqu'à notre grande consternation, le bon frère Rau tomba malade de la fièvre hémoglobinurique au commencement de février. Au moment où j'écris ces lignes, le danger semble avoir disparu et le malade va mieux. Espérons qu'il sera bientôt complètement rétabli.

Devrai-je ajouter, mon bien-aimé Père, quelques mots sur notre vie de communauté pendant ces années de fondations ? Si tous les points de notre sainte règle ne pouvaient pas être toujours observés, je crois cependant pouvoir dire en toute sincérité que la bonne volonté ne nous a manqué jamais. Tant à la station du Sacré-Cœur qu'à celle-ci, nous dûmes camper pendant plusieurs mois en plein air. Nous faisons nos exercices de piété dans une petite tente qui nous servait de chapelle. Notre réfectoire s'étendait à l'ombre d'un arbre, de même notre dortoir. La récréation du soir nous trouvait assemblés ordinairement autour d'un grand feu, — car les soirées sont fraîches — et alors des chants religieux ou d'autres mélodies joyeuses réveillaient souvent les échos des forêts environnantes et nous faisaient oublier les fatigues du jour. Plusieurs fois, notre repos de nuit fut troublé par des lions qui convoitaient nos bestiaux; deux ou trois fois même des léopards et des hyènes pénétrèrent dans notre kraal et tuèrent quelques chèvres et quelques moutons. Mais, grâce à Dieu, nous n'eûmes pas à déplorer de plus sérieux dommages. En un mot, nous sommes vraiment restés au milieu de toutes nos difficultés « *cor unum et anima una* », et je ne crois pas me tromper en attribuant cette parfaite union des cœurs aux bénédictions dont le Sacré-Cœur n'a cessé de nous combler tout ce temps.

Comme la distance de Grootfontein est trop grande et le chemin à parcourir des plus difficiles, nous dûmes, dès le commencement, songer à trouver une partie de nos provisions dans le pays même. La chasse nous fournit ordinairement assez de viande, le fleuve, de temps en temps, du

poisson, notre jardin des légumes et nos champs de labour les provisions pour les travailleurs indigènes et en partie pour nous-mêmes. Pour nous pourvoir du reste, notre voiture à bœufs se met en chemin pour Grootfontein une fois par an. Comme nous trouvons presque tous les matériaux : bois, pierre, chaux, sur place et que tous les travaux de maçonnerie et de menuiserie sont exécutés par nos bons frères convers, et que d'autre part les aides indigènes ne coûtent pas très cher, l'entretien de cette mission de l'Okavango ne pèsera pas trop sur la caisse du R. P. Préfet. En outre les dépenses pourront encore être réduites, je l'espère, du moins, quand, les constructions une fois achevées, nous aurons plus de loisir pour cultiver notre jardin et nos champs.

Je vais conclure, Monseigneur et bien-aimé Père, cette lettre déjà trop longue en recommandant cette mission à vos pieuses prières et en vous demandant votre bénédiction paternelle pour tous vos enfants de la mission de l'Okavango.

Veillez agréer, Monseigneur et bien-aimé Père, l'hommage, etc.

P. Jos. GOTTHARDT, O. M. I., *Directeur*.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Europe.

« Ce n'est pas sortir du cadre très réservé dont nos « Missions » se sont fait une loi que de mentionner la guerre épouvantable qui ensanglante l'Europe. Cette guerre a déjà causé trop de ruines dans nos œuvres; elle a enlevé à leur ministère de paix un trop grand nombre des nôtres, — les uns morts sur le champ de bataille et les autres dont on est sans nouvelles, hélas ! — elle fera sentir ses conséquences trop cruellement et trop longuement, pour qu'un seul Oblat de Marie Immaculée reste insensible à tant de maux. La Famille tout entière fera monter ses plus ardentes supplications vers Dieu pour qu'enfin « son règne arrive » sur le monde, règne de justice et de charité; la paix et le salut aux hommes de bonne volonté pour idéal et la plus grande gloire de Dieu pour fin.

Parmi les événements qui se sont pressés dans le cours de ces derniers mois, nous signalons aussi avec douleur la mort de Notre Saint-Père le Pape Pie X, qui s'est endormi pieusement dans le Seigneur le 20 août 1914.

Nos Missions diront, quand il plaira à Dieu, ce que la Congrégation doit à ce grand et saint Pontife. Si tous les catholiques du monde ont traduit par de ferventes prières leur affectueuse vénération pour le Saint-Père, les nôtres se sont fait un devoir d'exhorter les fidèles à la prière, et de joindre à la leur le souvenir de leur reconnaissance.

Monseigneur le Supérieur général, en ces jours à Bordeaux, a assisté, à la cathédrale de cette ville, au service

solennel célébré à la mémoire du Pape défunt, par S. E. le cardinal Andrieu, et a donné l'absoute. Il a tenu également à présider le service célébré dans la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph, au nom de la Congrégation de la Sainte Famille.

Onze jours après la mort de Pie X, le sacré Collège était réuni en Conclave, et le 3 septembre le Saint-Esprit donnait à l'Église du Christ un Chef en la personne du cardinal della Chiesa, archevêque de Bologne, qui prit le nom de Benoît XV. À cette heureuse nouvelle, de tous les cœurs fidèles s'est élevée cette prière pour Notre Saint-Père le Pape : *Oremus pro Pontifice nostro Benedicto : Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in animam inimicorum ejus.*

Nous n'avons rien dit de la saint Augustin, fête de notre bien-aimé Père et Supérieur général. Non, certes, que tous ses enfants n'aient pas, autant et plus que d'habitude, adressé à Dieu pour lui des prières ardentes et des vœux empressés; mais, en raison des événements, Monseigneur ne voulut pas entendre parler de fête, pendant qu'une guerre horrible met à feu et à sang le monde et que ses enfants eux-mêmes en sont victimes.

Monseigneur, que la déclaration de guerre avait surpris à Bordeaux, partit pour Rome le 25 août, après-midi, en même temps que le cardinal Andrieu qui se rendait au Conclave, y arriva le 28, jour de la saint Augustin, à 10 h. du matin, et eut la consolation de célébrer la sainte messe, à l'intention de toute la Famille dont il est le Père.

Au Congrès eucharistique international qui s'est tenu, du 22 au 26 juillet 1914, à Lourdes, ville de l'Immaculée, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée était représentée par Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur général, spécialement invité par Monseigneur de Tarbes et de Lourdes.

M^{gr} Cénez, vicaire apostolique du Basutoland, également invité par M^{gr} Schoepfer, représentait plus spécialement nos missions d'Afrique. Nous savons que plusieurs de nos Pères ont eu la consolation d'assister à ce Congrès, qui fut un triomphe pour le Dieu de l'Eucharistie et pour la Vierge Immaculée ; nous n'en publions pas la liste que nous n'avons pas complète. Disons seulement que le Rév. Père J.-B. Lemius, membre du Comité permanent, a présenté un rapport remarqué sur « l'Eucharistie et les œuvres sociales », et que le R. P. Delouche a eu l'honneur d'être le secrétaire de Son Émin. le cardinal di Belmonte, légat de Sa Sainteté Pie X.

Une des conséquences inévitables des événements actuels a été la remise du Chapitre général à une date ultérieure.

Et, *si parva licet componere magnis*, la publication des *Missions*, pendant la durée des hostilités, ne pourra se faire régulièrement. Sera-t-elle suspendue, se fera-t-elle rare ? nous ne saurions le dire. Ce numéro, terminé loin du centre de la Famille, s'en ressent déjà. L'envoi par la poste n'est pas accepté pour certaines provinces; l'envoi par colis postaux (Ceylan, etc.) n'est pas possible. Les exemplaires non expédiés seront gardés jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous rendre la paix.

Le présent numéro de nos « Missions » ne contient pas de notices nécrologiques. Quelques-unes ont été adressées et paraîtront dans le prochain numéro. Mais nous n'en recevons aucune d'un trop grand nombre de provinces et de vicariats. Monseigneur le Supérieur général tient cependant à ce que la publication de ces courtes notices ne soit plus interrompue. Il espère que les Rév. Pères Provinciaux voudront bien prendre, sans retard, les mesures nécessaires pour faire rendre à nos chers missionnaires ce tribut de reconnaissance et de piété familiales.

Amérique.

C'est une habitude désormais bien établie qu'ont prise les ouvriers de la paroisse St-Sauveur à Québec de faire, après la fermeture des ateliers, une heure d'adoration devant le Saint Sacrement le 1^{er} vendredi de chaque mois. Nous n'y reviendrions pas, si le 1^{er} vendredi du mois de mai n'avait été marqué par quelque chose d'extraordinaire. L'heure d'adoration terminée, tous les ouvriers se rendirent en masse à l'archevêché, pour offrir à M^{gr} Begin, leur archevêque vénéré et aimé, l'hommage de leur joie de son élévation au Cardinalat. Cette démonstration toute spontanée fut vraiment magnifique.

Le dimanche 24 mai dernier, le R. P. Henri-Laurent Gervais, O. M. I., a célébré dans sa mission de Maniwaki le 25^e anniversaire de son ordination sacerdotale.

M^{gr} Brunet, évêque de Mont-Laurier, le R. P. G. Charlebois, provincial, 6 Pères Oblats et quelques membres du clergé séculier étaient présents.

En assistant à cette fête, fort bien réussie, le Chef du diocèse et les confrères du jubilaire avaient voulu lui don-

ner un témoignage de leur affectueuse admiration pour les travaux apostoliques qui ont marqué et si bien rempli ces 25 premières années de vie sacerdotale.

Toute la population catholique, sans distinction de langue, était unie dans les mêmes sentiments d'affection et de reconnaissance envers le zélé curé missionnaire, qui s'est dévoué sans compter à leurs intérêts spirituels et n'a rien négligé de ce qui peut contribuer à un sage progrès matériel.

Le 14 juin, c'était le tour du R. P. Portelance de célébrer le même anniversaire. Nous ne saurions donner aucun détail, mais à lui, comme à tous les autres jubilaires, nous offrons nos vœux pour les noces d'or, de diamant, etc. *Ad multos annos*, dans la vie apostolique et religieuse.

Le Canada a perdu, le 3 juin dernier, un grand apôtre qui, pendant 65 ans, avec un dévouement auquel la mort seule a pu mettre un terme, s'est consacré au salut des âmes, surtout les plus abandonnées. Cet apôtre est le R. P. Arnaud Charles-André, décédé à la mission sauvage du lac Saint-Jean de Québec, à l'âge de 88 ans.

Du 10 au 24 mai, une mission, qui a été un succès complet, a été prêchée par les RR. PP. Reynolds et Wood, dans l'église de St-Colomban à Buffalo (N.-Y.) Un des résultats consolants et caractéristiques de cette mission, a été l'enrôlement d'un grand nombre d'hommes dans la confrérie du St Nom de Jésus.

Non moins consolante a été la retraite prêchée dans l'église du Sacré-Cœur à Hannover (Mass.) par le R. P. Flynn

de Lowell. Les hommes, les femmes et les enfants ont eu leurs instructions distinctes. Tous ont assisté régulièrement aux exercices de la retraite. Les enfants ont couronné la leur par une très nombreuse communion. Bon nombre d'hommes et de femmes ont été reçus dans différentes Confréries.

Du 18 au 21 juin Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de St-Boniface a visité Winnipegosis et Camperville. C'est le « Marie-Adélarde », superbe bateau à gazoline dont le Frère Eugène Gauthier, O. M. I., a été le constructeur et l'ingénieur, qui eut l'honneur de transporter jusqu'à Camperville le vénéré Pasteur du diocèse, accompagné dans cette visite par le R. P. Cahill, provincial, et le R. P. Magnan, supérieur du Juniorat.

À Winnipegosis, Sa Grandeur a confirmé 35 enfants préparés par le R. P. Chaumont. L'arrivée à Camperville eut lieu à 8 heures du soir, et l'entrée solennelle deux heures plus tard. À ce moment (10 heures), M^{gr} Langevin pouvait encore lire, sans lunettes, les dernières prières et oraisons du cérémonial. Le dimanche, 21 juin, après la grand'messe chantée par le R. P. Cahill, Monseigneur l'Archevêque administra la confirmation aux enfants et aux adultes de la mission.

Sa Grandeur M^{gr} Legal, archevêque d'Edmonton, avait chargé le R. P. J. Lemius, notre Procureur général, de demander en son nom, au dernier Consistoire, le pallium, insigne de la dignité archiépiscopale.

La division de la paroisse Saint-Joachim, à Edmonton (Alta), est définitivement décidée. Un comité a été chargé

de travailler sans retard à la construction d'une nouvelle église, à proximité de l'ancienne. Elle sera dédiée à saint Joseph et servira exclusivement aux fidèles de langue anglaise, tandis que Saint-Joachim forme le centre de la deuxième paroisse de langue française dans la métropole de l'Alberta.

Sur l'initiative du R. P. Jan, Vancouver sera doté d'un refuge pour les jeunes filles catholiques pauvres. Il a suscité quelques dons généreux, et à la suite de l'appel éloquent qu'il a lancé dans la presse, il espère pouvoir entreprendre bientôt la construction de la maison qui abritera cette œuvre éminemment utile.

Le lac Castor va-t-il connaître la célébrité ? On prétend y avoir découvert une mine d'or à 90 milles de la ville naissante du Pas. Une compagnie se serait formée à Prince-Albert pour en faire l'exploitation ; des chantiers s'élèveraient comme par enchantement; une centaine de personnes n'auraient pas attendu la fin de l'hiver pour venir s'y fixer. Si le fait est exact, il faudrait s'attendre à une invasion de ce nouveau Klondike, et M^{gr} Charlebois verrait s'accroître, du moins momentanément, le nombre des âmes confiées à sa sollicitude.

Dans une lettre au R. P. Gladu, le R. P. Bonnard lui annonce qu'il va résider de nouveau à Norway-House (Keewatin) où il a fondé la mission catholique, après avoir fondé celle de Cross-Lake. Ce sont les deux dernières missions fondées par ce vétéran missionnaire qui, pendant quarante ans, a travaillé à la conversion des sauvages de la Baie d'Hudson sur le Churchill et sur le Nelson, parmi les Cris des rochers comme parmi les Cris des marais.

Les deux courageux apôtres des Esquimaux de la Baie d'Hudson, les RR. PP. Turquetil et Leblanc, ont envoyé à Monseigneur le Supérieur général une lettre datée du 1^{er} février dernier. Les *Missions* se feront un plaisir de la publier, car elle intéressera leurs lecteurs.

Deux lettres de M^{gr} Joussard aux « Missions catholiques », l'une du 29 mai et l'autre du 24 juillet, ont rendu compte de l'incendie qui, le 16 mars dernier, a totalement détruit l'école des Sœurs de la Providence, au Fort Vermillon. Cette perte de 80 000 fr. est un vrai désastre pour la pauvre mission.

Asie.

Le premier vendredi du mois est devenu un jour cher à la piété des chrétiens des diocèses de Colombo et de Jaffna. Ainsi à Mullaitivu les communions ce jour-là sont de plus en plus nombreuses. Une des heureuses conséquences de ce progrès de la piété est d'amener les fidèles à assister plus régulièrement aux offices du dimanche et à fréquenter les sacrements. Le mois de mai, consacré à honorer la très sainte Vierge, est également bien célébré.

Un triduum préparatoire à la fête du Très Saint Sacrement, avec sermon et bénédiction tous les jours, a eu lieu à la cathédrale de Jaffna et dans les principales églises du diocèse. À Colombo et dans les nombreuses missions de l'archidiocèse, les processions de la Fête-Dieu se sont déroulées, comme de coutume, avec une imposante solen-

nité. À Maravola, le chiffre des communions a atteint 5000 par mois : il y a donc dans cette grande église une moyenne de 160 communions par jour.

Durant les fêtes de Madu, 13 000 communions ont été distribuées. Le catéchuménat a atteint le chiffre de 100 ; 65 adultes et 20 enfants ont reçu le baptême. Comme à Notre-Dame du Rosaire (Madu), les fêtes de Sainte-Anne, à Talavila, ont été célébrées avec la plus grande solennité. La présence de Monseigneur l'archevêque et de seize missionnaires, chargés des confessions, donne une idée du travail énorme accompli pendant la neuvaine et à l'occasion de la fête de sainte Anne. On sait que le célèbre sanctuaire est visité chaque année par 50 à 60 000 pèlerins, accourus des différentes parties de l'archidiocèse et de l'île, et même de la côte méridionale du continent de l'Inde.

Sur l'invitation du R. P. Milliner, missionnaire en charge de l'église Sainte-Marie de Négombo, le R. P. Le Goc, professeur au collège Saint-Joseph, a donné une partie des conférences qu'il avait faites à Colombo sur Notre-Dame de Lourdes. Comme à Colombo, il a réussi à intéresser à Négombo son très nombreux auditoire. Ainsi alimentée, la dévotion à Notre-Dame de Lourdes va toujours en progressant dans l'archidiocèse qui, parmi ses nombreuses églises ou chapelles, en compte déjà plusieurs dédiées à Notre-Dame de Lourdes. La plus ancienne, élevée dans les environs de Colombo, non loin de la rivière Kelany, remonte à 1882.

Le dimanche 19 juin, a eu lieu, à la cathédrale de Jaffna, l'ordination sacerdotale des frères scolastiques Kistner

Étienne et Simon Alphonse. De son côté, Monseigneur l'archevêque de Colombo a ordonné quatre diacres dans la chapelle du Sacré-Cœur de Borella, le dimanche 5 juillet.

S. G. M^{gr} Joulain a inauguré solennellement et béni une nouvelle salle de réunion pour la société des jeunes gens de la paroisse Saint-Jean de Jaffna. Une place d'honneur était réservée aux membres actifs de la société de Saint-Vincent, dont on ne peut trop apprécier les services, soit pour l'érection de la nouvelle salle, soit pour toutes les bonnes œuvres de Jaffna.

Après avoir dirigé avec beaucoup d'activité et de zèle, pendant sept ans, la mission d'Illawalai, le R. P. Guitot a dû la quitter pour aller prendre, à Jaffna, la charge de Supérieur et de Vicaire général, double charge que lui a imposée l'obéissance. Ses nombreux chrétiens lui ont montré par des signes non équivoques combien ils lui étaient attachés et combien ils appréciaient son dévouement pour eux.

En 1883, date de l'arrivée de nos Pères à Colombo, la direction spirituelle de la léproserie de Hendela leur fut confiée. Ils firent appel à l'héroïque dévouement des Sœurs infirmières, dont la venue inaugura une ère de bonheur pour les malades. Le R. P. Tarmenude, qui gagna bientôt les sympathies du docteur en chef de l'hôpital, fit alors construire la chapelle dédiée à saint François Xavier, où les pauvres lépreux aiment tant à se réunir.

Afrique.

Nous avons le plaisir d'annoncer — sans toutefois pouvoir préciser la date, juillet, août 1914 — la nomination, par le Saint-Siège, du R. P. Charles Cox, O. M. I., comme Vicaire apostolique du Transvaal. Cette nomination, qui répond aux instances exprimées par tous les Pères du Vicariat apostolique, sera accueillie avec joie dans toute la famille religieuse, dont le nouveau prélat s'honore d'être le fils.

Des résultats extrêmement consolants, à tous points de vue, qui ont marqué le court séjour au Transvaal du Révérend Père administrateur, — pour ne pas parler de ceux d'Australie — on ne saurait trop espérer d'un épiscopat que nos prières demanderont à Dieu et à Marie Immaculée de rendre long, heureux et prospère.

Pour faire suite à l'intéressante lettre du R. P. C. Cox, alors administrateur apostolique du Transvaal, publiée dans les *Missions* du mois de juin dernier, voici quelques chiffres concernant le Vicariat.

Clergé : 21 Pères Oblats de Marie Immaculée, 3 Pères Rédemptoristes, 2 aumôniers militaires, 5 prêtres séculiers, et enfin 1 prêtre du rite maronite.

Églises : 18 avec prêtres résidants ; 15 desservies chaque semaine ou chaque mois, plusieurs autres visitées aussi souvent que possible.

Couvents : Le vicariat compte 18 couvents, et un en construction à la mission cafre de Vleeschfontein, pour les sœurs de la Sainte Famille; 17 écoles annexées aux couvents ; 1 collège des Frères Maristes, une école syrienne et des classes pour les indigènes.

Œuvres de charité : Parmi les plus importantes, citons : sous la direction des sœurs de la Sainte Famille, l'hôpital général de Johannesburg (27 religieuses), le sanatorium de Kensington, des écoles, etc.

Le vicariat compte en outre : l'orphelinat de Yeoville avec 400 enfants, celui de Norwood, etc.

Pendant les mois d'avril et de mai, M^{gr} Delalle, Vicaire apostolique de Natal, a fait la tournée pastorale dans le Transkei, dont Kokstad, Umtata et Cala sont les missions principales. Mais aucun poste du vaste district ne fut privé de la visite du Pasteur, et partout la réception fut cordiale. Tour à tour, les RR. PP. Le Bras, Howlett, Murray et Rosenthal accompagnèrent M^{gr} Delalle dans sa visite apostolique.

Le dimanche 28 juin, Monseigneur le Vicaire apostolique de Natal se trouvait au couvent des Pères de Mariannhil, on, après avoir fait une ordination, il administra le sacrement de confirmation à 450 indigènes.

Pietermaritzburg compte au nombre de ses œuvres paroissiales une confrérie d'Enfants de Marie de 45 membres. La moyenne mensuelle des communions est de près de 400, en dépit de la diminution causée par la période des vacances. Une retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception est prêchée par le directeur, le R. Père Langouet.

De la mission de Taungs, le R. P. Porte, Vicaire des Missions, écrivait à la directrice de l'Œuvre de Saint-Pierre Claver que le jour de la Toussaint, 35 adultes des derniers baptisés avaient fait leur première communion. La fête a été aussi belle que le permettait la famine qui désole le pays.

Et en remerciant Mme la comtesse Ledochowska de l'aumône qu'elle lui avait adressée pour les pauvres affamés, le R. P. Porte ajoute qu'un pauvre vieux de 105 ans, qu'il a baptisé, vient 3 fois par semaine à sa porte, depuis 6 ans, chercher le petit sou qui rend la vie. Le vieillard cafre prie pour sa bienfaitrice et remercie en ces termes :

« Toi, tu vivras longtemps, qui prends soin des vieillards et des pauvres. »

VARIÉTÉS

Une mission

On lit dans un *Bulletin religieux* ce compte rendu d'une Mission-Jubilé.

Nous pensons que ce beau récit intéressera, dans son ensemble comme dans ses détails, les missionnaires, naturellement, et encore tous les lecteurs de nos *Missions*.

« Une mission, disait un brave homme de chrétien, c'est comme qui dirait les grandes manœuvres de la Religion. » Il ne disait pas si mal. Celui-là avait été surtout frappé par le côté extérieur et visible de la mission : la multiplicité des « exercices » pieux, la solennité de quelques cérémonies plus impressionnantes, et notamment les grandes processions, qui sont comme le déploiement des forces catholiques. Il est bien vrai, en effet, que ces multitudes de vaillants chrétiens entassés dans les églises beaucoup trop petites, et venus là pour nourrir et fortifier leurs âmes; ou bien quittant les églises décidément impuissantes à les contenir tous, et envahissant les places et les rues de la cité pour faire à leur Dieu un magnifique triomphe, digne de leur foi et de leur amour, il est sûr que voilà bien des spectacles grandioses et réconfortants, où le peuple de Dieu ressemble à une armée prête pour les combats. On a bien l'impression que les émotions paisibles de la piété auraient tôt fait de se changer, le cas échéant, en forces de bataille et le chant des cantiques en acclamations de victoire.

Notre bon chrétien avait bien vu : la mission, ce sont les grandes manœuvres de la Religion. Tel en est du moins le

caractère extérieur et public. Mais ce n'est là qu'un point de vue, et non le plus important. Le véritable champ de bataille est situé au fond intime des âmes : c'est dans le secret des cœurs que se sont livrés les plus rudes combats, remportées les plus belles, les plus saintes victoires. Seul, l'Esprit-Saint pourrait nous dire exactement combien de merveilles furent accomplies sous l'inspiration de sa grâce. Trois semaines durant, à la voix des envoyés de Dieu, la paix du ciel a été versée sur la terre aux âmes de bonne volonté.

La bonne volonté ! c'est-à-dire la rectitude parfaite, la loyauté absolue avec soi-même et avec Dieu, la force de regarder fixement vers le bien, si haut qu'il soit, et de monter droit vers lui, quoi qu'il en coûte. Magnifique spectacle que nous ont si heureusement donné, au cours de la mission, des milliers de fidèles chrétiens. Rompant avec la lâcheté commune, ils sont venus chaque jour au pied des autels, pour y entendre promulguer les volontés de Dieu, comme aussi pour y percevoir plus distinctement, dans le silence des affaires et des passions, les réclamations plus ou moins discrètes de leur conscience. Et lorsqu'enfin ils connurent bien les désirs du bon Dieu et les exigences de leur propre cœur, leur « bonne volonté » les accompagna encore et toujours jusqu'au bout de leur devoir. Et comme ils étaient venus nombreux au pied de la chaire de vérité, ainsi allèrent-ils nombreux, au dernier jour, libérer leurs âmes au saint tribunal de justice et de miséricorde ; ainsi accoururent-ils avec empressement à la Table sainte, pour y réjouir leurs âmes purifiées des intimités ineffables de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Bénis soient les missionnaires admirables qui ont su rassembler chaque jour ces chrétiens valeureux dispersés dans la ville. Missionnaires de Marie, envoyés de Dieu, ils se montrèrent constamment dignes de titres si magnifiques : ils ont donné, sans compter, leur voix avec leur éloquence, leurs bras avec leur activité, parfois leur santé avec leur dévouement, ils se sont donnés eux-mêmes tout entiers

avec tout leur amour pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Ceux qui ont vu en particulier à l'œuvre les deux supérieurs de la cathédrale et de Saint-Roch, ne permettraient pas à leur modestie de récuser ce simple hommage de vérité et de justice. Ces deux chefs de mission ont fait tout ce qui humainement pouvait se faire : Dieu les a vus, les a bénis, et a fait le reste. Il est vrai — et ils l'ont dit — qu'ils étaient excellemment secondés par des collaborateurs auxquels on ne saurait guère reconnaître que l'infériorité de l'âge. Nous n'importunerons ni les uns ni les autres d'éloges superflus : ils ont vu eux-mêmes comme nous, mieux que nous, de plus près, comment il a plu au bon Dieu de consacrer par sa grâce les saints désirs de leur zèle. Aussi bien, deux d'entre eux, demeurés sur place pour prêcher l'Avent aux deux paroisses respectivement, peuvent-ils constater encore chaque jour le profond renouvellement de vie chrétienne qui marquera cette mission.

Au témoignage des anciens qui ont assisté à d'autres travaux semblables, jamais on n'avait vu un tel entrain, une aussi constante assiduité, un mouvement aussi universel, des affluences aussi considérables. Il est même arrivé cette fois que bon nombre de fidèles, parfois un tiers, n'ont pu, faute de place, pénétrer dans les églises. Que dis-je ? tels vénérables chanoines, dont les stalles avaient été usurpées par des compétiteurs inattendus, durent certain soir, en présence du fait accompli, demander asile auprès d'humbles séminaristes ravis et confondus de l'honneur immérité qui leur était ainsi fait.

Une chose a dû particulièrement frapper les missionnaires : c'est le nombre relativement élevé des « retours » : il y en eut de dix, vingt, trente ans et plus. Même des vieillards, qui ne se souvenaient guère que d'avoir fait au temps jadis leur première communion, sont enfin revenus au Dieu de leur enfance, dont la patience miséricordieuse les avait attendus à cette dernière étape de leur long voyage ici-bas.

Ouverture. — Si nous ne saurions scruter le secret des opérations mystérieuses de la grâce divine, du moins pouvons-nous penser que le bon Dieu a dû sanctifier en bien des âmes les impressions profondes sur elles produites par quelques cérémonies solennelles ou particulièrement émouvantes : tel par exemple ce pèlerinage au cimetière, en la matinée du dimanche, où tant de larmes se mêlèrent à tant de prières. Bien des conversions ont dû se terminer par celle-là ou quelque autre des manifestations grandioses qui eurent lieu principalement aux dimanches échelonnés entre les dates extrêmes de la mission. Nous allons rappeler en quelques mots le souvenir de quelques-unes de ces fêtes magnifiques.

Ce fut donc le dimanche, 9 novembre, que s'ouvrit la mission qui devait durer trois semaines. À 9 heures du matin, on se rend processionnellement de la cathédrale à l'Évêché, où se trouvent auprès du Pasteur qui les a appelés après les avoir choisis, les six nouveaux apôtres qui viennent se vouer à l'évangélisation de la ville épiscopale. Monseigneur, en signe de la mission qu'il veut leur confier, leur remet un grand Christ, et la procession reprend sa marche à travers les rues de la cité, au chant des litanies des saints, ce pendant que les deux Supérieurs de la mission portent à tour de rôle l'image bénie de Celui qu'ils viennent faire mieux connaître et mieux aimer. Et Monseigneur l'Évêque ferme ce pieux cortège, visiblement heureux par avance de tout le bien qui va s'opérer parmi son peuple chrétien.

Parvenus à la cathédrale, les Missionnaires viennent se ranger devant le trône de l'Évêque. Ils se prosternent alors devant le premier représentant de Dieu, et le Pasteur, après avoir prononcé une vibrante allocution, leur donne solennellement la *mission* d'aller au secours des brebis

d'Israël qui se perdent et qui pourtant ont été rachetées d'un sang précieux. Les missionnaires s'inclinent encore une fois sous la main de leur Évêque, qui appelle sur eux la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; — et c'en est fait : ils se relèvent porte-parole de la Vérité divine, ouvriers de sanctification aux mains du bon Dieu.

Fête des enfants. — Les missionnaires se mettent aussitôt à l'œuvre dans leurs paroisses respectives, et commencent par les enfants. Ceux-ci seront les prémices de la mission. Ils auront leur petite retraite, et, le dimanche suivant, leur grande cérémonie de clôture et de consécration à la sainte Vierge.

Mais comme ils rempliraient à eux seuls les églises, et que leurs parents n'y trouveraient point place, et qu'une fête d'enfants sans leurs parents ne se comprend pas, il fut heureusement résolu que la grande fête des tous petits se célébrerait tout simplement sur la belle place publique. Et c'est ainsi que le dimanche à 2 heures, on les vit tous arriver, ceux de la cathédrale comme ceux de Saint-Roch, en leurs belles robes blanches, accompagnés de leurs fières mamans. Et quand ils furent arrivés devant la statue de la sainte Vierge, qui dominait toute la place, ils se mirent aussitôt à chanter de tout leur cœur joyeux et de toute leur fraîche voix leur consécration à la divine Mère du petit Jésus :

Bonne Marie,
Je te confie
Mon cœur ici-bas.
Tiens ma couronne,
Je te la donne
Au ciel, n'est-ce pas?
Tu me la rendras.

C'était merveille d'entendre ainsi chanter l'âme même de ces chers petits enfants, et de les voir, au refrain, présenter

unanimement, et de toute la longueur de leurs petits bras, leurs jolies couronnes à la très sainte Vierge: « Tiens ma couronne, Je te la donne! »

Quand ils eurent bien chanté, chanté bien fort et bien joli, le Supérieur, monté sur l'estrade qui supportait la statue et son piédestal, traduisit à ce petit monde cette consécration en petites formules admirables que les enfants répétaient vivement après lui. Dans ces petites phrases, dont chacune était une belle prière, il était aussi un peu question des parents, c'est-à-dire de l'obéissance sans doute qu'il fallait leur rendre toujours, mais aussi de la mission que ceux-ci ne manqueraient pas de bien faire. Et les enfants redisaient tout cela avec des accents irrésistibles. Et plus d'une larme sortait des cœurs tout remplis de joie. Celui qui a vu en ces moments le visage rayonnant du bon prêtre, celui-là a connu tout le charme et la sainteté du sourire paternel.

Quand les enfants eurent chanté encore une fois leur amour à Marie, le Père Aimé, dont la voix trop fatiguée ce jour-là s'était jusqu'à ce moment résignée au silence, ne put à la fin contenir tous les sentiments de son cœur. Et il dut parler lui aussi aux enfants. Mais derrière les enfants il y avait les parents : les mamans là tout près, et les papas dispersés dans la foule. Et pendant que le Père s'adressait aux enfants, on sentait bien qu'il se préoccupait surtout de ceux qui les avaient amenés là. Les enfants, eux, avaient fait et bien fait leur mission. Mais les enfants sont innocents, et ce sont les pécheurs que Notre-Seigneur appelle toujours. Et sans rien dire précisément de tout cela aux enfants, le Père leur demanda avec une douce insistance d'être dès ce jour des collaborateurs pour les missionnaires, d'être eux-mêmes de petits missionnaires auprès de leurs bien-aimés parents.

Les enfants promirent avec ardeur. Et sur toute cette joie des enfants, sur tout ce bonheur des parents, sur tout ce zèle admirable des missionnaires, Monseigneur répandit

toute la bénédiction du Ciel. Et je me disais : Qu'elle est donc belle cette Religion qui peut captiver sous le même charme l'intelligence circonspecte des plus grands génies et la candide innocence de ces enfants!

Lorsque, deux jours après, on consacra à la très sainte Vierge la paroisse tout entière, les mêmes enfants, toujours en robes blanches, eurent un rôle bien touchant à remplir. Ils traversèrent les rangs des fidèles, comme pour aller y recevoir délégation de leurs parents et de leurs familles, puis revinrent vers l'autel de la Vierge tout resplendissant de lumières et de fleurs. Deux d'entre elles, se détachant alors du groupe angélique, montèrent jusqu'au trône éblouissant d'où Marie souriait à ses enfants, et couronnèrent la Vierge très pure de leurs mains innocentes.

Cérémonie des morts. — Ce qui nous charme délicieusement dans l'âme des enfants, c'est la grâce naïve d'une innocence qui s'ignore; mais les âmes qui émeuvent le plus puissamment notre cœur, ce sont les âmes que nous avons aimées et dont il ne nous reste plus que le souvenir, les âmes qui nous ont quittés en laissant dans nos maisons comme dans nos cœurs une grande place vide. La mort est l'éloquence suprême. Longtemps après qu'elle a bouleversé nos pauvres âmes, elle peut encore, par le seul souvenir, raviver en elles les sentiments les plus forts à la fois et les plus salutaires. Comme tel est aussi le but d'une mission, il est tout naturel que la cérémonie commémorative des morts y ait une importance capitale.

Cette cérémonie des morts eut lieu le troisième dimanche. Vers 8 heures du matin, une procession de plusieurs milliers de fidèles se dirigea, pieuse et recueillie, vers le cimetière, en récitant le rosaire ou en chantant le *De Profundis*. Le ciel était voilé et triste, comme les cœurs.

En plein air, sur le rond-point du cimetière, on avait

élevé un autel funèbre, À 8 heures, Monseigneur revêtit les ornements sacrés de deuil et célébra le saint sacrifice des défunts. Pendant la messe, on chanta, entre autres prières, cet admirable *Dies iræ*, qui est bien, poésie et musique, la plus attendrissante des supplications.

La messe finie, les morts répondirent à nos prières et à nos chants et à nos larmes, par la voix grave et douce à la fois du prédicateur. « Nous fûmes ce que vous êtes : vous serez ce que nous sommes. » À cette simple vérité, impressionnante par elle-même, le Révérend Père prêta, vingt minutes durant, le surcroît d'émotions de sa pénétrante éloquence.

« Ah ! sans doute, mes frères, disait-il, nous sommes venus ici ce matin apporter à nos chers défunts le secours de nos ferventes prières, nous sommes venus les faire participer aux grâces précieuses de la mission. C'était le devoir de nos âmes, c'était le besoin de nos cœurs. Nous avons pleinement satisfait à ce pieux besoin comme à ce devoir sacré durant le saint sacrifice qui vient de s'achever. Mais ceux que nous venons de secourir ainsi veulent nous donner en retour de salutaires leçons. N'entendez-vous pas ces voix mystérieuses d'outre-tombe qui s'élèvent en ce moment vers nous ! Ce sont les voix de vos parents, de vos amis. « O vous, disent ces voix douloureuses, ô vous qui n'avez pas franchi encore le seuil redoutable de votre Éternité, comprenez en ce jour l'intérêt suprême de vos âmes. Profitez des grâces de miséricorde que le Seigneur vous offre en ces jours de salut. O mon fils, ô mon frère, ô mon père, ô mon ami, merci de vos prières, merci de votre pitié, merci de votre fidélité. Mais songez aussi à vous-mêmes : songez à votre salut. Dieu passe aujourd'hui parmi vous avec sa miséricorde infinie pour vous épargner plus tard les terribles exigences de sa souveraine justice. Ne méprisez pas la miséricorde de Dieu. Faites votre mission ! Faites votre mission !... Ah ! si les flammes du Purgatoire pouvaient nous rendre une heure seulement de notre

ancienne liberté, et qu'il nous fût permis de revivre parmi vous cette heure bénie, ah ! quelles prières seraient les nôtres, et quelles larmes pour laver jusqu'aux derniers vestiges de nos fautes passées ! Et quelle confession !... Et quelle communion !... O vous du moins pour qui il est temps encore, vous tous, nos parents et nos amis, qui avez eu pitié de nous en ce jour, ayez donc aussi pitié de vous-mêmes, et faites pour vous-mêmes ce que, hélas ! nous ne pouvons plus faire pour nous. Faites votre mission, une sainte mission, et assurez ainsi votre salut ! »

Et il semblait vraiment que l'on entendît la voix même des trépassés. Les âmes des vivants étaient remuées jusqu'en leurs profondeurs. Et nous ne croyons pas qu'aucune d'elles ait pu résister à la simplicité et à la force de ces pressants appels, montés vers nous des mystérieux abîmes de la souffrance et de l'expiation.

L'absoute qui suivit mit fin à la cérémonie religieuse, mais non pas encore aux émotions profondes et inoubliables.

Promulgation de la Loi. — La semaine suivante eut lieu la cérémonie grandiose de la Promulgation de la Loi. C'est une sorte de drame sacré qui se déroule en plusieurs actes. Voici ce que nous avons vu et entendu à Saint-Roch le jeudi soir. Monseigneur l'Évêque y était venu ce jour-là, et nous verrons tout à l'heure que Sa Grandeur daigna y remplir un rôle, bien conforme, il est vrai, à l'éminence de sa dignité : le Pontife de Dieu devait promulguer lui-même la Loi de Dieu.

Après l'exposition du Saint Sacrement, un prêtre chanta au chœur, sur le ton solennel de l'Évangile, les Béatitudes du Sermon sur la montagne. Bienheureux les pauvres,... les doux,... les justes,... les persécutés... C'est là tout l'esprit de la nouvelle Loi que Notre-Seigneur est venu apporter au

monde égoïste et jouisseur, et c'est par là que Lui-même avait voulu marquer, aux premières paroles de sa vie publique, le caractère distinctif de son enseignement nouveau.

En réponse à ce divin prologue, le peuple fidèle exprima toute l'ardeur et toute l'ampleur de sa foi chrétienne par le chant unanime du *Credo*, celui que l'on a appelé « le Credo des foules ».

Mais il ne suffit pas de croire : la Foi appelle les œuvres, les œuvres réglées par la Loi de Dieu. Le Décalogue divin fut donc solennellement proclamé. Monseigneur, debout au pied de l'autel et revêtu de tous les insignes de son auguste pouvoir, promulgua d'une voix forte d'abord les trois premiers commandements : ceux qui expriment nos devoirs envers Dieu.

Du haut de la chaire, le Père rappela en quelques traits les principales fautes qui se commettent contre Dieu, et demanda pardon au nom des fidèles pour tous ces péchés et pour tous ces crimes : indifférence, incrédulité, blasphèmes, profanation du dimanche, etc. Et le missionnaire faisait passer dans sa voix toute la douleur qui brûlait son âme apostolique au souvenir de ces prévarications, hélas ! de plus en plus communes.

Après cet acte de contrition très parfaite, le Pontife promulgua cette fois les sept autres commandements, qui regardent les péchés contre le prochain et contre nous-mêmes. Et le prêtre reprit la confession douloureuse de cette nouvelle série d'infidélités innombrables : l'éducation non chrétienne des enfants, le scandale, la calomnie, la haine, les injustices, et l'impureté, l'impureté, ce vice si hideux, disait l'austère missionnaire, qu'on a honte de le nommer dans la chaire chrétienne. De tout cela encore il offrit à Dieu réparation et amende honorable.

Alors il demanda à tout le peuple chrétien qui remplissait l'église s'il acceptait en toute obéissance les dix articles de cette sainte Loi de Dieu, et s'il promettait à ce Dieu pleine et sincère fidélité. Les fidèles répondirent tout d'une

voix : « Nous obéirons, nous le promettons ! — Eh bien, nous allons donc renouveler ici solennellement, en ce jour, les vœux de notre baptême ! » Et tout le peuple se leva, et répéta, fragments par fragments après le missionnaire, la formule des promesses baptismales, jurant haine au démon et au péché et s'attachant à la sainte Église, notre Mère, pour toujours.

Ce fut le dernier acte et le dénouement du drame sacré. Et le Dieu de l'Hostie, témoin attendri de ces serments de fidélité, bénit avec amour ces pieux enfants.

Clôture. — La Mission-Jubilé touchait à son terme. Trois jours après, en effet, le dimanche, eut lieu la cérémonie de clôture. À 2 heures ½, Saint-Roch vint s'adjoindre à la cathédrale, et les deux paroisses se rendirent en procession vers la grande croix de Sainte-Lucie, monument commémoratif de la dernière mission de 1896.

Cette procession fut un grand acte d'amour et de réparation à Notre-Seigneur Jésus-Christ. La musique municipale, dont les membres avaient pris part individuellement le matin à la messe de communion des hommes, se retrouvait là, pour unir ses harmonies religieuses aux hymnes liturgiques du clergé et aux cantiques entraînants des fidèles. La croix du Sauveur était portée en triomphe : « Vive Jésus ! Vive sa Croix !... » Ce n'était plus cette procession de pénitence du premier jour, alors que l'adorable image de Notre-Seigneur crucifié, parcourant les mêmes rues de la ville, ne rencontrait guère sur son passage que de pauvres chrétiens encore pécheurs. Aujourd'hui, c'était une foule enthousiaste de chrétiens reconnaissants, et désormais fidèles, qui faisaient au Dieu de leurs âmes régénérées un cortège véritablement triomphal.

Lorsque cette foule innombrable se fut massée, comme elle put, devant la grande croix et jusque vers la place et que

les dernières lignes de ce cercle immense eurent atteint leur minimum d'éloignement, le Père Aimé prit la parole. Debout sur le terre-plein de Sainte-Lucie, il exalta de sa superbe éloquence métallique les triomphes de la croix à travers l'histoire : depuis le jour où Constantin le Grand rendit au signe sacré de notre Rédemption les premiers honneurs publics, jusqu'à celui où Napoléon le Grand, mettant fin à des impiétés renouvelées de l'ancien paganisme, restaura, de concert avec le Pape, le culte catholique en France et rendit à la Croix de Jésus-Christ sa place d'honneur sur nos autels.

Quand le vénéré missionnaire eut chanté son hymne magnifique à la croix du Sauveur, Monseigneur se leva pour dire en quelques mots à ce peuple enthousiasmé les sentiments qui remplissaient à cette heure son âme d'Évêque. Cette mission qu'il avait voulue, qu'il avait ordonnée, il en constatait aujourd'hui sous ses yeux le merveilleux succès. Heureux indiciblement de tous ces hommages qui montaient en ce jour vers Dieu, le Pontife du Seigneur en bénissait d'abord Dieu lui-même, le premier auteur de tout bien et de toute vertu. Mais il remerciait aussi avec effusion ces zélés et saints missionnaires qui avaient si bien fait, eux, l'œuvre de Dieu, qui avaient su, à force de dévouement, élever jusqu'à ce degré de ferveur la foi et l'amour de ce bon peuple. À toute cette foule enfin si admirable, l'Évêque jeta aussi un vigoureux merci pour toute la joie et la consolation qu'elle lui procurait en ce jour. La bénédiction du Pontife mit fin à la cérémonie.

La procession se remit en marche en chantant encore et toujours : « Vive Jésus ! vive sa croix !... Gloire à cette divine croix ! » Ceux de Saint-Roch s'arrêtèrent à leur église pour y recevoir les derniers adieux de leurs missionnaires. Les autres suivirent jusqu'à la cathédrale.

Une fois tout le monde — ceux qui du moins purent entrer — rangé dans la cathédrale, le Supérieur monta une dernière fois en chaire pour nous dire à tous ses *ultima*

verba. S'adressant d'abord à Monseigneur, il remercia Sa Grandeur et la félicita respectueusement de son assiduité constante à suivre tous les exercices de la mission. « Vous avez été, Monseigneur, le meilleur missionnaire, et pour tout dire, l'âme même de la mission. » Le Père prédicateur remercia aussi, comme de juste, le clergé de la paroisse, pour la collaboration aussi active qu'intelligente qu'il avait sans cesse apportée à l'œuvre de la mission. S'adressant enfin aux fidèles, le distingué missionnaire sut exprimer avec l'exquise délicatesse de son talent et de son cœur la sympathie profonde qu'avaient suscitée en lui comme en ses vénérés confrères, ces trois semaines de paternité spirituelle auprès de ces âmes ramenées par leur zèle plus près de Dieu. On sentait, à l'entendre, que rien n'est doux, rien n'est pur comme l'intime certitude d'avoir réussi, avec l'aide et sous le regard de Dieu, à rendre les hommes meilleurs, plus chrétiens, et, partant, plus heureux.

Et pourtant il nous semblait percevoir dans ces paroles de suave effusion comme un accent de secrète mélancolie. Ils n'étaient pas venus parmi nous, ces envoyés de Dieu, ils n'étaient pas venus seulement pour sauver les âmes qu'ils avaient là devant eux : c'était la ville entière qu'ils avaient voulu convertir. Au lieu de cela, combien de désolantes défections, combien de coupables résistances à la grâce ! Une mission a beau avoir réussi, eu égard à ce qu'on pouvait en attendre : dès là qu'il reste hors des voies du salut bon nombre de malheureux égarés, le missionnaire ne s'en console pas et en garde le pénible sentiment jusqu'au milieu des éloges les plus mérités.

Mais est-ce leur faute, après tout, à ces vaillants ouvriers évangéliques, si leur zèle a à souffrir de trop d'indifférence et de lâcheté? Non pas, certes ! La faute en est au malheur des temps où nous vivons. Les chrétiens des siècles passés

vivaient dans une atmosphère pour ainsi dire tout imprégnée de christianisme : en sorte que si leur foi était plus vive, elle était aussi plus facile. La religion y possédait sur les âmes un empire si fort et si universel, que le respect humain lui-même y était une garantie de fidélité. Non que les mœurs y fussent toujours pures. Mais la foi demeurait toujours et malgré tout si vivace, que la vertu avait tôt fait de reconquérir sur le mal le terrain un moment perdu.

Il n'en va pas de même, hélas ! pour les chrétiens de nos jours. Contre leur foi sont liguées toutes les puissances du siècle, surtout les plus formidables : c'est la presse, qui dégrade les âmes par la mauvaise foi et l'immoralité; c'est l'école, qui les atrophie ou les mute par une neutralité hypocrite ou brutale; c'est enfin le pouvoir, qui les persécute par la violence ouverte, ou du moins les contient sous le joug avilissant de la peur. Sous le poids d'une telle oppression, la foi s'étiole de jour en jour dans les âmes quand elle n'y est pas entièrement étouffée, et nous voyons le niveau des mœurs chrétiennes baisser, baisser désespérément, jusqu'à atteindre les limites de l'antique paganisme.

Or, c'est le bienfait inestimable d'une mission, de restituer la religion dans son premier état, dans son premier honneur, et de relever un moment les âmes de bonne volonté à la hauteur de la vie chrétienne parfaite. Pendant ces quelques semaines de prédication intensive, les intelligences s'illuminent de nouvelles clartés et se fortifient de nouvelles certitudes; elles réapprennent à discerner le mal et à l'appeler de son nom. Aux exercices d'une piété plus fervente, les cœurs se rapprochent plus intimement du bon Dieu, et s'approvisionnent de pureté et de force pour résister courageusement au flot toujours montant de la corruption et de l'impiété. Et même lorsque ces effets commenceront ensuite à s'effacer progressivement, le seul souvenir de ces impressions salutaires sera encore un lien puissant, capable de rattacher l'âme à son Dieu aux premières insistances de la grâce.

Il y a plus : Dieu se ménage toujours, même en des temps malheureux comme le nôtre, un petit nombre d'âmes privilégiées, supérieures aux convoitises vulgaires, dédaigneuses d'un monde trop misérable, et qui cherchent inquiètes un idéal qui réponde aux nobles inspirations de leur cœur. Elles ne savent pas encore le mot de saint Augustin, ce mot que tôt ou tard redisent après lui toutes les grandes âmes : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur ne trouve de repos que lorsque enfin il se repose en vous ! »

Eh bien, c'est au cours d'une mission que Dieu se révèle souvent à ces âmes d'élite. Une fois entrevu l'idéal divin, elles se déprennent aussitôt des vains amusements du monde, renoncent définitivement à la vie facile des chrétiens ordinaires, et tourment désormais toutes leurs ambitions comme tous leurs efforts vers la réalisation de la pure sainteté évangélique. La présence de telles âmes dans le monde est pour le monde une bénédiction. Car elles rayonnent autour d'elles ; elles rayonnent, non seulement par la force et l'attrait du bon exemple, qui de sa nature est communicatif, mais encore par les lumières que leurs vertus projettent jusque dans les esprits les plus prévenus, le bien, aux yeux de tous, ne pouvant jamais avoir sa source que dans la vérité. Bref, ces âmes bénies sont d'admirables missionnaires que les missionnaires laissent après eux.

Combien la mission aura suscité de ces précieuses conversions ? Qui le pourrait dire ? Il y en eut, cela est certain, et cela est beaucoup. Dieu veuille que par ces nouveaux apôtres, et par les autres déjà fidèles, la magnifique mission de 1913 se continue indéfiniment, — jusqu'à ce que du moins nous reviennent quelque jour d'autres missionnaires, semblables pour le zèle et le talent à ceux qui nous ont fait cette fois tant de bien, et dont les noms vénérés resteront à jamais bénis de nos cœurs reconnaissants !

BIBLIOGRAPHIE

Daily Reflections for Christians, par le R. P. C. Cox.
(Voir *Missions*, juin 1914.)

Sous le titre de « Réflexions journalières pour les chrétiens » (*Daily Reflections for Christians*), le R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal (M^{gr} Cox, Vicaire Apostolique nommé du Transvaal) a publié en deux volumes un excellent ouvrage qu'il a dédié au Sacré-Cœur, en ces termes : « Au Sacré-Cœur de Jésus, très aimant Sauveur et très fidèle Ami au Ciel et dans le Très Saint Sacrement auquel soient rendues éternellement gloire, louanges et actions de grâces. »

Comme l'auteur le fait remarquer dans la préface de cet ouvrage, les fidèles sont souvent exhortés à mettre en usage la pratique de la lecture spirituelle ; mais la plupart d'entre eux ne sont à même de consacrer, chaque jour, que quelques rares moments à un exercice si utile. Parmi les personnes qui voudraient y consacrer plus de temps, plusieurs sont arrêtées par la difficulté de trouver un livre assez court et qui soit vraiment adapté à leurs goûts et à leurs besoins.

Le pieux ouvrage du R. P. Cox comble, de la manière la plus heureuse, cette lacune, en offrant au lecteur, pour chaque jour de l'année, trois pages qui forment la matière d'une bonne lecture spirituelle. Les sujets sont variés et chaque série de réflexions forme un tout suffisamment complet.

Chacune de ces réflexions, même considérée séparément, étant de nature à faire du bien, nous pensons donc que leur usage journalier produira un profit spirituel solide, et que ceux qui en auront fait l'heureuse expérience voudront suggérer aux autres de se procurer le même avantage.

Ce serait une erreur de croire que ce livre s'adresse exclusivement aux personnes du monde. Sans doute, il a sa place marquée dans les familles chrétiennes qui aiment à éclairer et nourrir leur piété, et à s'unir au prêtre à l'église pendant les offices ; mais nous estimons qu'il fera le plus grand bien dans les collèges et dans les couvents où l'on a coutume de lire, après la prière du soir, le sujet de méditation pour le lendemain.
O. M. I.

Par Lui, *Formation de l'âme dévouée au Sacré-Cœur*, par M. l'abbé Félix ANIZAN. Deux volumes : chacun, 3 fr. 50; les deux : 7 fr. — (En vente aux bureaux de l'Œuvre du Sacré-Cœur, Verdun, et dans les principales librairies catholiques.)

Cet ouvrage, essentiellement pratique, offre une série d'exercices qui doivent disposer l'âme à *se former à la charité en union avec le Sacré-Cœur*.

Ces exercices se répartissent en 33 « journées », comprenant chacune : une *méditation*; un *examen particulier*; un *examen général* et une *préparation à la journée suivante*.

En consacrant tout un jour à chacune de ces 33 « journées », on fera un « mois du Sacré-Cœur » très efficace.

Et, si l'on veut faire chaque jour plusieurs de ces *méditations* et de ces *examens particuliers*, on aura les matériaux d'une *retraite* sérieuse et sanctifiante.

Voici du reste les sujets traités dans ces deux volumes :

I. — Méditations préliminaires.

1. Le désir de la formation à la charité; — 2. Même sujet.

II. — L'obstacle essentiel.

3. Le péché mortel; — 4. Le péché véniel; — 5. La tiédeur.

III. — Pour détruire les obstacles.

6. La mort; — 7. L'enfer; — 8. Le Ciel.

IV. — Les moyens indirects.

9. La mortification; — 10. L'esprit religieux; — 11. L'humilité; — 12. La douceur; — 13. La paix; — 14. La joie; — 15. Le renoncement.

V. — Les moyens directs.

16. La prière; — 17. La sainte Eucharistie; — 18. La foi; — 19. La présence du Sacré-Cœur; — 20. L'espérance.

VI. — Le But.

21. La charité envers Dieu; — 22. Quatre formes de la charité envers Dieu; — 23. La charité envers le prochain; — 24. L'objet et l'ordre de la charité fraternelle; — 25. La bienveillance; — 26. La miséricorde; — 27. Le dévouement; — 28. Le rayonnement de la charité.

VII — Les Lois.

29. « Toujours mieux » ; — 30. Les devoirs d'état ; — 31, « Peu à peu » ; — 32. Le recommencement perpétuel ; — 33. Marie!

Après avoir pris connaissance de ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Anizan, S. G. M^{gr} Chollet, archevêque de Cambrai, a écrit à l'auteur la lettre suivante :

Archevêché de Cambrai, le 22 mai 1914.

« Vous avez bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de votre nouveau livre et je tiens à saluer, dès son apparition, ce fruit d'un travail infatigable et d'une plume gracieuse.

« De notre temps, les esprits chrétiens sont surtout portés vers l'action. Des œuvres multiples sont écloses, destinées, sous d'innombrables formes, à poursuivre l'apostolat du prochain et la sanctification *des autres*. Mais la sanctification *de soi*, la perfection personnelle, semblent moins attirer les âmes. Et cependant c'est là toute la raison essentielle de notre venue ici-bas.

« Dieu nous a créés pour la gloire du Seigneur et notre propre salut. Votre livre rappelle sagement cette fin suprême du chrétien, et offre une aide efficace pour l'atteindre. C'est ce qui fera son prix et ajoutera à votre mérite.

« Permettez-moi de vous en féliciter, monsieur l'abbé, et, en souhaitant plein succès à *Par Lui*, de vous redire mon cordial dévouement en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

+JEAN,

Archevêque de Cambrai.

Sketches of the life of M^{gr} de Mazenod, du P. Cooke. — Nouvelle édition par le R. P. Dawson.

Le R. P. Dawson vient de nous donner une nouvelle édition des *Sketches of the life of M^{gr} de Mazenod*, du P. Cooke. Le R. P. Dawson a voulu laisser à l'ouvrage du P. Cooke son caractère général, ce qui ne l'a pourtant pas empêché d'y introduire sur plus d'un point quelques heureuses modifications. Il a dû surtout considérablement l'abrégé pour répondre au désir exprimé par plusieurs de voir publier cette « Esquisse » sous une forme plus populaire. Les deux volumes tiennent maintenant en un seul de format commode. Il y a aussi introduit quelques additions nécessaires ; de la sorte l'ouvrage, sans rien perdre de son caractère apostolique ni de son mérite littéraire, — qualités que l'on avait tant admirées dans la 1^{ère} édition — a été perfectionné au point de vue historique.

Il y a dans ce livre deux parties bien distinctes.

La première est consacrée à nous retracer la vie de notre vénéré Fondateur. Dans quelques tableaux courts mais pleins de vie et de beaux traits, l'auteur nous fait admirer l'enfant appelé par la Providence à de si hautes destinées, le jeune homme à la foi ardente et courageuse, le séminariste modèle, le prêtre qui malgré sa noble origine se consacre avec un zèle infatigable à l'évangélisation des plus pauvres et des plus abandonnés, le fondateur d'une Congrégation dont les membres vont bientôt porter la bonne nouvelle dans toutes les parties du monde, l'évêque enfin dont l'activité et la vaillance s'imposent à l'admiration de tous. Quelques pages seulement sont employées à nous raconter cette belle vie. Mais elles sont si pleines, si pénétrantes qu'elles suffisent pour faire revivre à nos yeux la figure de ce grand serviteur de Dieu et de l'Église, pour nous introduire dans ce « cœur grand comme le monde » et nous y faire contempler ce zèle ardent pour le salut des âmes, surtout des plus abandonnées, cette piété profonde envers la Vierge Immaculée, cet esprit de foi, cette humilité, en un mot toutes ces vertus du religieux et de l'apôtre qui ont brillé d'un si vif éclat dans la vie de M^{gr} de Mazenod.

Après avoir tracé ce beau portrait du fondateur des *O. de M. I.*, l'auteur nous fait visiter l'un après l'autre les divers champs de mission sur lesquels s'exerce l'activité des fils de M^{gr} de Mazenod. Guidés par le P. Dawson, nous voyons ces vaillants pionniers jeter à pleines mains la semence de la divine parole, travailler avec une ardeur infatigable au salut des âmes dans les neiges de l'Amérique du Nord, à travers les plaines du Texas, sur les sables brûlants de l'Afrique, ou encore sous un soleil de feu dans l'île enchanteresse de Ceylan, et c'est la seconde partie du livre. Toutefois dans ce voyage nous ne perdons pas de vue la belle figure du fondateur.

Dans l'œuvre de ses disciples on retrouve encore le maître. Son esprit apostolique, — esprit de charité, d'abnégation, de sacrifice, d'héroïsme — M^{gr} de Mazenod a su le communiquer à ces âmes formées à son école. Aussi elles sont belles, ces pages où l'auteur nous retrace les exploits de ces petites phalanges d'hommes apostoliques qui, la croix sur la poitrine, envahissent l'empire du prince des ténèbres, le renversent et plantent sur ses ruines le signe de la Rédemption. Rien de plus émouvant que ce récit des combats, des souffrances, des joies et des triomphes de ces vaillants soldats du Christ.

Le P. Dawson, en nous donnant à nouveau ce travail, a fait une bonne œuvre, car c'est un beau livre.

Puisse-t-il avoir de nombreux lecteurs ! Puisse-t-il surtout les compter parmi les jeunes gens ! Impossible, en effet, que ces âmes

avidés de se dévouer parcourent ces pages sans former le désir d'aller grossir la milice de ceux qu'un grand écrivain et un grand chrétien (L. Veuillot) a si bien appelés « les nobles chevaliers de Dieu ».

J.-B. L.

SOMMAIRE

	Pages
<i>Province du Canada.</i> — Rapport sur la Maison de Maniwaki (suite), (R. P. L.-H. Gervais, sup.).	277
<i>Province d'Allemagne.</i> — Maison de Saint-Charles (suite), par <i>Le Chroniqueur de Saint-Charles</i>	297
Province de Belgique. — Rapport sur le juniorat de Waereghem (suite), par le P. R. A. Guinet, supérieur	308
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Mission des Esquimaux. Rapport du R. P. Turquetil	316
II. — Rapport sur la mission du lac Cumberland (Henri Boissin, O. M. I)	330

NOUVELLES DIVERSES

Propagation de la foi	342
<i>Deuxième province des États-Unis.</i> — Fondation de Houston	344
<i>Vicariat d'Alta-Sask.</i> — I. Notes sur les travaux de Marie Immaculée à Edmonton	348
II. Noces d'or sacerdotales des RR. PP. Leduc et C. Tissier	355
<i>Colombie britannique.</i> — Fondation de Penticton	358
<i>Vicariat de Ceylan.</i> — I. Congrès marial, jubilés, etc	360
II. Les œuvres de charité à Colombo.	365
<i>Vicariat de Natal.</i> — Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I (suite)	368
<i>Vicariat du Basutoland.</i> —Extrait d'une lettre du R. P. Pennerath à M ^{gr} le Supérieur général	376
<i>Vicariat de la Cimbébasie.</i> — Les missions de l'Okawango (P. Joseph Gotthardt)	377
ECHOS DE LA FAMILLE	384
VARIÉTÉS	397
Bibliographie	412

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION
DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 208. — Décembre 1914.

Oremus pro Pontifice Nostro Benedicto XV.

C'est à peine si, dans notre dernière livraison, nous avons pu annoncer la mort de Sa Sainteté Pie X et l'avènement du Pape Benoît XV, son glorieux successeur.¹

Laissant à une plume plus exercée le soin de nous dire, le plus tôt possible, « ce que la Congrégation doit au grand et saint Pontife » que fut le Pape de l'Eucharistie, présentons aujourd'hui au nouveau Vicaire de Jésus-Christ, à celui que l'histoire appellera « le Pape de la Paix », l'hommage de notre respect et de notre filial et entier dévouement. Vive le Saint-Père, vive le Pape Benoît XV !

Né à Pegni, dans le diocèse de Gênes, le 21 novembre 1854, Jacques della Chiesa, après de brillantes études au Collège romain et à l'Académie des Nobles Ecclésiastiques, fut d'abord, comme jeune prêtre, le supérieur du Tiers-Ordre franciscain, que le cardinal Vivès avait institué, pour les ecclésiastiques, dans la chapelle de la Maison internationale des Prêtres de la Mission. Puis, de 1883 à

¹ Voir *Missions*, N. 207, septembre 1914, pp. 384-385.

1903, il fut le collaborateur de M^{gr} Rampolla, nonce à Madrid et ensuite secrétaire d'État de Léon XIII. Après la mort du cardinal Svampa, en 1907, M^{gr} della Chiesa fut choisi pour lui succéder à l'archevêché de Bologne, et, le 22 décembre de cette même année, il était sacré évêque par le Pape lui-même. Nommé cardinal le 25 mai 1914, il ne faisait donc partie du Sacré-Collège que depuis trois mois, lorsque le Saint-Esprit nous l'a désigné comme Chef et Pasteur de nos âmes.

Le nouveau Pontife jouit, sous une apparence frêle, d'une santé fort robuste. Extrêmement sobre, ayant besoin de peu de sommeil, il consacre un temps très considérable au travail. Doué d'une mémoire très vive, composant avec grande facilité, il a, de plus, de la vie internationale de l'Église une expérience incomparable. La pénétration de son esprit et ses qualités d'équilibre intellectuel le font rechercher par les diplomates. Et, pour illustrer tout le reste, il est en même temps homme d'Église dans toute l'acception du terme.

Le dernier acte solennel de Pie X avait été un appel à la paix, adressé à l'univers catholique à l'occasion de la déclaration de l'horrible guerre qui ensanglante l'Europe depuis plusieurs mois ; la première Lettre de son successeur Benoît XV avait le même objet. C'est la tradition du Saint-Siège : les Papes sont, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Princes de la Paix. Puisse-t-il être écouté, et que luise bientôt au firmament de l'Europe la douce Étoile de la paix, avec, tout près d'elle, celle de la justice : *Justitia et pax osculatae sunt !*

Oremus pro Pontifice nostro Benedicto... O Dieu, ayez pitié de notre nouveau Pontife; inspirez-le dans sa divine mission ; soutenez-le dans son labeur accablant ; conservez-le longtemps à votre Église si profondément agitée; et donnez-lui de voir le triomphe de votre cause !

VICARIAT DU KEEWATIN

Rapport du R. P. Arsène Turquetil, O. M. I.,
CHESTERFIELD INLET, CANADA.

Mission Notre-Dame de la Délivrante,
27 juin 1914.

Vos lettres de décembre 1913 disent assez combien vous avez hâte de recevoir de nos nouvelles ; vous n'étiez pas sans inquiétude à notre sujet. Comment pourrions-nous passer l'hiver et toute cette deuxième année, n'ayant rien reçu l'été dernier ?

Mon rapport de février 1914¹ a dû vous rassurer quelque peu. Grâce à nos économies de l'année précédente, nous avons assez de combustible pour ne pas geler, assez de provisions aussi pour ne pas mourir de faim. Le carême s'annonçait bien long, il est vrai, faute de caribou ; et il vous tarde de savoir comment nous nous sommes tirés d'affaire.

Et d'abord, au point de vue des vivres, nous n'avons guère eu occasion de festoyer, — la bonne chère, d'ailleurs, n'est pas dans les us et coutumes des Oblats du Nord-Ouest. — Mais nous avons pu vivre, grâce à Dieu, et voici comment.

Le 26 mars, arrivent des Esquimaux du Sud, qui disent avoir vu la piste d'un caribou à quelques milles seulement des maisons. Sans doute, pour eux, un caribou ne compte pas, quand il se trouve seul sur une étendue de plusieurs centaines de milles. Car, aux premières questions, ils répondent d'abord qu'il n'y a pas de gibier à moins de

¹ Voir *Missions*, septembre 1914, page 316.

cinq jours de marche d'ici. Ce n'est que le lendemain midi que j'entends parler de ce caribou isolé, dont ils ont vu la piste tout près du poste. J'avale une tasse de thé, aiguise mon couteau, prends ma carabine et pars à la découverte. Les Esquimaux sourient quelque peu, et disent qu'il faut être pas mal naïf pour essayer d'atteindre le seul caribou signalé dans le pays, surtout après qu'il a pris la fuite, hier, à la vue des traîneaux et des chiens. Et puis, comment l'approcher en pays découvert? Il fait trop calme et trop clair aujourd'hui.

Nos gens se trompaient cette fois. Le caribou avait fui, il est vrai, mais, le danger une fois passé, s'était remis à paître. Après une heure et demie de marche, je l'aperçois du haut d'une colline. Me traîner sur les genoux, à plat ventre, pour n'être pas aperçu, c'est l'affaire d'une demi-heure. Puis je lui envoie une balle qui le met à terre. À 5 heures, j'étais de retour. Nous avions de la viande fraîche pour quelque temps. C'était bien le premier caribou entier que nous ayons eu depuis l'été dernier; et nous nous régalons — à ses dépens.

Le 31 mars, je me décide à envoyer notre engagé, « Le Nombriil », à la chasse. Deux de ses parents l'accompagnent, « La Corne » et « Le Gros Phoque ». Le R. P. Leblanc, désireux de prendre l'air frais, de s'habituer aux voyages d'hiver et aux campements dans les igloos ou maisons de neige, me demande à être de la partie. Et les voilà tous les quatre en route.

Le Père Leblanc fait l'apprentissage du métier, — et cela à rude école, comme vous le verrez par le récit de son voyage. Quatre jours entiers de marche, sans autre chose qu'une maigre ration le matin et le soir, cela compte pour un débutant. Vous savez déjà que, chez nous, le diner n'est pas de mode en voyage. On marche du soir au matin, sans halte ni repas, cela faute de feu. Tout au plus peut-on, en marchant, grignoter un morceau de viande gelée et manger de la neige.

Ce n'est que le soir du quatrième jour que nos chasseurs font le premier repas qui mérite le nom de souper. Les hommes du P. Leblanc, mangeurs de cru par nature, sont à la fête ; ils ne connaissent rien de meilleur. C'est leur vie : tous les jours, nous voyons des bébés de tout âge, voire même de quelques semaines au plus, sucer tour à tour le lait de leur mère et la viande rouge saignante. Partant, l'éducation du goût, chez eux, est toute différente de celle que nous recevons dans le monde civilisé. Aussi, ce soir-là, le P. Leblanc, en partageant le souper improvisé des Esquimaux, a montré une fois de plus la vérité de l'adage que l'appétit, la faim, la fatigue sont la meilleure des sauces.

Le retour dure trois jours. Il reste assez d'huile au Père pour faire une tasse de thé le matin et le soir, mais il doit se contenter de viande crue et gelée tout du long. Grâce au courage du P. Leblanc, nos chasseurs ont cinq caribous, dont quatre appartiennent à la mission. Il a souffert du mal de neige au retour, et plusieurs jours de suite à la maison ; mais tout ce qu'il retient de ce terrible mal d'yeux, c'est qu'on n'en meurt pas.

Aussi, cinq semaines plus tard, n'hésite-t-il pas à se dévouer encore pour aller chercher de la viande à quelque 60 kilomètres d'ici. Cette fois, ce ne sont pas les vivres qui manquent, mais l'huile. Pas de feu, pas d'eau. Manger de la neige une fois en passant, dans le jour, entre les repas, passe encore; mais trois jours durant, c'est autre chose, surtout quand on n'a que de la viande crue à manger. Cette viande gelée ne répugne pas, il est vrai, et soutient bien les forces, mais aussi elle excite toujours une soif ardente. Nous remarquons que tous les voyageurs de passage chez nous, Esquimaux aussi bien que blancs, demandent toujours de l'eau : on ne se fait guère une idée de la quantité d'eau qu'ils absorbent. Le P. Leblanc, en ce second voyage, n'a d'autre ressource que de porter sur la peau une gourde remplie de neige, pour la faire

fondre à la chaleur du corps : cela prend de 5 à 6 heures, pour obtenir une tasse d'eau potable.

Ces petits détails vous feront comprendre ce que sont les voyages en hiver, au pays de l'Extrême Nord. Mais, si le P. Leblanc a surmonté si courageusement ces difficultés en vue d'obtenir quelques vivres pour la mission, soyez bien assuré qu'il ne reculera pas devant les mêmes sacrifices, et de plus grands encore, quand il s'agira de voyager dans l'intérêt des âmes des pauvres Esquimaux païens. Vous connaissez par là comment et à quelle époque de l'hiver nous avons pu enfin nous procurer des vivres. Notre carême était fini. Depuis lors, nous sommes dans l'abondance. Aujourd'hui, notre embarras vient plutôt de ce que, n'ayant ni boucanière ni glacière pour conserver la viande en été, nous sommes obligés de refuser d'en acheter.

Occupations diverses : composition du catéchisme, cantiques et prières en esquimau.

Il semblerait qu'à la maison nous n'aurions autre chose à faire qu'étudier la langue, parler et converser avec tout un chacun qui entre et sort, et prier à nos heures. Mais on peut s'attendre à tout dans le Nord. En voici un exemple.

Je disais, dans mon rapport de février dernier, que la famine obligeait le sergent de Fullerton à descendre à Churchill. Il souffrait alors d'une sévère attaque de douleurs sciatiques, et ne pouvait faire un pas. Il prend à peine deux jours de repos ici ; et, se croyant mieux, comptant trop sur son courage, il se met en route par un froid de 45° avec gros vent de nord-ouest. Il fait à peine quelques pas tout près des maisons, et est obligé de se jeter sur son traîneau. La douleur intense qu'il éprouve le fait transpirer de sueur. Mais il croit prendre encore le dessus, et continue la marche en avant, jusqu'à ce que, dans l'après-midi, il est forcé d'avouer qu'il se sent périr. Vite on l'enveloppe de capots, on le couche sur la traîne,

entre les peaux de caribou, et on le ramène en toute hâte. Il grelotte à faire peur, le frisson a pénétré jusqu'aux os, il est sans connaissance. Le P. Leblanc et moi passons la nuit près de lui; et, le lendemain, nous le transportons chez nous. Il passe un grand mois d'hôpital à la mission. Nous n'étions pas sans inquiétude à son sujet, au début; peu à peu, cependant, les médecines et le repos lui font du bien. Il se prend à revivre. Nous sommes on ne peut plus heureux d'avoir pu lui procurer quelque soulagement dans l'état inquiétant où il se trouvait. Le 3 mars, il est assez rétabli pour retourner à son poste.

Puis, ce sont d'autres patients qui nous arrivent : un baleinier qui s'est gelé les pieds à Marble-Island, au cours d'une chasse au morse. La glace s'est détachée sous l'action du vent et de la marée; les chasseurs ont erré toute la nuit sur la mer. Le lendemain, le vent les ramène à terre ; mais ils doivent leur vie aux braves Esquimaux qui les ont obligés et aidés à marcher et se sont même dépouillés pour les habiller.

Puis, c'est un Esquimau du Nord qui s'est gelé les deux pieds, l'automne dernier. Le pied gauche n'a perdu que les orteils; mais du pied droit il ne reste que le talon en forme de moignon saignant, et au vif. Ce malheureux jeune homme nous arrive les pieds littéralement pourris, — l'odeur qui s'en dégage vous prend à la gorge. Quoi de surprenant ? Les deux pieds au vif sont chaussés à nu dans des bottes en poil de caribou, lesquelles seraient à elles seules un vrai foyer d'infection, depuis le temps qu'il les porte. Aucun soin de propreté depuis bientôt six mois, en ce qui regarde ces plaies pourries : ni lavage, ni pansement, ni médecine quelconque. Fort heureusement, on nous l'amène avant les chaleurs. Je lui donne des médecines, change ses bas ; le P. Leblanc lui fait une paire de béquilles. Aujourd'hui, le pied gauche est guéri ; l'autre en a encore pour deux ou trois semaines de traitement. Notre infirme est si heureux que, hier soir, il est parti sur la

côte, à l'ouest des maisons, marchant sur les rochers avec des béquilles, et passant les bancs de neige à quatre pattes. Le fusil en bandoulière, il rôdait ainsi toute la nuit, cherchant des oies ou des canards ; il sait que nous les aimons, et il voudrait être le premier à nous en apporter, pour nous témoigner sa reconnaissance.

Votre Grandeur me demandait, en hiver, si pouvais parler convenablement esquimau. En vrai Normand, je répons : oui et non. Oui, s'il s'agit d'instruire les Esquimaux : nous avons commencé le catéchisme, par demandes et par réponses, sous forme d'allocution ou mieux de conversation, — ailleurs on dirait sermon. Non, s'il s'agit de parler couramment, sans effort, la langue esquimaude, de façon à être immédiatement compris de ceux même qui nous entendent pour la première fois.

Vous savez qu'une bonne partie de la première année a été consacrée aux travaux de construction et d'installation. Nous eûmes de l'ouvrage de septembre 1912 à février 1913.

Au mois de juin suivant, nous étions trop heureux d'avoir à creuser des ruisseaux d'égouttement autour de la maison : cela nous permettait de respirer l'air pur du dehors. Quelques jours de congé en été ne sont pas de trop. Il faut s'être renfermé entre les quatre murs d'une petite maison comme la nôtre, pendant neuf mois, pour comprendre le besoin que nous sentons de sortir enfin et de vivre du grand air.

De la sorte, la première année, nous pouvions bien composer un commencement de dictionnaire, mais la grammaire faisait défaut.

L'été dernier, le bateau n'est pas venu : pas de nouvelles ni de provisions, pas de travaux non plus. Tout l'hiver est consacré à l'étude et à la prière, — à part le mois de février où notre salle était transformée en hôpital, comme je l'ai dit plus haut. Six mois durant, je révise mes nombreux cahiers, compare toutes les données, lis et relis sans

cesse les livres esquimaux que nous ont envoyés nos bons Pères d'Europe. Ces livres sont écrits en esquimau du Labrador; les mots diffèrent assez souvent, mais les différentes formes de déclinaison et de conjugaison, les diverses manières d'exprimer les nuances du langage par affixes ou suffixes, tout cela se ressemble assez.

En avril donc, je réunis tous ces matériaux, et compose en bon esquimau un catéchisme, aussi complet que nous pouvons le désirer pour le moment, — puis des prières, le « Notre Père », Je vous salue, Marie », « Je crois en Dieu », les dix commandements de Dieu, — et enfin des cantiques. N'allez pas croire que je suis passé poète ou barde esquimau. L'idée ne m'est pas encore venue qu'il pourrait bien y avoir un style prosaïque et un autre poétique en esquimau. Ces cantiques ne sont ni plus ni moins que le catéchisme pur et simple, les mots étant choisis pour correspondre à la mesure du chant. Ce ne sont pas même des aspirations ou sentiments pieux, en forme de prière ; seul le refrain s'adresse directement à Dieu ou à Jésus, pour leur demander le salut des âmes. Les couplets ne sont que l'exposé de la doctrine. Nos gens aiment la musique avec passion, ils chantent du matin au soir ; de la sorte, ils apprendront le catéchisme en chantant, car un bon nombre peuvent lire ; ils apprennent les uns des autres, et les moins instruits apprendront, à entendre les autres chanter. Pour le catéchisme, je suis pas à pas le catéchisme du R. P. Lacombe. Chaque figure ou personnage a son explication.

Vous ne me croiriez pas, si je vous disais que j'ai composé le tout assez facilement. Non, la tâche était des plus rudes. J'avais à peu près tous les matériaux voulus, mais l'habitude faisait défaut. Dans nos conversations avec les Esquimaux, nous n'avons guère employé ces idées de religion jusqu'aujourd'hui. Les mots les plus usuels qui se présentent à l'esprit ont plutôt trait aux divers incidents de la vie : chasse, pêche, jeu, etc. Parmi les expressions

courantes qui désignent le bien-être matériel, le succès ou l'impuissance, le malheur, etc., il faut choisir celles qui peuvent rendre le mieux l'idée de bien ou de mal moral. Cette première tâche n'est pas facile. Vous vous rappelez cet Esquimau qui interprétait à sa manière la parole de N.-S. : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait » et traduisait : « Soyez bien gros et bien gras pour ne pas geler en hiver. » Ainsi en est-il pour une foule d'idées que nos gens ne prennent qu'au sens matériel. Par exemple, la parole de saint Jean-Baptiste : « Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. » Nos gens vont-ils comprendre ce que signifie *être digne*? Le mot leur paraît tout naturel ; ils le répètent sans broncher. Demandez l'explication : ils se servent de cette expression dans la traite, ou échange de divers articles. Dans leur bouche, ce mot signifie que tel objet vaut tel autre, qu'on en fait la même estime, qu'ils sont sur le même pied. Fort bien. Que veut donc dire le texte? Que saint Jean ne pouvait pas, qu'il n'était pas à la hauteur voulue, n'avait pas assez de mérite. Mais comment ? Sans doute, parce qu'il n'avait pas payé assez cher. Voilà l'idée première qui se présente à l'esprit de nos gens.

Ce n'est que la première partie du travail. La seconde consiste, le mot juste une fois trouvé, à prendre, dans les conversations courantes, les différentes formes de langage qui indiquent l'état d'être, la beauté, la grandeur, la qualité d'un objet quelconque, l'affirmation ou la négation d'une chose, le diminutif, le reduplicatif, etc. Toutes ces formes ou nuances sont bien dans mes cahiers de notes; mais, pour m'y reconnaître, faute d'habitude, il me faut le silence complet, — le moindre bruit distrait mon attention, et l'idée s'échappe. Je dois m'enfermer au grenier, pendant quelques semaines. Ma pauvre tête demande grâce parfois, mais je vais jusqu'au bout. Ce travail enfin terminé, je ne me fais pas scrupule de passer quelques beaux jours par semaine à la chasse au phoque. Ces promenades sur la mer,

entre les repas, font du bien et ont vite raison de ma mauvaise tête. Il fait si bon accompagner l'Esquimau joyeux et habile. Je n'ai ni son adresse ni sa patience pour me traîner à plat ventre sur la neige et approcher les phoques qui dorment au soleil, — ils dorment, mais à la manière des chats, qui semblent ronfler et qu'un rien réveille.

Je vais au flot, c'est-à-dire au bord de l'eau ; et là, tout prosaïquement, sans tactique aucune, fumant la pipe et jasant avec le voisin, j'attends que l'un de ces gros amphibiens montre le nez au-dessus de l'eau. À certains jours, ils viennent par bandes, et la chasse est assez mouvementée; d'autres fois, ils sont rares, et cela devient monotone. Nous en tuons une dizaine, qui nous fournissent quantité d'huile et de viande pour nos chiens. Ajoutez qu'on ne peut guère jaser toute la journée avec les Esquimaux, sans recueillir quelque expression nouvelle : on se perfectionne toujours par la pratique, surtout en ce qui est d'apprendre une langue. De la sorte, cette chasse est tout à la fois récréation, médecine, profit et étude.

Catéchisme du dimanche.

Il me tardait de commencer à instruire les Esquimaux. Le dimanche, tel que nous le faisons l'an dernier, ne leur disait pas grand'chose ; à la longue, il eût même été difficile de les tenir sérieux. Je lis d'abord mon catéchisme en particulier à ceux de nos gens qui viennent en visite chez nous. Ils me semblent bien comprendre, répétant après moi, et corrigeant du même coup ma prononciation parfois défectueuse. Alors, le 31 mai, jour de la Pentecôte, je réunis mon monde. Nous commençons par le chant du *Veni Creator*, pour attirer les grâces de l'Esprit-Saint sur nous tous, missionnaires et Esquimaux. Et à l'œuvre ! À côté de moi, le catéchisme en images du R. P. Lacombe ; de la main gauche je tiens mon cahier, sur lequel je jette un

coup d'œil de temps à autre pour guider ma mémoire. Tous les yeux se fixent sur moi. On chercherait vainement un auditoire plus attentif et de physionomie plus vivante. Tout un chacun approuve de la tête et fait signe qu'il comprend. Mes auditeurs sont plus encourageants que ceux qui aiment à baisser la tête et à dormir. Je sens toutefois que mon catéchisme est trop succinct, trop concis. Je puis lire dans les yeux de mes gens que telle ou telle phrase aurait besoin d'être expliquée, redite sous différentes formes. Je me risque une fois ou deux à improviser pour mieux expliquer ; mais je n'aperçois plus de signes d'approbation. Le mieux est encore de suivre mon catéchisme, et de laisser des points obscurs plutôt que de parler d'une façon incorrecte et incompréhensible.

Alors, voici un autre inconvénient : c'est que, dans deux heures au plus, — une heure le matin, et autant l'après-midi, — je passe en revue tout l'exposé de la doctrine du catéchisme : Dieu, Trinité, Incarnation, Rédemption, Église, Commandements. C'est beaucoup trop pour une fois ; mais, à l'encontre des philosophes qui veulent que qui peut plus peut moins, je pouvais donner le tout correctement, et me faire assez bien comprendre, au lieu que, si je voulais me borner, je me heurtais ni plus ni moins à l'impossible. Je me console après coup, en pensant qu'il fallait aussi donner à nos gens une idée générale de la Religion. En tout cas, quels que soient les résultats de ce premier essai, j'en suis fort heureux. Dieu aidant, l'habitude viendra; et les Esquimaux eux aussi s'habitueront peu à peu à ces idées nouvelles et, par suite, comprendront mieux.

Fête de la Très Sainte Trinité. — Tous les Aiviliks (Esquimaux des environs de Fullerton) sont employés à la chasse à la baleine : l'assistance était assez maigre dimanche dernier. Nous craignons fort qu'il n'en soit de même tout l'été. Mais voici qu'une dizaine de familles Netchiliks (Esquimaux de la Mer Arctique, Isthme de Franklin, à l'ouest de Repulse Bay) nous arrivent comme par enchan-

tement. Ils viennent pour être des nôtres, et se fixer définitivement dans le pays. Les hommes sont absents aujourd'hui; mais les femmes viennent aux deux réunions et entendent le catéchisme. Nous récitons d'abord les prières en esquimau ; puis vient le chant des cantiques. Nous prenons les deux premiers couplets, et j'en donne l'explication, — chantons encore quelques autres couplets, et reprends la parole, — et ainsi de suite pendant une heure. Nous finissons par les prières.

J'ai pu improviser aujourd'hui, et me suis borné à expliquer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, — Créateur, Maître et Père de tous les hommes, — que nous devons l'aimer plutôt que le craindre, et que le démon, malgré toute sa malice, ne saurait être maître de nous. L'après-midi, je montre le chemin du Ciel et celui de l'enfer ; j'explique comment Jésus nous a sauvés par sa mort sur la Croix.

Bon nombre d'entre eux avaient souvent demandé, l'an dernier, quel était cet Homme cloué sur le bois, pourquoi on l'avait fait mourir ainsi ; quelques-uns demandaient si ce n'était pas un voleur qu'on avait voulu punir. Je leur montre ma croix de missionnaire, leur dis tout l'amour de Jésus pour nous, combien nous devons l'aimer nous aussi, lui obéir, pour être heureux avec lui dans le Ciel, toute l'éternité. Je ne me trompais pas, l'an dernier, quand je disais qu'une fois à l'œuvre, en état de faire le catéchisme et de prêcher, nous trouverions un vrai bonheur dans notre solitude. Nous ne sommes plus seulement écoliers, apprenant la langue; nous enseignons maintenant, et toute notre attention se porte sur nos païens, pour mieux comprendre leurs difficultés à nous saisir quand nous parlons, pour revenir chaque jour, avec tout un chacun, sur ce qui a été dit le dimanche précédent, et nous rendre compte de leurs dispositions.

Solennité de la fête du Très Saint Sacrement (14/6/14).
— Notre petite chapelle revêt ses plus beaux atours, décorations et illuminations. Je chante la grand'messe, et, après

l'Évangile, fais le catéchisme en forme de sermon. Je ne m'adresse pas aux grandes foules, et cependant la salle est comble. Tous les Netchiliks sont là, — peu de femmes, il n'y a pas de place pour elles. Les hommes seraient-ils plus démonstratifs que les femmes, ou moins timides, ou encore est-ce la renommée qui leur a dit déjà de quoi il s'agissait? Le fait est que, dès la première phrase, mes auditeurs m'interrompent par des exclamations de : « *Imâ, imâ*, certainement, certainement, cela est ainsi ! » On voyait qu'ils étaient heureux d'entendre parler dans leur langue. Je fais signe qu'il faut écouter en silence ; mais, quand j'arrive à montrer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le même pour tous les hommes, qu'Esquimaux et blancs descendent du même Adam, que nous sommes tous frères, enfants du même Dieu, un bon vieux à tête chauve, assis juste en face et tout près de moi, s'écrie avec conviction : « *Imâ, imâ*, mais c'est dur, cela, c'est vrai ! »

Ces approbations naïves valent mieux, certes, que l'indifférence, la moquerie ou le sommeil.

Ainsi se passent désormais les dimanches à Notre-Dame de la Délivrante. Il nous faudra au plus tôt une église ou chapelle séparée. Nous allons en été changer la disposition de la maison, mais le local sera encore bien trop petit. Nous n'avons que peu de monde encore, et ils ne peuvent tous venir; même en se divisant, — les uns viennent le matin, d'autres l'après-midi — ils ne peuvent encore tous assister. Beaucoup perdent l'occasion de s'instruire. Qui sait ? Nombre d'entre eux n'auront jamais plus peut-être la bonne fortune de passer l'été près de nous. De plus, faute de place, quelques-uns viennent au catéchisme, les autres s'ennuient à rien faire et partent à la chasse. Si nous avions une église capable de contenir tout le monde, ils s'entraîneraient les uns les autres; aujourd'hui, c'est le contraire, — la majorité ne peut venir, ne trouvant pas de place. Il suffirait que quelque chasseur fasse fortune ce jour-là, en tuant nombre de phoques ou

de caribous, pour donner aux autres l'idée qu'il vaut mieux chasser le dimanche, pendant que le Père prie pour eux afin de leur procurer du gibier. Nous ne pouvons non plus insister sur l'idée de la prière en commun le dimanche, puisque nous ne pouvons les recevoir. Avant tout autre perfectionnement ou progrès dans notre installation, il nous faut viser à avoir une chapelle. Peut-être le salut de plusieurs en dépend ; mais, certainement, à tous ce sera un grand bien et une vraie prédication de voir une bâtisse uniquement destinée à la prière en commun.

Pouvons-nous déjà juger des dispositions de nos gens, et prévoir ceux qui seront les premiers à se convertir ? Aucun de nous n'a cette prétention. Les plus intelligents des Esquimaux connaîtront, comprendront plus vite, il est vrai ; mais de là à croire et à pratiquer, il y a la différence du tout au tout. Certains, bonnes natures simples, sans malice, sembleraient tout désignés pour les premières conversions ; et peut-être ceux-là sentiront-ils moins le besoin de prier que d'autres qui ont conscience de leurs torts, auxquels tout un chacun lance la pierre. Le tout est laissé à la grâce de Dieu, qui seule peut toucher les cœurs. À nous et à toutes les âmes pieuses qui s'intéressent au missionnaire de mériter ces grâces de conversion.

Un mot maintenant sur la saison. Nous voilà au 28 juin, et l'hiver n'est pas précisément fini. Les plus petits lacs à terre sont encore couverts de glace. Devant la maison, nous avons un banc de neige de six pieds. Nous avons eu quelques beaux jours en mars. C'était trop vite. Le froid est revenu. À Pâques, nous avons la plus méchante poudrerie et bourrasque de neige qui se puisse voir : personne ne pouvait mettre le nez dehors. Et, depuis, nous avons une arrière-saison qui se prolonge un peu trop, au gré de nos désirs. Le 11 juin, quelques Esquimaux habitaient encore leurs maisons de neige. Aujourd'hui, nous nous croirions volontiers à l'automne : temps couvert, gros nuages gris, vent froid, et bourrasques de neige.

Nous sommes bien loin de France ; et, si la géographie veut que nous soyons au Canada, l'atmosphère ici ne ressemble guère à celle de Québec ou de Montréal. Là-bas, on se sert de glace, parce qu'il fait trop chaud; ici, en plein mois de juin, nous faisons fondre la glace et la neige, parce que nous n'avons pas d'autre ressource pour nous procurer de l'eau.

Dans deux mois, au plus tard, le bateau viendra nous apporter nos lettres et nos provisions pour la troisième année. Alors, avec les nouvelles courantes, j'essaierai de vous donner un résumé de tout ce que nous avons observé chez les Esquimaux, au point de vue de leurs croyances et superstitions, leur religion naturelle en un mot. Nous apprenons à les connaître de plus en plus ; leur caractère, leur tempérament se dessinent plus nettement de jour en jour. Et nous profiterons de toutes ces données pour nous mettre mieux à leur portée, et leur faire mieux comprendre ce que nous avons tant à cœur de leur enseigner : l'amour d'un Dieu fait homme pour nous sauver tous, sans distinction de races, de langues ou de contrées.

Arsène TURQUETIL, O. M. I.

Canada et États-Unis.

Établis au Canada depuis 1841, les missionnaires Oblats ont pénétré aux États-Unis, et ils ont accompli dans ces deux immenses contrées des travaux apostoliques sans nombre.

Missions de paroisses, missions des chantiers, missions sauvages, retraites de communautés, retraites fermées, œuvres sociales et de colonisation, fondation de paroisses, organisation de diocèses, enseignement dans les collèges, les séminaires et dans leurs maisons de formation, ils n'ont reculé devant aucun travail, dès qu'il était en conformité avec la fin de leur Institut.

Ils y sont occupés actuellement au nombre de près de neuf cents, — y ont un archevêque, cinq évêques, un préfet apostolique, — et s'y partagent entre quatre provinces et cinq vicariats de missions.

VICARIAT DU MACKENZIE

Journal de Voyage
d'un Missionnaire O. M. I. au Mackenzie (suite).¹

Jeudi 15 mai. — À l'heure fixée, c'est-à-dire quand le soleil atteignait le grand sapin indiqué par le chef, je réunis à nouveau tout le monde pour la prière du matin et la sainte Messe. Personne ne manque. Le saint Sacrifice s'accomplit dans cette pauvre cabane comme sous les voûtes de nos cathédrales. Mon Pierre était fier cette fois d'avoir un auditoire imposant. Il entonne un cantique que répètent tous les assistants.

À dix heures, réunion pour les enfants qui doivent faire leur première communion ; et, dans l'après-midi, les tout petits sont là, assis sur le plancher, me regardant de leurs grands yeux noirs, si clairs et si vifs qu'on aurait peine à les fixer bien longtemps. Je compte mon petit auditoire : ils sont là au moins une trentaine de tout âge. J'allais t'ajouter : et de toute condition, mais ici la condition est partout la même. Il y a là les deux enfants du chef ; la noblesse de leur origine ne les distingue en rien du reste du peuple. Les uns n'ont pour tout habillement qu'une mince chemise de coton et un pantalon qui dut être neuf jadis, mais qui, aujourd'hui, porte tant de pièces qu'on chercherait vainement à savoir laquelle est la fondamentale. D'autres s'abritent sous des haillons de peaux de caribou, où le poil usé a cédé la place à une couche sûrement imperméable de tout ce que l'on veut.

Mais l'extérieur n'est rien : il y a sous ces haillons sordides et dans ces corps souffreteux des cœurs chers à Jésus, des âmes chrétiennes avides de l'aimer, et c'est ce qui

¹ Voir *Missions*, juin 1914, page 200.

m'attache à eux. Je promets à ceux qui écouteront attentivement, et répondront le mieux aux questions, de belles médailles et quelques images ; c'est plus qu'il n'en faut pour exciter l'émulation, même parmi les plus jeunes. À la première interrogation, si l'un reste bouche bée, son voisin lève aussitôt la main pour répondre à sa place. Il y a de ces réponses naïves, comme on n'en entend que chez les sauvages; mais ici elles ont un tour particulier qui dénote l'idée première qui hante le cerveau d'un petit enfant des bois. Demandez-vous quelle est la première chose que Dieu a créée? Les garçons vous répondront : les canards, le caribou, — les petites filles, elles, vous diront : les graines, etc. Les plus savants vous diront que saint Joseph est celui qui, sur l'image, tient Jésus par la main et porte un fouet, en désignant par là le lis que le saint Patriarche tient de la main droite. Les réponses prennent naturellement la couleur du milieu où vivent ces petits êtres ; et ce qu'ils voient chaque jour, ils l'appliquent à tout ce dont ils entendent parler.

Le catéchisme est terminé. Je vais visiter deux ou trois malades qui me réclament. Le premier est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, dont les deux jambes paralysées lui refusent tout service. Depuis six ans, il est couché sur une misérable couverture. En hiver, on l'installe dans une petite traîne que halent trois pauvres chiens conduits par une orpheline. L'été, on le transporte en canot d'un camp à un autre, où la tribu doit séjourner un instant. Jamais la moindre plainte, le moindre murmure ne s'est échappé de ses lèvres. Il est là, me regardant en souriant, heureux, dit-il, de me revoir et de pouvoir enfin communier ! C'était tout son désir, c'est ce qu'il sollicitait tous les jours de son père qui l'a amené jusqu'ici. Il me demande de prier pour lui et de venir le visiter souvent, ce que je lui promets bien volontiers. À côté de celui-ci, voici une vieille aveugle, également infirme et pouvant à peine se remuer. Ailleurs, c'est un enfant de sept à huit ans qui agonise.

Il est étendu sur quelques haillons, respirant à peine, sans connaissance depuis cinq jours. On ne peut lui faire comprendre qui je suis; pourtant, en approchant ma croix de ses lèvres, il la serre avidement et d'instinct la porte à ses lèvres ; mais c'est tout, — pas un mot, pas un signe. Ses parents entourent sa couche, désolés, mais résignés sous la main de Dieu.

De retour au logis, je trouve une dizaine de personnes qui m'attendent pour me conter leurs misères, — le froid qu'ils ont eu à supporter cet hiver si rigoureux, la faim qu'ils ont endurée faute de caribous. Toutefois, en ce moment, ils sourient à l'espérance : ils ne pensent qu'au printemps qui arrive et au soleil qui commence déjà à se faire sentir. L'hiver prochain sera ce que Dieu voudra : leurs soucis ne portent pas jusque-là ! Et le jour s'avance : c'est l'heure de réunir mon monde pour le chapelet. Le deuxième jour s'est écoulé ainsi; et, dans mon humble prière, je pense aux malades et aux biens portants, demandant au bon Maître de bénir la paroisse et son pauvre Pasteur.

Vendredi 16 mai. — À la Messe, grande affluence. Les dames de la localité s'étant munies chacune d'une brassée de branches de sapin, le plancher terreux du vestibule disparaît bientôt sous une épaisse couche de branchages qui servira de siège à ces dames. Quant aux Messieurs, pendant mon absence d'hier, ils ont eu soin de faire laver à grande eau le plancher du salon, de sorte que tout le monde se sent à l'aise pour prier.

Au déjeuner, on m'annonce qu'André mon serviteur est indisposé. Son grand frère le remplace, et celui-ci a des manières d'un sélect fin-de-siècle. Songez donc ! Il a servi au Fort chez un des traiteurs de l'endroit ; c'est donc un artiste. Il paraît avec un immense plat, plein d'eau, et une espèce de serviette blanche sur l'épaule : ce sont, paraît-il, les ablutions d'usage là-bas et, pour ne pas déroger aux

bonnes façons de mon maître d'hôtel, je me mets en devoir de me présenter à table les mains nettes et la serviette au menton. J'ai peine à garder mon sérieux, tant ces manières d'étiquette ont de comique sur le théâtre où la scène se passe. Toutefois, Joseph est là, debout derrière moi, épiant tous mes mouvements; et ce n'est qu'après le repas terminé et une nouvelle ablution que je puis satisfaire mon irrésistible envie de rire de mon rôle de pacha pouilleux.

La journée se passe sans incidents remarquables. Il arrive toujours quelques nouvelles traînes, qu'un coup de carabine salue dès leur apparition sur le lac, pendant que le pavillon jaune claque fièrement au vent et annonce que le village est en fête ! Aujourd'hui, peu de visiteurs : chaque famille est occupée à tendre les rets pour prendre les poissons nécessaires à la subsistance des personnes et des chiens. De mon côté, j'ai fait tendre un rets pour subvenir à mes propres besoins.

Samedi 17 mai. — En raison de la veille du dimanche, c'est aujourd'hui jour de confession. Le chef vient m'avertir qu'il a donné l'ordre à ses jeunes gens de descendre la grande croix dont les bras ont été détachés par la violence du vent. Le tout va être réparé à neuf, sous l'œil vigilant du chef; et, ce soir, la croix sera hissée à sa place. Les confessions commencent, — les femmes d'abord, les hommes ensuite. Entre temps, on procède à la replantation de la croix. Tout le monde est là, entourant le signe auguste de la Rédemption ; et, après une nouvelle bénédiction, elle s'élève dans les airs, au chant des cantiques et des *Ave Maria*. Commencées dans la matinée, les confessions ont duré jusqu'à dix heures du soir. Le petit missionnaire est fatigué, mais heureux à la pensée de ce que sera le lendemain si, déjà, les jours passés ont apporté tant de consolation à son cœur de prêtre.

Dimanche 18 mai. — Tout le monde est debout de bonne

heure. Il est vrai que les ajustements demandent si peu d'apprêts ! Pourtant, il y a quelques nouvelles toilettes, et on commence à distinguer les rangs et les conditions. Le chef a endossé son uniforme des grands jours, — une veste galonnée aux manches et aux épaules, et garnie de larges boutons qui ont l'aspect de l'or. Aussi, s'écarte-t-on sur son passage; et ce n'est point sans majesté qu'il s'installe sur le baril de poudre qui lui sert de trône royal, tout auprès de l'autel. La maison est pleine ; et même, au moment de la communion, plusieurs, de crainte d'être bousculés sans merci, se faufilent dans les coins; et bientôt mon lit, de débonnaire mémoire, mon pauvre lit regorge d'habitants. 95 communions sont distribuées, au milieu des cantiques enlevés avec plus d'ardeur que jamais.

En ce moment, mon modeste logis me fait l'effet d'un coin du paradis, non certes en fait de magnificence; mais, sur tous ces visages hâlés et amaigris, la joie est si visiblement peinte que le bonheur de tous est difficile à décrire. L'action de grâces terminée, tous se retirent, après que j'ai annoncé pour midi la cérémonie du baptême des enfants.

Bientôt, tout est redevenu calme ; j'en profite pour remettre un peu toutes choses en ordre. Mais, arrivé au lit, que vois-je? Le malheureux s'est affalé sous la charge de ceux qui avaient cru bon de s'y installer; et je contemplais encore ce magnifique désordre, quand Joseph entra, portant le déjeuner. Du coup, sa dignité se révolte pour tout de bon ! La couverture jadis blanche porte les traces indéniables de nombreux outrages. Le lit n'a plus de forme ni de consistance. Mais qu'y faire? Je laisse Joseph à son curieux monologue en montagnais, — haché de quelques mots français : « Ah bin ! Ah bin ! » — et je vais déjeuner. Pendant ce temps, le brave garçon remet tout en place, et plie les couvertures à la tête du lit. Le lit lui-même, remis debout sur ses quatre pieds branlants, est solidement attaché au mur. « Mais, me dit Joseph, à l'avenir

j'aurai l'œil, et gare à celui qui s'avisera d'y grimper encore! » Quand il a fini de replacer les choses dans leur position première, il reste là, derrière mon dos, attendant les ordres. Tout en agitant dans ma tasse ce qui, d'abord, me semblait être du thé, je ne puis m'empêcher de remarquer que c'est bien épais pour du thé. Finalement, je me décide à demander à Joseph ce que peut être ce brouet gluant. « Ça, me dit-il, c'est du cafoué, parce que c'est dimanche aujourd'hui. » Les sauvages qui n'ont pas d'autre nom pour ce genre de breuvage ont changé le mot café en cafoué. Mais cette transformation du mot n'est rien à côté de la chose. Mon cafoué, ce matin, a l'air de provenir d'une fabrication toute spéciale; et je l'avale à petites gorgées, tant l'âcreté me suffoque malgré moi. Enfin, le cafoué est absorbé ; et Joseph se félicite de mon peu d'appétit, car, la chaudière étant encore pleine aux trois-quarts, en bon maître queux, il a droit à ce qui reste.

Afin de perdre le goût de ce mélange, trop parfumé sans doute pour mon palais grossier, je sors au grand air. Le village est en fête, — les cœurs oui, mais les corps souffrent, car il paraît que les rets ne donnent pas. Le poisson, sans doute effarouché par la présence de tant de rets, a gagné d'autres lieux où il sera moins tourmenté. Mais cela ne fait pas l'affaire de ceux qui, comme mes paroissiens, n'ont d'espoir que dans les rets tendus à la rivière. Il ne reste plus rien; et quelques-uns parlent de partir pour la chasse, après la prière du soir.

À midi, ont lieu les baptêmes de trois filles et de deux garçons. La cérémonie se passe dans la plus grande simplicité: point de son de cloches, point de pralines, une médaille à chacun des nouveaux baptisés, une image pour les parrains et marraines, — et c'est tout. À trois heures, prière et chapelet au pied de la croix réédifiée hier. Le chef a demandé cette cérémonie; et, bien que le vent souffle avec violence et soit encore assez glacial, tout le monde est là, entourant la croix et écoutant avec attention les explications

relatives à l'érection de la croix. Puis le chapelet commence, suivi d'un cantique au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge; et, pendant que je me retire, vieux et vieilles s'approchent de la croix et la baisent religieusement.

En moi-même, je revois bien des cérémonies analogues dont j'ai été témoin là-bas au pays de Bretagne. C'est à peu près la même scène avec les mêmes décors : de tous côtés des rochers abrupts plantés çà et là, quelques touffes de sapin, — il ne manque que les genêts aux fleurs d'or pour en faire un sol breton. Les gens eux-mêmes (à part, bien entendu, les caractéristiques propres à leur race de nomades) ont du Breton la fidélité aux croyances et aux rites du passé.

La cérémonie terminée, quelques chasseurs s'éloignent, comptant sur leur carabine pour apporter le souper de la famille. Pour ma part, grâce à la générosité du chef, j'ai la chance d'avoir un souper — frugal, il est vrai, mais au moins quelque chose qui tient lieu de ce qu'on pourrait désirer si l'on avait mieux et davantage. Que souhaiter de plus, quand le garde-manger est vide? À la guerre comme à la guerre ! D'ailleurs, menant la vie nomade comme ceux qui m'entourent, je dois nécessairement partager avec eux tous les caprices de la fortune. Il ne faudrait pas croire que tout est rose dans cette vie de bohémiens. Si quelquefois c'est l'abondance, quand le poisson envahit les filets ou que le caribou foisonne, il y a aussi des jours terribles, comme cet hiver en particulier où le caribou a fait complètement défaut et où le froid si rigoureux a fait fuir le poisson dans les eaux profondes du grand lac. Non, on ne vient pas ici pour faire bonne chère. Et si, à la maison, il y a toujours au moins le nécessaire, au large, en mission, on a encore toutes les occasions de sentir les privations qu'ont éprouvées nos premiers Pères.

C'est en me remémorant toutes ces choses que je me dispose à rentrer sous ma couverture; et, puisque le proverbe veut qu'un long sommeil vaut un bon dîner, je n'ai qu'à

essayer le remède. Demain sera ce que le bon Dieu voudra; et je clos les paupières en murmurant le *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Dormir! c'est bientôt dit. Il faut attendre d'abord que la bande de chiens qui hurlent aux environs aient fini leur vacarme. Pour eux aussi, c'est le grand jeûne. Des coups de bâton, ils en ont tant qu'ils en veulent, mais ce n'est guère réconfortant. Aussi, la paix est loin de régner dans la troupe. Le plus fort s'en prend à son voisin ; et, ne pouvant enfoncer les dents dans sa part de poisson accoutumée, il larde de ses crocs son congénère. Celui-ci riposte, d'autres s'approchent ; et bientôt c'est une mêlée générale. Alors, cinq ou six triques s'abattent sur une douzaine d'échines ; et les gémissements des plus touchés annoncent que la bataille a pris fin. Mais la paix dure peu: au moindre geste, au moindre grognement, nouveau choc, nouvelle apparition du bâton vengeur, — et les battus s'enfuient en hurlant. Enfin, voyant qu'il n'y a rien à gagner, chacun prend le parti de se coucher en rond à l'abri du vent, mettant en pratique le principe commun à tous en ce moment: qui dort dîne. Et bientôt, dans un calme plus ou moins profond, tout le village sommeille sous le regard de Dieu.

Lundi 19 mai. — La nuit a été froide; sur la rivière, les mares sont recouvertes d'une mince couche de glace, ce qui est mauvais signe. Déjà quelques pêcheurs sont aux rets, et reviennent la tête basse, d'un air qui en dit long. Après la Messe, les hommes, qui d'habitude s'en allaient aussitôt, restent aujourd'hui, attendant que j'aie terminé mon action de grâces. Lorsque je me lève, la première parole est pour me dire qu'il n'y a pas de poisson, — qu'il n'y a rien. Les plus favorisés ont pris deux ou trois brochets, qu'il leur faudra partager entre les personnes et les chiens. La disette commence. Déjà hier, beaucoup n'ont pas mangé leur content; les chiens ne reçoivent rien depuis deux ou trois jours, et cependant pour quelques-uns la route est longue

encore d'ici aux cantonnements d'été. Les plus sages de mes gens seraient d'avis de se disperser, avant que les chiens deviennent par trop faibles et par suite inutiles. Je ne puis aller contre cet avis, n'ayant rien moi-même à leur donner. Qui sait si, un jour ou l'autre, je ne serai pas obligé de prendre la même décision?

À ce moment, le chef arrive, apportant lui-même le déjeuner : c'est grave ! Il dépose l'assiette sur la table, et, me regardant : « Père, dit-il, rien dans les rets, pas un poisson ; j'avais promis de te faire vivre durant tout ton séjour ici, mais je crois que nous allons jeûner, moi et mes enfants, car nous n'avons plus rien ! » Que faire ? Ah ! si j'étais la moitié d'un Carnegie ou d'un Rothschild, la solution serait bien vite trouvée. Mais ma besace est aussi légère que celle du dernier de mes paroissiens; et il y a beau temps que les succulentes galettes ont disparu! Enfin, pour avoir bonne contenance, je dis au chef que j'irai faire un tour de chasse et que peut-être j'aurai la chance de trouver un lièvre ou une perdrix. Aussitôt après le déjeuner, je prends mon fusil, ma cartouchière, et en route ! Il faut croire que cette idée était bonne et que le bon Dieu eut pitié de nous, puisque, sans être habile chasseur (n'ayant jamais eu la faveur d'un cor de chasse au régiment), je réussis à abattre cinq faisans. Je reviens en hâte, fier de ma chasse, et content surtout de pouvoir dédommager un peu le chef de ses généreux services. Je frappe à la porte : le chef lui-même vient ouvrir, et je lui tends le linge qui me tient lieu de gibecière, — un gros « marsitcho » et un rire joyeux, c'est toute sa réponse. Vite, la chaudière est au feu ; et les pauvres faisans, dépouillés de leur duvet, mijotent au fond de la marmite, pendant qu'on n'en finit pas de vanter mon fusil d'incessants *yenioriya* (c'est-à-dire qu'il est épatant).

J'ai à peine déposé mon fourniment, qu'on vient m'annoncer que mon petit agonisant s'en va rapidement. En effet, il n'a plus qu'un souffle à peine sensible, les yeux ne

remuent plus, les paupières s'abaissent : c'est fini. Un ange de plus est monté au ciel, et la terre compte un infortuné de moins. Les parents sont là, contemplant d'un air désolé le petit cadavre jauni. Ils ne pleurent pas. Depuis longtemps, en voyant leur enfant s'affaiblir de plus en plus, ils s'étaient comme familiarisés avec la pensée d'en être bientôt séparés; et leur douleur semble plus calme.

Autour de la couche funèbre se pressent deux ou trois autres enfants, qui ne comprennent rien encore de ce qui vient de se passer, pendant que deux plus grands regardent longuement ce petit corps sans vie. La famille se compose encore du père, de la mère et de sept enfants. Il faut le dire ici, à la louange de nos sauvages : les théories nouvelles et criminelles des temps modernes n'ont pas cours chez eux. Plus une famille est nombreuse, plus les parents sont heureux; et celles qui comptent neuf et dix enfants ne sont pas rares ! Et pourtant, Dieu sait ce qu'il en coûte de peines dans ce misérable pays pour élever une nombreuse famille !

Pendant qu'on ensevelit le défunt, je retourne à mon domicile, où m'attendent quelques partants qui désirent me voir une dernière fois avant de s'éloigner. Ils emportent un petit souvenir, — image ou médaille qui leur rappellera la visite du Père. Je tâche de satisfaire à toutes les demandes. Une dernière prière est faite, un dernier coup d'œil s'assure que rien ne manque sur la traîne; et l'attelage s'éloigne, suivi des conducteurs qui vont chercher ailleurs de quoi vivre. C'est aussi le temps de se livrer à la dernière chasse du printemps, la chasse des rats musqués, dont la peau se vend assez bien en ce moment dans les magasins de fourrures.

Dans l'après-midi, arrivent deux étrangers, deux frères venus de leur camp, situé à plusieurs milles d'ici. Il y a chez eux quelques sauvages qui désirent voir le Père. Ils sont venus me chercher un peu plus tôt que je ne pensais ; mais, comme la glace se fait mauvaise, il n'y a plus de

temps à perdre. En effet, le vent souffle avec violence ; avant longtemps la glace se brisera, et ce sera fini des voyages en traîne ! Je fixe donc le départ au lendemain, après l'enterrement de mon petit défunt. Toute la journée, c'est un va-et-vient général, — les uns partant, les autres se disposant à partir. Le soir, je fais mes adieux et donne les dernières recommandations à tous.

Mardi 20 mai. — À la Messe, l'assistance n'est plus aussi nombreuse, à cause des départs d'hier ; et aujourd'hui encore beaucoup se disperseront. Les vivres étant de plus en plus rares, je me décide à tenter la chance qui m'a favorisé hier. Cette fois encore, trois faisans et un rat musqué remplissent ma gibecière. C'est peu pour ma propre subsistance, celle de mon hôte et de sa famille qui ne compte pas moins de dix personnes ; mais au moins j'ai fait preuve de bonne volonté, et le chef paraît satisfait.

On annonce que le petit cercueil est terminé. Après y avoir placé le petit cadavre, on l'apporte ensuite à la chapelle pour les prières accoutumées. Les prières dites, André, une petite croix de bois en main, ouvre le cortège. Deux jeunes gens ont passé, dans la corde enroulée à chaque extrémité du cercueil, une longue perche qu'ils posent sur leurs épaules, et nous partons pour le cimetière. Le cimetière est loin, et point de sentier pour y conduire ; mais nos gens sont agiles, et c'est un jeu pour eux d'escalader les rochers et de sauter les crevasses. Enfin, derrière une colline plus haute que les autres, au bout d'un petit lac bourbeux, se trouve le cimetière. Il y a là six tombes, entourées chacune d'un encadrement de bois, et au milieu du carré une grande croix qui domine. C'est au pied de cette croix qu'on a creusé la fosse où doit reposer le nouveau venu. Une petite croix indiquera sa place, et c'est tout.

Il faut dire encore, à la louange de nos sauvages, qu'ici comme partout ils ont à cœur d'entretenir ce culte des

morts ; ils se reprocheraient de ne pas leur rendre les derniers devoirs aussi convenablement qu'ils le peuvent. Chaque tombe est l'objet de soins respectueux, auxquels peuvent peut-être se mêler parfois quelques vestiges de rites superstitieux, mais enfin tout montre que le culte des morts a sa place dans les croyances des plus ignorants.

Une dernière prière dite sur la petite tombe ombragée de la croix, et l'on reprend le chemin du village. En passant près de la loge où demeure le jeune homme paralysé, j'entre un instant pour le consoler une fois de plus et lui faire mes adieux. Tout de suite la conversation tombe sur la cérémonie qui vient de se faire : « C'est un heureux, me dit ce pauvre infirme, mais pour moi il en sera ce que le bon Dieu voudra. » Je lui promets de prier pour lui; et je le laisse égrenant son chapelet en l'honneur de N.-D. de Lourdes, le secours des infirmes et la consolatrice des affligés. J'étais occupé à mes derniers préparatifs de départ, lorsque le chef vint me demander de rester encore jusqu'au lendemain. Quelques vieux et vieilles veulent communier une dernière fois avant mon départ. Comment ne pas acquiescer de bon cœur à ce pieux désir? Pour les tout petits ce sera aujourd'hui la distribution des prix de catéchisme. Pas un ne manque à l'appel convenu; aux premiers et aux savants une petite image, aux autres une médaille, à tous quelques conseils, — et tous se retirent enchantés. Il est tard : encore quelques confessions, et la prière en commun termine cette dernière journée.

Mercredi 21 mai. — Cinq à six communions à la Messe, dite cette fois sans accompagnement de cantiques : mon chantre est parti hier, et, comme je n'ai désigné personne pour prendre sa place, chacun suit en silence les cérémonies du saint Sacrifice. Quelques nouveaux départs s'effectuent dans la matinée : nos gens s'éparpillent de plus en plus, quelques-uns avec le désir qu'ils me manifestent de me retrouver, dimanche prochain, au nouveau village où je

dois passer quelques jours. Il faut donc que j'aie jusqu'au bout une petite paroisse nomade de Plats-Côtés. À midi, je sonne pour la dernière fois ma petite clochette, et on se réunit pour la récitation du chapelet. Je renouvelle mes adieux à ces braves gens, les félicitant de leur assiduité à suivre les exercices de la mission et leur promettant de garder un bon souvenir de mon séjour au milieu d'eux. Un dernier cantique à notre bonne Mère du ciel clôture ces quelques jours de mission si consolants et si vite écoulés.

Déjà mes bagages sont ficelés, prêts à être placés sur les traînes ; je serre une dernière fois la main au chef, en le remerciant de sa généreuse hospitalité, et je descends sur la rivière, — escorté de tous mes fidèles paroissiens qui tiennent à assister au départ du Père. Une traîne porte mes bagages, l'autre m'est réservée. Les conducteurs mettent des souliers aux pattes des chiens, — précaution indispensable en cette saison de l'année où la glace présente une surface hérissée de petites aiguilles qui ont vite fait d'ensanglanter les pattes pourtant si dures des pauvres chiens. C'est en prévision de cet accident que mes compagnons enveloppent les pieds de leurs coursiers dans des petits sacs fabriqués à cet effet. Pendant que s'accomplit cette opération, je donne une dernière poignée de main à tout le monde, — et au revoir ! Au signal du cocher, je m'étends sur la traîne, les coursiers prennent le trot, et nous voilà en route. Cette fois, ce n'est plus la traîne si incommode de mon malheureux Pierre, où j'avais tant de peine à me nicher; le véhicule qui m'emporte est un de ces larges traîneaux où une famille entière trouverait facilement place. Je suis là, étendu en vrai roi fainéant, ne ressentant guère les secousses et surtout n'ayant rien à craindre de l'eau, puisque le traîneau est élevé d'au moins 50 centimètres au-dessus de la glace. Alexis, mon conducteur, court à côté de la traîne, excitant de la voix ses trois fiers coursiers, pendant que Basile, son frère, conduit la traîne

aux bagages. Dommage que je ne sois ni poète ni artiste, sans quoi je trouverais facilement matière à un riche tableau dans le spectacle de la nature que j'ai sous les yeux. Si absorbé que je sois à jouer mon rôle de roi fainéant, je relève la tête pour remarquer certaines îles où, au dire d'Alexis, foisonnaient autrefois des bandes de caribous.

On s'arrête, juste le temps voulu pour me permettre de bénir une nouvelle maison qui s'élève à l'entrée de la rivière, puis nous repartons. Alexis reprend son poste ; et les chiens, excités par ses cris, s'élancent à la suite de la traîne de Basile. En vain je prête l'oreille pour essayer de saisir le nom que mon cocher donne à ses coursiers : l'appel est si vite lancé que je le comprends à peine. Pourtant, il me semble que le chien de tête répond au nom de Rodrigue, et le second à un nom terminé en ille, comme Castille, — de sorte qu'avec mon traîneau, avec sa couverture rouge et mon fier Alexis chaussé de bas bariolés montant jusqu'aux genoux, on se croirait volontiers au beau pays Castillan.

Nous laissons la rivière Couteau-Jaune pour entrer sur le lac. Alexis, qui a pris place à mes côtés pour fumer sa pipe, me montre les innombrables îles dont le lac est parsemé. Un Anglais, de passage ici il y a quelques années, prétend les avoir toutes comptées ; et, sur cette assertion que je soumets au jugement de mon compagnon, il se prend à secouer la tête comme pour dire que c'est impossible. De fait, il y en tant qu'elles doivent approcher d'un millier. Nous suivons les bords du lac, traversant les îles pour arriver enfin à un petit village où cinq ou six maisons s'élèvent sur le penchant d'un galet dominant le lac. C'est la demeure d'un sous-chef, absent pour le moment ; mais il y a là deux ou trois familles qui gardent la place. Comme je les ai déjà vues, dimanche dernier, et que plusieurs doivent être avec nous pour dimanche prochain, nous ne nous arrêtons que le temps de bénir une maison et de faire

le thé. Puis le convoi repart. Les chiens, sentant cette fois que leur demeure est proche, pressent le pas et n'ont guère besoin de commandements. Rodrigue prend directement le chemin de sa cabane ; et, en deux ou trois heures de grand trot, nous arrivons au poste.

Nous sommes sur le terrain de Petit-Papier, père de mes deux compagnons, un vieux connu à cent lieues à la ronde et qui se fait gloire d'héberger honorablement tous les voyageurs. Il est là sur le pas de sa porte, attendant que j'arrive au sommet de la côte; et bientôt il s'avance majestueusement, d'un pas que ses soixante-dix et quelques années laissent encore alerte et décidé. On dirait un vieux grognard de l'Empire, car, plus favorisé que ses compatriotes, il porte une superbe moustache et la barbiche impériale. Une couronne de cheveux blancs encadre un visage osseux, où deux yeux presque éteints laissent deviner qu'autrefois ils devaient briller joyeusement. Comme décorations, il porte une grande médaille de Notre-Dame de Lourdes à la boutonnière, et du côté gauche un crucifix rouge suspendu par un cordon de laine écarlate, — le tout épinglé sur une veste de fantaisie en queue de pie. L'effet n'est pas banal. C'est lui, c'est Petit-Papier en personne. Bien qu'il ne soit pas chef, il en a toutes les allures et s'en arroe tous les pouvoirs. Songez s'il est fier aujourd'hui de recevoir le petit Père et d'avoir chez lui la Messe pour quelques jours ! Du moins c'est un chrétien de vieille roche et des meilleurs : il est de la race la première évangélisée par les PP. Faraud et Grollier, et il tient ferme à ses croyances.

Aux alentours, on ne compte que les familles d'Alexis et de Basile, et deux ou trois loges. La paroisse ne sera guère nombreuse ; mais, à l'accueil qui m'est fait, je devine déjà que j'y coulerai des jours heureux. On m'introduit dans la maison principale, la demeure même du vieux grenadier qui, pour faire honneur au Maître dont je suis le petit représentant, fait transporter ses pénates dans une maison

voisine pour me laisser seul en la place. Pendant que le déménagement s'opère, que Mme Petit-Papier ramasse ses frusques et ses bibelots, il me faut nécessairement subir la question et payer les droits d'entrée. Petit-Papier est un causeur intarissable, et comme tous les sauvages il possède une mémoire des plus heureuses. Il me le fit bien voir; à travers tant et tant de faits, comment aurais-je pu ne pas perdre le fil ? C'est d'abord l'histoire de son jeune âge, l'énoncé de ses travaux au service de la Compagnie, la biographie des bourgeois qu'il a hébergés, des évêques et des Pères qu'il a connus, — le tout raconté moitié en montagnais, moitié en plat-côté, et où reviennent de temps en temps quelques bribes de mots français, comme le titre de Monseigneur P. Faraud et petit Père Gascon, etc.

Le déménagement est terminé, et Alexis s'occupe de ranger mes bagages dans un coin. Tout est prêt, et on me laisse seul dans mes appartements. Oh ! mais ce n'est plus, comme là-bas, une misérable chaumine où souris et moineaux avaient toute liberté de pénétrer. Mon palais actuel, de six mètres de long sur quatre de large, possède toutes les apparences d'une maison bourgeoise. Deux lits, deux tables, trois ou quatre chaises, un poêle, une cheminée, trois larges croisées, tout autour des images, des crucifix, en font un vrai palais. On voit que nous approchons de la ville. D'ailleurs, comme ces gens se trouvent à mi-chemin entre les Forts Raë et Résolution, ils parlent aussi bien le montagnais que le plat-côté, de sorte qu'ils ont fini par laisser les défauts de cette dernière tribu pour marcher sur les traces des Montagnais dans la voie du progrès. Les Plats-Côtés, sur ce point, sont encore en retard ; mais, avec le temps, ils y arriveront bien à leur tour.

L'heure du repas a sonné, paraît-il, et Alexis arrive avec le menu. Toujours le même ragoût, bien entendu : du poisson, et toujours du poisson. En ce temps de l'année, c'est généralement tout ce qui constitue la nourriture du pays.

Pourvu qu'il y en ait en quantité suffisante, chacun est satisfait. À dix heures, je sonne donc la prière du soir en commun. La petite assistance se réunit : on récite le chapelet, on chante des cantiques, et l'on songe à se reposer. Cette fois, ce n'est plus le lit à bascule de mon premier gîte : la couche est solide, si solide même que je sens à travers ma légère couverture les grosses barres qui tiennent lieu de sommier. Ce qui n'empêche pas le sommeil de venir bientôt fermer mes paupières alourdis.

Jeudi 22 mai. — Je me réveille un peu courbaturé, — les traverses de mon lit en sont un peu la cause — mais une petite promenade m'a vite remis sur bon pied. Ma clochette appelle tout le monde : une quinzaine en tout. La chapelle est installée comme d'habitude, sur la table désignée à cet effet ; et, pendant le saint Sacrifice, faute de grande assistance, on récite le chapelet. Dans la matinée, quelques familles arrivent du camp que j'ai quitté moi-même, et veulent profiter une fois de plus de la sainte communion dimanche prochain. Pendant ce temps, je fais connaissance avec mes nouveaux paroissiens, mais quel changement déjà ! Au lieu de s'enfuir par timidité comme mes petits Plats-Côtés, si peu habitués à la vue d'une robe noire, les enfants d'ici ne me voient pas plutôt sortir qu'ils accourent à ma rencontre avec des salutations : « Bonjour, petit Père ! » à n'en plus finir.

Je rentre au logis, sur la demande de Basile qui désire m'entretenir un instant. On sait déjà que Petit-Papier est de la classe élevée et même qu'il tient à le faire paraître. Ses fils, Basile et Alexis, commissionnaires en sous-ordre au compte des traiteurs de Résolution pour l'achat des fourrures, ont l'un et l'autre à leur disposition quelques menus articles qu'ils cèdent aux sauvages en échange des fourrures. Basile donc me fait remarquer que ma chapelle, telle quelle, est un peu misérable. Il me prie, en conséquence, de lui permettre de l'ornier à sa façon. Sa propo-

sition étant acceptée avec félicitation, il court à sa loge, et revient accompagné de sa femme portant deux ou trois pièces d'étoffe, quelques clous et un marteau. Pour ne point déranger les plans de l'artiste, je lui laisse l'initiative et l'exécution. Il est là, prenant ses mesures, attachant des ficelles aux soliveaux, — le tout d'un air d'un homme qui s'y connaît. Quand les ficelles sont solidement fixées, Basile déploie une longue pièce de coton blanc qu'il y suspend avec goût. Il met par-dessus une seconde pièce de coton rayé; et, pendant que sa femme fixe le tout avec des épingles, Basile me demande mon avis. C'eût été cruel et injuste de le peiner. — « C'est parfait, Basile, on voit que tu aimes à ce que le bon Dieu soit honnêtement logé. » De fait, ce baldaquin, ou plutôt cette tenture improvisée, avait plus de mine que les tristes moustiquaires de mon premier sacristain dont le bon Dieu s'était contenté. C'est peu de chose, sans doute, mais c'est bien mieux que je ne pouvais espérer. Une couverture blanche toute neuve sert de tapis d'autel, et la chapelle est ornée. Je félicite encore une fois l'artiste, qui a l'air satisfait au plus haut point. Je l'ai cru, du moins ; car, peu après, il revient avec un rouleau de toile cirée toute neuve qu'il étend sur la table où je dois prendre mes repas : « Ça, dit-il, c'est à ton usage ; il faut que tout soit correct. » C'en est trop ! Où suis-je, Seigneur ! De sultan, je me vois devenir empereur. Que sera-ce donc au troisième camp, où je dois me rendre dans quelques jours, au milieu d'une centaine de sauvages qui m'attendent?... Je descends de mes rêves de grandeur. L'heure du catéchisme est arrivée, et une troupe mélangée de petits Montagnais et de petits Plats-Côtés accourent au son de la clochette. Ici encore c'est le progrès, — moins de guenilles, moins de capotes en lambeaux, et surtout plus de facilité à retenir mes courts enseignements. Au chapelet du soir, je félicite mes nouveaux paroissiens de l'accueil qu'ils font au bon Maître dans la personne de son missionnaire. Quelques-uns ayant demandé à communier dès demain, pour pouvoir jouir plus

tôt de la réception de la sainte Eucharistie, j'entends quelques confessions; et je termine cette journée, plus content que jamais d'être l'instrument du bonheur de ces pauvres gens.

Vendredi 23 mai. — Il y a une douzaine de communiants à la sainte Messe. Pour la plupart, ce sont de pauvres vieilles n'ayant pas communié depuis le printemps dernier; mais aussi le vénérable patriarche en tête, ainsi que tous ses enfants, sont venus à la sainte Table. Au déjeuner, Alexis m'apprend que, comme au dernier poste, le poisson vient de leur faire tout à coup défaut. Est-ce malice du démon qui cherche à me faire déguerpir au plus vite? Toujours est-il qu'il n'y a plus rien dans les rets. Alexis se dispose donc à partir pour la chasse avec un petit sauvage. De mon côté, je prends mon fusil, dans l'espoir d'être aussi heureux que là-bas à la maison du chef. Mais ici le gibier est plus rare, du moins aux alentours du village, et je reviens avec deux misérables perdrix. Alexis est plus heureux; il ne revient que fort tard dans la soirée, mais il est chargé de toutes sortes de victimes, — rats, canards, perdrix. C'est l'abondance pour ce soir; et plusieurs parlent de partir demain sur le même chemin. Pendant ce temps, Basile, en l'absence de son frère, s'est institué mon chef de service, et je vous assure qu'il connaît son rôle : toujours deux plats, poisson et quelques graines sauvages, avec une tasse de thé. Tel est le repas d'un empereur au pays de Petit-Papier !

Samedi 24 mai. — Tous les hommes valides partent pour la chasse, pendant que les ménagères gardent les loges. Seul Petit-Papier père reste aux alentours. Il reprend une conversation qu'il m'est souvent difficile de suivre, mais où le vieux semble s'intéresser énormément. Je visite quelques malades, l'un souffrant du rhume, l'autre se plaignant de maux d'oreilles; et ainsi la matinée se passe rapidement.

En arrivant au logis, je trouve M^{me} Alexis qui remplace son mari et dispose sur la table le dîner préparé. Au catéchisme, j'annonce pour demain la distribution des prix; et, comme là-bas, au premier village, une sainte émulation s'empare de ces enfants. On entend les plus avancés répéter en chœur les prières enseignées et qu'ils doivent réciter demain sans faute. Tandis que, dans la soirée, je confesse une vingtaine de personnes, les chasseurs reviennent, ayant chacun quelques canards ou quelques perdrix, — de quoi donner à leurs familles au moins un bon repas.

Dimanche 25 mai. — À la Messe, j'ai le bonheur de distribuer encore vingt-cinq communions. Dans la matinée, bénédiction et érection d'une nouvelle croix, qui rappellera à tous le souvenir de la mission. Tout le monde est là; et, après les prières, la récitation du chapelet et un cantique, la croix est élevée sur le rocher qui fait face à la maison de Petit-Papier. La distribution d'images et de médailles à tous les enfants du catéchisme, au nombre d'une vingtaine, les met au comble de la joie. On attend pour aujourd'hui les traînes qui doivent venir me chercher pour aller passer le reste de la saison dans un troisième camp, à une petite journée d'ici. Ce sera sans doute le dernier voyage en traîne pour cette année, car la glace se fait de plus en plus mauvaise, — on ne peut plus même s'y aventurer sans de grandes précautions.

À 8 heures du soir, on signale l'apparition de deux traînes au large : les nouveaux arrivants viennent chercher le Père qui doit se rendre au lieu appelé Maisons de Wenaya, où une centaine de sauvages se trouvent réunis. Les nouveaux venus nous demandent de nous hâter : à les croire, la glace est dangereuse, et ils parlent de s'en retourner dans la nuit. D'où longue palabre entre Petit-Papier, qui veut garder le Père jusqu'au lendemain, et les nouveaux arrivants, qui tiennent à repartir tout de suite. Pour moi, ayant à dire la messe demain aux intentions d'Alexis et de

sa famille, je serais content de pouvoir lui accorder cette satisfaction. Finalement, après bien des pourparlers, on arriva à une entente. Le Père partira demain matin, après la messe et l'érection d'une croix au cimetière. Le vieillard qu'est désormais Petit-Papier sent qu'il n'a pas de longues années à vivre, et il veut dormir à l'ombre d'une croix bénite. Il tient donc à ce que j'accomplisse cette cérémonie avant mon départ. Tout conclu, vers onze heures du soir, je vais me reposer, en pensant aux surprises que me réserve le palais qui m'abritera demain soir.

O. M. I.

Album de Famille.

Mon but, en publiant cet album¹, est de préserver de l'oubli les traits de M^{gr} de Mazonod, tels qu'ils nous apparaissent dans deux douzaines de portraits, — peintures, gravures, photographies — que nous possédons de lui et dont plusieurs, déjà fort rares, sont à peu près inconnus.

À ces portraits, il m'a paru intéressant d'ajouter ceux des Pères qui ont été ses principaux auxiliaires dans l'établissement de la Congrégation, non moins que ceux des personnages qui ont eu des rapports plus particuliers avec lui.

Les Oblats ne m'en voudront assurément pas de trouver ici, avec une vue des lieux et des monuments qui rappellent sa mémoire, celle des maisons qui furent fondées en France avant sa mort. De plus d'une d'elles on pourra dire sans doute bientôt : *Etiam periere ruinæ*. Si leur image repasse sous nos yeux, leur souvenir vivra plus longtemps dans nos cœurs...

Marcel BERNAD, O. M. I.

¹ *Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, Évêque de Marseille et Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée* (1782-1861). Beau volume de 180 pages, avec 190 gravures : 10 francs. Imprimerie MALVAUX, Bruxelles; 1913.

NOUVELLES DE PARTOUT

VICARIAT DE NATAL

Les deux Larrons du Sud-Afrique.

Qu'elle est touchante, dans sa simplicité, l'histoire des deux larrons ! Tous deux sont également témoins de la patience du Sauveur au milieu des plus atroces souffrances. Tous deux pouvaient se convertir et, par la vertu du sang divin, être purifiés de leurs crimes. Un seul, cependant, entendit ces paroles consolantes : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. » Pourquoi? Question terrible, que plus d'un missionnaire a eu l'occasion de se poser dans l'exercice de son ministère ; car, en pays de mission, l'histoire des deux larrons ne se reproduit que trop souvent. J'ai moi-même assisté, il y a quinze jours à peine, à une de ces scènes consolantes et terribles.

Dans la prison de Pietermaritzburg, deux condamnés à mort attendaient le jour de leur exécution. Ces malheureux, païens l'un et l'autre, avaient assassiné une femme et ses enfants.

Trois fois par semaine, j'allais les voir ; je leur lisais parfois le récit évangélique de la Passion. L'histoire surtout des deux larrons les frappait. Mais, je dois l'avouer, nos deux bandits donnaient peu de signes de repentir. Leur sentence n'étant pas confirmée, ils espéraient que la peine capitale serait commuée pour eux en un emprisonnement à perpétuité et qu'ils échapperaient à la pendaison, dont la pensée les hantait jour et nuit.

Je les visitais depuis trois mois, lorsqu'un matin je les trouvai dans un état de sombre désespoir : on venait de leur notifier que leur recours était rejeté et qu'ils seraient exécutés la semaine suivante. Ce jour-là, j'abrégeai ma visite : leur cœur était trop plein de haine et de fureur pour qu'ils pussent m'écouter.

Le lendemain, je les trouvai plus tranquilles; mais, pendant mon exhortation, l'un d'eux se leva et, sans mot dire, alla s'asseoir à l'écart. Les jours suivants, la même scène se reproduisit ; seulement, le malheureux revenait comme malgré lui, écoutait quelques instants, et s'en allait de nouveau pour revenir encore... La grâce le travaillait visiblement. Remporterait-elle la victoire ? Hélas, hélas !...

Un jour, il me supplia, en termes si émouvants, d'intervenir auprès des juges, que je tentai une démarche en sa faveur. Ce fut sans succès. Lorsque je lui appris ce triste résultat, il éclata en imprécations. Impuissant à lui sauver la vie, je le conjurai de me permettre de sauver son âme; sa réponse fut un blasphème.

Le soir même, je retournai à la prison. Hélas ! celui qui s'obstinait à suivre l'exemple du mauvais larron refusa de me donner la main ; ses yeux me lancèrent un regard chargé de haine diabolique, et il s'éloigna sans dire un seul mot...

Enfin arriva le jour fatal. Je célébrai la messe de grand matin; et mon *memento* fut long et fervent pour ceux qui allaient mourir... Et je me dirigeai encore une fois vers la prison.

À moitié chemin, je fus rejoint par un officier de police. Il me montra un morceau de bois qu'il avait, la veille, enlevé au récalcitrant. Le misérable se l'était procuré, on ne sait comment, et l'avait rongé avec ses dents afin de le rendre pointu : il se proposait de m'en frapper, si je mettais les pieds dans sa cellule. L'officier me recommanda d'être prudent. Précaution inutile : quand je frappai à la porte de la cellule du condamné, et l'appelai par son nom

à travers les barres de fer du guichet, il ne répondit même pas.

Je le laissai donc, pour m'occuper de l'autre. Ah ! celui-là, quel accueil il me fit, avec quels accents il me remercia de ma visite, avec quelle ferveur il sollicita la grace du baptême ! À genoux devant moi, il écouta pour la dernière fois l'exposé rapide des grandes vérités religieuses ; puis je commençai la cérémonie régénératrice. L'eau sainte n'avait pas eu le temps de sécher sur son front, que sept heures sonnèrent. C'était l'instant suprême : il tendit lui-même les mains pour recevoir les menottes...

Mais l'autre, à l'entrée des officiers, ne bougea pas ; il fallut l'enlever de force. Alors une lutte, silencieuse mais terrible, s'engagea : le misérable opposa une résistance si désespérée, qu'à grand'peine parvint-on à lui mettre les menottes. Ensuite il refusa de marcher. Alors quatre solides agents l'empoignèrent, et l'emportèrent sur la planche fatale. Là, on le tint debout par force ; mais deux fois il réussit à dégager ses pieds des liens. L'écume aux lèvres, les yeux dilatés de fureur, il essaya de mordre le bourreau qui lui mettait la corde au cou. Il faut avoir assisté à pareil spectacle pour en comprendre toute l'horreur... Pendant ce temps-là, le nouveau baptisé priait.

Un levier fut mis en mouvement. Un instant après, tout était consommé. Mais quel réveil dans l'autre monde ! De ces deux scélérats, condamnés pour le même crime et à qui Dieu avait adressé le même miséricordieux appel, un seul avait répondu... Pourquoi ?

Augustin IENN, O.M.I.

Il y a, dans nos missions de l'Afrique du Sud, des catholiques de race blanche, attirés par les merveilleux produits des mines d'or et de diamant ; il y a les Boers, dont on connaît le fanatisme encore tenace pour les doctrines de Calvin ; il y a enfin des millions de noirs, — Cafres, Zoulous, Basutos, etc. — races dégradées par des siècles de honteux paganisme. *Messis quidem multa !...*

VICARIAT DE CEYLAN

1. Une florissante Mission, à Chilaw (Colombo).

Chilaw est un gros centre de mission, à 50 milles (80 kilomètres) au nord de Colombo. C'est une sorte de doyenné, avec onze et bientôt douze succursales à desservir. Chilaw compte 4500 habitants, presque tous catholiques.

Ce n'est pas pour elle que je tends la main; elle rougirait d'enlever le pain aux missions plus pauvres ! Ce n'est même pas pour ses premières sœurs, — Karukupana, Bandarawaka, Kottapituya et Kajakadalua. Ces quatre pauvrettes, avec énormément de bonne volonté, se suffisent aussi. J'ajoute même Pambola, qui peut, à la rigueur, se passer de secours immédiats. Ces cinq petites stations, peuplées de 200 à 500 fidèles chacune, ont réussi ou réussiront prochainement à se bâtir une modeste église.

Mais les autres — Merawala, Amhakondaweita, Kanjikulajo, Talgahapituja, Mandalana et Dematapituja — sont absolument dénuées de ressources. Leurs chrétientés sont disséminées parmi les bouddhistes païens ou les brahmanistes, au service desquels nos catholiques sont bien souvent employés dans les plantations de cocotiers. Quelques-unes, il est vrai, ont une église. Mais, quand je dis *église*, c'est une façon de parler; c'est *hangar* qu'il faudrait dire, — et encore ! Imaginez des piquets de 4 à 5 mètres de haut, plantés en terre sur une longueur de 25 mètres, et par-dessus lesquels on a posé des traverses, — le tout recouvert de feuilles de cocotiers. Et la résidence du missionnaire est dans le même style... Ah ! qui nous aidera à donner, à nos six chrétientés qui en sont encore dépourvues, cette modeste église et cette modeste résidence dont elles ont tant besoin ?

Nous ne sommes que trois Pères Oblats pour desservir ces onze ou douze postes de mission. Or, tout en assurant le service à Chilaw même, nous allons à tour de rôle visiter ces petites chrétientés. Nous emportons une sorte de grande malle où sont renfermés les ornements nécessaires pour la célébration des offices. Ce meuble nous suit dans tous nos déplacements. On charge cette sorte de *sacristie portative* sur la charrette à bœufs, avec les provisions ; et la roulotte roule cahin-caha d'un poste à l'autre, durant toute l'année. À l'arrivée, on déballe tout ce qu'il faut pour dire la messe, donner la communion et administrer les malades. On catéchise les enfants, on entend les confessions, on prêche; on juge même, souverainement, — en premier et dernier ressort — les différends survenus parmi les catholiques. Puis on recharge la malle sur la charrette, pour recommencer au poste voisin. À ce jeu, les ornements se fripent vite ; et ils auraient grand besoin d'être souvent renouvelés.

En ce moment, pour ma sacristie roulante, il me faudrait des chasubles et des aubes pour la messe, ainsi que des amicts, des purificateurs, des corporaux, une chape, et un ciboire pouvant contenir de 150 à 200 hosties. Nos chrétiens, ayant une grande dévotion pour la sainte Eucharistie, font la communion à toutes les visites du Père.

En retour de toutes leurs générosités, nos bons Indiens catholiques payeront nos bienfaiteurs en prières ferventes.

En terminant, je tiens à vous donner quelques chiffres éloquents qui prouvent les résultats merveilleux de notre apostolat à Chilaw. De septembre 1912 à septembre 1913, nous avons administré 279 baptêmes dont 35 d'infidèles, béni 96 mariages dont 40 régularisés à l'occasion du Jubilé, entendu 16 402 confessions, et donné 28 210 communions, 83 viatiques et 118 extrêmes-onctions.

Avec cela, j'ai à soutenir vingt écoles, fréquentées par une population enfantine de plus de 1500 garçons ou filles.

La mission est donc en plein essor. Que le Maître de la moisson bénisse les ouvriers et leur envoie des auxiliaires ! Qu'il inspire aussi aux âmes généreuses de nous venir en aide, en nous procurant des ressources !

J.-M. MASSON, O. M. I.

II. Remède infallible contre la Malaria ceylanaise.

Les « Pilules Pink » ont fait leur temps, — on ne les trouve plus aussi bonnes qu'il y a dix ans, — et la « Tisane des Shakers » s'évente dans les magasins. Qu'on les échange donc contre un remède nouveau et surtout... infallible, tel que celui dont je vais avoir l'honneur de vous donner la recette !

Vous dire au juste ce qu'est la *malaria*, ce serait vouloir essayer de décrire les divers malaises que produit la visite d'un huissier à l'occasion d'une saisie de maison. Cette malencontreuse (la *malaria*) vous arrive toujours à contretemps, et ne vous laisse jamais indemne.

Elle était donc chez moi. Pendant la soirée, cette éhontée m'avait même suivi au confessionnal, moins pour écouter les péchés de quelques pénitents que pour m'empêcher de bien les entendre.

À 5 heures, résolu de lui faire la guerre, je dressai mes plans.

— Sacristain, j'ai la fièvre; je rentre chez moi. Ferme la porte et... invisible, entends-tu ? À personne la permission de tambouriner à ma porte; et, alors que le Président de la République française demanderait à me voir, refuse !!!

Il promit, — oh ! pas difficile pour lui.

J'étais chez moi. Mais je n'avais pas encore quitté ma soutane, que :

— Père !

— Quoi ?

— Extrême-onction...

Ce mot d'extrême-onction, pour un ancien troupière, a tout autant de pouvoir sur ses nerfs que le coup de clairon cuivrant une « mobilisation » à une heure du matin. En un tour de main, j'étais *reboutonné* et criant :

— Où ça ?

— Un mille : c'est tout près.

Mais enfin, par prudence, je fis atteler la voiture. Et, prenant le saint Viatique, je dis bien sincèrement à mon bon Jésus :

— Si ce n'était pas pour vous, vrai, je ne broncherais pas : par conséquent, gardez-moi, s'il vous plaît !

Le bœuf partit au galop. Oh ! la belle bête : tout comme les beaux chevaux si vantés du Texas ou du Basutoland, il a bel et bien quatre pattes, et il court, court comme un... bœuf !

Mon malade fut tout content de me voir, et je le fus aussi pour plusieurs motifs, — en voici un : je remarquai que, quand on est un peu souffrant, on a un peu plus de cœur pour ceux qui le sont beaucoup.

En rentrant, juste comme je descendais de charrette :

— Père, une extrême-onction !

— Où ça ?

— Tout près d'ici : une jeune enfant de douze ans qui se meurt. Elle n'a pas sa connaissance : inutile de songer à lui porter le bon Dieu.

Pauvre enfant ! La fièvre typhoïde la minait ; et ses gesticulations prouvaient bien que ses yeux grands ouverts étaient remplis d'affreux fantômes. Je lui donnai une absolution sous condition, et l'administrai...

À 7 h. ½, je rentrais, quand deux bonnes Sœurs m'étonnèrent par leur venue.

— Quelle étrangeté vous amène donc ?

— Père, en revenant de l'école de N..., nous avons été

voir une malade... très malade. C'est une pauvre veuve, avec trois petits enfants, et pauvre, — si pauvre qu'elle vit d'aumônes. Et personne pour la soigner, personne pour appeler le Père ! Et elle est si enflée, que nous croyons qu'elle ne passera pas la nuit.

Il fallait partir. Je me fis indiquer à peu près la direction de la maison. Et en avant !

À un mille, quelques huttes sur la route, et des mahométans jouissant du clair de lune...

— Tambi, n'y a-t-il pas par ici une catholique de malade ?

— Si, Père, dans la maison en face, — une pauvre femme bien mal et bien pauvre !

— C'est bien. Surveillez mon bœuf : il faut que je la voie.

Quelle misère ! Et pas même une chaise ! Et c'est alors qu'un mahométan — oui, un fils de Mahomet — m'apporta une chaise, la couvrit d'un grand linge blanc; et, quand j'eus fini d'administrer les derniers sacrements à ma pauvre malade et que je remerciais ces gens-là de leur amabilité :

— Ce n'est pas au Père à nous dire merci; c'est nous qui le remercions de nous honorer.

Que ne se convertissent-ils pas!...

Et la malaria ? Partie, — si bien que, depuis, elle n'est plus revenue ! Et vous douteriez du remède que je vous offre?...

Que les jeunes Oblats ne s'effraient pas de venir à Ceylan! D'abord, il n'est pas sûr qu'ils attrapent la malaria. Et, l'attraperaient-ils, il y a des remèdes infaillibles. Celui que je vous donne est à la portée de tous ceux qui veulent s'en servir. Qu'ils viennent seulement à Ceylan ! De la place, il y en a pour tout le zèle qui peut remplir un cœur, — et les extrêmes-onctions à donner ne manquent pas!

Oblat de Marie.

MÉLANGES ET VARIÉTÉS

Traditions religieuses des Cafres du Basutoland.

Nous avons entendu parfois — lisons-nous dans les *Missions Catholiques*¹, auxquelles nous empruntons cette intéressante étude — des savants catholiques faire aux missionnaires le reproche de trop peu se préoccuper de recueillir autour d'eux des données et des témoignages permettant de répondre aux accusations d'athéisme que les coryphées de la libre pensée ne se font pas faute de porter contre les peuplades primitives. Voici un travail qui, en ce qui concerne les Cafres du Sud-Africain, répond à ce *desideratum* ; et nous sommes heureux de le publier, car nos lecteurs, en le parcourant, y prendront le plus vif intérêt.

Il n'est pas facile aujourd'hui, étant donné le progrès de la civilisation et du christianisme, de se faire une idée exacte de l'état d'âme des Basutos avant que la lumière de l'Évangile fût venue les éclairer. Bien que la masse du peuple soit encore plongée dans les ténèbres du paganisme, bon nombre de coutumes anciennes ont presque entièrement disparu.

Cependant, autant pour mon instruction personnelle que pour apporter mon faible témoignage à la cause de la vérité, je me suis enquis, auprès des vieillards du pays et plus anciens missionnaires, de ce qui — dans les coutumes, les légendes, les chants ou les prières — peut être regardé comme l'indice d'une croyance en la Divinité et les restes d'une révélation primitive.

¹ Voir N. 2374, 4 décembre 1914, pages 584-587. Nous profitons de l'occasion pour nous permettre de recommander cette magnifique Revue (Lyon, 14, rue de la Charité).

De prime-abord, il semble que toute recherche à ce sujet doive être ingrate. Tandis que les nègres du centre de l'Afrique adorent souvent des dieux de bois ou d'argile, rien de semblable n'existe au Basutoland.

D'autre part, l'idée qui inspire les rites païens n'est pas facile à découvrir pour l'étranger non initié. Enfin, le mot même de *Cafre* — dénomination que les mahométans ont donnée à certaines tribus du sud de l'Afrique — signifie *incroyant*.

Cependant, le missionnaire, dans son contact journalier avec les Basutos, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il existe chez eux une intelligence gardant le souvenir d'un Dieu tout-puissant et des réminiscences de la chute de l'homme, de la rédemption et de la vie future.

I. — Existence de Dieu.

S'il est, en effet, une idée profondément gravée dans le cœur de l'homme, c'est bien la croyance en un Maître suprême de toutes choses. De cette connaissance de la Divinité, que les Basutos ont toujours possédée, je ne fournirai pour preuve que les paroles d'un chant très ancien, ou plutôt d'une prière usitée autrefois, avec quelques légères variantes, dans toutes les circonstances importantes, — par exemple, pour obtenir de la pluie, la guérison d'un malade, etc.

Quand les personnes du village étaient réunies en cercle le sorcier, debout au milieu d'elles, s'écriait : « O Dieu, écoute : nous te prions ; — O Dieu nouveau, prie l'Ancien. » Et la foule répétait ces formules en cadence. Et le sorcier continuait la prière, tandis que le peuple chantait après chaque verset : « O Dieu, écoute : nous te prions. »

Peut-être sera-t-on curieux de lire cette prière en entier. La voici :

« O Dieu, écoute : nous te prions. O Dieu nouveau, prie l'Ancien !

« Ce n'est pas moi qui te prie, ce sont les dieux, ce sont les maîtres des temps reculés qui réclament la viande des sacrifices. Comment la voient-ils, eux qui ne sont plus ? Ils la voient par les fentes des tombeaux.

« Ce que vous faites n'est pas une prière ; vous ne savez pas prier, vous perdez votre temps ; vous balbutiez des louanges et oubliez les vaillants. Dieu a dit : « Fardez-vous avec l'antimoine, frottez-vous le corps d'ocre rouge et de graisse ;

« Allez visiter le Blanc de la caverne, Fils de lumière du Père du Sauveur, le Père du Sauveur aux mains percées, aux mains ruisselantes de pluie pour nous avoir créés.

« L'homme meurt. Sa mère ne le possède plus : elle est solitaire et triste. Tous ceux qui sont morts, où sont-ils allés ? Ils sont allés à la fosse qui ne se remplit jamais, qui engloutit toutes les nations. »

Le lecteur a pu remarquer, dans cette prière, que les Basutos reconnaissent l'existence d'un Dieu Souverain Maître, d'un Dieu ancien. C'est lui qui a tout pouvoir ; c'est à lui qu'en définitive s'adressent les prières ; c'est lui aussi qui permet aux autres dieux de secourir les humains ou de leur nuire.

Les dieux inférieurs sont les *mélimo* (esprits) et les *balimo* (âmes des ancêtres). On leur offrait — on leur offre encore — en sacrifice des bœufs, des moutons ou des chèvres, pour les empêcher de nuire.

« Laisse-nous reposer en paix ! » Telle est la prière que l'on répète sur la tombe des défunts, chaque fois qu'on immole des victimes en leur honneur.

II. — Chute et Rédemption.

Outre la croyance en la Divinité, tous les peuples, dit-on, ont gardé un souvenir plus ou moins vague de la chute de l'homme et de la rédemption. Que les Basutos aient eu cette croyance, il suffit, pour le prouver, de rappeler le passage de la prière citée plus haut, où Dieu est appelé le « Père du Sauveur des hommes, le Père du Sauveur aux mains percées ». On peut aussi se demander si le « Blanc de la caverne » n'est pas le divin Enfant de la grotte de Bethléem.

Mais voici une légende, commune à toutes les races indigènes du Sud de l'Afrique, et dans laquelle il est difficile de ne pas voir un symbole ou un souvenir du mystère de la Rédemption :

« Il y avait, une fois, un monstre d'une taille énorme qui se nommait Kholumolumo. Ce monstre dévora tous les hommes et tous les animaux. Seule une femme survécut à la destruction universelle. Elle mit au monde un fils nommé Senkatane qui, tout à coup, devint un homme.

« Il demanda à sa mère : « Où sont donc allés les autres humains ? — Vois-tu là-bas, à l'horizon, répondit la mère, cette masse grosse comme une montagne ? C'est Kholumolumo : c'est lui qui a tout dévoré. »

« Aussitôt, Senkatane rentra dans l'habitation, prit ses assagaïes, et se mit en route pour purger la terre de la présence de l'horrible bête. Il arriva près du monstre qui, trop repu, ne se mouvait qu'avec peine. Il le transperça ; et des entrailles de Kholumolumo sortirent une nouvelle génération d'hommes et tous les animaux. Les peuples firent alors du jeune Senkatane leur roi. Mais bientôt, la jalousie et la haine tournèrent contre lui les cœurs de ses ingrats sujets. Ils cherchèrent mille moyens de le faire périr. Toujours il échappait providentielle-

ment. Enfin il se laissa volontairement prendre et mettre à mort. Mais son cœur s'envola et alla habiter parmi les oiseaux. »

Comment ne pas identifier ce jeune Senkatane, sauveur du genre humain, avec le divin Rédempteur et, dans la femme échappant seule à la destruction universelle, comment ne pas reconnaître la Vierge bénie, Mère de Jésus, seule indemne du péché originel?

III. — La Vie future.

Avec la croyance en la Divinité et en un Rédempteur, il était impossible que les Basutos n'eussent pas une certaine notion de la vie future. On a déjà vu qu'ils offrent des sacrifices aux âmes de leurs ancêtres. D'autre part, le terme employé ici le plus fréquemment, pour annoncer la mort de quelqu'un, est très significatif : « O falletse » (il a changé de demeure), disent-ils d'un défunt.

La manière dont on enterrait les morts fournit encore à ce sujet des indications précieuses. Elle révèle non seulement l'idée de la vie future, mais aussi celle de la résurrection des corps.

Le cadavre, accroupi et les mains jointes, est déposé dans une fosse de forme ronde, la face tournée vers l'orient. « Il est accroupi, disent les Basutos, afin qu'au jour du réveil il soit plus tôt debout et prêt à marcher; et il regarde l'orient, ou plutôt le nord-est, parce que c'est là que se trouve la *Tsuana Tsatsi* (Maison du Soleil), sa patrie d'origine, où il devra se hâter d'accourir. »

La résurrection des morts est aussi attestée par une légende :

« Il y avait, une fois, un seigneur dont le fils s'appelait Léobu (caméléon). Apprenant que son peuple était dans un extrême danger, ce seigneur appela son fils et lui dit : « Va annoncer aux hommes qu'ils doivent ne point

perdre tout espoir : ils mourront, mais ce sera pour ressusciter. »

« Un serviteur du roi nommé Khatvane (lézard), ayant entendu ces paroles, prit les devants et, en toute hâte, s'en alla dire au peuple : « J'ai reçu l'ordre de vous informer que vous allez tous mourir et que vous ne ressuscitez pas. » Et le méchant lézard parcourut ainsi les villes et les villages, répandant partout ce mensonge.

« Lorsqu'arriva le fils du roi, il eut beau dire : « Mon père m'envoie vous prévenir que vous allez mourir, mais ce sera pour ressusciter », personne n'ajouta foi à ce consolant message. »

Les anciens Basutos croyaient donc que l'homme ne meurt pas tout entier et que l'âme, après la mort, va dans un lieu de passage pour attendre la résurrection.

Mais quelle idée se faisaient-ils des récompenses et des châtements réservés par Dieu à la vertu et au vice ? Sur ce point, leur science était fort restreinte. Cependant, ils savaient que l'homme, après la mort, n'arrive pas toujours d'un trait au repos définitif; avant d'y parvenir, l'âme doit s'arrêter dans une grotte, pour y être purifiée par le feu, et elle ne peut en sortir que le jour où ses parents l'auront aidée à payer ses dettes au moyen de nombreux sacrifices.

Loin d'avoir entièrement oublié Dieu durant leur long paganisme, les Basutos ont donc conservé un certain nombre d'idées religieuses que le temps n'a pu effacer. La belle parole du poète s'applique à eux :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Ces souvenirs sont-ils le fruit d'une révélation primitive, ou bien les tribus cafres, durant leur lente migration des confins de la Perse aux bords de l'Orange, ont-elles été en contact avec des peuples chrétiens, de qui elles auraient

appris à connaître les dogmes chrétiens? À défaut de tout document, il est impossible de rien répondre à ce sujet.

Aussi, n'est-ce qu'à titre d'hypothèse que je cite une opinion émise par certains auteurs qui voient dans la race cafre, surtout au Basutoland, un rejeton éloigné de la race juive. À l'appui de cette thèse, on dit que la physionomie de certains individus se rapproche beaucoup du type israélite, — que la langue basuto a certaines racines communes avec l'hébreu, et, enfin, que bon nombre de coutumes mentionnées dans le *Deutéronome* trouvent au Basutoland leur fidèle application.

Mais peu importe aujourd'hui que les Basutos aient obtenu leurs connaissances religieuses de telle ou de telle façon. J'ai voulu seulement montrer que leur paganisme n'est pas du tout l'absence d'idées religieuses. C'est, au contraire, un système, un ensemble de croyances, — souvent contradictoires, superstitieuses et même ridicules — mais n'en témoignant pas moins combien la notion d'une vie future, d'un Rédempteur et d'un souverain Maître, est profondément gravée dans le cœur de l'homme.

Aussi, lorsque la lumière du catholicisme a lui sur ce pays plongé dans l'ombre épaisse de la superstition, le païen des siècles passés s'est réveillé comme d'un long sommeil. Déçu, un instant, et hésitant à l'aspect du protestantisme, il n'a pas tardé cependant à reconnaître les vrais messagers du Dieu de sa jeunesse. Il a reçu avec joie la bonne Nouvelle, — la nouvelle du divin Enfant de la grotte de Bethléem, la nouvelle du « Sauveur aux mains transpercées » pour notre salut. Il s'est relevé de ses ténèbres pour accourir vers l'Église catholique, — la vraie arche du salut, la véritable « Maison du Soleil », puisque là seulement habite Jésus-Christ.

Mieux que moi, notre vénéré vicaire apostolique —

M^{gr} Cénez, O. M. I. — pourrait dire les supplications qui lui parviennent de tous les coins du Basutoland, demandant l'établissement de nouvelles missions. D'autre part, nos églises sont trop petites ; car c'est par centaines que se chiffrent les conversions dans beaucoup de missions. Oh ! puissions-nous donc voir ici s'accomplir la prophétie d'Isaïe à la Jérusalem nouvelle : « Augmentez l'espace où vous placez vos tentes ; étendez les peaux qui les recouvrent ; n'épargnez rien ! » C'est à vous aussi, cher lecteur, que le prophète s'adresse : oui, n'épargnez rien, mais donnez généreusement pour la diffusion de l'Évangile, le salut des âmes et l'extension du règne de Dieu.

François LAYDEVANT, O. M. I.

L'Œuvre des Oblats dans l'Ouest Canadien.

I. — Origines des missions de la Rivière Rouge.

Ce n'est qu'au début du siècle dernier que nos missionnaires ont commencé l'évangélisation des sauvages du Nord-Ouest Canadien.

Il y avait trois siècles que l'Église faisait son œuvre au Canada. Pendant trois siècles, les Récollets, les Jésuites, les prêtres du séminaire de Québec, du séminaire de Saint-Sulpice, et les membres du clergé paroissial avaient exercé leur zèle avec succès et fondé l'Église canadienne.

Nos fertiles campagnes étaient habitées par une population catholique de plus d'un million d'âmes ; les sauvages, convertis par nos missionnaires, formaient d'intéressants groupes de population éparpillés dans le pays ; sur les rives de nos fleuves et de nos rivières et jusque dans la profondeur des vallées, comme au cœur des villes prospères, s'élevaient des églises et des monuments religieux

qui attestaient la vitalité de la religion dans ce pays appelé alors du nom de Nouvelle-France.

Après cet apostolat de trois siècles, apostolat d'incessante activité, il y avait encore, dans cette partie de notre pays qu'on appelait autrefois les « Pays d'en haut », des populations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui naissaient, vivaient et mouraient privées des bienfaits de la Rédemption.

Pauvres peuples, après dix-huit cents ans de Révélation, ils étaient encore assis à l'ombre de la mort ; mais l'heure est venue où la bonne Nouvelle leur sera annoncée.

Des hommes qui ont au cœur la soif du lucre, poussés par le désir d'étendre au loin leur commerce, — celui des fourrures — s'aventurent dans ces régions inhospitalières pour y établir des postes de traite. Il y a quelques traiteurs libres ; mais le commerce des pelleteries est surtout contrôlé par deux sociétés, la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest.

Des Canadiens, à l'esprit aventureux, qu'on a appelés les voyageurs des pays d'en haut, s'en vont prendre du service dans ces compagnies, — surtout dans la Compagnie du Nord-Ouest qui les employait de préférence à toute autre — comme voyageurs et interprètes. En 1806, cette compagnie compte, dans ses différents ports, plus de 1200 employés, la plupart canadiens.

Un certain nombre d'entre eux s'établissent dans le pays, y prennent des femmes parmi les tribus sauvages et se marient à la mode du pays. Mais, soit dit en passant, sur un point du moins, ils n'ont pas forfait à l'honneur : ils ont élevé les mères de leurs enfants au rang d'épouses légitimes. Voyez-vous ? ces coureurs de bois étaient de bonne race et catholiques jusqu'à la moelle des os. Ils parlent à leurs femmes du prêtre qu'ils appellent, dans leur langage pittoresque, la Robe noire : — « La Robe noire viendra, leur disaient-ils, et la Robe noire vous instruira de la Religion et vous enseignera le chemin du ciel. »

Ce fut principalement à la demande et aux instances de ces Canadiens que des prêtres furent envoyés au Nord-Ouest. L'un d'eux, Jean-Baptiste Lagimodière, mérite bien une mention spéciale.

En 1815, les deux compagnies de traite se faisaient une guerre acharnée à la Rivière-Rouge. Les agissements de la Compagnie du Nord-Ouest mettaient en danger la colonie agricole récemment fondée par lord Selkirk. On savait qu'il venait d'arriver dans l'Est. On lui envoya Lagimodière, avec des dépêches importantes, pour le mettre au courant de la situation, lui mandant de se hâter d'arriver avec des forces militaires pour protéger l'établissement qu'il avait fondé.

Le 1^{er} novembre de cette année-là, Lagimodière quitta le fort Douglas pour Montréal, sans aucun compagnon, et ne prenant que son fusil, une hache et une couverture pour effectuer un trajet d'environ dix-huit cents milles, au cœur de l'hiver et par des sentiers gardés par les agents de la Compagnie du N.-O., — qui avait juré une guerre à mort à l'établissement de la Rivière-Rouge. Lagimodière fut assez habile pour éluder toutes les embûches ; et, le 6 janvier suivant, il remettait ses dépêches à lord Selkirk.

Celui-ci fut si touché de cet acte de dévouement qu'il ne put s'empêcher de demander à son courrier ce qu'il désirait en retour. Ce à quoi Lagimodière répondit sans hésiter : « Des prêtres ; donnez-nous des prêtres. »

Quoi qu'on ait pu dire de ces traiteurs, de ces trappeurs, de ces coureurs de bois canadiens, ce sont eux qui ont appelé le prêtre à la Rivière-Rouge; et c'est à la suite de leurs sollicitations pressantes que sont venus les missionnaires qui devaient évangéliser les vingt-deux tribus sauvages dispersées çà et là dans les immensités des prairies et des forêts du Nord-Ouest.

De plus, ces Canadiens ont préparé les voies aux missionnaires en se conciliant les sauvages par leurs bons procédés. Pour le Saxon protestant, anglais ou américain,

« *a dead Indian is a good Indian* », un sauvage mort est un bon sauvage, mais il n'en fut jamais ainsi pour les fils de la douce France ou leurs descendants canadiens-français qui ont quelque peu hérité des qualités de la race. Au lieu de faire une guerre d'extermination aux sauvages, ils ont noué des alliances avec eux. « Vous autres, disait un sauvage à un Canadien, vous êtes nos amis ; vous ne nous trompez pas ; vous vivez avec nous comme des frères. » Voilà comment de prime abord la « religion des Français » inspira plus de confiance aux sauvages que la « religion des Anglais ».

Le mérite d'avoir déterminé l'autorité religieuse — M^{gr} Plessis, évêque de Québec — à envoyer des missionnaires dans le Nord-Ouest, revient d'abord aux voyageurs canadiens et, après eux, à lord Selkirk. C'est lui qui fit adresser une requête à l'évêque de Québec, au nom des catholiques de la Rivière-Rouge, pour lui demander des prêtres. En 1816, étant à Montréal, il écrivit à M^{gr} Plessis: « Je suis convaincu qu'un ecclésiastique zélé et intelligent ferait un bien incalculable parmi ces gens, chez qui le sentiment religieux n'est pas perdu. Ce serait avec la plus grande satisfaction que je coopérerais de tout mon pouvoir au succès d'une telle œuvre.»

Le noble lord avait entrepris de fonder, au confluent de l'Assiniboine avec la rivière Rouge, une colonie qui fût « une oasis de civilisation au milieu des prairies où erraient les tribus sauvages ». Et il s'était aperçu qu'il ne pourrait jamais grouper des colons, surtout des colons canadiens-français, s'il n'avait un prêtre pour vivre au milieu d'eux. « Vivre consolé et fortifié par la religion, mourir assisté par elle, ç'a été de tout temps la double et suprême aspiration de l'âme canadienne-française. »

En invitant des prêtres à s'établir à la Rivière-Rouge, lord Selkirk, Écossais et protestant, ne songeait qu'à l'avenir de sa colonie ; mais, dans les vues providentielles, la réalisation de ce projet allait ouvrir les portes du Nord-

Ouest aux missionnaires, appelés à évangéliser les nombreuses tribus sauvages à qui la bonne Nouvelle n'avait pas encore été annoncée.

À d'autres égards, le noble lord mérite le titre de bienfaiteur insigne de l'Église de Saint-Boniface. Pour assurer à l'Église un revenu convenable, il lui donna, en pur don, la propriété d'une étendue de terrain de vingt milles en superficie, — de quatre milles en largeur sur une profondeur de cinq milles — tout le terrain sur lequel s'élève la ville de Saint-Boniface avec, en outre, les terres avoisinantes. C'est ce domaine que M^{gr} Taché appelait « la Seigneurie ». Cette généreuse dotation a largement contribué à la fondation des œuvres catholiques dans la ville épiscopale. Les institutions nombreuses d'éducation et de bienfaisance, — collège, pensionnat, hospice, hôpital, orphelinat — qui y prospèrent et ont mérité à Saint-Boniface l'appellation de « *holy city* », la ville sainte, que lui décernent les journaux de Winnipeg, toutes ces œuvres, y compris la construction de la nouvelle cathédrale, ont été rendues possibles par les profits qu'on a réalisés en vendant les terres de « la Seigneurie », don magnifique de lord Selkirk.

II. — Les premiers missionnaires de la Rivière-Rouge.

La requête des Canadiens du Nord-Ouest, adressée à M^{gr} l'évêque de Québec, appuyée par lord Selkirk, et demandant des prêtres, fut accueillie favorablement. Le 19 mai 1818, les abbés Joseph-Norbert Provencher et Sévère Dumoulin s'embarquèrent à Montréal sur un canot d'écorce pour aller porter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut aux peuplades du Nord et leur dire : « Réjouis-toi, peuple, ton Dieu régnera sur toi. »

Huit semaines après leur départ, le 16 juillet, ils débarquaient sur la rive gauche de la Rivière-Rouge au fort Douglas, en face de Saint-Boniface qu'ils devaient fonder.

Ils étaient les premiers prêtres qui venaient s'établir à l'ouest du lac Supérieur.

Les vertueux prêtres se mirent à l'œuvre avec un courage et un zèle dignes de l'héroïsme qu'ils avaient manifesté en acceptant la mission, exceptionnellement difficile, de porter l'Évangile dans ces immenses contrées. Ils commencèrent, selon les instructions de M^{gr} Plessis leur évêque, à bâtir une église, une maison pour loger les missionnaires et une école.

En 1822, M^{gr} Plessis partagea son immense diocèse en plusieurs districts, dont l'un, le plus étendu, fut le district de la Rivière-Rouge. M. Provencher, mandé à Québec, fut sacré évêque de Juliopolis, et reçut la charge de ce district comme auxiliaire de l'évêque de Québec.

Le 16 avril 1844, le Saint-Siège détacha du diocèse de Québec le district de la Rivière-Rouge pour l'ériger en vicariat apostolique, qu'il confia tout naturellement à M^{gr} Provencher, lui conservant son titre d'évêque de Juliopolis, mais lui confiant une juridiction indépendante de celle de l'évêque de Québec.

Depuis 1818 jusqu'à cette date, dix missionnaires seulement étaient venus aider M^{gr} Provencher dans son immense district, envoyés par l'évêque de Québec et rappelés par ses ordres. M^{gr} Provencher avait débuté avec un seul compagnon; le nombre en fut porté à deux et trois, jusqu'à ce qu'en 1841 il atteignît le chiffre de quatre.

« On est étonné quand on se rend compte de l'immensité du travail que se sont imposé ces prêtres, dont on ne saurait assez louer le zèle, et qui ont porté la Nouvelle du salut jusqu'à des distances étonnantes, franchissant tout l'espace qui se trouve entre la rivière Assiniboine et le Missouri, descendant tous les cours d'eau qui mènent des États-Unis à la Baie d'Hudson, s'élançant à travers les interminables plaines de l'Ouest jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, se multipliant de mille manières, à l'exemple de leur chef, pour atteindre les chrétiens dissé-

minés dans ces déserts sans fin et tenter la conversion des tribus infidèles qui erraient en tous sens, à la suite des troupeaux d'animaux sauvages qu'elles poursuivaient. »

Mais l'héroïsme pouvait suppléer au nombre.

En 1844, deux jeunes prêtres de Québec venaient se consacrer aux missions du Nord-Ouest : c'étaient MM. Laflèche et Bourassa. De sorte qu'en 26 ans douze prêtres séculiers seulement étaient venus apporter leur concours à M^{gr} Provencher. Et, après quelques années, ils s'en retournaient dans le diocèse de Québec, épuisés ou dégoûtés. « Je ressemble, disait un jour le prélat à l'un de ses missionnaires, je ressemble à un chêne qui demeure seul debout au milieu d'une plaine où l'orage emporte tous les autres arbres. »

M^{gr} Provencher comprit qu'il lui fallait chercher dans une congrégation religieuse les coopérateurs dont il avait besoin. Nous citons ici le R. P. Dom Benoît, auteur de la « Vie de M^{gr} Taché » :

« Un religieux, dit-il, lié par ses vœux, établi dans le renoncement par une volonté que les épreuves du noviciat ont longuement mûrie et que fortifient sans cesse les grâces de sa vocation, est mieux à l'abri des défaillances de la nature parmi des difficultés et des privations sans cesse renaissantes. Enfin, une congrégation, ce n'est pas un individu, c'est une *légion* : or, pour conquérir d'immenses territoires, il faut une armée, avec son nombre et sa discipline. Les individus n'ont pas de vues uniformes et, en disparaissant, emportent avec eux dans d'autres pays ou dans la tombe leurs projets et trop souvent les premiers essais des entreprises les mieux concertées. « Des prêtres séculiers, écrivait M^{gr} Provencher, iront lentement ; il n'y a pas d'ensemble dans leurs vues, outre qu'ils ne mettent la main à la charrue que pour un temps, qu'ils trouvent toujours trop long. » Une congrégation, elle, ne varie pas, comme elle ne meurt pas, mais reste toujours la même, toujours à la même tâche. »

Le vénérable évêque était bien convaincu que les missions sauvages ne prendraient un grand développement qu'avec des missionnaires appartenant à l'état religieux.

Les Oblats de Marie Immaculée venaient d'arriver au Canada. Ils s'étaient révélés, depuis trois ans qu'ils y prêchaient des missions, comme des apôtres intrépides, capables de tous les dévouements. M^{gr} Provencher songea à s'assurer le concours de ces vaillants auxiliaires. En allant à Rome, il s'adressa au Fondateur de la Société, M^{gr} de Mazenod, pour lui demander quelques-uns de ses fils spirituels. M^{gr} de Mazenod, dont le cœur était grand comme le monde, consentit à jeter une fondation jusqu'à la Rivière-Rouge, contrée alors presque entièrement inconnue en France. Il donna des instructions au R. P. Guigues, provincial des Oblats au Canada, plus tard premier évêque d'Ottawa. Celui-ci désigna le P. Aubert pour les missions de la Rivière-Rouge.

Le F. Taché faisait alors son noviciat à Longueuil. Il venait d'obtenir la guérison de sa mère en s'offrant au Sauveur du monde pour l'évangélisation des tribus sauvages de l'Ouest. Dès qu'il connut la demande de M^{gr} Provencher, il alla s'offrir, malgré sa jeunesse, pour ces missions lointaines et sollicita avec instance la permission de leur consacrer toute sa vie. « La manifestation de l'ardent désir qui m'animait, écrivait-il plus tard à sa mère, fut regardée comme l'effet de la volonté de Dieu; mes offres furent acceptées. Le R. P. Guigues, provincial des Oblats du Canada, me désigna pour compagnon du R. P. Aubert, à qui on remit le soin de fonder la mission. » Il avait 21 ans révolus, manquait de quelques mois pour être ordonné diacre et reçu à la profession religieuse; il avait l'air plus jeune encore qu'il ne l'était.

Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire voir combien providentielle a été la vocation de M^{gr} Taché, comme missionnaire de la Rivière-Rouge ; et nous allons continuer de citer le P. Dom Benoit pour établir d'une manière

évidente que, dans les desseins providentiels, ce sont les Oblats qui devaient être les apôtres du Nord-Ouest. C'est leur grand mérite d'avoir répondu à l'appel de Dieu et de s'être maintenus à la hauteur de la tâche qui leur incombait.

« Jésus-Christ a été envoyé en ce monde pour souffrir et pour choisir ses apôtres, — pour souffrir principalement : «C'est pour cela, dit-il, que je suis venu à cette heure », mais aussi pour choisir ses apôtres et les envoyer à toutes les nations de la terre ; car lui-même ne devait évangéliser qu'un petit coin du monde. « La parole des apôtres, au contraire, devait retentir par tout l'univers, et le son de leur voix pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre. » M^{gr} Provencher, lui aussi, a été envoyé aux *Pays d'en haut* pour y souffrir et y introduire des apôtres : pour y souffrir d'abord, car les Églises particulières, comme l'Église universelle, « sont plantées dans le sang » ou les larmes ; mais aussi pour y amener des apôtres qui parcourront ces immenses régions dont il n'a évangélisé qu'une petite partie. »

III. — Les Oblats apôtres du Nord-Ouest.

Ce fut en 1845 que les Oblats arrivèrent à la Rivière-Rouge pour se joindre aux premiers missionnaires, qui avaient commencé l'évangélisation du pays, et pour les remplacer bientôt.

Les sauvages avaient ouï parler de ces hommes extraordinaires, qu'ils avaient entendu nommer la « Robe noire », l'« Homme de la prière ». En les voyant arriver à eux, non pas pour s'enrichir à leurs dépens, mais pour leur communiquer les biens éternels, les rechercher parce qu'ils les aimaient sans les avoir jamais vus, — et ils les aimaient au point qu'ils avaient quitté famille, patrie et traversé les mers pour venir à eux — les sauvages se laissèrent toucher. Ils se laissent toucher par les accents de ces hommes, ils se laissent subjugué par cette Religion

extraordinaire, ils tombent à genoux au pied de la Croix : l'eau sainte coule sur leur front, et ils se lèvent régénérés, commençant une vie nouvelle et faisant revivre dans ces solitudes des vertus dignes des premiers chrétiens formés par les apôtres.

L'un d'eux revenait à la mission après une année d'absence, et il demandait au missionnaire s'il allait lui donner le Pain qui est Jésus-Christ. — « Oui, dit le Père, mais il faudra te confesser d'abord. — Et pourquoi? demande le sauvage. — Pour dire tes péchés. — J'ai été baptisé; et, après qu'on a été fait enfant de Dieu, on ne peut plus faire de péchés. »

La bonne Nouvelle se répandit ; les missionnaires suivaient les chasseurs dans les prairies à la poursuite du buffle, dans les forêts à la recherche des fauves ; ils prêchaient, enseignaient, catéchisaient, baptisaient, dressaient partout des autels sur lesquels la Victime sainte était immolée. Et ils arrivèrent ainsi jusqu'aux limites du continent, sur les bords de la Mer Glaciale, après vingt années de courses apostoliques.

En 1864, le P. Grollier arborait l'étendard de la Croix dans ces lointaines régions. Jeune encore, à l'âge de trente-huit ans, épuisé par des travaux excessifs, des privations de tout genre, il était arrivé au terme de sa carrière. Couché dans sa misérable cabane, avec son crucifix et son chapelet entre les mains, les yeux levés vers le ciel, sentant qu'il allait quitter la terre, après avoir recommandé de l'enterrer au milieu des sauvages, il expira, murmurant ces paroles : « Je mourrai content, maintenant que j'ai vu l'étendard de Notre-Seigneur élevé jusqu'aux extrémités de la terre. »

Le premier triomphe de la religion, par l'apostolat des missionnaires, c'est l'extension du royaume de Jésus-Christ, *in fines orbis terræ*, jusqu'aux extrémités du monde.

M^{gr} Ray, évêque auxiliaire de Québec, dans son sermon à l'inauguration de la cathédrale de Saint-Boniface, disait :

« J'ai suivi avec émotion les routes pénibles et presque sanglantes par où sont arrivées en ce pays la foi catholique et sa compagne inséparable, la vraie civilisation. Et je me demande s'il est dans l'histoire de l'Église beaucoup de pages, je ne dis pas supérieures, mais égales à celles-là. » Et encore : « L'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de M^{gr} Mazenod. » Enfin, il citait un protestant qui disait au siècle dernier : « Ce siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du Missionnaire Oblat. »

Nous pourrions facilement, en reproduisant ce qu'ont publié nos *Missions*, justifier les affirmations de notre vénérable et bienveillant ami. Il nous suffira de rappeler quelques traits de l'apostolat des Oblats au Nord-Ouest canadien pour faire apprécier la grandeur de la tâche et les vertus héroïques qui l'ont accomplie.

Il en coûte des sacrifices à des missionnaires qui s'en vont convertir des nations sauvages et faire de barbares cruels d'humbles disciples de Jésus-Christ. Ces missionnaires, partis de la France et du Canada, pénètrent dans ces solitudes immenses du Nord-Ouest, — immensités de forêts et de prairies. C'est là qu'errent les restes de vingt-deux tribus de sauvages. C'est là qu'ils vont exercer leur ministère, qu'ils fournissent — en raquettes, en traîneaux à chiens ou en canot d'écorce — des courses de 400 lieues; ne trouvant d'autre abri la nuit que la forêt, si la forêt est là, d'autre couche que la terre ou la neige glacée; se gelant parfois presque entièrement le visage, mais l'âme heureuse et le cœur content, quand, au terme de leurs rudes étapes, ils entendent, comme le P. Gasté, quelque vieux sauvage s'écrier : « Oh! que je suis heureux que tu sois venu vers nous ! Mon cœur aurait pleuré si tu t'étais montré paresseux ; mais en te voyant, en voyant ton visage défiguré, je reconnais aujourd'hui que ta religion est forte, puisque ni la longueur de la route ni la rigueur du froid ne t'arrêtent. »

Il y a des prêtres, il y a des évêques dans ces contrées sauvages. À un évêque il faut un palais épiscopal. Un jour, ils auront pour palais épiscopal une cabane de vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut, — quelquefois une simple tente de toile au milieu des neiges, ou une hutte faite de troncs d'arbres, — pour parquet le sol glacé, pour fauteuil une bûche, pour nourriture un peu de viande sèche et du poisson des lacs, sans assaisonnement, et... jamais de pain. M^{gr} Grandin, avec ses prêtres, pendant trente-cinq ans, n'a pas eu une bouchée de pain à manger.

Est-ce que tant de privations ne les ont jamais découragés Non. Une année (1848), le P. Aubert écrivait au P. Taché et au P. Faraud : « La révolution survenue en France tarira peut-être les ressources de la Propagation de la Foi ; peut-être aussi serons-nous obligés de laisser l'œuvre commencée... » . En son nom et au nom du P. Faraud, le P. Taché répondit : — « Mon révérend Père, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes et nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il nous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. À part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence, les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas. »

Dans une circonstance mémorable, où un grand nombre de sauvages, de différentes tribus, étaient réunis pour entendre les explications des missionnaires, — c'était au commencement de l'apostolat des Oblats — des chefs, des hommes qui pratiquaient la jonglerie et autres superstitions, conseillaient aux sauvages de résister à la parole de la Robe noire. C'était le P. Lacombe qui était là pour rencontrer cette multitude. Un chef s'avance hardiment au milieu de l'assemblée et, s'adressant au P. Lacombe : « Tu nous dis que c'est Dieu qui t'envoie ; mais quelle assurance

peux-tu nous donner que ta parole est vraie? » Et il continue sur ce ton, faisant une impression mauvaise sur l'esprit des sauvages.

Le P. Lacombe lui répondit en s'adressant aux autres sauvages : « Cet homme n'a pas de cervelle. Il n'est pas sûr que la Robe noire dit la vérité. Regarde. Tu vois le prêtre : il vit seul dans la forêt; il n'a pas de famille; il mourra peut-être seul dans sa cabane; il n'aura pas un frère, une sœur, son père ou sa mère près de lui ; ce sera un étranger qui lui fermera les yeux. Il voyage, il se fatigue, il souffre le froid et la faim ; ce n'est pas pour le commerce, pour faire de l'argent, non ; qu'est-ce qu'il cherche ? C'est l'âme du sauvage qu'il aime, l'âme du sauvage qu'il veut mener dans le ciel du Grand Esprit. La Robe noire dit la vérité, et c'est le Grand Esprit qui l'envoie pour enseigner au sauvage à le connaître, à l'aimer et à le servir pendant la vie, pour se réjouir avec Lui dans le temps qui durera toujours. »

Si le dévouement des missionnaires ne suffit pas pour attendrir le cœur du sauvage et le gagner, il est un autre dévouement plus touchant auquel il pourra difficilement résister : c'est celui de la Sœur de charité. Parmi les tribus sauvages, une des plus farouches, et des plus attachées à ses superstitions, est celle des Gens du sang, que les Anglais appellent *Blood Indians*. La parole du missionnaire ne faisait guère d'impression sur ces cœurs endurcis par le vice. Les missionnaires pensèrent alors à leur mettre sous les yeux le spectacle d'un autre dévouement que la religion inspire : celui de la Sœur de charité.

Ils s'adressèrent au gouvernement pour obtenir la construction d'un hôpital destiné à recueillir les pauvres sauvages malades ; ils s'engageaient à fournir les gardes-malades.

Le gouvernement, à son honneur, voulut bien consentir à seconder les vues charitables des missionnaires, et les Sœurs de charité de Nicolet acceptèrent la tâche honorable

de se dévouer à cette œuvre qui demandait une générosité peu commune. Et l'on vit alors ces bonnes religieuses quitter leur pays, où elles avaient goûté tant de bonheur, et s'en aller dans ce pays lointain se vouer au service des sauvages les plus barbares du Nord-Ouest.

Trois ans après leur arrivée, le P. Lacombe, instigateur de cette œuvre, visitait les Sœurs à leur hôpital. La Supérieure le conduisit à la salle des malades où se trouvaient huit à dix sauvages malades. Et il vit deux jeunes Sœurs occupées à panser les plaies dégoûtantes d'un vieux sauvage, d'un vieux guerrier de la tribu, remarquable par sa force et sa cruauté. Il avait plus d'une fois enlevé la chevelure à ses ennemis ; et le Père le connaissait, — il avait vainement tenté de le convertir.

— « Eh bien, dit le Père Lacombe au sauvage, comment te trouves-tu dans cette maison ? » Et lui, répondant dans son langage imagé : Ces Sœurs-là ont dans les doigts une vertu qui guérit. » — « Et que penses-tu des Sœurs ? » — Le vieux sauvage ému lui répondit : « Ces Sœurs ne sont pas mères, mais elles ont des cœurs de mère. »

En voyant de pareils dévouements et une charité si grande, le sauvage a pu comprendre la différence qu'il y a entre un prêtre de l'Église catholique et un ministre du protestantisme, — connaître la vraie religion par les œuvres de ses ministres et de ses enfants. Le sauvage a pu dire sans hésitation : « La Robe noire, c'est l'homme de la prière ; et la prière qu'il nous enseigne, c'est la bonne, c'est celle du Grand Esprit. »

Louis GLADU, O. M. I.

Cliché-Panorama de la Sorcellerie Crise

Donc, je ne viens pas faire la monographie du sorcier, jongleur ou médecin, ni décrire les mystères de son art plus ou moins surnaturel, dans tous ses développements, complications, bifurcations, divisions et variétés...

Mon ambition se réduit à présenter seulement un cliché, — que je crois inconnu, nouveau — pour le panorama de la sorcellerie en pays idolâtre.

L'inédit que j'annonce jaillira, je l'espère, de l'histoire suivante qui se passa autrefois parmi les Cris.

Dans un petit campement perdu au milieu des forêts, il y avait quatre loges, — trois hommes à la fleur de l'âge, chasseurs robustes, avec leurs familles, et un vieillard usé gardant un petit orphelin. Les premiers tuaient force orignaux et castors, et vivaient dans l'abondance ; et le dernier, ne pouvant plus, sous le poids des années, chasser la raquette, vivait maigrement des débris qu'on lui laissait avec un dédain marqué pour son inutilité.

Un jour, au lever du soleil, une épouvante sans nom envahit soudainement le camp. On voit paraître à l'horizon, porté par les nuages, un colosse dont le buste, seul visible, peut mesurer quinze coudées. Comme font les nuages sous l'action du vent, celui qui porte ce fantôme monte un peu d'abord dans le firmament et prend ensuite la direction horizontale, juste du côté du camp, à quelques brasses au-dessus de la terre.

L'apparition s'avance d'un mouvement rapide, et paraît grandir à chaque instant en se rapprochant.

À ce spectacle, les trois chasseurs sont glacés d'effroi, annihilés. Ils croient leur fin venue, et se lamentent avec leurs femmes et leurs enfants.

Le vieillard est témoin de tout, — et de la peur atroce de ses compagnons et de la cause qui les bouleverse ; mais il se tait et semble ne faire cas de rien. Le besoin de calmer son petit orphelin, gagné lui aussi par la peur, lui fait seul enfin ouvrir la bouche : — « C'est parce que les grands chasseurs pleurnichent de peur que tu veux pleurer aussi », dit-il, en laissant paraître sur sa figure ridée un méchant sourire, « n'aie pas peur, petit ; continue de jouer; ne crains pas le visiteur qui s'avance : il ne te fera pas de mal, je saurai l'en empêcher. »

Mais cette parole ironique, tout amère qu'elle est pour eux, avec quel bonheur nos trois désespérés ne l'ont-ils point entendue ? Et voyez s'ils ont confiance dans le vieux ! Ils accourent déjà : l'un apporte une grande couverture en laine toute neuve, l'autre un mouchoir gonflé de paquets de tabac, et le troisième une chaudière pleine de viande. « Grand-père, prends ceci, lui disent-ils, nous te le donnons ; mais veuille nous défendre contre ce géant qui vient nous dévorer. »

« Tiens ! on se rappelle donc que j'existe », répondit le vieillard. Et, dans le ton de sa voix, il cherche à faire passer tout le mépris dont on l'avait chargé et toute la rancune accumulée dans son cœur.

Mais, comme le temps presse, il refoule son désir de vengeance, et arrête sur ses lèvres les sarcasmes et les reproches qui en veulent jaillir. Le voilà déjà qui donne ses ordres. Sa voix a changé : elle est devenue vibrante, impérative. C'est bien le maître qui parle : « Je vous défendrai, dit-il, j'arrêterai dans sa course le monstre que vous voyez venir. Je ferai cela par amour pour mon petit orphelin. Et vous n'aurez ainsi vous-mêmes aucun mal. Mais il me faut plus de tabac : apportez-moi du tabac en abondance, tout le tabac que vous avez. Apportez-moi aussi plus de viande. Ensuite, prenez vos haches, coupez les plus grosses épinettes que vous trouverez ; et, avec les troncs, en guise de perches, bâtissez une forte loge. Sur le bout des troncs d'arbres, tout au haut de la loge, construisez comme un énorme nid avec les têtes des épinettes garnies de leurs branches. Et c'est tout. Je me charge du reste. »

Aussitôt, chacun se met à l'œuvre. Les haches résonnent, et les arbres s'abattent avec fracas. En quelques minutes, on voit se dresser une loge vaste et solide, faite de troncs d'épinettes et surmontée d'une toiture de branches.

À l'intérieur, le vieux a déjà étendu en tapis la couverture neuve au centre de cette loge ; il a haché le tabac,

bourré le calumet, et mis sur le feu la chaudière pleine de viande. Regardez-le opérer, car voici le moment solennel.

D'un geste lent et plein de révérence, il prend la pipe allumée, la porte à sa bouche et, par une longue aspiration quatre fois répétée, envoie aux quatre points cardinaux un riche flocon de fumée qui s'épand là-haut en ondes bleuâtres. Ensuite, prenant la pipe à pleines mains, le tuyau tourné en dehors, il décrit au-dessus de sa tête, en faisant le moulinet, un cercle de nuages, qu'on dirait une couronne de ouate, et crie d'une voix forte : « À mon aide, esprits de mes rêves, accourez tous ! Alors il dépose la pipe et se dirige vers la chaudière. Avec ses mains nues il prend la viande bouillante et la disperse en parts égales vers les quatre vents de l'horizon, tout en répétant son invocation étrange : « À mon aide, esprits de mes rêves, accourez tous ! »

L'incantation est finie. L'effet ne se fait pas attendre : on entend déjà venir quelqu'un.

Le premier qui entre est tout couvert de peaux de lièvres. Sans rien dire, il fait le tour de la loge ; et, à mesure qu'il s'avance, un vent effroyable gémit, grince, glace, au point que tout en craque et que l'intérieur se couvre de givre. Le tour de la loge achevé, il s'assied. C'est le vent du Nord.

Le second qui arrive porte un grand coutelas et sourit. Dès l'entrée, il se met à faire de l'escrime, et frappe de grands coups en avant, en arrière, à revers, en long, comme s'il se voyait entouré d'ennemis. Il traverse ainsi la loge et revient s'asseoir vers la porte. C'est le Montagnais.

Un troisième paraît. Celui-ci est presque nu ; il marche lentement. Autour de lui, l'air remue et tourne avec la furie d'un cyclone et le bruit du simoun dans le désert. Dans le rayon de son passage il se développe une chaleur étouffante, atroce, qui fait perler la sueur jusque sur les poteaux de bois. Enfin, il s'assied et dit : « Je suis le vent du Sud. »

Un quatrième vient d'entrer. Sur des jambes courtes, celui-ci a un ventre gros comme un tonneau. Ses poings fermés dénotent des muscles d'une force sans pareille, et sa bouche entr'ouverte laisse voir des dents arc-boutées comme celles d'un bouledogue. D'un regard inquisitif, il a fait le tour de la loge, en quête d'une place; il en a vu le fond libre, et il y saute d'un seul bond. Il ne parle pas : son nom, c'est l'Orphelin.

Et il en arrive d'autres, tous extraordinaires, tous redoutables à voir; et ils entrent, et la loge se remplit.

Le vieil évocateur, qui les a salués d'un signe au fur et à mesure qu'ils entraient, paraît content. Il se lève maintenant et dit « Fumez, mes protecteurs, car la tâche sera rude peut-être. » Et il leur passe le calumet tout allumé. Quand le dernier de l'assemblée a déposé la longue pipe, le sorcier ajoute : « L'ennemi approche; quel est celui qui se sent le courage d'aller le premier à l'attaque ? Toi, le Montagnais, te crois-tu de taille ? »

À cette question directe, l'interpellé bondit, agite en tous sens son lourd coutelas et répond d'un ton bonhomme : « Que l'assemblée daigne ne pas se déranger : je vais aller seul à la rencontre de l'ennemi. S'il est plus fort que je ne le crois, je saurai bien crier pour demander de l'aide. » Et il s'en va, en souriant, grimper sur le nid d'aigle qui couronne la loge.

L'ogre, dans son nuage, s'approche pendant ce temps. Il s'approche toujours. Enfin, il touche le rebord de l'immense nid et veut y prendre pied. C'est alors que le Montagnais brandit son glaive et l'attaque. Le choc est terrible entre les deux lutteurs ; la loge en est ébranlée. Les champions se portent mutuellement des coups terribles, et sont blessés tous les deux. Mais l'assaillant semble faillir ; déjà il cherche à regagner son nuage pour prendre la fuite. Le Montagnais voit ce jeu ; et, ne voulant pas laisser sa victoire inachevée, il crie aux anxieux témoins d'en bas : « Que l'un de vous monte ! »

D'un bond, l'orphelin est dehors; il grimpe comme un chat à côté du Montagnais et saute au cou de l'ennemi. Avec ses dents et ses doigts crispés il achève vite la besogne. Le colosse, sans vie, chancelle et va s'abîmer la face contre terre.

Le sorcier laissa longuement éclater sa joie devant l'issue finale : ses esprits l'avaient bien servi, — le camp était sauvé.

Le vieux qui m'a conté cette histoire des temps païens — lui-même autrefois grand sorcier devant le diable — ajouta : « C'est presque incroyable, combien l'on voyait arriver de choses extraordinaires dans les vieux temps! Hélas! c'était pour notre malheur. Moi-même je sais ce qu'il en est : car j'ai dû faire comme les autres. J'avais à peine vingt ans quand mon père me dit un jour : *Le temps, mon fils, est venu pour toi d'aller rêver : va donc à la montagne escarpée, là-bas, et trouve-toi des génies protecteurs.* Je suivis, hélas ! les ordres de mon père : j'allai à la montagne, j'y restai huit jours sans manger, et en passai deux au sommet d'un arbre à dormir et à rêver. J'eus des visiteurs en grand nombre dans mon sommeil, et tous me firent la même proposition : *Je serai ton protecteur, si tu veux te donner à moi.* Je ne promis pas à un chacun d'être à lui, mais seulement à quelques-uns qui me paraissaient plus sympathiques et que je voulais m'attacher. À partir de ce moment, je voyais ces derniers dans tous mes rêves, et je n'avais en tout temps qu'à les appeler pour les voir aussitôt accourir à mon aide. C'étaient des démons, sûrement, et je m'étais donné à eux ! Ah! oui, certes, j'étais malheureux!»

Un autre vieux, il y a deux ou trois ans seulement, s'avouait bien effrayé, parce qu'il avait rencontré plusieurs fois sur son chemin, disait-il, une souris qui fonçait sur lui au lieu de fuir. Naturellement ce ne pouvait être que le génie protecteur d'un ennemi. Mon pauvre bonhomme, bien que baptisé protestant, ne pouvait s'ima-

giner que la chose pût avoir d'autre explication. Et il avait peur de succomber sous les morsures de la souris acharnée après lui.

Ces divers traits suffisent pour faire comprendre que le génie protecteur du sorcier n'était pas le même pour chaque individu : tantôt c'était un être extraordinaire, fantastique, tantôt un des animaux du pays, mais toujours, sous n'importe quel aspect on le voyait, c'était un diable quelconque.

De plus, ceci nous montre que le génie protecteur du sorcier jouait le double rôle d'attaque et de défense. Le plus fort battait le plus faible.

Il faut ajouter, cependant, que la question de vie ou de mort n'était pas toujours l'enjeu de ces luttes de démons. Leur mission consistait souvent à opérer d'autres œuvres, moins radicales mais toujours mauvaises. Ainsi, quelquefois le génie protecteur était chargé de rendre malade l'ennemi détesté, de déranger ses pièges à fourrures, d'effrayer les animaux devant lui à la chasse, — et mille autres choses semblables.

Faut-il croire maintenant que tous les sauvages païens étaient sorciers, et avaient ainsi à leur service une légion de démons? Tous se vantaient de leur alliance avec les esprits, et d'en avoir pour serviteurs les plus dévoués et les plus forts. Il est possible et je suis même persuadé qu'il y avait beaucoup de rodomontades dans leurs discours. Mais il faut admettre que quelques-uns disaient la vérité ; par leurs exploits, d'ailleurs, ils prouvaient souvent leurs dires.

C'est un fait réel que les Cris idolâtres avaient des communications avec les démons, qu'ils appelaient « ceux que je rêve », — *pawaganak*, — qu'ils se donnaient à eux corps et âme, et qu'ils recevaient en retour aide et protection physiques.

Marius ROSSIGNOL, O. M. I.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

R. P. Aimé MARTINET,

ASSISTANT GÉNÉRAL O. M. I.
1829-1894 (404).

Né à Domène, au diocèse de Grenoble, le 20 février 1829, le R. P. Aimé Martinet se sentit de bonne heure attiré vers la vocation religieuse et apostolique. Le spectacle d'une mission, donnée dans sa paroisse par nos Pères, fut le moyen dont Dieu se servit pour l'attirer définitivement et pour le décider à fixer son choix sur notre Congrégation.

Il suivit les missionnaires dont il avait admiré le zèle, et entra au juniorat de N.-D. des Lumières, qui venait à peine d'être fondé. Il s'y fit remarquer par sa piété, sa candeur, sa vive intelligence, et un sérieux de caractère qui contrastait avec sa jeunesse, sa petite taille et sa figure presque enfantine.

Ces qualités se développèrent au noviciat de N.-D. de l'Osier, où il eut le bonheur de faire ses vœux perpétuels, le 15 soit 1848, — et au grand séminaire de Marseille, où il fit ses études théologiques.

Malgré sa jeunesse, sa formation au noviciat avait été très sérieuse, et il était accompagné, en entrant au scolasticat, des excellentes notes suivantes : — « Le Frère Martinet est un bon sujet, et sous tous les rapports ; il est plein de vertus et de talents, d'un très heureux caractère, d'une vertu très solide, d'une régularité parfaite; il est de plus très facile à conduire ; il possède des moyens bien au-dessus de l'ordinaire et est doué d'une voix délicieuse. »

Il reçut l'ordination sacerdotale, le 27 juin 1852, des mains de notre saint Fondateur, et fut ensuite destiné à l'enseignement dans les grands séminaires, où il passa quinze ans, d'abord à Romans comme professeur de philosophie, puis à Fréjus au même titre, et enfin à Marseille comme professeur de dogme. Il s'y fit remarquer par une doctrine solide et profonde, que relevaient encore la précision, et la lucidité. Son maître aimé et unique fut le grand saint Thomas d'Aquin, interprété et étudié d'après la grande École dominicaine.

Lorsqu'en 1862 le scolasticat fut transféré à Autun, le P. Martinet, qui avait toute la confiance du nouveau Supérieur général, le T. R. P. Fabre, fut placé à la tête de cette importante communauté. Pendant les cinq années de son administration, il donna aux études un élan nouveau et très vigoureux, et imprima sur la maison le cachet de sa régularité. En même temps, il relevait de ses ruines cet ancien couvent de la Visitation, sanctifié jadis par la présence de sainte Jeanne de Chantal et occupé ensuite par les Dames du Sacré-Cœur.

Cependant le P. Martinet avait déjà donné la mesure de ses qualités supérieures, quoiqu'il fût à peine arrivé à la quarantaine; et il fut promu à des fonctions plus élevées. À la suite du chapitre de 1867, il fut appelé, en qualité d'assistant, dans les conseils du Supérieur général. Il ne devait plus quitter ce poste de confiance, où quatre élections consécutives le maintinrent jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant vingt-sept ans.

Le P. Martinet fut par excellence l'homme du bon conseil, — de l'administration sage et prudente, mais en même temps large et ouverte à tous les progrès qui, dans l'ordre de la vocation des Oblats, pouvaient rendre gloire à l'Église et développer les œuvres de l'apostolat.

Il eut à remplir des missions importantes. À différentes reprises, il fit, au nom du T. R. P. Général, la visite des provinces et des vicariats de la Congrégation, — dans

l'Afrique méridionale, au Canada, aux États-Unis, en Colombie Britannique. En outre, pendant le voyage du T. R. P. Soullier en Amérique, il reçut la charge de Vicaire général de la Congrégation.

Il n'acceptait ces fonctions délicates qu'en tremblant, par un reste de cette timidité native que la Providence lui laissait comme emblème de son humilité ; mais il les remplissait avec ce souci de la perfection qu'il apportait en toutes choses, déployant une supériorité de vues, une énergie de volonté et une opiniâtreté de travail exceptionnelles.

Avec l'amour profond de sa Congrégation, le P. Martinet eut le culte de l'Église et du Pape. Toute parole venue du Vatican — ordre, conseil ou simple direction — allait droit à son cœur et rencontrait immédiatement la soumission de toute son âme. À l'école de M^{gr} de Mazenod, il professa l'infailibilité du Souverain Pontife bien avant la déclaration du dogme, comme il avait enseigné la doctrine de saint Thomas bien avant les recommandations de Léon XIII. Une des meilleures joies de sa vie fut de se trouver à Rome à l'époque du Concile, et d'assister aux réunions qui groupèrent dans les salons de M^{gr} Berteaud les hommes les plus distingués, parmi lesquels il aimait à nommer Louis Veillot. Il rappelait avec bonheur les entretiens de cette assemblée d'élite, les beaux élans oratoires ou les saillies et les mots pittoresques de l'illustre évêque de Tulle.

Un éminent religieux, ancien élève du P. Martinet, nous écrivait que ce qui l'avait le plus frappé en lui c'était sa modestie. La modestie : ce fut en effet l'un des traits caractéristiques du vénéré défunt. Il ne craignait rien tant que de se produire, et s'affectionnait particulièrement à l'humble et très ardu travail du bureau, à l'intérieur de son couvent. Il a connu la douceur de la cellule bien gardée dont parle l'*Imitation*; et il en portait extérieurement comme le reflet dans ce cachet religieux qui se voyait

dans toute sa personne. Il ne la quittait que par devoir, pour remplir les missions qui lui étaient confiées, ou pour porter à des âmes religieuses les bienfaits de sa direction ferme et élevée.

Du reste, s'il goûtait les douceurs de la cellule, cela ne veut pas dire qu'il y fût inoccupé. Il s'y livrait, au contraire, à un travail de plume incessant, ininterrompu, capable d'exaspérer les nerfs les plus solides et de fatiguer les volontés les plus opiniâtres. Et, s'il ne s'est pas livré au ministère de la prédication, cette œuvre de la cellule, si cachée et si dure, n'en a pas moins contribué au bien de la Congrégation et des âmes, comme à la gloire de Dieu. Que de missionnaires dont il a pour ainsi dire partagé l'apostolat en les encourageant, les consolant, les fortifiant par ses avis si paternels et si fermes, ses décisions si sûres et si opportunes ! Combien d'Oblats lui devront peut-être en partie leur salut, parce qu'il affermit leur vocation et assura leurs pas chancelants !

Vers sa 65^e année, le P. Martinet fut pris d'une maladie de cœur qui devait malheureusement abréger son existence. Elle augmenta peu à peu, et finit par obliger ce travailleur obstiné à prendre un repos complet. Il se retira alors à Bordeaux, où il reçut pendant plusieurs mois les soins les plus assidus et les plus intelligents des Sœurs de la Sainte-Famille. Le profond esprit religieux, qui avait animé toute sa vie, se révéla encore mieux durant cette longue épreuve. Son abandon à la volonté de Dieu, sa patience dans la souffrance, sa vive foi firent l'édification des confrères et des gardes-malades qui l'entouraient ; et cette prédication muette remplaça avantageusement celle de la parole, à laquelle il ne s'était pas adonné pendant sa vie. Enfin, après s'être entouré abondamment de tous les secours de la religion, il remit pieusement son âme à Dieu, le 11 décembre 1894, à l'âge de 67 ans.

R. I. P.

R. P. Joseph ANDRIEUX,
1828-1857 (52).

Le P. Andrieux, mort à la fleur de l'âge, quelques années seulement après son ordination, à la suite d'une longue maladie de poitrine, ne put pas se livrer aux travaux de l'apostolat, comme il le désirait vivement ; mais il fut quand même apôtre par la prédication du bon exemple qu'il ne cessa de donner pendant les onze années qu'il passa dans la Congrégation.

Joseph Andrieux naquit à Barjols, diocèse de Fréjus, en 1828. À la suite d'une mission prêchée par les Oblats, il entra au juniorat de Notre-Dame des Lumières, en 1846, à l'âge de dix-huit ans. Il y fit sa seconde ; et, l'année suivante, le juniorat ayant été fermé, on choisit les meilleurs sujets parmi les futurs rhétoriciens et on les envoya au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Le Fr. Andrieux fut du nombre ; il prononça ses vœux perpétuels en 1848. Il passa ensuite quatre ans au scolasticat de Montolivet, où il reçut la prêtrise le 27 juin 1852. Déjà gravement atteint de la tuberculose, il n'eut plus qu'une existence de malade ; et, cinq ans après son ordination, il rendit le dernier soupir, âgé de vingt-neuf ans, le 2 septembre 1857.

Voici le portrait qu'a laissé de lui un de ses frères, qui avait vécu à ses côtés depuis son entrée au juniorat :

« Quand le Fr. Andrieux se présenta au juniorat, on remarqua en lui un caractère sérieux, un sens droit, une volonté ferme, une maturité précoce, un cœur élevé et invariable dans ses affections, une figure austère et un corps exténué. Il fut un bon élève en seconde ; mais il se distingua entre tous par la solidité de ses progrès spirituels, et la qualité qui domina en lui fut le goût des choses saintes. Nommé sacristain, précisément pour cette raison, il fut un sujet de grande édification, non seulement pour

les junioristes, mais encore pour les pèlerins du sanctuaire, par le respect profond, le grand esprit de foi, la piété communicative qu'il ne cessait d'apporter à ses saintes fonctions.

« Du jour où le Fr. Andrieux entra au noviciat jusqu'à la fin de sa vie, il n'eut aucune défaillance dans sa conduite. Fidèle à son dessein, il s'appliquait sans relâche à la pratique des plus difficiles vertus ; et je puis dire d'abord d'une manière générale, en toute sincérité, qu'ayant été son condisciple le plus proche du juniorat, du noviciat et du scolasticat, je ne me rappelle pas l'avoir vu commettre une seule infraction au règlement. Il avait une dévotion spéciale pour plusieurs saints, et il s'efforçait de leur plaire en les imitant.

« Il honorait saint Joseph par l'amour de la vie cachée. Se cacher sous le voile de la modestie, sous le couvert de la vie commune, c'était pour lui un vrai besoin, comme une seconde nature. Jamais la moindre singularité, de peur d'attirer l'attention, jamais coopération à l'occasion favorable pour se mettre en relief. On eût dit, au contraire, que son unique préoccupation était de concilier l'accomplissement du devoir avec la modération du succès.

« Il cherchait dans saint Paul les principes fondamentaux de la vie chrétienne. Quand la maladie l'obligea à faire quelques promenades, je fus souvent son compagnon ; et c'est dans ces moments d'entretiens confidentiels qu'il me fut donné de connaître la beauté de son âme et de constater qu'il la nourrissait en quelque sorte des Épîtres de saint Paul qui lui étaient vraiment très familières. Il me disait quelquefois : « Nous allons faire la méditation à haute voix et à frais communs. » Mais c'est saint Paul et lui qui en faisaient tous les frais. Le thème favori de ses pensées était celui de l'Apôtre : Mourir à soi pour ne vivre qu'en Dieu et de Dieu. Avec l'autorisation du Révérend Père Modérateur, il établit au scolasticat, en gardant soigneusement l'anonymat, une petite association de

prières, sous le patronage de saint Paul, pour la conversion des pécheurs et des infidèles. Tous les frères Oblats et quelques séminaristes en faisaient partie.

« Il avait appris de sainte Thérèse le vrai secret de faire oraison et de pratiquer la piété. On ne le voyait jamais prendre des poses extatiques, ni rendre par sa physionomie l'expression de ses affections intimes. Il restait tout le temps immobile, dans une attitude grave, respectueuse, avec une sorte d'impassibilité. Ce calme de l'oraison, il le conservait dans tous ses exercices religieux; il ne montrait rien de sensible, mais il ne donnait aucun signe de relâchement, et tel fut le caractère de sa piété.

« Il aimait à citer souvent saint François de Sales, dont il avait parcouru plusieurs fois les ouvrages et dont il lisait habituellement *l'Esprit*. Les larges vues du saint sur la dévotion, sur la vertu solide, sur le véritable amour de Dieu allaient si bien à sa nature droite et généreuse ! D'autre part, ses gracieux bons mots faisaient ses délices, et il prenait souvent plaisir à les citer. Il avait à cœur de pratiquer la maxime que ce grand directeur d'âmes estimait comme l'abrégé de la plus haute perfection, — *Ne rien demander, ne rien refuser* — et il se l'était imposée comme une règle de conduite inviolable. Le P. Andrieux étendait cette règle non seulement aux dispenses, mais aux vêtements et même aux faveurs spirituelles. Il fallait que ses supérieurs et ses frères veillassent à ses besoins ; et on conçoit avec cela que, malgré la plus vigilante attention des uns et des autres, il dut souvent endurer des privations.

« En résumé, le P. Andrieux ne pratiqua que des vertus communes, à la vérité ; mais qui ne sait que ce sont les plus vraies et les plus fondamentales ? Toutefois, il les pratiqua avec une ferveur peu commune ; et, ce qui est la pierre de touche de la perfection, il ne se démentit jamais. »

R. I. P.

R. P. André WALSH,
1839-1885 (266).

Un chanoine protestant de Kimberley annonçait ainsi en chaire la mort du R. P. Walsh : — « Avant d'entrer dans mon sujet, je désire offrir à nos frères de l'obédience romaine dans cette ville mes respectueuses condoléances pour la perte qu'ils ont éprouvée en la personne du défunt P. Walsh. C'était là un homme qui se proposait avant tout la gloire de Dieu, en second lieu le progrès de son Église, et enfin pour lui-même la dernière place. Beaucoup de personnes aux mines de diamant le considéraient comme un ami, et le regretteront comme un homme de bien; tous les prêtres de l'Église catholique et tous les ministres de la religion réformée peuvent le considérer comme un modèle. Puissé-je, lorsque mon tour arrivera de rendre mes comptes à Dieu, avoir la moitié de la confiance avec laquelle il a dû recevoir la visite de l'ange de la mort¹ ! » Un si bel hommage, sur de telles lèvres, honore grandement la mémoire de notre regretté défunt.

Andrew Walsh naquit en 1839, dans le comté de Tipperary, en Irlande. Il commença ses études au Collège de Carlow, et les termina à Bruges, en Belgique. Ordonné prêtre en 1864, il exerça quelque temps le saint ministère en Angleterre, notamment à Nottingham, où il laissa le meilleur souvenir. Cédant bientôt à son désir d'une vie plus parfaite, il entra dans la Congrégation des Oblats en 1871, à l'âge de 32 ans, et fit son oblation perpétuelle l'année suivante. En 1875, il fut envoyé au Sud de l'Afrique, et y fournit une trop courte mais très fructueuse carrière de dix ans.

Il eut l'honneur d'être le premier prêtre catholique qui prit sa résidence à Prétoria, au Transvaal. Il établit ensuite

¹ D'après l'*Advertiser*, journal protestant de Kimberley.

une mission à Lydenburg, — qui donnait les plus belles espérances, mais dut forcément subir un déclin, au départ des mineurs qui n'avaient pas trouvé dans ces régions les gisements d'or convoités. Il fonda alors la mission de Jagersfontein, et contribua avec un zèle soutenu à son développement. Puis il fut attaché à celle de Kimberley, où il se dévouait avec le plus grand succès depuis trois ans, quand la mort vint l'enlever inopinément à l'affection de ses frères et de ses fidèles.

Ce fut, cependant, sur un autre théâtre que le P. Walsh se distingua, et mérita les plus beaux éloges, non seulement de la part des protestants, mais encore du gouvernement anglais. Nous citons ici un journal protestant, l'*Advertiser*, de Kimberley :

« Quelque part que le soldat de l'armée anglaise ou le volontaire colonial fût appelé, pendant les sept dernières années, à combattre pour le gouvernement de la Reine, là le P. Walsh estimait que sa place était marquée. Dans la guerre du Zululand, comme celle du Transvaal, il fut attaché, en qualité d'aumônier, aux troupes anglaises, et il s'efforça constamment de gagner l'affection des soldats, à quelque croyance qu'ils appartinssent.

« Sans crainte et sans faiblesse dans ses réprimandes, inflexible dans ses avis et recommandations, il était le plus tendre des infirmiers et le plus désintéressé des amis. Que de fois ne l'a-t-on pas vu, usant des droits de la guerre, sortir des lignes de l'armée pour aller fourrager en pays ennemi et en rapporter tout joyeux des fruits, des légumes, des plantes succulentes pour ses soldats blessés ou malades ! Chargé de ce précieux butin, qu'il avait conquis dans une si dangereuse expédition, il rentrait dans le camp, enlevait son habit, ramassait du bois, allumait du feu, se mettait en devoir de faire cuire les friandises recueillies de sa propre main, et les servait ensuite à ses chers malades. Cette touchante sollicitude, ou plutôt cette vraie tendresse, contribuait souvent pour une bien large part à

leur rétablissement. Lorsqu'on lui faisait observer à quels dangers il s'exposait dans ce pieux approvisionnement de charité, il avait coutume de répondre : « Moi prêtre, je dois le faire : je ne puis voir un soldat souffrir sans m'efforcer de le soulager. »

« Aux jours de bataille, il était un modèle de calme, de sang-froid, de courage héroïque. Toujours attentif et vigilant, il n'aurait jamais permis qu'un blessé restât exposé à être foulé aux pieds ou à expirer sans secours. Maintes et maintes fois on l'a vu s'élançer hors des tranchées, enlever un soldat tombé sous les balles ou la sagaie de l'ennemi, et le rapporter, avec toutes sortes de ménagements, à l'abri d'une nouvelle atteinte. Si la valeur suffit pour donner droit à la croix d'honneur, il n'est personne, parmi les soldats de sa Majesté qui l'ont méritée, qui en fût plus digne que lui. Mais la profonde modestie de ce brave et généreux serviteur de ses frères s'opposait à tout ce qui aurait pu donner à ses actes l'éclat de la publicité. *Mon devoir* : telle était sa devise, — et jamais aumônier de troupes ou pasteur de fidèles ne fit son devoir plus loyalement que lui.

« Dans l'expédition du Bechuanaland, à laquelle il prit part comme aumônier, il était adoré de ses soldats. Parmi les exigences de la vie si dure des camps, il n'y avait pas pour lui de devoir trop pénible, ou de service à rendre au-dessus de son dévouement. À Kimberley, le souvenir de sa vie édifiante, aussi bien que d'une carrière semée de bienfaits, ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire des habitants. Son amour pour les âmes dépassait les bornes de sa propre Église; sa charité ne regardait pas à la croyance; et les pauvres et les malades de toute religion recevaient de lui le secours opportun. »

Après une si longue période de dévouement sans limites et de fatigues incessantes au service des troupes, il n'est pas étonnant que le P. Walsh éprouvât le besoin de se reprendre en quelque sorte lui-même et de se recueillir

dans les observances de la vie régulière. Aussi avait-il demandé à faire un court séjour en Europe dans ce but, auquel il ajoutait le motif tout apostolique d'apprendre la langue hollandaise, afin de pouvoir mieux s'employer au bien des colons de cette langue, si nombreux dans cette région du Sud de l'Afrique. Et c'est lorsqu'il attendait la réponse à cette demande qu'il fut tout à coup arraché par une mort soudaine, dans la pleine maturité de l'âge, — car il n'avait que 46 ans — à l'affection universelle.

Ses derniers jours sont ainsi racontés par son Supérieur : — « Le dimanche 6 septembre 1885, en célébrant la messe, le P. Walsh ressentit les premières atteintes de sa maladie : il eut de la peine à achever son sermon, le dernier qu'il ait prononcé et qui était sur la mort. Ses derniers mots étaient ceux-ci : « Préparons-nous, mes frères, à mourir de la mort des justes. » Pendant toute la journée, il ressentit de vives douleurs, qu'il croyait être l'effet d'un rhumatisme; mais le médecin trouva qu'il était atteint d'une pneumonie, compliquée de pleurésie. Pendant sept jours de maladie, le cher malade souffrit beaucoup, surtout les trois premières journées. Il nous édifia tous par sa patience ; dès le début de son mal, il fit un acte de parfaite soumission à la volonté divine. Il nous disait : « Si telle est la volonté de Dieu, je serai heureux de mourir. » Le samedi matin, il reçut les derniers sacrements en parfaite connaissance, répondant lui-même à toutes les prières. Comme je lui suggérais d'avoir confiance en la sainte Vierge : « Oh! dit-il, Elle a toujours été si bonne pour moi ! » À trois heures et demie, il entra dans une paisible agonie, entouré de ses frères qui récitaient les prières des agonisants ; et, peu d'instant après, il s'endormait dans le Seigneur (12 septembre 1885). Nous sommes tous atterrés sous le coup d'une mort si imprévue ; tous nos bons catholiques éprouvent les mêmes sentiments que nous, et toute la population des mines de diamant semble partager nos regrets. Hier après midi, son enterrement a eu lieu, au milieu d'un grand concours, où étaient

représentées les diverses religions et toutes les classes de la société, depuis le Juge Président jusqu'aux plus humbles ouvriers. Un corps de musique et des détachements de troupes lui rendaient les honneurs militaires. » — « Dans cette grande foule, ajoute le journal protestant déjà cité, on entendait un murmure respectueux et approbateur, qui était comme la voix d'un peuple en deuil. »

R. I. P.

R. P. Michel BONNIFAY,
1810-1888 (298).

« Voici un rude saint ! » C'est le bel exergue qu'il convient de placer au début de la notice du R. P. Bonnifay : c'est ainsi que le qualifiait un Père Oblat qui l'avait connu pendant de longues années, qui avait vécu dans son intimité et dans les confidences les plus secrètes de son âme, et s'était souvent senti porté à la piété par ses pieuses et naïves réflexions.

Le R. P. Michel Bonnifay naquit à Cuges, dans les Bouches-du-Rhône, en 1810. Nous regrettons de n'avoir aucun détail sur son enfance et son adolescence. Il fut ordonné prêtre à Marseille en 1834. Sa piété était déjà grande et bien enracinée, et il commençait à adoucir notablement son caractère qui, sans être âpre et difficile, avait besoin cependant d'être assoupli. Mais peu à peu il parviendra à acquérir une si parfaite possession de lui-même, qu'on pourra l'appeler, comme Moïse, le plus doux des hommes. Et son mérite n'en apparaîtra que plus grand, quand on saura qu'il n'est devenu saint qu'à force de lutter contre lui-même. Il ne conserva de rudesse que contre lui-même, et d'impétuosité que pour l'acquisition de la vertu, — croyant ne jamais assez se mortifier, ni jamais assez aimer Dieu. Il rêva toujours d'ascensions, de progrès dans la vertu, dans la persuasion que Dieu lui demandait de monter

toujours plus haut dans le chemin de la mortification et de l'abnégation.

Après son ordination, le jeune prêtre donna des marques assez évidentes de maturité précoce et de vertu sérieuse pour être placé immédiatement à la tête d'une paroisse. Son évêque lui donna bientôt un nouveau témoignage de confiance, en lui confiant la direction de diverses communautés religieuses. Il exerça ce double ministère pendant vingt-quatre ans ; et il s'en acquitta si bien que sa réputation de vertu commença à rayonner autour de lui.

Il est probable que la douceur, la patience, l'abnégation de plusieurs âmes, appartenant aux communautés qu'il eut à diriger, le stimulèrent dans son progrès spirituel. Il ne voulait pas que les religieuses dont il était le guide eussent plus d'ardeur que lui pour avancer sur les hauteurs de la perfection; il désirait fermement pratiquer avec fidélité ce qu'il enseignait aux autres. Sainte émulation, qui lui découvrit peu à peu les horizons de la perfection chrétienne et l'amena à comprendre qu'elle se trouve dans le renoncement total de la vie religieuse !

Ce fut assurément mû par un ardent désir de sa perfection qu'il alla frapper à la porte du noviciat de Notre-Dame de l'Osier, où il prit l'habit religieux en 1858. Sa belle âme goûta bientôt tous les charmes de cette vie fervente. Voici comment il décrivait ses premières impressions à notre saint Fondateur :

« Les expressions me manquent, Monseigneur, pour vous traduire tous les sentiments de joie que j'éprouve dans votre Congrégation. En quittant mon poste, je croyais fermement que je serais content à Notre-Dame de l'Osier ; ma croyance n'était pas assez grande, car je suis plus heureux que jamais. Je n'ignorais pas que la ferveur régnait dans vos différentes maisons, surtout ici, — mais, je l'avoue franchement, pas au point où je le vois — et je reconnais que l'aimable Société de Marie-Immaculée ne laisse rien à désirer.

« Vos règles, Monseigneur, me plaisent infiniment. La pensée seule que je suis dans cet Institut, approuvé in *formâ specificâ*, me transporte d'allégresse. Je l'ai trouvé enfin, ce port tant désiré, dans le noviciat. Quelle charité fraternelle ! Quel esprit de famille ! Chacun s'efforce de devenir simple, de cette simplicité tant recommandée par Notre-Seigneur à ses apôtres. Les choses sont tellement selon le but que vous vous êtes proposé en fondant votre Congrégation, qu'il serait difficile de savoir qui d'entre nous est le plus condescendant pour ses frères.

« Vrai, Monseigneur, vrai, cet esprit de famille est du goût de tout le monde. Pour mon compte, j'en suis aux anges ; jamais, non jamais, je n'aurais cru me trouver aussi satisfait. Maintenant je puis dire en toute vérité : Mon Dieu, je suis entièrement à vous, je ne me suis rien réservé, je vous ai tout donné. Cette certitude de pouvoir mettre en pratique les paroles divines louant la pauvreté me met dans un état voisin d'une sainte ivresse... Qu'ai-je donc fait à Dieu, pour qu'il me traite avec tant de bonté ? J'ai beau chercher dans ma conduite, je ne trouve rien qui ait pu m'attirer tant de faveurs... Vous trouverez ma lettre, Monseigneur, passablement simple, trop familière, pas assez réservée ni respectueuse ; veuillez dans ce cas me pardonner mon indiscretion.

« J'ai demandé au R. P. Supérieur comment il fallait écrire à Votre Grandeur. Il m'a répondu : « Comme un enfant à son père. » Alors me rappelant ce texte, — *Vir obediens loquetur victorias* — je me suis exactement conformé au sentiment de celui qui vous remplace d'une manière si digne. Donc, Monseigneur, laissez-moi dire toute ma façon de penser : je suis ici dans mon centre, je puis vous assurer en toute confiance que je ne changerais pas ma position pour toutes les couronnes de la terre. Le monde que j'ai quitté pour Dieu seulement, je ne le regrette nullement; loin de le regretter, je l'abhorre, je le déteste, je l'exècre, je le hais; ah! si j'avais pu le quitter plus tôt ! Mais Dieu a tout dirigé : j'adore ses desseins.

« Je crains de vous fatiguer, Monseigneur, par mon laisser-aller; et cependant je ne puis m'empêcher de vous communiquer une chose, — c'est qu'à l'Osier, comme sans doute dans toutes les autres maisons de la Congrégation, Votre Grandeur est aimée en quelque sorte jusqu'à la folie. Vous ne pourriez vous imaginer combien on parle de vous avec bonheur et de toutes vos bonnes qualités. C'est du pur amour filial : les cœurs ici sont tout d'or, — pas d'alliage, pas la moindre paillette. Tous, oui tous, nous serions disposés, s'il le fallait, à nous imposer les plus grands sacrifices pour vous montrer combien nous vous sommes sincèrement attachés. Après Jésus, Marie et Joseph, c'est vous, Monseigneur, c'est la Congrégation qui règne dans nos cœurs. »

Dans cette lettre d'une si touchante naïveté, le P. Bonnifay se dépeint parfaitement lui-même à son insu. Mais voici le portrait non moins beau qu'en faisait le P. Maître dans ses notes : — « J'ai toujours vu dans le P. Bonnifay un homme de Dieu, qui est incapable d'avoir une autre intention que celle du bien. Il a une foi des anciens temps ; il fait un grand bien parmi les novices; l'on est édifié de sa piété, de sa soumission, de sa sainteté. Il a une conscience délicate et une grande humilité, et j'espère qu'il fera un saint religieux; malgré son âge et ses habitudes prises, il sera toujours plein de dévouement. »

Cette lettre est écrite, non pas par un jeune novice enthousiaste, mais par un homme mûr qui touche à la cinquantaine. Dans sa belle simplicité, on peut même dire dans son admirable naïveté, elle nous dépeint parfaitement le P. Bonnifay tel qu'il était à son entrée dans la vie religieuse, — le prêtre, enfant devant Dieu, et le sujet, enfant devant son supérieur. Cette disposition de l'âme, si recommandée par le divin Maître, ne fera que se développer en lui; et, pendant le reste de sa vie, il laissera souvent échapper de son cœur ces mots d'enfant, ces réflexions enfantines, ces suaves naïvetés, ces aménités pieuses,

toutes faites d'humilité, d'obéissance, de charité, qui le rendront si aimable à ses confrères et montreront la perfection de son esprit religieux.

Il fit son oblation perpétuelle le 29 août 1859. Combien grande fut sa joie, il eut à cœur de le faire savoir à M^{gr} de Mazenod, dans une lettre tout aussi admirable de ferveur et de simplicité que celle qu'on vient de lire, et que l'on peut résumer dans cette phrase : « Ce que j'éprouve dans le fond de mon être est au-dessus de tout sentiment. »

Le P. Bonnifay resta quelques mois à Notre-Dame de l'Osier. Puis il fut, l'année suivante, envoyé à Notre-Dame de Bon-Secours, où il devait vivre dix-huit ans et passer toute sa carrière religieuse et apostolique. Ce que furent ses nombreuses prédications dans le diocèse de Viviers et les diocèses avoisinants, cela n'a pas été consigné par écrit, mais on peut le préjuger d'après la ferveur de sa piété et son ardent désir d'entrer totalement dans l'esprit de la Congrégation.

Mais c'est surtout aux pieds de Marie, dans le sanctuaire, qu'il donna les meilleurs fruits de son apostolat par le ministère du confessionnal. On put dire de lui en toute vérité que c'était le *grand* et le *saint* confesseur de Notre-Dame de Bon-Secours. Les pèlerins affluaient en grand nombre, surtout à certaines fêtes et certaines époques de l'année, et son tribunal était toujours le plus achalandé. Il s'y tenait enfermé pendant des journées et même des nuits entières, ne se donnant aucune relâche; et on l'en voyait sortir tout couvert de poussière, exténué de fatigue, — et le visage toujours souriant.

Son apostolat n'était pas moins incessant, ni moins fructueux, au sein de la communauté qu'il édifiait par ses vertus sacerdotales et religieuses. Il se distingua surtout par sa fidélité constante à la pratique la plus scrupuleuse de la règle et son obéissance affectueuse et naïve comme celle d'un enfant à l'autorité du supérieur. La secrète impulsion de l'obéissance, la plus vraie et la plus vive, est

dans l'affection surnaturelle du cœur pour celui qui représente l'autorité de Dieu; et c'est parce que cette affection fut toujours très profonde dans le cœur du P. Bonnifay que son obéissance fut si parfaite. Il ne savait pas même la contenir; et bien souvent il avait, sous sa plume ou sur ses lèvres, de ces expressions touchantes d'affection qui révèlent toute la beauté d'une âme et rendent son commerce si agréable.

Nous avons vu en quels termes affectueux il écrivait à notre saint Fondateur. Son affection ne fut pas moins débordante pour son successeur, le T. R. P. Fabre. Il déchargeait ainsi son cœur dans une de ses lettres à ce dernier: — « Vous me dites, mon Très Révérend Père, que vous m'aimez ; mais, laissez-moi vous le dire en toute simplicité, *Deus scit quia non mentior*, je vous aime plus que vous ne m'aimez; en fait d'attachement, d'affection, d'amour, je ne veux pas, non je ne veux pas que vous ayez le dessus. »

Une obéissance aussi parfaite devait sanctifier tous les détails de sa conduite et produire les plus belles et les plus aimables vertus. Aussi un de ses supérieurs, qui s'était longtemps édifié au spectacle de sa ferveur religieuse, a pu lui rendre ce haut témoignage qui résume toute une vie :

— « Le P. Bonnifay fut un très saint missionnaire et un parfait religieux. Je ne l'ai jamais vu manquer au moindre point de la Règle. Il mangeait fort peu, et toujours les mets les plus communs, étant très habiles pour cacher aux autres ses mortifications. Il ne descendait jamais dans le jardin que les jours de promenade, et il se contentait d'y faire deux ou trois tours, ainsi que dans l'enclos. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu manquer à la charité. Aux paroles désagréables il ne répondait que par la douceur la plus exquise. Aux coupes nous sourions parfois de l'embarras où il se trouvait pour chercher et accuser des fautes qu'il n'avait pas commises; et alors vous l'auriez entendu dire : « Je suis un pauvre aveugle qui ne voit pas

ses fautes ; je serais très obligé à mes frères, s'ils voulaient bien me les faire connaître. »

Il ne sera pas étonnant qu'une âme si mortifiée et si avide de perfection ait voulu monter toujours plus haut, et que, pour mieux atteindre son but, elle ait même voulu embrasser un genre de vie beaucoup plus sévère. Le P. Bonnifay fut, en effet, poursuivi pendant quelque temps d'un très violent désir d'aller s'adonner aux austérités si rigoureuses de la Trappe. Il en fit part avec la plus grande simplicité au T. R. P. Général, qui lui déclara que ce n'était là qu'une illusion et une tentation du démon. L'humble religieux accepta la décision avec sa pleine confiance d'enfant, et continua son ministère si fécond parmi nous.

Cependant, il était déjà un vieillard de près de quatre-vingts ans, et il continuait toujours sa vie de dévouement apostolique et d'austérité. Soudain, sa santé subit le contrecoup de ses mortifications, ses forces s'affaiblirent; et, vers la mi-septembre, après les grandes fatigues causées par l'énorme affluence des pèlerins, à l'occasion des fêtes de la Nativité, son état fut jugé assez grave pour qu'on lui administrât les derniers Sacrements. Il les reçut avec la piété angélique qui formait comme le caractère de sa ferveur sacerdotale, répondant lui-même aux prières liturgiques. On lui suggéra de saintes paroles, qu'il redit de tout son cœur. À la dernière : « Aimez-vous bien le Cœur de Jésus? — Oh ! oui », reprit-il, en tendant les bras et en regardant le ciel. Et, à l'instant, il expira dans un doux sourire. Son visage avait quelque chose de si resplendissant et de si radieux qu'on le crut favorisé d'une vision céleste. C'était le 18 décembre 1888.

Dans toute la région, à l'annonce de sa mort, ce fut sur toutes les lèvres la même exclamation : « Le saint est mort! » Quand il eut été exposé dans le sanctuaire, de toutes parts on vint contempler et vénérer ses restes sacrés. On y fit toucher de nombreux objets de piété, on demanda

des objets de sa cellule, qui avait déjà subi une pieuse déprédation, et on se mit à l'invoquer comme un saint.

Il fut inhumé dans ce modeste cimetière de la communauté de Notre-Dame de Bon-Secours où reposent plusieurs Pères, dont la vie a été un exemple de vertus, et que M^{gr} Bonnet, évêque de Viviers, aimait à appeler *un Reliquaire*.

R. I. P.

F. S. Frédéric TAILLEFER,
1867-1889 (312).

Le Frère scolastique Frédéric Taillefer est un enfant de la Savoie, car il naquit à Gilly, au diocèse de Chambéry. Il vint au monde le 11 mai 1867, huitième et dernier enfant d'une famille très honorable, et parut avoir cueilli toutes les grâces de ce mois béni de la sainte Vierge. Doué d'un excellent caractère, d'un tempérament affectueux, de goûts presque féminins, très enjoué et quelque peu espiègle, il gagnait tous les cœurs par ses amabilités et avait la plus large part dans l'affection de la famille. D'autre part, il faisait les délices de ses petits compagnons, témoignant la plus vive compassion pour tout ce qui était faible et souffrant.

À ces qualités naturelles s'adjoignit la piété, qui prit dans son âme les plus heureux développements. Il aimait à servir la messe, il assistait volontiers aux instructions des retraites, suivait avec bonheur les exercices du mois de Marie, et ouvrait ainsi son âme à l'action de la grâce et aux inspirations du ciel. Le ciel parla bientôt, en effet : le jeune Frédéric, à peine âgé de douze ans, écrivait à l'une de ses sœurs, entrée au couvent et son intime confidente : « J'ai compris ce que c'est que le monde, je veux à tout prix entrer au collège pour me faire prêtre. » Peu de temps après, en 1882, il eut le bonheur de réaliser son pieux désir : il entra au petit Séminaire de St-Pierre-

d'Albigny, où il resta quatre ans, jusqu'à la fin de ses humanités.

Au petit Séminaire, les riches espérances que donnait le pieux enfant ne se démentirent pas; il continua son ascension vers la vertu. Voici le beau témoignage qu'a rendu de lui son supérieur : — « Frédéric Taillefer a laissé ici le souvenir d'un enfant docile et affectueux à l'égard de ses maîtres. Il possédait une grande douceur de caractère et une piété vraiment angélique. Au point de vue des études, il n'était pas brillant, mais son travail soutenu compensait sa lenteur de conception. Le bon Dieu le destinait visiblement au sanctuaire ; il n'était heureux qu'à la chapelle, et c'était une joie pour lui de s'acquitter des fonctions de sacristain que je lui avais confiées. »

C'étaient là les dehors de cette âme, et ils sont bien beaux; mais Dieu opérait en elle un travail de purification qui la rendait encore plus belle. Frédéric s'en ouvrait ainsi à sa sœur : « — Je m'étais tourné vers Marie, afin qu'elle me servit de seconde mère; et comme il faisait bon la prier alors ! Je pleurais de tendresse à ses pieds, inondé de consolations, et ne soupirant qu'après Jésus, trouvant le plus grand bonheur à le visiter à la chapelle. Maintenant, tout est changé : je ne sens plus, je n'aime plus ; je suis accablé de pensées désolantes; les craintes et les terreurs de l'enfer sont mon partage; j'éprouve les plus affreuses tentations; je n'ai plus de tranquillité; rien n'est capable de ramener en moi la joie et le calme. »

Au milieu de ces cruelles épreuves, son cœur ne fit que s'attacher à Dieu et à Marie avec plus de fermeté ; et, à la suite d'une retraite prêchée au petit Séminaire par un de nos Pères, il résolut de se donner entièrement à Dieu, sous les auspices de sa très sainte Mère, en entrant dans notre Congrégation. Il se rendit alors, en 1886, au juniorat de Diano-Marina, où il fit sa rhétorique. Là encore, Dieu continua dans son âme son action crucifiante de purification. « J'espérais qu'une fois entré dans une Congrégation

religieuse, je trouverais la paix de l'âme, écrit-il à sa sœur, que j'aimerais Dieu de tout mon cœur, et que rien ne pourrait plus m'affliger. Vain espoir! Jamais la vie ne me fut plus épineuse : mes épreuves se multiplient et mon âme est envahie par la tristesse, le dégoût et des répugnances de toutes sortes. »

Cependant, notre fervent junioriste ne laissait rien paraître au dehors de cette lutte intime si cruelle : sa piété, son assiduité au travail, sa fidélité au règlement, sa docilité affectueuse à l'égard de ses maîtres, son affabilité envers ses frères faisaient l'édification du juniorat. Évidemment, Dieu voulait amener cette âme au ciel par la voie royale des souffrances, afin que, durant les quelques années de sa vie religieuse, il pût gagner les mérites d'une longue carrière.

Il entra au noviciat de l'Osier le 6 mars 1887; et la ferveur du novice, comme sa souffrance intérieure aussi, ne fit que redoubler. Envoyé ensuite au scolasticat de Saint-François (Limbourg hollandais), où il fit son oblation perpétuelle le 15 août 1889, il sentit la croix devenir plus douloureuse, et cette fois elle atteignit son corps. En juillet 1889, le F. Taillefer présenta les symptômes de la fièvre typhoïde, et bientôt il manifesta des signes non équivoques de tuberculose. Le mal, cependant, ne faisait, en apparence, que des progrès assez lents ; mais ils étaient en réalité très rapides, et la fin arriva soudaine, à l'improviste. Le 13 octobre, à sept heures du matin, il fut trouvé mort dans son lit. Il s'était confessé la veille au soir, avait fait la sainte communion l'avant-veille, et devait la faire encore le matin même. Tout porte donc à croire qu'il était prêt à répondre à l'appel de Dieu. Du reste, quand sa mort fut constatée, elle devait être toute récente, car le corps était encore chaud, — et le R. P. Supérieur lui donna une absolution sous condition.

La patience et l'esprit de foi avec lesquels le Frère Taillefer avait supporté sa maladie enlevèrent toute angoisse

à ses frères; et ils virent en lui un de ces élus que Dieu vient chercher à la dérobee, parce qu'il sait qu'ils sont mûrs pour le ciel.

R.I.P.

R. P. François BELLON,
1832-1890 (335).

Le P. François Bellon naquit à Sausses-de-Mai, dans le diocèse de Fréjus, le 2 février 1832. Nous regrettons de n'avoir aucun détail sur ses jeunes années; mais la rectitude si rigoureuse et si inflexible de sa vie religieuse et sacerdotale nous donne la certitude que sa jeunesse se passa dans les saintes habitudes du devoir et de la piété.

À 20 ans, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier; et il y fit ses vœux perpétuels le 26 juillet 1853. Il alla ensuite suivre les cours théologiques du grand Séminaire de Marseille; et c'est là qu'il reçut le sacerdoce, le 16 février 1856.

Ses notes de scolasticat font de lui le portrait le plus élogieux, dans ces termes concis : — « Excellent religieux : recueillement, travail consciencieux, charité sans bornes, égalité d'humeur parfaite, dévoué à sa vocation, s'acquitte très bien de tous ses exercices; se trouve heureux avec ses frères; indifférence parfaite; je ne lui connais pas de défaut. »

La vie sacerdotale et apostolique du P. Bellon confirma pleinement ces heureux présages. Elle se passa tout entière à l'abri du couvent et dans un cadre monotone; mais elle n'eut pas moins de relief aux yeux de Dieu et même aux yeux des hommes. On peut la peindre en trois traits : il fut un prêtre très surnaturel et très zélé, un religieux toujours édifiant, un Oblat de Marie absolument dévoué à sa Congrégation. Nous nous bornerons à retracer brièvement les phases principales de sa vie, son ministère à la maison du Calvaire comme sujet et comme supérieur,

sa gestion des finances comme procureur de la province du Midi, et son dévouement à l'œuvre des Italiens à Marseille.

Son ministère apostolique n'eut pas d'éclat extérieur, ne lui valut pas les honneurs de la renommée, ne lui attira pas des applaudissements humains, car il ne s'exerça pas sur le théâtre brillant de la chaire. Il ne s'adonna qu'à l'œuvre plus cachée de la direction des âmes religieuses dans les couvents, du pardon des pécheurs et de la consolation des affligés et des malheureux au confessionnal, de l'assistance des malades et des mourants. Dieu seul a pu apprécier le dévouement inlassable qu'il apporta et le bien considérable qu'il dut opérer dans ce travail si humble et souvent si ingrat de chaque jour; il n'en parlait à personne, se donnant à sa tâche avec une simplicité et une régularité, qui éludaient l'attention mais ne faisaient qu'en rehausser le mérite.

Cependant, au cours des épidémies fréquentes de choléra, de petite vérole et d'influenza, — qui faisaient des victimes si nombreuses dans les vieux quartiers, denses et malpropres, au milieu desquels notre église du Calvaire est située — il se dépassait encore, se multipliant, se prodiguant au chevet des contaminés, et donnant toute la mesure de son zèle et de sa charité.

Lorsque les expulsions de 1880 l'eurent laissé presque seul dans la communauté, il voulut faire honneur à sa charge de supérieur, en se faisant le remplaçant des Pères dispersés et le serviteur de tous les besoins. Il trouva dans son âme assez d'énergie pour tenir tête à tout et maintenir dans l'église du Calvaire toutes les œuvres et les confréries déjà existantes, avec une régularité, une précision, une méthode qui ne se démentaient pas, mais au prix d'un travail écrasant. Ce dévouement inlassable, ce labeur si ardu pour faire face à toutes choses doivent d'autant plus provoquer l'admiration qu'il n'avait qu'une santé chancelante. À voir ce corps si fluet, cette poitrine enfoncée, ce visage amaigri, on se demandait avec étonnement

comment il pouvait tenir à une vie si absorbée et si fatigante ; et on était bien obligé de dire que le vrai zèle sacerdotal sait faire des prodiges.

D'autre part, on ne s'étonnait pas moins qu'il pût donner tant de temps aux œuvres de zèle, alors qu'il avait d'ailleurs les occupations minutieuses d'une procure provinciale, auxquelles il donnait un soin méticuleux. Le secret de son activité prodigieuse était pourtant bien simple : il avait du temps pour tout, parce qu'il ne perdait jamais de temps. Sa vie était tellement régulière, son travail si méthodique, son esprit religieux si profond, qu'il pratiquait cette perfection par excellence de ne jamais perdre le moindre instant, d'occuper chacun de ses moments d'une manière utile et conforme à la règle. C'est le témoignage que lui ont rendu tous ses confrères; et l'un d'eux pouvait ajouter malicieusement que le P. Bellon ne perdait du temps que « lorsqu'il avait la patience de nous écouter, quand nous allions lui raconter nos belles prouesses d'apostolat dans les missions ». Il faut ajouter cependant que si, parfois, un Père missionnaire lui faisait part de ses insuccès mortifiants ou décourageants, il savait trouver les mots du cœur, les considérations les plus surnaturelles pour le remonter et ranimer son énergie chancelante.

Au fond de son âme il y avait la pensée et l'amour de Dieu qui la remplissaient tout entière ; et c'était bien là le principe de toutes ses actions et le soutien d'un dévouement qui ne se lassait jamais. On ne pouvait l'entendre dire sans émotion ces paroles qu'il avait souvent à la bouche, simples comme lui, mais où il mettait un accent intraduisible : « Allons, aimons bien le bon Dieu; allons, la cloche sonne, allons travailler, allons prier ! »

Le P. Bellon géra pendant de longues années les finances de la province du Midi ; et nulle gestion d'affaires ne fut jamais plus minutieuse, plus exacte, plus consciencieuse que la sienne. Là encore se montrèrent avec évidence son esprit surnaturel et son zèle pour le salut des âmes, car il

orienta la réussite de ses opérations financières vers la fondation ou la consolidation des juniorats. C'était à ses yeux l'une des œuvres les plus importantes du procureur, car elle tendait au recrutement de la Congrégation et à l'évangélisation des âmes. Aussi ne pourra-t-on jamais assez louer les peines incroyables qu'il se donna, ses fatigues, ses voyages, ses recherches de bourses charitables pour la prospérité du juniorat de Notre-Dame des Lumières et la fondation de ceux de Diano-Marina, en Ligurie, et de Tortorici, en Sicile. De tous côtés il cherchait des bienfaiteurs ; il leur parlait avec une foi si convaincue, leur tendait la main avec une simplicité si touchante, qu'il réussissait admirablement à les intéresser à son œuvre de prédilection. Au surplus, il se faisait apôtre et allait recruter lui-même des vocations dans tous les milieux, avec une persévérance qu'aucun échec ne pouvait faire démentir.

Qu'il est grand le nombre de nos jeunes missionnaires qui doivent au P. Bellon l'éclosion ou la poursuite de leur sainte vocation ! S'ils ont le bonheur de pouvoir dire aux infidèles, aux sauvages, dans les neiges du Nord ou sous les feux du Midi, la parole coutumière du P. Bellon, — « Allons, aimons bien le bon Dieu », — c'est à lui qu'ils doivent en grande partie cette mission sublime, à lui qui les a pris petits enfants et, les confiant à la charité des bienfaiteurs, les a élevés jusqu'au sacerdoce, dans les pieux asiles du noviciat et du juniorat. Et ne serait-il pas permis de croire que c'est pour le récompenser de son dévouement apostolique pour ses petits frères de la terre que le divin Enfant voulut lui ouvrir le ciel au jour béni de sa naissance parmi nous, car c'est le jour de Noël que le P. Bellon quitta ce monde !

Cependant, la charité du P. Bellon n'était jamais épuisée, son cœur avait toujours de nouvelles ressources ; il est encore une autre œuvre d'une grande importance à laquelle il se dévoua vers la fin de sa vie, l'œuvre des

Italiens à Marseille. Par suite des expulsions de 1880, cette œuvre commença à périlcliter, et il lui fallait une main courageuse pour la secourir. Le P. Bellon fut cette main de la Providence. On le vit, à l'âge de 50 ans, s'armer avec un courage patient d'une grammaire et d'un vocabulaire italiens et s'essayer à balbutier une langue étrangère. Au bout de quelques jours, son audace était récompensée, il était capable d'adresser quelques paroles de piété à un auditoire nombreux et tout attendri devant un zèle si touchant. Chaque allocution amenait un progrès; Il en vint à avoir une élocution facile et très convenable. Du reste, il était trop apostolique pour viser à la grâce de la littérature ; il ne voulait parler que la littérature de la grâce. Il atteignit parfaitement son but, et devint l'apôtre très aimé des Italiens. Il se mit totalement à leur service, non seulement pour les évangéliser au confessionnal, en chaire, au chevet des malades, mais encore pour les aider dans leurs besoins matériels, par des assistances sans nombre auprès de leurs consuls, de leurs nationaux et de leurs parents éloignés.

Est-il dès lors étonnant que cette population au cœur si chaud lui eût voué un attachement profond et une reconnaissance exubérante ? Elle le montra surtout durant la dernière maladie du P. Bellon. À peine la nouvelle s'en fut-elle répandue, que l'émotion devint générale parmi les Italiens. Dès que quelque Père mettait le pied hors de la maison, il était accosté et entouré par des Italiens qui s'informaient avec anxiété de l'état de leur cher P. Bellon. Que de prières longues, touchantes, répétées, — proférées souvent à grands cris et avec larmes, aux pieds de la Madone ou des nombreux saints de la chapelle italienne — montèrent vers le ciel pour sa guérison ! Et, après sa mort, que d'hommes vinrent veiller, prier, défiler auprès des restes vénérés, dans l'humble cellule de celui qu'ils aimaient comme le Père le plus dévoué ! Qu'il était touchant de voir ces infatigables laboureurs de la mer, avec

leurs figures énergiques, bronzées par tous les soleils, s'agenouiller pieusement, baiser avec respect ces mains consacrées et si paternelles, qui tant de fois s'étaient levées pour bénir leurs foyers, avec leurs consolations et leurs tristesses ! On voyait même parfois de grosses larmes rouler dans leurs yeux, tandis qu'ils exprimaient leur admiration et leur douleur par ces simples mots, qui renfermaient tout un panégyrique : « *Ho veduto il Santo*, Je viens de voir le Saint!» La colonie italienne poursuivit le P. Bellon de ses prières et de sa tendresse jusqu'au bout. À ses obsèques, hommes, femmes et enfants remplissaient l'église de la Major, donnant ainsi la mesure de leur reconnaissance profonde pour le P. Bellon et pour tous les Oblats qui leur avaient jusque-là prodigué leur dévouement.

Ouvrier infatigable, il convenait que le P. Bellon mourût à la tâche ; c'est la grâce suprême que Dieu lui accorda, — sa dernière maladie fut très courte. Vers la mi-décembre 1890, il fut atteint d'une fluxion de poitrine ; le mal fit des progrès rapides et alarmants, et en peu de jours le vénéré malade fut à toute extrémité. Le profond esprit de foi, qui avait animé toute sa vie, se manifesta plus que jamais, à son heure dernière, dans la manière dont il reçut les sacrements des mourants et fit le sacrifice de sa vie. Il mourut comme les saints, le regard au ciel, le visage éclairé d'un sourire qui n'était pas de ce monde. C'était le jour de Noël 1890, à une heure de l'après-midi. Le cher défunt était dans la 58^e année de son âge et la 37^e de sa vie religieuse.

R. I. P.

R. P. Julien MARTIGNAT,
1821-1891 (345).

Le nom du P. Martignat est resté populaire dans le diocèse de Valence, où il exerça le saint ministère pendant treize ans : il s'y fit de nombreux amis dans les rangs du

clergé, et laissa parmi les fidèles un souvenir plein de vénération.

Julien Martignat vint au monde à Crest, le 6 octobre 1821. Il passa son enfance dans cette ville et sa jeunesse à Valence, où sa famille était venue se fixer. Il entra au grand séminaire de Romans, et y fut ordonné prêtre le 11 juillet 1847. Au sortir de l'ordination, l'abbé Martignat fut envoyé comme vicaire à Montélimar; mais il n'y demeura que quelques mois. En 1848, il passa à la vicairie de Saint-Nicolas de Romans, d'où il fut transféré, après un séjour de quatre ans et demi, à celle de Saint-Vallier.

Il y était depuis quatre ans, quand l'importante cure de Montmirail devint vacante en 1832. De graves événements venaient d'avoir lieu dans cette paroisse ; il fallait, pour faire face à une situation particulièrement délicate et épineuse, un prêtre plein de tact et de prudence, en même temps que de zèle et de piété. L'évêque de Valence, M^{gr} Chartrousse, qui se connaissait en hommes, porta son choix sur l'abbé Martignat. Mais celui-ci, qui avait déjà ses plans arrêtés, témoigna à l'évêque toute sa reconnaissance pour l'offre flatteuse qu'il voulait bien lui faire, et lui déclara que toute son ambition était une cellule de religieux. Le digne évêque, qui appréciait grandement l'abbé Martignat, n'accepta pas cette fin de non-recevoir et le plaça à Pierrelatte pour servir d'auxiliaire au vénérable curé, qui était nonagénaire et sur son déclin. Après la mort de ce dernier, l'abbé Martignat fut nommé curé à Montvendre, où il ne resta que dix mois.

Cependant son père âgé et infirme, qui habitait Valence, le réclamait auprès de lui, et obtint qu'il fût nommé vicaire à la paroisse Saint-Jean, dans cette ville ; mais ce fut pour bien peu de temps. L'abbé Martignat, aspirant de plus en plus à la vie religieuse, rompit bientôt ses dernières attaches avec le monde ; et, laissant son vieux père aux soins de sa sœur, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 31 octobre 1860, à l'âge de 39 ans.

Le 1^{er} novembre de l'année suivante, il fit sa profession au scolasticat de Montolivet.

La réputation que le P. Martignat apportait en entrant dans la Congrégation fut si bien justifiée aux yeux de ses supérieurs, pendant son noviciat, qu'ils lui confièrent la charge de supérieur, aussitôt après son oblation, et lui donnèrent la direction de la maison de Saint-Jean d'Autun. Il la garda pendant six ans ; puis il reçut celle de la maison de Nancy. Les six ans écoulés, il fut envoyé comme sujet à Notre-Dame de Bon-Secours. Deux ans après, en 1875, on le plaça comme supérieur à la maison de N.-D. de la Garde. Mais la pénible ascension de la résidence au sanctuaire, qu'il était obligé de faire tous les jours, lui devenant trop difficile à cause de l'asthme qui l'oppressait, il dut être changé au bout de dix-huit mois, et obtint de prendre un repos bien mérité à Notre-Dame des Lumières. Peu après, il reprit le cours de ses travaux apostoliques dans la maison d'Aix, où il fit un séjour de six ans. Enfin, en 1883, il reçut l'obédience qui devait être pour lui la dernière, celle qui le plaçait à la tête de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours. Après son sexennat, il resta comme sujet dans la même maison pendant deux ans, et y finit sa fructueuse carrière de trente ans d'apostolat, comme Oblat de Marie, à l'âge de soixante-dix ans.

Pendant cette longue carrière, le P. Martignat fut toujours fidèle à la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me*. On l'entendait souvent dire : « Les riches, dans les villes, trouveront toujours des prédicateurs, mais les pauvres, dans les hameaux, en manquent souvent; et cependant ce sont les amis préférés du Cœur de Jésus. » Aussi, à l'exemple de saint François Régis, qu'il avait pris pour patron et modèle, s'attachait-il de préférence à l'apostolat des pauvres, à l'œuvre des missions rurales, notamment pendant les dix dernières années qu'il séjourna à Notre-Dame de Bon-Secours. Il aurait pu,

cependant, avoir des succès plus brillants auprès des auditoires de ville, auxquels son esprit cultivé, ses grandes et belles manières convenaient si bien ; et il y était justement apprécié quand il y paraissait. Mais il préféra toujours l'apostolat le plus humble, parce que c'est le plus béni de Dieu et le plus fécond.

Tout en lui, d'ailleurs, concourait à lui donner un grand ascendant sur les foules : sa grande taille, sa voix puissante, ses traits énergiques, sa parole très vive, aux expressions incisives et mordantes, — tout un ensemble de qualités extérieures qui mettaient en relief sa grande force de caractère et donnaient à son action une autorité irrésistible. Il y avait dans toute sa personne en chaire quelque chose d'éminemment sérieux, de foncièrement supérieur, qui impressionnait l'auditoire, provoquait l'attention et portait la conviction dans les âmes. On voyait en lui le grand lutteur que rien n'effrayait, qui affronterait tous les sarcasmes de l'impiété, qui ne reculerait devant aucun ennemi de Dieu ; et on sentait en même temps le feu, le zèle, la bonté de l'apôtre.

Au sein de la communauté, il conservait cet air de grandeur, de commandement qui, tout en inspirant le respect pour l'autorité, aurait pu, de prime abord, éloigner un peu les cœurs ; mais on était vite gagné par les trésors de franche bonté qui se cachaient sous ces apparences austères. Un de ses sujets écrivait, après sa mort, à sa sœur, Mère Damascène, supérieure des Sœurs du Saint-Sacrement à St-Donat : — « Jamais nous ne pourrions redire assez sa charité fraternelle, sa douce aménité, sa parfaite égalité devant tous les caractères, sa grande douceur et sa charmante courtoisie, qui lui faisaient partout des amis dévoués. Où retrouver sa tendresse paternelle, ses soins désintéressés, ses délicates attentions, ses conseils précieux d'ami et de père?... Quand on sait quelle fut sa vie, son vrai mérite, ses rares vertus, son bon esprit, son cœur parfait, on regrette le vide qu'il fait et qu'on ne comblera

jamais; mais on regarde aussi le ciel pour y compter un bienheureux de plus et un protecteur assuré... Je voudrais pouvoir redire tous les éloges qui ont été donnés au vénéré défunt, chacun de ces derniers jours, notamment par un bon nombre de prêtres. »

Le P. Martignat mourut pour ainsi dire sur la brèche. Après avoir prêché une retraite à Privas, pendant laquelle il avait subi de grandes fatigues, il voulut encore en commencer une autre à Aubenas, malgré les représentations du médecin. Mais ses forces le trahirent, et il dut appeler un Père à son secours ; il resta néanmoins jusqu'à la fin pour entendre les confessions. C'était encore trop; et, lorsqu'il rentra à la maison, le 20 juin, il était exténué et n'était plus que l'ombre de lui-même. Il sentait bien qu'il touchait à sa fin; il le disait à tout venant et s'y préparait (1). Pendant trois jours encore, il vécut de la vie régulière, se traînant aux exercices communs, prolongeant ses pratiques de piété. Le quatrième jour se passa comme les précédents jusqu'au soir. À la récréation de l'après-midi, il avait eu, comme de coutume, des paroles aimables pour tous. Il remonta dans sa chambre, et dut réciter son chapelet et dire son office selon son habitude très régulière. Vers quatre heures, un Père alla frapper à sa porte ; ne recevant pas de réponse, il pénétra dans la chambre et trouva le bon vieillard agonisant sur son fauteuil. Il n'eut que le temps de lui donner à la hâte l'extrême-onction ; et, quelques instants après, le P. Martignat rendait paisiblement son âme à Dieu, le 23 juin 1891.

R. I. P.

(1) « Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire: Je vous porte,
apaisé,

Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire, Que vous avez
brisé !... »

R. P. Joseph BONNARD,
1823.1891 (347).

Le P. Joseph Bonnard vit le jour au cœur de la Provence, à la Roque-d'Anthéron, diocèse d'Aix, en 1823 ; et il garda toute sa vie le gai tempérament et les qualités de race de son pays d'origine. Sa plus tendre jeunesse annonça ce que le religieux devait donner un jour. Remarquable par sa mémoire et son intelligence au catéchisme de la paroisse, il avait été remarqué bien davantage pour la maturité de son esprit et la sagesse exemplaire de sa conduite. Aussi ne fut-on aucunement étonné autour de lui quand, entendant parler des Oblats de Marie et de leur juniorat, ouvert depuis peu à Notre-Dame des Lumières, il déclara que sa place était là et que sa seule ambition était d'être missionnaire.

Il avait dix-neuf ans, quand il entra au juniorat; sa vocation était déjà mûre et affermie. Dans l'une des premières lettres de cette époque, il déclarait que sa détermination était irrévocable et qu'il voulait, coûte que coûte, se consacrer à Dieu dans le ministère des missions. Trois ans après, il fit son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, où il prononça ses vœux perpétuels en 1846. Il se rendit ensuite au grand Séminaire de Marseille pour ses études théologiques; et, le 26 mai 1850, il eut le bonheur d'y recevoir l'onction sacerdotale des mains de notre vénéré Fondateur lui-même.

Dans ces divers endroits, il mérita que l'on rendît un constant et unanime hommage à sa piété, à sa droiture, comme à la valeur de ses facultés intellectuelles. Faire la volonté de Dieu, c'était comme son mot d'ordre. Un jour, au grand Séminaire, il est tout à coup saisi par le froid, — c'était le début d'une grave maladie. Renversé par la douleur, il regarde autour de lui; personne n'était là pour le

secourir. Il se sent rapidement faiblir ; il s'imagine qu'il va mourir. Et le voici qui, portant très haut sa pensée, se met à formuler sa préparation à la mort. Le Frère infirmier survient; et, entendant ces accents si pleins de foi, il demeure confondu devant une résignation si parfaite. Cet infirmier, c'était celui qui fut plus tard le T. R. P. Soullier, et il aimait à dire dans la suite : « Je n'ai jamais rien entendu d'aussi éloquent et d'aussi touchant que ces actes de contrition et d'adhésion à la volonté divine ; c'était à fendre le cœur et à arracher des larmes. »

Après son ordination, le P. Bonnard fut placé à la maison d'Aix. Cette ville et ce diocèse devaient être le principal théâtre de sa charité et de son apostolat. Après un premier séjour de quatre ans, il en fut éloigné pendant six ans; puis il y revint et y passa les trente années qu'il vécut encore. Sa première destination à Aix fut un ministère de grande charité, — le service de l'hospice des aliénés et des prisons. Il porta toute l'ardeur de son zèle dans cette œuvre si obscure et si méritoire, et y fut grandement apprécié. Toutefois ses aptitudes supérieures comme missionnaire se firent bientôt connaître. Comme il partait pour aller entreprendre une mission dans une paroisse fort difficile, l'évêque d'Aix, M^{gr} Darcimoles, lui dit, en le bénissant : « Si vous me convertissez du monde dans ce pays-là, je vous donne une croix d'honneur. » Le jeune missionnaire fit si bien que le succès fut complet. Quant à la croix d'honneur, Dieu se chargea de la lui donner, la plus belle qui ne fut jamais, en ne cessant de répandre ses bénédictions sur les missions si nombreuses que le P. Bonnard donna dans la suite.

Nous ne suivrons pas l'ardent missionnaire sur ce champ si fécond et si glorieux de son apostolat, — ce serait trop long pour les limites d'une courte notice — mais nous pouvons résumer son œuvre apostolique en quelques mots : il serait impossible de dire dans quelle mission le P. Bonnard n'a pas réussi, tellement la nature et la grâce

l'avaient bien doué pour ce genre de ministère. Tous les moyens qui sont employés pour offrir un appât au peuple que l'on veut attirer à l'église, il savait les mettre en jeu, les varier à l'infini et les rendre captivants. L'auditoire formé, il lui parlait nettement, ne cherchant qu'à se faire comprendre ; peu à peu il communiquait son ardeur aux âmes qui le voyaient et l'écoutaient, les subjuguait par un rayonnement de zèle et de vertu qui éclairait sa physionomie, et l'œuvre de Dieu s'accomplissait. M^{gr} Dupanloup, évêque d'Orléans, dans le diocèse duquel il prêcha quelques années, l'appelait le *Roi des Missionnaires* ; et il prouvait que cette parole n'était pas un simple mot de courtoisie, en aimant à l'envoyer, comme précurseur, prêcher dans les paroisses qu'il devait visiter.

En 1854, le P. Bonnard fut transféré à la maison de Nancy. L'évêque de cette ville eut bientôt apprécié sa puissance d'action sur les foules, et il lui confia la mission très importante et très honorable de restaurer le pèlerinage de Notre-Dame de Sion dans son diocèse. Le pieux Oblat de Marie fut tout heureux de se dévouer à rétablir le culte de sa divine Mère sur la sainte montagne. Il s'y employa avec tout son zèle et avec un plein succès.

La Reine du ciel l'appela ensuite à prodiguer ses talents et son dévouement dans un autre de ses sanctuaires, que la tiédeur des fidèles abandonnait, celui de Notre-Dame de Cléry, au diocèse d'Orléans. Les succès apostoliques qu'il y remporta et le bien qu'il opéra auprès des âmes nous sont manifestés dans l'épithète si élogieuse par laquelle M^{gr} Dupanloup, qui se connaissait en hommes, aimait à le désigner.

Cette prédestination à faire reflourir le culte de Marie dans ses sanctuaires, — qui le charmait, et dont il disait dans une lettre : « Tant mieux pour moi, je serai ainsi l'enfant gâté de cette bonne Mère », - cette prédestination continua encore. Quand il fut revenu à Aix, vers 1860, il s'employa très activement au relèvement du pèlerinage de

Notre-Dame de Beauregard, situé dans ce diocèse, sur la paroisse d'Orgon. Puis, à la fin de sa vie, avant que la maladie l'obligeât à un repos presque absolu, le dernier poste qu'il occupa fut l'aumônerie de Notre-Dame de la Seds, dans la ville d'Aix ; là aussi il employa les dernières ressources de sa piété pour attirer les cœurs vers le sanctuaire de Marie.

Pendant les trente années de son second séjour à Aix, outre le ministère des missions, le P. Bonnard fut occupé successivement de diverses œuvres, — de l'aumônerie des prisons, de l'école normale des institutrices, du pensionnat du Saint-Sacrement, de l'Œuvre des Servantes, de la Confrérie de la Bonne Mort. Partout il laissa les empreintes d'un zèle tout surnaturel et une renommée de vertu qui était à elle seule une prédication continuelle. On ne saura jamais tout le bien qu'il a fait de la sorte, en ces divers épanouissements de son zèle apostolique. Que d'institutrices laïques lui rendront dans leur cœur ce témoignage qu'elles lui doivent le courage dans les fonctions pénibles de leur emploi et la persévérance dans leurs sentiments chrétiens ! Que de foyers ont vu leur service honnêtement et chrétiennement rempli, par suite des bons conseils qu'il donnait à ses Servantes de Sainte-Marthe ! Et qui comptera les consciences éclairées, raffermies par sa direction droite, sûre, toujours paternelle ? Beaucoup ont regretté en lui l'homme de bon conseil ; nombre d'autres n'oublieront pas les services qu'il leur rendit à tels ou tels moments, où sa charité s'ingéniait pour tirer d'embarras ceux qui lui confiaient leurs soucis.

Cependant le temps de la récompense éternelle était venu pour le généreux apôtre. Dieu voulut l'y préparer plus intimement, en sanctifiant son âme par quelques fatigues et infirmités de vieillesse, qui furent d'ailleurs assez brèves. Le P. Bonnard y puisa de nouveaux mérites, en même temps qu'il continuait à donner de saints exemples par sa pieuse résignation et sa conformité à la volonté

divine. Enfin, le 22 juillet 1891, à l'âge de soixante-huit ans, dont quarante-cinq passés dans la vie religieuse, il termina sa vie si remplie de bonnes œuvres et de saints enseignements.

R. I. P.

R. P. Auguste TROTOBAS,
1834-1891 (348).

Le R. P. Auguste-Joseph Trotobas, né à Crest, diocèse de Valence, le 29 avril 1834, était fils de cette Drôme qui a toujours été un peu révolutionnaire ; aussi manifesta-t-il, dès le bas âge, des idées d'indépendance et de liberté. Elles furent cependant contenues dans de justes limites par le vicaire de la paroisse, qui lui donna les premières leçons. Il aimait à gravir, avec ses petits camarades, une tour romaine des environs, dernier reste d'un château du XIII^e siècle, et là il faisait de petits discours. Il annonçait ainsi une loquacité, qui lui restera toute sa vie, mais dont il saura se servir plus tard pour la gloire de Dieu, lorsqu'il sera missionnaire. C'étaient là les défauts de certaines qualités qui se manifestaient en lui ; mais, étant entré dans l'Œuvre de la Jeunesse des Pères Oblats de Marseille, il s'appliqua si bien à les combattre, sous la direction des Pères, qu'il fut bientôt jugé digne d'entrer au noviciat de Notre-Dame de l'Osier (1860).

Au début de son noviciat, le P. Maître déclare dans ses notes qu'il a « des dispositions de piété excellentes, avec des aptitudes ordinaires », et plus tard « qu'il est bien bon, régulier, bon caractère et bonne volonté ».

Il fut ensuite envoyé au scolasticat de Montolivet, où il fit son oblation perpétuelle le 17 février 1861. De là, il suivit le scolasticat à Autun, et reçut le sacerdoce dans cette ville, le 21 mai 1864. C'était un homme déjà mûr ; il

avait trente ans, et il se sentait une grande ardeur apostolique. C'est pourquoi il éprouva une grande joie de se voir placé à la maison de Notre-Dame de l'Osier, où les missions étaient en si grand honneur.

Là, il se créa bientôt une petite réputation de zélé missionnaire et de beau diseur en chaire, bien que le travail de l'apostolat lui coûtât beaucoup dans ses débuts. Il écrivait au T. R. P. Supérieur général : — « Mon travail est pénible, très pénible même; et cependant je l'aime beaucoup. Je sens la vérité de la parole de saint Augustin : *Ubi amatur non laboratur, aut, si laboratur, labor amatur*. Si j'ai tant de peine, c'est que je suis tout nouveau au travail; mes sermons me coûtent à composer, et beaucoup plus à apprendre; et bien souvent, après avoir passé la journée au confessionnal, si je dois prêcher le lendemain, je passe une partie de la nuit à étudier mon sermon. »

Cependant, il était loin de boudier au travail, et il trouvait même qu'il ne pouvait pas s'y livrer avec la suite et l'ardeur qu'il aurait voulu y apporter. Étant le dernier arrivé dans la maison, c'est à lui que le Frère sacristain s'adressait de préférence pour répondre aux appels fréquents des pèlerins, non seulement pour la confession, mais aussi pour leurs mille autres pieux désirs. C'était là pour lui un dérangement perpétuel, qui coûtait beaucoup à sa nature studieuse et l'empêchait, disait-il, d'entreprendre quoi que ce fût de suivi.

Il passa ainsi trois ans à Notre-Dame de l'Osier, se donnant aux missions avec un grand dévouement et maintenant sa réputation de bel orateur et de zélé missionnaire. Il avait des succès marqués ; son Supérieur l'aimait beaucoup et lui témoignait une grande confiance. Il fut ensuite envoyé à la maison d'Autun, et c'est là que, peu après, une grande épreuve de famille vint fondre sur lui.

Sa grand-mère infirme et sa mère veuve, vivant ensemble, tombèrent dans un état de gêne excessif, et il crut de

son devoir d'aller à leur secours. La question ayant été traitée avec ses supérieurs, il partit avec leur pleine approbation, le 29 juin 1869, et demeura ainsi treize ans rivé à sa famille par un devoir onéreux. Il s'adonna au ministère de la prédication dans les diocèses de Valence et de Grenoble, où il était apprécié; mais il resta toujours en relations directes avec le T. R. P. Supérieur général, lui donnant fréquemment le détail de ce qu'il appelait sa *vie d'exil*. Au reste, il suivait sa règle autant que possible dans la situation difficile et délicate où il se trouvait, selon le témoignage qu'il en donnait lui-même au R. P. Martinet, Assistant général. Celui-ci lui écrivait fréquemment pour l'encourager, l'assurant qu'il n'avait rien perdu de son cœur, qu'il pouvait recourir à lui avec la même confiance.

Enfin, sa mère lui ayant été ravie par la mort, en 1882, il s'empessa de reprendre son rang dans la Congrégation, dans la maison de Notre-Dame de l'Osier. Là il redevint le missionnaire qu'on avait connu et apprécié, soit dans le sanctuaire, soit dans les paroisses du diocèse. On le revit partout avec plaisir; du reste, il avait conservé sa bonne figure toute joviale et son entrain pour les missions.

À la fin de 1886, il faisait partie d'une grande et importante mission donnée aux trois paroisses de Cette. Il mit dans ses instructions tout son cœur et tout son savoir.

Malheureusement, vers la fin des exercices, il tomba malade, d'un refroidissement sur lequel se greffa une sciatique qui le retint huit jours étendu sur son lit et sans mouvement. À partir de cette époque, sa santé fut assez gravement compromise. Il pouvait encore faire de temps en temps quelques sorties apostoliques ; mais il était souvent consigné dans sa cellule.

Il put encore prêcher un carême à la paroisse de Saint-Charles, à Marseille, — où il espérait, écrivait-il, arriver au bout, sans tomber sur le champ de bataille. Mais il fut reconnu par le médecin que sa santé réclamait un climat

plus doux ; et il fut placé, à la fin de 1888, à Notre-Dame de la Garde.

Là il eut un regain de forces, grâce aux brises plus chaudes du midi et aussi aux bons soins de son Supérieur. En 1889, il prêcha le carême à la paroisse Saint-Mathieu, à Montpellier, avec un plein succès. L'année suivante, il fit le même travail à Grasse, donnant pleine satisfaction au clergé et aux fidèles. Il se sentit assez de forces et de courage pour venir en aide, pendant quelques semaines, aux Pères de la maison de Lyon, qui, malgré leur récente arrivée, étaient déjà surchargés de travaux apostoliques.

Revenu dans sa cellule, il prit un repos bien mérité. Puis il fit un dernier effort, aux premiers mois de l'année 1891, pour donner le carême de Saint-Trophime à Arles, où il recueillit les meilleures approbations. Enfin, après quelques sermons détachés à La Ciotat et à Marseille, il se vit obligé de s'accorder un repos définitif.

Son courage ne pouvait plus suppléer à des forces épuisées, et il comprit qu'il était à la fin de sa carrière. Il montait presque tous les jours au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, où on le voyait prolonger longuement ses prières, demandant, à Celle que les Marseillais appellent du nom si consolant de bonne Mère, de lui venir en aide pour bien se préparer au moment suprême. Et ce fut quelque temps après, le 1^{er} août 1891, que la divine Mère des Oblats vint chercher pour le ciel son fidèle serviteur.

R. I. P.

Cent ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères : Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence, par le R. P. Théophile ORTOLAN, O. M. I. — Tome I. : *En Europe* (1816-1861). Beau volume illustré de XV-638 pages. Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VI^e). 1914.

QUELQUES AVIS OFFICIELS

Importants Communiqués de la Procure Générale.

I. Modification dans l'adresse de la Maison générale.

La ville de Rome est, depuis peu, divisée en quartiers postaux ; et l'administration des Postes réclame, avec instance, l'indication du numéro du quartier, sur toutes les correspondances.

Notre Maison générale est située dans le 2^e quartier.

Nous prions nos correspondants de ne jamais omettre ce chiffre; car c'est le moyen d'assurer la remise des lettres et des paquets.

L'adresse sera donc désormais libellée comme suit :

5, Via Vitt. da Feltre, Rome, 2.

II. Propre O. M. I. pour diurnal.

À la suite de plusieurs demandes, la maison A. MAME ET FILS, de Tours (Indre-et-Loire), France, a soumis à l'approbation et au visa de M^{gr} le Supérieur général le Propre de la Congrégation pour diurnal.

Pour l'obtenir, s'adresser :

a) soit à la maison Mame, à Tours ;

b) soit : 5, Via Vitt. da Feltre, Rome, 2 ;

c) soit : 22, rue de Pétrograd, Paris-8^e.

Le prix de l'exemplaire est de :

III. Ordo de 1920.

L'expédition des ordos de 1920 est terminée.

On s'est plaint du format incommode, de l'impression

défectueuse, des indications superflues et du grand nombre de pages de notre ordo de 1919.

Celui de 1920 lui est en tout semblable.

Le R. P. Perbal, de la Maison de Bruxelles, ayant bien voulu se charger désormais de la rédaction de notre ordo, nous reviendrons, avec celui de 1921, au petit format d'autrefois, en supprimant tout ce qui fait double emploi avec les rubriques indiquées au bréviaire ou au missel. Que nos chers missionnaires patientent donc; le temps de guerre a été fertile en désagréments de toute sorte.

IV. Comptes des Provinces et des Vicariats de Missions.

En raison de l'aléa que présentaient les transports par mer des courriers postaux, sans parler de l'inconvénient de mettre sous les yeux des employés de la censure des choses qui ne les concernent point, plusieurs économistes provinciaux ont différé, pendant la guerre, l'envoi de leurs comptes semestriels ou annuels.

Le moment est venu, semble-t-il, ou ne tardera guère de combler cette lacune.

V. Renseignements et rapports annuels pour la Propagation de la Foi.

Les états ont été adressés aux RRmes Vicaires apostoliques et Vicaires des missions, pour l'année 1919.

Prière de les renvoyer, dûment remplis, assez tôt pour qu'ils puissent être utilisés pour l'état général, qui est adressé en double à Paris et à Lyon le 20 décembre.

Ce n'est pas trop exiger que de demander à les recevoir à Rome le 15 décembre, au plus tard.

VI. États des contributions et des allocations.

En vertu des prescriptions de nos saintes Règles et du droit canon, les comptes de l'économiste général doivent

être régulièrement révisés et contrôlés comme les comptes des autres économes.

Or, pour les articles très importants des contributions ou taxes des Pères pour les Provinces, des Pères et des Frères convers pour les vicariats des missions, et des allocations pour les scolasticats, aucun contrôle sérieux n'est possible, si les chiffres portés à ces articles ne sont appuyés de pièces comptables ou d'états certifiés indiquant la base et les éléments de ces chiffres.

C'est pourquoi des formules ou « formes » à remplir ont été adressées aux RR. PP. économes provinciaux et supérieurs des scolasticats.

Les états semestriels pour contributions doivent comprendre les noms de tous les Pères, — et des Frères convers pour les vicariats des missions, — qu'une obédience régulière a placés dans une province ou vicariat, avec l'indication du temps — un trimestre ou deux trimestres — pour lequel la taxe est due.

Pour les Pères, qui, en vertu de la décision du Chapitre général de 1906, sont exemptés, on rappellera, dans la colonne d'observations, le motif précis de l'exemption, sous peine de leur voir appliquer la taxe, de plein droit.

La régie posée est que tout *trimestre* commencé est dû.

Les états semestriels d'allocations aux scolasticats comprendront la liste de présence des scolastiques qui font régulièrement leurs études, — tout *trimestre* incomplet devant être négligé.

Si l'on se sert de formules autres que celles fournies par l'administration générale, on est prié de conserver le même format et de donner toutes les indications demandées par celles-ci. Ces pièces, en effet, sont classées, et conservées pour la vérification.

Lesdits états devant servir à établir les comptes semestriels, ils seront envoyés à temps pour être *parvenus* à Rome les 15 juin et 15 décembre, au plus tard, chaque année.

À supposer qu'une modification se produise en fin de semestre, après l'envoi des états, on devra la mentionner à part, dans l'état semestriel suivant ou par lettre, de manière qu'il y ait toujours accord parfait entre les comptes des économistes provinciaux et ceux de l'économiste général.

Nous regrettons de demander ce travail aux RR. PP. économistes ; mais il rentre dans les attributions de leur charge, et il est indispensable. Il se réduit, d'ailleurs, à peu de chose, quand les listes sont tenues au courant.

La Commémoration Solennelle de l'Immaculée Conception.

Au moment de mettre sous presse, nous avons la vive joie d'apprendre que le Saint-Siège a bien voulu nous octroyer à nouveau l'Office commémoratif du 17 février. C'est une joie qui, nous n'en doutons pas, sera également ressentie par tous et chacun des membres de la Famille; et c'est en leur nom à tous, aussi bien qu'au nôtre, que nous nous permettons d'en offrir à notre Saint-Père le Pape et à la Sacrée Congrégation des Rites nos plus humbles et respectueux remerciements.

Nous reparlerons de ce Rescrit dans notre prochaine livraison. Disons seulement, dès aujourd'hui, que la Commémoration solennelle de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, à la date du 17 février, nous est concédée sous le rite double de 2^e classe, et conformément aux rubriques suivantes :

« *Omnia ut in Festo, die 8à Decembris, præter sequentia: — 1. In I et II Vesp. et in Laud.: v/. Immaculàta Concèptio tua, Dei Génitrix Virgo, — R/. Gàudium annuntiàvit univérso mundo. — 2. Ad Matutinum : In*

I Nocturno, Lectiones de Festo, et, in II et III Nocturno, ut in secundà die intrà Octavam. — 3. In II Vesperis Ad Magnificat, Ant. Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillânes, réfove flébiles, ora pro pópulo, intérvieni pro clero, intercède pro devoto femineo sexu; séntiant omnes tuum juvamen, quicumque célébrant tuam sanctam Immaculâtam Conceptionem. »

N. B. — La prochaine livraison des *Missions* va paraître incessamment, — ainsi libellée : *53^e année, n^o 209, juin 1919*. Ce N^o sera double, ainsi que le suivant, qui portera la date de *décembre 1919*. La Revue, s'il plaît à Dieu, reprendra dès 1920 sa périodicité d'autrefois. Avis à nos chers correspondants !

TABLEAU DES OBLATIONS

I. — Année 1913.

3054. BEDELL, Alexandre (F. C.), 25 janvier 1913, Tewksbury.
3055. HERRLEIN, Alfred (F. C.), 17 février 1913, Saint-Charles.
3056. IOSTWERNER, Georges-Marie (F. C.), 17 février 1913, Hünfeld.
3057. KRAUT, Gérard (F. C.), 17 février 1913, Fort-Résolution.
3058. ARTELT, Augustin (F. C.), 17 février 1913, Hünfeld.
3059. DOHREN, François (F. C.), 17 février 1913, Jaffna.
3060. CHICOINE, Léopold-Elzéar (F. C.), 17 février 1913, Lachine.
3061. LONG, Ernest-François (F. C.), 19 mars 1913, Saint-Pierre-d'Aoste.
3062. KAULHAUSEN, Joseph (F. C.), 30 mars 1913, Saint-Gerlach.
3063. KLEEMANN, Jean-Joseph (F. C.), 20 avril 1913, Saint-Charles.
3064. MIEHLE, Joseph (F. C.), 4 mai 1913, Saint-Charles.
3065. KOCH, Mathias-François (F. C.), 30 mai 1913, Saint-Gerlach.
3066. WYNANDS, Hubert-Mathias, 15 août 1913, Hünfeld.
3067. HARPERSCHIEDT, Robert, 15 août 1913, Hünfeld.
3068. KOSIAN, François, 15 août 1913, Hünfeld.
3069. DELPORT, Arthur-James, 15 août 1913, Liège.
3070. RYAN, Richard, 15 août 1913, Liège.
3071. AHLRICHS, Ahlrich-Joseph, 15 août 1913, Hünfeld.
3072. FROMM, Georges, 15 août 1913, Rome (Roviano).
3073. QUINLIVAN, William-Thomas, 15 août 1913, Liège.
3074. BREUER, Henri-Joseph, 15 août 1913, San-Giorgio.
3075. RYAN, Owen (Eugène), 15 août 1913, Belmont.
3076. WIEGAND, Ernest-Émile, 15 août 1913, Hünfeld.

3077. COLLINS, Patrick-Pierre, 15 août 1913, Rome
(Roviano).
3078. BLUMBERG, Henri-Georges, 15 août 1913, Hünfeld.
3079. DOYLE, William-Joseph, 15 août 1913, Rome
(Roviano).
3080. ADAM, Ferdinand-Eugène, 15 août 1913, Hünfeld.
3081. WISSKIRCHEN, Paul, 15 août 1913, Hünfeld.
3082. LANG, Richard, 15 août 1913, Hünfeld.
3083. FROMM, Henri, 15 août 1913, Hünfeld.
3084. LEINBERGER, François-Joseph, 15 août 1913, Rome
(Roviano).
3085. O'SHEA, James (Jacques), 15 août 1913, Rome
(Roviano).
3086. DE ANTA, André, 15 août 1913, San-Giorgio.
3087. CHOQUETTE, Félix-Napoléon , 8 septembre 1913 ,
Ottawa.
3088. BERGEVIN, Jean-Louis, 8 septembre 1913, Ottawa.
3089. LAROSE (dit DEGUISE), Ferdinand-Alphonse, 8
septembre 1913, Ottawa.
3090. BARNEY, Henry, 8 septembre 1913, Ottawa.
3091. MCDERMOTT, Albert-Léon, 8 septembre 1913,
Tewksbury.
3092. MAHAN, William-Francis, 8 septembre 1913,
Tewksbury.
3093. KILLIAN, Edward, 8 septembre 1913, Ottawa.
3094. MORAUD, Louis-Joseph, 8 septembre 1913, Ottawa.
3095. BACHAND, Louis-Gédéon, 8 septembre 1913,
Tewksbury.
3096. MORIARTY, Joseph-Denis, 8 septembre 1913,
Tewksbury.
3097. BURNS, Henry-Raymond, 8 septembre 1913,
Tewksbury.
3098. SCHNERCH, Thomas, 8 septembre 1913, Ottawa.
3099. SYLVAIN, Oscar-Joseph, 8 septembre 1913, Ottawa.
3100. O'BRIAN, Thomas-Francis, 8 septembre 1913,
Tewksbury.
3101. LEWIS, Paul, 8 septembre 1913, San-Antonio.
3102. MAURE, André-Alphonse, 29 septembre 1913, Liège.
3103. COLLIN, Edouard-Louis, 29 septembre 1913, Liège.

3104. TROCELLIER , Joseph-Marie , 8 octobre 1913 , San-Giorgio.
 3105. GIGUÈRE, Dieudonné-Joseph (F. C.), 13 nov. 1913, Cap-de-la-Madeleine.
 3106. DESROCHERS, Alfred-Léopold (F. C.), 13 nov. 1913, Cap-de-la-Madeleine.
 3107. JUGE, Félix, 21 novembre 1913, San-Giorgio.
 3108. BRACHET, Joseph-Arsène, 27 novembre 1913, Marieval (Sask.).
 3109. TURGEON, Joseph (F. C.), 8 décembre 1913, Albany.
 3110. HACKERS, Henri (F. C.), 25 décembre 1913, Engelpport.
 3111. GALLAGHER, James-Joseph, 31 décembre 1913, Tewksbury.

II. — Année 1914.

1. GOMEZ, Grégoire (F. C.), 6 janvier 1914, à Urnieta.
2. MERTZ, Joseph (F. C.), 2 février 1914, à Saint-Gerlach.
3. VIGNAL, Jean-Marie (F. C.), 17 février 1914, à St-Thomas (Jersey).
4. ASSENAT, Alphonse-André (F. C.), 17 février 1914, à Liège.
5. LARBIG, Joseph (F. C.), 17 février 1914, à St-Charles.
6. BOHLEFELD, Albert (F. C.), 17 février 1914, à St-Charles.
7. VARRIE, Edward-Thomas, 17 février 1914, à Liège.
8. GIRARD, Prime-Ludger (F. C.), 20 février 1914, à Lestock (Manitoba).
9. CHICOINE, Jos.-Delphis (F. C.), 19 mars 1914, à Ottawa.
10. POLLMANN, Hermann (F. C.), 10 mai 1914, à Hünfeld.
11. BROUARD, Joseph-Pierre (F. C.), 18 juin 1914, à Rome.
12. O'DEE, Maurice (F. C.), 5 juillet 1914, à Belmont (Stillorgan).
13. BRODMANN, Joseph (F. C.), 8 septembre 1914, à Okombahe (Cimbébasie).
14. VALIQUETTE, Wilfrid-Joseph (F. C.), 8 septembre 1914, à Lachine.

15. CARTIER, Gustave-Mistrot, 18 octobre 1914, à San-Antonio.
 16. MUNIVE, Manuel, 18 octobre 1914, à San-Antonio.
 17. RODRIGUEZ, David, 24 octobre 1914, à San-Giorgio.
-

NÉCROLOGE DE 1913-1914

846. R. P. ROCHE, Laurent, de la Province Britannique, décédé à Leeds, le 29 décembre 1913, à l'âge de 72 ans, dont 52 de vie religieuse.
 847. R. P. GASCON, Zéphyrin, de la Province du Manitoba, décédé à Winnipeg, le 3 janvier 1914, à l'âge de 88 ans, dont 53 de vie religieuse.
 848. R. P. GUTFREUND, Joseph, du Vicariat du Sud-Afrique, décédé à Kimberley, le 23 février 1914, à l'âge de 43 ans, dont 19 de vie religieuse.
 849. F. Sc. ALOYSIUS, Joseph, du Vicariat de Ceylan, décédé à Jaffna, le 23 février 1914, à l'âge de 34 ans, dont 13 de vie religieuse.
 850. F. Sc. RYAN, Owen, de la Province Britannique, décédé à Belmont, le 24 février 1914, à l'âge de 20 ans, dont 1 de vie religieuse.
 851. R. P. LEFEBVRE, Joseph, de la 1^{re} Province des États-Unis, décédé à Lowell, le 4 mars 1914, à l'âge de 79 ans, dont 58 de vie religieuse.
 852. R. P. MCCARTHY, Joseph, de la Province du Manitoba, décédé à Duluth, le 4 mars 1914, à l'âge de 75 ans, dont 52 de vie religieuse.
 853. R. P. GRELAUD, Eugène, de la Province du Nord, décédé à Angers, le 14 mars 1914, à l'âge de 50 ans, dont 24 de vie religieuse.
 854. R. P. GIRARD, Jean-Baptiste, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 27 mars 1914, à l'âge de 71 ans, dont 46 de vie religieuse.
 855. R. P. VELLES, Joseph, de la Province du Midi, décédé

- à Maddaloni, le 27 mars 1914, à l'âge de 31 ans, dont 11 de vie religieuse.
858. F. C. LANDRY, André, du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à St-Albert, le 21 mai 1914, à l'âge de 57 ans, dont 29 de vie religieuse.
857. R. P. GÉRARD, Jean-Joseph, du Vicariat du Basutoland, décédé à Roma, le 29 mai 1914, à l'âge de 83 ans, dont 62 de vie religieuse.
858. M^{gr} GAUGHREN, Mathieu, Vicaire apostolique de Kimberley, décédé à Kimberley, le 1^{er} juin 1914, à l'âge de 71 ans, dont 52 de vie religieuse.
859. R. P. ARNAUD, Charles, de la Province du Canada, décédé au Lac Saint-Jean, le 3 juin 1914, à l'âge de 87 ans, dont 68 de vie religieuse.
860. R. P. DAVID, Charles, de la Province du Canada, décédé à Ottawa, le 16 juin 1914, à l'âge de 49 ans, dont 28 de vie religieuse.
861. F. C. GRATTAN, Denis, de la Province Britannique, décédé à Philipstown, le 18 juin 1914, à l'âge de 69 ans, dont 30 de vie religieuse.
862. R. P. BESSON, Charles, de la Province du Midi, décédé à Urnieta, le 30 juin 1914, à l'âge de 76 ans, dont 52 de vie religieuse.
863. R. P. MARTIN, Adolphe, de la Province du Canada, décédé à Québec, le 28 juillet 1914, à l'âge de 66 ans, dont 41 de vie religieuse.
864. R. P. ROLLAND, Ernest, du Vicariat du Basutoland, décédé à Gethsémani, le 1^{er} août 1914, à l'âge de 63 ans, dont 31 de vie religieuse.
865. F. C. FERRÉ, Pierre, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 25 août 1914, à l'âge de 64 ans, dont 31 de vie religieuse,
866. F. Sc. JUGE, Félix, de la Province du Midi (San-Giorgio), décédé le 7 septembre 1914, à l'âge de 28 ans, dont 9 mois de vie religieuse.
867. F. C. ALTMANN, Joseph, du Vicariat du Basutoland, décédé à Roma, le 13 septembre 1914, à l'âge de 33 ans, dont 4 de vie religieuse.
868. R. P. GENET, Victor, de la Province de Belgique,

- décédé à Waereghem, le 22 septembre 1914, à l'âge de 29 ans, dont 10 de vie religieuse.
869. F. C. PILOT, Jean-Marie, de la Province de Belgique (Waereghem), décédé le 17 septembre 1914, à l'âge de 29 ans, dont 5 de vie religieuse.
870. R. P. PIAT, Jules-André, de la 2e Province des États-Unis, décédé le 1^{er} octobre 1914, à San-Antonio, à l'âge de 52 ans, dont 39 de vie religieuse.
871. R. P. WEILER, Gérard, du Vicariat de la Cimbébasie, décédé à Aminuis, le 1^{er} novembre 1914, à l'âge de 40 ans, dont 17 de vie religieuse.
872. R. P. VASSEREAU, Alfred, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 12 novembre 1914, à l'âge de 77 ans, dont 55 de vie religieuse.
873. R. P. SCHWANE, Guillaume, de la Province d'Allemagne, décédé à Arnhem, le 20 novembre 1914, à l'âge de 36 ans, dont 17 de vie religieuse.
874. R. P. JONQUET, Émile, de la Province du Midi, décédé à Nîmes, le 29 novembre 1914, à l'âge de 58 ans, dont 35 de vie religieuse.
875. F. C. MERTZ, Joseph, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Ulrich, le 16 décembre 1914, à l'âge de 30 ans, dont 1 de vie religieuse.

R. I. P.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Mars 1914.

	Pages
<i>Province du Canada.</i> — Rapport sur la Maison Saint-Pierre de Montréal (<i>suite</i>). (T. Blanchard, O. M. I.)	1
<i>Province de Belgique.</i> — Rapport sur le juniorat de Waereghem (A. Guinet, O. M. I., Supérieur)	15
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Rapport sur la mission de Cross-Lake (E. Bonnald, O. M. I.)	29
<i>Vicariat du Sud-Afrique.</i> — Lettre à M ^{gr} le Supérieur général, sur la mission de Vleeschfontein (F. Porte, O. M. I, Vicaire des Missions)	40
NOUVELLES DIVERSES	
<i>Rome.</i> — I. Le Père de Famille en audience chez le Saint-Père	57
II. Le 25 janvier 1816	60
III. Convocation du Chapitre de 1914	66
IV. Sacrée Congrégation du Saint-Office, Section des Indulgences	68
<i>Deuxième province des États-Unis.</i> — Lettres du R. P. Lecourtois à M ^{gr} le Supérieur général	69
<i>Vicariat du Yukon.</i> — Lettre du R. P. Coccola au T. R P. Général	77
<i>Vicariat de Ceylan.</i> — I. En mission à quatre-vingt-neuf ans (C. Croctaine, O. M. I)	81
II. La cause de l'éducation catholique à Ceylan	84
<i>Vicariat de Natal.</i> — Écho des grèves du Sud de l'Afrique (F. Rousseau, O. M. I.)	87
NÉCROLOGIE. - Le cardinal Oreglia (A. Guinet, O. M. I.)	90
À CHOS DE LA FAMILLE	92
<i>Décrets des S. Congrégations romaines</i>	106
NOTICES NÉCROLOGIQUES. - I. F. C. Hormisdas MORIN	111
II. R. P. Félix LE TEZIER.	121

	Pages
III. F. C. Alphonse MARION	128
IV. R. P. Jacques BLUM	131
V. R. P. Daniel BURON	135

II. — Juin 1914.

<i>Province du Canada.</i> — I. Rapport sur le Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa (suite). (J. Villeneuve, O. M. I.)	141
II. Rapport sur la Maison de Maniwaki (L. Gervais, O.M. I., Supérieur)	157
<i>Province d'Allemagne.</i> — Maison de Saint-Charles (suite) (<i>Le Chroniqueur de Saint-Charles</i>)	167
<i>Vicariat de Natal.</i> — Rapport sur la mission de Qumbu, Griqualand East (C. Le Bras, O. M. I.)	180

NOUVELLES DIVERSES

<i>Rome.</i> — I. Nomination du R. P. Thévenon comme Consulteur de la S. C. de la Discipline des Sacrements	191
II. Œuvre de la Propagation de la Foi	193
<i>Deuxième province des États-Unis.</i> — Une mission à Brownsville	197
<i>Vicariat du Mackenzie.</i> — Journal de voyage d'un missionnaire O. M. I. au Mackenzie	200
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Souvenirs des Missions (E. Bonnard, O. M. I.),	215
<i>Vicariat de Natal.</i> — Lettre du R.P. J.-L. Le Texier, O. M. I.	220
<i>Vicariat du Sud-Afrique.</i> — Lettre du R. P. Cox, O. M. I., à S. G. M ^{gr} le Supérieur Général	229

ECHOS DE LA FAMILLE 235

NOTICES NÉCROLOGIQUES. — I. R. P. Nicolas CRANE.	250
II. R. P. Joseph CLOS	253
III. R. P. René GAGNEUX	260
V. F. S. Joseph KUFFLER	263
IV. R. P. Laurent ROCHE	267
<i>Bibliographie</i>	273

III. — Septembre 1914.

<i>Province du Canada.</i> — Rapport sur la Maison de Maniwaki (<i>suite</i>). (L. Gervais, O. M. I., Supérieur)	277
---	-----

	Pages
<i>Province d'Allemagne.</i> — Maison de Saint-Charles (<i>suite</i>). (<i>Le Chroniqueur de Saint-Charles</i>)	297
<i>Province de Belgique.</i> — Rapport sur le juniorat de Waereghem (<i>suite</i>). (A. Guinet, O. M. I., Supérieur)	308
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — I. Rapport sur la mission des Esquimaux (A. Turquetil, O. M. I.). 316	
II. Rapport sur la mission du lac Cumberland (H. Boissin, O. M. I.)	330
 NOUVELLES DIVERSES	
Propagation de la Foi	342
<i>Deuxième province des États-Unis.</i> — Fondation de Houston	344
<i>Vicariat d'Alta-Sask.</i> — I. Notes sur les travaux des Oblats de M. I. à Edmonton.	348
II. Noces d'or sacerdotales des RR. PP. H. Leduc et C. Tissier, O. M. I.	355
<i>Vicariat de la Colombie britannique.</i> — Fondation de Penticton	358
<i>Vicariat de Ceylan.</i> — I. Congrès marial, jubilé, etc	360
II. Les œuvres de charité à Colombo.	365
<i>Vicariat de Natal.</i> — Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I. (<i>suite</i>)	368
<i>Vicariat du Basutoland.</i> — Extrait d'une lettre du R. P. Pennerath à S. G. M ^{gr} le Supérieur Général	376
<i>Vicariat de la Cimbébasie.</i> — Les missions de l'Okawango (<i>J. Gotthard</i> , O. M. I.)	377
ECHOS DE LA FAMILLE	384
VARIÉTÉS. - Une mission.	397
<i>Bibliographie</i>	412

IV. — Décembre 1914.

<i>Oremus pro Pontifice Nostro Benedicto XV</i>	417
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Rapport sur la Mission des Esquimaux, Chesterfield Inlet, Canada (Arsène Turquetil, O. M. I.)	419
Canada et États-Unis	432
<i>Vicariat du Mackenzie.</i> — Journal de voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackenzie (<i>suite</i>). (O. M. I.)	433
Album de Famille (Marcel Bernad, O. M. I.)	453

NOUVELLES DE PARTOUT

<i>Vicariat de Natal.</i> — Les deux Larrons du Sud-Afrique (Augustin Ienn, O. M. I.)	454
<i>Vicariat de Ceylan.</i> — I. Une florissante Mission à Chilaw, Colombo (J.-M. Masson, O. M. I.)	457
II. Remède infailible contre la Malaria Ceylanaise (Oblat de Marie)	459
MÉLANGES ET VARIÉTÉS	
Traditions religieuses des Cafres du Basutoland (François Laydevant, O. M. I.)	462
L'Œuvre des Oblats dans l'Ouest Canadien (Louis Gladu, O. M. I.)	469
Cliché-Panorama de la Sorcellerie Crise (Marius Rossignol, O. M. I.)	482
NOTICES NÉCROLOGIQUES. —	
I. R. P. Aimé MARTINET, 1824-1894.	489
II. R. P. Joseph ANDRIEUX, 1827-1857	493
III. R. P. André WALSH, 1839-1885	496
IV. R. P. Michel BONNIFAY, 1810-1888	500
V. F. S. Frédéric TAILLEFER, 1867-1889.	507
VI. R. P. François BELLON, 1832-1890	510
VII. R. P. Julien MARTIGNAT, 1821-1891	515
VIII. R. P. Joseph BONNARD, 1823-1891	520
IX. R. P. Auguste TROTOBAS, 1834-1891	524
QUELQUES AVIS OFFICIELS : I. Importants Communiqués de la procure Générale	528
II. La Commémoration Solennelle de l'Immaculée Conception	531
TABLEAU DES OBLATIONS : 1. 1913. — 2. 1914	533
NÉCROLOGE de 1913-1914	536
TABLE DES MATIÈRES	539

Nihil Obstat.

Romæ, 17 Julii 1919.

+ A. DONTENWILL, O. M. I.,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 1826,7,19.

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Oremus pro Pontifice Nostro Benedicto XV</i>	417
<i>Vicariat du Keewatin.</i> — Rapport sur la Mission des Esquimaux, Chesterfield Inlet, Canada (Arsène Turquetil, <i>O. M. I.</i>)	419
Canada et États-Unis	432
<i>Vicariat du Mackenzie.</i> — Journal de voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackenzie (<i>suite</i>). (<i>O. M. I.</i>)	433
Album de Famille (Marcel Bernai, <i>O. M. I.</i>)	453
NOUVELLES DE PARTOUT	
<i>Vicariat de Natal.</i> — Les deux Larrons du Sud-Afrique (Augustin Ienn, <i>O. M. I.</i>)	454
<i>Vicariat de Ceylan.</i> — I. Une florissante Mission à Chilaw, Colombo (J.-M. Masson, <i>O. M. I.</i>)	457
II. Remède infaillible contre la Malaria Ceylanaise (Oblat de Marie)	459
MÉLANGES ET VARIÉTÉS	
Traditions religieuses des Cafres du Basutoland (François Laydevant, <i>O. M. I.</i>)	462
L'Œuvre des Oblats dans l'Ouest Canadien (Louis Gladu, <i>O. M. I.</i>)	469
Cliché-Panorama de la Sorcellerie Crise (Marius Rossignol, <i>O. M. I.</i>)	482
NOTICES NÉCROLOGIQUES. —	
I. R. P. Aimé MARTINET, 1824-1894	489
II. R. P. Joseph ANDRIEUX, 1827-1857	493
III. R. P. André WALSH, 1839-1885	496
IV. R. P. Michel BONNIFAY, 1810-1888	500
V. F. S. Frédéric TAILLEFER, 1867-1889.	507
VI. R. P. François BELLON, 1832-1890	510
VII. R. P. Julien MARTIGNAT, 1821-1891	515
VIII. R. P. Joseph BONNARD, 1823-1891	520
IX. R. P. Auguste TROTOBAS, 1834-1891	524
QUELQUES Avis OFFICIELS :	
I. Importants Communiqués de la Procure Générale	528
II. La Commémoration Solennelle de l'Immaculée Conception	531
TABLEAU DES OBLATIONS : 1. 1913. — 2. 1914	533
NÉCROLOGE de 1913-1914	536
TABLE DES MATIÈRES	539